HISTOIRE

DES

ROUMAINS

ET DE LA

ROMANITÉ ORIENTALE

PAR

N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE

SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II

PAR

L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. I, PARTIE II

LE SCEAU DE ROME

BUCAREST

1937

PARTIE II

LE SCEAU DE ROME

LIVRE I

LES CONQUÉRANTS

CHAPITRE I

PREMIER ACTE DE LA ROMANISATION

Une nouvelle période dans l'histoire de ce monde, riche en mélanges, qui s'érige peu à peu en grandes synthèses dont se détachera une solide nation millénaire, s'ouvre par l'apparition de ceux qui *rendent ainsi la visite, pendant quelque temps si menaçante, de Pyrrhus. La Macédoine n'était pas tombée, mais Rome était entrée dans le rôle de celle-ci, qui n'était que celui d'Alexandre-le-Grand.*

Nous avons vu comment la pénétration de Rome dans les Balcans a commencé par les deux guerres d'Illyrie (229—228 et 219 avant J. Chr.), dont nous avons parlé plus haut, en rapport avec les races aborigènes dans la Péninsule du Sud-Est Européen. Jusqu'au II-e siècle, Narona, Lissus, Salona, certaines îles avaient, sous le rapport romain, le même caractère que, plus tard, à l'époque de la domination vénitienne, ces localités eurent sous le rapport italien [1].

Les guerres de Macédoine ont fait connaître ensuite aux Romains tous les coins des vallées de l'Ouest de la Péninsule Balcanique, pendant la première moitié du II-e siècle.

Bientôt, comme autrefois Athènes faisait venir ses serviteurs de la Thrace [2], comme aujourd'hui les Vénitiens du Frioul ou les Roumains de Bucarest les font venir du pays des Szekler en Transylvanie ou ceux de Jassy de la Bucovine

---

[1] Voy. C. Daicoviciu, *Gli Italici nella provincia dalmata*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 63 et suiv. (l'explication la plus récente de cette pénétration, appuyée sur toute la bibliographie antérieure). La pénétration la plus profonde, de Narona vers l'Est; *ibid.*, p. 87.

[2] Voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 127.

voisine, Rome verra dans les luttes de gladiateurs, d'abord, les Thraces vendus « pour du sel », si rare dans les Balcans, où il est extrait à certains endroits, de l'eau de mer, et elle a tremblé devant ce Spartacus, empereur des esclaves révoltés, dont le nom thrace rappelle celui des royaux Spartocides sur le Bosphore. Pendant trois ans il put s'opposer aux légions [1].

Plus tard Auguste, intitulé dans une inscription: « vainqueur de toutes les nations barbares » [2], représentera non seulement, ainsi qu'on l'a dit avec raison [3], — en dépit de son séjour prolongé en Orient, — *la romanité* ou, ainsi que nous le disions ailleurs [4], l'occidentalisme, mais aussi *la romanisation*. Chez Sénèque il apparaît menant « vers les guerres étrangères les armées fatiguées par le massacre romain » et allant jusqu'au Rhin, l'Euphrate et le Danube [5].

Cette romanisation sera, du reste, en rapport avec l'atmosphère mystique de cette époque, après les grands sacrifices de sang des guerres civiles, atmosphère que, attendant « l'enfant », le sauveur, ne rend pas seulement Virgile, dans un passage si connu et depuis longtemps discuté, mais aussi une quantité de monnaies du temps, à partir de César, montrant combien était désirée, jusqu'au Pont, non pas la monarchie d'un « roi », impossible d'après la légende royale, déjà accréditée, du passé romain, mais celle d'un jeune « aïon », d'un demi-dieu, d'un dieu présent, qui aurait commencé une

---

[1] Les sources (Appien, Florus, Plutarque, Orose) sur son origine thrace chez Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 70, note 2. Cf. aussi Katzarov, dans la *Blgarska Sbirska*, IX, 1902. Un célèbre gladiateur Bithus est mentionné par Horace (*Satyrae*, I, 7, 20); voy. aussi Mateescu, *loc. cit.*, p. 77. Des prisonniers daces, *ibid.*, p. 78, note 2. Pour le nom de Spartacus, Mateescu, *loc. cit.*, p. 220, note 4. Pour la popularisation, probablement par la même voie, du nom de Dace, voy. *ibid.*, p. 208, note 6. Même aussi celui d'Agathyrse, « Agatursus », *ibid.*, p. 231 et note 3.

[2] Omnium barbararum gentium debellator; *Rev. Arch.*, XX (1924), p. 392, n° 70.

[3] Voy. R. Heinze, *Kaiser Augustus*, dans *Hermes*, LXV (1930), p. 385 et suiv.

[4] Cf. Iorga, *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, I, p. 305.

[5] *De brevitate vitae*, 5.

nouvelle religion, un pacificateur, un harmonisateur, dans des formes de primitivisme italique, tel qu'il est présenté dans les *Géorgiques*, et par la glorification de l'époque purement latine d'un Saturne [1].

Une langue latine artificielle se formera aussi, comme le montre tel philologue, et cherchera à se populariser par les inscriptions des soldats.

Mais, par suite des guerres contre les Illyres et les rois de Macédoine, et d'une « délivrance » qui signifiait la puissance de pénétration pacifique de l'élément romain jusqu'à une annexion qui ne devait pas être trop lointaine, *cet élément romain commença de par lui-même, sous différentes formes, à pénétrer dans les Balcans.*

Y étaient attirés non seulement les marchands que nous pouvons suivre par les inscriptions, mais aussi les pâtres et les agriculteurs. Les premiers trouvaient dans le Pinde des conditions de transhumance comme dans les Apennins, où leurs pèlerinages étaient de moins en moins acceptables pour une civilisation de grande exploitation entre les mains des riches. Les autres se voyaient chassés ou « achetés » sur leurs terres ancestrales, par les mêmes capitalistes qui construisaient leurs villes, décrites par un Cicéron, plus tard par Pline le Jeune, se servant d'esclaves très nombreux pour toutes leurs affaires et tous les goûts. Le travail fécond des paysans libres n'était plus nécessaire lorsque Rome et le reste de l'Italie se nourrissaient des provisions envoyées par la Sicile, les îles de la Méditerranée, l'Égypte. L'attrait d'une émigration se produisait donc de la façon la plus naturelle, et elle a dû avoir lieu, bien que de pareilles migrations lentes

[1] Voy. Weinrich, *Antikes Gottmenschtum*, dans les *Neue Jahrbücher*, 1926, p. 633 et suiv.; Alföldi, *Der neue Weltherrscher der IV. Ekloge Vergils*, dans *Hermes*, LXV (1930), p. 269 et suiv. — Le brutal Antoine lui-même avait été traité en dieu et comme un « nouveau Dionysos », *Ἀντώνιος Θεὸς, νέος Διόνυσος;* Jeanmarie, dans la *Rev. Arch.*, XIX (1924), p. 245. César aussi apparaît sur une monnaie portant le diadème; *Zeitschrift f. Num.*, IV (1877), p. 140. Un beau type, p. 143. Sur une autre monnaie, *ibid.*, V (1878), p. 245.

ne puissent pas être signalées dans les documents, ni mentionnées dans les œuvres des historiens, *les récits locaux n'existant pas, du reste, dans la civilisation gréco-romaine.*

L'achat en masse par l'État pour des distributions au peuple a contribué lui aussi à faire chercher ailleurs le blé. « L'agriculture italienne s'était dédiée presque exclusivement à la culture de la vigne et de l'olivier », la production démesurée du vin devant amener une crise à l'époque de Domitien [1]. Même les mesures qui ont dû être prises par l'empereur Nerva et continuées par Trajan *pour aider, à force d'emprunts, le travail des terrains abandonnés et donner des bourses aux enfants des agriculteurs* montrent à quel point était réduite la population rurale en Italie [2].

Les marchands romains qui se fixent dans des pays ennemis, comme chez Marbod le Germain, prouvent aussi comment, sous l'Empire même, qui s'enfermait, strictement, entre ses frontières, cette pénétration se produisait [3].

Appien [4] témoigne que les « riches », chassant les pauvres paysans, font travailler des terrains étendus par des hommes payés et même des pâtres, qu'on faisait échapper au recrutement [5].

---

[1] Paribeni, *Optimus princeps*, I, p. 778. — Cf. Mommsen, *Die italische Bodentheilung und die Alimentartafeln*, dans *Hermes*, 1884, et, aussi, De Pachtere, *La table hypothécaire de Veleia*, Paris, 1920.

[2] Voy. De la Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, p. 110 et suiv. Peu à peu elle devient « seulement le jardin de l'Empire Romain »; Jung, *Romanische Landschaften*, p. 11.

[3] Tacite, *Annales*, II, 62. — Mais, pour la possibilité d'une romanisation rapide, voy. les cas d'Espagne et de Pannonie, chez Xénopol, *Teoria lui Rösler*, pp. 40—41. *Συνπραγματευόμενοι Ῥωμαῖοι*, près de Monastir; *Rev. Arch.*, 1934, p. 285. A Antigonéia on voit d'une partie la ville, de l'autre les marchands qui s'y trouvent *(οἱ πραγματευομένοι ἐν αυτῇ)*; *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 125.

[4] *Bell. civ.*, I, 7. Dès l'époque d'Auguste, les légions ont un caractère local; L. M. Hartmann, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 127. Il rapproche le témoignage d'Appien de celui de Dion, sur l'utilité des soldats de profession dans les garnisons de frontières. Il est question aussi des fils de soldats (Hartmann, *loc. cit.*, p. 129, note 9). — Dès 332, ainsi que le montre la constitution dans le *Cod. Theod.*, V, &, 1, des colons aussi pour la terre.

[5] *Ἀστρατεῖα;* Appien, *loc. cit.*



Fig. 1. — Jules César.
Zeitschrift für Numismatik, IV, p. 143.

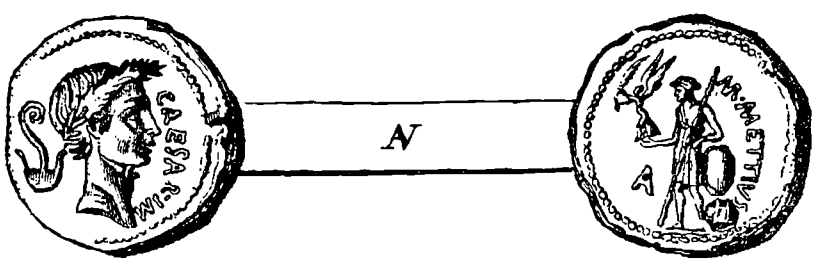


Fig. 2. — Jules César.
Mionnet, ouvr. cité, I, p. 81.

Il faut accepter cette hypothèse, car sans elle on ne pourrait pas expliquer la dénationalisation rapide des Thraces, les dénationalisés de la première heure devenant eux-mêmes un facteur de dénationalisation ultérieure, pour que l'avalanche, une fois déchaînée, porte même en deçà du Danube la langue, les coutumes et le nom des Romains.

De cette façon les Italiques apparaîtraient comme un élément constitutif de la nation roumaine en Dacie aussi, et non seulement par la situation que leur avaient créée au commencement du II-e siècle de l'ère chrétienne les vicissitudes pontiques de l'État romain, si nous admettons, ainsi qu'il est impossible de ne pas le faire, une lente pénétration de l'élément italien de caractère populaire, ainsi que cela a dû se passer aussi dans la *Provincia* (Provence), qui sans cela ne serait pas devenue romaine d'une façon aussi fondamentale.

Nous avons essayé depuis longtemps de répandre cette opinion, qui s'appuie aussi sur les conditions « sociologiques » de la dénationalisation: le nombre écrasant de ceux qui dénationalisent, la nécessité d'avoir la même occupation que les futurs dénationalisés. Bien qu'elle n'eût pas été acceptée autrement que par-ci par-là en Occident, elle a influencé, chez les historiens roumains, aussi la pensée de Pârvan, qui, cependant, par l'attitude qu'il avait prise à l'égard de nos hypothèses, s'est défendu de la discuter.

Il est certain qu'à un moment donné une immigration italique a dû avoir lieu, en Occident et en Orient en même temps. Phénomène lent, de profondeur, il ne pouvait pas être mentionné dans les sources, qui s'occupent d'évènements politiques. La vie des pâtres transhumants, qui était devenue impossible dans l'Italie organisée, a eu le même sort sous les Hongrois en Transylvanie, où le pâtre était renvoyé, pour hiverner au-delà des montagnes, chez les Roumains formés en État, « les barbares »; les Saxons établis en Transylvanie ont créé toute une règlementation pour les surveiller et les punir. Pour les pâtres et pour les paysans, le passage d'un seul coup à la vie de cité à Rome, — envahie par toutes les nations et même par des Sémites dans une grande proportion —, était, du reste, une chose impossible.

Quoi qu'il en soit, sur cette autre rive de l'Adriatique, depuis longtemps, les villes avaient reçu, sans aucun ordre de colonisation, toute une population romaine. Dans les montagnes voisines, par un parallélisme préhistorique, la même transhumance continuait d'une année à l'autre ses mouvements pendulaires. Les écrivains romains qui parlent d'agriculture décrivent ces bergers du Pinde de la même façon que ceux qui leur correspondent dans l'Appennin. L'Empire Romain, comme les Tsars à l'égard de la Sibérie et du Turkestan, n'a fait ainsi que suivre l'expansion séculaire de la race. Et, là où avait cessé la vie d'État des Illyres, la charrue romaine ouvrait pacifiquement le sillon.

« Mes troupeaux », dit Varro, « hivernaient en Pouille et passaient l'été dans les montagnes réatines [1]. » N'est pas apte toute nation à la vie de berger [2], *non omnis apta natio ad pecuariam*, décrétait l'ancien précepteur de l'agriculture romaine à l'époque de grande force paysanne de la race; et il fait l'éloge des bonnes femmes illyres qui « font paître les troupeaux, amènent du bois à brûler, préparent les repas et gardent les outils de la maison »; même il les présente donnant naissance à leur enfant sur le sillon, et revenant avec lui dans le tablier, « de sorte qu'on croirait qu'elles ne lui ont pas donné naissance, mais qu'elles l'ont tout simplement trouvé ». On dirait qu'il est question de nos paysannes d'aujourd'hui. En ce qui concerne cette transhumance pastorale, il faut noter le fait intéressant que dans la seule langue roumaine le groupe de brebis s'appelle *turma*, mot ayant en latin un sens exclusivement militaire.

Du reste, à côté de cette pénétration des éléments agricoles et pastoraux, l'initiative des marchands dont nous parlions plus haut a été signalée dans l'Illyrie et jusqu'à Thessalonique, de même que dans l'Ouest celte, par Pârvan [3]. Elle vient aussi d'un autre Occident, apportant jusqu'en Moldavie les monnaies de là-bas [4]. Il ne faut pas, cependant, parler

[1] Éd. Deux Ponts, I, p. 167.
[2] II, 10.
[3] *Dacia*, II, p. 151 et suiv.
[4] *Ibid.*, p. 155.

d'une ligne de communication avec l'Égée, à laquelle ont pensé certains chercheurs à cause de ressemblances d'art, réelles ou imaginaires [1].

Un appui pour cette explication que nous avons tentée et que nous nous sommes sentis obligés de maintenir dans cet ouvrage vient aussi de plusieurs côtés, d'où on ne pourrait pas soupçonner quelque intérêt national.

Dans la Province gauloise, conquise par les Romains, Camille Jullian note tous les parasites venus pour un gain sûr et rapide, à côté des prolétaires qui veulent la terre, à côté des représentants de la classe supérieure, qui désirent avoir des terres étendues, à côté des fonctionnaires, accourus pour aider le Trésor à s'enrichir, à côté des exploiteurs d'espèces différentes, spéculateurs de capitaux arrivés pour trouver une matière à mettre en valeur, et jusqu'aux marchands d'esclaves et, enfin, aux simples aventuriers [2].

Mais l'écrivain français parle aussi de « l'immigration libre », qui « a doublé ou complété la colonisation officielle ». Les hommes viennent d'eux-mêmes, dit-il dans le cinquième volume de synthèse de son œuvre monumentale sur sa patrie, et aussi à cause de « la réclame faite par le vainqueur aux richesses gauloises » (exactement le même cas se rencontrera ensuite en Dacie) et, enfin, à cause de ce qu'il appelle « la misère réelle des régions plus anciennes de l'Empire », — ce qui est pour nous : le manque d'occupation des milliers d'hommes, que, comme en Angleterre au XVIII-e siècle, où les villages disparaissent pour permettre l'extension du parc seigneurial, le travail par les esclaves, l'importation des objets alimentaires et le remplacement du terrain cultivé par le grand domaine seigneurial laissaient sans travail.

Jullian, qui pense seulement à l'état de choses après la conquête de César, observe que ces passages de population n'étaient pas défendus par la loi [3].

---

[1] Minns, ouvr. cité, p. 143.

[2] Ouvr. cité, III, p. 100.

[3] *Loc. cit.*, p. 13. Là-bas cependant les grands propriétaires, qui n'existeront pas en Dacie, « achètent des hommes »; *ibid.*, p. 26.

D'autres signalent des groupes importants de marchands romains qui se trouvent chez le roi Genthius ou à Salone, à Lissus, à Narona, ainsi que nous l'avons vu, à Nauportus [1]. Pour les colonies des Balcans: Patras, Dymen, Corinthe, Mégare, Buthroton, Actium (Nicopolis), Pella, Stobi, Bulidum, Dium, Cassandrie, Philippi, Develtum, Flaviopolis, Apros et Patianae, les matériaux, tirés de Pline et de Strabon, ont été rassemblés, il y a une quinzaine d'années, par l'historien tchèque Pić [2]. Sur les bords de l'Adriatique on les trouve aussi à Ridita, à Pilavona, à Acrivium, à Butua [3].

L'exemple de la Pannonie contribue lui aussi à éclairer la lente pénétration populaire. Jusque tard, sous Auguste, il n'y a pas ici la province romaine. Mais, aussitôt que l'Empire prend la décision d'y implanter ses aigles, une vie romaine très avancée s'observe, et il faut remarquer qu'en Pannonie il n'y a pas eu une guerre longue et difficile, avec destruction partielle des indigènes, comme en Illyrie et dans la future Dacie. Il n'y a pas eu non plus l'appel en grand nombre des colons. Le légionnaire a pris possession de ce qu'avait préparé l'Italique exilé, se cherchant des terres nouvelles.

Une pareille pénétration a lieu aussi, dans l'Occident plus lointain, avec des Gaulois romanisés, dans les *agri decumates*, avant l'établissement du *limes* et la création des camps. Tacite lui-même le dit: « Tout Gaulois plus frivole et devenu insolent par suite de sa misère en est arrivé à occuper une terre d'une possession douteuse » [4].

---

[1] Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche*, Berlin, 1909, p. 31. Si leurs inscriptions sépulcrales sont en grec, ce n'est pas une preuve qu'ils parlaient cette langue; cf. *ibid.*, p. 35. Du reste, pour les pénétrations de marchands, comme ceux de la Provence du côté des Gaulois séquaniens, voy. P.-L. Lumière, ouvr. cité, p. 43.

[2] *Abstammung der Rumänen*, pp. 23—24. Et Philippopolis aussi, d'après Dio Cassius, LI, 4.

[3] Les sources, *ibid.*, p. 28. Pour les cités grecques de la Dalmatie, Ad. Bauer, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVIII (1895), p. 128 et suiv. Cf. Cons, *La province romaine de Dalmatie*, 1882.

[4] *Germ.*, 29: levissimus quisque Gallorum et inopia audax dubiae possessionis solum occupavere.

Enfin, Mommsen reconnaît le rôle des fuyards pour la création de cette branche romane qui s'appelle, dans les Alpes, les Roumanches [1].

Nous trouvons pour cette œuvre de romanisation une admission encore plus claire de l'élément venant de sa propre initiative, sans être mentionné par les sources [2], chez l'archéologue anglais, d'idées personnelles et d'un si grand mérite, M. Haverfield, qui, seul, a étudié avec l'attention dûe, dans un ouvrage riche de contenu, le processus de romanisation : « les Italiens, surtout ceux de la classe qui dépasse la moyenne *(upper-middle class)*, marchands et autres, ont émigré librement dans des districts où les troupes n'étaient pas encore établies ». Et, en note, il présente la comparaison avec les Allemands de Galicie et de Hongrie, — dont il faut excepter les Saxons de Transylvanie [3]. S'il avait tenu compte du changement des conditions économiques en Italie à la fin de la République et des nécessités des bergers transhumants, ce chercheur intelligent serait allé certainement plus loin. On aurait dû chercher aussi des exemples de dénationalisation à notre époque, pour voir que partout il faut que ceux qui imposent leur langue soient, ainsi que nous venons de l'observer, en nombre plus grand et aient la même occupation que ceux qui subissent leur influence. M. Haverfield admet

---

[1] *Die Schweiz in römischer Zeit.*

[2] Voy. aussi C. Daicoviciu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 62 : « l'attività dei commercianti e dei coloni era considerata dagli antichi come indegna di menzione ». Pour énoncer cette opinion juste, dont cependant l'école à laquelle il appartient, suivant Pârvan, s'est bien gardée de tirer des conclusions dans le sens de notre thèse, il s'appuie sur C. Patsch, *Die Herzegovina einst und jetzt*, p. 76. Et cependant M. Daicoviciu admet, à côté des travailleurs appelés par les capitalistes, d'autres qui venaient « per conto proprio »; *ibid.*, p. 65. Il voit même aussi la différence entre *l'époque avant César, dans laquelle prédomine l'initiative individuelle, et celle de l'impulsion officielle (ibid.*, pp. 66—67). Parlant de la stérilité du *hinterland (ibid.*, p. 115), il oublie les pâtres mentionnés dans les *Scriptores rei rusticae*. Se rapportant aux conditions de l'Amérique, M. Daicoviciu comprend aussi les lois de l'émigration *(ibid.*, p. 118), mais il est bien certain que ce n'est pas dans les inscriptions qu'il faut aller chercher la trace d'une pénétration lente d'éléments populaires.

[3] *The Romanisation of Roman Britain*, p. 14 et note 1.

aussi une romanisation avant la conquête, pour la Grande-Bretagne du Sud [1].

Adolphe Ficker, le statisticien le plus sérieux et le plus impartial de la Monarchie autrichienne, reconnaît que « les colons romains, artisans et artistes [2], sont venus d'eux même ».

Mais, plus tard, vers 1890, Traugott Tamm, qui apporte aussi une certaine jeunesse de pensée et des connaissances d'anthropo-géographie pour juger les problèmes du Sud-Est européen, admettait « que la romanisation de la Dalmatie s'est faite presque sans l'appui de la Rome officielle des pouvoirs administratifs et militaires », car « les légions ont été retirées très vite après la pacification du pays et transportées dans des régions plus menacées », mais, comme facteur actif, il voit seulement le marchand italique venu de sa propre volonté [3]. Il a dû cependant penser aussi au fait, incontestable, que « les groupes de pâtres qui vivaient près de la côte ont été plus ou moins romanisés » [4].

Aussi, en ce qui regarde la colonisation de la Dacie, qui est attestée, ainsi qu'on le verra dans le chapitre qui la concerne, avec la mention des « multitudes infinies d'hommes », seulement par des écrivains appartenant au IV-e siècle, M. Tamm observe que peut-être l'envahissement, qu'il croit de caractère hétéroclite, s'est fait « d'une façon totalement indépendante, sans influence et sans pression de la part de l'État, presque de la même façon que dans l'Union nord-américaine un *boom* se forme, ou qu'en Californie, en Australie, au Transvaal, on rencontre l'accumulation subite des chercheurs d'or » [5], — mais il faut observer que nulle part on ne voit en Dacie un monde particulièrement entreprenant et riche, rien de la psychologie du parvenu.

---

[1] Haverfield, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, IV, p. 586.

[2] *Die Völkerstämme der österreichisch-ungarischen Monarchie*, Vienne, 1869, p. 5.

[3] *Ursprung der Rumänen*, p. 13.

[4] *Ibid.*, p. 14.

[5] *Ibid.*, p. 25.

Le même écrivain admet que dans d'autres provinces la même chose a dû se passer, qui n'a pas préoccupé une publicité purement politique et officielle [1].

« Par suite du devoir militaire si pesant », disait aussi un historien bien informé et sûr dans ses conclusions, M. L. M. Hartmann, « et de la concurrence du blé d'outremer, pendant la dernière dizaine d'années de la république romaine, le paysan italien disparut de plus en plus pour faire place au grand propriétaire, qui déposait ses richesses accumulées comme administrateur de province ou comme publicain en pays italique [2], et, ayant le capital, était en état d'administrer d'une façon plus intensive, s'il ne préférait pas laisser ses territoires étendus à ses troupeaux. Le puissant chassait son voisin, le petit homme, qui était son débiteur, *vel pretio vel injuria* [3], de son sillon héréditaire, et des groupes d'esclaves du maître territorial travaillaient maintenant aux jardins et sur les champs, ou menaient les troupeaux » [4]. Ceci aurait continué, d'après le même observateur, jusqu'à ce que, à la première époque impériale, le travail libre eût été rétabli [5].

Parmi les historiens roumains, Pârvan écrivait: « Même des agriculteurs romains auraient passé de cet autre côté, car le terrain était large et fécond et le pays n'était plus barbare. Donc, l'Empire n'était pas arrivé encore sur le Danube que, soit avec l'appui de l'État romain, soit plutôt sans aucune invitation, des Romains individuels, de plus en plus nombreux, passèrent le Danube et peu à peu les grandes eaux de la conquête romaine, pacifique, agricole et marchande, se sont étendues aussi sur nos régions (au premier siècle de

---

[1] Mais il suppose qu'il n'y a pas eu trop de monde; autrement la garde militaire aurait été plus forte. Mais, après la disparition de la coalition barbare, contre qui se serait dirigée cette défense?

[2] Il cite Cicéron, *De officiis*, I, 42.

[3] Il cite aussi Sénèque, *Epistolae*, 90, 39, et Appien, I, 7 (déjà invoqués ici, plus haut).

[4] *Ueber den römischen Colonat und seinen Zusammenhang mit dem Militärdienste*, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 125.

[5] La lettre de Pline le Jeune, III, 19, le montrerait. Les esclaves ne venaient plus, d'après M. Hartmann, par les guerres (p. 126).

l'ère chrétienne déjà[1] »); *il faut croire cependant que ceci a dû se passer beaucoup auparavant, sous la République, au moment de la crise agraire*. Et, ailleurs, chez le même écrivain: « Les Romains pénétrèrent d'abord comme agriculteurs et marchands, dans la plupart des cas sur les traces des Grecs et par les voies qu'avaient employées ceux-ci » [2].

En 1928, un des principaux élèves de Pârvan, M. Radu Vulpe, exprimait la même opinion: « La romanisation de la Dacie et des Mœsies, de population gète, s'est faite *autant avant* qu'après la conquête, par le moyen de ces provinces qui, en grande partie, avaient comme base ethnique les archaïques Illyres » [3].

Un autre jeune chercheur roumain de l'antiquité classique, M. Georges Cantacuzène, s'occupant plutôt de *cannabes*, parle de la « population qui vivait à côté de l'occupation militaire, laquelle suivait ou *ouvrait* la route des armées romaines victorieuses » [4]. Ailleurs aussi: « dans la Dacie du Sud, des vétérans réunis à des marchands peuvent être venus avant la conquête romaine » [5] et, du reste, il observait que « par des éléments recrutés en Orient ou par leur séjour là, les légions (V Macedonia, XIII et XIV Gemina, XI Claudia, I Adjutrix, XV Apollinaris), sans parler aussi des *alae*, étaient pleines de soldats d'Orient, totalement étrangers à ce qu'on peut nommer la race romaine » [6].

Bien entendu, cette lente infiltration ne donnait pas, dès le début, la situation de droit, essentielle pour un Romain, qui ne pouvait venir qu'en même temps que l'État. L'Empire seul, par ses conquêtes dans les régions du Danube moyen, pourra lui donner ses fondations.

---

[1] *Castrul dela Poiana*, p. 13.

[2] *Începuturile*, p. 65.

[3] Notre *Rev. Ist.*, cette même année, p. 289.

[4] *Colonisarea orientală în Illyricum*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, III, VIII, p. 389.

[5] *Ibid.*, p. 392.

[6] *Ibid.*, p. 392 et suiv. L'auteur, qui annonce un travail, *Les auxiliaires orientaux de l'armée impériale*, a traité aussi la question dans *Le recrutement de quelques cohortes syriennes*, *Musée Belge*, XXXI, fasc. 3—4.

Toute une partie profondément populaire, pastorale et agricole romaine, avec l'unité de langage, peut empêcher seule de voir dans la langue roumaine autre chose que le produit de la façon chaotique dont aurait dû parler un groupe hétéroclite de nouveaux Romains, cueillis un peu partout.

La langue elle-même donne ainsi un argument contre l'idée de la romanisation officielle exclusive. Car, encore une fois, et nous soulignons ce fait, s'il n'y avait pas eu une base unitaire, on serait arrivé à un jargon comme la *lingua franca* des ports de l'Orient, comme l'ainsi-dite « langue » de Malte ou la « langue » des noirs de la Martinique.

Ainsi, d'après le vieux savant Kopitar, qui est ordinairement si pénétrant, la langue roumaine se serait formée en Dalmatie [1]. Parlant de cette langue et de l'albanais, Miklosich, qui est d'une autre opinion, écrit cependant: « Les deux langues [2] ne possèdent pas seulement plus de mots classiques de l'époque d'Auguste que les langues romanes plus jeunes de l'Occident; elles nous montrent aussi les éléments romains dans une forme qui, sous plusieurs rapports, est plus ancienne que l'italien et le français: les consonnantes gutturales ne sont pas transformées, dans leur racine au moins, en palatales ou en sibilantes, et la sibilante *s*, en roumain comme en espagnol, conservera le son originaire même entre les voyelles » (il cite *chesariu*, qui vient cependant du grec, mais aussi *gheb* et *răsar*, pour le roumain) [3]. La ressemblance sous tant de rapports avec l'espagnol est frappante. Mais le slaviste que nous venons de citer n'observe pas que, de cette façon, *il faut admettre comme base du roumain autre chose que la langue parlée par un mélange international à l'époque de Trajan.*

[1] Dans les *Wiener Jahrbücher*, XLVI, 85. Combattu par Miklosich, *Slav. Elemente*, pp. 4—5.

[2] Le roumain et l'albanais.

[3] *Slav. Elemente*, p. 5.

CHAPITRE II

NOUVELLES LUTTES DANS LES BALCANS

Sous le rapport politique et social, la défaite infligée par les Romains aux barbares, mais réalisée si difficilement, la disparition, par un simple hasard, de Pyrrhus, roi d'Épire, qui ne se montrait guère découragé avant sa catastrophe, avaient mis fin à la vie politique de l'illyrisme, pendant l'antiquité [1], devenu par ce prince un « épirotisme » [2], mais cet illyrisme ressuscitera au moyen-âge sous la forme du croatisme, avec l'offensive des pirates de la Narenta, ennemis permanents des Vénitiens, et, au fond, la royauté croate, qui se forme après quelque temps, n'est autre chose que la vieille monarchie d'un Agron, d'une Teuta et d'un Genthius (cf., pour son nom, celui de la rivière qui s'appelle Zenta ou Cedda).

Rome se substitue aux Illyres et à leur synthèse, de même qu'elle s'était substituée à la synthèse macédonienne, et elle partira de là pour soumettre le monde celte et thrace, incapable de s'organiser.

Mais, en ce qui concerne les Thraces, il fallut toute une série de combats difficiles, pour les habituer à recevoir sur leurs épaules, inaccoutumées à porter le joug, celui, si lourd, de Rome. Nous avons vu de quelle façon ils ont combattu, pour conserver leur indépendance, contre Minucius et Sentius, dans des conditions que la disparition des derniers livres de Tite-Live nous cache, jusqu'à ce que la hardiesse, pendant longtemps heureuse, de Mithridate leur fit entrevoir la possibilité d'une domination d'autre caractère. En 116, un

[1] Voy. aussi Zippel, ouvr. cité, *passim*.
[2] Pline, *Hist. Nat.*, III, 26.

officier romain s'appelle déjà Caïus Licinius *Geta* [1]. On est arrivé donc jusqu'aux Gètes et aux Daces lointains.

L'action de Rome dans la péninsule voisine se partage, pour le moment, en trois chapitres: *défense du chemin d'Italie, recherche des rapports avec les cités du Pont et conquête du rivage de l'Adriatique.*

La pénétration des armées romaines, par les rochers nus de l'Istrie [2], dans la Péninsule Balcanique, s'était faite à une époque où l'ancienne société, rongée par des discordes sociales, traversée par des idées étrangères, amollie par le luxe, n'était pas en état de former et de poursuivre un plan. C'est pourquoi, à l'époque des guerres civiles qui dégénèrent bientôt en querelles personnelles allant jusqu'à un renversement général et jusqu'aux dernières bornes de la cruauté, on n'observe aucune ligne de continuité. Il en résulta une longue série de tentatives isolées, certaines arrivant pour le moment à leur but, d'autres de conséquences mauvaises, qui auraient pu devenir même catastrophales, si devant les Romains s'était levé, comme à l'époque macédonienne, un ennemi parfaitement organisé, une armée permanente, comme ce fut le cas pour les Parthes au moment de l'offensive, entreprise à la légère, des Romains contre eux en Asie.

Il fallut donc, dès 158, toute une série de campagnes: celle de P. Cornelius Scipion Nasica, celle de C. Marcius, celle de Servius Fulvius Flaccus, celle de Sempronius Tuditanus, de Tiberius Pandusa, de Lucius Cotta et de Metellus pour soumettre, en leur prenant l'or et l'argent, en pillant toute leur fortune, les Ardées, les Iapydes, les Ségestains, les Dalmates de Delminium, jusqu'à Salone [3].

[1] Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 457, note *.

[2] Un Hortius écrivit un *Bellum histricum;* voy. Weichert, *Poetarum latinorum reliquiae*, Leipzig, 1830. Cf. aussi Victoire Vaschide, *Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui ont pris part, Biblioth. de l'École des Hautes Études*, n° 142, Paris, 1903.

[3] Appien, *Illyr.*, X, XI. Cf. Florus, II, II, 13; IV, 12, 11; Frontin, III, VI, 2. Pour la guerre d'Appius Claudius et de C. Scribonius Curio contre les Dardanes, voy. aussi Perdrizet, *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), pp. 494—495 (aussi d'après Tite-Live, XCI, *Arg.*; Eutrope, VI, 4; Ammien Marcellin,

Mais il était question de soumettre aussi les Pannoniens et les expéditions partiront donc aussi d'Aquilée, plus tard de Siscia conquise [1].

Maintenant vient donc le tour de la race celte, laquelle, entre ces Pannoniens et les Carnes, d'un côté, les Illyres et les Thraces, de l'autre, avait conservé, non seulement son autonomie, mais aussi sa liberté de mouvements.

Avançant si profondément sur la ligne de la Save et de la Drave, les Celtes, alliés du monde « cimbre » et germain, « teuton », qui fut pour la première fois arraché à son séjour septentrional, pouvaient donc apparaître jusqu'aux portes de l'Italie.

Les Taurisques (voy. Taurunum, à la confluence de la Save dans le Danube) et les Scordisques sont les maîtres sur les deux rivières citées [2]. Le nom de Ligyrisques, que Strabon donne aux Taurisques, pourrait faire croire que des Ligures avaient participé aussi à ces expéditions des Celtes [3].

Une seconde expédition, faite, dans la même direction, en 129 [4], celle de Sempronius Tuditanus, homme politique important et historien lui-même, aurait été de pure forme, pour échapper aux soucis de Rome concernant la réforme agraire, à laquelle cet homme politique était lié [5]. Une troisième, en 119, celle de Lucius Metellus, trouve devant elle aussi les Triballes, de sang mêlé, et les tribus thraces

---

XXVII, IV, 10; Orose, V, XXIII, 18). La question sur la lutte de Lucullus contre les Scordisques (Frontin, III, X, 7), *ibid.*, p. 495, note 1.

[1] Voy. Zippel, ouvr. cité, p. 133 et suiv.

[2] Voy. aussi Posidonius d'Apamée, dans les *Fragm. hist. gr.*, III, p. 289, n° 75. Phlégon de Tralles (sous Adrien) place près d'eux les Skirtes, les deux étant « des peuples de la Paionie »; *ibid.*, p. 607, n° 17. Pour les Aravisques, mentionnés aussi plus haut, et leurs *civitas*, Pârvan, dans *Dacia*, I, p. 172.

[3] Strabon, VII, III, 2. La forme Daciscus est influencée par les Celtes certainement. Des cas chez Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 194, note 3.

[4] Pour la date, Carcopino, *Histoire romaine*, dans la collection Glotz, II, p. 698. Cf. *ibid.*, II[1], p. 171, note 225.

[5] *Ibid.*, p. 227.

de l'intérieur [1]. Cette fois, c'est une guerre sérieuse, avec toute une coalition celto-thrace formée au moment même du danger imminent: on gagne ainsi une vraie victoire, qui est célébrée, mais, naturellement, nous ne pouvons pas nous rendre compte du caractère de ces opérations qui, chez Tite-Live, dont la partie relative à cette époque ne s'est pas conservée en entier, sont à peine indiquées par l'épitomateur, et d'autres informations se trouvent seulement chez des écrivains de beaucoup ultérieurs.

Dans un autre chapitre de ces guerres, il fallut l'envoi du consul Metellus Caprarius pour une vengeance qui semblait nécessaire, juste au moment où, du fond de leur barbarie, se jetaient ces Cimbres et ces Teutons dont il faut sentir la présence, à proximité de la frontière romaine [2], avec leur continuelle agitation, au moment de ces mouvements guerriers.

Mais alors commence aussi la guerre en Afrique, contre Jugurtha, et il fallut de grands et difficiles efforts sur ce front plus ancien, où, comme chez les Scordisques et leurs alliés, jusque là paisibles, il ne peut être question que du seul instinct de proie et d'offensive éventuelle.

Dès 135, les Scordisques sont attaqués par le préteur Cosconius [3]. Florus décrit la cruauté des ennemis, les sacrifices de sang humain, le massacre de femmes enceintes. Les barbares sont attaqués ensuite par C. Cato Porcius (118), qui fut complètement battu, par Marcus Aemilius Scaurus (119), par Didius (113), par M. Livius Drusus (112), qui va jusqu'au Rhodope et au Caucase, par Curio, qui « pénètre jusqu'en Dacie, où il a été effrayé par l'obscurité des grandes forêts », par Appius Claudius, qui avance jusqu'à la Méotide et au Tanaïs, qui seraient « au bout du monde » [4].

[1] D'après Tite-Live, LXV, *Arg.*; Velleius Paterculus, II, 8; Frontin, II, IV, 3; Sextus Rufus, IX; Florus, III, 4—5, cf. la compilation d'Héron de Villefosse, dans la *Rev. Arch.*, XXXVII (1879), pp. 42—43.

[2] Carcopino, *loc. cit.*, p. 287.

[3] Tite-Live, LVI, *Arg.*; cf. LXIII; Florus, III, 4. Zippel (ouvr. cité, p. 139) croit qu'il est question seulement de repousser les barbares. Sur les luttes des Scordisques contre Lucullus, Frontin, III, X, 7.

[4] Florus, III, IV, 12. Cf. Tite-Live, LXII—LXIII, LXX, *Arg.* La chronologie, d'après les *Fastes* consulaires. Cf. Zippel, ouvr. cité, p. 146 et suiv.;

En 118 est mentionnée d'abord une attaque tentée par les Scordisques [1]. Lorsque, plus tard, ainsi que nous l'avons déjà dit, en 112—111, le proconsul Marcus Livius Drusus combat les mêmes, qui sont ensuite vaincus par Minucius Rufus, dans cette troisième campagne contre les Scordisques, ceux-ci ont comme alliés tous les Thraces [2]. La guerre se poursuit jusqu'en 97, avec la même alliance, — un Sothumus le Maide apparaissant contre C. Sentius, pendant la même année [3], — en rapport sinon avec Kotys, le roi thrace, avec Euphanès, le prétendant macédonien [4]; des Dardanes, des Denselètes s'ajoutent à la coalition [5]. Le rôle des Maides se maintiendra seulement en 78 par l'expédition d'Appius Claudius [6]: c'est une nation hardie qui, pendant la paix, s'occupe de ses pâturages et fabrique du charbon dans les forêts [7].

Pour le triomphe sur les Scordisques, qui sont appelés ici: *Scordistes*, et « les autres Thraces », Marcus Minucius Quinti (Rufus) obtient qu'on lui dédie une pierre à Delphes [8], et une seconde inscription est posée en latin par deux Thébains

---

Perdrizet, *loc. cit.*, p. 490 et notes; Carcopino, ouvr. cité, p. 334. Cf. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, chap. II. Sur ces choses, M. Dobias a cherché à introduire de l'ordre, dans son ouvrage *Études sur le livre Illyre d'Appien* (en tchèque), Prague, 1930.

[1] Duchesne, dans la *Revue Archéologique*, 1875, p. 5 et suiv. (voy. aussi *ibid.*, p. 176 et suiv.). Cf. aussi Zippel, ouvr. cité, pp. 142 et suiv., 175 et suiv.

[2] Sextus Rufus, IX.

[3] Voy. Zippel, ouvr. cité, p. 159 et suiv. D'après Orose, V, 18, 30; Appien, *Illyr.*, V.

[4] Diodore, XXXVII, 50. Cf. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 62.

[5] *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 184 et l'inscription publiée par M. Perdrizet, *loc. cit.*

[6] *Ibid.* D'après Tite-Live, XCI, *Ag.*, et d'autres sources, chez Zippel, ouvr. cité. pp. 162—163.

[7] Tomaschek, *loc. cit*: « waren sie jedenfalls beteiligt an der Bildung des makedo-wlachischen Volksthumes, das sich später im Pindus eine neue Heimat schuf », ou il se serait perdu parmi les Slaves venus dans cette région.

[8] Perdrizet, dans le *Bull. de corr. hell.*, *loc. cit.*, p. 481 et suiv. Cf. Velleius Paterculus, II, 8 (le triomphe); Florus, III, 4. Pour les pertes du général romain sur l'Hèbre glacé, Eutrope aussi, IV, 17.

qui expliquent quels sont les ennemis: « Galleis Scordisteis et Besseis » [1].

On parle d'une soumission, d'une destruction, par suite de ces expéditions, des Celtes dans ces régions de la Save, de la Drave et du Danube Supérieur. Pour eux aussi, de même que pour d'autres barbares conquis, il y a, chez les chercheurs modernes, en ce qui regarde la race de certains des barbares attaqués, une erreur qui pourrait être facilement démontrée par des recherches anthropologiques plus sérieuses sur ce qui a été ensuite germanisé ou slavisé, plus récemment, dans les provinces méridionales de la Monarchie austro-hongroise. Des noms comme celui de Boïrébista, qui sera examiné dans la suite, comme celui de Marbod, chef des Boïes, considéré comme Germain, d'autres chefs ayant la même finale (Arthbod, Gurvod, Enbod, Tribod), le prouvent assez. Mais le Dace Décébale soutiendra des combats difficiles contre les Celtes, les Boïes de Critasire, et le nom des Costoboques ou des Coïstoboques, bien que celui de leur roi Piéporus [2], dont il a été question, a un air thrace, rappelle celui des Triboques de Gaule. Cette région reste donc presque purement celte.

En 78 seulement cette nouvelle et grande offensive romaine cherche, dans des circonstances tout autres, lorsque Rome, encore républicaine, croyait avoir trouvé un chef sûr dans Pompée, à rouvrir ce grave problème du Sud-Est européen, qui était cependant maintenant *non plus celte, mais thrace* [3].

Dans la suite de ces combats, après une longue interruption, Appius Claudius, qui avait bien commencé, fut interrompu par une maladie [4]. Mais Rome a maintenant devant elle les *montagnards thraces*. En 75 ou 74, des Dardanes

[1] Zeuss, ouvr. cité, p. 11; Ad. Pictet, dans la *Rev. Arch.*, XVIII (1868), p. 3.

[2] Pieporus, rex coistobocensis; Orelli, ouvr. cité, 510.

[3] Pour les Thraces dans l'armée romaine, Carcopino, *loc. cit.*, p. 294.

[4] Tite-Live, XCII, XCV, *Arg.*; Eutrope, VI, 2; Orose, V, XXIII, 17—20 (on boit dans les crânes, conservant encore le cuir chevelu, de ceux qui ont été tués).

s'agitent dans les Balcans. Après Appius Claudius, c'est Scribonius Curio, principal partisan de Sylla, puis ensuite de Pompée, qui leur résiste jusqu'à la frontière du Danube et des forêts [1], passant à travers le territoire des Moeses. Nous avons à faire donc à une *campagne à l'intérieur de la Péninsule*, la première qui pénètre par les grands bois de la Choumadia vers le cours d'eau de la Morava et vers le grand fleuve. On peut soupçonner aussi un rapport entre ces Dardanes, voisins des Maides opiniâtres, mais maintenant soumis, et ces Daces et Sarmates dont les noms apparaissent dans tel témoignage contemporain. Les Romains poursuivent alors *la soumission totale région après région*. Appien connaît lui aussi cette grande expédition qui donnera bientôt toute l'Hexapole aux Romains, leur permettant d'amener à Rome la statue colossale du dieu protecteur, Apollon [2].

Mais la grande expédition balcanique a été celle, de 73 jusqu'à 71, entreprise par M. Terentius Varro, frère de Lucullus. Cette fois, le but est tout autre que ceux qu'on avait eus en vue jusque là. Les Romains cherchent, en brisant la résistance des Besses et en occupant leur capitale, *le chemin vers les cités helléniques du Pont*, qui méritaient bien ce sacrifice [3].

On arrive jusqu'à Philippopolis et à la cité dont le nom d'Uscudava est en rapport avec l'Uscuna illyre et avec l'Oescus du Danube, en attendant le changement qui lui a été imposé par l'empereur Adrien: Adrianopolis (Andrinople). Est soumise aussi une cité du nom de Capyla ou Cabyla, et, le long de la Mer Noire, les armées romaines occupent, jusqu'à l'embouchure du Danube, tous les centres du Pont. Il fallut que Varro reste encore quelque temps dans la Thrace soumise pour parachever son œuvre [4].

---

[1] Tite-Live, XCII, *Arg.*; Sextus Rufus, VII; Eutrope, VI, 2; Orose, V, 23, 20; Frontin, IV, I, 43.

[2] Appien, *Illyr.*, XXX.

[3] Voy. Sextus Rufus, IX; Eutrope, VI, 8. Voy. aussi Jordanès, *Romana*, éd. Mommsen, p. 28. « Galato », c'est Kallatis; « Thomos » et « Istro » suivent, mais entre Kallatis et Tomi est placée une Parthénopolis; *ibid.*

[4] Zippel le croit; ouvr. cité, p. 166.

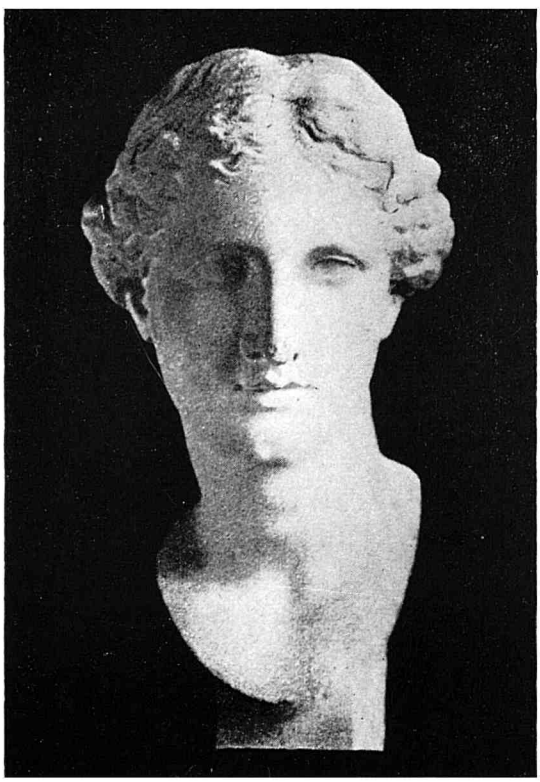


Fig. 3.— Statue de Vénus, trouvée dans la péninsule balcanique.
Arch.-epigr. Mitt., vol. IV, t. II.

On a cependant à faire à une situation difficile, dans des provinces à peine gagnées. Une réaction se produit, à laquelle participent les Dardanes, à peine apaisés, et, naturellement, les Maides, de même que leurs alliés scythes de la Dobrogea et les Bastarnes des embouchures du Danube [1], que s'étaient gagnés, sans beaucoup de difficulté les révoltés. L'écrivain gréco-romain Dio Cassius fixe comme place du conflit qui amena l'insuccès de toute la campagne, Histria [2].

Revenant de son expédition balcanique en 59, C. Antonius Hybrida se trouve déshonoré par les défaites subies dans les Balcans aussi bien que sur le Danube [3]. Les dépouilles des Romains avaient été transportées à Génoukla. Contre les barbares qui n'étaient pas encore soumis en 60, travailla aussi le père du futur Auguste [4].

Sous le mauvais gouvernement d'un Calpurnius Piso il y aura ensuite une grande révolte thraco-illyre, réunissant les Dardanes et les Dentelètes (58). Vers la même époque, « Robocentus », chef des Besses, sera tué par les Romains, ce qui n'empêchera pas les siens de se mêler à la guerre civile de Rome [5].

Il faut noter que, partout où la domination romaine s'établit, on permet à la cité de continuer sa vie antérieure, alors que les villages sont groupés par stratégies, qui portent cependant les noms barbares antérieurs.

Du côté de l'Ouest, la paix est conservée jusque tard, au commencement d'une nouvelle ère, lorsque Tibère et Drusus soumettront en une seule campagne les derniers

---

[1] Une récapitulation de leur rôle chez Zippel, ouvr. cité, p. 169 et suiv.

[2] Dio Cassius, XXXVIII, x: *τῇ τῶν Ἰστριανῶν πόλει*, et, d'après Tite-Live, Julius Obsequens, *De prodigiis*, chap. 61.

[3] Voy. Tite-Live, CIII, *Arg.*; Dio Cassius, XXXVIII, 10—11. Puis Julius Obsequens, 61.

[4] Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 49. En rapport avec Génoukla, du reste, le nom du Thrace Génikéilas Aulutraléos, au III-e siècle de l'ère chrétienne; Kalinka, ouvr. cité, c. 35—36.

[5] Suétone, *Augustus*, 3; Dio, LIV, 20, 3; César, *De bello civili*, III, 4. Cf. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 74, et Zippel, ouvr. cité, pp. 171—175.

Celtes qui résistaient encore [1], et c'est seulement alors qu'a dû être tracée la route pour les chars (ἁρμάμαξαι), mentionnée par Strabon, qui mène d'Aquilée à la cité des Taurisques [2], Nauportus, au-delà des montagnes d'Okra, la rivière navigable de la Korkoras, affluent de la Save, se trouvant à proximité. Dans ces mêmes régions, Syrmium, de nom illyre, rappelle les cités du territoire de cette race, allant jusqu'à la rivière de Margus, mais celtes sont les noms de Héorta et Capodunum [3], qui survit dans la Sissek d'aujourd'hui, cette cité étant devenue un point de concentration pour les armées romaines de l'avenir. Pour se défendre, ces barbares avaient transformé en désert de forêts la partie de l'Hémus sur laquelle s'étendaient leurs pillages habituels [4].

[1] Strabon, IV, VI, 9.
[2] *Ibid.*, VII, V, 2; Velleius Paterculus, II, 39.
[3] Strabon, VII, V, 12.
[4] *Ibid.*

CHAPITRE III

LA GUERRE CIVILE ROMAINE ET LE SUD-EST EUROPÉEN

L'importance des Balcans comme point de rassemblement des forces d'un nouvel Orient, qui commence, sur la base des anciens souvenirs impériaux et de « l'adoption » d'Alexandre-le-Grand, à jouer un plus grand rôle, s'était accrue par les luttes civiles romaines entre César et Pompée, entre Antoine et les assassins de César, entre le même Antoine et Octave, dans les régions opposées de la côte balcanique ou dans celles de la Thessalie, sur laquelle flottait l'ombre héroïque d'Achille.

Les guerres civiles ruineront totalement une œuvre qui avait été déjà menée si loin. Pendant leur durée, la Dalmatie, qui s'était révoltée vers 51 déjà [1], qui avait été, quelque temps sous Sylla, le lieu de refuge du vaincu [2], attaque les Liburnes, lesquels demandent le secours de César, et il ordonne qu'on leur restitue leur ancien nid de proie de Promona. Puis, profitant des malheurs de Rome, les Illyres, alors que César passe la Mer pour chercher son rival en Macédoine, détruiront l'armée rassemblée par Gabinius pour lui porter secours [3].

Le Massagète scythe de l'Ister, le Dace et le Gète seront présentés, à deux endroits différents, sous Néron, par le poète Lucain, dans sa *Pharsale*, comme les ennemis de l'Empire Romain [4], qui doivent être nécessairement combattus. Non

---

[1] Appien, *Illyrica*, XII. Cf., pour la date, Zippel, ouvr. cité, p. 201 et suiv.

[2] Appien, *De bellis civilibus*, I, LXXVII-VIII.

[3] *Ibid.*, III, LII. Voy. aussi plus loin.

[4] Chant II. Ailleurs il parle des « déserts du Pont scythique » (II) et de la « Diane scythique » (III).

seulement les Épirotes sont indiqués comme luttant sous les drapeaux de Pompée, mais aussi les Moeses, les Thraces de l'Hémus, du Strymon, de la « barbare Coné (Tomé ?) », où le Danube se perd dans la Mer par l'île de Peucé [1]. Les chefs de ces auxiliaires apparaissent: Sadalus et son vaillant père, Kotys, Rhascupolis, « seigneur du rivage glacé » [2].

Pour le moment cependant, la plupart des Thraces restent tranquilles, effrayés par la fréquente apparition de si nombreuses troupes romaines, et trouvent dans le conflit entre les partis de Rome leur avantage [3].

Dans la bataille qui mit fin à la carrière de Pompée [4], il y avait autour de lui aussi des Thraces, envoyés par le roi Kotys et commandés par son fils, Sadalus [5], à côté des soldats « braves » *(excellenti virtute)* de Rhascupor (Rascipolis), au nombre de deux cents, que César croit être venus de

---

[1] Chant III.

[2] *Ibid.*

[3] Appien, *De bellis civilibus*, III, LV. Un Besse se rencontre, Valerius *Bito, natione Bessus*, jusqu'à Bostra, en Arabie; *C. I. L.*, III, 104. Pour des Dalmates, de fait des Maides, comme dans l'inscription de Borianum, Mommsen, dans *C. I. L.*, III, p. 282.

[4] Voy. Heuzey, *Les opérations de César dans la Macédoine.*

[5] D'après Strazzulla, dans le *Bessarione*, II (902), p. 19 et suiv. (cf. aussi 1901), la série des rois odryses (voy. aussi *C. I. L.*, I, p. 461; *Eph. epigr.*, I, p. 406; cf. aussi Zippel, ouvr. cité, pp. 243—244) est, à partir de l'an 200 avant le Christ, à 46 de l'ère chrétienne, celle-ci: Après Diégylis et Zibelmios, mentionnés dans notre première partie, ce Kotys III (monnaies au nom de Kotys et de Rhaïscupor), ayant comme associés Sothimus et Sandalus-Sadala I-er, auquel succède Kotys IV (environ jusqu'en 48), un autre Sadala (jusque vers 42), Koson (42), le cinquième Kotys, après lequel vient Rhaïscupor II (16—11), Rhoïmétalkès (11—12 après J. Chr.), Kotys VI, Rhaïscupor III, Kotys VII et Tryphaina, Rhoïmétalkès III (37—46). Chez Strazzulla les rapports du roi Térès avec Persée (d'après Diodore de Sicile, XXXII, 15, 7). Pour Rhoïmétalkès, fils de Kotys et de Pythodora, Seure, dans la *Revue des ét. anc.*, 1904; *Rev. Arch.*, IV (1904), p. 459, n° 221. Cf. Zonaras, IX, 28. Pour Kotys III, A. J. Reinach, dans la *Rev. Arch.*, XIV (1909[2]), p. 67, note 4; et 1908[2], p. 249. — A. J. Reinach poursuit les rapports anciens avec Persée, dans la même étude de la *Rev. Arch.*, 1909[2] (voy. p. 66).

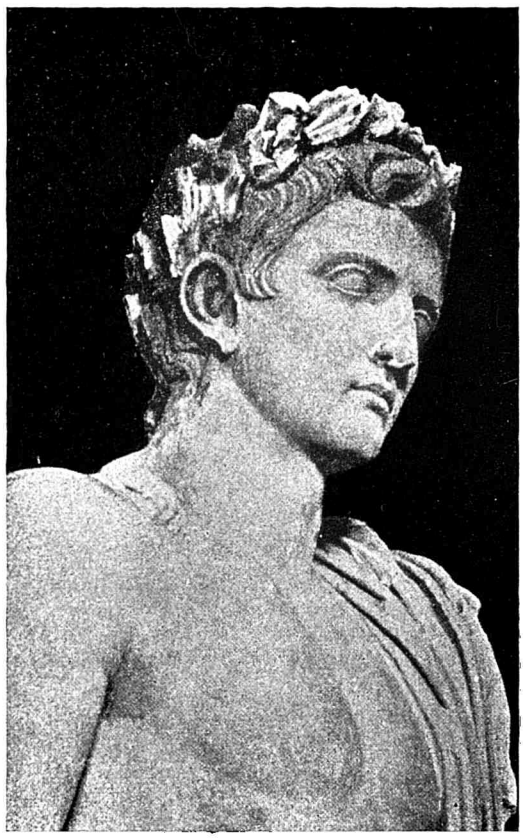


Fig. 4. Image d'Auguste.
Arch.-epigr. Mitt., XVIII, p. 54, fig. 1.

Macédoine [1]. Ils furent les plus résistants et les plus acharnés défenseurs du parti auquel ils s'étaient attachés [2]. Les Dardanes et les Besses sont mentionnés séparément, de même que les Illyres [3], alors que des Dolopes de l'Épire étaient avec César lui-même. La grande bataille se livra sur la côte de l'Adriatique [4] qui appartenait à ces barbares, les citoyens romains déjà établis dans les cités étant forcés de prendre une décision [5]. Les Thraces de l'Héraclée Sentique, « soumis à la Candavie », virent eux aussi les deux camps qui se poursuivaient avec une haine opiniâtre [6], mais la dernière décision devait être prise dans les champs, riches en grains, de la Thessalie (49) [7].

L'oeuvre ultérieure des Romains en Thrace jusqu'à Auguste est présentée ainsi par un compilateur de l'époque de Justinien: Velleius soumet les Dalmates et en fait des ouvriers servant aux Romains dans les mines d'or, puis un Marcius vainc les Moeses, qui se targuaient de ne pas vouloir accepter sans combat ces Romains qui osent s'appeler « les maîtres des nations » [8]. Ces renseignements peuvent être cependant intéressants, mais seulement pour faire passer ces grands gestes de l'histoire dans la légende. De fait, M. Licinius Crassus est le vainqueur de ces Moeses, déjà accoutumés à la discipline romaine, par deux campagnes, dont la dernière, en l'an 28, le mène jusque dans les profondeurs des Balcans, à la tribu des Artakes. Cette « plus grande nation des Thraces » *(Thracum maximus populus)* est soumise ensuite par Lucius Piso [9], à la suite de la révolte provoquée par le prêtre de Dionysos, donc un Odryse, Vologèse.

---

[1] César, *De bello civili*, III, VI et XXVII.
[2] *Ibid.*, III, XCV.
[3] *Ibid.*, et IX.
[4] Appien, *De bello civili*, II, LXX.
[5] *Ibid.*, III, IV et suiv.
[6] *Ibid.*, LXXIX.
[7] Du bétail d'Épire; *ibid.*, III, XLIX.
[8] Jordanès, *Romana*, p. 32.
[9] Dio Cassius, LI, 22, 25. Voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 49; *C. I. L.*, I², p. 180. Sur Cornelius Lentulus, Dio Cassius, LIV, XXXIV, XXXVI;

Vologèse, « ce prêtre besse », tue le roi des Odryses, Rhescupor, bat Rhoïmétalkès et avance jusqu'au Chersonèse, appuyé par les Sialètes, qui attaquent la Macédoine [1].

Rhoïmétalkès I-er, présenté d'une si belle façon dans la tradition recueillie par le même Jordanès, se lève alors contre les Romains, qui pouvaient croire déjà que les Thraces leur sont définitivement soumis. Il apparaît comme un rival de Boïrébista et un précurseur de Décébale. Il apprend aux barbares la « discipline et les signaux militaires » [2]. Contre lui part Piso, qui ramène des prisonniers si furieux qu'ils en mordent leurs chaînes [3].

Cicéron, dans son discours contre L. Calpurnius, dénonce ce politicien général comme l'assassin de Rabocentus, *bessicae gentis princeps*, qui était venu dans son camp pour offrir sa collaboration militaire, et cet acte de trahison aurait été accompli parce que le chef romain avait reçu trois cents talents de la part du roi Kotys [4]. « Le pacificateur de la Thrace » est présenté aussi par Sénèque, dans ses Épîtres [5], comme un grand ivrogne, qui passait ses nuits dans les festins et dormait « jusqu'à la sixième heure du jour ».

Des détails pittoresques nous ont été conservés pour ces luttes. Quelquefois des tribus thraces sont assiégées dans la montagne par les Romains, qu'ils trompent, montrant que leurs brebis ont les intestins tout pleins du seul blé qu'ils avaient pu recueillir [6]. Maintenant les archers thraces arrivent jusqu'en Pannonie [7].

Florus, II, 27; cf. Horace, *Carmina*, III, 8, 18; *Eph. epigr.*, IX, p. 94. Celle de Caecina Severus, Dio Cassius, LV, 30. Cf. aussi Paribeni, ouvr. cité, I, p. 202, note 44.

[1] Florus, IV, XII; Dio Cassius, II, LIV, XXXIV, 6.

[2] Is barbaros et disciplina et signis militaribus admoverat; Jordanès, *Romana*, p. 32.

[3] *Ibid.* Cf. Dém. Kalopothakès, *De Thracia provincia romana*, thèse; Berlin-Leipzig, 1893.

[4] XXXIV, 84.

[5] LXXXIII, 12. « Ebrius, ex quo semel factus est, fuit ». Sur le même (?) Cn. Piso, le furieux, *De ira*, I, XI, 13—16.

[6] Fronto, III, XIV, 5.

[7] *C. I. L.*, III, 4269.

Une garde thrace de vassalité est ainsi créée avec des rois indigènes, après des efforts qui avaient duré plus d'un siècle [1]. Bientôt cette race devient un vrai réservoir de soldats pour Rome, jusque tard à l'époque de l'Empire, car le Thrace est bon pour l'armée, n'importe où et n'importe de quelle façon, comme, dans les temps nouveaux, le Roumain de Transylvanie pour l'Autriche et la Hongrie. Tel Thrace servira pendant dix-neuf ans en Pannonie [2]. Nous retrouverons ainsi une *ala Thracum* en Afrique, une *ala I Thracum veteranorum* en Pannonie Inférieure [3]. Jusqu'en Tingitanie viendront pour la garder un millier de Besses [4].

Employé de cette façon dans toutes les guerres, ce barbare, d'une patience infinie, est tourné en dérision cependant par les nouveaux maîtres romains, de même qu'il l'avait été par les anciens, d'Athènes. Chez Aulus Gellius, le Thrace est encore un *homo e ultima barbarie* [5], et cet écrivain raffiné se moque de la première expérience comme agriculteur de ce fier guerrier gauche.

[1] Voy. aussi Arth. Stein, *Roemische Reichsbeamten der Provinz Thracia*, Séraïévo, 1921.

[2] Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1911², p. 439. Voy. aussi *Eph. Epigr.*, V, pp. 186 et suiv.: liste des soldats thraces.

[3] *Ibid.*, p. 563, n° 1306.

[4] *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 59, n° 21. Une *cohors I Thracum Syriae in Moesia equitata*, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, pp. 84—85, n° 1. Un vétéran de la cohorte thrace, Julius Bitus, en Afrique; *Ephem. Epigr.*, VII, p. 334, No. 702. Cf. Jung, *Romanische Landschaften*, p. 376, note 1.

[5] XIX, XII.

CHAPITRE IV

APPARITION DES DACES : ÉPOQUE DE BOÏRÉBISTA

L'importance des Daces, comme nouveaux maîtres sur le Danube et sur la Tisa, apparaît alors.

Un passage de Strabon montre qu'ils avaient supprimé non seulement les Boïes et les Taurisques, mais aussi les Illyres et qu'ils étaient devenus, à leur place, les alliés des Thraces (*συμμάχοις ἐχρήσαντο* [1]) : l'interprétation qu'avant cela eût existé une alliance des Thraces avec les Scordisques [2] peut être une erreur.

Vers l'an 66 après l'ère chrétienne, Agrippa aurait dit, d'après l'historien hellénique des Hébreux, Flavius Josèphe, que « les Thraces » auraient conquis « un territoire de cinq journées de profondeur et sept de longueur » [3]. Il est question,

---

[1] VII. 5, 2.

[2] Voy. aussi Perdrizet, dans le *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 487. Budinszky, *Die Ausbreitung der lateinischen Sprache über Italien und die Provinzen des römischen Reiches*, Berlin 1881, observe (pp. 219—220) que le petit-fils d'Ariortus porte le nom dace de Oudarus. Un Dasius naît à Siscia; *Eph. Epigr.*, IV, p. 336, n° 903. Cf. aussi Brandis, dans Pauly-Wissova, *Real-Encycl., Suppl.*, sous *Burebistas*, et *Dacia*, VIII, p. 1971. La forme *Daus* aussi dans le *Bull. Arch. Napoletano*, série nouvelle, 8, p. 10. Dans les régions du Caucase, les nomades Daïi, nommés aussi *Πάρνοι* (n'y a-t-il pas un rapport avec la *dava* et la *para?)*. Voy. Strabon, XI, VII, 1; VIII, 2; XI, 3. Un Daïos, *Arch.-epigr. Mitt.* VIII, p. 408, n° 23. J. van den Gheyn, *Les populations danubiennes* (extrait de la *Revue des questions scientifiques)*, Bruxelles, place d'une façon erronnée les Daces en rapport avec les Dii de Thucydide (II, 96), avec les Diobesses de Pline (pp. 14—15). Il admet que Davus est « le membre du clan, le campagnard », (p. 41).

[3] *Θρᾷκες οἱ πέντε μὲν εὖρος, ἑπτὰ δὲ μῆκος ἡμερῶν χῶραν διειληφότες... οὐχὶ δισχιλίοις Ῥωμαίων ὑπακούουσιν φρουροῖς; Bellum Judaicum*, II, 16, 4. Cité d'abord par Filov, *Die Legionen der Provinz Moesia von Augustus bis Diokletian*, Fribourg i. Br., 1906, p. 14.

certainement, de Daces. Du reste, le même dit bientôt que les troupes de Dalmatie dûrent, à telle époque, affronter des expéditions de pillards daces [1].

Ce sont sans doute des Thraces, mais dont le pays présente une autre nomenclature. Sur le territoire dace, certains noms sont des *davae*, comme Buridava, alors que d'autres, chez les Thraces contemporains, ont une origine différente, comme chez ceux d'Alboca, de Saldé (voy. les Sardes des Balcans), de Ratacum (voy. Roteç sur l'Adriatique), de Cium (les *Sieurii*), les hommes de Kotys (*Cotenses*) [2], les hommes des montagnes, *Caucaenses*, puis les *Potulatenses*, les Bièfes, les Chéiagéises, les Piéphiges [3]. Dans les ouvrages de J. Van den Gheyn et de Tomaschek, ainsi que de ceux qui les ont suivis, on peut trouver des notices éparses sur les Daces, de sorte qu'on peut suivre les Carpodaces, les Pitigètes, qui sont les mêmes que les Pétoporans [4].

Dès le début, ils apparaissent comme une *nation*,— bien qu'on eût exagéré leur nombre [5],— ayant un seul territoire, un seul chef, disposant de voies ouvertes en même temps vers l'Occident celte et vers le Danube bordé par des établissements grecs. Ils ne se soutiennent pas seulement par l'agriculture et par les pillages, comme les anciens Thraces, leurs parents, mais aussi par un commerce assez étendu: on a admis même un commerce dace avec l'Égypte [6].

Dès le IV-e siècle, apparaît cette monnaie dace [7], — vraie ou supposée —, imitant les statères de Philippe, les statères

[1] *Ibid.*: μεθ'ὃν αὐτοὶ τὰς Δακῶν ἀνακόπτουσιν ἀρχάς. Cf. pour les invasions daces pendant l'hiver aussi Filov, ouvr. cité, p. 35, note 1.

[2] Pour le nom de Kotys, voy. vol. I. En rapport avec le culte orgiaque, Juvénal mentionne les Baptae qui, dans la cité de Cécrops, Athènes, adorent la déesse Cotytto (*Sat.*, II, v. 91—92).

[3] Voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 105.

[4] *Ibid.*, p. 108 et suiv. Cf. Mateescu, *Frontiera occidentală a Tracilor*, dans l'*Anuarul Institutului de istorie națională* de Cluj, 1925.

[5] Em. Panaitescu, *Numărul Geților și al Dacilor, comentar după Strabo*, dans *În Memoria lui Vasile Pârvan*, p. 251 et suiv.

[6] Pârvan, *Nationalität der Kaufleute*, p. 72.

[7] Moisil, *Studii și cercetări numismatice, XIV, Monedele Dacilor*, dans le *Bul. soc. num. rom.*, XV (1920), p. 3. Cf. Forrer, *Keltische Numismatik der Rhein- und Donauländer*, Strasbourg, 1908; Blanchet, *Monnaies gauloises*,

et les drachmes d'Alexandre et les tétradrachmes de Thasos, puis les deniers et les as romains (les mieux reproduits). On a reconnu sept types par régions, et celui qui s'en est occupé d'une façon toute spéciale, M. C. Moïsil, croyait que les chefs de tribus étaient assez autonomes pour avoir le droit de frapper chacun sa monnaie [1]; il admet aussi des Daces dans l'Olténie, d'après certaines monnaies leur ayant appartenu, comme celles qu'on a trouvées dans le village d'Aninoasa, district de Gorj, dans ceux de Dobreşti, Sadova et Vela, district de Dolj; c'est donc la preuve que les tribus avaient le droit de frapper des monnaies propres [2].

Comme il n'y a pas l'imitation des monnaies grecques de l'Adriatique, pas même de celles du Pont, on a ainsi la carte des échanges dont subsistait ce commerce, échanges faits avec les barbares voisins, les seuls disposés à accepter cette monnaie [3].

« Dace » signifie l'homme de la *dava* (« l'homme du village ») [4]. Il y a sans doute un rapport entre la Carsidava

1905. Des monnaies républicaines à Amlaş; *Arch. f. sieb. Landesk.*, XVI, p. 16 et suiv. Surtout des monnaies en argent, affectionnées par les Daces, pour des marchandises de moindre prix; Michel J. Macrea, dans l'*An. Inst. de st. clasice*, I, p. 135. Pour les tétradrachmes daces, Bielz, dans l'*Arch. f. sieb. Landesk.*, XI, p. 454 et suiv. (quatre groupes). Eckhel, I, parlait de « nummi Biato, Busu, Nonnos, Spicca aliique ». Des contrefaçons de monnaies romaines par les barbares en Dacie (III-e siècle), M. J. Macrea, *loc. cit.*, pp. 134, 139. Des monnaies en Transylvanie, *ibid.*, p. 127 et suiv. Jusqu'à l'empereur Caligula des monnaies d'argent et de cuivre ibères, p. 73.

[1] Voy. aussi Bielz, *loc. cit.;* Pârvan, *Getica*, p. 598 et suiv.

[2] *Cronica numismatică şi arheologică*, XI, p. 132.

[3] Pour la fausse monnaie d'or d'un « Sarmis basileus », Herre, *Beiträge zur Dacischen Geschichte* (qui nous fut inaccessible). En général, Moisil, *Tesaure monetare din România*, dans le *Bul. Soc. Num. Rom.*, XI (1914). Des monnaies daces à Belgrade, Dumont, *Rev. Arch.*, 1868², p. 414. Dans la *Rev. Arch.*, XVII (1868), pp. 56 et suiv., 122 et suiv., F. de Saulcy, *Lettre à M. Anatole de Barthélemy sur la numismatique des Éduens et des Séquanes*. Ici encore on imite des statères indéchiffrables.

[4] Un Q. Decius « Dacus », dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, cahiers VIII—X, p. 166. Un Dacicus, né en Bithynie, de même en rapport avec la flotte, p. 177. Dans les *Χρησμοὶ σιβυλλιακοὶ* (« Oracles sybillins »), éd. Aloisius Rzach, Prague-Vienne-Leipzig, 1891: *Δακῶν ἐξαναδὺς τριηκοσίων ἀριθμοῖο*; voy. table. Là aussi des Thraces, des Agathyrses archers.

balcanique et Chersobleptès [1]. Ces Daces portent cependant aussi dans les sources romaines le nom, qui persista longtemps et, à partir d'une certaine époque, fut d'une grande réputation, d'« hommes de la montagne », des Carpathes, les Carpes [2].

Nation âpre, ils suivront les Thraces dans l'opiniâtreté de la résistance et seront aussi des lutteurs dans les arènes de Rome, comme héros des jeux sanglants [3].

Mais le soulèvement des Daces n'a jamais eu le caractère sauvage des massacres ordonnés par Mithridate, qui ordonnait de couler aux fonctionnaires romains du métal fondu dans le gosier, ni du mouvement pannono-dalmate sous Auguste, pendant lequel on a tué les marchands et, en général, les Romains qui s'étaient établis dans le pays, sacrifiant les *vexillaires* de cette région, des soldats sur le point de quitter l'armée, mais qui étaient restés reliés au drapeau [4], bien que fixés sur le territoire indigène.

Peut-être dès l'an 60, mais plus probablement un peu plus tard, car les relations avec Rome de la nouvelle force barbare se rencontrent seulement à l'époque d'Antoine, après l'assassinat de César, apparaît, *prenant la place de la tentative de Mithridate dans les Balcans*, et certainement *sous l'influence*

Une Giridava près de Plevna; *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 175, n° 12. Pour la racine *ger* (chaud), Seure, dans la *Rev. Arch.*, I (1919²), pp. 91—93. Une Dakibyza en Bithynie, chez Van den Gheyn, ouvr. cité, p. 40. Une *deva* aussi en Angleterre; *Eph. ep.*, VII, XVII. Voy. Pârvan, dans *Orpheus*, II, p. 1 et suiv.: *Dacii la Troia.*

[1] Voy. aussi Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, pp. 117—118 et notes.

[2] Des Carpes à Sopianae; Patsch, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1928, p. 7; 1929, pp. 16, 33. Carpus comme nom chez les Romains, Dessau, ouvr. cité, I¹, p. 20, n° 3129; p. 124, n° 3994.

[3] Végèce met à la tête des nations résistantes les Daces, les Moeses et les Thraces; I, XXXIII. Des Thraces gladiateurs; Dessau, ouvr. cité, II, p. 298 et suiv.; aussi quelques Besses, p. 300, n° 5098. Aussi « Amabili secutori, natione Dacus, pug. XIII, fato deceptus, non ab homine » (en Dalmatie); *ibid.*, p. 302, n° 5111.

[4] Velleius Paterculus, II, CX. Il promet une histoire étendue, *justo volumine*, de la guerre; *ibid.*, CXIV.

des hauts faits de celui-ci [1], le puissant État de Boïrébista, lequel continue à être pour Strabon [2] un Gète [3].

Son caractère gète, en dépit de tel Romain qui, au moment où le nom des Daces était très répandu, est arrivé à le considérer aussi sous le rapport politique comme Dace, apparaît d'une façon incontestable.

Nous ne pouvons pas savoir quelle était sa capitale. Certainement pas la citadelle dans la montagne de Décébale, mais quelque part sur les bords du Danube, comme un continuateur, dans les districts valaques actuels de la Ialomița et de l'Ilfov, de très anciens chefs, *ce qui expliquerait la richesse en belles céramiques de ces régions.* Ceci même au cas où l'Argédava de l'inscription, cité que nous pourrions oser reconnaître, malgré la façon si défectueuse dont elle nous a été transmise, comme capitale pour une « basiléia » déjà solide, aurait été sise à un endroit autre que celui qu'indique aussi le nom de l'Arcédava qui a été trouvée dans ces parties de plaines par les Romains.

Ce roi paraît être celui qui a placé la formation politique des bords du Danube sur une autre base que celle de la religion ou, au moins, avoir changé le sens de l'ancienne religion orgiaque. En effet, on attribue à son « patriarche » Dékainéos, le Décinéus des Romains, la défense de boire du vin [4], qui était indispensable pour ce culte bacchique dont les traces pourraient être considérées comme s'étant transmises chez les Roumains dans les régions placées sous la montagne, où les jeunes filles qui font la cueillette des prunes abandonnent toute gêne et font résonner les vallées d'airs qui sont vraiment orgiaques [5].

[1] D'après Zippel, ouvr. cité, p. 109, la première mention des Daces est en rapport avec la campagne de Minucius contre les Scordisques. Il voit aussi le premier roi Orole, en lutte avec les Bastarnes, avant Boïrébista *(ibid.*, p. 218).

[2] VII, III, 11.

[3] Voy. Van den Gheyn, *loc. cit.* Aussi un Zaera-zistas, chez Seure, dans la *Rev. Arch.*, XV (1922), p. 63.

[4] *Ibid.* Mais la Dacie apparaît avec du blé et des grappes de raisin sur les monnaies romaines de plus tard.

[5] Pour Furtwängler, *Intermezzi*, p. 62, Boïrébista apparaît comme « ein gewaltiger Reformator im religiösen und politischen Sinne ».

Boïrébista [1], — probablement à cause des différences sous lesquelles se présente son nom, un Bârebista, au son étouffé de la voyelle, ainsi qu'il a dû en être de la localité de *Bersovia*, près de la région de la Bârsa [2], — a été sans doute un puissant dominateur [3], connu aussi par les poètes de la Rome contemporaine [4], mais *il n'a pas été tel parce qu'il devait à*

---

[1] Telle est la forme qu'on trouve chez Strabon: *Βοιρεβίστας* (VII, III, 11). Sur l'inscription de Dionysopolis (voy. plus loin): *Βουρεβίστα, Βυραβίστα*, qu'il faut lire naturellement Burebista. Chez Jordanès (*Getica*, éd. Mommsen, p. 73, mais il ne fait que copier Strabon), Burobystes; chez Trogue Pompée (XXXII) il y a une forme viciée; Minns les recueille toutes les quatre; ouvr. cité, p. 163, note 8. Van den Gheyn (ouvr. cité, p. 47) avait noté ces formes: Boerebista, Boirebistas, Burebistes, Boroistes, Burebostes, Burvista et il avait observé (p. 72) chez le Byzantin Procope: Dithybistos. Chez Diodore de Sicile, XXXII, *Βαρταβᾶς*; voy. A. J. Reinach, *Rev. Arch.*, XIV (1907[2]), p. 67, note 4. —Tomaschek, *Brumalia und Rosalia*, p. 388, rapproche de Brukentios et de Buricentum. La finale est pareille à celle d'Arioviste, à celle des Taurisques et des Scordisques, donc celte. Mais nous trouvons au VI-e siècle ce Thrace Ditybistos, cité aussi par Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 94. Cf. aussi Zaeri[vi]sta, *ibid.*, p. 152, note 1. Il ne peut pas y avoir un rapport avec les *Tarabostes*, dont se rapprochent les Tolibostes d'Asie Mineure (Ptolémée, V, 4, § 7) (pour le sens du mot *taraboste*, voy. ici, la première partie). Aussi Aulobistès et des rapports avec *bostes* (?) et avec des noms de localité; Mateescu, *loc. cit.*, p. 190, note 1, qui cite son travail, *Nomi traci nel territorio scito-sarmatico*, pp. 228—229, et dans le *Bull. corr. hell.*, 1923, p. 64. Il croit que le suffixe *bistes* est d'ancienne origine thrace. Cf. aussi la même étude de M. Mateescu, pp. 174—175. *Basta* signifierait « habité »; Van den Gheyn, ouvr. cité, p. 31 et suiv. Pour *Bur* du commencement il pourrait n'avoir rien à faire avec les Bours du Banat, mais avec Burrus, c'est-à-dire Pyrrhus; cf. Krähe, ouvr. cité, p. 85. De même qu'on écrit Boierebista et Byrebista, nous trouvons les formes *Ροιμητάλκης, Ρυμιτάλκης, Ρυμητάλκης, Ρυμετάλκης, Ροιμητάλκης, Ροιματάλκας*; Bakalaki, dans les *Θρᾳκικά*, VI, p. 306. N'oublions pas enfin que pour Dio Cassius (XXXVIII, 43, 3; cf. Gustav Strämpel, dans la *Klio*, XXV (1923), *Suppl.)* Arioviste n'est pas un Germain, mais un Allobroge gaulois.

[2] Nous oserions même attirer l'attention sur la façon millénaire d'appeler les brebis par les pâtres, d'origine préhistorique: « *bâr oiță* ».

[3] Mommsen, de même que Camille Jullian, ont admiré la valeur de cette personnalité exceptionnelle.

[4] Virgile, *Géorgiques*, II, v. 497 (« conjurato descendens Dacus ab Istro »); *Énéide*, VII, v. 604, « Getis inferre manu lacrimabile bellum »; VIII, v. 725 (« indomitique Dahae »), v. 728. Voy. aussi Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XVI, p. 151; Horace, *Carmina*, III, 5.

une seule nation, mais à cause de la signification qu'il avait gagnée au milieu de tout un monde barbare qui se cherchait un chef, quelle que fût l'origine nationale de sa « basiléia » à lui.

La tentative rivale des Taurisques, reliée à tout le mouvement de certains Thraces et Illyres, des Boïes du roi Critasire, — on voit donc apparaître un *Empire concurrent* —, tomba devant Boïrébista [1], lequel avait été jusqu'alors leur voisin, la frontière étant plus ou moins tracée le long de la Tisa [2]. La région fut si absolument pillée qu'on la considérera comme un désert, *peut-être aussi comme moyen de défense, ainsi qu'on l'a prétendu, pour une époque beaucoup plus tardive*, et ce désert correspondrait à celui que les Gètes ont créé au-dessus des embouchures du Danube. L'ancienne cité de défense romaine contre les Daces, Ségeste [3], dut succomber.

En même temps, un ambassadeur de la cité de Dionysopolis, celui dont on a lu le nom comme Akornion ou Akirnion, s'en va chez « le roi Burébista (*Βουρεβίστα*) [4], le premier parmi les rois des Thraces, qui dominait tout le rivage du fleuve et ce qu'il y a au-delà ». On voit ce Grec habile au service du roi chez le jeune Pompée, voyageant jusqu'en Macédoine, du côté d'Héraclée, sur la rivière du Lykos, ce qui l'amènera à rendre service aussi à sa ville natale [5]. Pompée étant qualifié « d'imperator » (*αὐτοκράτωρ*) dans l'inscription, la date ne peut, ainsi que nous l'avons montré plus haut, qu'être entre 50 et 48 avant le Christ [6].

[1] Strabon, VII, III, 11. Cf. Goos, dans *l'Arch. f. sieb. Landesk.*, XIII, pp. 443—449. Voy. aussi Premerstein, dans les *Jahrbücher* autrichiens, I (1898), p. 178 et suiv. Cf., pour le « désert » qui en est résulté, César, *Bell. Gal.* IV, 3, 2. Cf. Niese, dans la *Zeitschr. f. deutsches Altertum*, XXIV, p. 168.

[2] *Ποταμοῦ διείργοντος τοῦ Παρίσου Πατίσου* ; Strabon, VII, v, 2.

[3] *Ἡσελεστικὴ πόλις..., εὐφυὲς ὁρμητήριον τοῦ πρὸς Δάκους πολέμου*; *ibid.*

[4] Plus bas.

[5] Kalinka, ouvr. cité, c. 87—90, 192, n° 227 (aussi dans Dittenberger, *Sylloge*, III, p. 762). Dans la première partie, bien que *πατέρα* soit évident, de même que *Ἀργέδαβον*, il n'y a pas les éléments nécessaires pour la reconstituer, ainsi que le fait Dittenberger, suivi par Pârvan, dans le sens d'une ambassade auprès du « père de Boïrébista ».

[6] Voy. Seure, dans la *Rev. Arch.*, XIII (1911²), p. 431. La campagne d'Histria serait « au moins de 47 » (voy. Seure, *ibid.*, p. 430). Gsell *(Domitien*, p. 203) fait aller Boïrébista jusqu'en Illyrie.

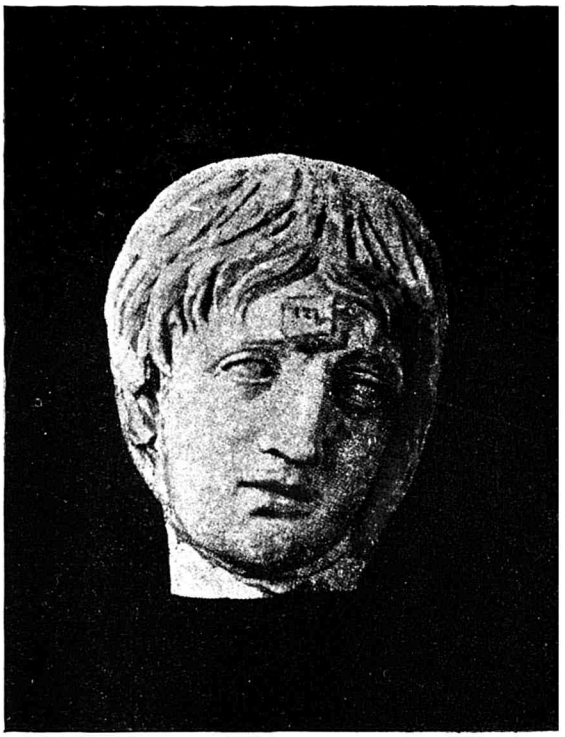


Fig. 5.— « Province conquise. »
Arch.-epigr. Mitt., XVII, p. 84.

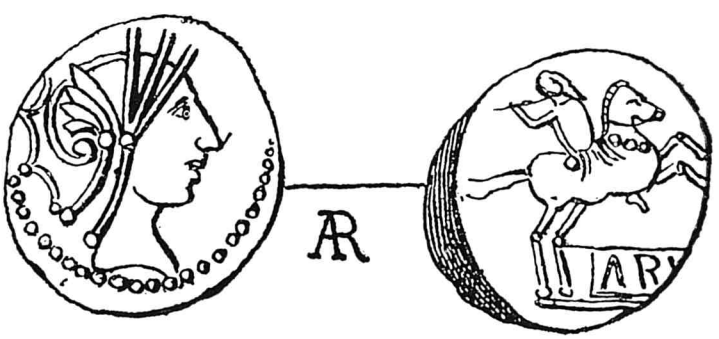


Fig. 6.— Monnaie d'un roi germanique.
Numismatische Zeitschrift, 1879—1880, p. 116.

Le vainqueur d'une guerre que nous connaissons seulement par une brève mention chez Strabon, de l'époque d'Auguste, qui emploie cependant, ici encore, les sources contemporaines, paraît donc avoir voulu, par l'envoi de ce Grec de Dionysopolis, Akornion [1], chez le jeune Pompée, comme « autocrate des Romains », s'assurer l'empire du Pont, au-delà des frontières duquel il risque des expéditions de pillage, « jusqu'en Macédoine et dans l'Illyricum » [2].

Dans l'inscription de Dionysopolis, il est question d'un camp d'hiver (*παραχειμασία*) de Caius Antonius. Ce fait doit être mis en rapport avec l'ambassade qui lui a été envoyée, après qu'une tentative des mêmes Daces auprès d'Octave, dont parle Dio Cassius [3], n'avait pas réussi. Un décret parle de la prise d'Histria par des barbares qui y séjournent pendant trois ans. Le chercheur français de toute la vie thrace, M. Seure, croit qu'il est question d'une action de Boïrébista [4].

Mais l'établissement de Boïrébista dans ces régions ne s'est pas fait d'une façon pacifique. Certaines cités s'y sont opposées. Un certain nombre de Grecs apparaît ainsi, sur une belle inscription, comme chefs de la résistance guerrière de Mésembrie contre « Byrebista », auquel on ne donne pas le titre de roi [5]. Les rapports des régions daces s'étendent

[1] Un Akernion, fils de Lysimaque; Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 20.

[2] Strabon, *loc. cit.*

[3] LI, 22, 8: *Ἀλλ'οἱ μὲν ἐπὶ τάδε αὐτοῦ καὶ πρὸς τῇ Τριβαλλικῇ οἰκοῦντες ἔς τε τὸν τῆς Μυσίας νόμον τελοῦσι καὶ Μυσοί, πλὴν παρὰ τοῖς πάνυ ἐπιχωρίοις, ὀνομάζονται: οἱ δὲ ἐπέκεινα, Δακοὶ κέκληνται, εἴτε δὴ Γέται τινές, εἴτε καὶ Θρᾷκες, τοῦ δακικοῦ γένους* (dans le sens de: Thraces), *τοῦ τὴν Ῥοδόπην πότε ἐνοικήσαντος, ὄντες. Οὗτοι οὖν οἱ Δακοὶ ἐπρεσβεύσαντο μὲν πρὸ τοῦ χρόνου τούτου πρὸς τὸν Καῖσαρα* (Octave), *ὡς δ'οὐδενὸς ὧν ἐδέοντο ἔτυχον, ἀπέκλιναν πρὸς τὸν Ἀντώνιον.*

[4] Aussi *Rev. Arch.*, XVIII (1911²), pp. 424 (reproduction), 429—431; Kalinka, ouvr. cité, c. 192, n° 227, ou Dittenberger, *Sylloge*, *loc. cit.*, pour *στραταγήσαντες Βυρεβίστᾳ πολέμῳ* (il ne faut pas admettre la reconstitution avec le *Γετῶν βασιλέα:* les « rois » n'étaient ni nationaux, ni locaux, mais des *βασιλεῖς* purement et simplement.

[5] *Μόσχος Φιλήμον[ος], Ξενοκλῆς Λαχήτ[α], Δαμέας, Διονυσί[ου], στραταγήσαντες [ἐπὶ] Βυρυβίσταν πολέμῳ; ibid.* Ce qui suit: *καὶ γραμματεὺς* n'a plus besoin d'être corrigé en *γραμματεύσ[αντες]*. Texte connu aussi par Brandis, dans Pauly-Wissowa, ouvr. cité, III, 2903 et suiv., Suppl., p. 261.

aussi sur cette ville [1]. Les marchandises de Rhodes ne paraissent pas être venues directement [2].

Allant vers Olbia [3], se soumettant cette ville, de même qu'il avait sous sa surveillance Dionysopolis au Sud, Boïrébista ne ferait que suivre la direction qui avait amené Darius dans cette steppe, où *les Scythes avaient commencé à se créer une vie politique plus dangereuse pour la grande monarchie de l'Asie par sa prospérité et sa richesse que par leurs pérégrinations et leurs pillages éventuels*. Le roi daco-gète se sépare ainsi de sa base locale, assez modeste, pour se consacrer à l'idéal qui conquiert et conduit aux grands appétits et à la destruction finale de toute puissance barbare qui s'élève. Il est, dans un certain sens, de même que l'avaient été ceux qu'il imitait, un empereur de l'Orient, qui tend à la domination des « quatre coins du monde ». Sa réussite dépendait du nombre de ceux qui se seraient rassemblés sous cette nouvelle forme « pan-monarchique » de caractère divin [4].

Les limites de sa vie, plus que la puissance romaine, qui était encore si peu sûre dans ces régions, l'en ont empêché.

Devant l'État dace créé par Boïrébista, apparaît donc, en l'an 13, ce Vologèse (*Οὐολογαῖσος*), « le Thrace, le Besse », qui est le « prêtre même de Dionysos local », ayant le même caractère sacerdotal prophétique comme pour Zalmoxis, comme pour Dékainaios, mais qui ne se conserve plus à l'époque de Décébale. Vologèse s'élève contre les Odryses. Rhascupor, fils de Kotys IV, est tué; son oncle, Rhoïmétalkès, laissé comme régent, doit s'enfuir [5]. L. Carpurnius Piso, remplaçant

---

Mêmes inscriptions aussi chez Seure, dans la *Rev. Arch.*, XIII (1911²), p. 424. Cf. *ibid.*, pp. 429—430.

[1] Pârvan, *Getica*, p. 479.

[2] *Ibid.*, p. 590.

[3] La prise d'Olbia, mentionnée par Dion le Chrysostôme (*Oratio* XXXVI²), et celle du pays qui va jusqu'à Apollonia, mise ordinairement en l'an 50 avant J.-Chr., paraîtrait être l'oeuvre de Boïrébista.

[4] Cf. aussi Lambrino, dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, 1933, p. 280.

[5] *Ἀμαχεῖ γυμνώσας τῶν δυνάμεων*. Le poursuivant, il avance en pillant dans le Chersonèse thrace; *ibid.*

Marcus Lollius, qui avait commencé l'oeuvre de répression, réussit seul, ainsi que nous l'avons vu, mais après avoir été battu au commencement par les Besses, à vaincre les rebelles [1].

Détruisant les formations celtes de la Save et du Danube, Boïrébista préparait la possibilité de rapports avec l'Occident, mais ceci ne sera que l'oeuvre de Décébale, *le fondateur de l'État carpathique de race thrace, par ses Daces à lui* [2].

Déjà César aurait préparé une expédition contre Boïrébista, en envoyant des vaisseaux de provisions sur la rivière transylvaine du Murăş, ce qui signifierait une pénétration profonde des Romains dans cette partie occidentale du pays dace [3]. Mais il nous paraît qu'une pareille domination des rives de la Tisa et de ce grand affluent qu'est le Murăş serait, pour ce moment, une hypothèse beaucoup trop hardie. Et, du reste, chez Strabon, qui cependant montre comme adversaire Boïrébista lui-même, *Καῖσαρ ὁ Θεὸς* c'est Auguste, non pas César, ainsi qu'on l'a cru: Strabon est le contemporain de Tibère.

La mort de César, qui avait trouvé les Daces combattant entre eux, paraissait devoir provoquer une nouvelle invasion de cette race du côté de la Macédoine, et Antoine dut prendre une décision. Les Daces s'offrirent tour à tour à Octave et à Antoine [4]. Un roi Koson devint l'allié de Brutus, dont il mit le nom sur ses monnaies [5]. Sa monnaie, trouvée surtout en Transylvanie, permettrait, contre l'opinion de Pârvan, une localisation de l'État dans ces

---

[1] Dio Cassius, LIV, 34, base du récit que nous présentons.; Sénèque, Ép., XII, 1, 14; d'autres sources, dans Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 74—75.

[2] Pour la séparation entre les Daces, « du côté de la Germanie et des sources de l'Ister », et les Gètes, « du côté du Pont et de l'Orient », Strabon, VII, III, 5, 12.

[3] Cf. l'interprétation de Premerstein, dans les *Oesterreichische Jahreshefte*, I, Suppl., p. 167 et suiv.

[4] Dio Cassius, LI, 22.

[5] D'après Mommsen, dans l'*Ephemeris epigraphica*, II, p. 251 et suiv., et Strazzulla, *loc. cit.*, p. 31 et suiv., Pârvan, dans les *Getica*, p. 84, note 1.

régions, daces par excellence, de la domination de ce roi, qui ne peut être, du reste, qu'un autre Cotiso (οὗ Kotys). La même politique fut tentée en faveur d'Antoine par le roi Dikomès, Dicomus [1], « celui qui a les cheveux réunis en deux nattes », pilleur des Balcans, allié à César; mais il est difficile de fixer quelle est la situation de son État, bien qu'à cette époque toute organisation vraiment gète, — car, chez Plutarque, naturellement [2], les Daces sont des Gètes comme chez tous les Grecs, — doive être considérée comme impossible.

Il est donc question de nouveau des Dentelètes balcaniques, qui étaient conduits par un roi aveugle. Mais ce qui se passe chez les Thraces retombe, comme nous le verrons, au second plan, à côté de difficultés comme celle qui fut provoquée par le troisième massacre de soldats romains dans le Pinde illyre, ceux de Vatinius, que César avait chargé d'aller recueillir un « tribut » [3].

Un passage de la *Consolatio ad Liviam* [4] nous montre que, sous l'Empire, des invasions vers le Sud étaient faites par les Daces d'Apulum (« Apuli »). Mais après Boïrébista les rois qu'on rencontre luttent pour la monarchie qui n'est pas, à ce qu'il paraît, l'ancienne, celle de Dromichaitès, moins encore celle d'un Lysimaque, mais la nouvelle, celle de leur grand prédécesseur Boïrébista. De même, au Sud, un Orole [5]

[1] Cf. Pârvan, *loc. cit.*, *passim.*

[2] *Antonius*, 63. Pârvan, ouvr. cité, p. 85, signale aussi un roi thrace dans l'Hémus, le Dentelète Sita, mentionné aussi par Dio Cassius, LI, 23 (aveugle).

[3] Appien, *Illyr.*, XII—XIII: *φόρους ὑποσταῖεν καὶ δμηρα δοῖεν..., φόρους τε ὀλίγους τάξοντα αὐτοῖς καὶ τὰ δμηρα ληψόμενος.* Aussi la terreur devant les Paioniens après l'expédition de Cornélius; *ibid.*, XIV.

[4] Voy. Bährens, *Poetae latini minores* (cf. Hübner, dans *Hermes*, XIII, p. 237 et suiv.):

> Danuviusque rapax, et Dacius, orbe remoto,
> Appulus: huic hosti perbreve Pontus iter.

Cf. Vulić, dans la *Rivista di storia antica*, VII (1903), p. 500 et suiv.; von Premerstein, dans les *Jahrbücher* de l'Institut Autrichien, I, Suppl., p. 160 et VII, p. 232, note 73. Le nom, en rapport aussi avec la Pouille, est illyre.

[5] Pour Varole-Orole, aussi Tomaschek, *Ueber Brumalia und Rosalia*, p. 390.

(cf. le nom de Thucydide l'historien, lui aussi un Thrace, « fils d'Oloros »), qui peut-être par suite de ses démêlés avec les Bastarnes, pour punir ses guerriers, avait ordonné, d'après la légende que rapporte un moraliste, qu'ils se couchent les pieds à la place de la tête et qu'ils servent, eux, leurs femmes [1]. On attribue à un Scorylo (dont le nom celte [2] rappelle les Scordisques, Skordilaïdès, la ville de Skarabantia et Skilouros, le roi scythe d'Olbia de l'époque de Mithridate), l'apologue, appliqué aux luttes civiles entre les Romains, des chiens ennemis qui se jettent ensemble contre l'étranger [3]; un Dapyx (au nom illyre rappelant les Iapyges illyres de l'Italie) représente la même tradition et le même but. Le nom de Zyraxès (cf. Zoura dans l'inscription de Tyras) [4] a un son scythe. Une source tardive et peu claire prétend que dans la personne d'un Komosikos (n'est-ce pas le même que Dikomès?) se seraient confondus le caractère sacerdotal et la royauté [5]. L'attitude de tous ces rois envers Rome est la même: ils veulent qu'on reconnaisse leur royauté individuelle et c'est pourquoi ils s'offrent tour à tour aux partis romains.

Laissant de côté dans ce chapitre toute l'intervention de Rome dans les Balcans et nous en tenant seulement aux tentatives d'organisation des races indigènes, la lutte entre cet Orole et Dapyx, roi plutôt des régions profondes des

---

[1] Justin, XXX, 3, 16.

[2] Voy. Scérulos, dans Seure, *Rev. Arch.*, XII (1908²), p. 65.

[3] « Scorylo, dux Dacorum »; Frontin, I, x, 4. Pour ses monnaies, Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 63, note 4, Skorylos est devenu Coryllus chez Jordanès (*Getica*, p. 75). Selon celui-ci, il aurait régné « quarante ans » en « Dacie ».

[4] Chez Dio Cassius, LI, 23—7. Zurobara (= Zuropara), chez Van den Gheyn, ouvr. cité, p. 434. Zurozis Gétomosou; *Jahrbuch des kais. deutschen Instituts*, XV (1906), c. 109 et suiv. Cf. Premerstein, dans les *Jahreshefte*, I, pp. 178 et suiv., 232, note 73. Chez Procope aussi apparaît le nom d'une localité terminé par *zura*. Pour Dikomès, Schiller, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, I, p. 128, note 9 (aussi d'après Plutarque, *Antonius*, 63). D'après Müllenhoff (*Deutsche Altertümer*, III, p. 144), Furtwängler (*Intermezzi*, p. 64, note 3) croit qu'Orole, mentionné un moment, est le roi gète de l'Hémus.

[5] Jordanès, *Getica*, p. 75.

Balcans, — car la partie la plus importante, du côté du Danube, est restée, par une double vacance, des Macédoniens et des Scythes, dans l'obscurité —, permet, en 23 avant l'ère chrétienne, une intervention romaine sous Marcus Crassus, le vainqueur des Bastarnes.

La description par Dio Cassius de sa campagne dans les Balcans montre que le général romain trouva devant lui les mêmes archaïques Bastarnes [1], qui avaient regagné une certaine importance, après avoir conquis les Triballes et les Dentelètes du roi aveugle, eux aussi revenus à la surface; les Bastarnes avaient même pénétré profondément dans les Balcans. Le général romain les affronta près de la rivière de « Kiabros » ou « Kédros » et tua leur chef, Deldo. Orole, devenu « ami » de Rome, aida à cette victoire. Ce n'est qu'ensuite que sont attaqués les Moeses, alliés du vaincu, et sont punis les Thraces, en dehors de ce qui est resté des Odryses, donc les Maides et les Serdes, qui semblent avoir existé encore comme unités politiques séparées [2].

Restés sans appui, les Bastarnes, qui s'étaient remués de nouveau, durent devenir les fédérés de Rome. Maintenant le roi Dapyx, adversaire d'Orole, donne du travail à Crassus, et le conflit avec les Romains se livre dans une région de cavernes comme Kairis; Dapyx tombe et son frère reste prisonnier. C'étaient des barbares qui comprenaient le grec et s'étaient élevés plus haut comme civilisation, bien qu'ils eussent vécu surtout du produit de leurs troupeaux.

Génoukla, la cité de Zyraxis, est ensuite conquise [3]. On employait des méthodes des plus cruelles pour y établir l'ordre, enfermant et enfumant les vaincus dans des cavernes comme pendant la conquête française de l'Algérie contre les guerriers d'Abd-el-Kader.

---

[1] Bibliographie chez Lumière, ouvr. cité, p. 372, note 1 (d'après Servius, *Ad Aeneidem*, VIII, 666; Isidore de Séville, *Etymol.*, XX, c. 12, § 9).

[2] Dio Cassius, LI, 23, 3.

[3] *Ibid.*, LI, 25, 26 (plus largement). Il faut chercher la région de cavernes et de Troglodytes dans les Balcans. Mais il est question probablement seulement de grandes habitations souterraines collectives.

CHAPITRE V

AGONIE THRACO-ILLYRE

On a vu qu'à cette époque le monde thrace avait continué à favoriser les guerres civiles de Rome. Ainsi, la tentative de Brutus contre les Besses pillards [1] pour prendre l'héritage de Sadala, laissé par testament aux Romains, cet essai d'organisation républicaine qu'il avait fait, amènera des rapports aussi avec une reine au nom hellénique, Polémokratéia, veuve de Sadala II, tué par ses ennemis, et qui élèvera son fils à Cyzique, aidant de ses deniers, pris dans le trésor dont elle avait hérité, la restauration de la liberté romaine [2].

Le roi Rhascupor [3] était partisan de Brutus et de Cassius — nous avons donc un républicain thrace ! —, alors que son frère et adversaire, Rascus, était celui d'Antoine. Chacun d'entre eux donne à ses amis 2.000 à 3.000 cavaliers et les Romains discutent avec eux sur le meilleur chemin, par les « défilés » des Corpiles et des Sapées ou par ailleurs [4]. Il y avait de ce côté des forêts si épaisses que pas même les yeux des oiseaux ne pouvaient voir les armées en marche [5]. C'est ce que dit Rhascupor à ses alliés autour desquels il tourne comme un guide infatiguable, maudit plus d'une fois par les soldats de Rome auxquels manquait jusqu'à l'eau. Rascus

---

[1] Dio Cassius, XLVII, 25.

[2] *Γυνή τινος τῶν βασιλικῶν*; Appien, *De bellis civilibus*, IV, LXXV.

[3] Pour le nom, voy. Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 219, note 7. Ras et Rascia, les Rasciens (de la forteresse de Ras) de plus tard, peuvent avoir un rapport avec le nom du roi Rhascupor.

[4] Appien, *De Bell. civ.*, IV, LXXXVII, CVIII.

[5] *Ibid.*, CIII.

lui-même en arriva à s'étonner de la façon dont il avait pu passer par des endroits inconnus même aux bêtes féroces [1]. De la sorte on arrive à l'ancienne cité celte de Drabiskos, à Mourkinos [2] et à la rivière du Strymon [3], qui se faufile à travers les marais, ayant en face l'île de Thasos. Les vaincus erreront par les sentiers de l'intérieur, pourchassés par les vainqueurs, que dirigeait le fidèle associé Rascus [4], dans ces régions impénétrables où le sanglant idéologue finit comme Décébale dans sa montagne de Transylvanie. Car ces forêts impénétrables, ces districts déserts, cette haine entre des frères paraissent prophétiser les futurs combats, les adversités fraternelles entre les descendants des princes roumains du moyen-âge. Mais Rascus demanda comme récompense pour ses services le pardon de son frère, non sans avoir été soupçonné de s'être entendu avec lui dès le commencement [5].

Mais l'Illyrie, rappelée à la vie, ainsi que le dit Appien [6], par l'apparent affaiblissement de la domination romaine déchirée en elle-même, présentera bientôt des épopées balcaniques plus terribles.

Ainsi, *l'hégémonie des Balcans passait de nouveau à ces Illyres*, et à savoir aux tribus des Dalmates et des Liburnes, lesquels, ainsi qu'on l'a vu, se querellaient pour la possession de la cité de Promona, et l'intervention des Romains avait amené un vrai massacre, ainsi qu'à l'époque de la lutte de César contre Pompée, lors d'une seconde pénétration avec Gabinius, qui avait été plus malheureuse, car toute l'armée périt.

Après la cessation de ces guerres civiles, la résistance barbare à la conquête romaine est tellement faible que le

[1] *Ibid.*, CIV.

[2] Cf. Mursia, en Pannonie.

[3] *Ibid.*, CV.

[4] *Ibid.*, CXXXVI.

[5] *Ibid.* CXXXVI.

[6] Voy. *ibid.*, V, CXLV. — Pour les Illyres, voyez encore, à côté de la bibliographie du premier volume, Sébastien Dolci, *De illyricae linguae vetustate et amplitudine*, Venise, 1754; Alois Walde, *Zur Besiedlung Tirols durch illyrische Stämme*.



Fig. 7. — Monnaie germanique du Danube moyen.
Numismatische Zeitschrift, 1880, p. 114.

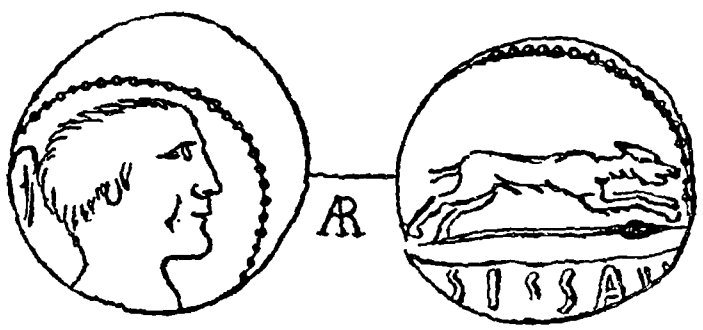


Fig. 8. — Monnaie de Sissanus.
Numismatische Zeitschrift, 1879—1880, p. 116.

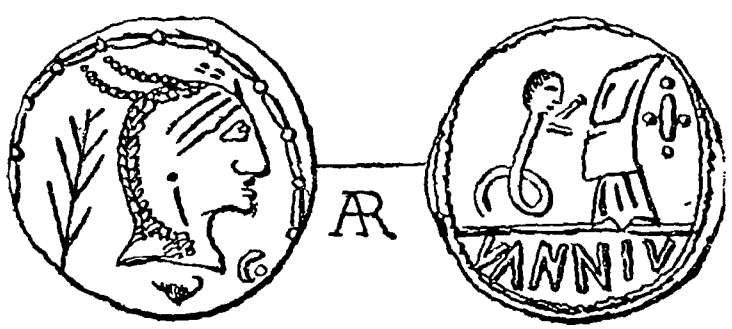


Fig. 9. — Monnaie de Vannius.
Numismatische Zeitschrift, 1879 — 1880, p. 116.

rôle joué jusque là par la race thrace passera aux Bastarnes et même aux Quades germaniques (*kwaaden*, en hollandais, « les méchants »). Contre ceux-ci part, en l'an 19 avant J. Chr., l'expédition que nous connaissons par l'inscription de Marcus Vinicius, lequel « pénétra le premier dans l'Illyricum, au-delà de la rivière du Danube »; non seulement il a battu ces barbares, mais il a soumis aussi ces Cotins et Anartes, dont le caractère national est incertain [1]. Ceci avant l'apparition en l'an 14 de Tibère lui-même dans ces régions. L'État marcoman, qui s'élèvera alors comme client de Rome, avec Marbod, puis avec Vannius, rois par la grâce d'Auguste, montre lui aussi une descente germanique, aidée par les Romains, aux dépens du thracisme soumis et de ces Daces menaçants [2]. Et ces rois quades, qui bâtissent des murs et des maisons, pratiquant l'agriculture et faisant le commerce de l'ambre, tout en employant des monnaies qui viennent de Dyrrachium, d'autres de Rome, feront frapper leurs propres monnaies au nom, non seulement de Vannius, mais aussi de Sissavas, d'Ariégèse [3]. De fait, on cherchait du côté des

[1] Legatus pro pr. Augusti Caesaris in Illyrico, primus trans flumen Danivium progressus, Quadorum et Basternarum exercitum acie vicit fugavitque, Catinos et Anartios sub potestatem Caesaris Augusti et populi romani redegit; voy. Premerstein, *Ein Elogium des M. Vinicius cos. 19 v. Chr.*, dans les *Jahreshefte* de l'Institut Autrichien de Vienne, VII (1904), p. 215 et suiv. Cf. Pârvan, *Getica*, p. 93. Pour Pârvan, les Cotins sont des Celtes, les Anartes des Celto-Daces, mais sans preuve. — Von Premerstein discute longuement l'établissement géographique, qu'on ne peut pas fixer, de ces nations (aussi d'après César, *Bell. Gall.*, VI, 25, 2; Tacite, *Germania*, 43, et *C. I. L.*, III, 8060; cf. *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 80). Voy. aussi Abraham (A. B.), *Zur Geschichte der germanischen und pannonischen Kriege unter Augustus*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, VII (1911), qui place en l'an 16 l'expédition de Publius Silius Nerva dans la région des Alpes, contemporaine d'une expulsion des Sarmates par delà le Danube et du secours donné par Marcellus Lollius à Rhoïmétalkès, tuteur des fils de Kotys (Dio Cassius, LIV, 20).

[2] Von Premerstein, *loc. cit.*, p. 234. Cf. Tacite, *Annales*, II, 63 (pour Marbod vieilli).

[3] Neudeck, dans la *Numismatische Zeitschrift*, 1880, pp. 108 et suiv., 118—119. Des monnaies celtes aussi du côté du Semmering, près de Vienne, *ibid.*, p. 503. Pour l'exil de Vannius, caché par ses neveux, et pour un prince des Hermundures, *ibid.*, pp. 114—115. Ariogèse meurt à Alexandrie; *ibid.*, p. 117.

Romains, par ce royaume clientélaire, la liaison avec l'armée qui luttait sur le Rhin [1] contre d'autres Germains. Auguste seul arrivera à soumettre les Marcomans [2].

Pendant ce temps, Crassus combat les Gètes. L'archéologue allemand Furtwängler, ne se rendant pas compte où était le centre et la force des ennemis vaincus, voyait même dans le monument d'Adam-Klissi, en Dobrogea, la preuve du triomphe.

Il n'avait pas raison, mais le rôle des Gètes est fini, bien que Strabon parle de la mesure par laquelle, vers l'an 4 de l'ère chrétienne, le consul Sextus Aelius Catus transporta au-delà du Danube 50.000 (?) Gètes [3]. Le chemin vers la mer leur est fermé pour toujours. *Enfermés dans la montagne, par le nouveau voisinage romain, les Daces, qui à un certain moment sont une nation établie, furent contraints de recourir à une activité de pillards.*

On ne connaît que par Suétone [4], par Florus [5] et plus tard par Jordanès [6] la campagne contre Cotiso (de fait ce doit être un Kotys), le roi des montagnes, campagne qu'on a fixée vers l'an 11: P. Cornelius Lentulus est le premier à fortifier la frontière du Danube. D'après la seconde de ces sources, le combat est mené contre les Daces parce qu'ils passaient le Danube gelé pour piller la province

---

[1] Von Premerstein, *loc. cit.*, pp. 233, 236.

[2] Ad me supplices contigerant reges Marcomanorum, Sueborum; *Monumentum Ancyranum*, 5, 541. Cf. Nicolas de Damas, chez Dindorf, *Hist. Gr. Minores*, I, p. 93; *[Καῖσαρ], ἡμεροσάμενος... τὰ Ἰλλυρίων γένη, Παννονίους αὐτοὺς καὶ Δᾶκας καλοῦσιν.* Voy. aussi Müllendorf, *Ueber die Weltchorographie des Kaisers Augustus*, Kiel, 1856; Gutschmid, *Kleine Schriften*, V, p. 232 et suiv.

[3] Strabon, VII, III, 10: *ἔτι γὰρ ἐφ' ἡμῶν (γοῦν) Αἴλιος Κάτος μετῴκισεν ἐκ τῆς περαίας τοῦ Ἴστρου πέντε μυριάδας σωμάτων παρὰ τῶν Γετῶν, ὁμογλώττου τοῖς Θρᾷξιν ἔθνους, εἰς τὴν Θρᾴκην.* Cf., pour la date, contre Premerstein, Pârvan, *Getica*, p. 95.

[4] Voy. Suétone, *Octavius*, 63: « M. Antonius scribit primum cum Antonio, filio suo, despondisse Juliam, dein Cotisoni, Getarum regi, quo tempore sibi quoque in vicem filiam regis in matrimonium petiisset ». Cf. Dio Cassius, LXXVII, 20; *Hermes*, II, p. 318.

[5] IV., XII, 18 et suiv. Cf. von Premerstein, *loc. cit.*, p. 232, note 73.

[6] *Romana*, p. 32.

romaine [1]. Il est même question d'une expansion dace du côté « du Pont et de la Thrace », et on ne voulait que les contraindre à rester renfermés dans leurs demeures *(coërcere)*. Appien parle de concentrations de troupes contre ces Daces et contre les Bastarnes, du côté de Ségeste-Siscia [2]. C'est, du reste, l'époque où l'on parlait de transporter le centre de l'Empire en Orient, à l'Alexandrie du Macédonien ou à la Troie d'Achille. A cette occasion, on refoule dans leur Nord de forêts et de glace les Sarmates, qui ne se rendent pas compte de ce qu'est la paix [3]. Mais les Daces sont en effet rejetés au-delà du Danube et pas seulement par une action militaire d'un moment, mais comme une situation territoriale de fait [4].

On a attribué un grand rôle à ce Cotiso, contemporain d'Octave. Octave aurait voulu être son beau-père, car il destinait au Dace sa fillette, Julie, et, en même temps, il aurait ambitionné de devenir le gendre du barbare (!). Ces renseignements, recueillis dans une lettre de l'ennemi qu'était devenu Antoine, doivent être considérés comme des choses de pure imagination ou des suppositions exagérées. Aucun empereur romain n'a pensé à asseoir à côté de lui une étrangère, une barbare, une femme d'une autre religion. Il faut penser à Titus et à Bérénice, le monde de Rome ayant rejeté avec indignation cette idée de la fille du roi hébreu comme femme de l'empereur [5].

---

[1] *Loc. cit.*: « Dacos gelato Danubii alveo ad furta in Romaniam transeuntibus ».

[2] Appien, *Illyr.*, XXII.

[3] *Ibid.*: « tantaque barbaries in illis est ut nec intelligant pacem ». Cf. Appien, *Illyr.*, XIII.

[4] Daci montibus inhaerent, inde, Cotisonis regis imperio, quotiens concretus gelu Danuvius junxerat ripas, decurrere solebant et vicina populari. Visum est Caesari Augusto gentem aditu difficillimam summovere. Misso igitur Lentulo ultra ulteriorem reppulit ripam citra praesidia constituta. Sic tunc Dacia non victa, sed summota atque dilata est; Florus, *loc. cit.* Cf. Dio Cassius, LIV, 36, 2: *Οἵ τε γὰρ Δακοί, τὸν Ἴστρον πεπηγότα διαβάντες, λεῖαν ἐκ τῆς Παννονίας ἀπενέμοντο;* LV, 3: *καὶ μετὰ ταῦτα τοῦ Σεουήρου ἐς τὴν Μυσίαν, διά τε τοὺς Δάκους καὶ διὰ τοὺς Σαυρομάτας πορθοῦντας αὐτήν.*

[5] Cf. Suétone, *Octavius*, LXIII. Voy. plus haut, p. 50, note 4.

Quoi qu'il en soit, la domination de Cotiso se termina par une campagne victorieuse des Romains [1]. Sous Crassus déjà, les Daces avaient paru seulement pour libérer les cités grecques [2]. Rarement apparaît la monnaie, marquée du nom de « Koson », de ce Cotiso [3].

Le récit officiel de l'œuvre d'Auguste dans ces régions parle du passage du Danube et de la soumission des « peuples des Daces » dont les rois s'humilient devant le maître, de même que ceux des Marcomans et des Suèves. Nous avons vu que le commandant était, d'après Strabon, Aelius Catus, et que, comme autrefois, on avait appliqué le système des transmutations de population et la Moesie devint donc le séjour de ces 50.000 ennemis devenus des fédérés et « placés sous observation » [4].

Décidément, on ne peut plus admettre, pour le seul motif de la perpétuation du nom des Gètes, une organisation militaire de cette nation pendant la seconde dizaine d'années après l'ère chrétienne. Ce serait une chose extrêmement difficile, du moment que s'était organisé dans la montagne le séjour des Daces. Le but que poursuivaient, dans un dernier effort désespéré, pour s'ouvrir un horizon vers l'Orient, ceux dans lesquels nous voyons des Daces comme ceux de Cotiso : à savoir *la domination des cités grecques, de développement plus récent, sur un front danubien qui remplaçât celui du Pont*, apparaît par le combat, contre les Odryses fédérés, de Rhoïmétalkès et de son frère, Rhascupor [5], par l'attaque à Aegyssos (la Tulcea actuelle), où s'ouvrent les bouches du Danube, à Troesmis (l'Iglița d'aujourd'hui), l'intervention — dès l'an 13, Lucius Calpurnius Piso y avait entrepris une expédition [6] — de la flotte romaine du Danube,

[1] Horace, *Carm.*, III, 8: « Occidit Daci Cotisonis agmen ».

[2] Voy. plus haut, chapitre précédent, p. 43 et suiv.

[3] Goos, *Chronik*, p. 61.

[4] Nous avons cité plus haut, pp. 50—51, les sources. Voy. Strabon, VII, III, 10; cf. von Premerstein, dans les *Jahreshefte* de Vienne, *loc. cit.*, et Pârvan, ouvr. cité, p. 94.

[5] Dio Cassius, LV, 30.

[6] *Ibid.*, LIV, 34 (expédition contre Vologèse; voy. plus haut, pp. 42—43). Cf. Premerstein, *loc. cit.*, pp. 160—161. La paix est conclue entre les années 11 et 6 (moment de la révolte des Dalmates).

commandée par Vitellius, du gouverneur de la Moesie même, C. Poppaeus Sabinus, décrite par Ovide surtout, au moment où se produisait l'attaque contre Sévérus qui venait de Moesie [1] et que Germanicus soumettait les Mazaei [2]. Les Odryses remplissaient leur devoir, cherchant à empêcher ce mouvement des Daces.

C'est donc à l'action des Romains, qui rassemblèrent pour cela toutes leurs forces, qu'il faut attribuer la retraite au-delà du Danube et même de l'Olt des forces daces. *De cette façon, une réédition de ce qu'avait été Boïrébista est définitivement empêchée* [3].

Ce qui reste donc libre, en Scythie Mineure, *mais sans une nouvelle tentative de refaire la monarchie*, incorporée maintenant dans Rome elle-même, c'est le mélange de Thraces de la branche gète et de Sarmates, au milieu duquel s'agite l'exil désespéré d'Ovide.

Par un passage de Pline [4] on voit de quelle façon a été fixée, dans les montagnes occidentales de la Transylvanie et dans les régions voisines, *la frontière Ouest* des Daces, aussi par un mouvement de ces Iazyges Sarmates, *colonisés peut-être par les Romains eux-mêmes*, que Ptolémée appelle pour cette raison les « transportés », les « métanastes » [5].

Ainsi la nation scythe des Iazyges prend pour elle-même tout le territoire de la Puszta hongroise, qui concordait avec leur façon de vivre, s'étendant aussi par delà la Tisa jusqu'à la ligne des hauteurs. Cela signifiait *bloquer* les Daces, qui ne peuvent donc plus s'étendre vers l'Occident et *doivent se retourner vers les provinces balcaniques de l'Empire romain*, au moment où, ainsi que nous l'avons dit, une extension vers le Pont Euxin était empêchée aussi par le

---

[1] *Πρὸς τοῖς Οὐολκάοις* (Volscae ?) *ἔλυσε*; Dio Cassius, LV, 32.

[2] Dio Cassius, *loc. cit.* Cf. Appien, *Illyr.*, XXII; Orose, VI, 22, 2 (« Dacorum commotione »).

[3] Ovide, *Pontica*, I, 8; IV, 7, expliqué par von Premerstein, dans les *Jahreshefte*, *loc. cit.* Cf. les observations de Pârvan, ouvr. cité, p. 96 et suiv.

[4] Superiore autem inter Danubium et hercynium saltum usque ad pannonica litora Carnunti Germanorumque ibi confinium, campos et plana.

[5] V, 7.

fait que les Romains étaient devenus les maîtres des cités helléniques, empêchant la reconstitution de l'empire de Boïrébista. Mais, en dehors de cela, sur le Danube, il y avait maintenant aussi les Roxolans, d'autres Sarmates, et, près d'eux, les Bastarnes, à peine attachés aux Romains.

Au futur chef royal des Daces restait donc la possibilité de faire, avec ces nations mêmes et avec ce qui était derrière les établissements de sa nation, cette *coalition de barbares*, ainsi que l'avaient faite aussi les Scythes et peut-être les Sarmates eux-mêmes, coalition que, dans d'autres formes, les Romains trouveront toujours sur leur chemin.

CHAPITRE VI

LA LUTTE POUR LE RIVAGE BALCANIQUE DE L'ADRIATIQUE ET LA CONQUÊTE DE LA LIGNE DU DANUBE

1. EXPÉDITIONS D'OCTAVE ET DE TIBÈRE

Nous avons déjà vu, en rapport avec la vie interne des Balcans [1], qui avait cherché à s'organiser à la façon thrace après s'être manifestée sous les Macédoniens, ce qu'a voulu, dans ces régions éternellement peu sûres, celui qui avait refusé la couronne royale. A peine César avait-il fermé les yeux que l'œuvre qu'il avait voulu entreprendre dans le Sud-Est de l'Europe fut reprise, aussi pour l'Occident de la Péninsule, par celui qu'il s'était choisi depuis longtemps comme héritier d'une dictature qu'Octave a su transformer en quelque chose de plus acceptable pour ceux qui conservaient encore la fierté républicaine.

Velleius Paterculus considère la Dalmatie, au moment où elle a été définitivement soumise par l'Occident, comme un pays rebelle depuis deux cent vingt ans, et les légions n'auraient fait que la restituer à son maître légitime [2]. Par suite des

[1] Attaques à la porte des Alpes en 52 av. Chr., von Premerstein, dans les *Jahreshefte* de Vienne, VII, p. 237, note 93. Pour les luttes en Dalmatie, voy. Georges Veith, *Die Feldzüge des C. Julius Caesar Octavianus in Illyrien in den Jahren 35—33 v. Chr.*, Vienne, 1914, dans les *Schriften der Balkankomm., Antiquarische Abteilung*, VII (étude militaire et large bibliographie); Kromayer, *Die illyrischen Feldzüge Octavians (35 und 34—33 v. Chr.)*, dans *Hermes*, XXXIII, p. 1 et suiv. (établissement de la situation stratégique), et Swoboda, *Octavius im Illyricum*, dans les *Parerga*, I, 1932.

[2] « Dalmatia XX et CC annos rebellis ad certam confessionem pacta est imperii »; II, XC. Il avait l'intention de raconter en un autre livre le rôle des

actes de cruauté commis pendant cette conquête, on pourra parler du « désert » d'ici, *deserta Dardaniae* [1], alors que Denys de Byzance appelle la Dalmatie *ἐνεαλίων πεδίον ἀνδρῶν* [2], à une époque où il connaît dans ces régions « les Germains, les Sarmates, les Gètes (*Σαρμάται τε Γέται*) et, avec eux, les Bastarnes et l'*immense* pays des Daces, *Δακῶν τε ἄσπετος*, ainsi que les *ἀλκηέντες*, les braves Alains » [3].

La soumission de la Dalmatie fut faite d'une façon méthodique, avec une cruauté froide. Contre les Métules, fortifiés dans leur cité, il a fallu qu'Octave lui-même combatte, et il fut grièvement blessé. La campagne finit par de vrais holocaustes de vaillants indigènes. Les Ségestains de Pannonie combattirent avec le même acharnement, dispersés dans leurs villages et ayant tout près la forêt pour les protéger.

Octave arriva ainsi jusqu'à la Save, et c'est de là qu'il voulait partir contre les « Daces et les Bastarnes » [4]; aux habitants de Ségeste furent demandées aussi des provisions dans ce but [5] et une garnison de vingt-cinq cohortes fut fixée à ce point de départ [6].

De l'autre côté, on lutte contre les Dalmates de Versus, de Testimus. Promona est prise, puis Synadios, Sétina, où la résistance fut terrible, et de nouveau coula le sang du nouvel empereur. On regagna les drapeaux qui avaient été pris à Gabinius et les barbares durent donner des otages; ils payèrent le tribut en restance; les signes de la victoire furent envoyés à Rome.

Puis Octave soumit les tribus illyriques l'une après l'autre, des Derbanes aux Taulantes et aux Pirustes (*Πυρισσαῖοι*), aux Docléates, aux riverains de la Narenta, allant jusqu'à

Pannoniens et des Dalmates; *ibid.*, XCVI. Il pouvait le faire d'autant mieux qu'il avait accompagné M. Vinicius « en Thrace et en Macédoine »; *ibid.*, CI.

[1] Voy. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 20.

[2] *Geogr. Graeci minores*, II, p. 109.

[3] *Ibid.*, p. 119.

[4] Appien, *Illyr.*, XXII; cf. *ibid.*, XIX—XX. Voy. plus haut, p. 43.

[5] Appien, *Illyr.* XXIII.

[6] *Ibid.*, XXIV.

leurs voisins, de vieux Celtes, les Taurisques [1]. Dans les îles on extermine les pirates et on vend leurs enfants. Les Liburnes en perdent leurs vaisseaux. Certaines lignées sont rassemblées par les Romains, violemment, de leurs katouns dans des cités: ils ne réussissent pas à s'échapper dans les forêts. Puis, plus loin, les races alpines subissent le même sort que les Paioniens et les Dalmates [2]. On cherche à retenir ces derniers aussi en occupant les salines, si rares, dont ils ont besoin. Mais Messala Corvinus seul arriva à soumettre ces opiniâtres [3]. On voit aussi les Iapydes, qui pillent Aquilée et Tergeste, se défendre avec la même énergie, employant le renversement des arbres à demi-sciés dans les bois, procédé de défense qu'on retrouve si souvent dans les luttes des Roumains.

La conquête romaine sous le premier empereur a donc été difficile, et elle a laissé beaucoup de ruines derrière elle [4]. Elle amena cependant, comme on pouvait s'y attendre, un grand accroissement de civilisation, les pirates du rivage étant transportés aussi à l'intérieur et dirigés vers l'agriculture [5].

La destruction des êtres humains étant donc si terrible, ceci nous ferait croire qu'il en a été de même, plus tard, en Dacie. Si nous avions conservé pour la conquête de Trajan un récit comme celui que nous possédons pour celle d'Auguste, le spectacle serait probablement le même.

C'est de cette façon qu'Octave en arriva à être considéré comme vainqueur aussi des « Besses et des Thraces », ainsi que l'écrit, avec son incapacité ordinaire de distinguer entre les nations, Suétone [6]. Octave lui-même s'enorgueillit de

[1] XVI. Cf. Zippel, ouvr. cité, p. 225 et suiv.

[2] *Ibid.*, XVII.

[3] Des combats d'Octave est restée peut-être l'inscription dans l'île d'Ozéro, sur une pierre de fronde: « pertinacia vos radicitus tolet », « votre opiniâtreté vous déracinera »; *Arch.-epigr. Mitt.*, IV, p. 79. — Pour les chemins qu'on trace, voy. le corps d'armée qu'on apporte « a Sirmio Salonas »; *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, p. 144, n° 169.

[4] Strabon, VII, v, 4—5.

[5] *Ibid.*, 6.

[6] *Octavius*, III: « Bessis ac Thracibus magno praelio fusis ».

cette soumission, pendant sa jeunesse, de la Dalmatie [1] et de « tout l'Illyricum ». Suétone lui attribue aussi trois victoires sur les Daces dévastateurs [2].

De cet Illyricum complètement gagné à Rome, Auguste voulait se faire une base pour pénétrer plus loin; la grande révolte de la province nouvelle retardera cependant une action qui aurait pu partir dès ce moment, lorsqu'il n'y avait pas encore au Nord du Danube une grande puissance dace à détruire [3].

Mais, pour pouvoir se diriger contre la forteresse dace elle-même, il fallait à l'Empire le chemin de l'Occident, et c'est pour cela qu'on établit la liaison entre les Alpes et le Danube moyen, par la soumission des peuples alpins, qui furent conquis seulement pendant les années 16—4, et de la Pannonie [4]. La révolte générale des nations de toutes ces régions, à partir des bords de l'Adriatique jusqu'à la montagne dace, pourra être cependant vaincue seulement par celui qui continua les guerres de son père adoptif, Tibère.

Car ce qui avait été accompli par Auguste lorsqu'il ne faisait que commencer, avait besoin encore d'une révision: le sentiment d'une population habituée à une liberté millénaire ne pouvait pas être changé si vite en obéissance à l'égard d'un étranger qui ne représentait pas même, à l'époque ordinaire, au moins un vrai ordre d'État et la garantie d'une puissance militaire, et, du reste, on aurait pu difficilement dominer un pays avec tant de recoins, de cachettes et de possibilités de surprises comme cette région de rocs et de forêts.

[1] *Ibid.*, XX, XXI.

[2] Coërcuit et Dacorum incursus, tribus eorum ducibus cum magna copia caesis; *ibid.*, XXI. Pour « la guerre illyre d'Auguste » (35—33, av. J.-Chr.), avant la victoire décisive d'Actium, Domaszewski, *Gesch. der Römischen Kaiser* I, 1909, p. 143 et suiv. Il admet, d'après Appien (voy. plus haut), que Siscia aurait été bâtie comme forteresse contre les Daces, p. 179.

[3] Dio Cassius, XLIX; Pline, *Hist. Nat.*, VII, 46.

[4] Cf. Zippel, ouvr. cité, p. 247 et suiv. Voy. Adolf Bauer, *Zum dalmatisch-pannonischen Krieg, 6—9 a. Chr.*, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 125 et suiv. Cf. aussi Sticotti, *Die röm. Stadt Doclea (Schriften der Balkankommission, Antiquarische Abteilung*, VI (1913)).

Pendant la lutte contre Marbod, le chef germain d'au-delà de la Puszta [1], se lèvent donc les Daisiates du roi Bato — une bataille a lieu près de la localité qui s'appelle Batinus [2], — attaquant aussi Tergeste, place de frontière, et ensuite les Breuques du « roi » Pinnéus [3]. A ceux-ci s'ajoutant les Daces, les plus grandes forces romaines sont employées contre les rebelles, qui commencent une guerre qu'on peut comparer à celle des Bosniaques et des Herzégoviniens contre l'Autriche-Hongrie, ou celle des Albanais rebelles contre l'Empire Ottoman.

Quatre légions et plusieurs troupes auxiliaires sont employées contre ce mouvement menaçant. Quelqu'un qui, archéologue actif et historien capable de vision, M. Domaszewski, s'est occupé de ce chapitre de l'histoire romaine, croit que c'est pour la défense des terres déjà acquises que furent élevées les hautes forteresses de Sirmium et de Servetium. Le combat commence avec les Pannoniens, les Dalmates devant venir plus tard [4]; les Daces s'y seraient mêlés dès l'hiver de l'année 10 [5]. Ainsi sera menée une guerre dont les difficultés ont pu être comparées à celles des guerres puniques *(gravissimum omnium externorum bellorum post Punica)*. En l'an 7, Germanicus, homme d'initiatives rapides, part de Siscia, sur la rivière de l'Unna, contre les Maezales, qui ne sont que les Maides balcaniques, qu'on ne peut pas séparer des Moeses du Danube. Suit l'expédition, connue

[1] Voy. aussi en Carinthie, dans une inscription: Marevodius; *Arch.-epigr. Mitt.*, VII, p. 195.

[2] Domaszewski, que nous suivons, voit deux Bato; voy. *Gesch. der röm. Kaiser*, I, p. 235 et suiv.

[3] Un Melpinnès, un Pinnéus dans la même Dalmatie; *Arch.-epigr. Mitt.*, p. 172, n° 276. On peut même se demander si la racine de ces noms ne se rencontre pas dans l'Appennin, ce qui signifierait montagne.

[4] Domaszewski, ouvr. cité, pp. 221—222; cf. *ibid.*, pp. 212—213 (légions à Naïssus et à Ratiaria). Voy. aussi V. J. Oehler, *Die Roemer in Niederösterreich*, Vienne, 1912 (Programm): Édouard Nowotno, *Römerspuren nördlich der Donau*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, CLXXXVII (1918) (observations archéologiques). Dalmatus devient, comme Davus plus tard, un nom d'homme; Dessau, ouvr. cité, I, 162, 720.

[5] Voy. *Hermes*, XXI, p. 351 et suiv.; O. Hirschfeld, *Zur Geschichte des pannonisch-dalmatinischen Krieges*.

dans tous ses détails par Velleius Paterculus, de Tibère lui-même et la prise de plusieurs cités. Bato, totalement vaincu, mais seulement après avoir recouru à ses derniers moyens, comme plus tard Décébale, est mené prisonnier à Ravenne [1]. Le triomphe « ex Pan[noniis et Delmatis »] est célébré enfin le 16 janvier de l'année 12.

La situation dans ces régions à l'époque d'Auguste est décrite par Velleius Paterculus [2], cet ancien soldat qui avait combattu pendant longtemps à travers ces régions, de cette façon: « la Rhétie aussi, la Vindélicie et le Norique et la Pannonie et les Scordisques entrèrent ainsi dans les frontières de l'Empire et s'habituèrent à la vie romaine, au langage latin, jusqu'à pouvoir paraître se confondre avec l'ancienne population de l'Italie ».

Mais, plus tard aussi, les hommes habitués à la liberté, cherchèrent, se réunissant à des éléments germaniques, à se défaire de ces liens. Tibère dut affronter donc encore une révolte de la Pannonie et de la Dalmatie, qui avait jeté les barbares armés sur la province romaine de Macédoine. De nouveau la guerre fut particulièrement acharnée et amena un vrai massacre d'une population aussi désobéissante. Mais alors intervint la catastrophe de Varus en Germanie, et d'autres soucis retinrent pour longtemps l'Empire [3].

Quand tout fut fini, le légionnaire devenant immédiatement aussi constructeur de chemins, Sextus Aurelius Victor parle avec admiration de la chaussée qui menait du Pont jusqu'en Gaule [4]. Les légions IV Scythica et V Macedonica travaillèrent, en 33—34, à terminer une route qui, jusqu'à aujourd'hui, borde le Danube [5].

---

[1] Suétone, *Tiberius*, XX. Pour les Tricornenses et les Picenses, *maesicae gentes*, Pline, *Hist. Nat.*, IV, 3.

[2] II, 109.

[3] Appien, *Illyricum*, *passim*, et Dio Cassius, LIV, 31. Cf. Iorga, *Gesch. des rum. Volkes*, I, pp. 13—14.

[4] Dans *Caesares*.

[5] Voy., pour la date, Dierauer, *Kaiser Trajan*, p. 72, note 2. Pour la continuation par Trajan, aussi Arneth, dans le *Jahrbuch der k. k. Central-kommission*, 1856 *(Die Trajansinschrift Eisernen Thores)*.

Maintenant, sur les ruines de tant d'autonomies locales, à partir de l'an 6, d'après Dio Cassius [1], la Moesie devient un organisme spécial, sous un légat [2], et le « blé de Moesie » arrive à être recherché à Rome [3].

2. L'OEUVRE ACCOMPLIE

Le rivage de l'Adriatique a conservé sans interruption la vie romaine sous une forme romane. On y cherche le marbre, comme à Tragurium; on envoie des colonies, comme celle de l'empereur Claude, à Sicum [4]. Les indigènes sont distribués en décuries, pour pouvoir être jugés *(petere jura)* dans la cité voisine [5]. Là, comme nous l'avons déjà dit et on le verra d'une façon plus large, les cités grecques à base illyre (Tragurium, Raguse), étant complètement latinisées, à cause du voisinage italien, s'est conservé et a évolué un dialecte roman, ce roman que M. Bartoli a pu recueillir sur les lèvres du dernier qui l'eût parlé.

Ainsi le sang illyre, mêlé au sang des Romains et à celui d'une plus ancienne infiltration des mêmes Romains, est celui de la plupart des Roumains du côté de l'Adriatique, de même que de tant des Slaves d'aujourd'hui, alors que les Albanais conservent la race illyre dans sa forme la plus authentique, et avec un langage différent, bien que profondément influencé par le latin.

Ainsi qu'il a été dit, les éléments pastoraux et agricoles de l'Italie ont pénétré d'une façon non-officielle, sans suivre un ordre et sans avoir eu une mission, sur cette côte d'où devait venir à l'Italie un empereur à la tête d'une autre race, Dioclétien.

---

[1] LV, 29 (Sévère, *ὁ τῆς πλησιοχώρου Μυσίας ἄρχων*).

[2] Pour les frontières entre les Moeses et les Thraces, *C. I. L.*, III, p. 992, n° 6383. — Un Besse dans la flotte de Misène, *ibid.*, 6109. Voy. aussi Tocilescu, *Monumentele*, p. 127 et suiv. Entre les Thraces et les Illyres, Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 92.

[3] *C. I. L.*, XIV, 3608.

[4] Pline, *Hist. Nat.*, III, 26.

[5] *Ibid.*

Quelque chose de la vie de jadis se conservera à travers les siècles chez les Morlaques (c'est-à-dire les Valaques de la Mer), les Uscoques (d'où vient aussi le nom du distingué philologue croate d'aujourd'hui, M. Pierre Skok), lesquels, parlant au commencement le latin, puis le slavon, mènent la même vie que les sujets d'Agron, de Teuta et de Genthius, comme pirates de Narenta. C'est de ce passé que se sont transmis ces *conventus*, ces assemblées auxquelles viennent, par « décuries », jusqu'à quatre-vingt neuf cités [1], ce qui sera continué aussi, au moyen-âge, par l'autonomie des villes du rivage, de Raguse, jusqu'en haut, vers Fiume, et par les *kovents* albanais.

Les antiques vœux sur les vases à boire, si variés et parfois si pleins d'humour [2], se retrouvent sur des hanaps roumains de Macédoine avec des inscriptions en dialecte, jusqu'au XVIII-e siècle.

Mais, conquis et colonisé de cette façon, cet Occident des Balcans, avec son passé si différent du passé romain, ne périra pas en même temps que l'indépendance des chefs de vallées. Avec des superstitions d'une si ancienne origine, avec la crainte de Satan dans des formules d'enchantement et d'imprécations, avec le combat contre le mauvais esprit, vaincu par l'archange Gabriel, il représentera des prolongements du paganisme illyre plutôt que des influences asiatiques venues de Syrie, les Syriens ne pouvant pas être les transformateurs de doctrines iraniennes. Cette transmission s'étendra au moyen-âge, faisant, à côté du manichéisme thrace, devenu le bogomilisme hérétique des Bulgares, de la Bosnie un foyer d'hérésie impénitente.

Arrivée aussi sur les bords de la Mer Noire, la domination romaine directe s'étendait seulement sur les tribus rurales des indigènes. Car *les cités grecques*, sans être admises comme *civitates foederatae*, ainsi que cela a été le cas pour Marseille, conservaient toute leur ancienne organisation, leurs archontes,

[1] Pour les lignées de l'Épire, Strabon, VII, 1 et les suiv.
[2] Tocilescu, *Monumentele*, p. 389.

leurs politarques, lesquels envoyaient aussi des « comarques » pour les villages [1].

Du reste, sur la vie libre du Pont asiatique [2], de formes si variées, prouvant tant de spontanéité, Rome étendait seulement une protection: on communiquait les décrets civiques au « très puissant proconsul », comme en Lycie, où il y a une association de citoyens, avec un « lyciarque » à leur tête, comme dans d'autres associations du même genre: ici aussi il y a un « pontarque », qui doit être confirmé par le gouverneur romain [3]. Un contrôleur impérial [4] a la charge de revoir les dépenses, mais seulement à partir de Trajan [5], et les frontières entre les *vici* du voisinage sont fixées par des officiers supérieurs romains [6], de la même façon qu'on l'observe chez les délégués des princes roumains, pour une réunion de villages.

De nombreuses monnaies républicaines, mais mentionnant l'empereur romain, sont frappées dans les cités de la Dobrogea. Certaines d'entre elles présentent leur enseigne, comme l'aigle de mer déchirant le poisson,chez les Histriens, sur de belles pièces en argent qui se distinguent bien de celles, au caractère monarchique, des rois du Bosphore ou de l'Asie Mineure [7].

De la même façon, au moyen-âge, Venise a agi à la romaine à l'égard des Balcans, avec cette seule différence qu'elle était incapable d'employer l'importation et l'exportation des êtres humains, mais, dans ce cas, on arrivera, en

---

[1] Cf. Pârvan, *Contribuții epigrafice*, pp. 21, 24—26.

[2] Pârvan, dans la *Dacia*, I, p. 275. — Cf. aussi Toutain, *Les pontarques de la Mésie Inférieure*, dans *Bulletin et Mémoires de la Société des Antiquaires de France;* Al. P. Arbure, *Înfățișarea etnografică a Dobrogei în antichitate, după lucrările lui Vasile Pârvan*, dans *Dobrogea, Cincizeci de ani de viață românească*, 1878—1928.

[3] Reproduite d'après Cagnat, dans Pârvan, *Histria*, IV, p. 78. — Cf. le même, *ibid.*, p. 100.

[4] *Ibid.*, p. 92.

[5] *Ibid.*, p. 97.

[6] *Ibid.*, pp. 103—104.

[7] Voy. Eckhel, *Doctrina nummorum veterum.* Aussi *Mém. soc. d'Odessa*, III, table IV, n° 4—8; XV, p. 1 et suiv.

Crète, à toute une littérature gréco-vénitienne et à des manuscrits dans lesquels le grec moderne est écrit en lettres latines [1], de même que, pendant l'antiquité, l'alphabet latin et l'alphabet grec se mêlent dans certaines inscriptions de la Dobrogea, où le commerce des esclaves est le même que celui qu'on trouvera à l'époque médiévale chez les Génois, par le moyen de Caffa et d'autres cités de Crimée, et chez les Vénitiens, dans leurs colonies de Modon, Coron et Nègrepont [2]. Car les cités tirent des barbares voisins, comme auparavant, leurs serviteurs, peut-être même leurs esclaves.

Mais les Romains se créeront eux-mêmes, par le moyen de leurs relations et avec tout ce qui se groupe autour, un nouveau type d'établissement, qui n'est ni celui de la cité grecque, ni celui du village barbare. Ainsi, dans des centres que sous plusieurs rapports nous rencontrerons souvent: à Ratiaria, « la ville des barques », qui aura ensuite, en tant que colonie, des augustales [3] pour le culte de l'empereur, à Viminacium, sur la place qui avait jadis été entourée par une haie d'osier, contenant des maisons en treillage [4], à Oescus, on élève des camps légionnaires qui, comme on le verra en étudiant les circonstances de vie en Dacie, donneront en même temps les formes du municipe et de la colonie, *sans qu'une colonisation ait eu lieu.*

La seule présence de l'empereur Domitien dans ces régions amènera ensuite le partage de la Moesie en Moesie Supérieure et Moesie Inférieure. Mais le Danube est maintenant romain. Pour la navigation sur le fleuve, le point d'appui sera cette Ratiaria (l'Arčar d'aujourd'hui).

Au-delà du territoire dominé, s'étend cependant, dès ce moment, une région mentionnée par le Byzantin Xiphilin, qui a abrégé le texte de Dio Cassius, région qu'on rencontre aussi plus tard, du côté des Iazyges, où les barbares

---

[1] G. A. Méga, dans *Εἰς μνήμην Σπυριδῶνος Λάμπρου*, p. 456 et suiv. Pour les produits littéraires mixtes, Hesseling, *Essai sur la civilisation byzantine.*

[2] Iorga, dans la *Rev. hist. du Sud-Est européen*, 1934, 1935.

[3] *C. I. L.*, III, 1641, 6294. Une femme de Ratiaria, *ibid.*, 6156.

[4] Inscriptions, *ibid.*, p. 264 et suiv.

subsistent, mais ceci signifie toute une province de surveillance romaine, avec un caractère particulier, comme le sera la raïa des Turcs [1].

Et nous avons vu qu'aussitôt les Romains commencent cette œuvre de transfert de population qui sera imitée aussi par les Byzantins, puis par les Russes et Autrichiens de l'époque moderne.

3. ROYAUTÉ CLIENTÉLAIRE DES THRACES ET DES GÈTES LIBRES

Entre les cités helléniques et les princes thraces, Rome, sise au milieu, établit une nouvelle solidarité [2]. Mais une certaine résurrection de l'ancienne vie thrace est dûe sans doute aussi à cette révolte des Dalmates et à l'*idée de l'État barbare, qui se reforme alors*. Parmi les alliés contre Pinneus et les deux Bato, on rencontre, avec sa cavalerie, Rhoïmétalkès, qui est intitulé, par un historien qui a participé lui-même à cette guerre, « rex Thraciae » [3]. Mais cet ami de Rome a dû tendre lui aussi vers le même idéal, bien qu'il fût descendu au niveau de roi clientélaire, tel que Rome les tolérait au Nord du Pont. Là il était réclamé par les nécessités du commerce entre la steppe russe et les cités de la Méditerranée; les Romains suivront aussi à l'égard de l'État dace la politique qu'à partir d'Auguste ils avaient inaugurée pour le royaume clientélaire du Bosphore [4] et, en ce qui concerne la Scythie Mineure hellénique, envers d'autres cités grecques du Pont, auxquelles on donna une situation analogue à celle des larges *civitates* de la Gaule. Les Romains ont eu des rapports de commerce très anciens avec ces régions, car les monnaies de l'époque républicaine passèrent aussi le Danube, et, s'ils changèrent plus tard le système, cela fut dû aux conditions

[1] LXXI (sur le pont et le rôle des soldats). Voy. plus loin, chapitre Trajan.

[2] Voyez Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, pp. 13—14.

[3] Velleius Paterculus, II, CXII.

[4] Rostovtsev, ouvr. cité, p. 154 et suiv. Cf. Ternbach, *Die amici populi romani republikanischer Zeit*, thèse de Strasbourg, 1895.

nouvelles que créait, par endroit, l'opiniâtre résistance contre leur système [1].

Du reste, Rome, qui n'est guère la conquérante à laquelle on a cru, n'a désiré introduire nulle part ses fonctionnaires et ses soldats. Pendant toute une période, elle cherche ici, de même que dans les régions asiatiques de l'autre rivage du Pont, le système de la *royauté clientélaire*.

Par les détails que donne Tacite, on peut connaître ce qui est advenu de la royauté des Thraces.

Kotys, l'ami d'Ovide, épouse Antonia Tryphaina, parente du triumvir, dont le nom gréco-romain atteste la synthèse qui est en marche. Cette même synthèse est avérée d'une façon brillante par le mariage de cette princesse, fille du roi hellénistique du Pont, Polémon, et de sa femme, du même caractère grec, Pythodoris, qui a régné elle aussi après la mort de son mari, avec ses deux fils à ses côtés. L'un de ceux-ci arrive à être roi par la volonté des Romains, et la fille de Pythodoris de Tralles reste de nouveau veuve, mais reine tout de même, après son second mariage avec un Archélaos [2].

Sous Auguste et dès l'an 19 après l'ère chrétienne, (d'après d'autres, en l'an 12), Tibère se mêle, — employant cette habileté dont le loue son contemporain, Velléius Paterculus [3], — aux guerres thraces après la mort de Rhoïmétalkès, entre son frère Rascupor [4] et son fils Kotys [5], qui reçoit de l'empereur la région près du Pont. Celui-ci est pris à un repas de réconciliation et tué au moment où les Romains le réclamaient. Il en résulta le changement du gouverneur de Moesie par Pomponius Flaccus, « né pour

---

[1] Théodore Reinach, *Mithridate*, p. 256. — Pour la monnaie républicaine en Transylvanie (ville d'Orăştie), Bahrfeldt-Forchheimer, dans la *Num. Zeitschr.*, IX (1877), pp. 284 et suiv., 293 et suiv.

[2] Théodore Reinach, *loc. cit.*

[3] II, CXXIX.

[4] Comme nom coutumier, *Rev. Arch.*, 1911², p. 440. Cf. *Κότυς Ῥαΐζδου, Θραίκων βασιλεὺς* (Kotys II); Allard, *La Persécution de Dioclétien*, II, p. 477. Raizdos est l'ancien héros Rhésus.

[5] Voy. plus haut, *passim*.

toutes bonnes actions », qui arrive à arrêter l'assassin, établissant comme roi son fils, en collaboration avec les fils de Kotys, auxquels on donne un tuteur romain [1]. Mais il fallut une petite guerre pour que le nouveau roi soit sauvé de l'inimitié des siens [2].

A Rome sont donc élevés en même temps que Caligula [3] les enfants de Kotys, Rhoïmétalkès III, le jeune (Rhoïmétalkès II, fils de l'assassin, étant le corégent [4]), Polémon, nom qui a été apporté du Pont, un autre Kotys, dont la même puissance romaine fit l'héritier de son oncle jusqu'en Arménie, — car toutes ces royautés clientélaires formaient pour les Romains un seul ensemble, de même que plus tard les Turcs ottomans pourront envoyer les princes vassaux d'un des pays roumains à l'autre, essayant, vers la fin du XVII-e siècle, une politique pareille aussi en Transylvanie. Le premier de ces deux princes règne, et nous voyons un Grec dédier en son nom une pierre à Zeus hellénique; il est intitulé: « roi des Thraces » [4].

Kotys, qui associe sur ses monnaies à légende grecque Caligula, meurt tué par sa femme en 46 [5]. C'est le dernier des rois thraces. Il n'est pas impossible qu'il eût fait comme le roi Attale de Pergame et le roi Nicomède de Bithynie, ou Archélaos de Cappadoce, Polémon de Paphlagonie, laissant par testament ses terres aux Romains [6].

[1] Tacite, *Annales*, II, 64—67. Cf. aussi Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.* XXXVIII, pp. 555—556.

[2] Tacite, *Annales*, III, 38—39.

[3] Voy. Dittenberger, ouvr. cité, III, 789; Tacite, *Annales*, II, 67; III, 38, 39, 40; IV, 46—51.

[4] *Bull. Corr. hellénique*, 1932, p. 202.

[5] Bakalaki, dans les Θρακικά, VI, p. 305 (où aussi l'histoire de cette dynastie). Nous avons déjà parlé de la série de Mommsen, différente de celle que, d'après un autre calcul, nous avons donnée au commencement du volume. Elle est la suivante: Kotys (c. 697—706), Sadala, son fils (mort vers 712), Kotys, fils du précédent (mort en 738), Rascupor, fils de Kotys (738-743), Rhoïmétalkès, son oncle (749—759), Kotys, fils du précédent (entre 14 et 19 après Chr.), Rascupor, son oncle, Rhoïmétalkès, fils de Rascupor (cité en 21, en 26), un autre, anonyme, fils de Kotys (19—46), Polémon, fils de Kotys et d'Antonia Tryphaina (il passe en Cilicie en 41), Kotys, son frère.

[6] Jordanès, *Romana*, pp. 428—429.

Les Thraces entreront dans les armées romaines [1], ceux de l'intérieur, de l'Hémus, qui descendent à Philippopolis, les Odryses, — que Tacite appelle maintenant Odinses —, les Coelètes [2] et les Diï [3], qualifiés de « nation puissante » [4]. Cette royauté thrace s'est traînée ainsi, protégée, caressée aussi par les villes grecques, mais restant sans aucune force; à Athènes, dans l'Érechtéion, on voit la pierre dédiée à Kotys, fils de Rascupor, et, à côté, celle de Rascupor, fils de Kotys [5].

La romanisation de ces dynasties se fit assez vite, de même que, pour les princes roumains du XVIII-e siècle, la grécisation des Racoviță et des Calmăș au Phanar de Constantinople. On voit ainsi à Rome, dans une inscription, « Julia Tyndacis, C. Juli, regis Rhoemetalces », qui « fecit sibi et suis et libertis, libertabus posterisque eorum in fr. p. XII, in gr. p. XII » [6], — a fait donc un don mentionnant ses parents, ses affranchis et leur famille. Il est question dans ce cas d'un roi qui règnait jusqu'à l'an 12 de l'ère chrétienne, donc du premier de la nouvelle série [7].

Par suite de la lutte entre les rois thraces, la race elle-même paraît fatiguée, *surtout dans ces régions du Pont*. C'est pourquoi le roi Rémaxos, aux environs de l'an 200, découvert par M. Lambrino dans une inscription de grande importance, à Histria, apparaît seulement comme un fournisseur et un client des mêmes cités de la Mer Noire dont le sort était maintenant continuellement en jeu. Des noms grecs se conservent,

[1] E. Keil, *De Thracum auxiliis*, et Mommsen, dans *Hermes*, XIX, p. 33 et suiv.

[2] Cf. la note, érudite, mais peu claire, de Pârvan, *Getica*, p. 227.

[3] Qui ne peuvent pas être les Daï, « les anciens Gètes »; *ibid.*, p. 232, note 2.

[4] *Ephem. epigr.*, II, p. 250 et suiv. Sur les rois Kotys et Simos, voy. Tafrali, *Rev. Arch.*, XXI (1925), pp. 258 et suiv., 266—267. Cf. aussi Domaszewski, *Gesch. der röm. Kaiser*, I, p. 291. Inscription à Kallatis *ἐπὶ βασιλέος Σίμου [τοῦ Ἀσκλεπιάδα]*; *Rev. Arch.*, XXII[1], pp. 258, 265; XXII[2] (1925), pp. 62—65. Pour celle *ἐπὶ βασιλέος Κότυος τοῦ Ῥοιμητάλκα.*, *ibid.*, pp. 64—65: récompense de citoyens méritants de la part du *thyase* des dionysiastes. Rien que des noms grecs.

[5] *Rhein. Mus.*, IV, pp. 34—35.

[6] Dessau, ouvr. cit., p. 191, no. 849.

[7] Voy. Hübner, dans *Hermes*, X, pp. 397—398.

en rapport avec une influence culturelle plus ancienne, chez ceux que Rome peut transporter à son gré de l'Ouest au Nord de la Mer Noire. Nous avons ainsi, en grec, l'inscription du roi Kotys pour son père, Sadala, et sa mère Polémokratia [1]. Comme chez les rois et les chefs des Juifs, réunissant des noms hébraïques à des noms helléniques et romains, nous rencontrons, dans de pareilles dynasties, des noms comme celui d'Antonia Tryphaina, qui est cependant d'origine balcanique [2].

Virgile parle lui aussi du « conjurato descendens Dacus ab Histro », c'est-à-dire du « Dace qui descend de l'Ister et qui conspire », ce qui montre d'une façon claire le sens surnational qu'avait, à l'époque d'Auguste, la puissance dace. L'interprétation donnée par le glossateur Servius, d'après la déclaration d'un inconnu, Aufidius Modestus, qui prétend avoir lu quelque part que les Daces avant de partir en guerre recevaient la communion avec l'eau du Danube, ainsi qu'on ferait avec le vin, prêtant serment qu'ils ne reviendront que vainqueurs [3], est enfantine [4]. Du reste, on a observé [5] que le poète Stace, imitant Virgile, montre les Daces précipités des « montagnes de leur conspiration » *(conjurato dejectos vertice Dacos* [6]).

En l'an 6 de l'ère chrétienne, Daces et Sarmates, réunis dans une pareille conjuration ou conspiration, attaquent la Moesie [7].

[1] Voy. *Rev. Arch.*, VII (1868), p. 464. Il renvoie à un article de Perrot, qui devait paraître dans le *Bulletin de la société des antiquaires.*

[2] Voy. E. Curtius, *Ehrendenkmal der Kyzikener für Antonia Tryphaena und ihre Familie*, dans les *Monatsberichte der Akademie* (de Berlin), 1874, pp. 7—20.

[3] *Géorgiques*, II, 497.

[4] Voy. éd. Thilo, III, p. 266 et les observations de Salomon Reinach, dans la *Rev. Arch.*, I (1915), pp. 338—339. Le passage de Claudien, *Bell. Get.*, v. 81—82, n'a pas ce sens.

[5] Reinach, *loc. cit.*

[6] *Thebais*, I, 20. — Orose parle des mouvements des Daces pendant les dernières années d'Auguste: « Atheniensium seditione et Dacorum commotione »; VI, 22.

[7] Dio Cassius, LV, 30 *(διά τε τοὺς Δάκους καὶ διὰ τοὺς Σαυρομάτας πορθοῦντας αὐτὴν [τὴν Μυσίαν])*.

4. GÈTES SANS ROI À L'OMBRE DE ROME

Mais il ne faut pas nous tromper sur le sens de tous ces mouvements et de toutes ces pénétrations. *Ce qui attire les offensives, c'est la richesse, la valeur économique des cités grecques du périple de la Mer Noire.* Le monde barbare est en fonction d'elles, et c'est vers elles que se dirige l'initiative des Romains. *Ainsi, le commerce de ces cités et l'idée royale asiatique sont les seuls facteurs supérieurs dans ce qui, autrement, se briserait en fragments de chaos.*

Lorsque les Romains apparaissent, leur discipline sévère détruit au fond les autonomies citadines. La vie grecque est partout en décadence et, de cette façon, *se trouvent face à face l'ancien barbare éduqué à la manière étrusque et grecque, c'est-à-dire le Romain, et le nouveau barbare que, maintenant, le Romain lui-même doit éduquer, l'introduisant dans cette synthèse antique dans laquelle cet éducateur est entré depuis longtemps.*

Le seul élément d'originalité qu'aient donné les Thraces à l'histoire universelle est donc l'art, mais celui-ci, étendant son influence sur la Grèce classique, est, ainsi que nous espérons l'avoir montré, d'une grande importance.

Les luttes dans les Balcans ont encore une conséquence, de la plus grande valeur pour les synthèses à venir. Devant l'Occident s'élève l'Orient, qui s'est recueilli de la défaite des diadoques et qui, de plus en plus, étend sa primauté par ses dieux terribles et attirants, par son luxe contagieux, par ses hautes écoles de Rhodes, de Cyzique et d'Alexandrie, par sa richesse et la beauté de ses monuments. A lui appartiendra la victoire, mais, pour le moment, *un monde moyen doit s'élever, et c'est le monde de ce Sud-Est européen.*

En lui d'abord *sera créée une nouvelle synthèse.* Après la violente synthèse scythe, celle-ci se fera lentement, par des infiltrations de culture et par des pénétrations de population, sous la protection de ces mêmes Romains qui, tout en vainquant, perdent cette domination sur l'Occident au nom de laquelle ils venaient. Ceci se passe dès l'époque où Auguste, trouvant les restes du monument qui fixait la place où était

tombé en terre égyptienne Pompée, couvrait d'honneurs sa mémoire, imposant qu'on oublie le souvenir d'une guerre civile qui ne devrait plus revenir. Sur le monument d'Ancyre, proclamation officielle de son oeuvre, l'empereur parle, non seulement de sa guerre contre les Thraces, mais aussi *du passage du Danube contre eux*, sans doute dans la région du Banat, ajoutant *qu'il a forcé la nation des Daces à subir les ordres du peuple romain* [1].

Une guerre en Scythie Mineure à l'époque d'Auguste est connue seulement par les plaintes d'Ovide, qui devient, aussi en ce qui concerne la connaissance des guerres, un témoin principal. Les combats que nous avons déjà mentionnés plus haut dans ce même chapitre, à côté d'autres manifestations guerrières locales, se livrent à Aegyssus, vers les bouches du Danube, qui est sise sur une cime, dont le nom, rapproché de celui du dieu Azizis, paraît être d'origine gète. Un roi Sithonius (cf. Sitalkès) est attaqué par un ennemi gète qui pénètre entre les murs de la cité. Les Romains considèrent cette domination comme tellement importante, que la flotte de l'Ister, sous le commandement d'un Vitellius, vient chasser les envahisseurs. Parmi les soldats on trouve aussi un ami d'Ovide, Vestalis. Et voilà tout un combat que le poète décrit d'une façon homérique, avec la grêle de pierres qui tombe sur les légionnaires et la pluie de flèches empoisonnées qui semble désigner des Sarmates. On n'arrivera au but que par un combat corps à corps [2].

Vestalis « a rougi de sang l'Ister » [3]. Le roi odryse, « de grande lignée », venu avec une armée « innombrable », s'en venge par un grand massacre. Plus tard il n'y avait ici qu'un

---

[1] *Καὶ ὕστερον μεταχθὲν τὸ ἐμὸν στράτευμα πέραν Ἴστρου τὰ Δάκων ἔθνη προστάγματα δήμου Ῥωμαίων ὑπομένειν ἠνάγκασεν;* éd. *C. I. L.*, III, ou *Res Gestae*, éd. Mommsen, 1883, p. 128.

[2] Cf. *Pontica*, IV, 7:

> Non neget Aegypsos quae, te jubente, recepta,
> Sensit in ingenio nil opis esse loci.

[3] Sur des têtes coupées, *ibid.*, 9.

vicus de ruraux [1]. Le poète exilé est satisfait que ses beaux vers puissent assurer l'immortalité à cette aventure, présentée avec tant d'élan et de couleur [2].

Si, en l'an 21 de l'ère chrétienne, on trouve la révolte des Thraces, Coelalètes, Odryses et Diï [3], ainsi que nous l'avons vu, un nouveau soulèvement, quatre ans après, appelle dans ces régions C. Poppaeus Sabinus, gouverneur de la Macédoine, Pomponius Labeo, celui de la Moesie, ainsi que les barbares fidèles de Rhoïmétalkès [4]. Nous avons vu que dans le combat de Ciabrus tombe le roi moese Deldo [5].

Les expéditions de Tibère contre les Pannoniens, qui n'étaient plus dominés par le grand nom d'Agrippa, — maintenant les Scordisques, « voisins et de même préparation militaire » [6], aident Tibère contre eux —, et contre les Daces envahisseurs, sous trois chefs [7], dont l'un a dû être Cotiso, et le passage du Danube pendant cette expédition ont dû être des actes militaires de grande difficulté, ce qui est prouvé aussi par le fait qu'Auguste se vante de les avoir accomplis: les barbares en furent « désarmés » [8].

Dans l'inscription commémorative dont nous avons parlé, Auguste se considérait même dominateur des Daces [9], et

[1] *C. I. L.*, III, 14442; cf. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 20.

[2] *Pontica*, IV, 7. Cf. *ibid.*, I, 8. — Dans l'épître VIII le poète se rend compte de l'éternité qu'il peut créer:

> Carmine fit vivax virtus expersque sepulcri
> Notitiam serae posteritatis habet:
> Scripta ferunt annos.

[3] Voy. plus haut, p. 67 et suiv.

[4] Tacite, *Annales*, III, 38; IV, 46—51. La frontière moeso-thrace aussi chez Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 468, n° 5356. Révolte contre Auguste, Schiller, ouvr. cité, I, p. 224 et suiv.

[5] Dio Cassius, LI, 24.

[6] *Ὁμόροις τε αὐτῶν καὶ ὁμοσκένοις οὖσι; ibid.*, LIV, 31.

[7] Passage cité aussi plus haut, de Suétone, *Auguste*, 21: «Coërcuit et Dacorum incursiones, tribus eorum ducibus cum magna copia caesis ».

[8] Quod Dacorum transgressus exercitus meis auspiciis profligatus victusque est et postea, trans Danuvium ductus exercitus meus, Dacorum gentes imperia populi romani perferre coëgit; éd. Mommsen, *Res gestae divi Augusti*, Le passage est rendu aussi en grec plus haut, p. 71, note 1.

[9] *Res gestae*, loc. cit.

Nicolas de Damas le présente comme celui « qui a pacifié (ἡμεροσάμενος) les nations qui sont au-delà du Rhin et de la Mer Ionienne, ainsi que les tribus des Illyres, les Pannoniens et les Daces » [1].

De son côté, Horace se voit assiégé par des personnes de Rome, qui lui demandent s'il a entendu quelque chose de nouveau concernant les Daces [2].

A côté des Thraces, sous de pâles ombres royales, et des Daces de Transylvanie qui, même après Boïrébista, ne craignent pas d'affronter les Romains, vivent cependant, presque libres, retenus en paix par des subsides, mais restés en rapport avec la barbarie des Sarmates et des Bastarnes sortis du mélange avec les Celtes des bouches du Danube et du « liman » du Dniester, les anciens *Gètes* d'Hérodote, auxquels, d'après la coutume hellénique, Virgile donne ce seul nom. Sur le rôle, dans le passé, de la Scythie Mineure, reliée étroitement, par des échanges économiques, aux cités helléniques, Michel C. Soutzo écrivait ces paroles, belles et justes: « L'ancienne histoire de la Dobrogea est, avant tout, l'ancienne histoire des Gètes; ils l'ont occupée du VII-e siècle avant J. Chr. jusqu'à l'époque des Romains et de là est partie, pour piller sur la rive d'en face, le grand Empire barbare qui a balancé à un moment la puissance de Rome et n'est tombé que sous les coups du plus grand des empereurs » [3].

Donc, lorsqu'Horace parle avec indignation de la menace des flèches daces à l'époque des guerres civiles [4], Ovide, qui vit parmi les Gètes, fait l'éloge de l'époque où les eaux du Pont étaient pacifiques grâce à la puissance et à l'autorité de Flaccus. Alors « la rive sauvage de l'Ister [5] était sûre », ce qui ne signifie pas, ici, l'embouchure. Le poète les montre

[1] *Fragm. Hist. gr.*, III, pp. 427—428.

[2] *Satyres*, II, 6, 53 (« numquid de Dacis audisti ? », « nil quidem »). Voy. Velleius, II, 39: Dio, LIV, 31. Pour un secours scordisque plus haut, p. 72, et note 6.

[3] M. Soutzo, dans la *Rev. Arch.*, LXII (1881), p. 304.

[4] *Carmina*, III, 6 (« delevit urbem Dacus et Aethiops »).

[5] *Pontica*, IV, 9.

vainquant les archers gètes et leur arrachant Troesmis, conquise par un roi de l'intérieur [1]. Un autre Flaccus, Pomponius, une vingtaine d'années plus tard, mettra fin à l'agitation du roi thrace Rascupor. Enfin, le frère de Graecinus, ami d'Ovide, commande dans ce Pont gauche, *laevus Pontus* [2].

En dehors du témoignage d'Ovide, dont il sera question bientôt, on ne connaît plus les rapports entre les garnisons romaines et les barbares voisins. Naturellement les inscriptions n'en disent pas un mot. Mais ces rapports apparaissent en entier dans un passage de Dio Cassius relatif à l'époque de Marc-Aurèle. Les Quades et les Marcomans se plaignent alors à l'empereur que les soldats des forteresses, au nombre de 20.000, « ne leur permettent pas de faire paître leur bétail et de travailler la terre » [3], mais attirent vers eux les fuyards et gagnent leurs esclaves. Ce qui les amène à aller se placer chez les Semnones voisins.

Mais, avant de suivre une action brillante, d'une longue durée et qui a soulevé l'admiration dont l'écho se prolonge jusqu'aujourd'hui [4], il est nécessaire de bien comprendre quelle a été l'époque et ses hommes.

Car les empereurs, après Auguste, dont Fronton dira à Marc-Aurèle qu'il a honte d'en parler, tellement ont été mauvaises leurs moeurs et misérables leurs méfaits [5], n'avaient cherché aucune guerre. Ils n'avaient fait que réprimer des mouvements se produisant contre cette forme politique romaine qui partait de l'idée de la paix mondiale nécessaire.

---

[1] Hic captam Troesmis celeri virtute recepit.
Infecitque fero sanguine Danubium; *ibid.*

[2] *Ibid.*

[3] Dio Cassius, LXXI, 20.

[4] D'où les falsifications à l'époque de la Renaissance, comme cette « victo Decebalo », placée parmi les pièces non authentiques aussi dans le *Corpus*, III, et Kubitschek, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1929, p. 143.

[5] *M. Cornelii Frontonis et M. Aurelii imperatoris epistulae*, éd. Naber, Leipzig, 1867, p. 123.

CHAPITRE VII

LE MONDE DANUBIEN PRÉSENTÉ PAR LES POÈTES, ET SON ORGANISATION RURALE

1. CITÉS ET VILLAGES

Pour Virgile, les Gètes sont une nation connue, que le chantre de la fondation d'Énée place, « avec leur désert », à côté des Bisaltes thraces et des Gélons d'Hérodote, qui lui semblent encore une nation menaçante: *acer Gelonus* [1].

Horace connaît aussi cette vie de nos régions et il fait une distinction nette entre les Scythes qui traversent les plaines sur leurs chevaux et « les Gètes glacés » qui travaillent chaque année leurs champs dans une communauté agraire [2].

Si nous n'avons pas, comme on le verra, le récit des guerres de Trajan, qui aurait été si utile, mais qui n'aurait pas eu la variété des exploits de César en Gaule, pays beaucoup plus développé, ayant tant de cités, de chefs sortis du milieu d'une aristocratie riche et active, nous avons cependant la bonne fortune de voir, pour l'époque d'Auguste, les circonstances de la Scythie Mineure et des régions voisines décrites par quelqu'un qui, après Virgile, a certainement été le poète le plus fécond et le plus aimé de Rome au moment où l'Empire s'insinuait à la suite des terribles guerres civiles.

---

[1] *Géorgiques*, III, 461; IV, 463; *Énéide*, III, 34 (« gradivumque patrem geticis qui praesidet arvis »). Voy. aussi notre article sur Virgile dans la *Rev. Ist.*, 1930.

[2] Campestres melius Scythae
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos
Vivunt, et rigidi Getae,
Immetata quibus jugera liberas
Fruges et Cererem ferunt,
Nec cultura placet longior annua; *Carm.*, III, XXIV. Cf. Katzarov, *Kulturgesch.*, p. 43 et suiv.

Pour le poète chrétien Sidonius Apollinaris, « le délicat Naso » a été envoyé à Tomi à cause de « son grand amour pour la fille de l'empereur, étant soumis à Corinne au nom supposé » [1]. A cinquante ans, entouré d'une large popularité, jouissant d'une excellente vie de famille et reçu à la Cour du monarque, Ovide, considéré comme un corrupteur à cause des conseils contenus dans son *Ars amatoria*, — *tenerorum lusor amorum*, dit-il lui-même, — et mêlé au mystère du gynécée impérial, est exilé le plus loin possible, par Auguste, grand pontife et gardien sévère de la moralité publique sur laquelle doit s'appuyer la puissance de Rome. Il est débarqué à Tomi, où il vivra, de longues années, en désespéré.

C'est un pays de glaçons: on passe les rivières à pied, la mer elle-même est figée de gel; les lacs solidifiés laissent à peine se glisser un peu d'eau. C'est la patrie même du vent du Nord, qui y a établi son domicile, alors que le Notus, le vent du Midi, vient « rarement et est débile ». Au ciel, les étoiles claires; la grande Ourse semble reproduire le char du Sarmate [2]. Il préférerait le Styx, s'il existe, et ce qu'il y a encore plus au fond que lui, que de pareils rivages [3].

Ce qui effraie le plus l'homme habitué à la douce mer tyrrhénienne, c'est l'âpreté de ces endroits, à l'hiver long et terrible:

« Où qu'on regarde [4], il n'y a que la Mer et l'air, des vagues gonflées sans cesse, des nuages qui menacent les cieux. Au milieu s'agite le terrible tourbillon des vents, et les ondes ne savent pas à qui elles doivent obéir plutôt. A tel moment, un vent glacé part du Nord sec et ensuite Notus, son ennemi, court l'affronter » [5].

---

[1] *Epîtres en vers*, XXIII.

[2] *Pontica*, IV, 10.

[3] *Ibid.*, 14.

[4] La traduction de ces différentes pièces n'est pas, bien entendu, mot-à-mot.

[5] *Tristia*, I, 2.



Fig. 10. Barbare passant à cheval le Danube.
D'après l'*Anuarul Institutului de studii clasice*, I, p. 166, fig. 7.

La végétation manque complètement. Il n'y a ni arbres sur les champs, ni vigne, tout ce qui est relié à son Italie chérie [1]:

« Il n'y a de champs ni de récoltes, les douces grappes ne s'y trouvent pas; il n'y a pas de sol sur le rivage et des forêts sur la montagne. De quelque côté qu'on regarde, le champ est désert d'habitants; des champs étendus, et personne pour les habiter. Des ennemis redoutés arrivent de droite et de gauche: d'un côté accourent les Bistones, amenant avec eux la terreur, de l'autre la flèche qui vole, part de la main des Sarmates » [2].

Et encore:

« En fait d'eau, il n'y a que celle de la mer; rien pour arrêter la soif et puis pour l'assouvir. Rarement un arbre s'élève, celui-là même rabougri, sur les grandes étendues. Et, de cette façon, la terre elle-même semble être une seconde Mer. Pas d'oiseaux et pas de forêts autrement que très loin; le triste absinthe couvre les champs nus de son herbe » [3].

Les barbares semblent faits pour cette terre, car l'hiver redouté les amène avec lui:

« Je suis entouré de Sarmates: il y a des Besses, des Gètes — quels noms indignes de mon génie ! Quand l'air est plus chaud, l'Ister sert à nous garantir: il arrête, par son onde en mouvement, l'ennemi, mais, lorsqu'un triste hiver s'étend sur ces rivages enlaidis et que toute la terre, étreinte par le gel, est comme du marbre, quand le vent du Nord arrive, l'hiver accourant du pôle, et que la force du vent est telle qu'elle jette à bas les tours et fait tourner dans l'air les toits, on se défend à peine par les pelisses et les braies cousues; de tout le corps des barbares on ne voit que leur visage seul. Souvent on entend sonner les glaçons dans leurs cheveux et leurs barbes blanchies étincellent de froid; le vin prend la forme du vase » [4].

---

[1] *Ibid.*, III, 12: Procul a getico litore vitis abest,
Procul a geticis finibus arbor abest.

[2] *Pontica*, I, 3.

[3] Cf. *ibid.*, III, 8.

[4] *Tristia*, III, 10.

Ovide voit devant lui trois nations, en dehors des Grecs, vaincus, dégénérés et appauvris, de la cité qu'il met en rapport, pour le sens de son nom, qui est certainement d'origine scythe, avec les tragiques sacrifices de la fable de Médée: il y a là « le rivage gète », il y a la « rive sarmate » et il y a la frontière de cette Scythie dont le nom recouvre, du reste, pour lui toutes ces immenses étendues [1]. Et il se voit forcé d'avoir du génie parmi les Sarmates [2], qu'il connaît ainsi, mais aussi sous l'ancien nom grec des Sauromates.

Une fois les Iazyges sont mentionnés dans ces contrées [3], « traînant aussi par dessus l'Ister leurs chars » [4], et ce témoin distingue entre les Thraces avec des dards *(jacula)* et ces Iazyges qui emploient l'arc, et, à côté, des Bistones portant de longues lances macédoniennes, les sarisses, et des épées [5], ces autres barbares dont il désire que jamais les chevaux ne foulent la terre de sa tombe [6]. Aussi des Coralles blonds, vêtus de jaquettes de peau, dont le nom commence à être connu à partir de Mithridate [7]. Le poète se rappelle jusqu'au nom des Cimmériens fabuleux [8].

Les Besses y apparaissent séparés, ainsi que le montrent les inscriptions locales [9], des Gètes du Danube [10],

---

[1] *Ibid.*, V, 1: « geticum litus, orae sarmaticae, scythicus limes ».

[2] *Ibid.*: « Inter Sauromatos ingeniosus ero ». Cf. aussi « sarmaticum mare »; *Pontica*, IV, 10.

[3] *Ibid.*, I, 2.

[4] *Ibid.*, IV, 7.

[5] Sanguine bistonium quod non tepefaciet ensem; *ibid.*, IV, 5. Il les trouve, avec les Dardanes, aussi du côté de Byzance.

[6] *Cf. ibid.*, I, 2, 3.

[7] *Pontica*, IV, 2:

> Hic mea cui recitem nisi flavis scripta Corallis.
> Quasque alias gentes barbarus Ister habet?

Cf. « Litore positis nimium subjecta Corallis »; *ibid.*, 8, v. 83.

[8] *Ibid.*, IV, 10.

[9] Pârvan, *Histria.*

[10] Nous voyons chez Ovide les « Colchi » et une autre « turba » passant le Danube.

portant leur arc orné d'une queue de cheval [1], « hirsutes », « inhumains », « cruels », « sales » [2].

Vivant au milieu des Grecs, le poète parle plutôt de ces Gètes, dont le roi avait été cependant un Dace, ainsi que nous l'avons déjà dit. Dans la littérature romaine, une fois seulement, dans la « Consolatio ad Liviam », femme d'Auguste, parmi les vaincus apparaît le nom des Daces aussi, sous la forme, peu ordinaire et gauche, de « Dacius », et il est relié à celui de cette cité de la Transylvanie occidentale que Rome elle-même adoptera, « Apulum », connue aussi par ses mines d'or, avec lesquelles il est possible que dès lors les Romains eussent eu certains rapports [3]. Mais le poète sait que, de ces barbares jusqu'au Pont, « le chemin est très court ». Les Daces ne sont encore qu'une nation « au bout du monde »:

« Jusqu'ici c'est la rive gauche romaine de la mer, et au-delà les Bastarnes, les Sarmates comme voisins » [4].

Pour Ovide, les Gètes sont eux-mêmes « rigides », glacés [5]. Les brebis donnent une « laine dure » *(vellera dura)*, les femmes « n'ont pas appris l'art de Pallas », prétend-il, ce qui signifie le tissu d'art:

« Au lieu de laine, elles manient les dons de Cérès et apportent sur leurs têtes une eau lourde à la maison » [6].

Celui qui est habitué aux facilités de Rome ne trouve pas même les conditions de vie appropriées pour quiconque a été si choyé [7]: les larges maisons ornées de peintures lascives comme celle d'Asellius, « peu avant Auguste » [8].

---

[1] *Ibid.*, I, 2.

[2] *Ibid.*, I, 5, 7; IV, 15.

[3] Voy. 387—388. Le texte est cité en entier plus haut.

[4] Hactenus Euxini pars est romani sinistri;
Proxima Bastarnae Sauromataeque tenent.

[5] *Tristia*, V, 1.

[6] « Suppositoque gravem vertice portat aquam » *(Pontica*, III, 8), de même que jusqu'aujourd'hui les femmes de race mêlée, mais de très vieilles racines ethniques, bien que parlant la langue des Bulgares immigrés, portent les mêmes urnes en revenant de la fontaine.

[7] Excitat auditor studium laudataque virtus crescit *(ibid.*, IV, 2).

[8] Voy. Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 37. Sous Vespasien, Cornelius Pinus et Accius peignent selon la tradition; *ibid.*

« On ne peut tolérer ni ce ciel, ni ces eaux. Je ne sais pas pourquoi la terre elle-même me déplaît; nous avons une maison sombre; étant malade, nous n'avons ni nourriture, ni médecin pour nous aider par l'art d'Apollon » [1].

Et ailleurs:

« Il n'y a pas de livres ici pour notre nourriture spirituelle; à leur place, des arcs, et des armes résonnent tout autour. Il n'y a personne à qui je puisse lire mes vers, qui soit capable d'en comprendre tout le contenu. Il n'y a pas d'endroit où je puisse diriger mes pas pour la promenade: les gardiens sur les murs et la porte toujours fermée protègent contre les Gètes. Souvent je cherche un mot, un nom, je veux connaître un emplacement et il n'y a personne pour me l'indiquer d'une façon sûre. Il arrive que moi-même, voulant parler (quelle honte !), je ne me sente plus les paroles suffisantes et j'oublie mon propre langage. Tout autour il n'y a que le son des Thraces et des Scythes et il me semble que je pourrais moi-même m'essayer à faire des vers gètes.

« Crois-moi, je crains que dans mes mots latins tu ne retrouves un mélange barbare et que ce que j'écris ne rende la façon de parler du Pont » [2].

Ailleurs, il dit que l'auditoire lui manque, qui, selon lui, sert tant à exciter le talent:

« Si j'écris, je me demande qui se préoccupera de mes écrits. Les Sarmates et les Gètes seront-ils des lecteurs pour ce que je sens ici? Mais il n'y a personne à qui je puisse réciter et dont l'oreille sache saisir des mots latins » [3].

Comment pourrait-il ne pas être affligé, lui, habitué aux belles régions libres de l'Italie, d'être arrivé à être ainsi non seulement un exilé, mais un prisonnier par la volonté des barbares?

---

[1] *Tristia*, III, 3.
[2] *Ibid.*, 14.
[3] *Ibid.*, IV, 1.

« Ne m'est pas tellement terrible le froid du ciel, la terre figée par le blanc gel et le fait que le barbare ne connaît pas le latin *ou que le langage hellénique est vaincu par celui des Gètes*, mais avant tout qu'autour de moi tout est bloqué par un éternel Mars et qu'à peine un mur bas peut encore me défendre de l'ennemi ».

Celui qui n'a jamais été soldat est troublé par le continuel bruit des arcs, par l'atmosphère perpétuelle d'attente de l'attaque, par le vol inaccoutumé des flèches à travers l'air, par le besoin de tenir les portes fermées et par le cri d'alarme qui résonne sur les murs:

« Autour de moi des nations qui cherchent leur proie dans le sang, sur le bord de la mer et sur la terre perfide. Telle est la multitude des Scythes et les troupeaux des Gètes couverts de braies [1]: le spectacle même des luttes continuelles s'étend, monotone, pour celui même qui, tant de fois, l'a vu. Combien est triste de mener sa vie sans cesse entre Besses et Gètes, combien est triste de la défendre par des portes et des murs ! Lorsque j'étais jeune, je fuyais les jeux des armes et je n'avais de contact avec eux qu'en plaisantant, et, maintenant, plus vieux, j'ai à mon flanc une épée et je tiens de la main gauche l'écu. Mes cheveux chenus sont renfermés dans un casque de combat. Au premier appel, nous saisissons les armes disponibles, alors que l'ennemi a des flèches trempées dans le venin [2] qu'il a apporté, et il rôde autour des murs, monté sur un cheval ardent. De même que le loup avide saisit la brebis restée en dehors du bercail et l'amène par le champ et par la forêt, de même le barbare, s'il trouve sur les champs l'homme qui n'a pu se cacher dans l'enceinte des murs, le prend comme prisonnier, le cou enchaîné, ou bien il tombe, tué par le venin caché dans les flèches » [3].

Et voilà une présentation plus large encore de cette guerre sans trêve, de ces incursions répétées, pareilles à celles qui,

[1] On voit apparaître aussi le « Gète marticole », près des « armes scythiques ».

[2] Pline en parle aussi; *Hist. Nat.*, XI, 115.

[3] *Tristia*, IV, 1.

dans les régions roumaines, seront dûes aux invasions des Tatars de la steppe:

« Autour de moi des armées innombrables annoncent la guerre de la part de ceux qui ne peuvent pas vivre sans une proie. Rien n'est sûr aux environs; à peine sur une hauteur se défend-on au milieu des murs bas et entre des portes. Lorsqu'on s'y attend le moins, les ennemis viennent comme des oiseaux, et à peine ont-ils vu la proie, qu'ils l'emportent. Souvent entre les murs, par les portes ouvertes, nos gardes recueillent les flèches qu'ils ont laissées. Rarement trouve-t-on autour de la cité un homme qui travaille son champ, et celui-là même est sans cesse la main sur ses armes. Le pâtre, chantant de sa flûte, porte le casque et les brebis ne craignent pas le loup, mais l'armée; difficilement nous défendons-nous par notre château, et, même à l'intérieur, les Grecs et nous, sommes terrifiés par les barbares, car il n'y a pas de distinction dans l'enceinte des murs entre nous et eux. La place qu'ils détiennent est plus large que l'autre. Et, même si on ne les craint pas, on en a horreur: de leur peau et de leurs tempes recouvertes de longs cheveux. *Même ceux qu'on dit d'origine grecque, au lieu de porter leur vêtement national, demandent des braies perses* et ils empruntent la langue de ceux avec lesquels ils mènent une vie commune, alors que je ne peux m'entendre avec eux que par des signes, et, ainsi, ne pouvant pas échanger de paroles avec eux, barbare moi-même en pays étranger, ils sourient de mon latin et ils peuvent se moquer de moi à leur gré, me regardant, et peut-être me jetant à la face l'exil que je subis [1] ».

Les inscriptions donnent le commentaire nécessaire à ces petits tableaux d'une si impressionnante beauté.

Le mélange des Romains avec les Grecs, dès cette époque d'Auguste, douloureusement chantée par le grand poète malheureux, donne ainsi des cas pareils à celui de Castrinus, — dont le nom vient de *castra* —, fils de Julius Fronto le primipilaire, qui, prenant le titre de marchand, élève un tombeau

[1] *Ibid.*, V, p. 10.

à inscription grecque, dans un *vicus* à l'Ouest de Tomi, à sa femme morte jeune, Euphrosyne, et à lui-même [1]. En échange, une Flavia est la femme d'un Gennadios [2]. C'est en grec qu'un Tomitain commémore ses parentes, Julia Démétra et Junia Niké, dont l'une est sa femme [3]. Des parents mentionnent, en grec aussi, le nom romain classique de leur fils, mettant au début des paroles latines [4]. Chrysodore et Matrona sont mari et femme [5]. Julia, fille d'Alexandre, épouse Philiskos Zotikou [6]. Dans la même famille il y a un Dionysodore, une Julia, un Julius, un Lentien et un Dionysos près d'une Agrippina [7]. Une femme de Troesmis s'appelle Marcia Basilissa: elle est la *mater dendrophorum* [8]. Tel homme originaire d'Amasie porte le nom de Ponticus [9]. Une pierre est dédiée à Pluton, à Déméter et à Perséphone par un Noumérios Dioskouridès et par un Marcus Rufus [10]. La pierre posée sur la tombe d'Amonius Superus porte une inscription grecque [11], et la plupart des noms sur les inscriptions de cette région sont en grec aussi [12].

De son côté, Ovide cherche à rester, là même, exclusivement romain. Il s'entoure ainsi des souvenirs de la cité inoubliable qu'il désire douloureusement. Dans sa maison dont l'emplacement ne sera jamais retrouvé et dans laquelle le gouvernement romain ne l'a pas laissé moisir dans la misère, il y a l'autel de l'empereur; on y voyait les portraits de sa femme et de ses plus proches; à l'aube du jour de la

[1] Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 27, n° 54.
[2] *Ibid.*, p. 26, n° 53.
[3] *Ibid.*, p. 27.
[4] *Ibid.*, p. 28, n° 56.
[5] *Ibid.*, p. 32, n° 62.
[6] *Ibid.*, p. 38, n° 79.
[7] *Ibid.*, p. 29, n° 59.
[8] *Ibid.*, p. 40, n° 82; p. 43, n° 88.
[9] *Ibid.*, p. 41, n° 84. Une de Bithynie, *ibid.*, p. 45, n° 91.
[10] Le même, *Neue Inschriften*, p. 8, n° 21.
[11] *Ibid.*, p. 24, n° 63.
[12] *Ibid.*, *passim*.

naissance de César, il accomplit l'acte de célébration [1] et il fait brûler l'encens devant les figures vénérées ou aimées.

Ce qui le charme le plus, c'est le moindre mot d'amitié venu de là-bas; ce qui le fâche le plus, dépassant toute souffrance et toute offense, là où il se trouve, c'est une critique qui lui vient de Rome, de ses « Romes » à lui. A celui qui lui lance le trait, il rappelle que néanmoins Homère est plus grand qu'Archiloque et, attaqué par celui qu'il appelle « Ibis », il lui lance, rassemblant tout ce que peuvent donner la mythologie d'un bout à l'autre et les fables, l'imprécation la plus terrible dont jamais se soit servie la poésie, qui en avait usé tous les termes. Et naturellement rien de pire n'est prophétisé à cet ennemi si haï que la perspective de vivre et de mourir lui aussi au milieu des « flèches sarmates et gètes ».

Au milieu des combats de chaque heure contre les barbares, Ovide est indigné de ce que, alors qu'il y a un César à Rome, lui, le poète romain, peut être « esclave » de ces barbares rudes et grossiers, de ce que le Gète n'est « qu'à demi soumis » [2], — et il le répète sans cesse —, de ce que ses ennemis méprisables, forts de leurs armes, de la rapidité du cheval qui mange l'espace, de leur patience infinie, du manque d'eau, du désert, paraissent se moquer de Rome.

« Tant d'entre eux, ma belle Rome, se moquent de toi, et les armes romaines ne sont pas pour eux un objet de terreur: ils sont sûrs de l'arc qu'ils portent, de leur carquois plein, du cheval qui peut couvrir des étendues immenses; ce qui les excite c'est de pouvoir endurer la soif et la faim, et ils savent bien que ceux qui les poursuivent ne trouveront pas d'eau » [3].

Mais le charme de la nature a ses mystères auxquels personne ne peut échapper. Le chantre romain en arrive ainsi à

[1] *Pontica*, IV, 9.
[2] Non bene pacatis *(ibid.*, III, 4).
[3] *Ibid.*, I, 2.

connaître le pays qu'il n'a pas voulu aimer, car ses yeux brillants de nostalgie étaient éternellement tournés vers la Rome des triomphes, des réunions d'intellectuels, des amis, et aussi — du maître. Mais son regard erre bien loin aux alentours; il s'intéresse à la cime de cette colline de terre transformée en une vraie montagne, Aegyssus, avec le combat entre les rois indigènes et la victorieuse intervention des Romains. Les légendes mystiques se transforment dans un pareil milieu en une réalité palpable, et Médée, qu'il avait chantée dans une tragédie, paraît devant l'auteur des *Métamorphoses*. Il a de l'attention pour les noms de rivières, qui ralentissent de leur cours l'agitation des ondes de la mer à l'endroit où elles débouchent: le Lycus, le Sangaris, le Pénée l'Hypanis, qui est le Boug des Scythes, nom qu'il portait sans doute à cette époque même, le Cratès et le Halys « tortueux », le Parthénius agité *(rapax)* et Tyras aux ondes si lentes qu'il n'y en a pas un autre exemple [1]. Puis, plus loin, le Phasis de l'ancienne légende hellénique, le Borysthène, — qui est le Dniéper —, le Dyraspès, « si clair », le Mélanthus « lent et muet », et « celui qui sépare deux terres, l'Asie et la sœur de Cadmus », l'Europe. « Et d'autres sans nombre, parmi tous lesquels, le très grand Danube refuse de s'incliner devant toi, ô Nil » [2], le Danube aux sept sources, le Danube « à peine bleu », semblable souvent à « un lac inerte » [3].

Dès le début, naturellement, les cités grecques l'intéressent, lui présentant un spectacle connu:

Et ici — qui le croirait? — il y a les cités grecques au milieu des dénominations inhumaines de la barbarie, ici même vinrent des colons, envoyés par Milet, qui fixèrent au milieu des Gètes les cités helléniques » [4].

---

[1] *Ibid.*, IV, 10: « et nullo tardior amne Tyras ». — Il parle ailleurs du Bosphore, du Tanaïs et des « marais scythes ». Au-delà, il n'y a que le désert du gel; *Tristia*, III, 4.

[2] *Pontica*, IV, 10.

[3] *Ibid.*

[4] *Tristia*, III, 9. Cf. aussi *ibid.*, IV, 10.

Une origine classique est attribuée aussi à cette petite cité d'Aegyssus, vers les bouches du Danube:

« La vieille cité s'élève près de l'Ister au nom double, difficile à atteindre, par ses murs et l'emplacement même où elle est sise. Un Aegissus, venant de la Mer Caspienne, s'il faut le croire, l'a bâtie et lui a donné son propre nom... Cette ville, à la suite de la défaite odryse, fut prise par le Gète venu en armes contre le roi [1] ».

Cependant, ces gens de Tomi comprennent et admirent le poète. Lui seul, en dehors des magistrats, est dispensé de remplir les obligations des citoyens, bien que parmi les beaux décrets de marbre que nous a conservés en partie cette terre, il n'y en ait pas qui lui soit dédié.

Comme ces Grecs vêtus de peaux ont des relations continuelles entre eux, d'autres cités aussi l'honorent de la même façon: la couronne civique a ceint aussi ses tempes [2]. Cependant, à ces signes de reconnaissance il ne répond pas en déclarant comme l'homme de bien qui, honoré à Naples par le collège des Arthémises, parlait ainsi: « Nous avons plus d'images et de statues dans vos cœurs mêmes » [3]. Ces gens, qui depuis des générations ont quitté leur patrie, regrettent que le Romain ne puisse pas être gagné par leurs sentiments envers la nouvelle patrie [4]. Il devra donc dire à ces bons marchands et marins que, tout en haïssant la place où ils ont été transportés, et qu'ils critiquent souvent eux aussi, il ne les en aime pas moins. Il ne les a jamais critiqués non

---

[1] Hanc ferus, Odrysiis inopino Marte peremtis,
Cepit et in regem sustulit arma Getes *(Pontica*, I, 8).
Il faut relever aussi le nom des Carpes daces.

[2] Exstant decreta quibus nos
Laudat et immunes publica cera fecit.
Conveniens mireris haec, quanquam gloria non est.
Proxima dant nobis oppida munus idem *(Pontica*, IV, 9).

[3] « Plures imagines et statuas in nostris animis habemus constitutas »; *Rev. Arch.*, XXI (1913[1]), p. 477 (d'après les *Studi romani*, 1913, p. 21 et suiv.).

[4] Talia succensent propter mihi verba Tomitae; *Pontica*, IV, 14.

plus dans les chants qu'ils sont capables de comprendre. Il n'aurait pas pu le faire envers ceux qui, le regardant avec douceur, comme sa Sulmone native n'aurait pas pu faire mieux, lui ont donné la preuve de leur esprit hellénique:

Molliter a vobis mea sors excepta, Tomitae,
Tam mites graios indicat esse viros [1].

Ne voulant pas lui donner un air serein et chaud, si au moins les dieux lui avaient accordé la paix!

Il est relié, du reste, à ces autres habitants par la même religion, à laquelle ne paraissent pas encore être mêlées, contrairement à ce qui arrivera après la conquête de la Dacie par Trajan, les divinités barbares qui, depuis longtemps, ont pénétré sous différents noms dans les cités du Nord du même Pont où les Scythes jouent un rôle incomparablement plus grand que les Gètes de ces contrées maintenant sans roi. Et dans le voisinage se trouvent plus tard ces *loci principis* [2], ces possessions de l'empereur, qui sont des facteurs de romanisation.

Mais peu à peu la vie hellénique est vaincue par celle des ruraux des alentours, qui n'a pas été touchée par le latinisme dans ces régions marines:

« Si tu veux connaître quelle est la région de Tomi, quelles sont les mœurs qu'on y trouve, je peux te le dire: bien que tout soit partagé entre Grecs et Gètes, elle appartient beaucoup plus aux derniers, qui ne sont pas encore soumis [3]. Surtout les multitudes des Sarmates et les Gètes qui viennent et s'en retournent de même à cheval à travers les routes. Il n'y en a aucun qui n'ait sur lui un *coryton* et un arc, de même que la flèche mouillée du venin de vipère. Voix rudes, figures terrifiantes, on dirait: l'image de Mars. Jamais les cheveux, la barbe n'ont été taillés et leur main droite à tous

[1] *Ibid.*

[2] *C. I. L.*, III, 772. Quelques termes passent aussi en grec pour les villages; *Arch.-epigr. Mitt.*, XI, pp. 69, 142.

[3] Male pacati; *Tristia*, V, 7 (voy. plus haut, p. 84, note 2).

est habituée à blesser du couteau court que chacun des barbares ici conserve dans sa ceinture ».

Ils apportent avec eux dans la ville leur costume, le seul en concordance avec un pareil climat, leurs habitudes de vider leurs mésintelligences par les armes, sur la place publique même, leur langage ou au moins leurs dispositions grammaticales et le son de leur gosier :

« Si on regarde les hommes, à peine peut-on leur donner ce nom. Ils sont plus cruels que les loups dans leurs penchants barbares ; ils ignorent toute loi et la justice abdique devant la puissance brutale. Et le droit brisé sous les armes de combat est éternellement gisant. A peine peuvent-ils vaincre l'âpre froid par des peaux et par de larges braies ; les figures terribles sont recouvertes des cheveux jamais tondus. *A peine conserve-t-on un souvenir de la langue hellénique, et elle est devenue même gète par le son barbare qui la pénètre.* A peine peut-on trouver dans cette multitude un homme capable de proférer quelques paroles en latin [1], et moi, moi, le poète romain — pardonne-moi, ô Muse !—, je suis contraint de parler souvent comme les Sarmates. Oh oui, j'ai honte de le dire, le long séjour fait que les mots latins ne me reviennent plus à la mémoire [2]. . .

« Ajoutez que le droit injuste est fixé par les armes et les blessures décident, même au milieu du forum, du procès » [3].

Ainsi qu'on l'a vu ailleurs aussi, c'est le Gète qui domine :

« Pas de livres ici, pas de personnes pouvant m'écouter, ni d'hommes comprenant les paroles que je dis. *Région totalement barbare : voix sauvages, et partout le mot gète redouté résonne.* Il me semble souvent que mon latin, je l'ai oublié

---

[1] In paucis remanent graiae vestigia linguae.
Haec quoque jam getico barbara facta sono.
Ullus in hoc vix est populo qui forte latine
Quaelibet e medio reddere verba queat ; *ibid.*

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*, V, 10.

moi-même et, en échange, je peux parler en gète et en sarmate » [1].

L'irréconciliable nourri par de vains espoirs jusqu'à sa sixième année d'exil en arrivait ainsi à une réconciliation avec les Gètes eux-mêmes. Il est allé si loin, ayant appris le rude langage des barbares, qu'il a écrit un livre en « langue gète », employant même le rythme poétique de cette langue, *qui avait donc sa structure dans une civilisation commençante et pouvait se soumettre aux mesures latines* [2]. Il a chanté César dans la façon de parler des indigènes auxquels il avait fait aimer ce nom, considérant l'unique étranger comme un poète à eux, à l'époque où son ami, le roi voisin, Kotys, faisait, de son côté, des vers latins [3]. Glorifiant Auguste mort, digne de César qui « a refusé l'empire », Livie et son fils, devenu lui-même maintenant empereur, ainsi que les jeunes gens qui s'élèvent pour soutenir la Rome de l'avenir, il a fait que les têtes gètes en soient impressionnées et que les flèches résonnent dans les carquois [4].

C'est une synthèse de culture qui se produit ici, entre les Grecs vêtus de peaux et de fourrures, parlant leur propre langue, et le Romain qui chante dans la langue de ceux qui l'ont d'abord effrayé et rempli de dégoût, et entre ces barbares auxquels en impose tant le nom de César entre les murs des cités dans lesquelles il a pénétré et commence à dominer, jusqu'à les défendre eux-mêmes contre les essaims de Sarmates du dehors.

Sans le glissement des éléments populaires romains en Occident, car ceux d'ici sont attachés plutôt aux rives du Danube,

---

[1] *Ibid.*, 12.

[2] Ah pudet; et getico scripsi sermone, libellum
Structaque sunt nostris barbara verba modis; *Pontica*, IV, 13.

[3] Voy. pour lui aussi Nicolas de Damas, dans les *Fragm. hist. gr.*, p. 413, n° 71. Un Kotys, roi d'Ibérie, chez Pierre le Patrice, fragm. 3 (éd. Bonn, ou *Fragm. Hist. gr.*, IV). Cf. Hubaux, *Le culte de Cotyxo à Rome*, dans le *Musée Belge*, XXVII. Le Mont Kotyléion en Eubée; Archemachus, *Fragm. Hist. gr.*, p. 315, n° 3.

[4] *Loc. cit.*

et sans le couronnement par la conquête de Trajan au-delà du fleuve de cette pénétration romaine continuelle, la nouvelle forme de civilisation aurait été gète, ainsi qu'elle a été germaine pour l'Europe centrale. L'Occident de cette région, profondément influencé par le romanisme pannonien, illyre, moese, lui a donné, au contraire, la forme latine.

Mais il y aura dorénavant aussi le même monde de triple synthèse.

Cette situation de mélanges nouveaux et puissants, de plus en plus compliqués, se reconnaît, du reste, ainsi que nous l'avons dit, aussi par des sources officielles. Très belle est ainsi l'inscription d'Istros, dédiée, avec le vautour qui mord le dauphin, à Zeus Poliéus et à Apollon, qui est une des plus grandes découvertes de l'archéologue roumain Tocilescu. Toute une page d'histoire montrant comment la cité s'est entourée de murs par la magnificence d'Aristagoras, fils d'Apatourios, au nom touranien, à une époque où « les barbares dominaient le pays » [1].

Mais, en Moesie et dans cette Scythie romaine, on rencontre aussi, avant et après Trajan, à côté de ce qui vient par une si ancienne, si large et si étroitement serrée tradition hellénique, une vie romaine, appuyée sur ces cités protégées, mais aussi sur les groupements de vétérans vivant en autonomies, et sur les *vici* de populations qui s'y sont glissées d'elles-mêmes [2]. Ainsi des vétérans posent à Tomi, sur le tombeau qu'ils ont préparé, une inscription en même temps grecque et latine [3].

---

[1] Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, pp. 36—37. Le même avait créé aussi un *ἀγορανόμιον* à côté d'autres bienfaits et a rempli des ambassades; *ibid.* Voy. aussi les inscriptions de la Dobrogea publiées par Desjardins, dans les *Annali dell'istituto di corrispondenza archeologica*, XL (1868), p. 5 et suiv.

[2] Voy. aussi Haverfield, *Roman occupation of Britain*, 1924; Bertram Windle, *The Romans in Britain*, 1923; H. Munro Chadwick, *The origin of the English nation*, 1924; père Mesnage, *La romanisation de l'Afrique*, 1913.

[3] Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 14. Mélange de lettres gréco-romaines ailleurs; *Rev. Arch.*, XXXIV (1931), pp. 364—365.

Autour de la cité grecque pouvaient être conservées aussi, comme en Gaule, les anciennes formes de vie des indigènes, auxquelles s'ajoutent maintenant ces séjours de certains soldats restés comme agriculteurs et remplissant en cette qualité aussi le rôle de consolidation de la défense, comme les racines opiniâtres de l'arbre qui consolide la dune ou empêche l'effondrement des flancs de la colline [1]. A côté des *vici* comme moyen de défense, ainsi qu'on les trouvera aussi dans les *agri decumates* [2], un grand nombre de *pagi* se rencontre donc sur la rive droite du Danube. Pârvan les a étudiés dans la Dobrogea; ils ont dû exister dès le début aussi sur la rive opposée. Ils représentaient un appui pour le présent, un réservoir pour l'avenir.

Le *vicus* de frontière, en grec φυλή [3], est donc la forme de la vie rurale. Près de Tomi même s'élèvent ceux, d'origine barbare, d'Asbolodina [4] et de Sardes, peut-être en rapport avec les Sarmates [5]. Près de Capidava, dans le « vicus scenopensis », on écrit dans une langue d'une atroce barbarie, sous le « magister » Sbrénos (cf. le grec Branès, Vranas, et le turc Evrénos) [6]. Un *vicus Cereris*, village de Cérès, a surgi dans cette même région [7].

Même plusieurs *davae*, continuant le passé dace, qui sera traité séparément, sont placées par Pârvan dans la même Scythie Mineure: Sagadava, Zisnudava, Muridava [8]. Du reste, de pareilles descentes daces ne manquent pas. Près de la rivière du Vid, à Giridava, on rencontre un bout de cette expansion dace d'au-delà du Danube [9], et dans les alentours d'Histria un autre.

---

[1] Jullian, ouvr. cité, IV, p. 319.
[2] Jung, *Geographie*, pp. 118—119.
[3] Kalinka, ouvr. cité, c. 115.
[4] *Ibid.*, c. 115. Une Aulaidina en Dobrogea; *C. I. L.*, III, 13.743.
[5] *Ibid.*, 14.214[33].
[6] Gr. Florescu, dans la *Dacia*, III—IV, p. 501.
[7] Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 33, n° 1
[8] *Începuturile*, pp. 109, 113.
[9] *C. I. L.*, III, 12.399; signalé par Pârvan, *Cetatea Tropaeum* (dans le *Bul. Com. Hist.*, 1911), p. 5. En général, Premerstein, *Die Anfänge der Provinz*

Comme dans les villages de la Dobrogea d'aujourd'hui, où il y a des Bulgares, des Turcs, des Tatars, des Roumains, des Allemands, des Italiens, les anciens et les nouveaux habitants s'entendent parfaitement. Vers la moitié du second siècle après J. C., « Romains et Besses », dans des situations juridiques naturellement différentes, vivent ensemble à Ulmetum [1], dont le nom (« village des ormeaux ») montre un séjour d'anciens pâtres thraco-scythes. Un *vicus* des Ultènes *(Ultinsium)*, au nom rappelant celui de l'Olt ou de l'Ulc illyrique, d'où vient Ulcissium (Dulcigno) sur l'Adriatique, peut avoir eu, à côté des habitants romains, aussi un certain nombre de ces Besses [2]. C'est sans raison qu'on a cru que les Besses fixés en Scythie Mineure ne sont pas, de fait, des Gètes, mais de vrais Besses balcaniques, chassés par des Odryses et établis ici comme une « population privilégiée » [3].

Il y a par là, chez tous, aussi une façon d'autonomie patriarcale sous le rapport édilitaire. On voit ainsi des *vicani petrenses* qui bâtissent dans leur village de Petra, dont le nom a été traduit ensuite en slavon: Camena, un modeste bain, un *balneum parcum* [4], faisant écrire que c'est « pour la santé de leurs corps », sous le « magisterium » annuel d'un Nymphidius Maximus, ayant à côté de lui deux questeurs, Ulpius Romanus et Cassius Primitivus, et, comme curateurs *(curam agentes)*, Titus Maximus et Aelius Julius, tous les quatre aussi Italiques comme noms [5]. Au milieu des

---

Moesien, dans les *Jahreshefte* de Vienne, I, 1898, Suppl., et Filov, *Die Legionen der Provinz Moesia*.

[1] Cf. aussi *C. I. L.*, 12.495. Surtout Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II², p. 37 et suiv. Voy. aussi, sous Claude, « Sparticus Divzeni f. Dibpscurtus, Bessus »; *C. I. L.*, III, p. 844.

[2] Pârvan, *Ulmetum*, II², p. 17. Là, pp. 18—19, une autre explication du nom.

[3] Pârvan, *Începuturile*, p. 108. Pour de pareils mouvements, voy. *ibid.*, p. 11: « quand les barbares étaient plus forts, ils dominaient jusqu'en Grèce. Quand la force plus grande était celle des Romains, alors ceux-ci s'étendaient au-delà du Danube, dominant aussi dans l'ancienne Dacie de Trajan ». Mais c'est plutôt un effet de style qu'une vérité absolue.

[4] Voy. aussi Scarlat Lambrino, dans la *Rev. Ist. Rom.*, 1935.

[5] T. Sauciuc-Săveanu, dans les *Analele Dobrogei*, XV (1934).

« vicani » s'élève, bâti probablement de la même façon, le *templum vicale* [1].

Entre les paysans de ces *vici*, comme entre ceux de la Moldavie et de la Valachie futures, qui venaient de différents villages vers le sanctuaire du même saint ou de la même sainte, thaumaturges, il y avait aussi des liens religieux, qui faisaient de leurs habitants des *consacrani* [2], participant, comme on le dirait en « chrétienté », à une seule « paroisse ».

Le chef du village apparaît quelquefois comme *vicarius* [3] différent du patron éventuel [4]. Mais tel *princeps* thrace, comme Antonius Ziuenis [5], est plus en rapport avec le passé barbare.

De ces *vici* s'élèvent, de même que dans les rangs des boïars roumains de plus tard, des « fils de paysans » qui ont joué un rôle dans l'armée de Rome, comme ce Flavius Marcus, « né dans la province de Dacie » au *vicus valentinianus (natus in Dacia provincia, in vico valentiniano)*, qui est arrivé dans la *schola protectorum* après une longue carrière [6].

Ce sont des gens simples, occupés d'agriculture et d'élevage, sans aucune culture d'école, même pour ceux qui font les inscriptions. De cette façon, le latin est parlé et écrit, dans ces conditions si modestes, à l'aventure. Nous trouvons ainsi des formes de langage comme: *havete*, *balete* pour *avete*, *valete*. Lorsqu'il y avait des artisans plus instruits

[1] *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 131.

[2] Pârvan, *Ulmetum*, II², p. 2 et suiv. Un cas aussi en Illyrie; *ibid.* Pour le *konvent*, dont le sens dans l'Ouest de la péninsule est plus vaste et plus ancien, voy. Kalitsounakis, dans *Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, p. 470 et suiv. Nous le retrouverons plus tard parmi les cités dalmates de la côte, comme moyen de réunir les autonomies.

[3] Kalinka, ouvr. cité, c. 163, 303, n° 385.

[4] Voy. Zulueta, *De patrociniis vicorum*, dans les *Oxford studies in social and legal history*, éd. Vinogradoff.

[5] Kalinka, ouvr. cité, c. 145.

[6] « Militavit in vexillatione fesianese annis viginti tribus, unde factus protector, idemque militavit in scola protectorum septima annis quinque ». Sa femme s'appelle Marianne; son esclave Thalario; à côté, des Romains. Elle a été trouvée à Cyzique (voy. aussi Perula, Frontin, Supérien, Maxence, Ursus), par Peyssonnel; voy. aussi L. Renier, dans la *Rev. Arch.*, XII (1865), p. 431. De là dans les *C. I. L.*, III, 371 et aussi dans Dessau, ouvr. cité.

sous la main, correspondant à ces *maîtres* architectes « paysans » de la Dobrogea d'aujourd'hui, le grec pénétrait jusque dans les *vici*, comme à Clementianum [1], de même que, ailleurs, on a quelques inscriptions helléniques dans la région olténienne de Romula.

Quant à ce qui concerne l'autre groupement, qu'on appelle le *pagus*, ici comme chez les Germains il y a un vrai village ou un groupe de villages, *mais n'ayant pas de base constitutionnelle*.

Là les habitants s'appellent *pagani* (dont les *păgâni* roumains et les *païens* français) et ils adorent des dieux spéciaux, employant sur les pierres qu'ils leur élèvent des salutations bizarres dans une langue qui est presque romane et non pas latine. Ainsi un Aurélius Sorius de Ulmetum, qui meurt à soixante-dix ans, envoie à ceux qui continuent à vivre, — *vos qui supersetes*, — quelques paroles d'adieu [2].

A côté du *vicus* et du *pagus* apparaît ici aussi, mais cependant pas comme en Gaule, en Bretagne, ainsi qu'on le verra plus loin, lorsque seront examinées les conditions de la Dacie, non pas l'habitation à plusieurs chambres d'un « bourgeois » ou « propriétaire », mais la villa, la petite ferme paysanne où il n'y a pas la possibilité de se faire ensevelir sous une pierre portant une inscription [3].

Ici, comme dans les régions de la Dacie, *pas de la Dacie Supérieure, mais bien en marge du Danube, où l'organisation romaine est plus ancienne que Trajan*, on rencontre enfin aussi des *territoria*, — entre les cités et les *vici* et *pagi*, elles étaient déterminées par des pierres à inscriptions [4] —, comme le territoire de Sucidava, et là aussi on vivait généralement à la paysanne.

[1] Voy. Pârvan, *Ulmetum*, II, pp. 29, 43.

[2] Voy. dans le même travail, pp. 5, 19. Et l'inscription suit d'une façon inintelligibile: « et coeletes manes tres qui a nos (ad nos) venituri setis ». Dans cette inscription, *a* est la préparation du *la* roumain correspondant au *là* français. Et *setis* continuera en roumain par *sânteți*. Un autre cas de *paganus; C. I. L.*, III, 12478.

[3] *Ibid.*, 13737; Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXV, p. 469.

[4] Ainsi, entre Kallatis et les territoires de Sardes et d'Asbolodéina; Tocilescu, *Fouilles*, p. 114.

Le territoire, voisin, de Capidava est connu par des inscriptions [1]. Ce qu'ils appelaient le « bel » édifice est devenu une *kala* turque (forteresse), d'où le nom ottoman de Calachioiu (Kala-Keui en turc) du village actuel [2]. De même pour le territoire de la cité de Troesmis [3] ou de celle de Noviodunum [4], où, du reste, il y aura une station de la flotte du Danube moesique [5], ce qui l'a essentiellement aidé à se développer, ainsi qu'il en arrive jusqu'aujourd'hui pour les centres militaires et administratifs.

Des « territoires thraces », comme celui d'Argamus, de Capidava, se mêlaient, sur la Mer Noire, à celui des habitants de Tomi. Mais les noms des ruisseaux comme Gabranus, Sanpacus (Ἑξαμπαῖος), Calabaeus (en rapport avec Kallatis), Picusculus, qui n'a rien à faire avec le *picus* latin, qui ne pourrait pas avoir même ce dérivé, le Turgiculus, venant plutôt de Tyras, Turas et ne signifiant pas « Soufflé » ou « la Vallée Sèche » par des dérivations latines impossibles, sont, par-ci par-là, d'origine scythe [6].

Des « maires », pour cinq ans, administrent. Au village d'Ultensium, à celui de Capidava, un *loci princeps quinquennalis*, « maire pour cinq ans » [7], a le même caractère [8]. La dernière des deux localités est qualifiée de *territorium capidavense*, avec un *quinquennalis*, qui s'appelle aussi « principal de la localité » *(princeps loci)*. Une pierre au nom de Caius Julius Quadratus présente, comme les monnaies thraces des Balcans, la charrue aux bœufs sarmates et le pâtre en costume dace menant ses brebis [9]. La romanisation se pratique sur le même front, malgré toutes ces variétés, très distinctes, de groupement. Du reste, dans l'ouvrage de M. Franz

[1] *C. I. L.*, III, 14440.
[2] Voy. Pârvan, *Descoperiri nouă*, p. 25 et suiv.
[3] *Ibid.*, p. 37 et suiv.
[4] Tocilescu, *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, p. 22 et suiv.
[5] Voy. Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVIII, p. 582 et suiv.
[6] *Ibid.*, pp. 583—584.
[7] Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 17, n° 37.
[8] Pârvan, *Histria*, IV, p. 156.
[9] *C. I. L.*, III, 12.491; signalée d'abord par Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 18, note 21.

Cumont, *Comment la Belgique fut romanisée*, on voit, dans cet autre pays, *sans cités*, mais avec des *vici*, comme capitales des *pagi* ruraux, pour la romanisation en commun, des individus isolés, venus selon leur bon gré : des soldats du camp de Tongres, des marchands qui s'étaient faufilés derrière les troupes.

Entre les cités et ces villages, les rapports sont continuels. On recourt à l'aide des citadins comme dans les anciennes principautés roumaines. Quelque *actor civitatis* vient ainsi pour fixer les frontières [1]. Aux groupes de barbares, étendus le long des vallées, dans les différentes contrées, s'ajoutaient ordinairement, dans toute l'étendue de l'Empire, des organisations de cités [2]. « Aussitôt que le pays était apaisé et assuré, s'élevaient des villes romaines qui dominaient la région voisine [3]. »

On peut reconnaître dès ce moment des centres qui commencent à s'organiser. Nous avons déjà dit que Droubétis est, certainement, en rapport avec le nom du chêne chez les Grecs, *adopté par les Thraces*: *drys* [4]. Il paraît vraiment que la vie romaine y avait pénétré même avant Trajan. Le cas de Droubétis trouve son correspondant même en Grande-Bretagne, où le municipe de Vellanium, St. Albans d'aujourd'hui, a été fondé avant la pénétration militaire et politique des Romains [5].

Troesmis, dont le nom, évidemment thrace, peut être mis en rapport avec un Térès, roi des Thraces, apparaît avant le camp romain, dans sa forme la plus ancienne [6].

---

[1] *C. I. L.*, III, 14.437[2]. Aussi sur les *cannabes ;* Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 25 et note 51.

[2] Jung, *Römer u. Rom.*, p. 82.

[3] *Ibid.*, p. 86.

[4] Drys aussi pour une ville de Thrace chez Étienne de Byzance. Une localité Drys, « Les chênes », en Épire, une autre en Thrace; Suidas, *sub v.* Δρῦς. — Sous les Byzantins on trouve une pareille « Chênaie », Καλαὶ Δρῦς. — La finale de Droubétis ne se rencontre pas ailleurs et n'a pas pu trouver d'explication.

[5] Haverfield, ouvr. cité, p. 55.

[6] Renier, dans la *Rev. Arch.*, X, p. 390; XII, p. 401. Voy. aussi Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 19, n° 43; Jung, dans les *Jahreshefte* de Vienne, XII, Suppl.

Dinogétia (Ghertina) ou Dinieskarta, de Procope (VI-e siècle), sur l'emplacement du village actuel de Bisericuța (« La petite église »), contenant le nom des « Gètes », disparu devant celui des Daces, paraît avoir existé aussi dès cette époque [1].

À Poïana, sur la rivière du Séreth, fondation de l'époque du bronze (La Tène), il y avait certainement un ancien établissement en rapport avec le gué qui menait par cette Moldavie inférieure aux défilés des Carpathes [2]. *Mais ici ce ne sont pas des Gètes, mais des Daces de Transylvanie, dans leur tendance à se relier aussi aux Grecs du Pont, qui avaient construit leur fondation militaire*, dont le nom est devenu sur une carte contemporaine Piroboridava. Telle forme de vase allongé, d'un tour élégant, en forme de gouttière du côté du bec [3], prouverait aussi la continuation de l'activité, si riche en imagination, des anciens céramistes.

Ça et là, mais rarement, apparaissent aussi des *oppida* nouveaux. L'*oppidum Salices*, sur les bouches du Danube, mentionné seulement très tard, par Ammien Marcellin [4], pourrait avoir un rapport avec les « saules », mais aussi avec les salines maritimes d'où vient le nom de la Sulina actuelle.

2. ROMANISATION SUD-DANUBIENNE

Une large œuvre de romanisation commencera, comme en Gaule [5], par l'écartement, autant que cela est possible, de la seule langue rivale, celle des Grecs. On arrivera au même résultat qu'à Athènes, où les immenses colonnes corinthiennes, les larges théâtres romains, laissent dans l'ombre

[1] Différents noms chez Desjardins, *Rev. Arch.*, VII (1868), p. 256 et notes 3—4. *Dini*, c'est le Danube. *Kerta* est un suffixe asiatique, iranien (cf. aussi Tigrano-*certa*, la « cité de Tigrane »). Pour l'établissement romain là, Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 16, n° 34.

[2] Voy. Catherine Dunăreanu-Vulpe, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1929; Radu Vulpe, dans la *Viața Românească* XXII (1930), p. 297 et suiv.; le même, *Rev. Arch.*, XXXIV (1931), p. 237 et suiv. (il croit reconnaître aussi le nom de Pyrrhus; *ibid.*, pp. 267—269). Aussi des tombeaux.

[3] Nestor, ouvr. cité, table 12, n° 8.

[4] XXXI, 7.

[5] Inscriptions gallo-latines, *Rev. Arch.*, VI (1850), p. 554 et suiv.

l'inimitable beauté d'harmonie et de grâce des anciens monuments helléniques, et, dans les cités de l'Hellade, on place des inscriptions romaines, comme à Corinthe [1], à Patras [2]. Plus tard, l'esthétisme à la mode, d'empereurs comme Néron, qui, dans de nobles termes, annonçait à la Grèce, dont se nourrissaient les âmes, la liberté entière et l'exemption absolue d'impôts, amène un retour hellénique [3] que l'empereur Adrien, l'« Olympique », s'est cru obligé, ainsi qu'on le verra, d'aider de toutes ses forces [4]. Sénèque parle de « l'énergie du latin » et, en face, de la « grâce du grec » [5].

Plus tard, l'inscription grecque de Romula montre elle aussi une tentative de pénétration de l'hellénisme vers le Nord du Danube [6]. De pareilles manifestations de la mode ou de l'incapacité d'écrire en latin, dûes surtout aux rédacteurs et aux sculpteurs d'inscriptions, se retrouvent sur la même rive gauche valaque et olténienne, à Hotărani [7], à Celeiu [8], et même, du côté moldave, à Ţiglina [9].

Mais sur le Danube, à partir d'un certain moment, la langue des Gètes, qui n'a jamais été écrite sur des monuments, cette langue barbare dont se plaint Ovide, est totalement vaincue, comme aussi le grec, par le latin. Des inscriptions sentimentales sur les tombeaux envoient des vœux de vie à ceux qui sont restés sur la terre, leur promettant une rencontre dans les Champs Élysées [10]. A Histria un Lucius Pompeius Valens vient cependant de l'Ancyre grecque [11].

[1] Voy. *ibid.*, IX (1864), p. 375 et suiv.

[2] In honorem domus divinae; *ibid.*, X (1864), p. 386 et suiv.

[3] Pour Néron et la Grèce, voy. *ibid.*, XII (1888), pp. 393—394.

[4] Formes parallèles gréco-latines en Égypte sous Ptolémée l'Évergète, dans l'*Eph. epigr.*, IV, p. 25, n° 33.

[5] Latinae linguae potentia aut graecae gratia; *Consolatio ad Polybium*, XXI, 5.

[6] Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, pp. 81—82.

[7] *Idem*, *ibid.*, XIV, p. 10.

[8] *Ibid.*, p. 11.

[9] *Ibid.*, VI, p. 45.

[10] Inscription discutée par Pârvan, *Ulmetum*, II, p. 6. Cf. aussi le résumé de ses opinions par M. Henri Grégoire, dans la *Revue belge d'histoire et de philologie*, IV (1925).

[11] Tocilescu, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XVI, pp. 87—88.

Une partie de l'oeuvre de transformation qui commence est dûe, sans doute, à l'élément militaire. Toutes les cités de la rive droite du Danube proviennent des camps, de Ratisbonne jusqu'à Igliţa [1]. Il en est ainsi pour toute une série: Castra Martis, Castrum Herculis, Praesidium Pompeii.

A Novae (Sichtov), future résidence du roi goth Théodoric, les inscriptions latines montrent des offrandes dûes à des personnages aux noms latins [2]. Ce courant descend vers les Balcans. On trouve des inscriptions dans cette langue jusqu'à Aboba, qui sera la capitale du premier État bulgare [3].

Du reste, la rive droite et la rive gauche du Danube ne représentent que le même monde, comme aussi le phénomène moesien correspond sous tous les rapports à celui des profondeurs balcaniques.

Dans la Scythie Mineure aussi l'influence des camps voisins pénètre de plus en plus avec son caractère romain dès le début, ou romanisé ensuite, dans Tomi, qui ne peut plus défendre la pureté de sa vie hellénique. On trouve ainsi un vétéran, un décurion, qui est devenu sénateur, *buleuta tomitanus*, bien qu'il eût, chez lui, à la campagne, un *praedium* qui était sa propriété [4]. Une déesse, la *domina regina*, est adorée à la façon latine, dans Tomi [5]. On employait même, dans cette si ancienne cité hellénique, le système de poids romains, des onces, ajoutant que la mesure est juste: *δικέον*, *δικέα* [6].

Des éléments de langue passent continuellement d'un milieu de civilisation à l'autre. Ainsi nous trouvons un *pridie* écrit en caractères grecs dans telle inscription latine de Thrace [7]. En échange, à Ancyre un *ἴδιος* est rendu en lettres latines: « Nidi logi » [8]. Des changements dûs à l'influence du latin

[1] Jung, *Geographie*, p. 134.
[2] Kalinka, ouvr. cité, c. 193, n° 228.
[3] *Ibid.*, c. 304, n° 387; c. 327, n° 419.
[4] *C. I. L.*, III, 770.
[5] Tocilescu, *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 32, n° 73.
[6] *Idem*, *Inschriften*, p. 36, n° 77.
[7] Kalinka, ouvr. cité, c. 287, n° 364.
[8] *C. I. L.*, III, n° 6054. En Sicile *cauza*, au lieu de *causa*, *ibid.*, 222.

se rencontrent aussi lorsqu'en Dalmatie on dit: « ancialitana » pour « anchialitana » [1].

Si, jusqu'au III-e siècle, des noms comme celui du Thrace Durazis, rappelant le vieux roi dace Duras, se trouvent en Moesie [2], où, à ce qu'il paraît, la romanisation a progressé plus difficilement que dans les régions du Pont et en Dacie, si des noms comme Brinkazis, Auluzenis, Mukatralis, Iztris, Detysykos, Dytenis se trouvent à chaque pas et la langue qu'on y rencontre n'est pas le latin, mais le grec [3], si, ensuite, à Singidunum on trouve un Daïzinis, à Naïssus un Tzitzis [4] et dans Nicopolis ad Istrum, création de Trajan, le caractère thrace sera affirmé encore plus par le premier archonte qui s'appelait Philéikos, fils de Mukapor [5], alors que Philippopolis reste la « très brillante métropole de l'éparchie thrace », avec ses anciennes traditions helléniques [6], si donc le latin se trouve devant une opposition souvent victorieuse sur certains points de cette région, en échange, plus au fond, et surtout vers l'Ouest de la Péninsule Balcanique, se rencontrent une quantité de noms latins ou latinisés: Mursa, Virunum, Ulcisa (en rapport avec l'Ulcinum illyre, Dulcigno; cf. l'autre Ultinsium en Scythie Mineure), Savaria, Ovilava (« où on lave les brebis ») [7] (cf. l'Oviedo d'Espagne); en Moesie on trouve un « Valerius Tzita qui et Vitalis » [8]. C'est l'époque où dans telle île lointaine, centre célèbre de culture hellénique, à Rhodes, sur une patère on lit le nom d'Ursulus de Naïssus, fils de Lavinus [9].

Donc la latinisation, qui est en face de la gétisation dont parlait Ovide, latinisation témoignée aussi par le changement

[1] *Ibid.*, 405 (il est question de chevaliers dalmates sous un « exarque »).
[2] Pârvan, *Histria*, IV, p. 145.
[3] Seure, dans le *Bull. de corr. hell.*, XXV (1901), p. 135 (Iamboli). Mais on se demande si ici οἶκον Ἰξθαεος n'est pas le même mot que *vicus*.
[4] *C. I. L.*, III, 1666; 1682.
[5] D'après une inscription (*Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 180, n° 25), chez Pârvan, *Histria*, IV, p. 74.
[6] Cagnat, ouvr. cité, I, 1471—1472.
[7] *Arch.-epigr. Mitt.*, XVII, p. 171.
[8] Nous le trouvons dans Pârvan, *Ulmetum*, II², p. 8, note 9.
[9] *C. I. L.*, III, 461.

des noms helléniques (comme Histrus au lieu d'Histria) [1], se rencontre, non seulement dans ces régions danubiennes, mais même plus bas que Tomi, dans les régions purement thraces qui, comme on le verra, conservent le roi. Ici Kotys, qui apparaîtra en l'an 19, trois ans après la mort d'Ovide [2], comme ivrogne tué à un repas par son rival Rascupor [3] est présenté par ce poète, hôte inaccoutumé de la cité de Tomi, comme un vrai poète dans cette langue latine d'emprunt. Descendant d'Érichthone et d'Eumolpe, Kotys dépasse tous les rois par les études qu'il a faites:

« Son chant est la preuve — on ne le croirait pas si on pense à ton nom — qu'il vient d'un jeune Thrace » [4].

C'est ce que nous dit celui qui confesse « avoir appris à parler comme les Gètes et les Sarmates » [5], d'ailleurs, dans ces circonstances, « Homère lui-même serait devenu Gète » [6].

Mais, en 46, la royauté thrace cesse dans les Balcans. Une province *Thracia* est formée et le coin de terre du côté du Pont est ajouté comme une « rive » lui appartenant: *Ripa Thraciae* [7].

Dans un pareil milieu, la confusion de formes, de genres, de lettres [8], l'alternance, influencée par les Grecs, entre *b* et *v*, de même qu'on la trouve, pour le moyen-âge, dans le Sud de l'Italie, l'oscillation entre *e* et *i*, jusqu'à la forme, si romane, de *cresteanorum* [9] ou de *vindedit*, celle entre *o* et *u*, comme

[1] Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 36.

[2] Ovide se présente comme vivant « au milieu des camps » de celui-ci *(intra tua castra jacenti)*; *Pontica*, II, 9.

[3] Tacite, *Annales*, II, 65.

[4] « Ejusdem sacri cultor ubique sumus. » Ovide écrit donc de « poète à poète », « ad vatem vates »; *ibid.*

[5] *Ibid.*, III, 2.

[6] *Ibid.*, IV, 2.

[7] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 6.

[8] En Dalmatie, *comparabid* pour *comparavit*; *Arch.-epigr. Mitt.*, IX, p. 18, n° 29. Aussi *m* final est supprimé. Cf. Pârvan, *Contr. epigrafice*, p. 20.

[9] *C. I. L.*, III, 13124 (V-e siècle). Cf. *crestiana* dans le Norique; Pârvan, ouvr. cité, p. 44; *Ulmetum*, II[2] *(Augustales* pour *Augustalis)*.

dans *usteari* pour *ostearius* [1], entre *t* et *d* [2] montrent une transformation du même caractère, sous l'influence de la même base barbare. Le passage du *f* en *h* se trouve aussi en latin *(habri* pour *fabri)*. On aperçoit un rhotacisme romain dans *pureremus* pour *poneremus* [3], dont il a été déjà question. On découvre aussi le prolongement de l'*i* par le *iota consonans* qui existe aussi en roumain et qu'on a cherché à présenter aussi dans la façon d'écrire, ainsi à Aquincum: *Ave piia* [4]. Signalons aussi la disparition du double *u* dans *mortuus* [5].

Même la sémasiologie caractéristique du roumain apparaît en même temps dans le mot *lex* employé dans le sens de *religio (lege* en roumain) [6].

On trouve donc tous les phénomènes du « romanisme » dans ces inscriptions, à côté de la confusion mentionnée des déclinaisons et conjugaisons, et aussi le passage des formes de la seconde déclinaison de l'*us* à l'*o* [7]. On découvre ce changement aussi dans les noms grecs du *vicus clementianus* [8].

Ainsi, les bases de la langue que les Roumains parlent aujourd'hui ont été posées dans « les Balcans », mais avant la conquête de Trajan [9].

---

[1] Aussi *punere* pour *ponere*. Mais même *oxor* pour *uxor; C. I. L.*, III, 9589.

[2] Corssen, *Kritische Beiträge zur lateinischen Formenlehre*, Leipzig, 1863, p. 204.

[3] *C. I. L.*, III, 9567. Mais voy. Densusianu, *Hist. de la langue roumaine*, I, p. 53 et suiv.

[4] *Rev. Arch.*, XLIII (1882), p. 372.

[5] Mortus, *ibid.*, XIII[1] (1856), p. 172.

[6] *C. I. L.*, III, 13.124 *(leges cresteanorum)*.

[7] Pârvan, *Ulmetum*, II[2], p. 36. Dans une inscription chez Tocilescu, *Arch.-epigr. Mitt.*, XIX, p. 217, n° 78: « per Aelio, Primitivo liberto ».

[8] *Ibid.*, p. 43. Aussi *tabla* pour *tabula*; *ibid.*, p. 48. En Dalmatie, on rencontre plusieurs caractères du futur roman de cette région: *alonnus*, pour *alumnus (C. I. L.*, III, 2240), *sorposuit* au lieu de *superposuit (ibid.*, 2305). Cf. Proskouer, *Das auslautende s auf lateinischen Inschriften*, Strasbourg, 1909 (thèse).

[9] Aussi la forme *stinguere* est constatée à côté de *extinguere* (Corssen, *Aussprache*, p. 86). *H* tombe aussi dans des inscriptions, comme dans *onori, onorio*, etc. *(ibid.*, p. 110). On trouve *lunter* pour *linter* (comme en grec πλυντής; *ibid.*,

La latinisation avancera, ensuite, après Trajan, à l'époque des Antonins, par les villages, puis par ces *vici*, comme on l'a vu, jusqu'en marge des cités grecques. Ou, plutôt, ces fondations rurales elles-mêmes se tassent sous l'ombre des murs, pour être gardées par les soldats de la garnison. C'est le même processus populaire qu'il faudra admettre pour l'extension de la population romaine venant de l'Occident sur la rive gauche. Il y a deux actions parallèles: le monde officiel peut protéger et encourager; ce n'est pas cependant lui qui a pu provoquer.

Ceux qui ont trouvé leur abri dans ces régions, population mixte qu'on appelle besse, mais qui parle le latin, présentent encore jusque bien tard des noms parallèles. Un Sulpicius Narcissus, au nom « mixhellène », et un Cocceius Phoebus, du même caractère, sont à côté de Derzénus Aulopor, qui est évidemment un Besse [1].

Mais la préparation même d'une vie de tout point semblable à celle des villages roumains commence déjà dès ce moment. Le nom de personne du village montre quel a été le fondateur, comme c'est le cas pour l'ancêtre dont proviennent ensuite les établissements ruraux des Roumains. Nous croyons qu'il faut interpréter de cette façon un « village de Quintio », *vicus Quintionis* [2]. Dans d'autres cas, le nom du village a un suffixe pareil à celui en *eşti* des groupes ruraux roumains:

---

p. 114). Disparition du *v* dans *tubai, laborait (ibid.*, p. 134 et suiv.). *Zies, Zes*, sous l'influence des Osques apparaît aussi au IV-e siècle *(ibid.*, p. 215). On met à côté *Elviza* pour *Helvidia*, en Afrique, *Zabolius* pour *Diabolius, Zodorus* pour *Diodorus, Zabolus* pour *Diabolus, zaconus* pour *diaconus, zeta* pour *dieta. Dorsum* devient *dossum (ibid.*, p. 243). Pour *for* devenu *fru*, comme en roumain *(frumos)*, il y a des cas correspondants en latin. La perte du *m* dans la finale du substantif est avérée dans des centaines de cas « dès la fin du III-e siècle » *(ibid.*, p. 273; même *queadmodum; ibid.*, p. 274; aussi *su* pour *sum; ibid.*, d'où vient le roumain *s, îs)*, « cause principale de la disparition de la déclinaison latine » *(ibid.*, p. 276). Schuchardt affirmait qu'un nouveau mouvement final a amené dans le latin vulgaire « l'assimilation du *c* devant *i, e*, et la diphtongation de *e, o*, à peine pendant les VII-e et VIII-e siècles; *Vocalismus des Vulgärlateins*, I, p. 101.

[1] Pârvan, *Histria*, VII *(Mem. Ac. Rom.*, 1916), p. 85 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 63 (cf. *ibid.*, p. 128).

Clementianum de Clemens, Casianum de Casius [1]. Du reste, la *finale roumaine actuelle se rencontre dans une inscription d'Ulmetum*: « magistratus vici *Clementianesces* » [2]. Quelquefois on a encore le nom dace de *dava* [3]. Une colonisation officielle est celle qui nous fait trouver des villages comme le *vicus Cereris*, dédié à la déesse des grains [4], comme le *vicus turris*, sous la « tour » près de Tomi [5]. Du côté de Babadag, dans la même Dobrogea, on trouve seulement un « nouveau village » comme les *slobozii* roumaines, où sont fixés des colons venus de l'étranger; le village s'appelle *vicus novus* et les habitants s'intitulent *viconovenses* [6].

Peu à peu, on abandonne les anciens noms daco-gètes: Comozous, Daizus, Scoris, Mucapor, Eftepir (qui vient de *para)*, Rigozi, Dizzace (à Troesmis), Zudecitulp, Eptapara, Uthis, Sedida, Dada (à Tomi), Mucasius, Skirtos, Clagisso [7], Spor, Derzizenus, Eptacentus, pour passer aux noms romains les plus clairs [8].

Comme auparavant, les villages romanisés ont à leur tête des *magistri* ou *magistrati*, même des *curagentes*, qui semblent avoir été élus, et, pour recueillir l'impôt, un *quaestor* [9]. Le jugement est rendu dans un *auditorium* qui est prononcé à la grecque *auditiorion* [10]. Tous les habitants font, pour cette

[1] Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II², p. 370; *Descoperiri nouă*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXV (1913).

[2] Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II², p. 42. Cf. *C. I. L.*, III, 7565. Fragments d'inscriptions d'un autre *vicus*, Pârvan; *Histria*, IV, p. 90. Village du Besse Ampudius; *ibid.*, p. 103.

[3] *Ibid.*, pp. 102—103.

[4] *Ibid.*, p. 151.

[5] Pârvan, mémoire cité.

[6] *C. I. L.*, III, 14.448. D'autres *vici* chez Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 19 et suiv. Un *vicus* de Siampudus; *ibid.*, p. 30 *(C. I. L.*, III, 14.447). Ceux de Crasianus et de Candidus; Pârvan, *Ulmetum*, II², p. 42, note 9. Pour les frontières entre ces établissements, Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, pp. 22—23.

[7] *Ibid.*, pp. 32—33, 34.

[8] *C. I. L.*, III, 14.214[12,14]. Cf. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, pp. 28—29.

[9] Pârvan, *loc. cit.*, p. 85. *Curagentes* représente l'introduction en latin du système grec des mots composés. Dans les cités un *curator*, Pârvan, *Histria*, IV, p. 96.

[10] Cagnat, ouvr. cité, I, 526; cf. Pârvan, *Histria*, IV, pp. 87—88.

belle cérémonie, des donations [1]. À côté, quelquefois les anciens soldats forment un groupe séparé de *beneficiarii* [2], mais, dans d'autres cas, les uns et les autres sont ensemble [3].

La façon de parler change ici de la même façon, adoptant, sous le rapport phonétique aussi, mais surtout sous celui de la syntaxe, des formes, qui, parfois peu compréhensibles, représentent sans doute une autre mentalité [4].

3. FASTES DANUBIENS SOUS LES PREMIERS SUCCESSEURS D'AUGUSTE

La révolte des Dalmates et des Pannoniens, en rapport avec l'*État barbare* de Marbod, descendu sur le Danube, avait été un grand évènement militaire et politique. Après que Tibère, employant les moyens les plus cruels, eût écrasé la résistance jusqu'au fond des montagnes, riches en argent, des Pirustes [5], une fureur de révolte saisit les troupes romaines de l'Illyricum aussi, qui, à la mort d'Auguste, se soulèvent, demandant un nouvel ordre de choses: « un nouveau chef, un nouvel État, une nouvelle forme de la république » [6].

Strabon montre sous cet empereur que les barbares « d'au-delà de l'Ister », sauf les Bosporans, sont en état de guerre contre Rome, qui était occupée ailleurs [7]. A ce moment, en 21—26, les tribus thraces, qui, au fond de leurs vallées protégées, continuaient opiniâtrement leur existence simple, se mettent elles aussi en mouvement. Nous avons vu que les Odryses s'étaient réunis aux Diï et aux Cœlalètes pour une rebellion, ayant à leur tête trois chefs, Tarsa, Turésis et Dinis [8]. Et ceci bien qu'à Rome les Thraces eussent

[1] *C. I. L.*, III, 7526; cf. Pârvan, *loc. cit.*, p. 75, note 5.

[2] Pârvan, *loc. cit.*, p. 78.

[3] *Ibid.*, p. 85, « veterani et cives romani et bessi ».

[4] Une inscription (*ibid*, p. 89) le montre pour le diminutif *sigillum*, de *signum*.

[5] Velleius Paterculus, II, p. CX et suiv. Voy. plus haut.

[6] Novum ducem, novum statum, novam quaerebant rempublicam; *ibid.*, II, CXXIV. Ils voulaient qu'on leur fixe leur terme de service et la paie.

[7] VI, IV, 2.

[8] Tacite, *Annales*, IV, 46—51.

été considérés comme tellement sûrs que Caligula, écartant ses Germains, en faisait sa garde [1].

Mais ce courant, avec sa marche semblable à celle des eaux des montagnes, disparut aussi vite qu'il était venu. Sous Claude il y avait maintenant, en toute paix, un « préfet des cités de la Moesie et de la Triballie » [2].

Les Romains apparaîtront plus tard, en 62—63, sous Néron. Plutôt comme sauveurs des cités grecques contre les *derniers Scythes*, serrés surtout en Crimée, avec Tiberius Plautius Silvanus Aelianus [3], qui arrive à son but, jusque dans le Chersonèse. En même temps, il est amené à transporter tout un monde de barbares, « une centaine de mille », de la rive gauche sur celle qui est dominée par les Romains, créant ainsi une ceinture de défense militaire, système essayé déjà dès l'an 6 de l'ancienne ère par ce général d'Auguste qui avait tué les trois chefs daces et avait établi leurs guerriers en territoire romain [4]. Du reste, Néron aurait pensé à faire du Bosphore un territoire de domination romaine et une base pour transformer le Pont Euxin en une mer romaine [5]. Dès 43—49 les Romains, ayant maintenant aussi à l'intérieur de la Moesie des lignes de communication par terre, étaient entrés en rapport avec les cités du Pont, intéressées, comme Histria, au nouveau régime de douanes [6].

L'inscription [7] citée plus haut montre que l'officier romain, employé dans plusieurs régions, avait gagné les Bastarnes, les Roxolans et les Daces, restituant les parents de

[1] Thraces quosdam germanis corporis custodibus praeposuit; Suétone, *Caligula*, LV. Mais les Germains apparaissent encore comme gardes au moment de la mort de cet empereur; *ibid.*, LVIII.

[2] *C. I. L.*, V, 1838. Pour la situation du côté de la Mer après Néron, voy. Domaszewski, dans le *Rhein. Museum*, 1892, p. 207 et suiv.; *Arch.-epigr. Mitt.*, IX, p. 227 et suiv.

[3] Cf. aussi Rostovtsev, ouvr. cité, p. 117.

[4] Pârvan, ouvr. cité, p. 180. Il admet, contre le sens de l'expédition, une occupation de territoire sur la rive gauche.

[5] Rostovtsev, ouvr. cité, pp. 117—118.

[6] Pârvan, *Dacia*, p. 150.

[7] Voy. aussi Dierauer, ouvr. cité, p. 66 et note 3.

leurs chefs: des fils pour les rois des deux premières nations, des frères pour les rois des Daces. Cette même inscription mentionne un mouvement des Sarmates, la soumission de certains rois au-delà du Danube, « qui auraient été jusque là inconnus », la délivrance de Cherson, attaquée par les Scythes, et l'envoi à Rome du blé recueilli dans ces contrées [1].

Cette inscription paraît être authentique aussi à cause du caractère confus, populaire, qu'elle présente, mais il faut prendre garde, car ce n'est pas un témoignage officiel, mais seulement la mention d'un souvenir de famille dont se rappellent certains amis de ce général.

Elle offre cependant beaucoup de difficultés: pour aider Cherson, il aurait fallu l'action d'une flotte. D'autre part, une attaque « scythe » à une époque comme celle-là n'est pas compréhensible: nous ne voyons pas quel roi aurait pu accomplir une pareille action. Si on parle de princes arrachés aux ennemis *(captos aut hostibus ereptos)*, ceci signifierait que ce roi, combattant contre « les Bastarnes et les Roxolans », avait eu comme prisonniers leurs parents. On aurait pu trouver l'explication si le nom de Cherson était une erreur ou une confusion, et, de fait, un roi de la Scythie Mineure aurait pu entreprendre quelque chose contre une île danubienne, une « nésos » comme dans la finale du Chersonèse, ou contre Histria elle-même. Il est vrai cependant qu'il était question d'une façon tout-à-fait claire du Borysthène, au-delà duquel se serait trouvée la cité périclitée [2].

---

[1] Chez Orelli, n° 750; chez Wilmanns, chez Gruter, chez Boeckh, chez Zeuss, ouvr. cité, pp. 281—282; tout entière dans le *C. I. L.*, XIV, 3608. Dierauer, le dernier éditeur, traitant de cette inscription, s'appuie sur Henzen, dans les *Annali dell'Istituto*, 1859, pp. 5, 20. Pour Pârvan *(Getica*, p. 102 et suiv.) ce sont des évènements qui se préparaient sous Claude (52—53); voy. *Histria*, IV, p. 567 et suiv.

[2] Cf. chez Dessau, ouvr. cité, I, p. 264, n° 985: « Opsidibus a Transdanu[vianis acceptis lim]itibus omnibus ex[ploratis], [hostibus ad vectig]alia praestanda [adactis]. Cf. *C. I. L.*, III, p. 148; Schiller, *loc. cit.*, p. 355; F. Vollner, dans le *Rhein. Museum*, LIII (1898), et un travail de M. Léon Halkin, professeur à l'Université de Liège, *Tiberius Plautius Aelianus, légat de Mésie sous Néron*, Liège, 1934 (extrait de la revue *L'Antiquité classique*, III). Pour son fils, *Notizie degli scavi di antichità*, 1935, p. 127.

Ou, plutôt, pour comprendre cette inscription, trouvée à Tibur [1], il faut admettre que *Dacorum* n'est pas à la place citée et que *fratrum* doit être transformé en *fratres;* on aurait alors: « regibus Bastarnarum et Rhoxolanorum Dacorum filios, fratres [2], captos aut hostibus ereptos, remisit, ab aliquibus eorum opsides accepit ».

Ces transmutations de peuples sont du reste un héritage venant de la monarchie macédonienne. Sous Auguste on l'élargit. Des populations étrangères sont amenées ainsi par delà la frontière romaine, pour que, étant fixées en Thrace, elles remplissent elles aussi le rôle d'un cordon militaire sur cette frontière. Et de cela a dû résulter dès lors encore une synthèse barbaro-romaine, de la plus grande importance pour le mélange des races dans la péninsule.

Les éléments qu'on avait amenés n'ont pas pu être cependant seulement ceux du Nord des bouches du Danube passés en Scythie Mineure, où il n'y a pas, du reste, de traces d'une si grande transformation. Sur le Danube, il faut voir en eux certains de ceux qui entretenaient des rapports avec Tomi.

Mais, dans les régions moesiques, aucune colonisation n'avait été formée, surtout de ce côté-là. Le caractère barbare de la population a donc pu être conservé pendant longtemps. *On ne se tromperait pas en croyant que pour implanter la romanité dans ces régions il faudra, à côté d'une émigration venant de Scythie Mineure, où il y avait depuis longtemps des établissements romains, l'arrivée sous Aurélien d'une partie des colons transportés de la Dacie.*

En tout cas, il n'est question ni d'une zone déserte sur la rive gauche, ni des « royaumes clientélaires » admis par

[1] Cf. Filov, ouvr. cité, p. 13. M. Filov croit que les Bastarnes et les Roxolans ont été attaqués, avec « ihre skytische Stammesgenossen »; *ibid.*, p. 13. Il mettait ceci en rapport avec l'annexion, en 56, de la cité de Tyras et avec l'effigie de Néron sur la monnaie des rois du Bosphore; *ibid.*, pp. 13—14.

[2] Au lieu de « Bastarnarum et Rhoxolanorum filios, Dacorum fratrum captos ». Ailleurs: « Motum orientem Sarmatarum compressit, quamvis partem maximam exercitus ad expeditionem in Armeniam misisset... Scytharum quoque rege(m) a Cherronensi, quae est ultra Borustenen, opsidione summoto ». Aussi: « Plura quam centum millia ex numero Transdanuviorum ad praestanda tributa cum conjugibus ac liberis et principibus aut regibus suis transduxit ».

Pârvan [1], dont la trace ne se trouve nulle part. On cherchait seulement, dans l'agitation sauvage des races, à gagner maintenant pour l'agriculture *leur établissement définitif sur les champs*, comme on l'a fait aussi avec les Germains en Gaule. Ainsi, on le voit, c'est la répétition romaine de l'expédition des Macédoniens de Zopyrion.

C'est certainement alors que Tyras a été prise sous la protection des Romains, qui s'étendait de cette façon de Dionysopolis jusqu'en Crimée, pour que les barbares vaincus soient répartis et colonisés.

Mais par cette diminution de la population dans la plaine valaque, de même que par la transmutation des Iazyges à l'Ouest, *on arrivera à la concentration et à la délimitation du nouvel État dace.*

Un changement dans la situation de ces régions est déterminé cependant, au cours de cette seconde moitié du premier siècle, par *une descente de ces Sarmates roxolans* que les parents d'Aelianus croyaient avoir été définitivement pacifiés par lui, pour les avoir rejetés loin des murs du « Chersonèse ». Ne pouvant pas pénétrer de ce côté, ils s'étaient étendus en masse désordonnée de cavaliers vers le Danube, au moment où Vespasien, qui n'avait pas oublié son activité de commandant en Syrie, envoyait son fils pour mettre fin au fanatique mouvement religieux et politique des Hébreux qui, certainement, ne se seraient pas trouvés des alliés parmi les nations en mouvement sur les frontières de l'Empire.

On parle ainsi de combats sur le Danube. Fonteius Agrippa est tué par les Sarmates, ce qui amène la revanche de Rubirius Gallus et *la fortification d'autant plus dense de la frontière du Danube.* Ces luttes sont mentionnées uniquement par le contemporain juif, du reste très bien informé, Flavius Josèphe [2]. Et la dynastie de Vespasien arrive à faire de l'ordre *seulement en se décidant à élever le nombre des légions fixées sur cette ligne, de six à huit.*

[1] Cf. l'article cité de Pârvan, *Histria*, IV, p. 567 et suiv.

[2] VII, 4, 3.

On a cru que, dans le passage de Tacite qui parle d'une répression conduite par Licinius Mucianus [1], il était question encore d'une intervention, ouverte, des Daces. Mais le conflit est vidé plus haut sur le Danube, dans les régions de la Save et les rebelles ont des rapports avec des éléments germaniques plus profonds, vers l'Ouest [2].

A la fin de ces nouveaux troubles, difficilement apaisés, en l'an 43, le frère même de Vespasien, Flavius Sabinus, très aimé par les Grecs du rivage, gouvernait la Moesie [3].

C'est l'époque où, dans les Balcans, on trouve la *colonia flavia Pacis Develtus* [4]. L'inscription dont parlait Georges Perrot [5] mentionne une cité *flavia* de Tomi sur laquelle nous reviendrons. Une « flotte *flavia* de la Moesia » était de garde sur la frontière [6], à un moment où des Dalmates et des Pannoniens servaient aussi dans la flotte de Ravenne [7].

Donc Vespasien avait fortifié la ligne du Danube, apportant des légions dalmates à Singidunum et à Viminacium, à Vindobona et à Carnuntum, et organisant le service de vaisseaux sur le fleuve, bien que certaines mesures eussent été prises dès le règne de Claude; des éléments qui en avaient été détachés sous Néron pour les guerres d'Orient apportent à leur retour des auxiliaires militaires et des cultes asiatiques [8].

[1] Tacite, *Hist.*, III, 46. Cf. Dierauer, ouvre cité, p. 67 et note 1, p. 74; Pârvan, *Getica*, p. 167. Mucianus, qui avait appuyé Vespasien contre Vitellius, avait commandé lui-même en Syrie.

[2] Les Iazyges, sous le nom de *Iassii*, chez Ptolémée, II, 14(15). Ce sont les Métanastes, depuis longtemps transportés (*ibid.*, table, sous le nom des « Iazyges »). Pour la Moesie qui, sur une monnaie, pleure (Eckhel, ouvr. cité, II, p. 6), voy. Gsell, *Essai sur le règne de Domitien*, p. 155, note 4. — Mais Domaszewski croit que c'est alors qu'on a établi le camp d'Oescus, des *auxilia* ayant été amenés pour garder le Danube Inférieur; *Gesch. der röm. Kaiser*, II, p. 150.

[3] Pârvan, *Histria*, IV, pp. 41 et suiv., 73.

[4] *C. I. L.*, VI, 3828; Jireček, *Das christliche Element*, p. 79.

[5] *Revue Arch.*, XXVII, 1876; *λαμπροτάτης φλαουίας νέας πόλεως καὶ ἀντιπατρίδος, τὸν καὶ βουλευτὴν καὶ τῶν πρωτευόντων της.*

[6] Du côté de Carsium, une inscription grecque mentionne un Flavius Pannonius; *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 20, n° 46.

[7] Un « trierarcha classis flaviae moesicae » sur une pierre dans le Chersonèse; Rostovtsev, dans *Klio*, II (1902), p. 85.

[8] Tacite, *Hist.*, III, 12. Pour le rôle des légions venues de là dans la guerre civile, *ibid.*, III, 24.

LIVRE II

LES ORGANISATEURS

CHAPITRE I

AVANT TRAJAN

1. L'OFFENSIVE DACE: SA MAJESTE DÉCÉBALE

Depuis longtemps Rome avait eu à faire avec cette opiniâtre nation des Daces qui, étroitement serrée par d'autres barbares, surveillée par les vaisseaux du Danube, remplissant une fonction politique, aurait pu être considérée pour quelque temps comme réduite à l'impuissance, renfermée dans les montagnes dont partaient cependant vers l'Orient des vallées si fertiles.

Ces vallées n'étaient pas encore connues des Romains. Il faut écarter décidément l'idée d'une Rome avide de territoires nouveaux. Nous avons cherché à montrer ailleurs combien fausse est l'opinion que les Romains recherchaient toujours ces nouveaux terrains de conquête. Ce n'est qu'ainsi que s'explique une indifférence envers certaines régions d'au-delà de la frontière, comme celle qui sera vérifiée dans un bref examen des sources. Car ces régions [1] n'étaient pas encore entrées entièrement dans la conscience publique romaine à Rome même [2], qui ne se rendait pas compte, — alors que les uns étaient occupés d'études plus hautes et d'autres attendaient l'heure des spectacles gratuits au cirque [3], la politique et l'administration étant maintenant l'apanage de l'empereur —, de la grande chose qui peut ressortir de l'œuvre populaire continuelle et paisible que nous avons esquissée dans

[1] Domaszewski, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, X, pp. 14—16.

[2] Un géographe arménien connaît l'île de Peucé, qu'il appelle Boug.

[3] Ut qui sciret populum romanum duabus praecipue rebus, annona et spectaculis, teneri; Fronton, p. 210.

les exemples, en si petit nombre, qui nous en ont été conservés. En énumérant les salines, Pline qui, du reste, ne parle jamais de ce qui se passe dans le Sud-Est de l'Europe, ne dit pas un mot de celles, si riches, qui se trouvent en Dacie [1]. Il ne mentionne pas davantage l'or dace [2] et, en ce qui concerne celui qu'on recueille dans les rivières, il dit seulement qu'on en trouve dans l'Hèbre [3], et, s'il est question de l'or de montagne, il signale seulement celui de Dalmatie sous le règne de Néron [4]. Pensant à ce que peut donner comme certitudes l'avenir, Sénèque ne demande au sort que « la pacification de la Germanie » et « la pénétration dans la Bretagne » [5]. Ceci à une époque où une curiosité plus large, inassouvie et active, s'étendait peu à peu sur le monde entier, car c'est sous Néron qu'on s'occupe des sources du Nil [6].

Donc, en ce qui concerne le monde existant au Nord du Danube, on ne croyait guère que quelque danger puisse en sortir et que donc il faille y prêter attention. Mais l'idée que les rapports avec les Daces pourraient avoir bientôt un autre caractère ressort d'une prophétie de Strabon, qui écrivait sous Tibère. Montrant que, du chiffre de 100.000, l'armée dace aurait été réduite à 40.000, il ajoute: « Ils en sont arrivés presque à se soumettre aux Romains et, s'ils ne le sont pas totalement, c'est à cause de l'espoir que leur donnent les Germains, perpétuellement ennemis des Romains » [7].

Mais dès ce moment, les Daces, avec les Costoboques voisins [8], apparaissent sur les pages des sources [9].

[1] *Hist. Nat.*, XXXI, p. 39 et suiv.

[2] *Ibid.*, XXXIII, 1 et suiv.

[3] *Ibid.*, 21.

[4] *Ibid.* Mais l'or *alutatium* n'aurait-il pas de rapports avec la rivière de l'Olt, ou bien la forme romaine de ce nom de l'Olt ne viendrait-elle pas d'une ressemblance avec la terre appelée *alutatia?*

[5] *Consolatio ad Polybium*, XXXII, 2.

[6] Sénèque, *Natur. Quaest.*, VI, VIII, 3—5; cf. I, Préf. 7: « ultra Istrum Dacus non exeat »; VI, VII, 1.

[7] VII, III, 13: *Ἐγγὺς μὲν ἥκουσι τοῦ ὑπακούειν Ῥωμαίων, οὔπω δ'εἰσὶν ὑποχείριοι τελέως διὰ τὰς ἐκ τῶν Γερμανῶν, πολεμίων ὄντων τοῖς Ῥωμαίοις.*

[8] Voy. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 47, note 1 et ici même, plus haut.

[9] Voy. aussi Brandis, dans Pauly-Wissowa, Suppl. I, p. 261 et suiv., et Kubitschek, dans les *Jahrbücher* de Vienne, IX (1906), p. 73 et suiv.;

A cette époque, Dion le Chrysostôme, — « la Bouche d'Or » païenne —, styliste pompeux, né en Bithynie, à Prusa, rhéteur et moraliste courageux, ami de Vespasien pour être ensuite poursuivi par Domitien, a suivi sur le Danube le chemin qui mène aux Scythes [1]. Il a connu les « maudits » Gètes [2] et a goûté du miel du Pont [3]. Protégé aussi par l'empereur Nerva, et c'est pourquoi il lui a emprunté l'attribut de Cocceianus, il a joui de la faveur de Trajan, auquel il a demandé des privilèges pour sa ville natale. Et il finira, avec la permission de l'empereur, rappelé par les siens à Prusa.

On a parlé et on parle encore des *Dacicae* de ce rhéteur, qui accompagnait Trajan jusque dans sa voiture; mais, pendant l'antiquité, il n'y a aucune mention de livres de lui concernant les Daces, mais seulement de celui qui parlait des vertus d'Alexandre [4].

Pendant quelque temps, les relations des Daces avec les Romains avaient été bonnes [5]. On a essayé de prouver *une expansion vers l'Ouest*, qui est totalement inconciliable avec *le mouvement de retraite vers l'Est* à la dernière époque. Mais un regard plus attentif découvre facilement que, de

Premerstein, *ibid.*, 1904, pp. 231—232. D'après Dierauer, le biographe de Trajan, Gètes et Daces ne sont pas la même nation et on pourrait reconnaître des différences aussi dans la langue. Pour Pârvan, le nom des Daces et celui des Gètes aussi vient de la steppe asiatique, où on trouve des noms semblables. Nous avons montré plus haut quelle peut être l'origine de ces noms.

[1] *Or.* IX, éd. Dindorf, p. 135. Sur les médecins scythes; *Or.* XIII, p. 250. Sur les « stigmates » des femmes thraces, *Or.* XIV, p. 257. Thraces et Scythes, *Or.*, XLVI; *ibid.*, II, p. 132.

[2] Pp. XXXII, XLVIII; vol. II, p. 139. Cf. *ibid.*, pp. 232, 246; *Or.* XXXVI.

[3] *Εὐθὺ τοῦ Ἴστρου καὶ τῆς Γετῶν χώρας; Or.* XXXVI.

[4] Suidas, *sub v.* Pour sa grande réputation parmi les rhéteurs seuls, *ibid.*, sous *Νικόστρατος*.

[5] Pour des monnaies républicaines en Dacie, voy. encore Kenner, dans l'*Arch. f. Kunde oesterr. Geschichtsquellen*, XXIV, pp. 24, 29, 330, 386; Seidl, *ibid.*, XV, p. 87[4], et Goos, *Chronik der Archäol. Funde*, I, pp. 28, 33; *Beiträge*, III, p. 79. Cf. Mommsen, *Röm. Münzwesen*, pp. 697, 772, et *C. I. L.*, III, p. 161. — Pour des monnaies daces, voyez aussi Forrer, dans la *Numismatik der Rhein- und Donaulande*, 1908, pp. 276—277.

fait, la grande expansion occidentale des Daces, appuyée par les seules assertions de Ptolémée [1], géographe de cabinet, travaillant en Égypte, dans le but d'appuyer sur des considérations mathématiques, dans lesquelles seul il était compétent, la carte de l'Empire Romain — on le verra d'une façon plus large dans la suite —, qui connaît, dans la région de la Vistule, une Sétidava et une Susudata, ne peut pas être prise sérieusement en considération: il faudrait certainement beaucoup plus que ce témoignage, que d'autres aussi ont considéré comme douteux [2].

Concentrés dans les vallées des Carpathes du côté de Haţeg, avec des descentes éventuelles dans le Banat, dans l'Olténie et aussi dans la plaine valaque, comme territoires d'expansion immédiate, et reliés, certainement, par les vallées du Trotuş et du Séreth, avec les cités grecques du Pont, *les Daces s'imposaient cependant, après la disparition de Marbod et de Vannius, les «rois» germaniques* [3], *parce qu'ils se trouvaient à la meilleure place pour organiser une nouvelle confédération de barbares*. Dans cette confédération leur prestige pouvait aller très loin, mais non pas aussi leurs établissements.

---

[1] II, 11, 28. Cf. Pârvan, *Dacia*, p. 222 et ailleurs.

[2] Les Costoboques au-delà des montagnes peucines *sont certainement ceux de Dacie*, mais, comme nous l'avons dit, pas des Daces, bien que peut-être mêlés à cette race. — Pour le roi Piéporus, dont il a été question plus haut, sa femme Ziaïs (nom probablement thrace), sa fille Titaïs, ses neveux Natopor et Drigisa, voy. *C. I. L.*, VI, 1801. Cf. Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 106-108 (où il est question aussi de leur participation ultérieure à la guerre contre les Marcomans). Voy. Capitolinus, *Marcus Aurelius*, XII; cf. Dio Cassius, LXXI, 12, à l'époque de Marc-Aurèle; sur leur pays. Pausanias, X, 34, 5; *Arch.-epigr. Mitt.*, XIII (1890), p. 189. — On a cité aussi Arsiétis et les localités d'Arséovia et d'Arsémion, les Amartophracées et les Cotins, les Sabosques, les Piengites et les Biesses, apportant à l'appui la localité de Karpis (cf. *C. I. L.*, VI, 1801). Pârvan *(Getica*, p. 220 et suiv.), qui met à côté les rivières de la March *(Marus)* et du Mureş, présente des similitudes séduisantes, mais dangereuses. Les Daoursii en Dalmatie seraient, d'après lui, des Daces blancs (d'après l'iranien *aoursou*-alb), selon le même *(ibid.*, p. 39), mais il oublie une chose: c'est que blanc signifie chez les Touraniens seuls — et les Daces appartiennent à une autre race — une simple direction de l'horizon.

[3] Aussi à Vienne, en France, un épitaphe de roi germain avec un nom romanisé: Septimius Aristomadius; *Rev. Arch.*, XXIII (1872), p. 340.

Il faut observer que, dans l'inscription qui nous fait connaître le nom et la famille de Piéporus, il est un « roi costoboque » et que, seulement pour sa femme, on dit, non pas qu'elle est Dace, mais qu'elle porte *le nom de Daca*, qui pouvait être employé aussi chez d'autres nations [1].

Cependant, en soi-même, et si on avait trouvé d'autres inscriptions à l'appui, il ne serait pas impossible que des éléments daces eussent passé, mais seulement pour une poussée inattendue, d'époque récente, à l'Ouest, jusqu'à cette Vistule, située si loin de leurs foyers.

On a exagéré peut-être les attaques sur la glace du Danube de ces Daces dans les provinces romaines, surtout en les présentant, ainsi que nous l'avons dit auparavant, non pas seulement, comme une nation guerrière, mais aussi, comme pour les Germains du *ver sacrum*, partis chaque printemps en expédition, comme une nécessité économique, pareille à celle qui jetait dans quelque *baranta* annuelle sur l'Iran les anciens Turcomans. Il est vrai que l'attitude des Daces à l'égard des Romains ressemble, sans être toutefois la même, à celle des races alpines qui, elles aussi, pillaient à de brefs intervalles, d'après Strabon, de même que les Cattes passaient le Rhin, et le fleuve était traversé par les Bataves à cheval [2].

Les Daces, — et c'est d'eux-mêmes que vient le nom de Daciscus, que les Romains ont emprunté seulement —, ainsi que toutes les races thraces, avaient cependant des moyens normaux de vie, non seulement comme pâtres, dont les troupeaux seraient montés jusqu'au Norique, où on trouve une « place où on lave les brebis », Ovilava [3] (et les Mocans d'aujourd'hui en descendent), mais aussi dans l'agriculture.

---

[1] D. M. Ziai, fil., Dacae, uxori Piepori, rigis coistoboncensis, Natoporus et Drilgisa, aviae cariss. b. m. fecer.; Dessau, ouvr. cité, I, p. 191, n° 854. Les Costoboques apparaissent plutôt comme des bandes qui attaquent aussi la région dace; ainsi un Daïzis Comozoïs tué par ceux-là; *ibid.*, II², n° 8501.

[2] Paribeni, ouvr. cité, I, p. 98, note 44. — Voy. aussi Demetrykiewicz, dans les *Jahrbücher* de Vienne, VII (1904), p. 152.

[3] *Eph. epigr.*, IV, p. 170, n° 598; *Arch.-ep. Mitt.*, XV, p. 71 et suiv. Cf. un *capitilavium* chez Isidore de Séville, *Origines*, VI, XVIII, 4.

Enfin il est certain que la chasse, occupation de grande prédilection pour les successeurs des anciens habitants dans ces régions, a été, elle aussi, un moyen d'alimentation pour une population qui, cependant, se composait, en première ligne, d'agriculteurs et de pâtres. Lorsqu'on a parlé de cerfs chez les Gètes (et même chez les Myses) et en Scythie, ceci signifie qu'on a pensé aux Daces [1].

Ce qui a donné un grand essor à la race a été cependant la résurrection de la royauté sacrée, qui paraissait avoir été interrompue, le pouvoir étant partagé entre les chefs de vallées. Or, *Décébale apparaît à leur tête, annulant toute autre initiative.*

Les tentatives faites par Vannius de créer un empire des Suèves en Europe centrale [2] et les mouvements des Sarmates, qui se créent une place dans la Puszta, se sont terminés par une concentration dace vers l'Est et le Sud-Est [3]. Elle a amené d'elle-même une action militaire qui, dans le passé le plus lointain, se relie à celle qui avait réuni les Dalmates, les Thraces et les Pannoniens. Il ne faut pas oublier que sous Domitien apparaît, sur des monnaies d'or portant, naturellement, aussi l'effigie du César, un nouveau roi thrace, Rascuporis II [4].

Il faut observer aussi que, dès cette époque, avant les combats de Décébale contre Domitien, commence le dispersement des Daces, à côté de celui des Bcsses et des Dardanes, des Moeses, des Thraces, de toutes les tribus jusqu'aux Krobyzes, qui nous fait voir des représentants de la Thrace dans tous les coins du monde romain [5]. Et bientôt

[1] Arrien, *Kyng.*, XXIII.

[2] Pour le *limes* de Pannonie, voy. les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1929, p. 3 et suiv.

[3] Voy. Pline, *Hist. Nat.*, IV, 25: « Campos et plana Iazyges Sarmates; montes vero et saltus pulsi ab his Daci ad Pathissum amnem, (a) Maro, sive Duria est, a Suevis regnoque vanniano dirimens eos; adversa Bastarnae tenent aliique inde Germani ».

[4] Gsell, *Histoire de Domitien*, p. 208; Schiller, ouvr. cité, p. 531, note 2.

[5] Les noms ont été recueillis par Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 84, note 2; p. 96, note 2.

on rencontrera des Thraces, en général, même dans la garde personnelle de l'empereur [1].

Une vraie révolution avait lieu ainsi à ce moment dans le monde thrace du Sud, comme aussi dans celui du Nord. Boïrébista avait tendu vers la Mer Noire, malgré sa victoire sur les Celtes de la Save. Ce qui signifie que, Dace d'origine, il rentrait dans le sens de la royauté gète des régions odryses et triballes. Ses successeurs portent des noms qui renvoient au même héritage: nous avons montré qu'Orolos a un nom sud-thrace, Dapyx un nom illyre, Cotiso étant appelé d'un nom, emprunté à un dieu ou à une déesse, qui est si populaire pendant des siècles, au-delà du Danube, et que Génoukla était sur l'emplacement où autrefois Dromichaitès avait eu sa cité d'Hélis et que, là, les rapports étaient avec les Bastarnes.

En fait de noms, en fait d'établissements et en fait de direction, ce qui se passe maintenant est tout différent. Hier, Boïrébista avait un nom celte, pris aux Scordisques, aux Taurisques, aux Lybisques; maintenant, Dicomès seul aurait été en rapport avec le Dicéneus et avec le *Dicebal* dace. La nouvelle capitale est dans les montagnes de Transylvanie. Tous les rapports sont établis avec les Iazyges et, par leur moyen, avec les Germains de Vannius. L'État tend à se développer dans cette autre direction.

Ceci *est le résultat de l'oeuvre d'Auguste.* Soumettant l'Illyricum pendant sa jeunesse, au prix du sang largement répandu, envoyant des soldats dans les contrées où Antoine avait été vaincu et ses légions couvertes de honte l'une après l'autre, se mêlant à toutes les querelles royales jusqu'aux Odryses et aux Besses de l'intérieur, il avait poursuivi cette domination, déjà soulignée, sur les cités grecques du Pont occidental, qui, jadis, n'ayant pas trouvé d'appui dans Rome troublée par les guerres civiles, s'étaient jetées dans les bras de Boïrébista. Le chemin est fermé ici. Ce qui peut rester, ainsi que nous l'avons vu, c'est un pauvre roi clientélaire,

[1] Le même, ouvrage cité, *passim.*

écrivant des vers dans le langage de ses patrons, comme ce Kotys à l'héritage duquel se mêleront, d'une façon impérieuse, les Romains, de même que dans les régions de domination indirecte du Pont et de l'Arménie.

Entre Daces et Gètes, il y avait eu aussi une période intermédiaire, pendant laquelle, visiblement, on cherchait une direction. C'est pourquoi, sous Néron, le poète Lucain fait une distinction nette, qu'on ne trouve pas ailleurs, entre le Gète et le Dace, considérés comme appartenant à deux nations différentes, parce qu'il y a encore deux sens militaires et politiques.

Mais Tibère a soumis les Salasses et les autres nations de Rhétie. Le Norique et la Vindélicie, la Pannonie avaient pénétré depuis longtemps dans la vie romaine, se romanisant sous le rapport politique. La chaussée romaine avançait rapidement, vers l'endroit où l'État barbare fut essayé, de plusieurs façons. L'État germanique de Vannius, l'État sarmate des Iazyges, l'État dace de Décébale présentent chacun la tendance de dominer une confédération barbare qui s'est appropriée la technique romaine et vit aussi d'après des idées empruntées à Rome.

C'est de là que vient la tragédie même de Décébale.

Décébale ne fera donc que reproduire, par dessus Vannius, ce Marbod, « barbare de naissance plutôt que d'intelligence », *(ratione)*, qui avait eu un *certum imperium*, une domination, un État comme celui des Romains, et une *vis regia*, « une conscience royale ». Vannius, de son côté, rallie tous ses voisins et attire vers lui tous les fuyards [1]. Lui aussi se crée une armée de « discipline presque romaine ». On le voit également parler aux Romains, tantôt implorant la paix, tantôt comme un égal, *pro pari*. Il est plus que probable que la révolte de la Pannonie et de la Dalmatie, qui avait empêché l'action déjà préparée contre le Danube moyen, où était descendu Marbod, ne venait que d'une conspiration de celui-ci, qui a été

[1] Gentibus hominibusque a nobis desciscentibus erat apud eum perfugium; Velleius Paterculus, II, CIV.

le premier à émettre l'idée, provoquée peut-être par la tentative, sur d'autres bases de civilisation, de Mithridate, *d'opposer l'État barbare comme tel à l'État romain, idée jusqu'à laquelle les Germains ne s'étaient jamais élevés*. Il avait eu des rapports avec Arminius, le destructeur de l'armée romaine de Varus, dont la tête lui fut envoyée [1], et il était arrivé à se faire admettre et honorer par Tibère [2].

Alors que le nom de Boïrébista a un son celte [3], celui de Décébale [4] rappelle le nom des Triballes, de même origine, auxquels paraît avoir appartenu la localité de

[1] *Ibid.*, CXIX.

[2] *Ibid.*, CXXIX: « Quam illum et honorate, necnon et secure continet ».

[3] Mais voy. aussi la localité de Beribis, Beibis; Pârvan, *Getica*, p. 227.

[4] Un Iturée porte le nom de Bascathes Decebali; Tomaschek, *Brumalia und Rosalia*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1869, p. 368 (d'après Ackner et Müller, *Urkundenbuch*, n° 867). Il cite aussi un autre, Manimus Iarombali *(C.I.L.*, I, 1234). Pour les formes *Decebalus* et *Decibalus*, Gsell, ouvr. cité, n° 206, note 11. *Decibalus* est la meilleure forme. Plus loin un Dréibalis, fils de Rapékès, à Olbia; *C.I.Gr.*, n° 2067. On soupçonne aussi un Ouarzbalos dans la même localité, n° 2070. Un Aréibalos, sans doute Asiatique, à Tomi; *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 20, n° 39. De même Rogébal, dont il est dit clairement que c'est un Ituréen; Dessau, ouvr. cité, I, p. 305, n° 2511. Aussi le nom du dieu Brigbel, dont il sera question en parlant des cultes orientaux de la Dacie, a la même finale. Un *Δικέβαλος Δικέδ*, dans les Balcans; *Izvestia* bulgare, VIII, p. 97. En général, cf. Rösler, dans les *Berichte* de l'Académie de Vienne, XLV (1864), p. 353 et suiv. Décébale sur un graffito de Transylvanie; *Arch.-ep. Mitt.*, VI, pp. 143—144, n° 28. Du reste, ce nom, pour lequel nous avons préféré la forme Dicebalus (chez les Romains il y a visiblement l'influence de la forme *decem)*, doit être rapproché de celle de Dikénaios, ainsi que de celle de Dicomès; il a été transformé, ainsi que le croit Mateescu *(Ephemeris dacoromana*, I, p. 189), dans la suite, en Decianos, comme Mucapor en Mucianus. Pour le second nom de Décébale: Diuppaneus, voy. un Dyrpanès dans une inscription d'Olbia, citée aussi par Mateescu, *loc. cit.*, p. 189, note 1; cf. *ibid.*, p. 230, note 5. Dierauer a prouvé, par l'inscription de Trajan lui-même, qui donne le nom du vaincu, qu'il faut prendre Décébale comme nom propre, et pas Diuppaneus (Mateescu, *loc. cit.*, p. 67, note 2). Pour la première partie du nom, comme pour celui de Dikénaios, *ibid.*, p. 210. Des personnes privées ayant ce nom, *ibid.*, p. 224, note 9. Pour la finale *balus*, qui serait en rapport avec un nom thrace de Dionysos (aussi des noms sarmates ayant ce suffixe), *ibid.*, p. 224, note 9. Puis le même, *ibid.*, II, pp. 227—228. Depuis longtemps Rösler *(Rom. Studien*, p. 35) avait signalé la glosse d'Hésychius: *βάλης-βασιλεὺς* en langue phrygienne.

Chertébalos, sur le Danube [1]. Il est roi, mais, maintenant, sans un prophète à son côté, étant donc chef laïque d'une nation de guerriers et entouré d'une aristocratie militaire, ces *tarabostes*, ces *piléates* portant le bonnet phrygien, la *katchioula (căciula)* des Roumains d'aujourd'hui, qui peut n'avoir pas été de peau de brebis, mais ce bonnet de fourrure de renard dont parlent tant de témoignages sur les Scythes et les Gètes, à commencer par celui d'Hérodote lui-même [2].

A son tour, Décébale apparaît ainsi comme le chef d'une confédération, *comme le représentant de toute la barbarie libre*. Trajan a cru que le moment était favorable pour, d'un seul coup, la détruire ou se la soumettre. Mais, plus tard, après un demi-siècle, un rassemblement pareil, sous le même drapeau, sera fait, plus loin vers l'Ouest, par la coalition des Quades et des Marcomans, qui comprendra aussi, dans le combat contre Marc-Aurèle, tant de descendants de ces Daces qui avaient échappé à l'esclavage romain [3]. Enfin, après deux autres siècles, un Attila aura entre ses mains la même force formidable, sortie de la soif de liberté, donc de toutes les origines et parlant toutes les langues. Du reste, dans les souvenirs d'une époque ultérieure, tout ce qui est d'origine opposée à Rome, Suèves, Alamans, Francs, Goths mêmes, ne représente pas autre chose que de pareilles associations militaires défensives des barbares.

Il est certain que des Slaves aussi sont entrés dans la confédération de Décébale [4]. On ne peut pas expliquer

[1] Ptolémée, II, 14 (15), 3. Signalé par Pârvan, *loc. cit.*

[2] Voy. Dio Cassius (non pas le Chrysostôme), cité chez Jordanès, *Getica*, bien qu'on eût essayé d'une étymologie latine; Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 118—119. Ces couvre-chefs sont restés dans la Bithynie et dans la Phrygie (les « bonnets phrygiens » de la révolution française).

[3] Voy., du reste, un excellent article de M. James Smith Reid, dans l'*Encyclopedia Britannica*, XXVII, p. 158. Ailleurs: « Like Marbodus he (Decebalus) was able to combine the force of tribes commonly hostile to each other, and his military ability almost went the length of genius ».

[4] Nous venons d'apprendre que Húnfalvy *(Die Rumänen und ihre Ansprüche*, p. 18) a été le premier à admettre aussi des Slaves dans l'ancienne population de Transylvanie. Cf. aussi les opinions de Hrusevšky, dans sa *Geschichte des ukrainischen Volkes*, I.

autrement la richesse de vieux noms slaves dans cette citadelle à travers laquelle il n'y avait pas de chemins pour aller vers les Balcans, but de tout mouvement, à toutes les époques, de ces races. Ces noms slaves ne sont pas de ceux qui, adoptés par les Roumains, ont un sens dans notre langue.

Dans tout ce que possède et fait le roi dace, on voit donc dès lors ce que nous avons nommé le «Sceau de Rome».

Les tours daces, couvertes de bardeaux, comme celle de Grădiştea Muncelului à 1215 mètres de hauteur, de sorte qu'on l'aperçoit de Haţeg [1], de Costeşti ou de Piatra Roşie, peuvent être mises en rapport avec les guerres de Décébale, mais on a observé des éléments de technique romaine, de même que des signes distinctifs de maçons grecs [2].

Une cinquantaine d'années plus tard, les Quades et les Marcomans se targuaient, devant Marc-Aurèle, d'avoir des bains et d'autres éléments répondant aux nécessités d'une vie de civilisation avancée, et qu'en conséquence l'empereur n'a pas de raison d'employer un prétexte de culture pour attirer vers lui, de leur territoire, des hommes libres et des esclaves [3].

Même avant la conquête de la Gaule par César, Vercingétorix écrivait son nom en latin sur des monnaies d'or [4]. Avant l'attaque romaine, sous Claude, contre la Grande-Bretagne, les maîtres celtes de l'île frappent des monnaies à inscriptions latines, dans lesquelles ils prennent le titre,

[1] Voy. Fr. et H. Müller, dans l'*Archiv f. sieb. Landeskunde*, XVI, p. 293 et suiv. — Chez les Perses une «regio romano more aedificata»; Ammien Marcellin, XXIV, 5, 1.

[2] Teodorescu, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.* pour la Transylvanie, 1924, 1929, 1932; Nestor, ouvr. cité, p. 172, note 10.

[3] Dio Cassius, LXXI, 20. L'œuvre de ce dernier, telle qu'elle a été appréciée par l'insignifiant Byzantin Xiphilin, est la seule source. Des parties perdues parlaient aussi des coutumes et des établissements des Géto-Daces. Leurs attribution, d'après les citations de Jordanès, à Dion le Chrysostôme, simple rhéteur que n'intéressaient ni l'histoire, ni l'historiographie, doit être, ainsi que nous l'avons déjà dit, abandonnée. La mention concernant l'Italie prouve aussi qu'il est question de Dio Cassius; *Getica*, p. 97.

[4] Jullian, ouvr. cité, IV, p. 281.

d'emprunt romain, de *reges* [1]. Vannius aussi a laissé des monnaies à légende latine [2]. Nous avons le droit de croire *que Décébale et beaucoup des siens connaissaient le latin même avant d'avoir affronté les légions de Domitien.*

Les Boures du Danube, qui apportent devant Trajan, sur une « éponge » (en roumain: *burete*, d'origine sans doute latine) [3], une inscription latine pour montrer ce qu'ils désirent, — quoi qu'on puisse croire sur le compte de cette éponge, sortie probablement de l'imagination naïve des auteurs du récit —, prouvent avoir eu l'emploi de l'écriture. A certaines opinions récentes, qui présentent, alors que la Pannonie et les régions voisines étaient parfaitement latinisées, jusqu'à des possibilités d'élégance dans l'expression, les régions géto-daces comme étant comprises, de même que la Gaule méridionale [4], dans le domaine exclusif de la civilisation grecque, opinions que, du reste, rien n'appuie [5], sont détruites par ce seul argument. Les Buricii de Végèce [6] ne paraissent pas devoir être mis en rapport avec ceux-ci.

Décébale est ainsi un roi barbare dans le sens le plus large et le plus vague du mot: sa situation est plutôt celle *d'un médiateur entre la vraie barbarie et la civilisation gréco-romaine*. A côté de lui, à l'époque d'Auguste, les Pannoniens connaissaient le latin, « beaucoup d'entre eux ayant aussi une initiation libre et étant habitués aux exercices de l'esprit » [7]. Les Daces ne pouvaient donc pas rester étrangers à cette direction. Du reste, en ce qui concerne leurs rapports avec

---

[1] Haverfield, *The Romanization of Roman Britain*, p. 24.

[2] Mommsen, *Römisches Münzwesen*, p. 696.

[3] Sur une garde d'épée (car c'est un autre sens de μύκης) voy. Dierauer, ouvr. cité, p. 83, note 3.

[4] Mais il y avait aussi un caractère spécial pour un son pareil au *théta* grec. Plus tard, aussi l'alphabet latin; Jullian, ouvr. cité, II, pp. 376—377. Il y a eu aussi des alphabets des « Ibères ou Celtes italiens »; *ibid.*, p. 377; cf. *ibid.*, p. 375 et suiv.

[5] Cette opinion a été présentée par l'archéologue magyar Alföldi, dans un ouvrage récent. *Mais ceci on peut l'admettre seulement pour Boïrébista, qui a été plutôt un Gète du Danube, comme État, qu'un Dace de la montagne.*

[6] *Scriptores rei mil.*, IV, 2.

[7] Velleius Paterculus, II, cx.

le monde déjà romanisé, ils devaient avoir eu un large contact aussi avec les Illyres, avec lesquels ils fraternisaient dans la guerre ou pour le commerce. Des monnaies de Corcyre Noire, de l'île de Pharos et même certaines de Sicile, qu'on a trouvées dans le village de Cisnădia [1], près de la ville de Sibiiu (Hermannstadt), montrent ces rapports avec les régions illyres. A Rahău, autre village de Transylvanie, on a trouvé de la monnaie de Dyrrachium et de Macédoine [2]. A côté des tétradrachmes de Thasos et de certaines monnaies barbares, dans la région Huniedoara (Vajda-Hunyad), on a déterré des drachmes d'Apollonia et de Dyrrachium [3].

C'est donc dans ces conditions, que nous avons dû fixer pour montrer le rôle historique qu'il a joué, qu'apparaît à la tête des Daces, par la renonciation du vieux roi Duras, Décébale, auquel certaines sources, comme Jordanès [4], d'après Orose [5], et celui-ci même d'après la partie perdue de Tacite, donnent aussi l'attribut de Diuppaneus, ce qui, d'après l'analogie phonétique entre Dierna, Tserna, Cerna (prononcez: Tcherna), donnerait la forme *jupaneus*, peut-être *joupan*, les Slaves ayant dû alors accepter l'ancien terme dace [6].

L'avènement de Décébale sur le trône d'une barbarie de caractère royal signifiait la guerre. Plus tard, Appien présente les Daces comme une nation « âpre et aimant les combats » [7]. L'esprit guerrier on l'entrevoit aussi par l'inauguration des nouveaux drapeaux avec le « dragon », un *balaur*

[1] Goos, *Chronik*, p. 270. Cf. aussi M. Macrea, dans *Anuarul Inst. des Studii Clasice*, II, pp. 155—156.

[2] *Ibid.*, p. 48.

[3] *Ibid.*, p. 56. Pour des monnaies romaines en or à Semlin, Ljubić, *Der Fund römischer Goldmünzen aus dem ersten Jahrhunderte der Kaiserzeit gemacht in Semlin*, Agram, 1876.

[4] *Getica*, I, 3 (éd. Mommsen, p. 76).

[5] VII, 10.

[6] Mommsen, table des noms dans l'édition de Jordanès, p. 149; il mentionne une inscription chez Muratori: « Dis Manibus Diuppaneus qui Euprepes, Sterissae filius, Dacus ». Donc il est question d'un Dace, fils de Stérissa, qui porte aussi le nom grec de Beau, *εὐπρεπής*.

[7] *Bellum civile*, II, 110. Il ajoute aussi l'adjectif *γεῖτον*.

roumain,— et ce dernier terme ne pourrait être que dace,— sous lequel [1] marchaient les guerriers tatoués [2], poussant des cris de combat [3].

2. DOMITIEN RESTAURATEUR DE L'ORDRE DANUBIEN

La guerre contre ce César des Barbares [4] s'imposait. D'autant plus que la conscience romaine à ce moment croyait que, par la conquête, on rendait service aux vaincus. Pline l'Ancien montre combien le Nord est désert et pauvre, chez les Germains chauques, qui vivent dans des forêts — *silvae roburum vastitas intacta aevis et congenita mundo* — de la pêche seule et il ajoute: *Et hae gentes, si vincantur hodie a populo romano, servire se dicunt* [5].

Le nom, devenu familier à Rome, des Daces, des Gètes, sur le ciel desquels auraient brillé les étoiles du Nord [6], est mentionné plus d'une fois par le poète Martial (de même que celui des Alains sarmates [7]). Il augure à la cuirasse de Domitien, formée de mailles en ongles de sangliers, d'être une protectrice contre les « flèches sarmates » et plus fortes « que le dos gète de Mars » [8]. L'imagination de Martial voit le Nord glacé, « l'âpre Peucé », « l'Ister qui se réchauffe par

[1] D'après Ammien Marcellin, XVI, 10, et Arrien, *Tactica*, XXXV, 3, Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 120. Voy. aussi l'éloge de Décébale chez Suidas, *sub v.* δεινὸς.

[2] Pomponius Mela; Pline l'Ancien, VII, 50; XXII, 2; Arrien, XXII, 8, 30, cité par Tomaschek, ouvr. cité, I, pp. 117—118.

[3] Arrien, *Tactica*.

[4] Une tentative de trouver le portrait de Décébale sur la colonne de Trajan, par M. Émile Panaitescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, p. 387 et suiv.

[5] *Hist. Nat.*, XVI, 1. Au contraire, Tacite, en pessimiste, déplore les pertes de soldats en Germanie, Pannonie, Dacie, Moesie, etc. (*Agricola*, ch. 41).

[6] Martial, VI, LVIII: Getici, sidera poli.

[7] VII, 80. Carpus, comme nom d'agriculteur, *villicus;* VI, XXXIX. En échange, le nom des Suèves, cependant si menaçants, pour Rome, manque. Les mentions d'autres barbares sont rares.

[8] Invia sarmaticis, domini lorica, sagittis
Et Martis getica tergore fida magis; VII, II.
Pour son retour de la victoire « sarmate »; *ibid.*, VI.

le choc des fers à cheval » barbares [1]. Certainement l'écrivain ne pense pas autant à des cas mythologiques qu'au dragon dace et aux forêts de Décébale, lorsqu'il parle du « grand dragon qui, d'après les chants des poètes, garde les taillis scythes » [2]. Car les Daces sont à ce moment les principaux ennemis de l'Empire, ce qui n'empêche pas Martial de mentionner aussi les Thraces du Rhodope et de l'Hémus [3]. Il lui semble que Domitien est tellement fort que le Dace est devant lui comme un enfant qu'il ne peut pas prendre au sérieux.

Non timeat dacus Caesaris arma puer [4].

Mais il ne soupçonnait pas l'embuscade que le même Dace tendra à Fuscus, l'ami qu'il chérit [5], dans sa lutte avec un ennemi « enfant ».

Dans la *Thébaïde*, de même que dans les *Silvae*, un autre poète, Stace, montre Domitien combattant les Daces, qui descendent de leurs « cimes », « de leurs habitations âpres », de la « montagne » [6].

L'ordre établi, avec tant de difficulté, sous Auguste, par Tibère, pour réfreiner les incursions, assez fréquentes alors, des Daces, avait été brisé par la fatalité des luttes pour le trône. Quand les légions de Syrie, amenant Vespasien, restaient en face de celle des Gaules, qui soutenaient Vitellius, la Bretagne à peine conquise s'émeut et, à l'autre bout du monde barbare, les Daces, qualifiés par Tacite de « nation qui n'est jamais sûre », ce qui suppose des ententes antérieures avec eux et un certain hommage de leur part, se jettent sur la frontière, pour être arrêtés seulement par

[1] Hiberna quamvis Arctos et rudis Peuce.
Et ungularum pulsibus calens Hister; VII, VII.

[2] Ut magnus draco quem canunt poetae
Custodem scythici fuisse luci; XII, LIII. « Histro absoluta testa » renvoie aux mêmes régions *(ibid.*, LXIII).

[3] *Epigrammatum liber*, III.

[4] I, XXII.

[5] *Thebais*, I, 20; *Silvae*, I, 17, 80; III, 169.

[6] II, XVI. Trois légions en Moesie, V, XIII.

l'apparition d'un général romain de grande expérience. N'est pas sans rapports aussi le mouvement d'Anicet, dans le Pont, et la descente de ces barques qui, au milieu d'une tempête, pouvaient être couvertes; les Romains de Mucien se retirèrent sous la protection de Byzance [1]. La Germanie donnera, elle aussi, la révolte de Civilis, qui rouvre l'ancien problème de l'Europe centrale. Des craintes étaient manifestées même du côté de l'Afrique.

Les Lyges, contre lesquels combattent les Suèves, alliés des Iazyges, paraissent avoir été des Gaulois d'origine ligure; la demande de secours de la part de ces derniers met en mouvement sous Domitien les légions romaines.

C'est à cause de ces mouvements de populations et des circonstances qu'ils avaient créées que le roi dace Duras, mentionné seulement un demi-siècle plus tard par Dio Cassius, crut devoir se retirer [2]. Depuis longtemps les Daces s'agitaient: la retraite des troupes romaines pour la guerre civile leur avait ouvert un chemin de proie vers la Moesie [3]. La continuation de leur invasion avait été arrêtée seulement par l'appel de Fonteius Agrippa, qui commandait en Asie, pour gouverner cette Moesie menacée [4]. Mais la crainte de voir les invasions recommencer, persistait [5].

De fait, il est question de toute une commotion dans la région où la Tisa se déverse dans le Danube. Les Iazyges Sarmates [6], auxquels on avait accordé une alliance, s'étaient réunis aux Suèves des rois Sida et Italicus, d'anciens clients, mais un danger sarmate menaçait dans la région de la Save. La révolution barbare devait être arrêtée à tout prix. Après

[1] *Ibid.*, III, 47. A. Sinope, un roi Scydrothémis; *ibid.*, IV, 84.

[2] LXVII, 6.

[3] Tacite, *Historiae*, III, 46: « Mota et Dacorum gens, numquam fida, tunc sine metu, abducto e Moesia exercitu ».

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, IV, 54.

[6] Voyez, à l'époque de la guerre: « in Sarmatis expeditio fingebatur »; *ibid.*, IV, 4. Des combats plus anciens contre eux, *ibid.*, III, 24. Une alliance avec les Daces, *ibid.*, IV, 54.

la défaite d'Oppius Sabinus [1], Domitien, qu'à l'encontre de l'opinion courante, Tacite nous montre continuellement actif, intervient alors personnellement, envoyant de son camp, fixé dans la Moesie elle-même, tour à tour trois généraux, ou, si l'on admet que l'un d'eux appartient à l'époque de Titus, deux seulement. L'un sera vaincu, l'autre vaincra, et c'est pourquoi Tacite dit: *cladibus mutuis* [2].

A côté de ce qu'on peut détacher comme élément historique certain de la mention vague sur la défaite et la mort de cet Oppius Sabinus, envoyé par l'empereur sur la rive gauche du Danube [3], quelque chose est connu sur cette guerre par les seuls fragments de récit donnés par Dio Cassius, qui n'est, de fait, qu'un courtisan de l'empereur Commode, présentant des bruits scandaleux et poursuivant de ses anecdotes tous les empereurs, depuis Néron jusqu'à Trajan. Il en est ainsi pour l'expédition de Cornélius Fuscus, tout aussi malheureux qu'Oppius Sabinus [4], puis de celle de Tettius Julianus [5] et de la bataille de Tapae, dans le Banat (pas à Tăpia, qui n'est qu'une *tabia*, c'est-à-dire un camp turc, mais à l'un des deux défilés par lesquels, d'après Jordanès, on entrait en Transylvanie).

---

[1] D'après une autre source, Jordanès, *Getica*, p. 76, parle des expéditions d'Oppius Sabinus et de Fuscus contre Durpaneus.

[2] *Historiae*, I, 2.

[3] Suétone, *Domitien*, VI, l'affirme. Le renseignement doit être pris avec critique.

[4] Tacite, *Ann.*, IV, 4; Dio Cassius, LXVII, 10. A côté d'Orose et de Jordanès, Juvénal (IV, 112) et Martial (voy. aussi Xénopol, *Istoria Românilor*, éd. de 1913, I, p. 125, notes 30, 31; Paribeni, *Optimus Princeps*).

[5] Tettius ou Tertius Julianus n'était pas non plus un inconnu. Alors que les légions de Moesie et celles de Pannonie préparaient leur réunion, qui a décidé de la guerre civile, Aponius Saturninus, gouverneur de la Moesie, voulut tuer ce camarade, alors légat de la septième légion, qui échappe, ayant été conduit, par des guides expérimentés, à travers les défilés de l'Hémus. Il ne participa plus à la guerre, allant chercher individuellement Vespasien (Tacite, *Hist.*, II, 85; cf. *ibid.*, I, 79). Pour sa fidélité envers celui-ci on lui prendra la préture (*ibid.*, IV, 11, p. 39), que Domitien lui restitue (*ibid.*, 40). Cf. Gsell, ouvr. cité; Köstin, *Die Donaukriege des Domitian*. Cf. le travail de M. Gabriel Téglás sur la défense du Danube jusqu'à Trajan, Budapest, 1894. Julianus avait commandé aussi en Numidie.

Des renseignements conservés chez le Byzantin postérieur, Pierre le Patrice, présentent un Décébale qui défie Rome lorsqu'après son offre de paix on envoie comme une menace contre lui les légions de Cornelius Fuscus. Si, aurait-il dit, chaque Romain donnait deux oboles, c'est seulement alors qu'il s'arrêterait dans la poursuite de son inimitié [1].

Mais Décébale n'apparaît pas comme un héros isolé et comme un chef sans compagnons. Un « frère », Diégès [2], est présenté venant chez les Romains au nom du roi, mais la couronne que pose sur sa tête Domitien semble avoir été destinée au maître, et pas à l'ambassadeur. Un Vézina conduit les troupes au moment du combat décisif. Le stratagème des arbres à demi coupés et des armées cachées derrière eux, qu'aurait employé Décébale lui-même pour arrêter les Romains, ne peut être autre chose que le moyen employé contre les Polonais par les princes moldaves du XIV-e siècle, puis par Étienne-le-Grand, dans la forêt de Cosmin, car il est question certainement d'arbres qu'on a sciés en conservant l'écorce pour les renverser sur un ennemi à l'armement pesant [3].

La soumission finale de Décébale au bout de cette guerre est de toute évidence. Elle a été reconnue aussi par la critique moderne, grâce aux recherches si approfondies, d'un von Premerstein.

Martial n'est pas, sans doute, un écrivain respectable. Il peut être accusé de flatterie, mais il n'y a rien de non-historique dans le contenu de cette épitaphe dans laquelle il déplore la mort de Cornélius Fuscus [4], l'homme qui, alors « jeune, d'une famille illustre» [5], avait joué dans la guerre civile un grand

[1] Fragm. 4 (éd. Bonn, ou *Fragm. hist. gr.*, IV). — Voy. encore Zonaras, d'après Appien, II, pp. 508—510; et Photius, *Bibliotheca*, 57, cité par Gsell, ouvr. cité, p. 346, note 1.

[2] Un *Διήγολις*, « roi des Kaïnes » thraces; Strabon, XIII, IV, 2; Un autre chez Diodore, XXIII, 14 et suiv.

[3] Dio Cassius, LXVII, 10.

[4] Voy. aussi la mention de la « conjunx Fusci » comme une femme riche, chez Juvénal, *Sat.*, XIV, v. 45; cf. XVI, v. 46.

[5] Tacite, *Hist.*, II, 86. Cf. *ibid.*, III, 4, 12, 42, 66; IV, 4.

rôle, étant tour à tour procurateur de la Pannonie, après avoir quitté l'ordre sénatorial, et avait préféré servir à ses risques Vespasien dans la flotte de Ravenne, avec des Dalmates et des Pannoniens qui, s'étant révoltés, capitulent devant lui [1]. Son intervention avait été décisive pendant la guerre italienne pour la couronne impériale [2]. Dans les vers du poète d'épigrammes, il apparaît comme jadis gardien de l'Empire et sénateur (*sacri lateris custos Martisque togati*). Et il ajoute que sa tombe en terre dace ne peut plus craindre les insultes (*non timet hostiles jam lapis iste minas*). Mais, quel qu'eût été le sort ennemi qui l'a fait périr, le vainqueur dace a dû supporter le lourd joug romain sur son cou dompté, et l'ombre victorieuse du général sacrifié domine la forêt soumise enfin à l'esclavage:

Grande jugum domita Dacus cervice recepit
Et famulum victrix possidet umbra nemus [3].

Il y a dans ce morceau pieux de Martial la mention d'une pierre qu'il faut poser sur la place même qui rappelle ce sacrifice. Donc, *cet endroit était devenu territoire romain* [4].

La perte d'un homme de la valeur, du rôle important qu'avait joué Cornélius Fuscus a dû avoir le plus large écho à Rome et, comme la famille de Vespasien avait tant d'obligations envers celui qui avait vaincu Vitellius, le devoir moral le plus élémentaire demandait une expédition nouvelle et immédiate pour faire payer aux barbares ce sanglant succès

[1] *Ibid.*, III, 12.

[2] *Ibid.* C'est pourquoi il gagne les *praetoria insignia; ibid.*, IV, 4.

[3] Au début:

> Ille, sacri lateris custos Martisque togati,
> Credita cui summi castra fuere ducis,
> Hic situs est Fuscus. Licet hoc, Fortuna, fateri:
> Non timet hostiles jam lapis iste minas (*ibid.*, VI, LXVI).

[4] Pour la perte de Cornélius Fuscus, voy. aussi Gsell, ouvr. cité, pp. 214—215. Le passage d'Orose, VII, 10, pris dans celui où Tacite parla t d'une façon plus large sur l'absence du nombre des morts, est difficilement intelligible. Tout de même ce n'est pas par « patriotisme » que Tacite se serait tu sur le nombre de ceux qui étaient tombés (Gsell, ouvr. cité, p. 215).

gagné par une surprise dans des lieux sauvages de forêts impénétrables [1].

On n'a donc pas compris le sens du traité conclu par Domitien avec Décébale [2], le considérant comme une preuve de lâcheté de l'empereur qui, ayant été vaincu d'une façon honteuse, aurait payé à son vainqueur un « tribut » et l'aurait aidé à pouvoir résister n'importe quand aux Romains par les artisans mêmes qu'il s'était fait céder pour élever des fortifications. Mais *ces artisans ne fortifiaient le territoire du roi qui était entré dans la clientèle romaine et que l'empereur entendait employer, que contre les Sarmates et les Germains restés ennemis*. Et, de fait, une inscription montre des expéditions contre ceux-ci, Marcomans, Quades, Sarmates, « à travers le pays du roi Décébale » *(per regnum Decebali regis)* [3].

Ensuite Domitien, présenté d'une façon injuste par la flatterie de Pline le Jeune envers Trajan et par le groupe républicain parti à l'attaque pour détruire une tyrannie qui lui paraissait de style asiatique, ce Domitien, qui a sa part, importante, dans l'augmentation du *limes* du Rhin contre les Germains et qui, donc, peut être considéré, en dépit des calomnies habituelles dans certains cercles romains, tout aussi peu nul sous le rapport militaire que, jadis, Néron, dont nous avons vu les grandes pensées concernant l'Orient, n'a pas envoyé contre Décébale des forces plus grandes que

---

[1] Suétone a, ainsi que nous l'avons dit, après la mention de la légion et du légat perdus dans la lutte contre les Sarmates, seulement la brève mention de la mort d'Oppius Sabinus et de l'expédition vengeresse de Cornélius Fuscus (*Domitianus*, VI).

[2] Voy. aussi Patsch, *Zum Dakerkriege des Cornelius Fuscus*, dans les *Jahreshefte des österreichischen Instituts*, VII (1904), p. 71 et suiv. Pour le diadème donné à Diégès pour son frère, voy. un précédent dans le couronnement par Néron de Tiridate, roi d'Arménie; Suétone, *Néron*, XIII. Domaszewski voit en Diégès un « Clientelfürst in der Kleinen Wallachei » (*Rheinisches Museum*, XLVIII, p. 241, note 3).

[3] Voy. dans le *Philologus*, LXVI[1] (1907), p. 161 et suiv.: Domaszewski, *Beiträge zur Kaisergeschichte*. A Balbek une inscription de C. Velius Rufus, « Salvi filius », « donis donato ab imp. Vespasiano et imp. Tito, etc., item donis donato corona murali hastis duabus, vexillis duobus, et bello Marcomannorum, Quadorum, Sarmatarum, *adversus quos expeditionem fecit per*

celles de Tettius Julianus seulement parce que le roi dace n'était pas un de ces adversaires contre lesquels doit se lever tout un Empire. Les succès sur le Danube, — et il faut compter que la Dacie était envahie presque pour la première fois et on ne faisait qu'en tâter les frontières, jusque là impénétrables, — n'avaient pas, pour la totalité de l'État romain, plus d'importance que les défaites des Anglais d'hier dans leurs luttes contre les Boers de l'Afrique méridionale. Du reste, Trajan lui-même pourra être vaincu par les Arabes à Hatra et contraint de se retirer sur la ligne du Tigre.

On sait que le combat des Anglais en Afrique méridionale s'est terminé par une victoire qui laissa au vaincu toute son autonomie. De même Domitien aussi crut qu'après avoir appris à Décébale que les légions, arrêtées un moment par une mauvaise fortune passagère, doivent nécessairement terminer par une victoire, il valait mieux pour l'Empire se créer, comme dans le Bosphore, une royauté clientélaire.

La rive du Danube, l'empereur l'avait maintenant. Pour le prouver, il ne suffit pas d'une mention dans les sources, comme après la première guerre de Trajan, ou le nom, qu'on croyait jusqu'à hier dater de ce moment même, d'une colonie romaine sur cette rive gauche, à Droubétis, mais c'est qu'avant tout *la flotte de Moesie était maîtresse sur le Danube. Ceci*

regnum Decebali regis Dacorum, corona murali, hastis duabus, vexillis duobus » (p. 164). Cf. Dio Cassius, LXVII, 5, 7. Ensuite il est procurateur de la Pannonie et de la Dalmatie. Il est disgrâcié par Trajan. Cf. Premerstein, dans les *Jahreshefte* de l'Institut Autrichien, VII (1904), *Beiblatt*, p. 23 et suiv.: *Zu den Germanenkriegen Domitians am Rhein und Donau*: « Der zweite Aufenthalt des Kaisers hat dann zu der endgültig günstigen Wendung des Krieges geführt... Der darauf mit dem hartbedrängten Dakerkönig geschlossene Frieden kann in keiner Weise für den Kaiser unrühmlicher oder doch demütigender gewesen sein; er hat vielmehr, wie auch unsere Inschrift zeigt, den Daken Bedingungen auferlegt, welche geeignet waren, indem Dekebalus gezwungen wurde seine offenen oder geheimen Verbündeten preiszugeben, den Schutz und das Ansehen des Reichs zu wahren, etc. Der dakische Triumph des Kaisers wird nicht weniger berechtigt gewesen als der gleichzeitig gefeierte über die Germanen ». Voy. aussi Mommsen, *Der suebisch-sarmatische Krieg Domitians und der suebische Krieg Nervas*, dans *Hermes*, III, p. 115 et suiv. (aussi la bibliographie).

suppose cependant la possession des têtes de pont sur la rive gauche.

Décébale a reçu, comme n'importe quel fédéré [1], sous cette ancienne Rome comme sous Byzance, plus tard, un secours en argent, bien naturel, qui n'était qu'*une solde*. Et, comme nous l'avons dit, les fortifications qu'il avait commencées, devaient servir pour retenir tout effondrement de barbares non encore apprivoisés vers le Danube. De son côté, il n'avait pas le droit de construire sans en demander la permission à l'empereur, situation semblable à celle qui avait été imposée, deux siècles auparavant, aux Celtibères, lesquels, ayant violé cette condition, provoquèrent une guerre avec Rome [2].

Donc Domitien apparaît comme un empereur actif qui prépare d'une façon sérieuse une campagne, qui accourt deux fois sur le champ de bataille, qui vainc Décébale et assure *le passage de ses légions sur son territoire contre les Germains*, comme quelqu'un qui mérite le triomphe, dont on s'est moqué pendant si longtemps. Et, si, ensuite, Trajan est appelé plus loin, c'est parce qu'il n'avait plus devant lui le danger germanique, qui avait été écarté par ce prédécesseur, et parce qu'aussi il n'était plus miné, lui, le successeur du sénateur Nerva, le flatteur du Sénat, par la haine de cette opposition républicaine, qui avait détruit Domitien pour profaner ensuite sa tombe.

Mais une certaine opinion publique romaine a reçu avec indignation la nouvelle d'un triomphe si facile, qui ne paraissait pas être le résultat d'une punition. Si, ainsi qu'on l'a vu, Martial, flattant l'empereur auquel il dédie son œuvre,

[1] Par rapport au diadème remis pour lui entre les mains de Diégès, nous avons déjà cité le précédent du couronnement, par Néron, de Tiridate, roi d'Arménie; Suétone, *Nero*, XIII.

[2] Voy. Diodore de Sicile, XXXI, fragm. 22.

Les campagnes romaines sous Domitien sont, ainsi que nous l'avons dit, mentionnées aussi par Suétone *(Domitianus*, VI), copiées par Eutrope (VII, 15 (23) et Pierre le Patrice, *sans parler de défaites*. Voy. aussi *C.I.L*,. III, 1026, pour Q. Vilanius de la cohorte XIII urbaine, « donis donatus *a Domitiano, ob bellum dacicum*, item ab eodem ob bellum germanicum, item torquibus, armillis ob bellum dacicum ».

parle avec émotion de Fuscus, dont les os sont restés pendant si longtemps dans la forêt dace, si, dans une épigramme tout aussi belle, il présente Diégès, « frère » de Décébale, « venu à travers les eaux tributaires de l'Ister », avec ses compagnons tarabostes, sur la rive romaine, pour être ébahi, comme jadis le Germain de l'époque d'Auguste sur l'Elbe, par le prestige de l'empereur [1], « seigneur du monde et dieu adoré », si le nouveau dieu « revint dans un décembre plus doux à sa Rome, vainqueur du monde des Odryses » [2], — où il y a la « triste, l'âpre mer des Scythes » [3] —, si un ami peut envoyer des lettres dans le lointain, à Marcellinus [4], lequel, buvant le lait des vaches gètes, s'amuse à tourner « la roue sarmate » sur la « rivière glacée » de l'Ister, d'où viennent des esclaves pour mener les brebis à Tibur, au moment où « la paix romaine » a soumis ces régions « odryses » et a fait taire les trompettes, au moins dans les vers du poète apprécié [5], —et Martial lui-même annonce l'envoi de son portrait à Caecilius Secundus, retenu par son devoir à la « Peucé gète » et sur le large Ister, — en échange, voici Juvénal se moquant de celui qui, préparant la guerre dans une villa de marbre, gardait pour le vautour dace la

[1] Accola jam nostrae Degis, Germanice, ripae
A famulis Histri qui tibi venit aquis,
Laetus et attonitus, viso modo praeside mundi,
Affatus comites dicitur esse suos:
« Sors mea quam fratris melior, qui tam prope fas est
Cernere tam longe quem colit ille, deum »;

V, III. Germanicus est le nom triomphal de Domitien. Cf. « edictum domini deique nostri »; *ibid.*, VIII.

[2] Victor ab odrysio redditur orbe deus; VII, VIII.

[3] Nec scythici tristior ira freti; VII, XIX.

[4] Il est présenté ensuite partant pour la Grèce et quittant donc les régions où « il avait supporté les étoiles paresseuses du pôle gète » *(getici tuleras sidera pigra poli;* IX, XLIV).

[5] Quatenus odrysios jam pax romana triones
Temperant et tetricae conticuere tubae,
Nec qualis, geticae satiatus lacte juvencae,
Sarmatica gelido ludit in amne rota,
At tibi captivo famulus mittetur ab Histro
Qui tiburtinas pascere possit oves; VII, LXXX.

proie de ses entrailles [1]. Deux voix différentes qui s'élèvent dans la même Rome, parfois cité de mauvaises plaisanteries et de flatteries, parfois de basses satyres caustiques [2].

Et cependant la critique restait seule, alors que, jusqu'au moment où le César divinisé et orné d'un triple triomphe tombera sous les coups des assassins dans sa chambre à coucher, la multitude le suivait, satisfaite de « la nouvelle gloire de la guerre pannonienne » [3] ou de la paix dace. Martial décrit celui qui conduisait son char dans l'arène comme Néron et qui, par l'immense bruit des acclamations, effraie « les nations sarmates et l'Ister, vaincus de fait, de même que le Rhin » [4]; et, en effet, Domitien apparaît, en ce qui concerne la lutte menée avec constance et à la fin aussi couronnée de succès, contre le nouveau danger sarmate-dace, comme celui « qui a coupé trois fois les cornes perfides de l'Ister sarmate et a baigné trois fois son cheval en sueur dans les neiges gètes » [5]. Voyant des Mécènes autour de lui, le poète attendait, à une époque qu'il croyait supérieure à celle des ancêtres, un Virgile pour chanter « de si grandes guerres », *tanta bella*. Quoi qu'il en soit, dans cette Rome légère et loquace, il croyait entendre celui qui faisait le compte du nombre des Sarmates [6], il connaissait par cœur « les paroles

---

[1] Ad geticam Peucem Histrumque jacentem
Et, qui vulturibus servabat viscera dacis,
Fuscus, marmorea meditatus praelia villa; VII, LXXXIV.

Stace mentionne le triomphe. Le même (VI, 205): « cum lance beata Dacicus ». Sur la plaisanterie, cruellement punie, concernant le gladiateur thrace, Suétone, *Domitianus*, IX.

[2] Le *ludus dacicus*, auprès du *ludus magnus*, du *ludus matutinus*, du *ludus gallicus*, dont on parle sous Domitien, commémore ce triomphe; voy. Gsell, ouvr. cité, p. 108, note 6. Pour les combats, voy. aussi Filov, ouvr. cité, p. 36 et suiv.

[3] Martial, VIII, XV: « Dum nova pannonici numeratur gloria belli ». Pour « la guerre nordique », *ibid.*, VIII, LXV. Un Velius y participe; *ibid.*, IX, XXXI. « Les maisonettes scythes » *(scythiae casae)*; *ibid.*, X, LXII.

[4] Sarmaticas etiam gentes Histrumque Getasque; *ibid.*, VIII, XI.

[5] Cornua sarmatici ter perfidi contudit Histri,
Sudantem getica ter nive lavit equum; *ibid.*, IX, CI.

[6] Verba ducis daci chartis mandata resignas; IX, XXXXV.

mises par écrit du chef dace »[1] et prévoyait le triomphe final.

Il faut reconnaître aussi chez Martial, si abondant pour faire l'éloge de Domitien, qu'il n'a pas passé cette admiration exagérée sur ceux qui ont succédé à son maître, auquel il désirait « ne devoir ordonner que très tard à la cour des dieux » (*aetheriae aulae*). Le poète, vivant aussi sous le sénateur Nerva, ne dit de lui que ceci: qu'il est un « sénateur plus juste que les autres », un *imperator* et pas un *monarque*:

Non est hic dominus, sed imperator,
Sed justissimus omnium senator[2].

Mais le même chantre, qu'on lisait jusqu'en Bretagne[3], des triomphes de l'autre César, ne verra pas dans Trajan seulement le restaurateur des propriétés usurpées[4]. Dans un de ses plus beaux morceaux il défie tous les barbares, les appelant à combattre « le César solide et jeune »: « Déesse des pays et des nations, Rome, qui n'a rien de pareil et n'aura pas de rivale, heureuse maintenant lorsqu'elle peut compter les années éternelles de Trajan et voir dans le guerrier brave et jeune, dans un duc pareil, le guerrier, le fort guerrier, parle fièrement sous un pareil chef: « Nobles des Parthes et ducs des Sères, *Thraces*, Sarmates, *Gètes* et Bretons, je peux vous montrer un César: venez[5] ».

---

[1] XII, IV.

[2] X, LXXII. et:

Hunc omnes servate ducem, servate senatum;
Moribus hic vivat principis, ille suis; XI, IV.

Il est placé à côté du légendaire Numa; *ibid.*, V.

[3] XI, III.

[4] X, XXXIV.

[5]
Terrarum dea gentiumque Roma,
Cui par est nihil et nihil secundum,
Trajani modo laeta, cum futuros
Tot per saecula computet annos
Et fortem juvenemque martium
In tanto duce militem videret,

Mais, avant la réaction sénatoriale calomnieuse, le même hommage pour Germanicus, le vainqueur, celui qui « tient le frein » devant le Rhin et devant « la haute demeure des Daces » [1], est présenté, du reste, aussi par un autre des poètes contemporains, cet honnête Stace, dans ses *Sylvae* [2]. Il connaît le cheval des Bistones thraces, sur les rives du Strymon, les luttes contre les Cattes germaniques et les Daces [3], il sait ce que sont les Sarmates qui changent de demeures (*mutatores domorum*), l'Ister et Peucé [4]. Il croit au butin pris sur les Daces (*daciae exuviae*) [5], après que, par la « chute des Daces », leur cité a été conquise [6]. L'Ister lui apparaît deux fois en rêve, avec « les Daces précipités de leur cime sur laquelle ils avaient conspiré [7] ». La magnanimité de Domitien seul, qui a pardonné aux Cattes, leur offrant la situation de fédérés, et aux Marcomans, a soumis les Sarmates sans daigner célébrer un triomphe; c'est cette même magnanimité qui a fait que le *dominus* [8], l'« *invictus Caesar* » [9] donne aux Daces « leurs montagnes » qui étaient donc arrivées à appartenir au

---

Dixit, praeside glorioso poli:
« Parthorum proceres ducesque Serum,
Thraces, Sauromatae, Getae, Britanni,
Possum ostendere Caesarem: venite »; XII, VIII.

Il loue aussi le régime chez les Ibères; *ibid.*, IX.

[1] *Equus maximus Domitiani*: « attoniti vidit domus ardua Daci ».

[2] Voy. aussi *Thébaïde*, livre II, où il est question aussi des Gélons. De même, III: les Bistones et les Gètes, les Sarmates, les Thraces, les Illyres.

[3] *Ibid.*

[4] V, II.

[5] I, 2. Pour les rapports des Bistones avec la mythologie, aussi II, IV. La Thrace, III, I, V. C'est encore à la Thrace que renvoie ce passage: « tu, Bassaridum rotator »; II, VII.

[6] Et (quae maxima nuper gloria) depositam, Dacis parentibus, arcem Pandere; *ibid.* Aussi « geticus maritus », avec l'« amplexus durus ». *ibid.* Les Gètes aussi dans III, IV.

[7] . . . bis aductum legibus Istrum
Et conjurato dejectos vertice Dacos; *Thébaïde*, I, au début. « L'Hémus gète », *ibid.* Aussi dans le livre II: « getica Phlegra ».

[8] *Silvae*, I, VI.

[9] *Ibid.*, IV, VIII.

vainqueur de Décébale [1], lequel « fait résonner ses guerres » [2]. Car un devoir de garde existe encore sur le Danube, *istrum servare latus*, et on distingue même un lointain frémissement de menaces au « seuil de la porte caspienne » [3]. Du reste, les « Gètes » sont pour lui en rapport seulement avec le « plectre », avec la musique mystérieuse et ensorcelée d'un Orphée [4].

Panégyriste plus enflammé du « dominus », cet écrivain attend d'une carrière, qui devait être si vite interrompue par la mort, la victoire sur les Bactres, sur Babylone, sur les Arabes, les Indiens et les Sères chinois [5].

Et cet état d'esprit est bien explicable: Rome, sortie de la guerre civile, par les brutalités des prétoriens, puis par les légions différentes des provinces, avait enfin trouvé une dynastie militaire capable d'affronter n'importe où tous les dangers et de punir ceux qui insultaient le prestige romain, consolidant les frontières.

C'est, du reste, en dépit du cercle retiré et fermé d'un Tacite et d'un Juvénal, une époque d'optimisme, de nationalisme actif et provocant, comme également une époque d'un grand mouvement littéraire dans la poésie, l'histoire et la géographie. L'élan d'épopée d'un Stace, dans la *Thébaïde*, successeur avec plus de talent d'un Lucain, qui avait chanté la guerre romaine dans les régions balcaniques de Pharsale [6], est dans le même rythme héroïque. Là il y a aussi le passage du plan archaïque de la mythologie à celui, contemporain, des Sarmates, des Gètes, des Thraces, nations auxquelles, dans la même péninsule, avaient maintenant à faire les Romains de

---

[1] Quaeque suum Dacis donat clementia montem; III, III.

[2] Modo daca sonantem praelia; IV, II.

[3] IV, IV. « Ripa binominis Istri »; V, I. L'Ister avec « les hivers sarmates »; *ibid.*

[4] II, II, VII. Les Scythes; *ibid.*, IV, VI (là aussi « scythiae puellae »; V. I, 3, V).

[5] IV, I.

[6] Un *Catagonius* de lui s'est perdu. On a pu lancer l'hypothèse que ç'aurait été un Catachthonius, présentant la descente d'Orphée sous terre; note de l'éd. Panckouke, I, p. 261.

Domitien [1]. Car c'est la réalité contemporaine qui parle des champs labourés par les Thraces à l'ombre du mont Athos [2]. Et la forêt de sapins, de pins, d'ormeaux, de frênes et de cèdres européens du chant VI paraît avoir été vue sur place, non comme ce cyprès des Alpes dont le poète ose parler.

Tel est l'ouvrage, dédié par Stace, au « magnanime César », ouvrage auquel le chantre inspiré dit avoir travaillé pendant douze ans, à l'époque même où se rouvrait la tragédie historique des Carpathes et des Balcans. Et il déclare que par cet ouvrage l'esprit de la jeunesse romaine devait être aiguillée vers l'héroïsme, vers un héroïsme dans ce sens même : « Italia jam studio discit memoratque juventus » [3].

Choisir comme héros Achille lui-même pour une autre épopée, signifiait continuer cette œuvre d'animation qui poussera Trajan, entouré de cette jeunesse elle-même, sur la voie d'Alexandre-le-Grand, imitateur et émule de l'enflammé héros thessalien. Et le poète emploira le même système de confondre les siècles, plaçant entre les guerriers de Troie les Amazones et les Massagètes. Celui qui avait rivalisé avec Virgile, le moyen-âge l'ayant placé même au-dessus de celui-là, osait s'approcher maintenant des cimes d'Homère.

Deux autres poètes relèvent d'autres aventures héroïques, mais celles-ci appartiennent au peuple romain lui-même : Silius Italicus, avec ses *Punicae* [4], Valerius Flaccus, avec ses *Argonautiques* [5].

Réduisant tout à des généralités, et à des vices contemporains, et, à côté, moins au courant des contingences politiques, Juvénal mentionne seulement les « Sarmates » de la

[1] Aussi la « scythica hasta », *Thébaïde*, III. « Geticus flebilis vates », « odrysia nix », « getica ursa », « scythica venena »; IV.

[2] Voy. aussi ici « geticus triumphus ». Dans IX: « spumifer Hebrus ». La Bistonie, l'Hémus, Rhodope aussi dans le chant XI. Dans le chant XII, « Emathii Thracesque », « getici amores ».

[3] *Ibid.*, *in fine*.

[4] Voy. H. E. Butler, *Post-Augustean Poetry*, 1909.

[5] Voy. J. Peters, *De Valerii Maximi vita et carmine;* W. C. Summer, *Study of the Argonautica*, 1894.

légende et du lointain Océan [1], et les Sarmates de son époque, ainsi que les Thraces [2], les *liburni* qui portent des palanquins [3], les porteurs moeses, qui louent leur dos [4]. Mais les « brumes glacées des Gètes » ne lui sont pas non plus étrangères [5]. Des recherches récentes montrent aussi une floraison encore plus riche de la poésie sous l'empereur dénigré [6].

Plus tard Fronton, sous Trajan, ne pensant certainement pas à celui-ci même, mais à Domitien, dira que l'Empire s'est accru même par ses défaites: *non minus cadendo quam caedendo* [7].

Enfin, l'œuvre de Quintilien, qui avait donné le nom de Géta au fils auquel il dédie le manuel de l'orateur [8], doit être mise à côté de celle de ces poètes. Un esprit pénétrant, un critique avisé des formes littéraires, un créateur de normes pour l'expression, ce rhéteur et professeur de rhétorique est un Espagnol de même que Trajan. Et, cependant, il trouve de bonnes appréciations pour Domitien que Trajan, sans l'estimer et sans l'aimer, a continué, de fait, avec

---

[1] *Satyres*, II, v. 1—2.

[2] III, v. 79; VI, v. 403 (à côté des Sères, donc de la Chine, comme chez Martial). Un acteur Haemus; *ibid.*, III, 99; aussi la Samothrace; *ibid.*, 144.

[3] VI, v. 777.

[4] Cervice locata; IX, v. 143.

[5] « Frigidior geticis petitur decocta pruinis ». V, 50. « Scythicae volucres »; XI, v. 139. Aussi « Thracum volucres », XIII, v. 167. Pour la monnaie de Domitien le dacique et germanique; VI, v. 205. « La tiare phrygienne », dont il parle (VI, v. 516), est le bonnet à poil de Décébale lui-même.

[6] Voy. aussi *Die Poesie unter Domitian*, dans *Hermes*, LI (1916), p. 233 et suiv. (aussi sur la poétesse Sulpicia). A la page 240, note 3, mention aussi d'autres ouvrages qui finissent par écarter les accusations contre le malheureux empereur. Est montrée aussi l'importance réelle de la guerre contre les Cattes et la création du *limes* rhénan; p. 245, note 1. Pour les combats de Domitien contre les Daces, Domaszewski, *Gesch. der röm. Kaiser*, II, pp. 163—164. Mais là même: « Die Zuversicht Domitians, der in üppigen Winterquartieren Moesiens Vergessenheit seiner Schmach suchte »; p. 164. Diégès aurait reçu la couronne royale pour lui-même « au Nord du Danube », les Romains conservant « seulement une bande étroite sur les deux rives du côté des Portes de fer » (*ibid.*).

[7] *Frontonis et M. Aurelii epistulae*, p. 220.

[8] *Proëmium de institutione oratoria.*

toute la valeur d'une difficile jeunesse, d'une éducation en dehors de l'atmosphère du palais et d'un âge de maturité [1].

On a trouvé des commémorations artistiques de ces combats sous l'empereur calomnié, les quatre reliefs de la guerre contre les Daces sur l'arc de Constantin-le-Grand [2], à côté d'un autre combat qui est représenté sur une pierre du Louvre et, sur une autre, se trouvant aujourd'hui à la Villa Médicis de Rome, le barbare qui traverse en fuyant le Danube [3].

On doit l'image, abhorrée aujourd'hui, de Domitien, uniquement à Tacite [4], l'ennemi de tous les « tyrans », mais ancien fonctionnaire de Domitien lui-même, ainsi qu'à l'immense popularité de Suétone, celui qui, secrétaire disgrâcié ensuite d'Adrien, a reçu, à ce qu'il paraît, car il n'était pas lui-même un historien de vocation, son œuvre s'étant étendue, à côté de biographies de complaisance, sur d'autres terrains, la charge de présenter cette histoire des empereurs, qui manquait jusque là. Et, à savoir, comme une œuvre de caractère politique, diminuant, par des souvenirs recueillis chez les auteurs de racontars de l'époque, toutes les figures impériales entre Auguste et l'époque des empereurs « sénatoriaux » qui viennent après l'assassinat de Domitien. Nous ne savons pas pourquoi il s'est arrêté là, pour que la continuation soit donnée, au III-e siècle, sous l'empereur Héliogabal, par un Marius Maximus, dont l'œuvre s'est perdue [5].

Le plus ancien historien de Trajan, Dierauer, déjà cité, reconnaît que Domitien a été l'idole des soldats. Il avait su se les gagner en même temps par l'accroissement de la

---

[1] Voy. Gsell, ouvr. cité, pp. 25—26. Pour le titre de roi donné à Domitien, *ibid.*, p. 49, note 6. La ville de Smyrne frappe une monnaie; *Zeitschrift für Numismatik*, IV, pp. 315—317.

[2] Paul Couissin, *Les triomphes de Domitien*, dans la *Rev. Arch.* 1928, p. 65 et suiv. (aussi pour ses trophées; on y trouve aussi le double cours). Salomon Reinach avait observé l'absence de Trajan dans ces inscriptions. Dans ces bas-reliefs il n'y a pas non plus sa barbe (Couissin, *loc. cit.*, p. 75).

[3] *Ibid.*, p. 75 et notes.

[4] *Vita Agricolae*, 39.

[5] Cf. A. Macé, *Essai sur Suétone*, 1900.

solde que par des récompenses largement accordées pour leur vaillance [1] et par les pompeux défilés de triomphe [2].

L'œuvre de Domitien [3], amateur de gloire, organisateur, qui augmenta le *limes*, vainqueur sur les Cattes, créateur peut-être du territoire des *agri decumates*, est ainsi complètement reconnue aujourd'hui [4].

De cette façon quelque chose de sérieux et durable avait été accompli avant Trajan. Les troupes romaines gardaient, à ce qu'il paraît, le Danube à Novae et à Oescus [5]. Ptolémée désigne, à côté, dans cette Moesie, les localités suivantes, certainement anciennes: Tanatis, Eteta, Dorticum, Orrhea, Timakon, sur la rivière du Timoc, Uendenis (peut-être Vendemiae, donc en relation avec les vendanges), Uelanis, sans doute Velanae, descendant en Dardanie jusqu'à Arrivantium,

---

[1] Un « bis donis donatus bello dacico et bello germanico », dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, p. 219, n° 48. Pour une table de donations de la part de cet empereur, Téglás, *Ujabb adalékok az aldunai zuhatagok szikla feliratahoz*, Budapest, 1894.

[2] *Beiträge zu einer kritischen Geschichte Trajans* (cité plus haut), p. 20. Les prétoriens demandent à grands cris la punition de ses assasins; *ibid.*, p. 21. Voy. aussi Imhof, *T. Flavius Domitianus* (livre qui nous a été inaccessible).

[3] Pour les mesures sur le Danube, thèse de M. Van de Weerd (voy. plus loin), p. 271 et suiv. M. Filov est contre la transmutation sous son règne de la légion V Macedonica à Troesmis; *Klio*, VII (1907), pp. 456—457. Pour ses excellentes mesures agraires, Frontin, dans les *Gromatici Veteres*, ed. Lachmann, I, Berlin 1848, p. 54; cf. Hyginus, *ibid.*, p. 132. Pour la prohibition des vignobles (cf. Deceneus et les vignes chez les Daces), *pour amener l'élévation des prix*, *Rev. Arch.*, XXXIX (1901), p. 350 et suiv. Un autre soldat décoré par lui; *Arch.-ep. Mitt.*, XV, p. 209, n° 80.

[4] Voy. aussi l'inscription citée chez Paribeni, ouvr. cité, pour Q. Vilanius de la cohorte XIII urbaine, « donis donatus a *Domitiano* ob bellum dacicum, item ab eodem ob bellum germanicum, item torquibus armillis ob bellum dacicum ».

[5] Paribeni, ouvr. cité, I, pp. 89—90. Voy. aussi *ibid.*, p. 111 et suiv. Il fait fortifier aussi un pont sur le Rhin; *ibid.*, p. 102. Pour la « flavia » Philippopolis, *ibid.*, p. 150. Voy. aussi Domaszewski, *Die Entwickelung der Provinz Moesien*, dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher*, I (1891); Filov, *Die Legionen der Provinz Moesia von Augustus bis auf Diokletian* (cité plus haut). Pour le vallum qui assure la défense de la rive gauche, Pârvan, *Getica*, p. 127 et suiv.

Naïssus, Ulpianum et Skupi [1]. Plus bas, le long du Danube, florissaient Regianum, Oescus, à laquelle a été attaché le nom des Triballes, Diacum, Novae, Trimmanium (ou Trimammium), Tirista (probablement Priska), Durostorum, Transmarisca, et, à côté, en Scythie Mineure, près des localités déjà connues, on trouve les noms de Nucraunum et Sitioenta [2].

[1] III, 9, §§ 3—4.

[2] *Ibid.*, 10, § 10. Dausdava et Tibiska, μεταξὺ τοῦ ποταμοῦ, sont transportés par Ptolémée d'une autre région; *ibid.*, § 12. Une Physké sur le Dniester; *ibid.*, § 14. Cf., pour Mursa, *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 55, n° 11. — Pour Sexaginta Prista, Seure, dans la *Rev. Arch.*, II (1915), p. 177 et suiv. — Pour Oescus, le même, *Notice sur Oescus*, et *Rev. Arch.*, X (1909), p. 163, note 1; *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, pp. 10—11; *Rev. Arch.*, X (1909), p. 133 et suiv.; *ibid.*, XVII, p. 26 et suiv.; XXI (1913[1]), p. 459, n° 39; *Eph. epigr.*, II, p. 328, n° 485; IV, p. 78 et suiv. (portiques, n° 210); *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 127 et suiv.; VII, p. 148 et suiv.; VIII, pp. 178—179, n° 304. Un *vestiarius* là; *C.I.L.*, III, 13803. — Pour *Viminacium*, *Rev. Arch.*, XXXIX (1901), p. 453 et suiv.; 1913[2], pp. 422—423, n[os] 172—173; Lübker, *Reallexikon*, *sub v.*; *Eph. epigr.*, IV, p. 78 et suiv., n° 209 et suiv.; *Jahreshefte* de Vienne, 1901, *Beiblatt*, pp. 83 et suiv., 152; VI (1903), *Beibl.*, p. 13 et suiv.; *Rev. Arch.*, XL (1902), p. 144, n° 20; p. 146, n° 152. — Pour Ratiaria, Tocilescu, *Raport asupra unei misiuni epigrafice în Bulgaria*, p. 13 (quelqu'un décoré d'une couronne par les Augustales; exemption d'impôt de leur part), pp. 16, 14; *Rev. Arch.*, 1912, p. 468; VII (1918), p. 85 et note 2, p. 87; Seure, *ibid.*, XXII[2] (1925), pp. 25—26, 30; XXIII (1914), p. 473 (d'après l'*Izvestia* bulgare, III, p. 181); *Mém. de la société nationale des antiquaires de France*, IX (1898); *Rev. Arch.*, XLI (1902), p. 325, n° 69; *Sbornik* bulgare, XX, p. 47; *Rev. Arch.*, VI (1905[2]), p. 496, n° 220; un *augustalis*, *Arch.-ep. Mitt.*, III, pp. 45—46; VIII, p. 85, n° 2 (un autre *augustalis*); XIV, p. 148, n° 16. Voy. aussi *ibid.*, pp. 148—149, n[os] 18—22; XV, p. 204, n° 68; Katzarov, dans la *Périoditchesko Spisanié*, LXVI (1911); *Rev. Arch.*, 1911[2], pp. 514—515. — Pour Ratiaria et Almus (Lom), Dobrouski, dans le *Sbornik* bulgare, XVIII (1901), p. 763 et suiv.; *Rev. Arch.*, XLI (1902), p. 365, n° 128 et suiv. — Pour Almus, Tocilescu, *Raport*, pp. 25—27; *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 143, n° 1. — Pour la région du Lom, *ibid.*, XIV, p. 145, n° 9. — Pour Oescus et Troesmis, Van de Weerd, ouvr. cité, p. 35 et suiv. — Pour Droubeta, Tocilescu, *Raport*, p. 10 (*C.I.L.*, III, 1581). — Pour Novae (et ses cannabes et la rivière de *Νόης* près d'Euscesium, d'où Oescus), Seure, *Rev. Arch.*, X (1909), pp. 161 et suiv. (cf. Jordanès, *Getica*, XVIII, 10), 162, note 2. — Pour Troesmis aussi A. Treb. Laurian, dans Papiu, *Tesaur de docu.nente*, III, p. 197 et suiv.; Tocilescu, *Monumentele*, p. 67 et suiv. Pour le légat de la légion V Macedonica là, voy. Adrien Blanchet, dans le *Musée Belge*, XXVII (1923), p. 169 et suiv. — Pour le Danube comme *limes*, Kornemann, dans *Klio*, VII (1907), p. 79 et suiv.

Les matériaux d'inscriptions sont très riches. L'accusation qu'on portait contre les Bulgares de ne pas nourrir d'intérêt pour la vie romaine qui se cache sous leurs sillons, vie dont ils viennent néanmoins dans une mesure beaucoup plus grande qu'on ne le croit et qu'ils semblent n'avoir pas voulu, dans leur enthousiasme slave, reconnaître, ne peut plus être formulée aujourd'hui. On a beaucoup travaillé de ce côté aussi, mais ces inscriptions ont plutôt un caractère général et, comme telles [1], n'ont pas créé jusqu'ici une synthèse.

Les établissements, à côté desquels nous avons vu combien était importante la vie militaire qui se rassemblait [2], passaient certainement le fleuve, ayant aussi sur l'autre rive les têtes de pont indispensables.

La plaine valaque, à peine touchée par les recherches, à une époque où quiconque avait le droit de fouiller pour sa curiosité ou pour son intérêt, devait être étudiée par Pârvan dans la dernière époque de sa vie [3]: toute recherche faite de cette façon ne peut pas rester totalement vaine.

Achevant ainsi ce chapitre qui peut porter aussi le nom de l'empereur calomnié, — aussitôt après l'entente des Romains avec Décébale, qui rentrait donc, pour ses rapports avec l'Empire, dans une situation semblable à celle des rois des Iazyges

[1] Voici ce qu'en dit dans *Hermes*, LX (1925), un Wilamowitz-Moellendorff: « Ich liebe sonst die vereinzelte Veröffentlichung gleichgültiger Inschriften nicht ».

[2] Domaszewski, dans le *Rheinisches Museum, N. F.*, XLVII, p. 240, le reconnaît: « Man wird also vermuthen dürfen dass diese Ansiedlung (Drobeta) nicht die einzige ihrer Art gewesen, dass vielmehr, wie am Rhein, die römischen Siedler, unter dem Schutze der Donaufestungen, ihren Pflug vorwärts trieben in jener Ebene deren Fruchtbarkeit auch heute noch das Staunen der Reisenden erweckt. Aber, wie am Rheine die Besitzergreifung des Landes durch gallische Colonisten die Abwehr der Barbaren hervorrief und so die römische Regierung zwang, ihre Besatzungen immer weiter vorzuschieben, so wird das Gleiche auch an der Donau eingetreten sein. *Die Chatterkriege Domitians entsprangen wahrscheinlich aus derselben Ursache wie die Dakerkriege*, nur dass an der Donau die Kämpfe ungleich gefahrvoller wurden und die Römer bis in ihre alten Grenzen zurückweichen mussten ».

[3] Voy. *Așezări geto-grece și daco-romane în câmpia munteană*, annoncée, avec *Histria*, VII, dans *Începuturile*, p. 225.

et d'autres Sarmates, ces voisins auxquels il saura arracher des sujets pour les faire entrer dans sa vaste confédération, Domitien entreprend une expédition contre ces derniers [1].

Des forces militaires importantes, qui n'étaient pas inférieures à huit légions, se rassemblèrent dans les régions qui vont de Vindobona à Ratiaria, Viminacium, Novae et Oescus [2].

3. NOUVELLE CONFÉDÉRATION DACE DE DÉCÉBALE

Mais bientôt le roi dace rassemblera autour de lui tous ceux qui avaient des comptes à régler avec Rome. Le rayon de ses alliances va jusqu'à cette Scythie Mineure où dominaient Tomi [3] et Kallatis, qui se trouvaient depuis longtemps sous la protection impériale. Et ici on ne rencontre pas, et l'on ne recontrera plus, cette royauté rivale qui était sortie elle-même de l'empire de Boïrébista et que Tacite appelle « thrace », dont la succession dynastique avait dû être réglée par Auguste et par les légats de Moesie. Car maintenant tout le problème thrace, qui durait depuis si longtemps, se resserre autour du sort du roi qui domine dans les montagnes de la Transylvanie.

C'est à cette époque que Dion le Chrysostôme a entrepris le voyage auquel nous avons fait allusion déjà plus haut. Domitien avait forcé ce natif de Bithynie, né à Prusa, cet ami de Vespasien, à partir. Nous l'avons montré « sur le Danube », chez les Gètes, pour ne s'arrêter qu'à Borysthène. Nous avons mentionné aussi la faveur dont il jouissait auprès de Nerva, duquel il eut le titre nominal de Cocceianus, et ses rapports d'amitié avec Trajan, qui lui permit de se fixer dans sa ville natale, où il avait été appelé et où il devait accomplir des œuvres importantes.

---

[1] Inscription chez Mommsen, *Sitzungsberichte* de Berlin, 1903, p. 817. Cf. Paribeni, ouvr. cité, I, p. 208, note 64.

[2] *Ibid.*, pp. 209—211.

[3] Voy. Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVIII, p. 556 et suiv.

Ici nous nous arrêterons un moment sur les notes qu'il nous a laissées sur ces régions. Il connaît les Scythes, il se présente comme venant directement de l'Ister et du pays des Gètes, car c'était maintenant, pour les Grecs, le nom de cette nation, ou des Myses d'Homère [1]. Il n'y alla ni en marchand, ni en fournisseur des armées, pas même comme ambassadeur, dans ces régions où tout le monde est armé et prêt à combattre, « chacun luttant pour la domination et la puissance, certains cependant pour la liberté et la patrie ». On a de lui une description de la cité de Borysthène [2].

En tout cas, son voyage, au cours duquel il a dû distribuer à droite et à gauche des discours, forme encore un des éléments de liaison entre les centres helléniques de l'époque. La nouvelle coalition de Décébale contient aussi (année 70) la mention des Roxolans, lesquels, pendant un hiver, sous l'empereur Othon, avaient détruit deux cohortes, ce qui rend plus explicables les victoires daces sur deux chefs d'armées romaines, et avaient jeté par-delà la Save, 9.000 cavaliers.

Ce sont des gens qui, bien que dispersés et sans une direction centrale, sont terribles dans leurs assauts de cavalerie, tout en restant incapables de réussir comme piétons sur une ligne de bataille, malgré leurs longues épées, leurs lances et l'aspect imposant des cuirasses en peau cerclées de fer [3], par dessus leurs robes persanes flottantes [4]. Depuis longtemps les Sarmates avaient formé la cavalerie du roi suève Vannius, dont nous avons déjà aperçu l'empire germanique en Europe Centrale [5].

Pour comprendre la grande oeuvre de Trajan, à juste titre glorifiée, il ne suffit pas cependant de présenter la biographie de cet homme exceptionnel ; une reconstitution du milieu même s'impose.

---

[1] *Or.* XII, éd. Dindorf, I, p. 218 et suiv.

[2] *Or.* XXXVI, éd. citée, II, p. 48 et suiv.

[3] Tacite, *Hist.*, I, 79. Cf. le même, *Germ.*, 17, 46.

[4] *Ibid.*, *Hist.*, I, 79.

[5] Le même, *Annales*, XII, 29: « ipsi manus propria pedites, eques e sarmatis Iazygibus erat ». Là aussi la chute de Vannius, remplacé par les amis des Romains, Vangio et Sidoïn. On leur donne des séjours en Pannonie *(acceptis agris)*.

CHAPITRE II

L'ÉPOPÉE DE TRAJAN

1. L'ESPRIT ROMANTIQUE

Généralement à Rome un courant de romantisme, avec un esprit d'épopée, excitait, poussait même à ce moment vers ce qui est extraordinaire, exotique et risqué.

Jamais on n'a écrit avec plus de conviction et de chaleur sur l'étendue de la puissance et la durée de l'Empire romain que par l'Alexandrin Appien, à l'époque de l'empereur Antonin, mais l'origine de cette conception est plus ancienne. Déjà l'image d'Alexandre-le-Grand avait poursuivi Auguste, qui scellait d'un sceau représentant le Macédonien [1]. A l'époque de Trajan, le héros est devant les yeux de tous; Arrien, de même que Quinte-Curce, dans les deux langues de l'empire, chantent les exploits d'Alexandre. Néron avait créé même une phalange appelée du nom de ce grand conquérant [2].

Tite-Live, tout en s'excusant de sortir pour une seule fois de son habitude de ne pas quitter son sujet, compris de la façon la plus étroite, se demande ce qui serait advenu si les Romains avaient eu un choc avec Alexandre [3]. Il croit, après une enquête plus longue, qu'ils auraient fini par vaincre le vainqueur de toutes les nations [4], et il s'appuie, pour cette conviction, sur son optimisme d'avenir, espérant que durera

[1] Suétone, *Octavius*, L; *Caligula*, LII.

[2] *Idem*, *Nero*, XIX.

[3] Mais il ne peut pas oublier ce qu'avaient été, pour la Rome d'Auguste, les forêts germaniques; IX, 36. Il mentionne aussi la mode culturelle grecque; *ibid.*

[4] Quinam eventus romanis rebus, si cum Alexandro foret bellatum, futurus fuerit; IX, 179.



Fig. 11. — Trajan.
Studnicka, ouvr. cité, p. 109, fig. 63.

« cet amour de la paix, ce souci de la réunion entre les citoyens », que venait d'établir Auguste [1].

La défense d'Homère par Strabon, son effort de ramener les réalités géographiques actuelles aux dates du grand poète épique montrent aussi combien était vivante la légende de la Guerre de Troie et combien tout le monde désirait voir un nouvel Alexandre. Le même Appien, parlant du pillage de Troie par le commandant romain Fimbria, n'oublie pas de noter que le temple d'Athénée est resté intact et il témoigne son indignation pour le manque de piété de ce grossier homme de guerre [2].

Le souvenir d'Alexandre-le-Grand s'était mêlé, du reste, dès l'époque d'Auguste, avec l'idée orientale de l'empereur créateur du miracle d'une humanité heureuse [3].

Cette tendance embrassera deux siècles. On racontait qu'Auguste lui-même, avant l'empereur Sévère, avait vu la dépouille d'Alexandre [4]. Caracalla s'intitulera, dès son entrée en Macédoine, Alexandre. Il couronnera aussi la tombe d'Achille et à Alexandrie il jette sur le tombeau du héros sa chlamyde, son anneau et sa ceinture, avec ce qu'elle contenait de plus précieux. Il veut se créer une phalange de la jeunesse alexandrine, mais, plus tard, ceux qu'il avait choisis furent tués par les soldats [5].

Comme système historique, le récit de Quinte-Curce, attribué à la moitié du même premier siècle après J.-Ch., réfléchissant le même penchant de l'époque, contient un idéal qui se relie de lui-même à la présentation enthousiaste de l'histoire romaine par ce Florus non identifié qui, parlant des dépouilles romaines qui se conservent encore chez les Germains vainqueurs de Varrus et s'arrêtant à Auguste comme au but naturel du développement de l'État, ne peut pas

[1] Modo sit perpetuus hujus, quo vivimus, pacis amor et civilis cura concordiae; *ibid.*, 179,. Cf. aussi XXII: « paucae populi romani clades ».

[2] Appien, *Mithr.*, LIII.

[3] Kampers, *Die Geburtsurkunde der abendländischen Kaiseridee*, dans l'*Historisches Jahrbuch*, 1915.

[4] Sextus Aurelius Victor, *Epitome*, XXI.

[5] Suidas, *sub v. Antonios.*

appartenir à cette époque, de deux cents ans plus récente, dont parle le Prologue, dû sans doute à un compilateur. Chez Florus tout le passé de Rome se présente d'une façon unitaire, avec la tendance de montrer partout la victoire de la cité. De l'autre côté, chez Quinte-Curce s'ouvre le large horizon des conquêtes mondiales et de la domination sur tous les pays dignes d'être conquis [1]. Depuis longtemps déjà, un poète, Arrien, qui a traduit en grec les *Géorgiques*, avait écrit une épopée d'Alexandre dédiée à Attale, roi de Pergame [2].

Ceci jusqu'à la *Germania* de Tacite, qui doit être comprise dans l'atmosphère du temps. Cet ouvrage représente, lui aussi, le désir de connaître ce qui est au-delà des frontières de l'Empire, d'un côté, et, de l'autre, le besoin de relier ce monde extérieur à la politique et à l'éthique romaine [3]. Il pourrait paraître curieux que même en marge il ne soit pas question chez lui des Daces, dont le problème se posait alors. Mais ceci montre seulement que le problème ne se bornait pas aux Daces, mais rentrait dans la grande conception du danger germanique et des moyens de le prévenir par une conquête même de ce côté, où un commandement non germanique rassemblait jusqu'aux forces des Germains voisins, auxquelles manquait un chef de la même taille.

Valère-Maxime, tout en critiquant le « besoin insatiable de louanges d'Alexandre », car la gloire est dûe aux dieux seuls, — *deorum omnium domicilio sufficit* [4] —, mentionne Alexandre comme l'image même de la grandeur.

Avec le même horizon devant les yeux, d'après la mode romantique de l'époque, Arrien dédiera à l'empereur Adrien son « épître » sur les rivages du Pont Euxin.

Une autre preuve de cette direction d'esprit est la rédaction sous Adrien de l'histoire des expéditions d'Alexandre-

[1] Fronton, l'auteur des *Stratagèmes*, est aussi un contemporain.

[2] Suidas, *sub v.* *Ἀρρῖανος*. Sous Dioclétien, un Sotérichos écrit un poëme *Πώθωτα ἢ Ἀλεξανδριακόν* ; Suidas, *sub v.*

[3] Voy. Erwin Wolff, *Das geschichtliche Verstehen in Tacitus Germania*, extrait de l'*Hermes*.

[4] VIII, XIV, *extr.* 3.

le-Grand dans cette langue grecque qu'emploient aussi Dion Cassius et l'autre Dion, « Bouche d'Or », d'après d'anciennes sources, comme les souvenirs du futur roi d'Égypte Ptolémée, et d'un autre compagnon du conquérant macédonien, Aristoboule, fils d'Aristoboule —, chez le même Arrien [1].

N'oublions pas enfin qu'une oeuvre qui a été alors beaucoup plus lue qu'aujourd'hui, celle de Plutarque, avec ses « parallèles » entre les héros grecs et romains, au moment de la synthèse méditérranéenne, ne fait qu'aider au culte des héros, considérés individuellement, en dehors du mouvement de leur époque. Il ne faut pas oublier que les contemporains ont vu en Trajan un second Romulus [2]. On arrive ainsi à comprendre l'élan de Marcus Ulpius Trajan, le nouvel empereur.

Sa participation à côté de son père à une expédition dans le lointain Orient des Parthes, plein encore du bruit des exploits d'Alexandre, a dû influencer les dispositions romantiques du jeune Trajan [3]. Quand il devra lui-même affronter ces Parthes, comme alliés de Décébale, quand il dominera les Arméniens et recevra les ambassadeurs d'un Anchialus, roi des Machélons et des Hénioques [4], quand il règlera la situation de l'Osrhoène et donnera un roi aux Albanais, aux Ibères, aux Sauromates, aux Bosporans et soumettra les Colches [5], quand sur sa monnaie, avec les *regna adsignata*, il présentera trois de ces rois devant lui [6], il se sentira sur les traces d'Alexandre. On croit voir Bonaparte en Égypte [7].

---

[1] Dans la forme *Trojano*, signalée par Schuchardt, *Vokalismus*, p. 171, on peut voir un souvenir de la Troie chantée par Virgile.

[2] Voy. Suidas, *sub v. Antonius*.

[3] Voy. Dierauer, ouvr. cité, p. 10, note 1.

[4] Voy. les sources *ibid.*, p. 160, note 3.

[5] Eutrope, VIII, 3.

[6] Cohen, *Monnaies*, II, *Trajan*, nos 206—207, 372.

[7] Pour l'influence des conquêtes de Trajan en Mésopotamie sur le mouvement des esprits, voy. J. Bidez, dans l'*Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, III, p. 87.

Même dans l'idée attribuée à Trajan de ne pas désigner un successeur, on a vu une imitation du grand Alexandre [1] et, sur sa colonne, il copiera celui-ci, qui, après le combat du Granique, avait demandé au célèbre sculpteur Lysippe de représenter ceux qui étaient tombés devant l'ennemi, avec sa propre figure au milieu [2].

La colonne de Trajan [3], probablement le premier monument qui soit vraiment de ce style [4], a été élevée pour présenter aux Romains, nourris de l'idée des grands gestes accomplis sous des cieux lointains et inconnus, le spectacle même de leur répétition par la génération de Trajan. Ce qui était raconté dans Arrien et dans Quinte-Curce apparaissait maintenant comme une réalité accomplie, comme un miracle qui avait pu être réalisé à l'époque contemporaine. Les combats contre les Scythes de l'Oxus et de l'Yaxarte, contre Porus et Taxile sur la rivière de l'Indus étaient devenus des possibilités actuelles dans les régions qu'avait traversées le nouvel Alexandre, avec des compagnons de l'espèce de Longin et d'Adrien, qui étaient semblables aux camarades du Macédonien.

C'était pour les habitants de Rome, parmi lesquels on ne faisait plus de recrutement et pour lesquels la guerre était une chose de littérature ou d'art, une initiation sans danger à des choses dont le contact est toujours recherché par l'âme humaine désireuse de nouveau et d'extraordinaire, mais, s'il

[1] Spartianus, *Vita Hadriani*, IV.

[2] Velleius Paterculus, I, XI.—Un affranchi sculpteur de Trajan, M. Ulpius Orestès, dans Wace, *Papers of the brit. school at Rome*, IV, n. 3 (1907) (le sacrifice de Trajan au départ). Cf. aussi Bruston, *L'inscription de la Colonne Trajane*, dans la *Rev. Arch.*, X (1920[1]), p. 245 et suiv. — Pour la colonne, voy., du reste, dans les Actes de l'Académie de Naples, XXI (1908[1]), Antonio Sogliano, *Il mons e la colonna traiana*. Il est question aussi d'exemples égyptiens (Fröhner, dans *La colonne de Trajan*). On peut penser enfin à l'obélisque depuis longtemps élevé par Domitien à Rome. Voy. J. Farina, dans le *Bullettino della commissione archeologica communale di Roma*, XXXVI (1908), fasc. 4. — Pour une colonne d'un autre caractère, en France, à Merten, Aug. Prost, dans la *Rev. Arch.*, XXXVII (1879), pp. 1 et suiv., 65 et suiv.

[3] Voy. aussi Ém. Löwy, dans la *Strena Buliciana*, 1924.

[4] Voy. Dierauer, ouvr. cité, p. 147, note 2 (les colonnes creuses, avec des statues au bout, ont un autre caractère).



Fig. 12. — Monnaie pontique du roi Sauromatès (avec Trajan).

Zeitschrift für Numismatik, IV, p. 307



Fig. 13. — Monnaie avec une porte de cité.

Bulletin Archéologique bulgare, p. 71, fig. 113.

est possible, sans risque. C'était ce qu'est aujourd'hui la lecture d'une exploration dans des régions impénétrables, un roman pittoresque d'aventures. Combien de regards avides d'autres horizons se seront-ils arrêtés sur l'immense enchevêtrement de corps reliés d'une façon artistique d'après les principes d'un art post-hellénique, d'une grande sûreté de technique dans ses groupements ! Il y avait aussi pour les enfants, pour la jeunesse, toute une éducation de bravoure. Des figures de l'époque de Trajan passeront sur l'arc de triomphe de Constantin-le-Grand [1].

Dans cette conception grandiose, mais suivant l'exemple, oriental, de Titus, s'intégreront du reste aussi l'arc de triomphe de Rome [2] et celui d'Ancône.

A. J. Reinach signalait aussi les « Daces du British Museum, qui paraissent provenir d'un arc de triomphe d'Alexandrie », et « les glaives courbes et les bonnets coniques » du sarcophage du Musée des Thermes à Paris, qui feraient « pencher en faveur des Daces » [3].

Le pont d'Apollodore le Syrien [4] est relié, par-dessus les besoins militaires immédiats, qu'on aurait pu satisfaire aussi par une création plus légère, aux ponts dont parlait, en rapport avec les entreprises d'Alexandre, la littérature romantique à la mode. Tel celui de Darius contre les Scythes sur le même Danube, de Xerxès sur l'Hellespont, du Macédonien lui-même sur la rivière de l'Indus [5]. Arrien mentionne

---

[1] Franz Studniczka, dans la *Rev. Arch.*, XV (1910[1]), pp. 130—131.

[2] Voy. aussi Dierauer, ouvr. cité, p. 134 et suiv. (aussi Pellegrini, dans le *Bullettino dell'Instituto*, 1863).

[3] *Rev. Arch.*, XIV (1909[2]), p. 176 (en rapport avec Bienkowski, *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst*, Vienne, 1908).

[4] Voy. aussi *Rev. Arch.*, II[1] (1845), p. 106 (d'après l'*Archäologische Zeitung* de Gerhard, Berlin, 1843-1844, juillet). — C'est encore Apollodore de Damas qui bâtit les Thermes, l'Odéon et le « gymnase » de Trajan à Rome; Dio Cassius, XLIX, 4; Pausanias, V, 12, 6. Cf. Schöne, dans *Hermes*, LII (1917), pp. 105—111.

[5] Voy. Arrien, V, VII. Domaszewski voit dans l'expédition de Mésopotamie seulement une nécessité envers l'unité sans cesse accrue de la civilisation sémito-grecque, non pas « un rêve formé sur la seconde expédition d'Alexandre » (*ibid.*, p. 182).

les ponts élevés par les Romains « sur le Danube et sur le Rhin des Celtes, de même sur l'Euphrate et le Tigre, selon leurs besoins, dans différentes circonstances » [1].

De cette atmosphère générale part, du reste, aussi l'entreprise héroïque de Décébale lui-même: on a parlé de ses rapports, dans l'Orient lointain, avec le roi parthe [2]. Au fond, sa royauté dace pouvait s'étendre jusqu'à n'importe quelles limites.

2. PSYCHOLOGIE DE TRAJAN

Sans doute Trajan, le *Trajanus strenuus*, ainsi que l'appelait, quatre siècles plus tard, Symmaque [3], représente d'abord le sens de la monarchie, de la monarchie en elle-même, quels que soient les compliments et les concessions apparentes qu'il fait au Sénat, de fait incapable de conserver la situation qu'avait offerte, par conviction, mais aussi par faiblesse, Nerva.

Le sens de cette monarchie avait été compris chez les Romains par Aemilius Sura, dans « Les Annales du peuple romain », perdues en grande partie, lorsqu'il écrivait: « Les Assyriens ont gagné la domination sur toutes les nations, puis les Mèdes, ensuite les Perses et enfin les Macédoniens. Au bout, vainquant les deux rois Philippe et Antiochus, qui étaient partis du monde macédonien, peu après la soumission de Carthage, l'empire suprême *(summa Imperii)* est échu au peuple romain » [4].

[1] *Ibid.* La tentative faite par Apollodore lui-même est racontée par Procope, *De Aedificiis*, p. 288. — Pour le pont, surtout Joseph Aschbach, dans les *Mitteilungen der k.k. Centralkommission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmäler*, 1858; récemment: D. Tudor, *Podul lui Traian de la Drubeta*, dans les Publications de l'Institut d'Archéologie d'Olténie, II; Decei, *Podul lui Traian de la Turnu-Severin*, dans l'*An. Inst. de st. cl.*, I, p. 140 et suiv.; Edg. Duperrex, *Podul lui Traian peste Dunăre lângă Turnu-Severin*, dans le *Bul. Soc. Politehnice*, Bucarest, 1907. — Ne serait-il pas question du « pont » dans l'inscription de Cilli concernant un « civis surus de regione Zeugma, vico Hennia » (*Arch.-ep. Mitt.*, IV, p. 127)?

[2] Pline le Jeune, Ép., X. O. Kuntz, *Zum Briefwechsel des Plinius mit Trajan*, dans *Hermes*, LXI (1926), p. 193, admet des relations par le Sud de la Russie, où il croit que des chemins existaient déjà.

[3] Éd. des *Mon. Germ. Hist.*, *Auctores antiquissimi*, VI[1], p. 9.

[4] Velleius Paterculus, I, VI.

Mais dans l'idée même, dans la méthode de Trajan, il y a, sans doute, aussi quelque chose d'ibérique [1]. La tentative récente de M. Paribeni de le revendiquer pour la race italienne, parce qu'il est né dans une colonie du nom d'Italica, ne me semble pas être réussie. De même que sa figure, si fidèlement conservée par un si grand nombre de statues et par les reliefs de la colonne, est identique à celle des paysans espagnols que nous avons vus sur place, dans les villages près de Séville, de même dans ce qu'il fait, comme réformes intérieures ou comme actions au dehors, il est facile de reconnaître une dignité simple, une majesté sévère, une opiniâtre constance dans la poursuite du but, qui appartiennent à cette noble race ibérique. Dans ce milieu, le fils de simple légionnaire avait passé sa jeunesse et son adolescence, ayant dès le début aussi des rôles de commandement dans ce pays. Et, dans la colonisation de la Dacie, il semble avoir favorisé les hommes de chez lui, d'où viendraient les similitudes étonnantes du latin de Dacie avec celui de sa patrie espagnole [2].

Une magnificence espagnole visible s'y ajoute. Chez Aulu-Gelle on trouve la violente critique de la rhétorique espagnole [3]. La famille de Trajan, d'origine tudertine, a été transformée là, à Italica [4], près de la Séville d'aujourd'hui.

De son sang aussi vient sa camaraderie amicale envers ce Longin, *vir consularis*, envers un autre qui lui a donné sa vie [5], Pomponius Albinus [6]. De là part aussi la familiarité qui le distingue et qui a tant gagné, comme pour aucun autre empereur ou chef d'armée, les coeurs des soldats, acquis à son rêve et capables de se sacrifier pour leur empereur.

---

[1] Pour « l'hispanité » voy. aussi Budinszky, ouvr. cité, pp. 74—76.

[2] Signalé aussi par M. Popescu-Telega, dans une brochure récente.

[3] XIX, IX.

[4] Domaszewski, *Gesch. der Röm. Kaiser*, II, p. 171.

[5] Fronton en parle dans ses lettres adressées à Marc-Aurèle; *Frontonis et M. Aurelii epistolae*, p. 217.

[6] Voy. *Rev. Arch.*, XIII[2] (1875), pp. 691-692 (inscriptions dans la Dobrogea, à trois kilomètres du vallum, entre Hârşova et Rasova, pour ce commandant de légion décoré).

Il est le commandant qui marche toujours en tête, le père charitable qui se penche sur les blessures et pleure sur les agonies [1].

Il est donc présenté par Fronton comme un bon camarade de ses soldats, appelant chacun « par son propre nom et par son surnom dans les camps, allant jusqu'aux surnoms les plus plaisants » [2]. Chacun a sa récompense, un *corniculus*, une épée, des bracelets, de l'argent [3].

L'attention que Trajan prodigue à ses soldats fait partie, du reste, des meilleurs traditions romaines. Ainsi Tibère, pendant la guerre de Pannonie et de Dalmatie, se préoccupait de la santé de tous les légionnaires, mettant à leur disposition sa lectique, ses médecins, ses provisions, le bain qu'il avait apporté avec lui [4].

Mais dans ces campagnes de Trajan il y a encore autre chose, en rapport avec l'origine, avec l'expérience personnelle de l'empereur, mais aussi avec une autre tendance de l'époque: vers la science, vers les connaissances, qui nous a donné le miracle d'information universelle qu'est « l'Histoire Naturelle » de Pline l'Ancien, le penchant vers une technique dont Trajan était fier pour le pont sur le Danube, pour l'arc de triomphe, pour la colonne, mais aussi pour le chemin pratiqué avec tant de difficultés dans les rochers et conservé jusqu'aujourd'hui, avec sa fière inscription sur « la montagne taillée » (*montibus excisis*) [5], dans le chemin qui mène aux cataractes, qu'on ne pouvait pas traverser parmi les

[1] Un médecin de la légion II Italica, *Rev. Arch.*, VIII (1852²), p. 572. Des décorations données par lui; Dessau, ouvr. cité, I, p. 221 et suiv. On connaît son médecin grec, Criton, qui a écrit une histoire de la guerre. Un médicament prescrit par ce dernier, Galène, *De comp. med. per genera*, chap. VI, v. IX; cf. chap. V, chap. II—IV. Un autre, Grec encore, d'Ephèse, Rufus; v. Suidas, *sub v.*

[2] Multos militum imperator suo quemque nomine, proprio atque castrensi cognomine [et jo]culari appellabat; ouvr. cité, p. 205.

[3] *Ibid.* Pour la décoration « vexillo et hasta pura », Cagnat, *Nouvelles explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie*, Paris 1887, p. 12.

[4] Velleius Paterculus, II, CXIV.

[5] Aussi dans l'*Eph. Epigr.*, II, p. 334, n° 502; Dessau, ouvr. cité., II¹, p. 442, n° 5863.

brisants des rochers qui sortaient des profondeurs. Donc, pour la campagne de Dacie, il a emmené ses spécialistes des mesures, qui lui étaient nécessaires pour les fondations, et ces témoins forment, par leurs quelques lignes conservées, le seul renseignement, si lumineux, qui soit, de fait, contemporain d'une conquête si mal connue, ainsi qu'on le verra, par des sources dont on n'a que des résumés, ou par des interprétations artistiques, comme celles de la colonne, qui pourront ouvrir la voie même aux fantaisies les plus extraordinaires. En Italie on lui attribuait, du reste, les chaussées Claudia, Cassia et Ciminia, les *tres trajanae* [1].

On verra ce qui a été fait, sans doute par ces ingénieurs [2], et non pas par les débutants qui avaient travaillé sous la république à tout le système de vallums défensifs et de châteaux, dont fera partie aussi la place de garde, restée non terminée, ainsi que nous le montrerons, avec sa seule armure militaire, à Tropaeum. Le grand constructeur considèrera avec fierté, en Asie, le chemin « allant des frontières de la Syrie jusqu'à la Mer Rouge », dont les traces ont été aperçues tout dernièrement d'un avion à travers la couche de sable qui les recouvrait depuis des siècles [3].

Les ingénieurs qu'avait demandés Décébale peuvent donc être expliqués aussi par le grand rôle que ces « gromatiques » jouaient à cette époque chez les Romains.

La Germanie était bien connue de Trajan par le temps qu'il avait passé là, à d'âpres combats, sous Domitien. De cette expérience scellée par une victoire difficilement gagnée, — pareille à celle de Darius par rapport au problème des Scythes, — il ressort que la masse germanique ne peut être dominée qu'en la tournant de l'autre côté [4]. Du reste, les Germains qui se massaient autour de Décébale étaient de nature à

[1] *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 27, n° 43.

[2] Pour « chorometri » aussi la *Rev. Arch.*, VI (1905²), p. 488, n° 188.

[3] A finibus Syriae usque ad Mare Rubrum; Dessau, ouvr. cité, II¹, p. 439, n° 5845 c.

[4] Voy. notre communication, dans les Mémoires de l'Académie de Lyon, en 1923.

donner à l'empereur cette suggestion. Comme Germanicus, il commencera une série d'efforts, qui fera de lui un glorieux Dacicus. De la Germanie, vers laquelle il s'était tourné de nouveau après son adoption par Nerva, il était venu pour commencer son inlassable carrière impériale. Nous avons déjà présenté l'opinion que Tacite a écrit sa *Germania* pour éclairer l'opinion publique romaine sur la grande importance du problème permanent qui se posait de nouveau à la frontière de Nord de l'Empire [1]. Nous nous apercevons que cette opinion ancienne sur le rôle défensif germanique de la conquête de la Dacie s'était imposée aussi à Jullian, quand il pensait à « une grande Germanie romaine », à « une nouvelle frontière de l'Empire partant des Carpathes, déjà atteints, pour descendre le long du Danube, de la Vistule jusqu'aux rives de l'Elbe, frontière de l'Océan du Nord » [2]. Si on retire les légions de cette Germanie [3], c'est parce que le centre de gravité de la défense romaine s'était transporté dans cet Orient danubien.

Pris dans la totalité de ses qualités, nourri par toutes ces influences, l'homme qui a été critiqué par un esprit étroit, qui n'est pas seulement d'aujourd'hui, pour sa fierté, pour sa vanité et pour je ne sais quel caractère théâtral [4] qu'il aurait eu, apparaît en effet tel que le montre un

[1] Voy. aussi James Smith Reid, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, XXII, p. 157, note 1.

[2] Jullian, ouvr. cité, IV, p. 469.

[3] Cf. le même, p. 469, note 2.

[4] On a critiqué chez Trajan aussi son refus d'accepter les propositions de paix, son penchant à poursuivre la « gloire » payée du « sang de ses soldats ». Envers les barbares il aurait été dur: « Justitiae quoque et clementiae fama apud barbaros sancta de Lucio; Trajanus non omnibus aeque purgatus » (*Frontonis et M. Aurelii ep.*, p. 209). Ainsi il avait fait tuer le roi Parthanisire; *ibid.* Mais celui-ci avait tenté un mouvement de révolte. Cependant on cotait très haut ses bienfaits à l'intérieur et sa popularité; *ibid.*, pp. 209—210. Pour les rapports de Fronton avec Trajan, Végèce, II, III. L'empereur Julien paraît cacher une critique alors qu'il présente Trajan fier « d'avoir détruit les Gètes » (*Caesares*, p. 327). Chez les contemporains on trouve une critique enfantine chez Hermann Schiller, ouvr. cité, I², p. 548: « Trajans grösste Schwäche war die Eitelkeit ». Si son nom et celui des femmes de sa maison ont été donnés à des villes *(ibid.)*, ce n'était que la continuation de la tradition d'Alexandre et des

historien de « vocation », plus récent, qui n'était pas un simple archéologue, dans son « Histoire des empereurs » romains, Domaszewski: « Toute la puissance du peuple romain et la grandeur de la culture antique apparaissent, par cet homme puissant, dans une dernière incorporation » [1].

3. CAMPAGNES DE CONQUÊTE

La première campagne de Trajan contre Décébale, chef de la barbarie européenne encore non soumise, commença solennellement comme un acte religieux, comme un devoir envers les dieux de Rome, par des prières des Frères Arvales pour la victoire, d'après la coutume qui, à partir d'Auguste, était de nouveau en honneur. L'action semblait être, d'après l'idéologie dont Trajan avait hérité de Nerva, comme une décision du Sénat maître. Nous ont été conservés [2] aussi les voeux chaleureux de victoire consignés sur une inscription [3].

Car c'est le Sénat, dont le pouvoir avait été rétabli par Nerva et respecté par Trajan, qui décréta de nouveau « ennemi public » Décébale et confia la conduite des armées à Trajan personnellement [4].

De fait [5], dès le règne de Nerva, on avait fait de grands

diadoques. Aussi, p. 605: « planloser Eroberungstrieb ». Combien légèrement sont jugés les hommes politiques et les soldats par l'orgueil des savants de chaire et de cabinet, qui ne comprennent ni ce que c'est qu'une personnalité, ni combien peuvent décider les états d'esprit de caractère général auxquels personne ne peut se soustraire!

[1] Ouvr. cité, II, p. 185. Il reconnaît aussi « eine prunkende Majestät » et « einen ritterlichen Sinn »; *ibid.*, II, p. 171.

[2] Dessau, ouvr. cité, II, pp. 271—273.

[3] Dans le *Bulletin Archéologique des comités des travaux historiques*, 1928: « optavi Dacos tenere caesos, tenui ».

[4] Dessau, ouvr. cité, II, pp. 271—273.

[5] A côté d'ouvrages embrassant toute la soumission de la Dacie: De la Berge, Fröhner, *La colonne trajane*, 1872—1874 (cf. Dierauer, dans la *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, XXVI (1875), pp. 682—685); Reinach, *La colonne de Trajan;* Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule;* Petersen, *Trajans dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt*, Leipzig, 1899—1903 (cf. dans les *Atti* du Congrès historique de Rome, 1905, II, et dans les *Neue Jahrbücher*, 1906); Davies, *Topography of the Trajans column*, 1920; Domaszewski, dans

préparatifs pour que les armées puissent circuler le long du Danube [1].

C'est donc par cette voie, en rapport avec toutes les guerres antérieures, que partit la campagne.

Le 25 mars 101 l'action commence [2]. Le point de passage de Viminacium et Lederata est conjectural: on l'a admis parce que là il y avait les quartiers de la légion VII Claudia [3] et parce que de là part un chemin dans la carte de la Table Peutingérienne [4], travail du IV-e siècle, bien que sur une base plus ancienne, dont il sera question ensuite. Ce qui a suivi est prouvé seulement par la colonne, sur les scènes de laquelle on a dépensé tant de sagacité sans pouvoir atteindre une certitude qu'il est impossible d'avoir. Elle représente des scènes caractéristiques, qui ne peuvent pas être considérées, bien entendu, comme des précisions de photographe: on a bien prouvé [5] que dans des représentations ultérieures on a recouru à ce moyen pour d'autres buts, Procéder d'une autre façon c'est donner une pure illusion [6]. Ce n'est donc qu'en réunissant les deux campagnes qu'on peut arriver à ce qui ne peut être qu'un tableau culturel d'ensemble.

On n'arrive qu' à établir les légions qui ont participé à l'expédition [7], les contingents barbares qui s'y sont ajoutés,

---

le *Philologus*, 1906; Stuart James, dans les *Papers of the British School in Rom*, III; Davies, *The first Dacian war*, dans le *Journal of Roman Studies*, 1917; K. Lehmann Hartleben, *Die Trajanssäule*, 1926; G. Bendinelli, *La colonne trajane*, Bergame, 1930. — Certains de ces ouvrages ont été introuvables pour moi. Cf., parmi les Roumains, Émile Panaitescu, *Coloana lui Traian în lumina noilor cercetări*, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 265 et suiv. (aussi avec une autre bibliographie, menue).

[1] Les renseignements chez Paribeni, ouvr. cité, I, p. 212.

[2] *Ibid.*, I, p. 216 et suiv.

[3] La légion XXI Rapax disparaît dans ces combats; Schiller, ouvr. cité, I², pp. 530—531 et p. 531, note 1. — Il faut voir si par là le passage était plus facile.

[4] Xénopol, ouvr. cité, I, p. 134 et suiv.

[5] Voy. tout dernièrement un article dans les Mémoires de l'École Anglaise de Rome, XIII (1935): M. J. Richmond.

[6] Le bon sens de De la Berge a su éviter le mieux cette erreur.

[7] De la Berge, ouvr. cité, p. 43.

quelques-uns des chefs qui ont lutté à côté de l'empereur. Certaines lignes des notes de Trajan lui-même montrent la direction par laquelle on a pénétré, « de Bersovia à Aïxis » (Azizis); dans Bersovia on a vu avec raison la Bârzava d'aujourd'hui [1]. Plus haut, nous avons remarqué que Tapae ne peut pas être Tăpia, et une explication a été donnée concernant le camp turc [2] dont vient ce nom.

En quelques lignes Dio Cassius décrit de cette façon les assauts successifs des cités fortifiées par les ingénieurs qui avaient été attirés chez les Daces, ainsi que la libération des prisonniers romains et la reconquête des dépouilles antérieures: « Or Trajan conquit les montagnes fortifiées de murs et il y trouva des armes, des machines et des prisonniers, ainsi que le drapeau de Fuscus », qu'on avait pris sur lui [3]. Témoignage dans lequel il y a aussi des choses appartenant au passé.

La guerre dura pendant l'hiver, bien que nous ne puissions pas nous rendre compte de la façon dont l'armée romaine, sans l'empereur, revenu à Rome, a pu passer dans ces régions du Bas-Danube les durs mois du climat dace.

Dans sa totalité, la description si brève, — plutôt qu'abrégée pas le pauvre moine byzantin Xiphilin, — de Dio Cassius, pour la première campagne de Trajan contre Décébale est le mélange coutumier des faits de guerre avec des détails concernant le tempérament de l'empereur, sa façon de se comporter avec les soldats, vivant au milieu d'eux — et des regards en arrière pour attaquer Domitien, qu'il cherchait à diminuer sous tous les rapports. Aucune précision et, en plus, l'ordre chronologique n'est guère observé.

---

[1] Cité aussi par Xénopol, *loc. cit.*, p. 138, note 19.

[2] Chez Jordanès il est dit qu'on ne peut entrer en Dacie que par Boutae (voy. plus loin) et par Tapae. Ce nom de Tapae est scythe et en rapport avec les mouvements des Agathyrses.

[3] LXVIII, 9; aussi dans les *Fragm. Hist., gr.*, IV, p. 185: « *Ὁ δὲ Τραϊανὸς ὅρη τε ἐντετειχισμένα ἔλαβε καὶ ἐν αὐτοῖς τά τε ὅπλα τε, μηχανήματα καὶ τὰ αἰχμάλωτα, τό τε σημεῖον τὸ ἐπὶ τοῦ Φούσκου ἁλὸν εὗρε.*

Captivité de la sœur de Décébale. Mention de trois officiers romains (Sura, Claudius Libianus, Maximus).

Lorsque, pendant cette même année, les Daces constatèrent qu'une résistance plus longue était impossible, Décébale devait rentrer dans son ancienne condition de roi clientélaire, restituant le groupe de déserteurs romains qui dès lors préféraient à la fiscalité impériale et aux guerres civiles la vie moins pesante et mieux garantie sous la domination des barbares. *Mais il aurait dû abandonner tout un lambeau de terre, probablement le Banat, que le conquérant commença à organiser.*

Dans le récit plus large du même Dio, conservé non plus par ce compilateur ultérieur Xiphilin, mais par le Byzantin du VI-e siècle Pierre le Patrice [1], on voit le roi implorant la paix par ses « comates » à longue crinière, par ses « boïars » à bonnet de poil, par ses *tarabostes* et ses *piléates* [2], qui jettent les armes et, comme les bourgeois de Calais, se laissent attacher les mains derrière le dos comme des prisonniers. Ils offrent le désarmement complet, la démolition des nouvelles cités de type romain, et l'évacuation de ce « territoire conquis par Trajan [3] ». Le roi dace n'aura désormais d'autres rapports extérieurs que ceux de Rome, et le soin avec lequel il notait qu' « il ne tiendrait plus à côté de lui aucun soldat romain » [4] montre qu'il était devenu aussi *l'hôte de tous les mécontents de l'Empire*. D'ailleurs, d'après Dio Cassius, il avait admis, avant sa défaite aussi, un délégué impérial près de lui, pareil aux représentants du roi d'Angleterre auprès des rajahs de l'Inde [5]. Prosterné vers la terre, le roi vaincu fit l'acte hypocrite de l'hommage.

Il faut admettre l'offre de Décébale d'accepter des conditions de la part de celui qui venait avec des moyens si imposants et avec un si grand prestige personnel. Il est plus difficile de croire que les ambassadeurs eussent été d'abord de

---

[1] Dio Cassius, *loc. cit.*, 9; Pierre le Patrice (d'après la même source), éd. Bonn, p. 123.

[2] Pour ceux aux « longs cheveux », *comati*, voy. Cassiodore, *Varia*, IV, 49: « universis provincialibus et capillatis ».

[3] *Παραχωρεῖσαι δὲ καὶ τῆς γῆς ἣν ἐκράτησεν ὁ Τραϊανός; ibid.*

[4] *Μηδὲ στρατιώτην Ῥωμαίων ἔχειν ἐγγὺς ἑαυτοῦ; ibid.*

[5] *Σταλῆσαι γέ τινα τὸν συμβησόμενον αὐτῷ.*

simples paysans et que seulement ensuite apparaissent les « porteurs de bonnet »; plutôt la proposition de se rencontrer avec les Romains serait-elle venue de ces derniers, qui avaient déjà employé ce système envers les Thraces, pour mettre la main sur Rhoïmétalkès. L'avis donné à Trajan sur l'éponge à inscription latine envoyée par les Bours est, ainsi que nous l'avons dit, un enfantillage et, encore une fois, la source employée avait un autre sens [1].

L'alliance supposée de Décébale avec les Scythes, dont parle une note chez Cassiodore [2], surtout avec tel Sardonius, qui aurait été un roi sarmate [3] ou scythe, dans le texte mal lu d'un Aurelius Victor, a été expliquée par nous dans une communication récente à l'Académie Roumaine. De fait il est question de *piléates* et de *comates* (et non pas de *Sati*, comme dans un manuscrit, terme qu'on a interprété comme *Saci*, et de là le rapport avec les *Σάκαι* grecs, les Scythes; l'abréviation paléographique de *com* donne l'aspect d'un *s*), et quant à Sardonius (voy. Asarhaddon de l'ancienne histoire orientale), il se rapporte aux campagnes asiatiques de Trajan.

Un agrimenseur, Balbus, dans son ouvrage dédié à son ami, Celsus, donne des notes nouvelles et vivantes auxquelles on n'aurait pas pensé, concernant les campagnes de Trajan contre les Daces, et *même sur celle-ci*. Il montre s'être occupé de ce travail lors de l'expédition impériale, *clara sacratissimi imperatoris nostri expeditio*. Il y participe comme soldat, « ne

[1] Voy. plus haut. De la Berge avait attiré depuis longtemps l'attention sur la signification de « garde d'épée » du mot et sur deux textes latins qui montrent qu'elle pouvait servir pour écrire des messages secrets (ouvr. cité, p. 43, note 9). Pour les alliés bours (il y a aussi une Bouridava, mais ceci ne décide pas leur origine dace, de même qu'un rapprochement comme « langue et culture » des Suèves par Tacite ne nous oblige pas à les attacher, même de cette façon, aux Germains, ainsi que le fait M. Paribeni). Voy. tout récemment le travail érudit de M. Berciu, *Burri-Buridava-Burebista* (dans le dernier titre il y a une hypothèse séduisante), mais le rapport entre les Boures et la Piroboridava ne peut pas être soutenu (*Publicațiile Institutului de archeologie olteană*, III, Craiova, 1931).

[2] *Chronicon*: « Trajanus de Dacis et Scythis triumphavit ».

[3] Mais voy. le roi Sauromatès, en rapports avec Pline, *Epistolae*. Cf. notre communication sur Tropaeum, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1936.

pensant à rien autre qu'à la gloire de la guerre ». Il entre donc dans le pays de l'ennemi (*hostica terra*) où, par ordre de l'empereur, on élève des vallums, *ingens vallorum moles*. On voit encore les ennemis qui attaquent sur la rive gauche, *ex proxima ripa*, mais on fait aussi des études pour les ponts. On cherche dans quelles conditions « on pourrait gravir les collines des montagnes » (*expugnandorum deinde montium altitudines ut scirem*). On reprend donc le travail et, après que « le très grand empereur a serré de près la Dacie par sa victoire », — et l'auteur déclare pouvoir venir une fois par an du Nord (?) —, on continue avec encore plus d'activité [1]. Du reste, le grand historien allemand de Rome, Niebuhr, parlait lui aussi de « l'ingénieur qui a servi à Trajan pour la conquête de la Dacie et a mesuré les hauteurs des Alpes de Transylvanie » [2]. L'écrivain a servi pendant la première guerre dace aussi, pendant laquelle il était question seulement « d'ouvrir la Dacie de tout près », *Daciam proxime reseravit* » [3].

Mais la guerre, tant de fois interrompue pour créer des chemins, avait été *plutôt une campagne de recherches qu'une expédition contre un ennemi* qui opposerait une armée et lutterait en pleine campagne. Nous avons déjà dit qu'elle ressemble à l'oeuvre opiniâtre d'épuration, pour la nature et pour les hommes, qui avait été accomplie par Auguste dans la Dalmatie. Il n'est pas question de poursuivre l'adversaire par des chemins déjà existants et connus; chaque défilé a dû être trouvé et étudié. Il en aurait été de même, d'après Jung, pour celui de Vâlcan, archaïque malgré son nom slavon (qui

---

[1] Lachmann, *Gromatici veteres*, I, p. 93. Chez Balbus, *Ad Celsum expositio et ratio omnium formarum*: « postquam ergo maximus imperator victoria Daciam proxime reseravit, statim ut e septentrionali plaga annua vice transire ad studium meum tamquam ad otium sum reversus ». — Pour les *chorometri* aussi la *Rev. Arch.*, VI (1905[2]), p. 488, n° 188 (déjà cité).

[2] F. Blume, K. Lachmann et A. Rudorff, *Die Schriften der römischen Feldmesser*, II, Berlin 1852, p. 4.

[3] Cf. aussi les observations de Lachmann, dans le même volume, pp. 135—136 et celles de Mommsen, *ibid.*, p. 147: il pensait aussi à Domitien. A cette époque on ne mesurait pas la hauteur des montagnes de la Dacie.

vient de *vlk*, loup, nom qui s'est étendu pendant des siècles jusqu'à ce chef valaque Vâlcea-Farkas au XIII-e siècle) [1]. Mais il y a un défilé vers Sarmizégétouza qui reste non identifiable, étant mentionné par Jordanès seul: « per Boutas » [2], si on ne veut pas admettre une lecture « Boicas », en rapport avec les Boïes celtes de Kritasire, à l'Ouest [3].

Quoi qu'il en soit, Décébale était dès ce moment renfermé dans ses montagnes pour une lente agonie.

A Rome, le vainqueur présenta les délégués pour l'hommage de cette nation fière. Ils consentirent à ce qu'on leur avait demandé: reçus au Sénat, ils déposèrent les armes, élevèrent les mains en un geste de prière et, habitués à la langue latine de ceux qui les avaient vaincus, ils proférèrent les paroles sacramentelles. L'émotion dans un monde habitué depuis longtemps à être terrifié par le danger dace, dut être grand devant ces soldats vêtus de longues chemises de lin, aux jambes serrées dans leurs braies et portant un couvre-chef de poil, écrasé, ressemblant au bonnet phrygien, connu depuis longtemps. On frappa des monnaies représentant des prisonniers agenouillés et la Dacie terrassée [4].

Suivirent le triomphe, des luttes de gladiateurs et des spectacles de théâtre, pendant lesquels, suivant le mauvais vice de l'époque, dont Trajan lui-même n'était pas exempt, parut aussi l'histrion cher au cœur de l'empereur [5].

Dès le lendemain cependant, Décébale viola la paix. De nouveau se forma autour de lui la coalition qui augmentait ses forces, et de nouveau les mécontents de tout l'Empire,

[1] *Pässe*, p. 3: « Wahrscheinlich ist auch der Vulkanpass von den Römern forcirt worden ». Et il ajoute que de cette façon on pouvait empêcher la retraite des Daces. Il signalait aussi les monnaies, 200 tétradrachmes barbares, qu'on a trouvées là; Goos, *Chronik*, 44; *Archiv f. sieb. Landesk*, XIV, p. 74.

[2] *Getica*, c. 12.

[3] Voy. aussi Davis, *Trajan's first Dacian war*, dans le *Journal of Roman Studies*, VII (1917).

[4] Cohen, ouvr. cité, nos. 174, 254, 525, 598, 601. — Pour la trompette celte, *carnix*, aussi en Dacie, Pârvan, *Getica*, p. 523.

[5] Dio Cassius, LXIII, 10.

éléments latinisés ou même déjà latins, accoururent vers lui. L'œuvre de fortification dont il nous est resté, en Transylvanie, des tours comme celle de Costești, où les archéologues ont voulu voir la capitale elle-même, cachée, du fier barbare, fut reprise. De nouveau partirent les expéditions de pillards, qui étaient plutôt un moyen de défier la puissance romaine que celui d'approvisionnement pour une nation habituée, nous le savons déjà, depuis des siècles, à vivre de l'agriculture. C'est à ceci que paraît se relier la notion chez Pline, dans ses Épîtres, de l'invasion d'un Susagus. Enserré sur le Danube par « la province occupée », le roi dace s'étendit de force vers la Pannonie, par l'envahissement de certaines régions iazyges que Rome réclamait pour elle-même [1].

L'arc de triomphe d'Ancône, où était l'*accessus Italiae*, est en rapport avec certains travaux dans le port de cette ville, après la première guerre dace; *il représente une porte ouverte vers cet Orient, qui appelait continuellement vers lui l'empereur* [2].

Pour la nouvelle campagne, peu de choses peuvent être établies d'une façon certaine. Mais le fait que nous n'avons qu'une seule source [3], qui est, du reste, d'autant plus importante que Dio Cassius a gouverné lui-même dans ces contrées, mais que nous ne connaissons, nous le répétons, que par les résumés byzantins de Pierre le Patrice et de Xiphilin, ce dernier cherchant plutôt des morceaux choisis anecdotiques et des sentences, a permis à n'importe qui de construire, sur des lignes d'occupation professorale, la seconde guerre contre les Daces.

---

[1] Michel Soutzo admet lui aussi que les relations de Décébale allaient jusqu'aux Parthes; *Rev. Arch.*, XLII (1881), p. 206.

[2] De la Berge, ouvr. cité, p. XXXIII.

[3] Voy. aussi Cantarelli, *Le fonti per la storia dell'Imperatore Traiano*, 1895. Avec raison Domaszewski parle de « l'opuscule de Suétone, commode pour la pauvreté d'esprit de l'époque ultérieure », du « squelette de faits et de noms secs, de la présentation rampante (*schleppend*), fourrée (*verbrämt*), avec une pauvre rhétorique d'école » de Dio Cassius (*Gesch. der röm. Kaiser*, I, p. 9). Et il a raison d'ajouter aussi le « manque de vie » de Mommsen pour l'*histoire* de l'Empire, qu'il comprenait si bien sous le rapport juridique (*ibid.*).

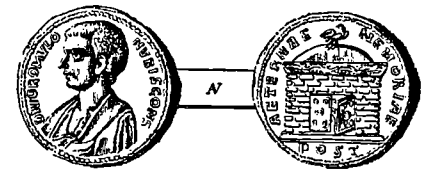


Fig. 14. — Monnaie avec Romulus.
Mionnet, ouvr. cité, II, p. 202.



Fig. 15. — Monnaie de Trajan.
Zeitschrift für Numismatik, V, p. 250.



Fig. 16. — Monnaies avec le pont de Trajan.
Anuarul de studii clasice, I, p. 162.

Il n'est pas sans intérêt de voir où a pu mener l'imagination méthodique des savants de profession. Dès la fin du XVI-e siècle, un Alphonse Ciaconus cherchait à écrire l'histoire de la guerre dace d'après les représentations de la colonne [1]. Et tout ce qu'a ajouté notre époque, jusqu'à la dénégation courageuse d'hier d'un Petersen, n'est que la construction de conjectures historiques et militaires vaines sur une simple série de tableaux représentatifs et symboliques.

Ainsi, Schiller admettait pour la première guerre deux ponts de vaisseaux: à Viminacium et à Taliata (Goloubinié) [2], une armée qui se serait avancée vers Tibiscus, une autre sur la ligne de la Cerna, avec Manius Laberius Maximus, une troisième, avec Lusius Quietus, du côté de Bononia-Vidine, vers la rivière du Jiiu et le défilé du Vulcan [3], et Domaszewski cherchait lui aussi à déterminer des chemins de pénétration pour cette première campagne, fixant trois armées: celle de l'empereur, celle de Laberius Maximus, qui rencontre Trajan au défilé de Térégova, et l'armée de Pannonie, qui aurait « collaboré à la soumission du pays au Sud de la rivière du Murăș jusqu'à celle de la Tisa » [4]; l'offre de paix de Décébale se serait produite alors; on délègue Licinius Sura et Claudius Livianus: Décébale ne veut pas venir personnellement, mais Lucius Quietus prend les tranchées de Tapae, et c'est de cette façon que Trajan aurait récupéré les dépouilles de Fuscus (mais nous savons déjà par Martial que ceci était arrivé dès le règne de Domitien), pour qu'au

[1] *Historia utriusque belli dacici a Trajano Caesare gesti, ex simulacris quae in columna ejusdem Romae visuntur collecta*, Rome, 1576.

[2] *Loc. cit.*, p. 551.

[3] *Ibid.* Il croit à la prise d'assaut de Sarmizégétousa, qui n'est prouvée par rien. Schiller complète cependant les renseignements de De la Berge sur les éléments militaires employés (ouvr. cité, p. 38 et suiv.). Des observations précieuses aussi sur la chronologie, *ibid.*, 529, note 6. Mais voy. *C.I.L.*, V, 6974—6982; *C. I. Gr.*, 6763 et les passages des Lettres de Pline, n° 74, 8, 4. Nous ne voyons pas cependant dans ce récit, ni la base documentaire, ni la possibilité de fixer quelque chose sur la carte.

[4] *Gesch. der röm. Kaiser*, II, p. 173 et suiv.

bout on se trouve devant la capitulation de Décébale [1], et, de même, on bâtit maintenant, d'après le témoignage supposé de certaines des sculptures de la colonne, un passage de Décébale par les bouches du Danube, avec des Sarmates sous ses drapeaux, dans la Moesie Inférieure. Trajan aurait dû accourir avec la légion I Minerva et les troupes du Rhin, qui auraient cherché à couper la retraite des Daces, de Drobéta sur le Danube jusqu'à Oescus, pour empêcher l'entrée de l'ennemi en Thrace. On va jusqu'à décrire un combat au clair de lune sur la place même où s'est élevé le « trophée ». Mais « le combat décisif » aurait été seulement celui de l'Hémus, où le vainqueur fera bâtir la cité de Nicopolis ad Istrum. On sait même pertinemment que jusque là cinq sénateurs seraient tombés.

Donc l'historien allemand reproduit l'opinion de Tocilescu sur la grande bataille de Tropaeum, avec la participation de Décébale lui-même, et l'assertion d'Ammien Marcellin sur celle de Nicopolis ad Istrum. Car Tocilescu lui-même, admettant cette victoire, décrivait le chemin fait par la Grèce. Cichorius [2] se ralliait à cette opinion avec, tout de même, un grain de bon sens.

Venant à la vraie réponse romaine, qui ne pouvait pas tarder après les nouvelles provocations des Daces, la guerre était, pour Trajan, destinée à la prise de possession, au prix de tout sacrifice, sans rien épargner et sans retard. La frontière de Rome devait être accrochée à la citadelle de montagne de la Transylvanie (105—106).

Donc le chemin a dû être fait non par le large, immense et vain pourtour passant par Corinthe, Athènes et Byzance, ni par un chemin de terre le long de la côte de l'Italie, mais

---

[1] *Ibid.*, p. 174. M. Domaszewski croit encore que le second passage de l'Ouest vers la Transylvanie, « Bautae », « aurait été » au Sud, dans la vallée de l'Olt (?); *ibid.*, p. 163. — Pour l'expédition sur les rives de l'Olt, voy. aussi Couissin, dans la *Rev. Arch.*, 1928[2], p. 77, note 2.

[2] *Die Reliefs der Trajanssäule.* Petersen, dans *Trajans dakische Kriege*, avait rejeté cette opinion absurde.

sur les lignes qui ont été suivies plus tard: donc par Zara, où nous trouvons une trace de Trajan, et par Nich, vers Syrmium [1].

On aurait pu passer le Danube comme la première fois, sur un pont de vaisseaux, mais Trajan ordonna de faire, sous la conduite du grand architecte Apollodore de Damas [2], ce pont de pierre, à destination éternelle, dont les restes surgissent encore de temps en temps, comme un fantôme, des eaux du Danube soumis pour la première fois. Vingt piliers hauts de cinquante pieds au-dessus de la large base de soixante autres; des arcades les reliaient à la distance de cent-soixante-dix pieds [3].

Pour cette campagne aussi le récit des combats manque. Le seul qui présente le règne de Trajan, l'ancien gouverneur de Pannonie, Dio Cassius, que nous avons dit être un bon connaisseur de ces régions, s'arrête seulement à tel incident nouveau destiné à montrer la valeur des soldats romains et, en dehors de cela, il se contente de dire que Trajan « a conduit la guerre en tenant compte plutôt de la consolidation que de la rapidité », pour arriver à la victoire finale, seulement « tard et avec difficulté » [4]. L'attaque principale se livra selon lui du côté de l'Olt [5].

---

[1] L'itinéraire admis par Cichorius et M. Stuart Jones. Pour les autres, voy. aussi Paribeni, ouvr. cité, I, p. 282. Ceux qui soutiennent ce long détour croient trouver ainsi l'explication du monument d'Adam-Klissi. — Voy. plus loin. — Plus curieuses encore les propositions de Domaszewski, dans le *Philologus*, 1906.

[2] Procope, *De aedificiis*, IV, 6.

[3] *Ibid.*, 13. Cf. aussi Tzétzès, II, 67 et suiv. La discussion dans Aschbach, *Ueber Trajans steinerne Brücke*, Vienne 1859. Cf. M. Tudor, *Podul lui Traian de la Drobeta*, Craiova 1931; A. Decei, dans l'*Anuarul Institutului de studii clasice*, 1928—1932, Cluj, 1932 (cité). M. Paribeni croit que la construction du pont était en rapport avec les pays annexés, donc antérieure à la seconde guerre (*ibid.*, I, pp. 276—278). Ce qui paraît totalement inadmissible.

[4] *Δι' ἀσφαλείας μᾶλλον ἢ διὰ σπουδῆς* ; LXVIII, 12.

[5] Un soldat prête serment: « ad Alutum flumen secus montem Caucasi »; Herzen, n° 5930. Dierauer admet une attaque « am Eisernen Thor und Vulkanpass, vielleicht auch weiter gegen Osten am Rothen Thurm » (ouvr. cité, p. 100).

Le même Dio, toujours disposé à présenter des anecdotes [1], parle, après avoir touché aux nouvelles offres de paix — elles étaient un dédommagement pour ce qu'on avait dépensé jusque là *et surtout une restitution de l'ancienne frontière sur le Danube* [2] — et après un nouvel appel aux alliés coutumiers des alentours, d'une tentative du roi dace de faire tuer son ennemi redouté sur le chemin du Danube par des « déserteurs » qui faisaient partie naturellement des traîtres romains [3]. Mais cette tentative ne paraît pas s'harmoniser avec la fière âme d'un combattant incapable de conspiration.

Tout aussi peu fondé paraît être le récit de l'aventure tragique d'un commandant romain, Cassius Longinus [4], qui aurait été attiré dans le camp dace pour donner ensuite à Trajan le choix entre l'exécution de ce prisonnier gagné par un vilain acte de mauvaise foi et l'acceptation des conditions que le roi dace avait posées.

Il est vrai que la ruse consistant à inviter pour une conversation un chef barbare et à s'en saisir était, comme on l'a vu dans le cas de Rhoïmétalkès, souvent employée par les Romains eux-mêmes dans leurs rapports avec de pareils ennemis. Mais le suicide de Longinus pour ne pas mettre l'empereur dans une situation douloureuse fait partie aussi du matériel anecdotique auquel tient tant Dio Cassius. Et l'écrivain gréco-romain aime à poursuivre dans cette direction, montrant que, lorsque Décébale indiqua, en envoyant le centurion qui avait accompagné Longinus, qu'il était prêt à livrer le corps du mort, Trajan aurait préféré sauver la vie de ce pauvre soldat [5].

Une découverte récente a fait apparaître un des principaux auxiliaires de Trajan dans cette guerre: ce C. Julius

[1] Cf. Sickel, *De fontibus a Cassio Dione in conscribendis rebus inde a Tiberio usque ad mortem Vitellii gestis adhibitis*. Cf. aussi Gutschmid, *Kleine Schriften*, V, p. 356 et suiv.

[2] LXVIII, 12.

[3] *Ibid.*

[4] Autre que l'homonyme « progener » de Tibère; Tacite, *Ann.*, VI, 15, 45. Peut-être le même que Cassius Longus *(sic)*, préfet des camps; *Historiae*, III, 14.

[5] Dio Cassius, LXVIII, 12. Longinus est mentionné aussi dans le « gromatique » Hygin, éd. Lachmann, I, p. 124.



Fig. 17.— Barbares sarmates en Scythie Mineure.
D'après le monument d'Adam-Clisi.
Studnicka, ouvr. cité, f. 77.

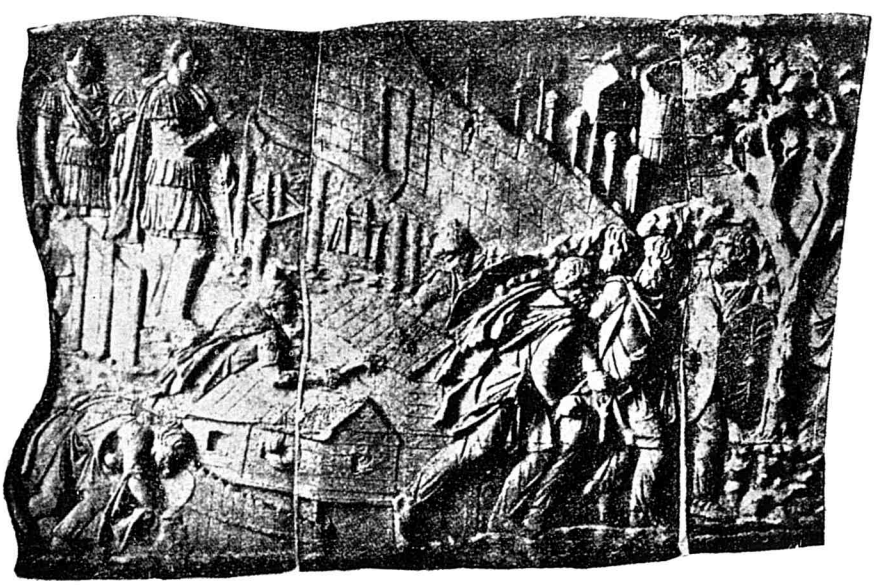


Fig. 18. — Luttes romano-daces.
D'après la Colonne, Cichorius et Katzarov, *Kultur*, p. 28, fig. 3.

Quadratus Bassius qui restera en Dacie même après la guerre, gouvernant le pays conquis; l'empereur Adrien ordonnera qu'on élève un monument à Pergame à la mémoire de cet homme de grand mérite, mort en 118 [1].

Il paraît qu'à ce même moment, le Maure Lusius Quietus, qu'on avait chassé de l'armée pour certaines peccadilles, était venu offrir à Trajan, pour expier, un groupe de cavaliers lui appartenant et ces hommes du désert, venant du pays de Jugurtha, accomplirent sur ce sol lointain des gestes dignes d'être consignés dans l'histoire de la guerre de Dacie [2]. D'autres détails surgissent aussi ça et là. Ainsi celui de Papirius Marcellinus qui, comme Longinus [3], aurait été « pris par les Daces au cours de la guerre » [4]. Pendant cette guerre même et ensuite, furent décorés beaucoup d'autres soldats, auxquels on distribua aussi des couronnes d'or [5], des chaînes, des bracelets du même métal. Ainsi un Funisulanus obtient une pareille couronne: il commandera ensuite dans la Moesie Supérieure [6].

En Transylvanie, près de la ville de Bistrița, on a trouvé, comme ornement de cheval, une scène de combat contre les barbares, dans laquelle ceux-ci, portant des écus simples, mais

---

[1] Th. Wegand, *Zweiter Bericht über die Ausgrabungen in Pergamon*, 1928—1932. Cf. *Année épigraphique*, 1929, n° 98; *Rev. Arch.*, 1933, pp. 437—438: *Στρατηλάτην γενόμενον δακικοῦ πολέμου κ. συνκαθέλομε τὸν ἐκεῖ πόλεμον αὐτοκράτορι Τραϊάνῳ, τιμηθέντα θριαμβικαῖς τιμαῖς... Οὗτος ἔτι στρατευομένος ἐν Δακίᾳ καὶ τὴν ἐπαρχείαν διέπων τελευτᾷ, καὶ τὸ σῶμα αὐτοῦ*, etc.

Dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1934, von Premerstein donne sa biographie, précisant la campagne à laquelle il participa, la seconde, comme camarade, « comes », de l'empereur. Cf. aussi *Rev. Arch.*, 1934, p. 277: « Adlectus inter comites Augusti expeditione dacica II ab Imperatore Caesare Nerva Traiano ».

[2] Dio Cassius, LXVIII, 32. Cf. Carcopino, dans *Istros*, I, 1.

[3] Mentionné aussi chez le « gromatique »; Hygin, éd. Lachmann, I, p. 124.

[4] «Decepto a Daciscis in bello proelio»; Dessau, ouvr. cité, II², 942, 8502. La forme *Dacisci* ressemble à la forme roumaine « Dăceștii », et est influencées par le nom des Scordisques et des Taurisques. Elle a pu exister même chez les Daces, car *dava* n'est autre chose que le village.

[5] De la Berge, ouvr. cité, p. XL, n° 91; p. XLI, n° 93; p. XLV, n° 95; p. XLIII, n° 96—97. Cf. *Bull. de corr. hellénique*, 1904, p. 425; Dumont, ouvr. cité, p. 450.

[6] *C.I.L.*, III, 4013.

nus jusqu'à la taille, vêtus de pantalons étroits, ceints d'une ceinture de peau et combattant avec un couteau court et un dard, paraissent renvoyer plutôt à ces guerres de conquête [1].

La résistance des Daces a été tellement opiniâtre que Fronton dit que les soldats qu'on amenait ensuite en Asie pouvaient bien mépriser les Parthes et leurs flèches après « les blessures immenses ouvertes par les faulx des Daces » [2].

Un élément d'authenticité pour l'état d'esprit des Romains envers cette victoire, si difficilement arrachée à l'ennemi, est représenté par leurs monnaies. Dès 102 ces monnaies nous montrent le Dace implorant ou terrassé, la Dacie elle-même faisant le même hommage, à côté des types monétaires connus. En 103 on voit figurer la tristesse du Dace vaincu. Pendant la seconde guerre, la punition romaine est incorporée dans la scène du Tibre qui attaque la déesse de la Dacie, alors que d'autres monnaies présentent le dieu Danube et le pont, puis l'attaque personnelle de Trajan à cheval sur Décébale, qu'il terrasse. On voit sur tel de ces types monétaires les prisonniers amenés par les légionnaires pour faire leur soumission, le vaincu, les mains attachées derrière le dos, ses deux couteaux étant à terre, ou avec deux écus, deux boucliers; puis le Dace versant des larmes, le même porté sur son bouclier ou écrasé sous son poids [3]. Toute une série montrera l'image de la victoire ou le triomphe. La Dacie, devenue une province, présentera sur ses monnaies des épis et des drapeaux [4].

---

[1] *Arch.-ep. Mitt.*, XII, table IV. Cf. *ibid.*, p. 138 et suiv. Domaszewski, le comparant à d'autres découvertes, y voit cependant seulement une forme typique pour l'ornement du cheval d'un triomphateur romain.

[2] Sagittarum ictus post ingentia Dacorum falcibus inlata volnera despicatui habentibus; *Frontonis et M. Aurelii Epistulae*, p. 205. — Schiller, ouvr. cité, I², p. 571, admet la destruction totale des Daces. — Cf. aussi le *Sbornik* bulgare, XX, p. 27; *Rev. Arch.*, VI (1905²), p. 495, n° 218.

[3] Voy. aussi C. Moisil, *Monetele Impăratului Traian referitoare la războaiele cu Dacii şi la cucerirea Daciei (Studii şi cercetări numismatice*, II), 1930, dans le « *Bul. soc. num. rom.* », et dans *Transilvania, Banatul, Crişana, Maramureşul*, 1918—1928, III.

[4] Les inscriptions non-authentiques ne manquent pas: l'une concernerait la découverte des trésors daces; *C.I.L.*, III, 69. Une autre, portant l'inscription

Décébale s'était défendu jusqu'au dernier moment. Noble et fière bête de proie, traquée jusque dans son dernier abri, il n'avait pas voulu capituler. Chez les Romains également, celui qui subissait une pareille catastrophe était obligé de finir ses jours en se jetant sur son épée. Le monarque des Daces, l'empereur des barbares, suivit la coutume, différente chez sa nation, qui, fidèle à l'idée de l'immortalité, connaissait d'autres chemins vers une calme vie éternelle. Dans sa dernière cachette de montagne, après avoir cherché un refuge dans des cavernes, non sans avoir fait descendre sous les eaux de la rivière du Streiu une partie au moins des trésors qu'il avait depuis longtemps accumulés, il étendit la table du dernier repas pour les seuls compagnons qui lui étaient restés, et ils goûtèrent avec lui la boisson salvatrice de la mort, puis il se tua, isolé, de son épée [1].

Trajan dit, dans tel écrit de l'empereur Julien, que cet esprit du mépris de la mort, venant du lointain Zalmoxis, a donné l'attitude droite des Daces devant sa puissance.

« victo Decebalo », viendrait de Trajan lui-même; *ibid.*, 70. Une troisième glorifie l'œuvre: « Virtus romana quid non domet; sub jugum ecce ceptus et Danubius », représentant le pont (on l'a trouvée à Sarmizégétousa « ou à Severin »), *ibid.*, 71. On raconte la catastrophe de Décébale: « Nonne dixi tibi, Decebale, funestum est Herculem lacessere; non recte fecisti, tua ipsi quod jaces manu, sed te utcumque Caesar vicit, tutit »; *ibid.*, 77. Bizarre aussi l'inscription d'Adrien: « cujus virtute Dacia imperio addita felix est »; *ibid.*, 81. Aussi la célèbre « m. Dacorum Jassiorum »; *ibid.*, 84. On est allé jusqu'à inventer une inscription dans laquelle, à la nouvelle que Trajan était sur le point de périr, en combattant ou par une conjuration, les soldats s'écrient: « combien peu a manqué pour que Rome pleure, mais Trajan est vivant: malheur à toi, Décébale » (*ibid.*, 66). On glorifie celui « cujus nutu et auspiciis provincia Dacica gubernatur » (*ibid.* 83). On a ajouté aux villes connues une Sergidava, aux dignitaires un *praefectus ripae Tibisci, Danuvii curator pontis Aug. in Moesia* (*ibid.*, 90). Pour le pittoresque on a créé un Regulus, beau « comme la jacinthe ou la narcisse », qui, devant les officiers impériaux, « a dansé, a chanté et a donné une distraction à tous par ses jeux et a déploré devant tous » sa mort à douze ans. On a prouvé qu'elle était fausse.

[1] On a parlé avec beaucoup d'exagération des trésors de Décébale, enterrés dans le lit du Streiu. Voy. Aulus Gellius, X, XXV; XIII, XXIII; Lydus, II, c. 8. Cf. Carcopino, *Les richesses des Daces*, dans *Dacia*, I. Ces richesses résidaient non pas dans des trésors cachés, comme c'était, du reste, la

Célébrant son magnifique triomphe, auquel participait — on le prétend — jusqu'à tel Indien lointain, l'empereur ne put traîner enchaîné un pareil vaincu, mais seulement présenter la tête coupée de Décébale comme preuve que Rome ne devra jamais s'en prendre à lui [1]. L'ennemi le plus hardi, le plus constant et le plus fourbe, mais aussi l'âme la plus grande par l'ambition et la force de résistance, que jamais eût rencontré cette Rome impériale.

Le sort qui attendait Décébale peut être connu par celui de Bato et de Pinetus, les chefs de la révolte des Dalmates : l'un captivé, l'autre ayant capitulé [2]. Mais la fin de l'opiniâtre barbare fut digne de sa vie et de tout le passé de lutte qu'il personnifiait, ainsi que de la fidélité que lui avait gardée sa nation.

Portant cette forte tête à Rome, Trajan sut apprécier la valeur du vaincu. L'empereur Adrien, dans ses vers pleins de sentiment, — on connaît ceux qu'il avait adressés à sa pauvre « âme », à son *animula*, qui pourrait s'éteindre —, célèbre la corne de bison recouverte d'or du « roi dace », que le vainqueur avait dédiée à Zeus Kassios [3] : « A Zeus Kassios dédie ce don Trajan, de la lignée d'Énée, seigneur des hommes, à l'empereur du ciel » [4].

---

coutume des Thraces, mais dans les possibilités continuelles des mines d'or, exploitées depuis une époque si ancienne. Nous avons déjà dit que la légende des eaux s'écartant pour cacher dans leurs profondeurs ce qu'il y a de plus précieux pour une nation, est un simple article de folklore qu'on recontre aussi pour la tombe cachée, au Sud de l'Italie, du Visigoth Alaric. Pour les trésors de Décébale et ceux de cet Alaric, Salomon Reinach, *Rev. Arch.*, I (1911), p. 13 et suiv. Il lui semble, sans voir un rapport entre eux, que ces deux épisodes sont « folkloriques »; puis, plus tard, A. van Gennep, *La tombe d'Alaric ; ibid.*, XIX (1924), p. 195 et suiv. Il admet le récit de Jordanès, *Getica*, p. 99, en citant des coutumes d'aujourd'hui chez certains sauvages.

[1] Dio Cassius, *loc. cit.*, 14; *Caesares*, chap. 22.

[2] Velleius Paterculus, II, CXIV.

[3] *Anthologia Palatina*, VI, 452; signalé d'abord chez Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 14.

[4] Voy. aussi Suidas, sous le mot: Kassios. Du reste, aussi N. Densusianu, *Dacia*, p. 11, note. Pour les cornes à boire des Germains, entre autres voy. aussi Isidore, *Etymolog.*, XII, 1, 34. D'après la *Rev. Arch.*, I, p. 250 et suiv. (le présent du cor d'Attila).

Le triomphe romain de cette époque est décrit, bien qu'en le rattachant aux guerres puniques, par l'Alexandrin contemporain de Trajan, Appien. Des trompettes précèdent les chars. Suivent « les tours qui imitent les cités conquises et la description et l'aspect de ce qui venait de se passer » — *c'est précisément ce qui sera copié et enrichi sur la Colonne de Trajan* [1] —, après lesquels viennent, ce qui ne pourrait pas être appliqué à une autre victoire que celle sur Décébale, car l'historien n'avait pas vu d'autres triomphes, « l'or et l'argent, frappés comme monnaie ou en lingots, et tous autres objets de même façon ». Appien présente les couronnes décernées à l'empereur; il nous fait voir ensuite les bœufs blancs ou éventuellement les éléphants à côté des captifs. Entre les licteurs, les cytharistes, et les « satyres » couronnés d'or, d'après la « pompe tyrrhénienne des archaïques Étrusques », avec des chants et des danses, après le bouffon qui, revêtu de riches habits, caractérise les vaincus, provoquant les risées de la foule, apparaît, au milieu de la fumée de l'encens, l'empereur, sur un char peint, portant la couronne d'or à pierres précieuses et le sceptre d'ivoire, la tête couronnée de lauriers. S'il y a une famille du vaincu, elle suit, de même que les camarades de guerre. Enfin, les soldats couronnés, tenant à la main des palmes, et ils ont la liberté de faire l'éloge de leur chef ou de s'en moquer [2].

C'est tout ce qu'on sait sur une des plus grandes gestes de la Rome impériale [3]. Les notes de Trajan lui-même, qu'il faut supposer avoir été surtout un Itinéraire, les renseignements laissés par le médecin grec Criton, dont on ne peut pas soupçonner le contenu et le but, ont complètement disparu. Combien différente serait l'histoire de ces deux guerres si nous avions quelque chose de ressemblant au récit

[1] Pour la nouveauté du genre, Paribeni, ouvr. cité, II, p. 247.

[2] *Rom.*, VIII, 66. Cf. le triomphe de Pompée portant le vêtement supposé avoir été celui d'Alexandre-le-Grand, avec une représentation de toute la tragédie de Mithridate, en des statues des dieux vaincus; *ibid.*, *Mithr.*

[3] Sur les guerres « gètes », et non « gothes », voy. un fragment chez Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, IV, p. 373. Pour le projet qu'avait formé un Caninius de les décrire, Pline le Jeune, *Ep.*, VIII, IV.

de César sur la soumission, d'une cité après l'autre, du large territoire de la Gaule.

Mais l'oubli s'est étendu, définitif et presque complet, sur ces hauts faits, tout aussi honorables pour le vaincu que pour le vainqueur. Il semblerait que sur ce long massacre systématique, qui a été considéré par beaucoup d'historiens comme une vraie destruction intentionnelle, alors qu'il n'y avait que la poursuite acharnée, par une guerre de guerillas, d'une vallée à l'autre, d'une cime à une autre cime, jusqu'à la dernière place de refuge, d'une nation qui voulait rester à tout prix libre, eût pesé la malédiction du roi qu'on avait pourchassé jusqu'à la mort.

Nous avons déjà dit que la magnifique colonne, dans sa succession artistique différente de celle des événements, confondant souvent, ce qui n'est pas douteux, des scènes appartenant aux deux expéditions [1], ne veut que présenter des épisodes correspondants à la présentation fragmentaire du seul témoin, lui-même assez tardif, existant sous Adrien, le successeur du conquérant. Par le grand nombre des scènes qui se déroulent elle correspond en quelque sorte à une espèce de vision capricieuse de l'époque qui a suivi la compréhension synthétique étroite, incorporée dans l'œuvre de Tacite, si belle, mais pleine de tant de difficultés de forme.

Car, de fait, cette guerre elle-même s'était développée d'une façon épisodique [2], à cause de la résistance locale de cette nation de ruraux, qui ne pouvait pas offrir des chapitres de larges luttes disciplinées, comme les Gaulois pendant leurs derniers sacrifices, qui n'allaient cependant jamais jusqu'à l'immolation de toute une société de guerriers.

[1] M. Paribeni ne trouve pas de réponse à la question de savoir pourquoi pendant la seconde guerre il y a plus de scènes sacramentelles. Il croit que cela vient du caractère de la colonne, destinée à Trajan personnellement (*ibid.*, I, pp. 282—283). Cependant une victoire sépare les deux actes. Et M. Paribeni, après avoir passé par tout ce brouillard d'hypothèses, doit écrire: « Dallo studio che ho fatto del monumento (colonna) e delle varie interpretazioni mi sembra che non posso ragionevolmente farmi una identificazione completa e sicura » (ouvr. cité, I, p. 287).

[2] Des tentatives de préciser les localités aussi dans J. Marţian, *Urme din războaie ale Romanilor cu Dacii*, Cluj 1921.

Certainement Décébale est une des dernières grandes figures de l'antiquité et une des incorporations les plus belles, en dehors de Rome, de l'idée de l'empire millénaire. Mais plus digne d'admiration encore que sa part personnelle dans la défense d'une patrie visiblement condamnée à mort dès le début est la volonté de sa nation de ne pas se livrer aux conquérants. C'est ce qu'entendent glorifier les sculptures artistiques, dues probablement à des Grecs, cependant témoins des événements, sur la colonne de commémoration.

La participation qu'auraient eue les cavaliers sarmates, si on peut les admettre parmi ceux qui portent un bouclier d'écailles menues, un casque d'imitation romaine, alors que d'autres tribus apparaissent avec de longues robes plissées de haut en bas comme celles que conservent les paysans hongrois de la Puszta [1], a dû être maigre, surtout si on tient compte des régions de montagnes où l'action même des Romains a dû se briser en morceaux, car le caractère du terrain et celui de l'opposition des indigènes étaient tels qu'ils déterminaient le combat *par petites troupes, destinées à un lent travail de nettoyage et de consolidation. Toutes les vallées ont dû être examinées par de petits détachements, avec, comme but final, l'encerclement de Décébale dans la capitale sacrée des dieux défenseurs.*

Quelquefois il y eut aussi une contre-offensive. On voit dans tel bas-relief les Daces passant à côté du pont dans une des ces tentatives de surprise [2]. Ils avaient aussi des associés, comme ce Sugasus qui aurait livré à Décébale un homme appartenant au légat Laberius Maximus [3], pris en

[1] Voy. la figure 28, dans Paribeni, ouvr. cité, I, p. 296.

[2] Stuart Jones, reproduit aussi chez Paribeni, ouvr. cité, I, p. 232. La présentation la plus détaillée de la guerre reste celle de Dierauer, ouvr. cité, qui écrivait après les premières recherches de De la Berge dans la *Revue critique*, 1868, p. 53.

[3] Pline le Jeune, *Ép.*, XV (XVI). Trajan est présenté à côté de son futur successeur Adrien, qui est devenu son favori (*Vita Hadriani*, c. III). On voit aussi la critique dénigrante exprimée par la bouche de Constantin-le-Grand contre Trajan. Pendant la seconde expédition on donne à Adrien,

Moesie, lequel est envoyé par le roi à son allié Pacore, dominateur des Parthes.

Le vainqueur au prix de tant d'efforts pouvait dire maintenant avec fierté « qu'il a vaincu en guerre la nation des Daces et le roi Décébale » [1].

qui s'était distingué (pouvait-il donc être plus tard un partisan de l'abandon de la Dacie ?) la pierre précieuse que Trajan tenait lui-même de Nerva *(ibid.)*. En général pour les guerres daces, aussi Mommsen, dans *Röm. Gesch.*, V, chap. 6.

[1] De la Berge, ouvr. cité, p. XXXVII, n° 85. Mention de la guerre de Dacie et d'un « curator viae traianae » (en Italie); *ibid.*, p. XXXVIII, n° 88. Voy. aussi, *ibid.*, p. XXXIX, 89.

CHAPITRE III

ORGANISATION DE LA DACIE

1. ORGANISATION MATÉRIELLE

Des opérations en Scythie Mineure durent avoir lieu [1], et ceci est prouvé par le monument d'Adam-Klissi, « l'église de l'homme », qui possède des bas-reliefs montrant d'autres ennemis, aux vêtements flottants et à l'aspect physique même différent. Le nom de Tropaeum Trajani donné sur les monnaies à cet immense édifice rond écarte toute idée d'un souvenir de victoires plus anciennes, à l'époque de la république. Mais, de fait, ici il était question plutôt d'un point de garde, empruntant la forme des tombeaux scythes des environs, pour assurer le chemin qui menait à Tomi [2].

En effet, le monument ne montre pas la place où aurait été gagnée la victoire, mais représente, dans une région de grande et ancienne importance, la clef même, vers le Pont, de la série des fortifications qui assurait la domination des Romains dans ces régions du Danube. A l'autre bout du cours du fleuve, du côté de la Mer, il correspond aux murs, de Sarmizégétousa, dans la montagne.

Furtwängler [3], qui prétendait qu'il n'y avait aucune raison de faire des monuments si loin — et l'argument n'a de valeur que si on pense non pas à la guerre elle-même, mais

[1] Pour la guerre «sarmatique» de Trajan, aussi Filov, *Die Legionen*, pp. 42-43.

[2] Voy. notre communication sur ce monument dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1936.

[3] Furtwängler lui-même écrit: « die Wirkungen des Krieges erstreckten sich natürlich über die ganzen Donauländer und zeigen sich auch in den zahlreichen Stadtgründungen Trajans in Untermösien und Thrakien, zu denen ja auch die Stadt Tropaeum bei Adam-Klissi gehört »; *ibid.*, p. 57. Ceci aurait été « die Gewinnung der Donaugrenze », dont il parle à la page 58 de ses *Intermezzi*. Comme plus large bibliographie, Tocilescu, *Castrul*

au résultat qu'on avait en vue et qui avait été réalisé: la création de la ligne de défense, sur la partie inférieure de l'Olténie aussi, et même de la ligne valaque, comme on le voit par le vallum trouvé par Schuchardt, qui va jusqu'à Giurgiu—, s'est moqué avec raison de l'idée de ce tour de la Péninsule Balcanique fait par Trajan, qui aurait tenté de cette façon plutôt une espèce de démonstration triomphale préalable, mais il a bien fallu reconnaître comme erronée son idée, appuyée sur des critériums d'art, qu'il serait question dans ce monument de la seule commémoration de la victoire de Crassus sur les Bastarnes, absurde en elle-même: a-t-on jamais vu élever de pareils monuments à des généraux de la république [1]?

Tropaeum Traianum (sic) de la Adam-Klissi, dans la *Rev. p. ist., arch. şi fil.*, VII (1894); le même, *Fouilles*, p. 5 et suiv.; Tocilescu, Benndorf et Niemann, *Le monument d'Adamclissi*, Vienne, 1905; Tocilescu et Bormann, dans les *Verhandlungen der 43. Philologenversammlung in Köln*, 1895, p. 196 et suiv., et dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 192 et suiv.; Mommsen et Petersen, 1896; Riegl, dans les *Mitt. der öst. Museen*, 1896, p. 17 et suiv.; Furtwängler, dans les *Intermezzi*, « Abhandlungen » de l'Académie bavaroise, 1897, p. 247 et suiv.; *ibid.*, XXII (1903), pp. 457 et suiv., 510 et suiv.; *Das Tropaion von Adam-Clissi*, 1904; von Dahn, dans la *Berliner philologische Wochenschrift*, 1903; Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha*; Franz Studniczka, *Tropaeum Traiani, ein Beitrag zur Kunstgeschichte der Kaiserzeit* (dans les « Abhandlungen » de la Société saxonne d'études), Leipzig, 1904 (ressemblance, visible même dans les reproductions, avec d'autres édifices de ce genre); Benndorf, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, 1896, pp. 1 et suiv., 184 et suiv. (cf. *ibid.*, XVII, pp. 100, 108); le même, dans les *Jahreshefte* de l'Institut autrichien, I, 1898, p. 122 et suiv.; le même, *ibid.*, VI (1903), p. 247 et suiv.; Iorga, *Gesch. des rum. Volkes*, I (1905), p. 8 et suiv.; Domaszewski, dans la *Strena Helbigiana*; F. Koepp, dans les *Preussische Jahrbücher*, LXXXII, p. 171; Petersen, dans les *Mitt. des deutschen Archäologischen Instituts, Römische Abteilung*, XI (1896), pp. 104 et suiv., 302 et suiv.; *ibid.*, XVIII (1903), p. 68 et suiv.; le même, dans l'Hommage Wachsmuth (*Philol.-hist. Beiträge*); le même, dans le *Bolletino* de Rome, 1891, p. 156; 1896, p. 103; *Bessarione*, I (1896—97), p. 37; Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha, Ein Erklärungsversuch*, Berlin 1904; Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum, Historische Landschaftskunde*, 1911, pp. 34, 81—84; Silvio Ferri, dans les « Annales de l'École Normale Supérieure de Pise », 1933.

[1] Studniczka, ouvr. cité, p. 8, observe qu'il avait fallu au moins deux ans de travail. La présentation même de la situation dans ces régions par Ovide ne permet pas de supposer l'existence d'un pareil monument, *fût-ce même à l'époque d'Auguste.*

L'excellent travail (*Tropaeum Trajani*) de Teohari Antonescu, professeur à l'Université de Jassy, a réfuté depuis longtemps cependant tous les arguments de Furtwängler, qui, ayant oublié l'existence du Mausolée d'Adrien, prétendait que de pareils édifices ronds appartenaient à la seule époque d'Auguste. Cichorius s'oppose à l'hypothèse du savant berlinois qu'à peine avait commencé à Rome sous Auguste le culte de Mars Ultor, auquel est dédié le monument (mais, ainsi qu'on le verra, la reconstitution de l'inscription de dédicace est plus que douteuse) [1]. Cichorius se rendait compte qu'il y a ici aussi l'oeuvre de mains appartenant à une autre époque et il pensait en même temps aussi à un acte de piété pour des soldats morts sous Domitien, bien qu'il soit impossible que des combats eussent été livrés à cette époque dans une région si lointaine.

Des châteaux s'élèvent dans ces régions « scythes » comme à Ulmetum [2], à Carsium (Hârșova), où, dans cette oeuvre de défense, à la porte même des barbares encore insoumis, il y avait aussi la fortification de Gherghina [3], sur la rive gauche. La même rive gauche était touchée par la technique défensive des Romains, là où on a trouvé l'inscription de Trajan [4]: c'est de là que part ensuite, par le gué de Piroboridava, sur la rivière du Séreth, le chemin qui, par le défilé de Brețc, dans les Carpathes, menait en Transylvanie, dont tous les passages ont été occupés aussitôt par les conquérants, ainsi qu'il sera montré dans la suite. D'un côté et de l'autre du Danube, s'opposent le camp de Bărboși et celui de Bisericuța, dans la Dobrogea, « la petite église », qui correspond à l'« église de l'homme » qui est Adam-Klissi ou Tropaeum. Plus tard, un établissement romain avec un

[1] Voy. plus loin.

[2] Voy. aussi Pârvan, les inscriptions d'Ulmetum, et dans le *Jahrbuch* de l'Institut Archéologique allemand, 1915, pp. 226—247; ou dans la *Rev. Arch.*, XVI (1922), p. 381 et suiv.; cf. aussi *Année épigraphique*, 1912, nos 299—302. Cf. le diplôme d'Imam-ceșmè, dans les *Jahreshefte* de Vienne, XVI (1913), p. 74.

[3] *C.I.L.*, III, 7493; aussi chez Pârvan, *Descoperiri*, p. 480 et suiv.

[4] *C.I.L.*, 7514; et chez De la Berge, ouvr. cité, p. XXX, no 71.

quinquennal dont le nom est Rundacio, se retrouve sur l'emplacement du village de Şendreni, sur le Pruth [1].

Dans ces régions, les *fossaticii* seraient des barbares fixés en Scythie Mineure pour défendre le *fossatum* de Trajan [2], ce qui servirait à expliquer le nom du *sat* roumain.

En ce qui concerne les cités grecques de ces régions, une inscription de Tomi (103), qui présente sur ses monnaies le Trophée [3], mentionne Trajan [4]. Tout un édifice est consacré à l'empereur par les citoyens. On a relevé que sur les monnaies avec le Tropaeum Trajani de Tomi le datif du mot apparaît comme un hommage fait à l'empereur, de même qu'à Odessos, dont les monnaies ne commencent qu'à ce moment [5]. Ces cités avaient raison d'être reconnaissantes à Trajan, bien que sous lui se montrent dans les cités grecques ces *curatores civitatum* qui attaquaient les anciennes autonomies [6]. Du reste, un monument de Trajan pour son succès dans la guerre contre les Daces a été trouvé aussi dans les Balcans [7]. Des routes reliaient le monde de l'intérieur à celui du rivage de la Mer: celle qui suivait la côte, disparue aujourd'hui, et celle allant de Kallatis à Durostorum, qui a été suivie après 1878 par une des chaussées roumaines.

De fait, ce que voulait l'empereur n'était pas, au fond, annexer de vastes territoires, qui auraient demandé, sans aucun

[1] Pârvan, *Castrul dela Poiana*, pp. 19, 27—28.

[2] M. Soutzo, dans la *Rev. Arch.*, XLII (1881), p. 214 (sans montrer la source).

[3] Tocilescu, *Fouilles*, p. 22. M. Blanchet a cru le découvrir aussi ailleurs; *ibid.*, p. 22, note 1. Cf. Pick, *Das Monument von Adam-Klissi auf Münzen von Tomis*, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XV, pp. 18—20. Telles auraient été, d'après le numismate Pick, les monnaies de Rome portant la Colonne, le Trophée, y ajoutant des lances et des captifs et même une figure d'empereur, sous Septime Sévère, ainsi qu'à Nicopolis ad Istrum et à Sardica; *ibid.*

[4] Pârvan, *Descoperiri noi*, p. 16; Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 12. Voy. aussi, *ibid.*, p. 46 et suiv.

[5] D'après Pick, *Münzen*, I, pp. 521, 616, 635, et *Arch.-ep. Mitt.*, XV, p. 32; Paribeni, ouvr. cité, I, p. 337. Le même cite *C.I.L.*, III, pp. 7537—7538, 777, n° 1445.

[6] De la Berge, ouvr. cité, pp. 115—116; Gsell, ouvr. cité, p. 146.

[7] Kalinka, ouvr. cité, c. 19.

profit, de grandes dépenses, mais établir une frontière et placer aux deux extremités des territoires profondément militarisés: le Banat, d'un côté, la Scythie Mineure, de l'autre, les deux points de garde: Ulpia Trajana, l'ancienne Sarmizégétouza, et le Tropaeum Trajani. A l'Ouest, le castrum de Micia, près de la ville de Deva actuelle, défendait sans doute la Dacie romaine du retour offensif éventuel des Daces exilés, qui pensaient à leurs foyers abandonnés et à ce qu'ils avaient gagné jadis sur les Romains, maintenant maîtres du pays [1].

A Troesmis [2] on fixe la légion V Macedonica, à Durostorum la légion XI Claudia. Comme élément de liaison, la garde du Danube avait été fortifiée. Un Publius Calpurnius Macer avait soin en même temps du fleuve et de la Mer Noire [3]. Un courtisan du prince de Valachie Brâncoveanu, correspondant de l'érudit hongrois Timon, affirmait qu'au-delà de ces avant-postes, à Ciubărciu sur le Dniester, au-dessus de l'ancienne cité de Tyras, laquelle, on le verra, conservait ses liens archaïques avec la Scythie Mineure, on avait trouvé des monnaies romaines [4].

Des liaisons avec la conquête de Trajan n'ont pas manqué, même du côté du Pont septentrional, où gouvernait, à Bosporum, avec le nom archaïque de Sauromata, auquel il avait ajouté celui romain de Tiberius Julius, un roi indigène [5].

La question qu'on a posée aussi au sujet de la Gaule [6]: la province n'aurait-elle pas pu donner davantage à la

[1] C. Daicoviciu, dans l'*Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice pentru Transilvania*, 1903—1931, pp. 3—43.

[2] Inscription de l'*Ordo Troesmensium*, dans *C.I.L.*, III, 773 et suiv. Cf. *Rev. Arch.*, XIII (1857), p. 691; Jung, *Apulum*, c. 143 et note 10. Cf. Pline le Jeune, *Ép.*, X, XXV—XXVI.

[3] *C.I.L.*, III, 777.

[4] Mommsen, dans les *C.I.L.*, III, p. 145.

[5] Rostovtsev, dans la *Klio*, II, p. 80, et dans l'*Annual of the British School of Athens*, XXII, p. 1 (aussi d'après *C.I.Gr.*, 123—2124, 2130; Latyschew, *Inscriptions*, IV, 118, 129). Le roi est mentionné aussi dans les Épîtres de Pline.

[6] Jullian, ouvr. cité, VI, pp. 552—553, note 8. Jullian regrette aussi la disparition des « États » de Macrien l'Alaman et d'un Hermanaric le Goth,

civilisation romaine sans la conquête de César ?, peut être posée aussi par rapport à la Dacie, telle qu'elle sortait de l'œuvre de Trajan. L'ancienne Dacie libre filtrait les barbares et les organisait, les rapprochant de la civilisation méditerranéenne, alors que la province romaine, sans la vertu d'une nation vaincue, massacrée et dispersée, ne pouvait pas jouir d'une attention exclusive de la part de l'empereur: ce qui a été pendant un siècle et demi un provisorat en arrivera à être un vide.

Mais la région sur la rive droite du Danube a dû au commencement gagner beaucoup plus de force par cette victoire sur la rive gauche [1].

Ainsi en Thrace, jadis « propriété privée d'Agrippa, dont avait hérité la maison impériale », Trajan est l'organisateur, ainsi que l'a montré tout dernièrement son biographe italien, M. Paribeni. *Là encore il ne crée pas du nouveau, mais s'appuie sur ce qui existait déjà.* Il y avait, de ce côté, une vie grecque antérieure et une vie de villages thraces, évoluée sous l'influence de l'hellénisme; il a conservé tout cela, de même *qu'en Dacie il a mis en valeur toute la couche primordiale rurale des Daces* [2]. Onze centres urbains s'y formèrent, avec l'ancien caractère, alors que la rive gauche du Danube a connu — et nous le montrerons en détail dans ce chapitre même — des fondations ayant le caractère de municipe, de même que pour la rive droite de la Moesie. *Mais là on a relevé l'introduction de colons nouveaux, et à savoir venant*

qui, « de la Mer du Nord à la Mer Noire pouvaient s'interposer entre l'Empire romain et la race de la pure barbarie »; *ibid.*, VII, p. 283. Et il condamne « l'erreur commise pendant un demi-millénium par les chefs de l'Europe civilisée », qui avaient le devoir de « maintenir et d'éduquer les États voisins, boulevards protecteurs auxquels auraient pu se briser les invasions des barbares lointains » *(ibid.*, p. 284). L'historien français croit qu'Arminius lui-même aurait dû être aidé dans ce sens *(ibid.)*. Ce volume de son œuvre a paru en 1926. Dès 1923 nous exprimions cette idée dans un mémoire à l'Académie de Lyon *(Le royaume dace et la civilisation romaine)*.

[1] Pour un Pons Augusti; *C.I.L.*, III, 1547; Pour Augustae (*"Ovoς*), Seure, dans la *Rev. Arch.*, X (1909), p. 159 et suiv.

[2] Paribeni, *loc. cit.*, p. 330.

de l'Orient, car ailleurs il n'y avait pas le même fonds humain [1]. Là encore on a cherché pour ces fondations des endroits de carrefours [2]. C'est pourquoi on trouvera ici encore des dénominations avec la préposition *ad (ad Mestum, ad Istrum)* [3], de même que sur la rive opposée *(ad Pontes, ad Mediam)* [4].

Les localités appelées Ulpiae, qui vont jusqu'à Anchiale [5], sont ainsi, dans différentes régions, une création toute particulière du grand empereur, qui imitait, en ce faisant, Alexandre-le-Grand, et les diadoques qui fondaient des cités portant leur nom [6].

Pulpidava est de même une Ulpia du système latin. Une Trajanopolis sera établie, par Trajan lui-même, à côté d'une Trajana. Une *Τραϊανέων Πόλις* est aujourd'hui Eski-Sagra et une Trajané fut formée à l'embouchure de l'Hèbre (« Beroé Trajané ») [7].

Le nom de l'impératrice, d'après la même coutume d'Alexandre et des diadoques, sera donné à un ancien centre thrace devenu ainsi Plotinopolis. Deux Nicopolis, « cités de la victoire », rappellent l'exploit accompli contre les Daces [8]. Cette Nicopolis, dont le nom a été interprété « Nicopolis *sur* l'Ister », mais qui est de fait très loin au Sud, à Kazanlik, a fort bien pu être fondée par Trajan sans que c'eût été la place d'une victoire, et il en est de même pour Ulpiana, le Liplian actuel. Cette dernière ville présente des inscriptions

[1] Voy. Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1907², p. 275.

[2] Paribeni, *loc. cit.*, p. 331.

[3] Cf. Seure, dans la *Rev. Arch.*, nov.-déc. 1907 et 1908², pp. 33 et suiv. 144.

[4] Paribeni, *loc. cit.*, pp. 331—332.

[5] Les deux Nicopolis, puis les villes portant le nom de Trajan et de Plotine, des Marcianae, sœurs de l'empereur, puis Serdica et Pantalia, Augusta Trajana, Anchiale, Vizyé, l'insignifiante Topiros; *ibid.*, p. 331 et suiv.

[6] Vespasien semble avoir établi une colonie à Débeltus; *C.I.L.*, VI, 3828, chez Paribeni, *loc. cit.*, p. 336. Pour Naissus, Premerstein, dans les *Jahreshefte* de Vienne, VI, *Beiblatt*, p. 45. Pour Scupi, *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, octobre-novembre 1935, p. 418 et suiv.

[7] Dumont, dans le *Bull. corr. hell.*, II (1878), p. 402 et suiv.; *Mélanges*, p. 301 et suiv. (aussi Trajana Augusta). Pour Trajanopolis, le même, *Bull.* cité, pp. 224—226. Pour Trajana Augusta aussi Seure, dans la *Rev. Arch.*, II (1915), p. 199 et suiv. (aussi avec des colons asiatiques).

[8] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, pp. 10—11, et surtout Paribeni, *loc. cit.*

latines [1], alors que les Nicopolitains de Trajan se maintiennent Grecs [2]. A Scoplié d'aujourd'hui, destinée à un long avenir, il y a une autre Ulpiana [3]. La prise de possession, la soumission sous un gouvernement direct de la Dacie s'unissent de cette façon à une colonisation et à une transformation administrative similaires dans les Balcans eux-mêmes.

Mais un hellénisme de surface recouvre dans ces régions aussi, où la persistance ethnique est invisible, l'ancienne base thrace. On voit ainsi un Phileikos, fils de Mukapor, à la tête du sénat et du peuple de cette « Ulpia Nicopolis », élevant un autel aux dieux: « le plus vénérable et le plus juste » (*Θεοῖς ὁσίῳ καὶ δικαίῳ*) [4].

Les colonies des Balcans, comme celle de Pizo, présentent un nombre écrasant de Thraces aux noms ancestraux [5]. Des Daces mêmes se rencontrent dans ces endroits où on trouve plus tard des noms de localités comme Acatopara, Usdica, et même les « citoyens cottini », d'après le nom de l'ancienne tribu [6], et un Aurelius Victorinus, dans la région de Serdica, lequel est « natione dacisca » [7].

On fixait maintenant des frontières sûres entre les tribus thraces, comme entre les Dii, devenus des Dienses, et les Olossonii [8], et on appelait cela d'un terme à la fois latin et

---

[1] *Arch.-ep. Mitt.*, I, p. 67; à côté de Marciana. Pour la légende balcanique de Trajan, Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 57—58.

[2] Voy *δῆμος Οὐλπίας Νικοπόλεως τῆς πρὸς Ἴστρον;* Domaszewski, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 244.

[3] Paribeni, ouvr. cité, p. 338.

[4] *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 180, n° 25. Une autre inscription dédiée à la *Θεὰ ἐπήκοος εὐάντημος*, *ibid.*, n° 26. Pour Nicopolis ad *Iatrum* (Iantra), — comme on l'a proposé, — ou *ad Istrum*, aussi chez Guillaume Lejean, dans la *Rev. Arch.*, 1868, p. 81 et suiv.; O. Bl., dans la *Num. Zeitschrift*, IX (1877), p. 247. C'est le village de Nikoulé, du côté de Roujitza. L'autre Nicopolis ne serait que du VI-e siècle. Pour les deux et pour Nicopolis ad Mestum; Jireček, *Das christliche Element*, pp. 75—76.

[5] Aussi Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 95, note 82; p. 96. Cf. *Bull. de corr. hell.*, XX (1896), p. 374 et suiv.

[6] Dumont, *loc. cit.*, p. 487 et ailleurs.

[7] *Ibid.*, p. 485.

[8] De la Berge, ouvr. cité, p. XIII, n° 30. A Zara, en face d'Ancône, on construit un aqueduc; *ibid.*, p. XIV, n° 31. Voy aussi *C.I.L.*, III, 2909.



Fig. 19.— Luttes romano-daces: scène de soumission.
Dessin, d'après la Colonne, dans Jung, *Sitten*, p. 92, fig. 38.



Fig. 20.— Luttes romano-daces.
D'après la Colonne, dans Cichorius et dans Katzarov, *Kultur*, p. 106, fig. 37.

grec: des *finimata* [1]. Les routes étaient refaites ou ouvertes pour la première fois. De cette façon, à l'époque de Galène on pouvait passer à pied à travers toute la Macédoine pour aller s'embarquer à Thasos [2].

La fin du règne de Trajan jusqu'à sa mort, dûe à la fatigue, à Sélinonte [3], est entourée des éloges qui, de partout, s'adressent à sa gloire. Il apparaît comme un *servator generis humani*, ainsi qu'avec piété l'intitulent ses Ibériques [4]. Une pierre lui est dédiée à Périnthe, en Thrace [5]. En Asie Mineure il est célébré par des inscriptions à Milet [6], à Nicée [7].

Jusqu'au lontain Cherson arrive un écho de la conquête de la Dacie par le fait que cette ville grecque honore un légat de Moesie [8]. Bientôt les « vexillations pontiques dans la Scythie et la Taurique » garderont cette frontière [9].

2. MESURES MILITAIRES

Le premier souci des vainqueurs dut être l'organisation militaire [10].

La Dacie créée par Trajan ne contenait que le territoire conquis, intéressant sous le rapport militaire et sous le rapport économique. Arrêtée à l'Olt, ce qui est prouvé par le manque d'inscriptions au-delà de cette rivière, mais pas comme influence, ni comme patronage d'une région utile, qui ne pouvait pas rester déserte, et dont les devoirs envers les droits de la Moesie [11] avaient été nettement fixés, elle

[1] Dumont, ouvr. cité, p. 438.

[2] *De Simpl.*, IX, 2.

[3] Il était allé « a finibus Syriae usque ad Mare Rubrum »; *Rev. Arch.*, XXXI (1897), p. 454, n° 143.

[4] De la Berge, ouvr. cité, p. XXXVI, n° 83.

[5] *C.I.Gr.*, II, p. 67, n° 2020.

[6] *Rhein. Museum*, IV, p. 35.

[7] *C.I.Gr.*, II, 3744.

[8] Minns, ouvr. cité, p. 523 (d'après Latyschew, ouvr. cité, IV, 93).

[9] *Ibid.*, p. 525.

[10] Les études commencent par Didonville, *Description de la Dace conquise par Trajan*, dans les *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, XXVIII.

[11] Voy. Domaszewski, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 137.

a pu être considérée par Ptolémée, à cause de ce rayon de protection et d'influence, comme allant jusqu'au Dniester [1].

Un papyrus récemment découvert concernant la légion I des vétérans hispanes a montré que l'autorité romaine s'étendait même sur la plaine de Valachie [2]. Ici, comme à l'époque du vieux roi gète Rémaxos pour Histria, on cultivait le blé pour nourrir les garnisons romaines du Danube. Mais il n'est pas question d'un simple rayonnement de la vie dace, comme au-delà de l'Olt, pour le camp de Slăveni, des Commagéniens de la seconde cohorte [3], mais d'un système relié à la Scythie Mineure, avec les deux défilés vers la Transylvanie, celui d'Oituz, utilisé ordinairement, et c'est de là que viennent les traces romaines dans le pays des Szekler, à travers cette Gherghina, où le château est dû à la seconde cohorte des Mattiaques [4], et par Piroboridava, mentionnée dans le même papyrus; il y avait aussi un rapport avec Tyras [5]. Un autre passage vers la Transylvanie était celui de la vallée du Teleajen, menant au défilé de Buzău, où, comme on l'a déjà dit, Drajna-de-sus conserve le *castrum* romain avec ses briques et ses conduites absolument intactes, venant des légions V Macedonica, I Italica et XI Claudia, à côté de ces Commagéniens asiatiques de la première cohorte. Et il ne pouvait pas en être autrement

---

[1] III, 5, § 17. Au Nord, la rivière, impossible à identifier, d'Axiakis (cf. Axios dans les Balcans), *μικρὸν ὑπὲρ τὴν Δαχίαν*; *ibid.*, § 18. Cf. M. G. Macrea, dans l'*Anuariul Institutului de studii clasice*, I, p. 132, note 3.

[2] G. Cantacuzène, *Un papyrus latin relatif à la défense du Bas-Danube*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1926. Cf. aussi Van der Weerd, *Études historiques, trois légions romaines du Bas-Danube (V-e Macedonica, XI-e Claudia, I-e Italica), suivies d'un aperçu général sur l'armée romaine de la province de la Mésie Inférieure sous le Haut-Empire*, dans le *Recueil des Travaux de l'Université de Louvain*, fasc. 16 (Louvain-Paris, 1907). L'auteur croit que le vallum voisin est de la même époque, pp. 65—66.

[3] *C.I.L.*, III, 14.216.

[4] Cf. G. Cantacuzène, *loc. cit.*, p. 65, note 3. Des traces romaines aussi du côté de Zagra (au Nord-Est de la Transylvanie), dans Jules Morariu, *Archiva Someşană* (1935), n° 18.

[5] G. Cantacuzène, *loc. cit.*, p. 69 et suiv. (aussi d'après Cumont, *Fragments de bouclier portant une liste d'étapes*, dans la *Syria*, 1925, p. 11 et suiv.).

du moment que Trajan, par son immense bâtisse de Tropaeum, établissait une situation de frontières aussi étendue [1].

Alors qu'à Novae il y avait la légion I Italica [2], à Drubéta se succèdaient la légion V Macedonica, la légion VII Claudia, la légion IV Flavia, l'aile Claudia des Gaulois [3]; la Scythie Mineure avait, comme nous l'avons dit, des camps de légionnaires dans les anciens centres celto-thraces de Durostorum et de Troesmis [4]. La légion I Adjutrix ne resta pas en Dacie après Trajan [5], qui dégarnit le front du Rhin pour fixer sur le Danube dix légions, et le nombre sera

[1] Voy. Torma, *A Limes dacicus felsö része*, Budapest, 1880 (résumé dans l'*Ungarische Revue* de 1882 et dans la même, 1895, pp. 1 et suiv., 216); Eduard Nowotny, *Vom Donau-Limes*, dans l'*Anzeiger* de l'Académie de Vienne, LXII (1925); Kornemann, dans la *Klio*, VII (1907); Em. Panaitescu, *Le limes dacique, Nouvelles fouilles et nouveaux résultats*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, XV (1929), p. 73 et suiv. (d'après A. Buday, dans *Dolgozatok*, III (1912), VIII); le même, sur le *castrum* de Căşeiu, dans l'*Anuarul Com. Mon. Ist. pentru Transilvania*, 1930, et dans le Bulletin de la *Sccietà di studi romani* de Rome, II.

[2] Kalinka, ouvr. cité, c. 340, n° 453. Voy. aussi les numéros suivants (ici il y avait Dimum, aujourd'hui Bléna); cf. Tocilescu, *Monumentele*, p. 339 (pour la légion IV Claudia Felix, *ibid.*, pp. 340, 342; des briques venant d'elle à l'Ouest de la Dacie). Cf. F. Beuchel, *De legione Romanorum I Italica*, et Tocilescu, *Monumentele*, pp. 2 et suiv., 13 et suiv., 17 et suiv.

[3] Tocilescu, *Fouilles*, p. 186.

[4] Cf. G. Cantacuzène, *La défense du Bas-Danube*, dans *Aegyptus*, IX (1928).

[5] Tocilescu, *Monumentele*, pp. 320, 322. Voy. Aschbach, *Die Römischen Legionen prima und secunda adjutrix*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1856, p. 290 et suiv.; cf. aussi p. 321 et suiv. (des soldats venant plutôt de Dalmatie et des régions voisines: Savaria, Apros, Jadera, Aequum; la légion revient après la guerre de Dacie en Pannonie, pp. 321—323); Jünemann, *De legione Romanorum I adiutrice* (dans les *Leipziger Studien*, XVI, 1894). — Elle part de Dacie en 107 et 114, d'après Téglás, dans *Hermes*, XLIV (1909), pp. 618—621 (la légion I Minervia, dont parle Cichorius, n'a pas été ici; la légion XIII est mentionnée à peine sous Adrien). En 113, d'après Philippe Horovitz, *Despre organisaţia administrativă a Daciei Traiane până la Marcus Aurelius* (dans les *Cercetări istorice* de Jassy, V, 1929), p. 8. Chez Tocilescu, *loc. cit.*, p. 320 et suiv., l'histoire de la légion XIII Gemina. En général, Pfitzner, *Geschichte der römischen Kaiserlegionen*, Leipzig 1881. Cf. A. Blanchet, *Note sur la légion V Macedonica*, dans le *Musée Belge*, XXVII (1923), p. 169 et suiv.; cf. Eric Birley, *Garrisons in the North of Britain*, dans

porté à douze sous Marc-Aurèle [1]. En échange, la Dacie conserva la légion XIII Gemina, en attendant que la légion V Macedonica [2] soit rappelée par Marc-Aurèle. *La première resta sur la rive gauche, même après la retraite des armées romaines* [3]. Des monnaies sont frappées et le seront avec l'aigle et le lion jusqu'à l'empereur Gallien [4]. La cohorte II des Britons Vétérans représente elle aussi un élément de permanence militaire [5], alors que la cohorte I des Crétois n'est connue que par des briques trouvées du côté du pont de Trajan [6]. Ces cohortes indigènes des Commagéneois, anciens parents des Gètes, sont fixées aussi en Moesie et en Dacie [7]. D'autres cohortes d'archers venaient sans doute de Syrie, l'une portant plus tard le nom de l'empereur Gordien [8]. Des groupes de techniciens étaient réunis dans des *scholae*, comme celle des forgerons, dont on a trouvé une inscription à Drubéta [9].

Entre une rive et l'autre, les rapports militaires ne manquaient pas: des briques de la légion I Italica établie près de Novae se trouvent aussi à Drubéta, sur la rive gauche, et celles de la légion IV Claudia Felix jusque dans l'Occident de la Dacie [10].

---

le *Journal of Roman Studies*, XXII (1932), p. 55 et suiv. Pour le *praefectus legionis* et le *praefectus castrorum*, Wilmanns, *Eph. Epigr.*, I, p. 81 et suiv.; pour les tuiles de légions, aussi Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, p. 408 et suiv.

[1] Jung, *Römer und Romanen*, p. 46.

[2] Pour la même voy. Tocilescu, *loc. cit.*, pp. 332—333. Des briques aussi à Drajna-de-sus et près de Galatz; *ibid.*, p. 333, note 2.

[3] Voy. Domaszewski, *Die Rang-Ordnung des römisches Heeres*, pp. 178-179; Téglás, *Zur Frage nach der ersten Besatzung Daciens*, dans *Hermes*, XLIV (1909); Horovitz, *loc. cit.*, p. 5.

[4] D'après Pick, *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, Tocilescu, ouvr. cité, p. 332, note 1.

[5] *Ibid.*, p. 346.

[6] *Ibid.*, p. 348.

[7] *Ibid.*, pp. 350—351.

[8] *Ibid.*, p. 352 et suiv. Pour les Syriens aussi *ibid.*, p. 356.

[9] *Ibid.*, pp. 354—355.

[10] *Ibid.*, pp. 339—340, 342. — Pour des mouvements de légions avant et après l'ère chrétienne, voy., d'après les travaux bien connus de von

Restèrent ainsi *dans la population elle-même*, grâce à la composition bigarrée des *alae*, des *cohortes*, des *numeri*, des *vexillations*, des éléments jadis militaires qui venaient parfois de Pannonie, de chez les Germains *Ubii* [1], des Gaulois, comme Ibliomar, le Trévir d'Apulum [2], des Bataves, à Certia (Romlot) [3], de Transylvanie, de chez les montagnards espagnols [4], autrefois de Bretagne et des Bouches du Rhin, d'Illyrie, de Vindélicie, de Rhétie et de Dalmatie, de Thrace (et aussi des Besses). Une cohorte de Britons avec des officiers romains se trouvait sur l'emplacement du village actuel de Căşeiu et dans l'ancienne capitale de la Dacie méridionale, à Malva [5]. Une cohorte des Lusitans se rencontre sur la rive de Moesie [6]. Le *vicus Splonum*, dont vient un *assignatus* à Apulum, se trouve sur la rive dalmate [7]. Au fond des Balcans nous trouvons un *signifer sesquiplicarius numeri Divitensium*, qui est citoyen d'Amiens *(ambianensis)* [8], à côté d'un vétéran de l'aile des Hispanes, « de nation Tongre » [9].

Des Gaulois vinrent donc sous les drapeaux romains en Dacie, rétablissant ainsi une collaboration entre les deux nations comme à l'époque préhistorique; dans d'autres domaines aussi, les deux races fraternisent [10]. Un Bithurige peut

---

Premerstein (dans les *Jahreshefte* autrichiens, I); Domaszewski, dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher*, I, p. 99 et suiv. et le *Rhein. Museum*, XLVIII; Filov, ouvr. cité, et G. Cantacuzène, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1928, p. 390 et suiv. Des vexillations dans des villages comme Capidava; Gr. Florescu, dans *În memoria lui Vasile Pârvan*, pp. 134—137.

[1] *C.I.L.*, III, 1187, 1571.

[2] *Ibid.*, 1214. Voy. un Virdomar, fils de Thartont de Bourges, à Salone; *ibid.*, 2065.

[3] *Ibid.*, 839.

[4] Voy. aussi la cohorte IV, avec Divius Italicus, Maure; *ibid.*, 6257.

[5] *Ibid.*, p. 165; Tocilescu, *Fouilles*, p. 140.

[6] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, pp. 15—16. Cf. E. Van der Weerd, ouvr. cité.

[7] *C.I.L.*, III, 1322; cf. c. 1323, 1997.

[8] Kalinka, ouvr. cité, c. 318, n° 403.

[9] *Ibid.*, c. 318, n° 404. Un cheval est représenté sur une pierre. — A la construction du pont avaient travaillé la cohorte II des Hispanes, la cohorte I des « citoyens romains ». Cf. G. Cantacuzène, *Câteva corpuri barbare din armata romană de la Augustus la Gallienus*, Bucarest, 1928.

[10] Voy. Iorga, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1931, pp. 294-298.

servir en Afrique dans une *ala* composée de Thraces, et des Thraces se trouvent en Égypte dans une *ala* de Vocontes [1]. Du reste, ainsi que l'observe Jullian, auquel nous empruntons ce cas, le nom seul reste, car les indigènes gagnent du terrain dans l'unité militaire [2] où ils sont entrés et le nom national arrive à ne plus correspondre qu'à une simple distinction technique. Alors qu'une *ala* de Dardanes se trouve à Troesmis [3], des *Trajanenses Baetavii*, dont parle une inscription, donc des hommes venant de la Bétique ibérique, paraissent avoir été fixés à Sarmizégétousa [4].

Des « ailes » de Bosporans [5], des *numeri* d'archers, des *sagittarii* syriens [6] se rencontrent dans ces régions; à Tibiscum il y a la cohorte des Ituréens de Palmyre, avec leurs oracles, comme ceux, au brun type arabe, qui ont été trouvés sur les murs de l'église de Doura [7], et sur l'autre rive du Danube la garde est faite par une cavalerie et une infanterie de Maures [8], sans qu'on puisse fixer le moment et la durée de leur établissement. Des gens de cette Commagène d'Asie Mineure, fixés, ordinairement, à Romula [9], se sont chargés de la réfection des bains de Veţel [10]; d'autres viennent de

[1] Jullian, *loc. cit.*, p. 299.

[2] *Ibid.*

[3] Tocilescu, *Inschriften aus den Dobrudscha*, p. 39, n° 81; p. 44, n° 90.

[4] *C.I.L.*, VI, 31140. M. Paribeni (ouvr. cité, I, p. 100) croirait que ce sont des Celtes ou des Germains. — Voy. *ibid.*, p. 69, n° 166.

[5] *Ala Bosporanorum*, *Eph. ep.*, IV, p. 71, n° 177.

[6] *Arch. Anzeiger* de l'Institut Archéologique allemand, 1913, p. 381; *Rev. Arch.*, XXII (1914), p. 478, n°s 120—121, avec les *librarii* romanisés. Aussi en Pannonie, *Eph. Epigr.*, IV, p. 130, n° 440.

[7] Pierre de Macata (= Mucatral, Thrace), Porasimiles..., Palmyren. tibiscensium; *Arch. Anzeiger* cité, 1913, p. 334; *Rev. Arch.*, XXII (1914), p. 476, n° 102 (un successeur « Mucapor Mucatil[is] »). Cf. Jung. *Fasten*, pp. 104—126. Voy. aussi Domaszewski, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 120, n° 72; cf. Nöldeke, *ibid.*, p. 180. Voy. aussi *C.I.L.*, III, 908 (à Porolissum, un Salmas Rami); Kalinka, ouvr. cité, pp. 146—147, n° 162; Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 33, n° 33. Cf. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, pp. 34—35, notes 74—75.

[8] *Eph. Epigr.*, VII, p. 340.

[9] M. Tudor, *Cetatea Romula*, dans les *Publications de l'Institut d'Archéologie olténienne*, III (1931).

[10] Voy. *C. I. L.*, III, 1370 et suiv.

Galatie [1], d'Égypte et de Cyrène [2], de Chypre. Il faut ajouter, en échange, à côté de cavaliers sarmates [3], une cohorte *aelia* de Daces, qui s'en ira bientôt en Grande-Bretagne [4].

Mais, ainsi qu'on le voit par les noms thraces des corps dans le désert arabe, le contenu ne correspondait pas toujours au titre, et les infiltrations locales, bien naturelles, ont dû être nombreuses [5]. Il s'agissait d'une défense par des hommes qui venaient de tous côtés, ainsi que le faisait l'Autriche impériale pour ses provinces.

L'afflux des Orientaux, mais surtout pour le service de la flotte, est signalé, du reste, aussi dans l'Occident gaulois, où des Syriens et des Grecs sont avec des Thraces [6], et, à côté, *l'oeuvre de romanisation avec d'autres éléments, qui dénationalisent ceux-ci, se poursuit.* La flotte de Puteoli (Puzzoli) contient, à l'époque de Trajan, des soldats de Béryte, en Syrie, dédiant un autel à Zeus d'Héliopolis [7].

Un système de vallums assure la possession de la Dobrogea plus tard; comme à l'époque de Trajan, il n'y avait

[1] *Ibid.*, 1394.

[2] Pour les Ituréens en Afrique, *Comptes-rendus* de l'Académie de Paris, octobre-décembre 1935, p. 409. Cf. Victoire Vaschide, ouvr. cité, p. 174 et suiv.

[3] G. Cantacuzène, dans la *Revue de Philologie*, 1928, pp. 54—56 (« de sexta Dalmatorum »).

[4] Aussi une *vexillatio Daciarum* sur les tuiles; *C. I. L.*, III, p. 259. Une *cohors Ulpia Dacorum*, chez Domaszewski, *Mitt. des Arch. Inst.*, XIII, p. 242. Dans Collingwood-Bruce, *Handbook*, p. 197 (cf. *ibid.*, p. 211), la pierre de la cohorte aeliana des Daces, sous le tribun Marcus Claudius Menander, avec la présentation du couteau dace. Un « Bantio draconarius » (avec le dragon dace) en Italie; *Eph. Epigr.*, IV, p. 351, no. 930. Un Bolourus chez Nopcsa, *Zeitschr. f. Ethnologie*, XLIII (1911), p. 917. A Răcari, « Mauri equites et pedites qui sunt in Moesia Superiore »; Pârvan, dans l'*Arch. Anzeiger* cité, 1913, pp. 374—375; *Rev. Arch.*, XXII (1914), p. 478, no. 119. Des archers de Palmyre ailleurs, Rostovtsev, dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, juillet'-octobre 1935, p. 301 et suiv.

[5] Du reste, pour le rôle qu'elle avait joué dans une bataille de Macédoine, une légion prend le nom de Macedonica. Voy. Van de Weerd, ouvr. cité, p. 16.

[6] Jullian, ouvr. cité, I, 13, note 1. Puis *ibid.*, pp. 17—18 (pour les Grecs).

[7] Cultores Jovis heliopolitani berytenses qui Puteolis consistunt; De la Berge, ouvr. cité, p. XXXIV, no. 80.

pas le danger d'une descente de barbares, on ne pourrait pas l'attribuer en entier à cet empereur [1]. Naturellement, d'autant moins peut avoir à faire le puissant et seul grand dominateur avec un autre vallum appelé en roumain « troïan », celui du Sud de la Bessarabie; alors que le grand fossé de la Dobrogea est plutôt de l'époque du danger goth sous l'empereur Valens, au IV-e siècle, celui de la Bessarabie doit être mis en rapport avec les circonstances tout aussi mouvementées des violentes transformations bulgares du VII-e.

Ces vallums [2] de la Dobrogea ont été décrits par C. Schuchardt [3], lorsqu'il était instituteur dans la maison du boïar moldave Emmanuel Costachi, à « Epuren bei Berlad [4] in der Moldau », le 1-er mars 1885, après deux voyages, l'un en septembre 1884, l'autre en janvier de l'année suivante, dans ces régions de température exagérée et de fièvres. Il est question du triple vallum, dont l'un aussi en pierre, — chacune de ses enceintes ayant un caractère indépendant [5], — qui va de Cernavoda à Constantza [6]. Il est certain que l'un des trois appartient à Valens, les autres pouvant être attribués à

---

[1] Pour M. Škorpil (*La Dobrodja*, pp. 110—111) le vallum de Cernavoda (en turc *guermé*) à Constantza, est romain. Il voit bien que le second vallum (en turc *tach-guermé*) a été creusé contre les Goths. Mais il attribue une origine bulgare au petit guermé (*keutsch-guermé*) *(ibid.)*. Il s'appuie sur un texte bulgare présenté par Jireček, *Das christliche Element in der topographischen Nomenklatur der Balkanländer*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, CXXXVI, p. 87, *La vision du prophète Isaïe*: « Le Tsar Ispor a fait bâtir une grande voie d'irrigation du Danube à la Mer ».

[2] Voy l'étude *Le vallum de Trajan*, dans la Revue de Tocilescu (*Revista pentru istorie, archeologie şi filologie*, 1883). Il voyait que, Valens n'ayant pas eu le temps de le faire, c'est une oeuvre datant du règne de Théodose II. Mais le texte de Thémistius sur les travaux accomplis par Valens à Tropaeum écarte cette hypothèse, ainsi qu'il sera montré dans le second volume.

[3] Dans les *Arch.-epigr. Mitth.*, IX (1885), p. 87 et suiv.

[4] Iepureni et Bârlad.

[5] Jeder Wall ist für sich angelegt worden und jeder einzelne stellt einen besonderen Versuch dar, die römische Grenze in möglichst praktischer und sicherer Weise absustecken; p. 112.

[6] Il observe que le travail de la voie ferrée, vers 1860, a été abandonné seulement à cause du terrain rocailleux et des hauteurs des environs de Constantza; p. 88.

Constantin et à Trajan. Tomi y est comprise séparément, par une dérivation de la ligne.

Soutenu par Alexandre Bibescu, qui l'a logé, et par Démètre Stourdza, Schuchardt est allé étudier aussi les vallums de « la Dacie du Sud et de l'Est »[1]. Il visite le « troïan » de Nicorești, semblable à celui de la Dobrogea, qui avance jusqu'au Séreth et au Pruth, à la localité de Vadul-lui-Isac, et utilise l'enquête faite par l'archéologue Odobescu et déposée à l'Académie Roumaine, pour en trouver difficilement la trace confuse. De fait, à Tulucești, dans le district de Covurluiu, dans la vallée du Milcov et ailleurs, nous avons à faire avec plusieurs lignes de défense qui, si elles ne sont pas daces, viennent à tour de rôle des Romains, des barbares et des Byzantins. On a admis [2] que ce vallum entre le Pruth et le Danube, à Tulucești, serait de l'époque de Trajan, tandis que d'autres, d'après le témoignage formel d'Ammien Marcellin, le mettent en rapport avec la défense, contre les Huns, des Goths, qui n'avaient jamais et nulle part connu un système de défense aussi opiniâtre; mais on n'y a trouvé aucun élément romain. On pourrait aussi poser la question de savoir si vraiment le nom de Trajan a pu être conservé dans l'appellation populaire de « troïan » pour les anciens fossés. Et ceci d'autant plus que ce dernier nom se retrouve aussi dans des régions slaves où jamais le grand empereur n'a mis le pied. L'emploi du mot *troïan* pour une motte de neige et le sens du verbe *a troieni* (recouvrir de neige) montrent que *troïan* n'a que le sens de monticule, et les monticules sont d'ancienne origine scythe. Quant au suffixe *an*, on le trouve aussi dans le mot roumain *gorgan* (tumulus), qui contient la même notion, et dans le nom de la steppe du Sud-Est valaque, le *Bărăgan*. En Bessarabie, le vallum signifie la séparation entre la région danubienne, qui est romane ou byzantine, et l'intérieur barbare. Une pareille ligne a pu exister précisément à cause de la domination impériale sur les deux rives du Danube et,

[1] *Arch.-ep. Mitt*, IX, p. 202 et suiv.
[2] Schiller, *loc. cit.*, p. 554.

dans la plaine valaque, jusque dans la région de Giurgiu [1]. Il faut considérer cependant comme une énigme pour tous les temps le nom bizarre de « sillon de Novac » (*« brazda lui Novac »*), donné au vallum qui borde au Sud toute la région subalpine des Daces (ne faudrait-il pas admettre une étymologie venant de *novi*, en slavon: *neuf?*).

Le vallum entre Agiud et Tătărești, donc entre le Séreth et la Mer, du côté de Tyras, ne peut pas être mis en rapport avec l'expédition de 53 [2]. Ce mode de défense est en rapport avec une époque sans cesse périclitée, qui est plus récente, et on le voit relié, pour ces régions, à des pressions de l'Orient qui appartiennent à une autre date.

En ce qui concerne l'organisation politique, la Thrace avait été, pendant longtemps, une possession privée de l'empereur, et le Norique, considéré comme un *regnum* au même titre que l'Égypte, est resté d'abord patrimoine impérial pour devenir, sous Marc-Aurèle seulement, une province [3]. Au contraire, la Dacie fut, dès le début, une propriété du peuple romain.

Si une cohorte des Hispanes est mentionnée dans une inscription de 108 déjà [4], le premier milliaire dace est de 109—110 [5], le premier diplôme militaire de 110 [6]. La première série des gouverneurs commence par Terentius Scandianus, en 110. Donc, à cette date la question de savoir s'il fallait ou non créer une nouvelle province, avait reçu sa solution [7]. Enfin la première inscription dace est de 112 [8].

---

[1] *Ibid.*, p. 219. On a vu dans ces lignes des créations de Plautius Aelianus et Aelius Catus; M. Tudor, *Romula*, p. 7.

[2] Voy. Catherine Dunăreanu-Vulpe, dans *În memoria lui Vasile Pârvan*, p. 133.

[3] Jung, *Römer und Romanen*, pp. 25—26.

[4] Cf. Horovitz, *loc. cit.*

[5] *C.I.L.*, III, 1627.

[6] *Ibid.*, décret XXV. Voy. aussi Eckhel, *Doctrina nummorum*, VI, p. 428. La bibliographie roumaine commence par la bonne thèse de J. Bogdan, *Istoria coloniei Sarmizegethusa*, Jassy, 1885 (voy. p. 10).

[8] *C.I.L.*, III, 1443.

[7] Voy. aussi Domaszewski, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, XIII (1890), p. 137 et suiv.; Kornemann, dans *Klio*, VII (1907), p. 83 et suiv.; *Rheimiches Museum*, XLVIII (1893), p. 242.

3. LE PROBLÈME DE LA COLONISATION

Dès ce moment aurait commencé, d'après le témoignage d'Eutrope, contemporain des fils de Constantin-le-Grand, écrivant donc pendant la seconde moitié du IV-e siècle, — car c'est lui qui a trouvé l'explication d'une vaste œuvre de colonisation en rapport avec une large évacuation de tous les descendants des premiers colons au III-e siècle, — la colonisation, avec des éléments nombreux, jusqu'à un certain point purement romain, recueillis *ex toto orbe romano* (« de toute l'étendue de l'empire ») pour prendre la place des Daces exterminés, et l'écrivain ajoute qu'ils auraient été amenés surtout comme agriculteurs *(ad agros et urbes colendas)* [1].

La question de la colonisation doit être étudiée avec le plus grand soin, en rapport aussi avec la situation de tout l'Empire à ce moment et même avec la technique des colonisateurs dès le commencement même du système, parce que c'est d'ici que dépend, en grande partie, l'établissement de l'origine, trop longtemps retenue entre les limites étroites de la géographie de notre époque, de la nation roumaine.

Mommsen lui aussi considérait la situation de la Dacie comme unique et exceptionnelle. Du reste, il voyait dans cette conquête l'origine, *la seule origine* des Roumains, car les anciens habitants auraient été détruits [2]. Nous remarquerons, d'ailleurs, qu'en Dacie il n'y avait pas de *civitates* barbares, urbaines et rurales en même temps, comme dans la Gaule, ce qui permettait de conserver l'ancienne tribu et d'exiger l'établissement de ces « parlements de province », *conventus juridici*, qui sont l'origine des *fueros* médiévaux, comme en Espagne [3].

[1] VIII, 6: « Trajanus, victa Dacia, ex toto orbe romano infinitas copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas: Dacia enim diuturno bello Decebali viris fuerat exhausta ». A des gens qui, comme nous, vivent au milieu d'une civilisation chrétienne, il semble, naturellement, monstrueux que les hommes, les *viri*, ayant été tués, le même sort soit réservé aussi aux femmes.

[2] *Grenzboten*, II, p. 174. Cf. Jung, *Römer und Romanen*, p. XLII, note 2; voy. aussi dans le texte.

[3] Jung, *Rom. Landschaften*, p. 8.

Le même Mommsen et Jung croyaient qu'une pareille colonisation, telle qu'elle est présentée par Eutrope et par lui seul, est presque le seul cas d'une colonisation civile à l'époque des empereurs, car ordinairement on n'employait que des vétérans [1]; et encore cette dernière pratique serait discutable en elle-même.

Ajoutons qu'un érudit allemand plus jeune, Briebrecher, observait déjà qu'au commencement de la conquête de la Dacie, l'Italie était très dépeuplée [2].

La base barbare elle-même, qui, selon notre opinion a dû rester, est mal connue.

Lorsque, sous l'empereur Antonin le Pieux, l'Égyptien Ptolémée, qui, avant tout, se livre à des discussions concernant les localisations sur la carte, avec son prédécesseur, autrement inconnu, Marin de Tyr, s'est préoccupé, comme Strabon, de donner des précisions à la carte de l'Empire, ce que produit ce « savant de cabinet » n'a pas, de loin, l'importance qu'on lui a attribuée. Il mêle, avec le désir de fixer toutes les localités et avec son regret que pour la Sarmatie européenne on ne puisse pas faire la même chose, des renseignements recueillis dans les cartes romaines. De même pour le nom des Biéfes, inintelligible, des Buridenses, qu'il faut placer à côté des Boures de l'Ouest, des Cotenses, qui ne peuvent être que les sujets du roi Kotys, des Albocenses, des Potylatenses, venant d'un Potylas, qui, corrigé, doit devenir Kotylas, autre nom de roi thrace, des Sinses, qu'il faut décidément écarter, des Sardenses, qui rappellent un Salda, dont le nom se rapproche de celui des auxiliaires thraces de César, des Kéiageises ou Kiaginses, qui renvoient à un autre nom de chef, des Piéfiges, tout aussi dénué de sens [3]. Combien claire est, en échange, la carte ethnographique de la Moesie connue par l'auteur, et surtout,

[1] *Leben und Sitten der Römer in der Kaiserzeit*, II, 1884, p. 71. Cf. auss' P. Negulescu, *Histoire du droit et des institutions de la Roumanie, I, Période daco-romane*, 1898.

[2] *Programm* du Gymnase de Sibiiu, 1897, p. 8.

[3] III, 8, § 5, Pârvan s'est efforcé de les placer exactement sur la carte de la Dacie.



Fig. 21.— Luttes romano-daces.

D'après la Colonne, dans Cichorius et dans Katzarov, *Kultur*, p. 32, fig. 6.

naturellement, celle des régions égyptiennes et africaines d'où il venait ! Mais, au contraire, du côté de la Thrace, qui apparaît tout aussi trouble à ses yeux, voici une Bennica dont le nom est écrit sous Bessica [1] !

Pourrait servir aussi la comparaison avec les races, *tout aussi peu existantes vers la moitié du II-e siècle*, qui sont mentionnées dans la Moesie Inférieure, que Ptolémée ne connaissait pas à cause de l'éloignement et de leur façon de vivre. Les Troglodytes et les Peucènes apparaissent, dans de très anciennes sources, à côté des Krobyzes, eux-mêmes depuis longtemps disparus, comme les Oïtenses, qu'il faut mettre en rapport avec la rivière de l'Utus, comme les Demenses, portant encore un nom de vallée tout aussi mal compris, de même que les Obulenses et les Piarenses, dont personne n'a jamais essayé d'établir le lieu de séjour [2].

Maintenant il faut voir ce que peut signifier la conquête politique de l'empereur vainqueur à l'égard d'une réalité qui n'avait pas disparu au cours de la guerre longue et âpre, mais qui, ainsi qu'on vient de le voir, ne peut pas être définie d'une façon précise sur une base certaine.

Il n'est plus question d'une conquête faite, puis abandonnée à elle-même, comme celle de l'Espagne par les républicains, ou de la Gaule par César, et, d'autre part, l'élément barbare n'est pas assez fort pour s'imposer.

Trajan personnifie donc *l'ordre romain direct* dans des régions où, jusque là, on avait essayé d'avoir des États clientélaires, sous des chefs dont le titre de « roi » n'offusquait personne à Rome, bien qu'il représentât chez les Romains un passé détesté. Au-delà de Rome, la signification de la royauté ne correspondait qu'à une situation inférieure, de simples chefs de barbares, *rois pour les leurs* [3]. Ces rois étaient, du

[1] III, 11, § 9. Il donne les noms de quinze tribus et vingt-cinq villes.

[2] III, 10, § 9. Cf. en Afrique, les Aquenses, les Tulenses; *ibid.*, IV, 2, § 19, 21. Ou les Damenses; *ibid.*, 3, § 27. — Ici il n'y avait pas de « stratèges », comme en Macédoine.

[3] Cf. une Balbina, *ἐκ προγόνων βασιλίσσα καὶ πρώτη τῆς ἐπαρχίας*, en Asie Mineure; *Arch.-epigr. Mitt.*, IX, p. 127, n° 92.

reste, aussi sur les inscriptions que portent leurs monnaies, marquées d'un signe de vassalité, les « amis des Romains » et du « César » [1], des noms leur étant ajoutés, comme celui de Tiberius Julius. Pour mieux marquer le changement qui distingue l'œuvre de Trajan, il faut ajouter qu'on procède, en ce moment, à de grandes et hardies réformes dans toutes les directions, aussi à la destruction du royaume du Bosphore, qui avait pris, certainement, une attitude d'indépendance [2], et on avait établi des soldats romains à Tyras, de même qu'à Olbia. On a trouvé les traces d'un château romain jusqu'en Crimée, dans la localité que les Grecs appelaient *to Dory*, d'où on a fait la cité des Saints Théodore, le Mangoup tatar, dont le prince Étienne-le-Grand amènera son impériale compagne [3]. Depuis longtemps Phanagoria était devenue Agrippéia, Césarée était le nom de Panticapée [4], de même que Sarmiségétouza, la capitale dace, deviendra une Ulpia Trajana, continuant ainsi un système dont l'origine se trouve chez Alexandre-le-Grand et les diadoques.

Bien que Pârvan, qui cite aussi les « Fastes » de Jung, ait observé que le système administratif en Dacie est le même que pour les autres provinces [5], ce qui doit retenir d'abord l'attention *c'est le caractère même de la consolidation du territoire conquis*, quelle que soit l'origine et la valeur romaine des éléments qu'on y avait envoyés. Ce caractère est le même que celui qui a été réalisé par Trajan, — ce qui est décisif pour la compréhension, — en territoire germanique, avec la *colonia Ulpia Sueborum Nicretum*, avec la *civitas Ulpia taurensium*, qui ont préparé, comme on l'a dit, Mannheim et Francfort de plus tard, avec la *Vetera colonia Ulpia Trajana*, peut-être aussi avec la *civitas Ulpia Aquae Mattiacorum* [6]. S'il y a une *colonia Trajana* en Germanie

[1] Voy. Rostovstsev, ouvr. cité, p. 258.
[2] *Ibid.*, p. 159.
[3] *Ibid.*, pp. 154—155.
[4] *Ibid.*, pp. 157—158.
[5] *Câteva cuvinte* (1906), p. 18.
[6] Jullian, *loc. cit.*, p. 469, note 2.

Inférieure, à Castra Vetera, le nom lui-même montre qu'elle s'est formée des cannabes « ubiennes » de la légion XXX [1].

C'était un système tout à fait nouveau, qui a des qualités, mais aussi beaucoup de défauts, et nous en parlerons. En effet, depuis longtemps Rome n'avait ni conquis, ni annexé, et ici il était question de tout un pays, de la domination de presque tous les éléments d'une race. L'oeuvre de Trajan apparaît donc, non seulement comme une mesure de défense à l'Est contre les agitations continuelles des Germains, mais aussi comme un acte de légende héroïque.

Il correspond à l'état d'esprit qui avait grandi dans l'armée, après des règnes sans action militaire, et à une réaction contre ce chapitre de Nerva qui représentait le retour au Sénat et au gouvernement républicain, à ce qu'on appelait : *le régime civil*. Il y avait un besoin de gloire dans l'air.

Et, en matière de colonisation, de même que pour la conquête elle-même, comme jadis Alexandre-le-Grand s'était cru obligé de répéter, en sacrifiant à Troie, sur la place des luttes homériques, les exploits d'Achille, l'image de César est toujours restée devant Trajan.

C'est donc sur les traces du conquérant de la Gaule qu'il se sentit *obligé* de marcher. César avait donné à Rome la Gaule et l'avait consolidée contre les Germains en Occident; en Orient Trajan fera la même chose contre les Daces. Par l'action du grand Julius, toute une province a été annexée à la Rome républicaine; par l'action de son successeur, comme chef des Romains, sera ajouté à l'Empire un territoire qui a presque la même étendue.

Donc, le côté d'imitation héroïque, le côté « archéologique » ne doit pas être négligé. Trajan, à son tour, sera imité par Constantin-le-Grand, et celui-ci transmettra un pareil devoir à Justinien, modèle pour tant d'empereurs romains d'Orient après lui.

Ce n'est pas sans s'être demandé, au commencement, comme on le verra, *s'il faut une nouvelle Dacie comme province*, que

[1] Mommsen, dans *Hermes*, VII, p. 305 et suiv.; Jung, *Geographie*, p. 116.

Trajan l'a créée. Une seule province, bien qu'Auguste ait créé trois Gaules, avec un *concilium trium Galliarum*, avec une soixantaine de cités, division qu'il faudra créer ensuite pour la Dacie elle-même, avec le correspondant du « temple de Rome et d'Auguste », pour accomplir une œuvre d'unification[1].

Donc, sans avoir le caractère absolument unique [2] qu'on lui a donné, le régime introduit par Trajan [3] en Dacie n'est pas, sous tous les rapports, celui que l'on rencontrait auparavant dans les provinces de l'Empire romain. Du reste, « le républicain » monté sur le trône avait tenté, en Italie aussi, une réforme dans la vie des cités par ses « correctores civitatum liberarum »[4].

Y a-t-il donc des différences essentielles entre la Dacie de Trajan et les formes que Rome avait données jusque là à ses provinces ? Ainsi que nous l'avons dit, on n'y trouve pas des « cités » et des races dont le rôle ait été conservé, comme, dans le Norique, « les deux cités, celle des Boïes et celle des Azales » [5]. La nomenclature elle-même ne se présente nulle part comme en Gaule, — où tout est marqué de ce sceau, — à part des noms comme Porolissum, Apulum, Malva, hérités des anciens habitants, quelques mentions de cantons ou de tribus [6], quelques droits locaux, quelques possibilités de conserver les assemblées [7] pour continuer les anciennes coutumes politiques de liberté; mais, d'autre part, en ce qui concerne l'apport romain, il n'y a pas de grandes

[1] Jung, *Geographie*: sous Gallien.

[2] Cf. aussi Boissière, *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaine dans le Nord de l'Afrique*, Paris 1878; Jullian, *Les transformations de l'Italie sous les empereurs romains, 43 av. J.-Ch.-300 après J. Chr.*, Paris, 1880.

[3] Voy. Pârvan, *Câteva cuvinte cu privire la organisaţia provinciei Dacia Traiana* (dans les *Conv. Lit.*, XL), Bucarest 1906 (il combat le livre, insignifiant, de Virgile Andronescu, mais cela lui donne l'occasion de présenter une exposition savante, avec une énorme bibliographie).

[4] James Smith Reid, *loc. cit.*

[5] *C.I.L.*, IX, 5363.

[6] Sur le Rhin aussi, Augusta Trevirorum ou Vindelicorum montre que la base était la tribu.

[7] Pour celles des Gaules, Aug. Bernard, dans la *Rev. Arch.* (1864), p. 1 et suiv.

familles indigènes qui puissent entrer dans les *gentes* romaines, prenant leurs noms [1]. Il n'y a pas non plus l'annexion officielle, imposée, de quiconque a une tribu déterminée [2].

Tout cela parce que les Daces n'ont pas été et ne pouvaient pas être exterminés, car ce n'était même pas l'intérêt des Romains; mais ce qui avait été, chez la nation vaincue, une noblesse plus ou moins séparée de la masse populaire, s'était épuisé dans une âpre lutte, et cette noblesse n'avait pas eu, dans le passé national, de loin, le grand rôle joué par l'aristocratie en Gaule. Aucune cité dace n'a été reconnue comme telle et revêtue du nouveau droit; le droit romain importé joue ici un rôle très faible: un rôle plus grand est réservé au droit italique, avec ses exemptions d'impôt, si larges. Mais dans aucune autre région il n'y a autant de châteaux [3], qui, du reste, conservent chacun son caractère originaire [4].

Auguste avait fait, avec la plus grande opiniâtreté, allant jusqu'à l'acharnement, tout ce qu'il avait pu pour détruire la rude race illyre des Dalmates. Pendant plusieurs campagnes, d'une cime à l'autre, prenant successivement les vallées, il avait cherché à pulvériser ce granit barbare. Et, cependant, toute une nation s'est conservée, venant de ces fortes racines [5].

Il ne faut pas une preuve meilleure pour affirmer la perpétuation, — niée, après Mommsen, par des historiens penseurs de la valeur d'un Otto Hirschfeld, de même que par toute une ancienne école nationale fanatique des Roumains de Transylvanie, et même par la tentative, bien intentionnée, et servie par beaucoup de recherches, de quelqu'un d'aujourd'hui [6], — de la nation des Daces, cachée dans des recoins souvent inaccessibles.

---

[1] Cf. Jullian, ouvr. cité, IV, pp. 238—239.

[2] *Ibid.*, p. 240.

[3] Jung, *Fasten der Provinz Dacien, mit Beiträgen zur römischen Verwaltungsgeschichte*, Innsbruck, 1894, p. 10.

[4] *Ibid.*, p. 130 et suiv.

[5] Très nombreux sont les noms des indigènes, Celtes, dans la région de Vienne. Voy. *C.I.L.*, III, 4604.

[6] Muresianu, *Ilusia dacică* (dans la revue *Țara Bârsei*, 1934—1935).

Ce qui frappe cependant le plus, c'est l'importance des *colonies*, car c'est sur elles que s'appuie toute la vie constitutionnelle, avec ou sans les indigènes qui, ordinairement, s'y ajoutaient [1].

Dans leur composition il n'y a surtout pas de différence de classes, ces différences, qui persistent, s'accommodant avec le temps, ailleurs. Il n'y a pas de familles sénatoriales d'origine dace, ainsi que tout ce qui pouvait découler d'une pareille situation privilégiée. Des différences se conservent jusqu'à un certain moment parmi les Romains eux-mêmes, mais les indigènes ne forment qu'une seule masse.

Pour comprendre ces différences, si nombreuses et si essentielles, pensons aussi au caractère foudroyant de la conquête et au peu de durée d'une domination qui ressemble plutôt à une occupation militaire. Des processus organiques comme ceux qui se sont développés si richement en Gaule, manquent ici totalement. On ne les trouve pas, du reste, ni même dans la Bretagne voisine, où cependant les Romains ont dominé beaucoup plus longuement que sur la rive gauche du Danube.

Des noms de Daces ont été rassemblés depuis longtemps dans un livre absurde, destiné à prouver l'origine germanique des Roumains, par le Saxon de Transylvanie Schuller [2] et par son compatriote, Goos [3]. Dans son *Histoire des Roumains*, Xénopol a donné quelques noms qui, à partir de cet Aia Nandonis [4], ont été simplement copiés par les historiens ultérieurs.

Aussi parmi les Campagones espagnols de l'*ala* fixée à Veţel, il y a quelqu'un désigné comme étant « natione Dacus » [5]. La perpétuation des Daces [6] est prouvée aussi par

[1] Cf. Jullian, *loc. cit.*, p. 255.

[2] *Argumentorum pro latinitate linguae valachicae i.e. rumunae*, etc., Sibiiu, 1831, p. 25, note 43 (il connaît aussi l'ouvrage de l'ancien prince de Moldavie Démétrius Cantemir).

[3] *Arch. f. sieb. Landeskunde*, XII, p. 122 et suiv.

[4] Voy. Aia Nainitia; *Rev. Arch.*, XXXVI (1900), p. 306, n° 13. Cf. ce Zipas Margulas, qui, dans la région de Serdica, dédie une pierre au dieu Vertumnus; *ibid.*, XXXII (1900), p. 306, n° 17.

[5] *C.I.L.*, III, p. 220.

[6] Capitolinus, *Vita*: « Dacos rebellantes contudit ».

leur révolte sous Antonin-le-Pieux, en dehors de ceux qui troubleront sans cesse la province, en tant que Daces indépendants, ces Carpes de la montagne dont le nom rappelle celui des Carpathes: tel Romain remercie un dieu d'avoir échappé à leurs mains [1].

Il ne faut donc pas croire ni que les Daces aient disparu [2], *ni qu'ils aient joué un rôle dans la vie de la province, fût-ce même dans les premières lignes du travail, ou qu'ils aient été associés par les Romains à la nouvelle vie de la province.*

Du reste, comme matériaux d'inscription, — et combien peu nombreux étaient les Daces dont on éternisait le nom dans des inscriptions! —, ces éléments daces, comme Aia Nandonis, Andrada, fils de Bituvans, Bricéna, Jusia, Bédarus (à côté il y a un Herculanus), se trouvent à un seul endroit, à Potaïssa [3]. De même un Aurelius Aulucmus [4], un Epicatius [5]. On a prouvé que l'inscription du soi-disant dieu Samandus, posée par un Dometius, est, de fait, celle d'une Nando Demetrius [6]. Un Antrocius, qui peut être aussi un Grec, doit être placé à côté d'Andrada [7]. Une Julia Bessa,

[1] *C.I.L.*, III, 1054. Voy. aussi la danse Karpaia, chez Otto Hoffmann, *Makedonien*, p. 90 et suiv. Un Aurelios Karpos, chez Dumont, *loc. cit.*, p. 434; voy. Karpos Bassani, *ibid.*, p. 471.

[2] Tomaschek le conteste aussi, dans la *Zeitschr. f. öst. Gymn.*, 1872, pp. 144-145. Cf. Wattenbach, *Die Siebenbürger Sachsen*, Heidelberg, 1870: « Die romanisirten Daker aber, welche nur ungern das römische Joch ertragen hatten ». Cf. Bury, *The European expedition of Darius*, dans *The classical Review*, X (1897): « The people of Walachia were homogeneous with the people of Thrace; in race and in language they probably differed as little from the folk between the Danube and the Haemus, as the Greeks in one Thessalian valley differed from their neighbours on an other »; p. 28.

[3] *C.I.L.*, III, 917.

[4] *Ibid.*, 918.

[5] *Ibid.*, 920. Un Aius (voy. Aia) Titivis, près de Mediaș; *ibid.*, 961.

[6] *Ibid.*, 964. Peut-être aussi Suaemedus; *ibid.*, 1120. Dadès, *ibid.*, 1181—1182. Une Carpia; *ibid.*, 1190. Une Andéna (Sarmiségétouza); *ibid.*, 1488. Un Mucassenus apparaît à Apulum, tout à fait isolé; *ibid.*, 1195. Un « Aur. Muc. »; *ibid.*, 1527. Un nom terminé en *balus*, qui peut cependant être aussi d'origine asiatique; *ibid.*, 1527. A Mehadia, sur un *pavimentum*, la *vexillatio Daciarum* et la *Daciarum vexillatio* ont pu paraître avec raison suspectes à Mommsen; *ibid.*, p. 259. — Un Mucatro aussi à Viminacium; *ibid.*, 6335.

[7] *Ibid.*, 978. Cf. *ibid.*, 917.

venue d'au-delà du Danube, est la femme du patron des « lecticaires » [1].

Dans le district de Mehedinți, sur telle inscription pour une femme tuée par des voleurs, Ucudius, fils de Baedanus, et Sutta, fils de Epicadus, ainsi que, de plus, un Ucudius Bedari [2], pourraient paraître des Daces, bien que des influences illyres ne soient pas exclues (cf. Ulcinium, Dulcigno) [3].

Si, dans la révolte des Dalmates, on a détruit les champs, on a incendié les maisons, on a tué les hommes, ainsi que le dit un témoin de cette action militaire [4], il ne faut pas oublier que là il était question de réprimer une révolte qui, elle-même, s'était dechaînée avec une sauvagerie sans exemple [5]. Velleius Paterculus prétend que dans ce pays, à cause de la résistance opiniâtre des Désitiates et des Pirustes ou Pérustes, « cachés dans les montagnes et dans des forêts presque impénétrables », les plus endurants parmi ces ennemis ont été « presque détruits » *(tum demum pacati sunt quum paene eversi forent)* [6]. Mais il n'en est pas moins vrai qu'après la soumission de la Dacie, on a, dans cette autre province, pour le travail des mines, tout un « *vicus* de Pirustes », et des sources parlent de leur dur travail dans les mines d'or, auxquelles Rome les avait liés [7]. En ce qui concerne les Germains, le même historien témoigne que les Romains avaient l'habitude de les massacrer « comme des brebis » *(more pecudum)* [8]; pour venger Varus, dit-il, « on détruit les champs, on brûle les maisons, on tue quiconque se rencontre sur le

[1] *Ibid.*, 1438.

[2] *Ibid.*, 1585.

[3] Cf. aussi A. Dobó, *Inscriptiones ad res pannonicas pertinentes extra provinciae fines repertae*, Budapest, 1932. Voir de doubles traces daces et romaines aussi chez Mateescu, dans l'*Ephemeris daco-romana*, I, p. 71, note 5. Un « Farmutanus qui et Dacus », mais pas en Dacie; *C.I.L.*, VIII, 8562. Un Muccatrus aussi dans l'*Eph. epigr.*, II, p. 335, n° 505. P. Aelius *Ariortus* porte un nom qui ne paraît pas être dace; *C.I.L.*, III, 1559.

[4] Velleius Paterculus, II, CXV.

[5] *Ibid.*

[6] IV, XII.

[7] *Ibid.*, CXIX.

[8] *Ibid.*, CXX.



Fig. 22.— Luttes romano-daces.
D'après la Colonne, dans Cichorius et dans Katzarov, *Kultur*, p. 33, fig. 7.

chemin ». Mais combien n'en est-il pas resté et combien importants ont été les gestes qu'ils ont accomplis ensuite !

Trajan a dû recevoir parmi les vaincus ceux qui demandaient à entrer sous ses drapeaux ou qui voulaient être établis quelque part. Ainsi l'élément dace, de même que celui des Thraces des Balcans, a été employé dans les armées romaines et on trouve de ce fait un *praepositus vexillationum daciscarum* [1]. L'ancien droit des indigènes a été conservé pour des cas exceptionnels, comme en Gaule [2]. Si là une *longa consuetudo* n'a eu qu'un cercle très restreint d'action, il a dû en être autrement dans un pays de paysans indigènes aussi nombreux qu'en Dacie [3]. Dans les autres régions du Sud-Est européen les conditions étaient presque identiques; le passé n'y avait pas non plus une valeur légale comme en Occident. Parmi les vétérans il y a aussi des Daces, comme Sola Mucatri [4]. Mais en Dacie manquent totalement ces grands propriétaires, ces *possessores* de *fundi* qui, en Afrique, ont tout entre leurs mains et qui, comme les boïars roumains du XIV-e siècle, fondent des marchés et même établissent des évêques pour leurs sujets [5]. En général on ne constate pas de différence de classe, et ceci contribuera essentiellement à confondre tout dans une démocratie de plus en plus rurale.

Et, ici, il faut faire une observation en ce qui concerne la situation sociale et les occupations des Daces. Il est question plutôt de paysans restés dans leurs chaumières ou dans leurs habitations souterraines, formant des *katouns*

---

[1] *C.I.L.*, VIII, 5349, 7978. *Daciscus*, comme nom propre, Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 14, n° 46. Voy. plus haut.

[2] Voy. *ibid.*, p. 279, note 4. Et cependant Jullian croit qu'on pourrait arriver à un résultat en examinant les coutumes; *ibid.*, p. 279.

[3] Ne pas confondre ces paysans avec la *plebs* ou *pleps* de Gaule, où ceci signifie le peuple lui-même: *pleps Narbonensium*; Dessau, ouvr. cité, p. 31, n° 112; *pleps urbana quinque et triginta tribuum*; *ibid.*, p. 45, n° 168.

[4] Voy. *C.I.L.*, III, 787: Mucapor, *ibid.*, 799. Comme nom de femme, Mucapuis; *ibid.*, 809.

[5] Jung, *Geographie*, p. 80. De même manquent les ainsi-dits *tractus* et ces *saltus* dont s'est occupé Fustel de Coulanges; cf. Gaston Boissier, *L'Afrique romaine*, 6-e éd., p. 104 et suiv. Pour les anciens patrons de corporation et leur condition légale, *Ephem. epigr.*, II, p. 147.

comme jadis, ou de pâtres errants, sans cesse sur les sentiers qui leur étaient connus, et non pas, comme dans d'autres provinces, d'hommes ayant un certain rôle dans une situation tout de même plus élevée, qui, adoptant certainement aussi la religion du César, reconnaissant sa divinité, adorant ses dieux, auraient emprunté aux Romains la coutume des autels de pierre, des inscriptions, pour lesquelles ils auraient employé largement le latin de leurs maîtres. Une fois seulement, on voit une femme dace libérant ses esclaves, qui portent des noms grecs comme Herculanus [1]. En échange, il était naturel que les dieux simples des indigènes, moins concentrés que les Thraces des Balcans, desquels les Grecs, bien différents des Romains, dont la mythologie était purement d'État et empruntée, ont pris tant d'êtres divins, ne soient pas d'avantage pris en considération par les Romains, non plus, du reste, que, leur langue. Une seule fois, leur *Jupiter Cernensis* [2] pourrait appartenir à cette Tierna, pour pouvoir produire, sans devoir recourir à une transformation par les Slaves, notre Cerna [3].

Le problème des Daces du dehors, des « voisins », prêts à envahir, comme les barbares d'ailleurs, qui guettent aux frontières de l'Empire [4], employant toutes ses faiblesses et occupant tous les vides, restera entier. La lutte contre cette catégorie des Daces libres, semblable à celle que les Roumains d'aujourd'hui doivent mener contre les komitadchis bulgares réfugiés du côté de la Dobrogea, pouvait donner de temps en temps des otages et des prisonniers. Jusqu'au V-e siècle les Romains se rappelleront la « riche Dacie libre », avec ses troupeaux de boeufs nombreux, et le *piléate* dace avec son bonnet de fourrure [5].

---

[1] *C.I.L.*, III, p. 917.

[2] *Ibid.*, tablette de cire 1.

[3] Mais le nom de la bourgade de Cerneți est formé avec un suffixe slave qu'on trouve aussi au-delà du Danube (cf. aussi Caravaneț et Olteț).

[4] Cf. Gaston Boissier, ouvr. cité, p. 127.

[5] Carmen de Niceta: « ... sed ille
Divitis multo bove pileatus.
Accola ripae ».

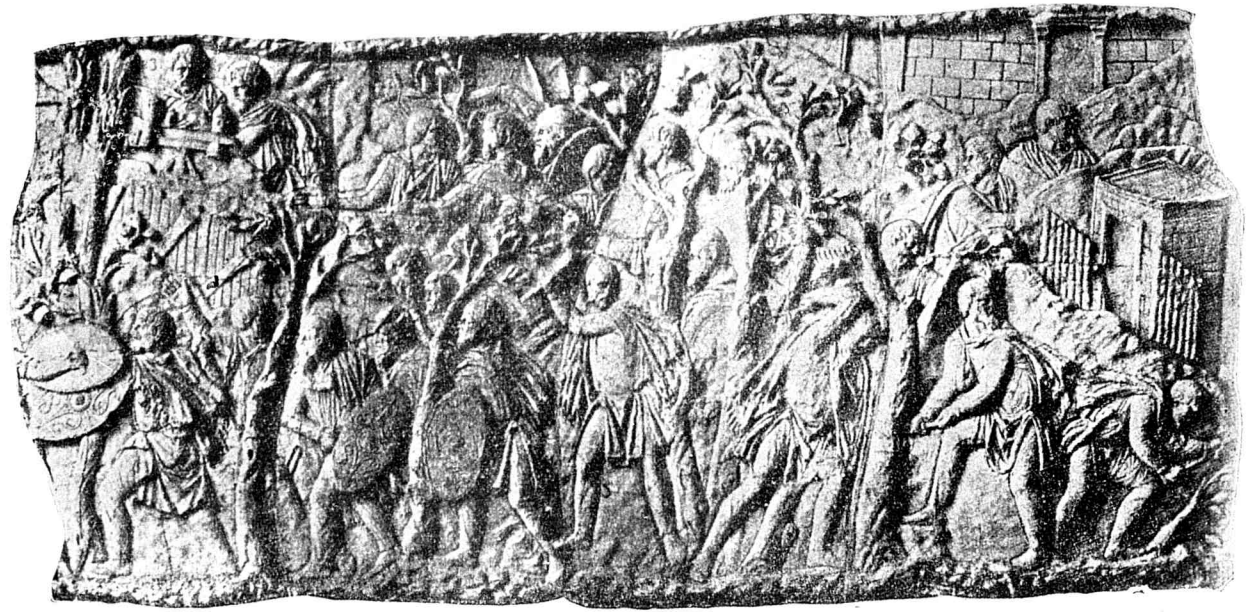


Fig. 23.— Luttes romano-daces; fortifications barbares à la mode romaine.
D'après la Colonne, dans Cichorius; et dans Katzarov, *Kultur*, p. 35, fig. 8.

La mention de certains Daces près de Tropaeum et d'une cité « Ausdec » [1], romaine, ne pourrait pas venir de lectures erronées [2]. A Tomi on rencontre un Daciscus, dont la sœur s'appelle Pia [3]. Évidemment ils se distinguent des Costoboques, qui, comme on le verra, font leur invasion vers 170—180 [4].

Bien qu'une œuvre de romanisation s'acheminât, même ailleurs qu'en Dacie, province à peine formée, on rencontre sous l'empereur Adrien des noms de barbares dans les inscriptions concernant le couronnement [5] (rhodisme) d'Histria: ainsi un Karpos, fils de Karpos, un Grégoros, fils de Karpos, un Karpos, fils d'Artémidore, un Karpos, fils d'Apollodore, un Diogénès, fils de Karpos, un Théodore, fils de Karpos, un Arthémidore, fils de Karpos, un Dadas, fils de Ménios, un Barbarion, à côté d'un certain nombre de noms romains [6]. Un Mucatrio, fils de Seutho (cf. le roi du nom de Seuthès), apparaît sur une pierre à Histria [7].

Venons maintenant à ce que Rome a pu introduire, à ce que, d'après le témoignage tardif et douteux d'Eutrope, que nous avons cherché à expliquer, Rome aurait déjà introduit.

La transmutation des villes, l'envoi de colons, avaient été pratiqués sur une large échelle en Espagne [8]. On voit par Strabon comment, dans cette province, des cités sont formées avec des éléments attirés des campagnes [9] ou venus d'autres provinces. On envoie aussi des soldats; à côté de la

[1] Mis en rapport par Mateescu avec un nom ordinaire dans les Balcans, qui se relie à Uscudama et à Oescus (le même son obscur, écrit de tant de façons différentes).

[2] *C.I.L.*, III, 14437[2].

[3] *Ibid.*, 7573.

[4] Tocilescu, *Fouilles*, p. 197.

[5] Cf. l'interprétation de Pârvan, *Histria*, IV, p. 75. Mais l'article de M. Perdrizet montre qu'il est question d'une στεφάνωσις. Voy. le *Bulletin de corr. hell.*, XXIV, 1900, sur les vrais *Rosalies*, avec la commémoration des morts.

[6] Pârvan, *Histria*, IV, pp. 66—69. Un Zutis, *ibid.*, p. 131. Une Pomé, *ibid.*

[7] *Ibid.*, p. 154.

[8] Strabon, III, I, 8.

[9] *Ibid.*, II, 1.

colonie il y a ainsi l'emporium, le marché pour les barbares [1]. Cette même source montre le passage, par cette voie, à la romanité, chez les Turdétains de la Bétique, qui vivent eux aussi dans des villages. Ils deviennent tout à fait Romains, « ne conservant pas même le souvenir de leur langue. La plupart sont arrivés à être de vrais Latins et ils ont accepté des colonies romaines, de sorte que peu leur manque pour être tout à fait des Romains ». Ils deviennent ainsi des Ibères à toges [2]. En ce qui concerne les indigènes ayant conservé leur caractère de barbares ruraux, le même Strabon dit qu'en Espagne de pareils habitants traditionnalistes, qui jadis avaient pillé les Romains, prennent maintenant les armes pour Rome [3]. En Pannonie aussi, la romanisation, d'après des témoignages écrits, s'est faite par la même voie, très rapidement [4].

Ailleurs aussi la même chose put être accomplie dans une mesure encore plus large, le lendemain même d'une conquête cruelle, bien que le passage de l'œuvre de Velleius Paterculus sur « la connaissance de la langue romaine », sur « l'usus litterarum » et même l'emploi du latin dans la vie familiale *(familiaris animorum exercitatio)* [5] contienne une large part de patriotisme romain dans le sens d'Auguste et le désir de flatter Tibère, dont c'était l'œuvre.

En Dacie la tolérance et une certaine sympathie apparaissent par le fait qu'on voit des officiers romains d'un haut rang adorer « le génie du pays » [6].

Quoi qu'il en soit cependant de ce qui s'est passé dans ce monde dace après le sacrifice des guerriers, un simple examen des noms de localité écarte aussitôt l'illusion qu'on eût pu amener en Dacie cette multitude innombrable d'hommes venant de toutes les « régions de l'Empire », à la place

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, II, 15. Voy. aussi *ibid.*, IV, 20.

[3] *Ibid.*, III, III, 7.

[4] Pour *populi* et *civitates*, *gentes*, *gentilitates* de là, voy. Jung, *Romanische Landschaften*, p. 29 et suiv., p. 31, note 2. Les inscriptions ont le croissant avec l'étoile, de même que les soldats daces de Bretagne ont le couteau thrace.

[5] Velleius Paterculus, II, 110. Cité d'abord par Jung, *Römer u. Rom.*, p. 106, note 1.

[6] Tocilescu, *Neue Inschriften*, pp. 5—6, 10, 13.

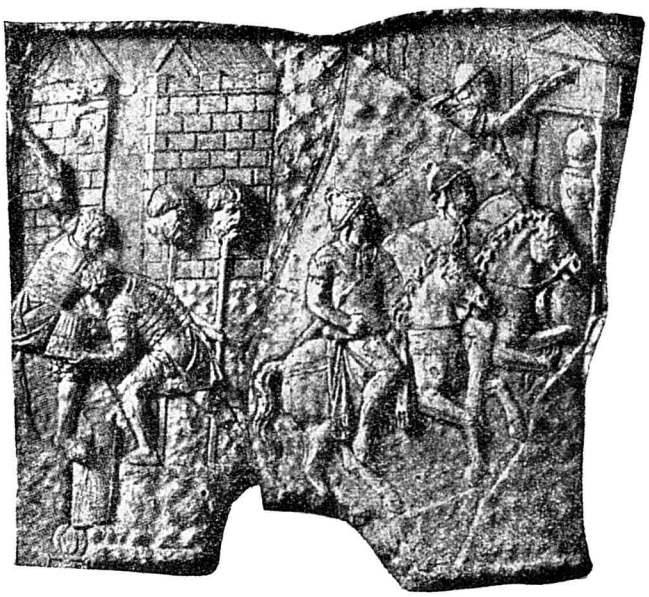


Fig. 24.— Luttes romano-daces.
D'après la Colonne, dans Cichorius et dans Katzarov, *Kultur*, p. 29, fig. 4.

des Daces « exterminés ». On trouve leurs localités mêmes, puis certains *vici* et *pagi* à leur manière; pour le reste, seulement des stations militaires. Quiconque considère l'œuvre de Trajan dans l'Occident germanique, trouvera exactement la même chose, et dans les Balcans il n'a été question que de rebaptiser en « Ulpiae » les anciennes localités. Il n'est pas exclu qu'en Dacie aussi la dénationalisation des indigènes ait été déterminée par les nécessités du marché pour les paysans des environs; aujourd'hui, en Transylvanie, un processus contraire se produit, car ce sont les paysans qui exercent une influence sur le monde citadin qu'ils nourrissent de leurs produits. Ailleurs il n'y a que des foires permanentes *(fora, conciliabula civium romanorum)* [1].

Mais on peut d'autant moins dire qu'il est question de l'arrivée d'un certain nombre de Romains de pure race. Il faut se rappeler qu'Appien affirme que la population de Rome et de l'Italie est « mélangée à cause des étrangers » (*παμμιγές τε ἐστὶν ἤδη τὸ πλῆθος ὑπὸ ξενίας*) [2].

Le rôle même des colonies, si on l'examine selon l'histoire [3], pourra éclaircir encore mieux ce développement, d'une importance capitale pour la création de la nation roumaine.

« Combien de colons », dit Sénèque, « n'a-t-elle pas envoyés (Rome) dans toutes ces provinces ! Partout où le Romain a vaincu, il habite. Il donnait volontiers des noms à ce changement de place, et, abandonnant ses autels, le vieux colon s'en allait au-delà des mers » [4].

---

[1] Voy. Mommsen, *Röm. Gesch.*, II, p. 4, note. Cf. Budinszky, *Ausbreitung*, p. 68, note 18.

[2] *De bello civili*, II, CXX. Cf. Assmann, *De coloniis oppidisque romanis quibus imperatoria nomina imposita sunt*, thèse d'Iena, 1905, et Tenney Frank, *Race mixture in the Roman Empire*, dans l'*American historical Review*, 1926, p. 689 et suiv.

[3] Voy. Zumpt, *Commentationes epigraphicae de coloniis Romanorum militaribus libri* IV, Berlin, 1850; Mommsen, *Die italischen Bürgercolonien von Sulla bis Vespasian*, dans *Hermes*, XVIII, p. 16 et suiv.; Kromayer, *Die Militaercolonien Octavius' und Caesars in Gallia Narbonensis*, *ibid.*, XXXI, p. 1 et suiv.

[4] Sénèque, *Consolatio ad Helviam*, VII, 1. Cf. *ibid.*, 7: « Ubicumque vicit, Romanus habitat ».

Le commencement des colonies romaines est dû en première ligne au besoin de dominer une région à peine soumise et d'en assurer les communications [1], puis à la démagogie des Gracques, qui représente une œuvre d'expropriation et de clientèle politique qui fut suivie à l'époque de Sylla et de César, lesquels colonisent 80.000 clients [2], et jusqu'à Auguste. César fonde en Espagne la colonie *Julia victrix triumphalis* (Tarragone). Mais les colonies de la Gaule Cisalpine ne sont que « des garnisons en pays ennemi » [3]. Dans l'autre Gaule, tout un groupe de colonies, partant de Narbonne, dédiée à Mars, en l'an 118 avant le Christ, se rencontre à côté de localités de « droit latin » [4], comme en Espagne, surtout sous César et Auguste. Italica y a été fondée vers 250 av. J. Chr. par Scipion pour les soldats qui voulaient rester; de même on a créé, en 171, Cartéia, les enfants eux-mêmes obtenant des terres [5]. Au Portugal, telle vieille ville ibère ou celto-ibère, comme Scallabis, devient un *praesidium julium* [6]. Sous Auguste, on crée des colonies de vétérans, comme *Augusta Emerita* (Merida) [7]. En Germanie, Agrippa avait fondé chez les Ubiens une colonie-*autel* (la Köln des Allemands, Cologne), sans pouvoir définir son caractère légal [8].

Par l'établissement de paysans sur le domaine public, qui résultait des confiscations énormes faites pendant les guerres civiles, on avait créé en Italie elle-même, et ceci avait passé d'Italie ailleurs, l'état d'esprit favorable au départ dans les colonies, surtout des vétérans qui avaient profité de ces confiscations, à la suite desquelles Virgile lui-même aurait perdu, sans l'intervention d'un ordre d'Auguste, son petit terrain.

[1] Jung, *Geographie*, p. 45.
[2] Suétone, *César*, XLII.
[3] Jung, *Geographie*, p. 88.
[4] Le même, *Rom. Landschaften*, p. 493.
[5] Le même, *Sitten*, p. 108. Pour les colonies d'Auguste en Gaule, le même, *Rom. Landschaften*, p. 208.
[6] Le même, *Geographie*, p. 90.
[7] Mais des colonies en Gaule sous la République, en Lusitanie; *ibid.*, p. 90.
[8] *Ibid.*, p. 116.

Énumérant toutes les colonies par lesquelles « se dispersaient les forces de la République », la première d'entre elles, au delà des frontières de l'Italie étant Carthage, Velleius Paterculus écrivait, pendant la première moitié du premier siècle, qu'il « lui serait difficile de marquer celles qui, sauf les colonies militaires, ont été envoyées ailleurs après cette époque » [1].

A Carthage, un quart de siècle après la destruction de l'ancienne cité, le Sénat, sur la proposition d'un de ses membres, avait décidé d'envoyer une colonie. Elle s'appelle, du nom de la déesse Junon, qui était, de fait, l'ancienne protectrice de la métropole punique, Tanit. Deux représentants de l'aristocratie, dont l'un est l'agitateur Caïus Gracchus, pourront installer ceux qui désirent s'y transporter. La fondation ne prospère pas. Une nouvelle cité sera créée avec des « pauvres », qui demandent de la terre en échange de services politiques, par César, et son œuvre sera continuée par Auguste. La colonie Julia réussira, la nouvelle ville étant capable de supporter aussi des révoltes, comme celle de 68, et l'autre qui voulait installer un Piso à la place de l'empereur Vitellius [2]. La rivale de Carthage, Utica, pendant longtemps capitale de la province, avait été créée *civitas libera* [3].

César, qui établit aussi une colonie à Salone [4], avait pris cependant des mesures pour ne pas diminuer le nombre des

[1] Neque facile memoriae mandaverim quae, nisi militares, pro hoc tempore deductae sint; I, XV. — La liste des colonies sous Néron, dans *Gromatici veteres*, ed. Lachmann, I, p. 209 et suiv. Voy. aussi *Die cäsarische Kolonie Karthago und die Einführung römischer Gemeindeordnung in Afrika*, dans le *Philologus*, IX [1] (1901), p. 402 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, p. 472 et suiv., *Die Organisation der afrikanischen pagi, bezw. pagi et civitates*. Dans la première étude, on montre que par César lui-même la colonisation a passé de l'Italie aux provinces, *préparant de cette façon leur romanisation sous l'Empire*, après qu'Auguste eût pensé seulement à l'Italie. Cf. aussi l'ancienne étude de Duruy, *Du régime municipal dans l'Empire romain aux deux premiers siècles de notre ère*, dans la *Rev. Hist.*, I, pp. 39 et suiv., 321 et suiv. (et aussi dans l'*Histoire des Romains*, V).

[2] E. Babelon, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, V, pp. 429—430, et *Carthage*, du même (1896).

[3] Le même, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, sous ce mot.

[4] Jung, *Geographie*, p. 133.

habitants de Rome: sans un *sacramentum*, donc sans avoir été soldat, aucun citoyen entre dix et vingt ans n'avait le droit de quitter l'Italie pour plus de trois ans; l'aristocratie ne pouvait s'en aller que si elle avait des charges officielles, et on fixait même le nombre des hommes libres d'âge mûr qui pouvaient servir comme pâtres sur ces terres [1].

L'ancienne colonie était établie jadis par une loi spéciale, comme c'est le cas pour celles d'Espagne [2]. Elle entraînait l'expulsion des éléments indigènes et la confiscation des champs, en plus des insultes que les nouveaux arrivants prodiguaient volontiers [3]. Tout autour, dans les villages, sous des magistrats ayant un rôle spécial, les pérégrins vivaient comme ils pouvaient: quelquefois on leur donnait le droit de latinité [4].

Dans les Balcans, Auguste envoie, à Dyrrachium, à Philippi, des Italiques dépossédés par ses vétérans [5]. Les colonies d'Apri et de Débeltus, qui n'ont pas été assez étudiées, ont, elles aussi, un caractère exclusivement militaire [6].

Puis, pendant longtemps, on n'envoya plus de colonies. Si elles réapparaissent, c'est à cause du besoin de purifier Rome des éléments inutiles pour le travail et pour la civilisation. Nerva a fondé lui-même en Afrique, à Sitifis, une *colonia nerviana augusta martialis veteranorum sitifensium* [7], sur laquelle les détails paraissent manquer.

---

[1] Suétone, *Caesar*, XLII.

[2] Jung, *Geographie*, p. 86. — Cf. le statut précis de la colonie Julia Genetiva en Espagne, dans l'*Eph. epigr.*, II, pp. 105 et suiv., 222 et suiv.; III, p. 87 et suiv. Voy. aussi Jung, *Romanische Landschaften*, p. 114. Aussi d'autres créations, *ibid.*, p. 14 et suiv. — Pour les colonies en Espagne, Caesaraugusta (Zaragoza, Saragosse), Pax Augusta (Badajoz), Lucus Augusti (Lugo), Asturica Augusta (Astorga), aussi Budinszky, *Ausbreitung*, p. 69.

[3] Tacite, XIV, 3 (en Bretagne).

[4] Jung, *Römer u. Rom.*, p. 64. Il fait une comparaison avec la situation en Italie médiévale et même en Italie moderne (Sicile).

[5] Jung, *Romanische Landschaften*, p. 372, note 3 (d'après Dio, LIV, 4; *C.I.L.*, III, 117, 120; *Hermes*, III, p. 461 et suiv.).

[6] Pour la romanisation de Corinthe, voy. Lebreton-Zeiller, *L'Église primitive*, p. 183.

[7] Jung, *Geographie*, p. 81.

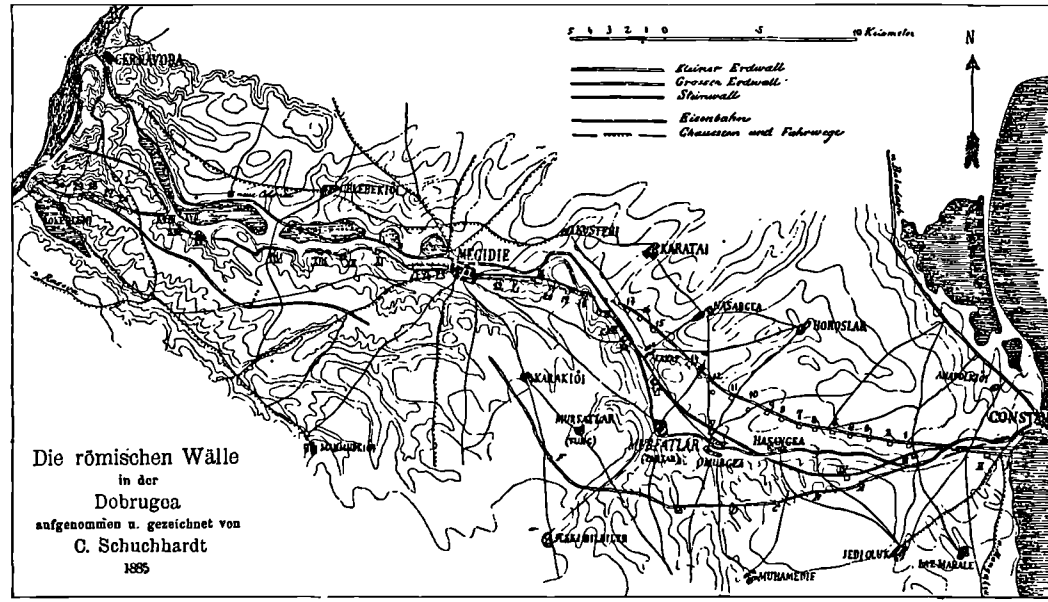


Fig. 25.— Remparts romains de la Dobrogea.
D'après Schuchhardt, *Arch.-epigr. Mitt.*, IX, pl. 4.

Trajan lui-même n'admet la colonie qu'avec des éléments pris autre part que dans le centre de l'Empire. C'est pourquoi, lorsqu'Antonin emploiera ces derniers à Opaia, son biographe dit qu'il l'a fait à l'encontre « des enseignements de Trajan » *(Trajani praecepta)* [1].

Les colonies de Grèce, à Corinthe, à Mégare, à Patras et à Dymé, représentent une conception différente de celle des *civitates* pareilles à Rome elle-même [2]. La colonie, de langue grecque, de Buthroton, en Épire, n'a pas une autre situation.

L'établissement de colonies de caractère surtout militaire en Macédoine, comme à Pella, l'ancienne capitale, à Dion et dans la péninsule de l'Athos est, ainsi que l'observait Mommsen [3], un moyen de caser des soldats qui, autrement, auraient été incommodes. A Philippi, l'installation des Romains est en rapport avec les mines voisines (comme pour Napoca, en Dacie), à Stobi, avec la ligne du commerce [4].

Résumant tout ce que peuvent enseigner de pareils exemples, on peut dire d'abord qu'il ne peut pas être question d'envoyer dans la colonie, *la seule colonie*, ainsi qu'on le verra, que Trajan a créée en Dacie, des vétérans d'ailleurs, qui auraient dû être *nombreux*, bien que Trajan, qui entendait nourrir à Rome les enfants des futurs agriculteurs, destinés à régénérer la race, eût été un distributeur de terres,

---

[1] *Vita Antonini*, ch. II. « Hispanis exhaustis », — on voit ce que signifie ce terme, employé aussi par Eutrope, alors que les Ibères avaient une vitalité si puissante — « italica allectione contra Trajani praecepta verecunde » (timidement) « consului ». Mentionné par Xénopol, *Teoria lui Rösler*, p. 37, note 1.

[2] Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 249 et suiv.; Tamm, *Ursprung der Rumänen*, pp. 8—9.

[3] *Röm. Gesch.*, V, p. 276. Mais il part de l'idée que dans certaines régions *on a voulu* la romanisation, mais pas ici, alors que cette volonté d'essence purement moderne ne pouvait pas entrer dans la mentalité de l'antiquité. Une pareille volonté est affirmée cependant avec énergie par Traugott Tamm, ouvr. cité, p. 10. Chez lui, comme chez Jireček, qui se borne à constater la frontière, on voit la façon dont est fixée la séparation entre les deux territoires. Il est question aussi du manque de base pour la romanisation, à cause de la tolérance pour l'hellénisme, qui venait, de fait, de l'impuissance.

[4] *Ibid.*

comme les Gracques. Hygin, l'ingénieur, le *gromatique*, mentionne pour la même époque le fonctionnaire qui, en Pannonie, partage, sur l'ordre de Trajan, des champs aux vétérans [1].

Une partie des colons a dû venir aussi en Dacie par *esprit d'aventure*. Nous avons déjà remarqué que Trajan a pu avoir aussi l'intention de purifier de cette façon Rome et l'Italie de certains éléments désagréables. Il faut se rappeler que Flavius Josèphe atteste que, sous les empereurs, il a été question à un certain moment, d'envoyer 40.000 Juifs romains pour écraser la révolte de la Sardaigne, et « l'antisémite » Tacite observe que même s'ils avaient succombé dans cette lutte, ce n'aurait pas été une grande perte [2].

Plus tard, des *municipes* se rencontrent entre les mêmes frontières de la Dacie, établissements qui auront un avenir plus grand que celui de la colonie, précisément parce que *leur base indigène était supérieure*.

Le municipe [3] s'appuie sur deux principes: conservation de la tradition locale et accomplissement envers Rome de certains *munera*: chevaux de poste, soins des routes, secours aux militaires, entretien de fonctionnaires [4]. Les municipes pouvaient s'annexer des *incolae*, ayant un droit plus réduit. Une *curie*, avec des *décurions*, des juges et des *duoviri* ou *quatorviri*, ou même des *quinquennales*, quelquefois des questeurs, avec les *préfets* — et, à côté, dans le domaine du travail, des *collèges* —, gouvernait librement. Des Augustales, pour le culte de l'empereur, dominaient sur le milieu religieux d'assimilation morale, sans être pour cela de vrais prêtres.

---

[1] Cum in Pannonia agros veteranis ex voluntate et liberalitate imperatoris Trajani Augusti Germanici adsignaret; Lachmann, *Gromatici veteres*, I, p. 121.

[2] Jung, *Rom. Landschaften*, sous « Sardinia ».

[3] Sa définition chez Siculus Flaccus, dans les *Gromatici veteres*, éd. Lachmann, I, p. 135 et suiv.

[4] Muriel Clay, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, XIX, pp. 7—9. Cf. S. Dill, *Roman society from Nero to Marcus Aurelius*, Londres, 1904, mais, pour les collèges, Mommsen, *De collegiis et sodaliciis Romanorum*, Kiel, 1843.

Un passage d'Aulus Gellius, signalé déjà par le philologue roumain Cipariu [1], montre comment, ainsi que cela s'est passé plus tard en Dacie, par exemple à Apulum, de même que, pour l'Italie, à Aquilée, les notions de formation des centres urbains se sont entremêlées et certains municipes ont eu une situation légale meilleure même que celle ces colonies, ayant été exemptés des premières conditions, difficiles, de leur existence. Du reste, sous la république déjà, dertains municipes avaient obtenu aussi le *jus suffragii* et le *jus honorum*, donc le droit de vote et celui de faire une carrière à Rome [2], et ensuite aussi en Gaule Cisalpine, sans perdre les droits dont ils jouissaient dans leur ancienne patrie. En Italie ceci est arrivé à être la situation générale, le lendemain de la guerre sociale. Auguste va plus loin encore, accordant au moins un *jus Latii*, un droit latin dans les provinces. Bien avant la conquête de la Dacie, le système du municipe s'était étendu même sur les cannabes.

Il est certain qu'une confusion légale s'établit ainsi, allant jusqu'à l'unification au III-e siècle: ainsi des *oppida latina* réussissent à devenir des colonies [3].

Nous verrons que, alors que cette colonie unique, Sarmizégétouza [4], a conservé dans la façon habituelle de parler son nom dace, les municipes, placés à côté d'elle, dans leur ancienne situation traditionnelle, représentent une des bases fondamentales, en ce qui concerne la fondation d'une province qui n'a pas été considerée dès le début comme telle, la question s'étant posée pour Trajan lui-même de savoir s'il fallait ou non créer un nouvel organisme provincial.

Avec « leurs coutumes et leurs lois », ces municipes signifient un puissant monde dace, de même qu'à Utica il y avait de nombreux éléments puniques et qu'Italica d'Espagne s'appuyait sur les anciennes forces ibères. Et ce monde

[1] *Despre limba română*, p. 14. Cf. Lothaire Ruske, *De A. Gellii Noctium Atticarum fontibus quaestiones selectae*, thèse, Glatz, 1883.

[2] Tite Live, XXXVIII, 36—37.

[3] Jung, *Geographie*, p. 104.

[4] Voy. aussi *Eph. epigr.*, II, p. 316, n° 432—434; p. 317, n°s 436—437; pp. 318—319.

de Dacie était assez influencé par la romanité pour qu'on puisse ça et là lui accorder même un *jus italicum*, donc une situation privilégiée.

Mais, en ce qui concerne la colonie, bien entendu, les droits exercés *à Rome même*, qui se conservèrent pendant quelque temps, n'étaient plus, à une pareille époque et à une telle distance, d'aucune valeur pratique.

La différence entre le municipe et la colonie est, d'après l'explication d'Aulus Gellius que nous avons déjà rapportée, difficile à faire pour cette époque: il ajoute qu'Adrien, parlant des habitants d'Italica, au Sénat, a été d'opinion que ceux-ci, ainsi que les habitants d'Utica, vivant d'après leurs coutumes et leurs lois anciennes, n'ont rien à envier aux colonies[1].

Qui étaient donc ces hôtes « romains » en Dacie? Dès lors on peut admettre ce que constatait, pour l'époque de Stilichon, au V-e siècle, Camille Jullian: « on répétait sans cesse les mots de Romains et de langue latine, et il n'y eut jamais, dans l'histoire du monde, un amas d'hommes plus divers de nature et plus éloignés de l'origine indiquée par leur nom et par leur idiome que ceux qui portaient le nom de Rome et qui parlaient son langage »[2].

Laissons de côté ceux qui sont les soldats d'alors, ou ceux d'hier, comme les *Mauri gentiles* trouvés dans le village actuel de Răcari, les Syriens, avec le culte de Mithras, à

[1] Sic adeo et municipia quid et quo jure sint quantumque a colonia differant ignoramus existimamusque meliore conditione esse colonias quam municipia. De cujus opinionis, tam promiscuae, erroribus d. Hadrianus, in oratione quam de Italicensibus, unde ipse ortus fuit, in senatu habuit, peritissime disseruit mirarique se ostendit quod et ipsi Italicenses et quaedam item alia municipia antiqua, in quibus Uticenses nominat, quum suis moribus legibusque uti possent, in jus coloniarum mutare gestiverint; XVI, XIII. Les Prénestains avaient demandé à Tibère que leur colonie soit créée comme municipe *(ibid.)*. Leur seul devoir était d'être « muneris tantum cum populo romano honorarii participes », d'où vient leur nom. Il en est autrement lorsque « populus eorum fundus factus est ». Pour les colonies il y a une « conditio magis obnoxia, et minus libera ».

[2] Ouvr. cité, I, p. 120.

côté de la « schola civium romanorum », de la légion V Macedonica [1]. Puis les Palmyréens, dont l'un a laissé une inscription arabo-latine à Caransebeș [2], dans le Banat, et les Ituréens, soldats [3], comme un certain Guras Iiddei (ou fils de Iaddaï), dans le même Banat, ou comme l'archer qui consigne, mais pour la première moitié du siècle suivant, sur la peau de son bouclier les étapes d'une carrière qui l'a mené d'Odessos à Kallatis et de Tomi à Tyras et Olbia, jusqu'à Cherson et en Arménie [4], et enfin des Maures [5].

Alors que des Sicambres *(Sugambri)* apparaissent au-delà du Danube, un Gallo-Romain d'Amiens vivant à Serdica [6], et des habitants du Norique descendent jusqu'en Dalmatie [7], à peine trouve-t-on en Dacie quelques Occidentaux d'origine. Mais la forme de Patavissa, qu'on rencontre à côté de celle, habituelle, de Potaïssa, n'est pas un pur hasard. Le Patavium italien, qui est Padoue, représente une création des Vénètes d'origine illyre, et un marché de laine pour les barbares, Alburnus, est, lui aussi, d'après son nom, italique [8].

[1] Pârvan, dans l'*Archäologischer Anzeiger*, 1913, p. 374 et suiv.; *Rev. Arch.*, XXIII (1914), p. 478, nos 119 et suiv.

[2] Domaszewski, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 120, n° 72; Nöldeke, *ibid.*, p. 180. Un marchand de Palmyre, avec une inscription palmyréenne; *Eph. Epigr.*, IV, p. 212, n° 718. Aussi en Afrique; *Rev. Arch.*, IV² (1848), p. 704. En Pannonie aussi des habitants d'Émèse (de Carrae même); *Eph. ep.*, II, p. 362, n° 597. Cf. Lambrino, dans la *Rev. Ist. Rom.*, II, p. 262 et suiv.; G. Cantacuzène, *Le recrutement de quelques cohortes syriennes*, dans le *Musée Belge*, 1927, pp. 157—172.

[3] *Rev. Arch.*, XX (1924), p. 201. — Du reste, on a des Ituréens aussi à Mayence; *ibid.*, XXXIX (1901), p. 148. En Bretagne; *Eph. Epigr.*, IV, p. 212, n° 718. Un Hermès de Commagène, mort en Bretagne; *ibid.*, VII, p. 306, n° 952. Un Orfius Asiaticus, un Pompeius Asiaticus, en Espagne; *ibid.*, V, p. 14, n° 18; p. 20.

[4] *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 120; Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI, pp. 54—55. Comme *aurigae* aussi à Rome; *Eph. epigr.*, IV, p. 248.

[5] *Arch.-ep. Mitt.*, XVIII, p. 106, n° 3.

[6] Jireček, *ibid.*, X, p. 50, n° 3. Un « civis gallus » marchand à Pola, en Istrie; *ibid.*, VIII, p. 248.

[7] *Ibid.*, p. 115, n° 44.

[8] Jung, *Geographie*, p. 62. Aussi le nom de la rivière du Teleajen à côté du Telesino italien.

Ainsi qu'on le verra lorsqu'il sera question des conditions économiques, un certain nombre de Pirustes de Dalmatie viennent en Dacie pour le travail des mines, et les Prosmones, d'origine dalmate eux aussi, élèvent même un petit temple [1].

Car les exploiteurs de mines n'ont pas manqué. Ils ont même formé la partie la plus riche et la plus entreprenante, la plus adonnée à une vie luxueuse, de la nouvelle population. Un peu auparavant, quand la péninsule ibérique a été occupée, on avait employé pour ce travail des esclaves, pris de tous côtés, et un commerce immoral s'était développé, qui a fini par « enrichir une masse d'Italiques avides » [2]. Diodore de Sicile décrit la difficulté avec laquelle on a capté les eaux et se montre compatissant pour le sort de ces ouvriers qui ne sont pas libres [3]. En Dacie on a donc eu recours, dès le commencement, au concours de ces gens de l'Illyrie, qui ne sont, du reste, que les prédécesseurs des mineurs de Srbrnica en Bosnie, où on exploitait l'argent au moyen-âge, et il est certain que, dans les méthodes primitives d'exploitation de certaines mines paysannes en Transylvanie, quelque chose doit être resté des procédés de ces Illyres [4].

Un déplacement de Thraces n'a pas pu avoir lieu, car cette race recouvrait à peine, à cette époque, la place de leur ancienne patrie. Mais nous trouvons une Julia Bessa à Sarmizégétousa [5]. Puis, dans toute la Dacie, un nombre

---

[1] *Familiaricum a solo Prosmoni ex suo fecerunt;* Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1874, p. 391.

[2] Diodore de Sicile, V, 36.

[3] *Ibid.*, 37—38.

[4] Pour les Dalmates d'Aequum, aussi J. Bogdan, *Sarmizegetusa*, pp. 26—27. Tomaschek, dans la *Zeitschr. f. öst. Gymnasien*, 1872, p. 146, voyait dans les Illyres « das vorwiegende Element der rusticalen Bevölkerung in Dacien » et il expliquait de cette façon les ressemblances entre le roumain et l'albanais. Pour des noms illyres, sur lesquels nous reviendrons, dans les tablettes de cire, *ibid.*, pp. 145—146 (on signalait un *Δάζιος* sur des monnaies de Durazzo). Le même présente une rétractation pour la valeur de l'élément illyre; *ibid.*, 1887, p. 445 et suiv.

[5] *C.I.L.*, III, 1438.

écrasant de Grecs, de toutes les régions de l'Asie, et de l'Europe [1], surtout de Macédoine [2]. Un *augustalis* de la capitale même de la province s'appelle Decimus Balbatius Chrysanthus, et sa femme Balbatia Garnicé [3].

On y trouve aussi un C. Titius Agaphopus, qui était *augustalis* [4] à la fois de la colonie de Siscia et de celle de Sarmizégétousa, à côté d'un Diogénès Eutycheis [4]. Un P. Aelius Zabdibob, au nom oriental si caractéristique, apparaît avec sa femme, Aelia Pamphilia (Phampila), à Sarmizégétousa [5].

Telle femme vient de Pergame [6], de même qu'un Zmaragdus d'Antioche est décurion à Carnuntum, où il élevait des amphithéâtres [7], et une Bithyne réside à Troesmis [8].

Si un Syrien dédie une inscription à sa femme Adonatat, près de la ville de Baziaș d'aujourd'hui [9], nous ne rencontrons pas, comme en Pannonie, des Juifs, fût-ce même aux noms transformés à la romaine, comme Septima Maria et Actia Sabinilla [10].

[1] Leur liste presque complète chez Horovitz, *Influența elenismului asupra lumii traco-dacice și traco-daco-romane până la retragerea legiunilor din Dacia*, dans les *Cercetări istorice* de Jassy, II—III, 1927, pp. 30 et suiv., 95 et suiv.

[2] « Netus Apalanis do[mo] Macedonia », prêtre; Goos, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, I, p. 119. Une Lucrèce grecque aussi dans la Pannonie Supérieure; *Eph. ep.*, IV, p. 156, n° 535. Des Grecs à Apulum, Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1874, pp. 390—391.

[3] Leonhard Böhm, dans les *Arch.-epigr. Mitt.*, IV[1], p. 183.

[4] *Arch. Anzeiger*, XIII (1913), pp. 334—335; *Rev. Arch.*, XXIII (1914), p. 476, n° 109; *Rev. Arch.*, XXIII (1914), p. 447.

[5] Cumont, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 109, n° 5.

[6] *Arch. Anzeiger*, 1913, p. 334; *Rev. Arch.*, XXII (1914), p. 476, n° 108.

[7] Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 720, n° 712; *Rev. Arch.*, XXXIX (1901), p. 481, n° 247.

[8] *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 45, n° 91. Une Troclimena, *Eph. epigr.*, II, p. 311, n° 411. — On a signalé aussi le nombre immense de Grecs dans l'armée de la Moesie Inférieure; Van de Weerd, ouvr. cité, p. 306 et suiv. Après Adrien cependant les Latins dominaient; p. 311. Plus tard ce sera le tour des barbares; *ibid.* Des ailes recrutées en Orient; *ibid.*, p. 313. Plus loin il est question cependant d'Occidentaux, *ibid.*, p. 314.

[9] *Arch.-ep. Mitt.*, p. 125, n° 80.

[10] *C.I.L.*, III, 3688.

Des esclaves se rassemblent de partout au milieu d'une nation qui ne connaissait pas l'esclavage : jusqu'à des Grecs de Crète [1]. Ces esclaves ont, comme aussi en Espagne, une large place aux travaux des mines [2]. Mais des hommes d'un caractère national de plus en plus effacé se transportaient d'une place à l'autre, selon leur intérêt. Tel habitant de la Dacie en arrivait à s'établir bien loin. On trouve en effet un Drubétain, de la colonie dace, qui se fixe à Tragurium [3], alors qu'un marchand de Cologne passe par Aquilée pour aller en Dacie [4], et un marchand « daciscus » se trouve lui-même dans cette ville, aux portes de l'Italie [5].

Si ce « Desideratus in Dacia » se trouve aussi en Pannonie [6], à Salone nous rencontrons le marchand dace Aurelius Aquila, décurion de Potaïssa (« patavicensis »), qui dédie une pierre à sa femme [7]. Dacia, comme nom de femme, se lit sur une pierre à Jader (Zara) [8]. A Nedinum (Nadin) de Dalmatie, une autre pierre est dédiée par un certain Cocceius Umbrianus, à son père, « décurion, augure et pontife de la cité de Porolissum *(Paralisensium)*, dans la province de Dacie » [9]. Un *βουλεύτης* (conseiller) de Sarmizégétousa, *Δακίας κολωνείας*, arrive, attiré par son commerce, jusqu'à Lesbos [10].

Mais nulle part en Dacie on ne trouve un grand commerce avec d'autres provinces, comme celui qui enrichissait, par exemple, Augusta Vindelicorum [11], bien qu'on puisse admettre ici aussi des marchands orientaux, surtout de Syrie, qui avaient leur spécialité et bien que des marchands daces

---

[1] Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, p. 49, note 1; *C.I.L.*, III, 1181—1182.

[2] Voy. Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, pp. 75—85.

[3] *C.I.L.*, III, 2679. Cf., pour la date, V. Christescu, ouvr. cité, p. 124, note 3. Pour des marchands en Dacie, *ibid.*, p. 120 et suiv.

[4] *C.I.L.*, V, 1047.

[5] *Ibid.* Cf. aussi Otto Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, LXVI (1874), p. 364, note 1.

[6] *C.I.L.*, III, 3336.

[7] *Ibid.*, 2086.

[8] *Ibid.*, 2967. Une Histrica là; *ibid.*, 2580.

[9] *Ibid.*, 2866.

[10] *Ibid.*, XII², p. 125.

[11] Sur lesquelles voy. Jung, *Römer u. Rom.*, pp. 116—117.

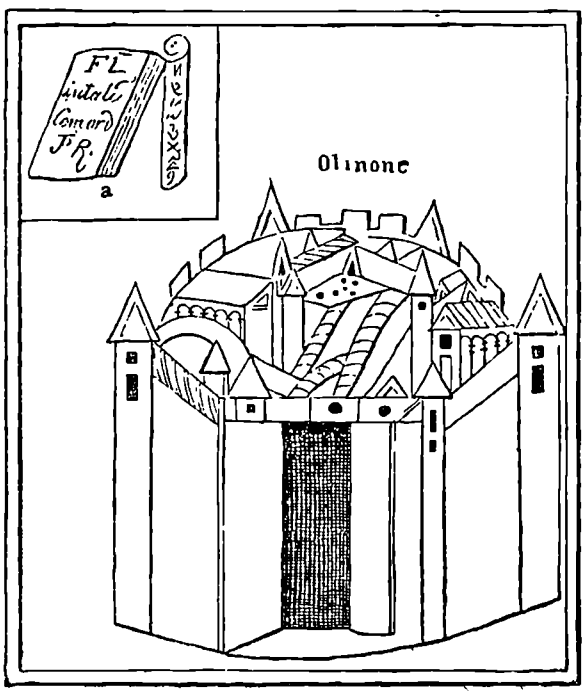


Fig. 26.— Cité romaine du temps de Trajan.
Gromatici veteres, I, pl. 24.

aillent jusqu'à Aquilée, la cité fortifiée où sera tué l'empereur Maximin, mais aussi plus bas, jusqu'à Thessalonique et dans l'île même de Samothrace [1].

Des noms romains sont imposés aux localités de la Dacie. Ainsi a agi Alexandre I-er de Russie dans la Bessarabie Méridionale à peine conquise, lorsqu'il donnait le nom de ses victoires contre les Français à des villages d'établissement récent, ou, auparavant, en Russie du Sud, Catherine II, qui, ressuscitant le nom de la Tauride, a créé Odessa, Sébastopol, Symphéropol, Ovidiopol; c'est ce que malheureusement les Roumains ont fait aussi dans certaines parties de la Dobrogea, par dessus les noms turcs, et le font aujourd'hui dans le pays des Szekler, remplaçant des noms hongrois. Mais cette colonisation officielle même est sporadique, timide, indécise, manquant de système. On la voit s'attacher pardessus tout à l'ancienne nomenclature locale, de caractère strictement populaire.

Une certaine faiblesse de l'autorité de l'État [2] est à la base du grand nombre de collèges et de l'importance qu'ils gagnent, en Dacie aussi [3]. Il y avait, remplaçant la famille [4], toute une organisation corporative qui suppléait au défaut d'ordonnement officiel, satisfaisant des ambitions [5], comme celles des chefs de corporations hollandaises qui voulaient être représentés dans les tableaux de Rembrandt, et des gens de cette catégorie venaient très souvent d'une façon isolée en Dacie. Cette organisation contenait même des personnes n'ayant pas une situation légale dans leur ville, et jusqu'à des esclaves [6]. La municipalité elle-même gagnait à leur

[1] *Ibid.*, p. 116, Cf. Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute, passim.*

[2] Voy. Goos, *Untersuchungen über die Innenverhältnisse im Traianischen Dazien*, dans l'*Arch. f. sieb. Landeskunde*, XII[1].

[3] Waltzing, *Corporations professionnelles chez les Romains*; Liebeman, *Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens*, 1890; Demoulin, *Les collegia juvenum*, dans le *Musée Belge*, 1897; Kornemann, dans la *Realenzyklopädie*, IV, *sub v.*

[4] Voy. Jullian, ouvr. cité, IV, p. 386.

[5] *Ibid.*, pp. 387—388.

[6] *Ibid.*, p. 388, note 2, 391.

existence, ainsi que les villes moldaves du XVIII-e siècle et du commencement du XIX-e profitaient de l'existence des corporations qui bâtissaient de si belles églises, ou bien celles de Transylvanie ou de Hongrie des fondations de la « Compagnie Grecque » de commerce. Ces groupements avaient aussi une fortune commune.

L'administration de la ville étant ainsi concurrencée d'une façon essentielle par les collèges, elle se place dès le commencement sous la protection de l'empereur, dont elle célèbre le culte [1]. On voit paraître ainsi des sévirs augustales et, naturellement, cela donne aux collèges une situation officielle, un rôle dans toutes les cérémonies. Ils remplissent aussi, du reste, la fonction de pompiers et peuvent représenter même une garde nationale. Mais ils sont en même temps *un des principaux moyens de la fusion, un des éléments qui préparent les synthèses finales* [2]. Il est certain qu'en Dacie l'élément indigène a participé lui aussi à ces collèges, ce qui a facilité encore l'oeuvre de romanisation.

Pour quelqu'un qui venait de loin, et n'avait aucune attache locale, ces collèges étaient une vraie providence: par les collèges de sépulture *(funeraticia)* [3] on était tout aussi bien assuré que, en Amérique-du-Nord, un Roumain, un Polonais ou un Grec de trouver de cette façon une patrie et une garantie. Le patronage des hommes puissants amenait des rapports étroits entre les classes et les catégories.

Pour des entreprises plus vastes, comme la navigation des rivières, sur des outres aussi (*utres*, d'où les *utricularii* pour certaines sortes de *nautae*, en Espagne) cette association correspondait à de profondes nécessités, à une époque où l'État ne prenait pas pour lui-même ce qui, aujourd'hui, par suite de son avidité, finit par lui peser et lui causer tant de difficultés.

Comme, chez les Roumains du XVIII-e siècle et du commencement du XIX-e, il y avait aussi un protecteur

---

[1] *Ibid.*, pp. 397—398.
[2] Cf. Mitteis, *Reichsrecht und Volksrecht*, 1891.
[3] Voy. Schiess, *Die römischen Collegia funeraticia*, Munich, 1888.

divin des corporations, *ces sociétés favoriseront essentiellement l'extension du christianisme* [1]. En tout cas, ces gens-là se considéraient comme des « frères », qui pouvaient avoir un « père » et une « mère » [2].

Le Conseil de la province ne se rassemblait pas, ni en Dacie, ni en Gaule, pour des buts politiques, mais pour des cérémonies religieuses. Mais il est évident qu'à côté d'une distribution d'honneurs et d'une présentation de doléances, beaucoup de possibilités s'ouvraient à l'action de ce corps respectable. Il représentait, du reste, la seule unité religieuse de ce monde si mêlé qui, à partir d'Auguste, devait bien adorer au-dessus de tout autre divinité, en leur qualité de citoyens ou de sujets, l'empereur, dieu après sa mort et même de son vivant [2].

4. LES DIEUX

Pour les soldats, ainsi que le dit Tertullien, il y avait comme religion suprême celle du drapeau [3] et, naturellement, celle de l'empereur [4]. Nous trouvons le prêtre du culte de Trajan, *sacerdos designatus divi Trajani* [5].

A une époque où les « génies » qui animent tout tendent, ainsi qu'il sera montré, à créer une nouvelle religion, opposée à toutes les mythologies, à côté d'un *genius loci* [6], qui pourrait remplacer les anciens dieux, à côté du « génie du peuple romain », près duquel est le génie de la « terre de Dacie » et le « dieu du commerce » [7], les habitants, qui ne sont pas

[1] En Gaule quelqu'un peut être *τῆς τέχνης Χριστοῦ;* Jullian, ouvr. cité, IV, p. 396, note 1.

[2] *Ibid.*, p. 395. Voy. *ibid.*, p. 401 et les notes.

[3] Voy. *C.I.L.*, III, 1209, 1433, 1454, 1513. Cf. Guiraud, *Les assemblées provinciales dans l'Empire romain.* Aussi Jullian, ouvr. cité, IV, p. 425 et suiv.

[4] *Apologeticus*, XVI.

[5] *Eph. epigr.*, VII, p. 425, n° 5.

[6] *C.I.L.*, III, 892. — Pour le culte général des génies, Ed. Barry, dans la *Rev. Arch.*, XXXVII (1879), p. 271 et suiv.

[7] *C.I.L.*, III, 1351.

généralement aussi orientaux que l'indiquent les inscriptions, — car celles-ci appartiennent aux plus riches, aux plus habitués à l'écriture et d'un esprit plus superstitieux, — adorent en grande partie les dieux communs en Italie. Un pareil « génie » doit être reconnu dans le *Tempus Bonum*, qu'on rencontre à Tyras [1]. Entre ces « génies » il y a certainement aussi le dieu du Danube, *Danuvius*, dont on retrouve le culte aussi en Rhétie [2].

Avec les « génies » il y avait certainement les « dieux bons de l'Empire », *dii boni imperii*, que tout citoyen devait honorer [3]. Dans ces régions, les « génies » de la nouvelle direction religieuse pouvaient être reliés au souvenir du héros thrace, si largement répandu, qui passa ensuite aux saints du christianisme [4]. Des provinces se réunissaient dans une communauté d'adoration pour les « génies » des différentes patries. Tel Romain dans ces régions relie ainsi le « génie » de Carthage, dont il était originaire, au « génie des Daces » [5]. D'autres associations aussi se rencontraient. Tel soldat met ensemble le génie de sa propre légion et « les trois Dacies » [6]. Enfin, on en voit un qui dédie des pierres aux « dieux et déesses des Dacies et de la terre » [7].

Parmi les grands dieux d'une mythologie italique, à origine étrusque, ayant aussi des fonctions helléniques, Jupiter ne pouvait pas être oublié. On lui ajoute des attributs divers. Il peut être *stator*, *monitor*, *conservator* [8],

[1] *Ibid.*, 12510; Dessau, ouvr. cité, II, p. 97, n° 3755. Un autre génie-rivière aussi ailleurs; *Rev. Arch.*, XXXII (1930), p. 360, n° 74.

[2] Voy. *Eph. epigr.*, IV, p. 174, n° 615.

[3] *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 174. Mais aussi des sacrifices « in honorem nocturnorum » (à Gherla, en Transylvanie).

[4] Inscription « deo heroni »; *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 33, n° 10. Sarcophage sur le Danube, à Ratiaria, avec un dieu cavalier; *Rev. Arch.*, XXI (1913[1]), p. 64 et suiv.

[5] *C.I.L.*, III, 993.

[6] *Ibid.*, 995.

[7] *Ibid.*, 996.

[8] *Ibid.*, 1032,

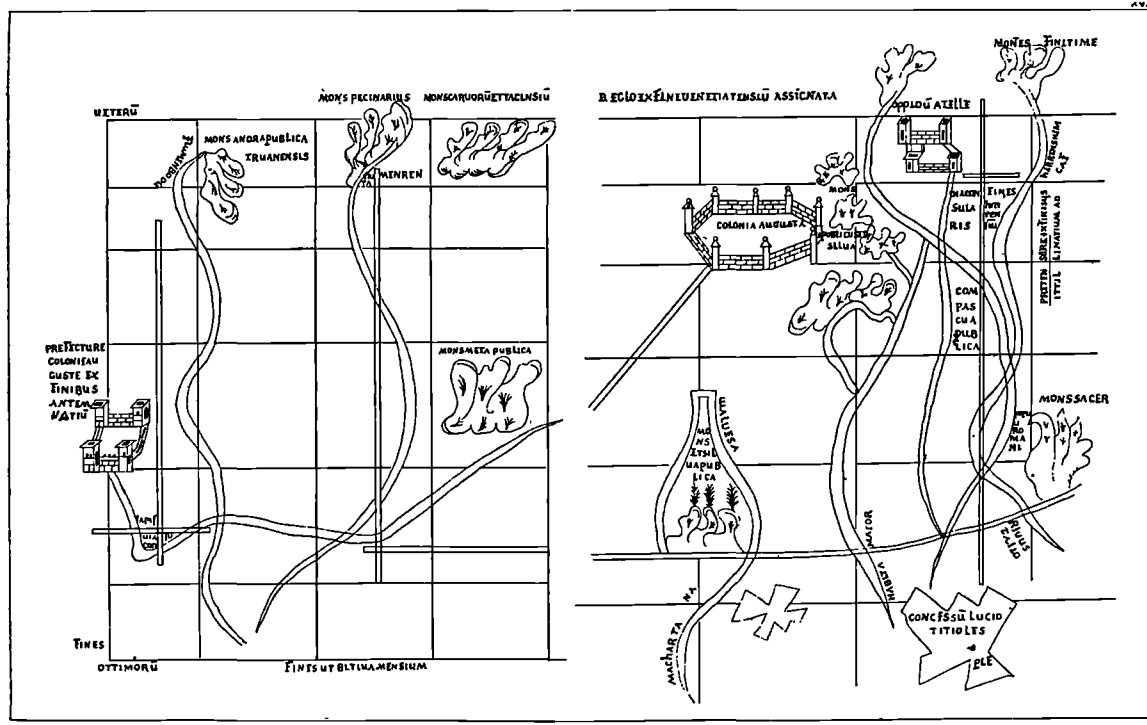


Fig. 27.— Colonie romaine du temps de Trajan.

Gromatici veteres, I, pl. 24.

genitor [1], *fulgerator* (pas *fulgurator*) [2], *paganicus*, « paysan » [3]. La Gaule donne, à Apulum, son Jupiter Bussumarus [4]. Jupiter Penninus rappelle l'Italie [5]. Avec des titres orientaux il peut être Tavianus, Emesenus, d'Émèse [6]. Une statuette même de Jupiter Ammon a été trouvée dans le pays des Szekler [7], où on connaissait aussi le culte du boeuf Apis. Une pierre est dédiée à Jupiter comme « dieu suprême et supérieur à tous, régent des choses divines et humaines, arbitre des destinées » [8].

Bacchus hérite des très anciennes traditions thraces, même lorsqu'on l'appelle, à la façon latine, Liber [9] et on lui donne Libera comme épouse de folklore [10]. Il devient ainsi Liber Pater [11], mais reste le dieu « à trois figures » *(triformis Liber)* [12].

Près du pont de Trajan, à Severin, on a trouvé une pierre pour Mars Gradivus, l'archaïque, élevée par la cohorte I Gordiana [13]. Quelquefois il n'est plus seulement le soldat féroce, mais, à Potaïssa, « l'ami, celui qui consent », « Mars amicus et consentiens » [14].

---

[1] *Eph. ep.*, IV, p. 65, n° 142: il a un *sacerdos colonatus* en Dacie.

[2] Dessau, ouvr. cité, II, p. 10, n° 3051 (à Rome).

[3] *Ibid.*, p. 9, n° 3039.

[4] *C.I.L.*, III, 1033; voy. aussi Jung, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 70.

[5] Au village de Sângiorzul-pe-Streiu; Téglás et Paul Király, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 195, n° 16. M. Cumont lit Appeninius (d'après les Appenins; il serait donc le Jupiter des Montagnes); *ibid.*, XIV, p. 110, n° 6.

[6] Dessau, ouvr. cité, II, p. 136, n°s 4082—4083. Dédicace en Afrique « Jovi optimo maximo, deorum principi, gubernatori omnium rerum coeli terrarumque rectori »; *Eph. epigr.*, V, p. 403, n° 752.

[7] Voy. aussi Goos, *Chronik*, p. 121. Cf. encore *C.I.L.* III, 1086, 1089.

[8] Summus et superantissimus, divinarum humanarumque rerum rector fatorumque arbiter »; *C.I.L.*, III, 1090.

[9] *Eph. epigr.*, II, p. 304, n° 383.

[10] *Libero Patri et Liberae Matri;* Téglás et Paul Király, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 195, n° 15.

[11] *Eph. epigr.*, II, 1095. Cf. C. Daicoviciu, dans l'*Anuarul Inst. de studii clasice*, I, p. 109 et suiv.

[12] *C.I.L.*, III, 896.

[13] Dessau, ouvr. cité, II, p. 23, n° 3154 (*C.I.L.*, III, 6279).

[14] *Ibid.*, p. 24, n° 3161 (*C.I.L.*, III, 897).

Vénus apparaît rarement, et elle est ici une « Augusta Venus », en rapport avec le culte de l'empereur [1], ou une « victorieuse », *victrix* [2]. Diane ne traverse plus les montagnes pendant la nuit, comme l'insatiable chasseresse: « elle fabrique du miel » à Apulum [3]. Ses fidèles l'ornent de titres caressants: « la vraie », la « bonne » [4], ce qui montre une autre origine, sans doute locale, en rapport avec un passé daco-thrace [5]. L'autre Diane est intitulée dans une inscription: la *luna lucifera* [6].

Apollon donne l'ordre de creuser un puits et Hercule [7] n'est en Dacie que le « conservator » [8].

Minerve, Mercure ne sont qu'un maigre souvenir. Comme chez les Grecs d'Athènes, Minerve est guerrière, victorieuse, *victrix*, à Apulum [9].

D'Esculape et d'Hygée, dont le culte se rencontre surtout aux places de bains, on attend aussi la restitution des objets perdus [10].

---

[1] *Eph. epigr.*, IV, p. 45, n° 84.

[2] *C.I.L.*, III, 1115.

[3] *Diana mellifica;* Dessau, ouvr. cité, II, 37 (3268 b).

[4] C. Daicoviciu, dans l'*Anuarul Institutului de studii clasice*, I, p. 112 et suiv.: « Dianae verae et bonae ».

[5] C'est un adoucissement de folklore comme celui de Mercure en Afrique, « seigneur compagnon », *δώμινος κόμης; Revue des études grecques*, 1901, p. 264; *Rev. Arch.*, XLI (1902), p. 356, n° 92.

[6] *C.I.L.*, III, 1097; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 119, n° 3946.

[7] Au-delà du Danube il est, de même que Jupiter, « Tadenus »; *Bulletin Soc. Archéol. bulg.*, I (1914), p. 8; *Rev. Arch.*, XVIII (1911[2]), p. 215, n° 17.

[8] *C.I.L.*, III, 1026—1027, 1029. Ailleurs il est Auguste (voy. aussi Vénus Augusta), parce que, sous son patronage, Octave a battu Antoine.

[9] Jung, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 69.

[10] *C.I.L.*, III, 987, 1560—1561. Voy. aussi *ibid.*, 786, 951, 974—982, 984—985, 986—987, 993; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 107, n[os] 3845—3846; p. 108, nos. 3847—3848, 3849—3849 a (à Apulum et Sarmizégétouza), puis *C.I.L.*, III, nos. 1279—1280, 1370, 1417 a; *Arch. Ertesitö*, 1912, pp. 405—406; dans l'*An. Institutului de Studii clasice*, 1932, pp. 84, 103—104; *Jahreshefte* de Vienne, 1902, *Beiblatt*, p. 113; *Erdélyi Muzeum*, XIX (1902), p. 22. Collection complète et reproduction des monuments, dans Nicolas Ignat, *Cultul lui Esculap şi al Higiei cu specială privire la Dacia Superioară* (dans la « Biblioteca medico-istorică », VIII), Cluj, 1935. Cf. aussi Al. Lenghel, dans le *Clujul Medical*, VII (1926), pp. 96—97; IX (1928), pp. 96—97. En général, Toutain,

La Némésis qui punit, a, elle aussi, une place dans les prières, mais Priape devient le grand dieu, Priapus Pantheus [1], de même, du reste, que Sylvain [2].

En ce qui concerne les cultes locaux de chaque cité, — pour les villages on n'a, naturellement, aucune information —, Sarmizégétousa [3] élève des prières à « Jupiter, à Junon reine, à Minerve et à tous les dieux immortels », à Esculape et à Hygée, à Fortunat et à Diane, à Mercure, à Sylvain et plus rarement à Isis [4], considérée comme la *myrionyma*, « celle qui a mille noms », — adorée à Potaïssa [5] —, au « soleil invisible Mithras » [6], au « puer bonus » [7], dont il sera question bientôt, et à Sérapis [8].

Sous le rapport religieux, comme, on le verra, sous les autres, on a l'impression d'une ville de caractère strictement romain, avec certains cultes anciens italiques, plutôt une espèce de centre bureaucratique, auquel s'ajoute, à peine, la corporation des forgerons. Une espèce de la Haye ou de Washington, solennelle, étendue, paisible et vide.

Ceux-ci sont les dieux *de partout*. Mais, à cause du caractère spécial de la population, tels autres centres ont aussi des dieux différents. Des inscriptions contenant des noms romains et des dédicaces à Diane et à Esculape, — à Ampelum —, à Hercule, à Sylvain, à Némésis, à la « terre mère », au « dieu éternel », mais aussi à Jupiter Dolichénus ou de Commagène,

---

Les cultes païens dans l'Empire romain, I, *Les provinces latines*, Paris, 1907 (voy. p. 333).

[1] *C.I.L.*, III, 1139. — Pour les anciens dieux aussi *ibid.*, 990, 115.

[2] Cf. G. Cantacuzène, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1932.

[3] Voy. C. Daicoviciu, *Contribuţii la sincretismul religios în Sarmizegetusa*, dans l'*An. Institutului de studii clasice*, 1928, pp. 430—431.

[4] *C.I.L.*, III, 1428. Cf. G. Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis, hors de l'Égypte, depuis les origines jusqu'à la naissance de l'école néo-platonicienne*, Paris, 1884. A Nîmes, un *Ogirinus* à côté d'un Philémon; *Rev. Arch.*, III (1884), p. 374.

[5] *C.I.L.*, III, p. 882. Voy. Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 177, n° 436; cf. aussi n° 437 a, p. 179.

[6] *C.I.L.*, III, 1436, 1437.

[7] *Ibid.*, 1531.

[8] C. Daicoviciu, dans l'*An. Institutului de studii clasice*, I, p. 81 et suiv.

(dont on écrit le titre aussi Deus Commacenus) [1], avec des prêtres sémites, comme Addabar Semei et Oceanus Socratis, à Sérapis et Isis, n'ont rien de pérégrin [2]. Là cependant il y aussi des bureaux et on y trouve, en tant qu'étrangers, quelques Dalmates romanisés [3], comme ce décurion de Splonus, — *colonia delmatica* —, qui remplit les mêmes fonctions à Sarmizégétousa [4].

Il est naturel qu'aux bains à Admediam, près de la « statio tsiernensis » [5], on dédie des pierres à Esculape et à Hygée [6], « les dieux grands et bons » [7], aux dieux et aux divinités *(numinibus)* des eaux [8] et à Hercule le patron [9], le dieu des bains (d'où le titre des Bains d'Hercule, Băile Herculane d'aujourd'hui), « le sauveur » [10], le « saint » [11], à lui et « aux génies de l'endroit et des eaux chaudes » [12]. Une vénération spéciale entoure dans certaines régions, plutôt rurales, Sylvain, qui n'est plus, pour la plupart, le dieu des forêts, mais une divinité définie d'une tout autre façon [13].

Dans le même domaine des bains, que les Romains avaient reconnu bientôt comme faisant des miracles, « les nymphes glorifiées », les « nymphes qui rendent la santé », « les nymphes salvatrices » de Germisara sont entourées d'un culte

---

[1] *C.I.L.*, III, 1301 b. Aussi *ibid.*, 1301 b.

[2] *Arch.-epigr. Mitt.*, III, p. 191.

[3] *C.I.L.*, III, p. 215 et suiv.

[4] *Ibid.*, 1322. Son affranchi est un Sattara.

[5] *Ibid.*, 1323. Aussi un Bithynien, *ibid.*, 1324.

[6] *Ibid.*, 1568.

[7] *Ibid.*, III, 1560 et suiv.; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 113, n°. 3891.

[8] *C.I.L.*, III, 1562.

[9] *Ibid.*, 1563—1564. Voy. aussi *Rhein. Museum*, II, pp. 290-291.

[10] *C.I.L.*, III, 1572.

[11] *Ibid.*, 1573, 1773 a.

[12] *Ibid.*, 1566. Aussi à Vénus, qui lui est associée; *ibid.*, 1567. Voy. aussi « di et numina aquarum », *ibid.*, 1562 (Dessau, ouvr. cité, p. 114, n°. 3896).

[13] *Eph. epigr.*, II, p. 302, n° 371; p. 309, n°s 403—405. — Silvanus et Silvestris dans les Balcans, *Rev. Arch.*, XXXI (1900), p. 414 et suiv. (A. Merlin, *Antiquités romaines de la Bulgarie)*. Un temple à Philippi, Heuzey et H. Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, p. 69 et suiv.: « Silbanus victor »; *ibid.*, p. 73.

spécial [1]. D'autres colonies vont à Aquae, qui est un *pagus*, ayant son « génie », entre Apulum et Sarmizégétousa [2]. Elles doivent être ces « badones reginae » que célèbre une inscription [3].

Dans les temples de ces anciens dieux, on voit le *signum Dei*, sa statue, ou sa *persona*, des candélabres, des veilleuses [4]; des protecteurs sont consultés comme en Afrique, pour les changements décidés par la communauté [5].

Les nouveaux dieux thaumaturges dépassaient par leur nombre les anciens, et étaient apportés de très loin dans les bagages des soldats.

Si la Gaule lointaine avait en Dacie la populaire déesse cavalière [6], « Epona regina » [7], qui était connue aussi du monde thraco-grec des Balcans [8], sur l'arc de triomphe de Bénévent Trajan apparaît au milieu de dieux extra-européens. Toutes les provinces de l'Orient [9], à l'époque où Domitien [10] élevait à Rome le temple d'Isis, fournissent

---

[1] Pour les « nymphae medicae » *Eph. epigr.*, II, p. 390, n° 719. Voy. *C.I.L.* III, 1396—1397. Une Germa en Asie Mineure (et des Germiates), Jireček, *Das christliche Element*, pp. 5, 7.

[2] *C.I.L.*, III, p. 227 et suiv. « Nymphae novae »; *ibid.*, 1129; Dessau, ouvr. cité, II, p. 110, n° 3867 (Apulum). En France, à Lez, une dédicace « nymphis » (*Rev. Arch.*, XIII (1857^2), p. 680 et suiv.).

[3] Premerstein, dans les *Jahreshefte* de l'Institut Archéologique autrichien pour 1900, p. 186; *Rev. Arch.*, XXXVIII (1901), p. 328, n° 28. Ne serait-ce pas déjà un emprunt au germanique *Bad?*

[4] Cagnat, *Nouvelles explorations*, pp. 39, 40.

[5] *Ibid.*, p. 40. Cf. *Eph. epigr.*, I, p. 200 et suiv. (aussi à Deva, un seul prêtre; p. 207). Pour une *πατρωνία*, Andersen-Cumont-Grégoire, *Studia Pontica*, p. 191, n° 190.

[6] Voy. *Rev. Arch.*, X (1864), p. 310 et suiv.

[7] *Eph. epigr.*, II, p. 306, n° 394. Cf. Joseph Hampel, *Thrák vallásbeli emléke Aquincumból*, dans les *Budapest régiségei*, VIII (1904). Voy. aussi la revue *Artă şi Archeologie*, 9—10 (relations avec Kallatis).

[8] Otto Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne' 1874, p. 385, n° 18; d'après Dobrouski, Salomon Reinach, *Rev. Arch.*, X_I (1908^1), p. 444. A côté aussi la Néhaléna gauloise.

[9] Pour la Cybèle de Năieni (dans le district de Buzău), N. Densusianu, *Dacia preistorică*, p. 604.

[10] Gsell, ouvr. cité, p. 111. Pour un Sérapeum, *ibid.*, p. 112, note 5.

leurs dieux à la Dacie. Zeus lui-même est de Doliché [1], de Sardes, de Tasia, d'Erula et d'Héliopolis [2]. Des superstitions orientales, bizarres, et des traces de domination militaire romaine sont en rapport avec Jupiter l'Héliopolitain, qui prédit la mort de Trajan. Macrobe [3] décrit le dieu imberbe, tenant un fouet d'une main et de l'autre la foudre et des épis; il voyage dans un char. Son oracle est contenu dans le suaire contenant les fragments du bâton de centurion pris dans les offrandes faites au temple. Mais Zeus de Doliché est spécialement adoré, celui qu'on appelle aussi, Dulcenus [4], Dolocenus, dans les provinces romaines plus anciennes de langue latine. A Micia, à l'Ouest de la Transylvanie, un autel est dédié à ce Jupiter Dolichénus; là faisait la garde une cohorte de Commagéniens, alors qu'à Ampelum la garnison était formée de soldats de l'Osrhoène [5]. Mais à Micia, à coté des *vicani*, on trouve aussi des Bretons, peut-être des Rhètes [6]. Le même Jupiter asiatique est servi à Tibiscum par le flamine du municipe [7]. Là aussi le langage l'assimile

[1] Voy. Seidl, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, XII.

[2] Cf. *Arch.-epigr. Mitt. aus Oesterreich*, VI, p. 109; VIII, p. 45 et surtout ce qui a été rassemblé par M. Paribeni, ouvr. cité, p. 312, note 11. — Pour Jupiter Héliopolitain (réuni à Dolichenus, Mithras, Sérapis), Louis Hautecoeur, dans la *Rev. Arch.*, XIII (1921), p. 19. Il est aussi un « seigneur-dieu suprême », *Θεὸς ὕψιστος;* René Dussaud, *ibid.*, V (1905[1]), p. 164 et suiv. Comme tel, Cagnat, *ibid.*, XX (1924), pp. 47—48. Dans la littérature roumaine, voy. O. Floca, *Inscripţii inedite din Dacia*, dans l'*Anuarul Inst. de studii clasice*, I, p. 1024.

[3] *Saturnales*, I, XXIII.

[4] En Pannonie, *C.I.L.*, III, 3462, 3999 (au même endroit). Il est adoré aussi dans les montagnes de la Rhétie; *ibid.*, 5973. Voy. aussi *Eph. epigr.*, II, p. 302, nos 372—373; p. 308, n° 400; p. 319, n° 443.

[5] *Klio*, 1910, pp. 498, 500.

[6] *Ibid.*, pp. 504—505. Cf. aussi Otto Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, p. 381; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 16, n° 4297; *Rev. Arch.*, XXXI (1900), pp. 418—419. En Dalmatie (à Salone), *Eph. Epigr.*, II, p. 340, n° 259. A Brigetio, *ibid.*, IV, p. 146, n° 499. Voy. aussi *Arch.-ep. Mitt.*, XVI, pp. 177 et suiv., 215—217; *Rev. Arch.*, VII (1906), p. 213, n° 63; voy. aussi p. 214, n° 64; Daicoviciu et Miloia, dans les *Analele Banatului*, 1930, p. 12.

[7] Otto Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, pp. 399—400.

au monde latin: Dolicenus [1], Dulcenus [2], et pour ses adorateurs populaires, à la place de la féroce divinité asiatique, il devient « le dieu doux ». A côté de lui, le Jupiter de Sardes, celui d'Héliopolis, qui n'admet pas qu'on lui sacrifie des cochons [3], est adoré à Veţel d'aujourd'hui, dans un camp plein d'étrangers, où persévère le culte de Sylvain « domestique » [4].

Mais, comme on l'a vu aussi ailleurs, le « Soleil invisible », *anicetus* [5], l'« ami de l'homme », Mithras, s'impose dans un centre d'un caractère aussi local qu'Apulum [6], qui lui dédie un temple à inscriptions grecques également [7].

Enfin quelquefois, comme à ce même Veţel, apparaît la *Dea Syria*, Astarté, « la déesse syrienne » [8]. A Serdica on adore la « Mère des dieux » [9].

Azizis, « le bon enfant », *bonus puer*, celui qui apporte la lumière, « phosphorus », le Lucifer, — *pas l'autre*, identifié à

---

[1] *Arch.-ep. Mitt.*, I, p. 59, note 31.

[2] *Jahreshefte* de Vienne, 1901, *Beiblatt*, p. 77; *Rev. Arch.*, XL (1902), p. 144, n° 20. En Angleterre, *Rev. Arch.*, XXXII (1898), p. 155, n° 25.

[3] Ne quis in hac ara porcos..., facere velit; *ibid.*, 3955; cf. 1353—1354. Une femme aussi à Pergame; *ibid.*, 1366. Dolichénus aussi en Pannonie Supérieure; *Eph. epigr.*, IV, p. 144, n° 496. Aussi à Rome, *ibid.*, p. 264, n° 737. Pour les dieux orientaux en Italie, *ibid.*, p. 301 et suiv. Cf. Franz Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 2-ème éd., 1909; aussi *Rev Arch.*, XIX (1892), p. 186 et suiv.

[4] *Eph. epigr.*, p. 311, n° 410; *ibid.*, II, p. 306, n° 392.

[5] A Sarmizégétousa, *C.I.L.*, III, 1436; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 158, n° 4229.

[6] On le trouve aussi à Napoca; *Eph. epigr.*, II, p. 303, n[os] 375—376; p. 309, n° 402; p. 311, n° 412.

[7] *Ibid.*, 1107, 1111. — Près de Nicopolis « le Soleil Mithras »; *Izvestia* de l'Institut Archéologique bulgare, VIII (1894), p. 87. Cf., pour le culte de Mithras en général, *Rev. Arch.*, VI (1850[2]), p. 435 et suiv.; XX (1892), p. 306 et suiv. Mithras, comme nom, seulement dans la région danubienne; Kubitschek, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1929, p. 240.

[8] *Eph. epigr.*, p. 314, n° 426. Voy. *ibid.*, p. 309, n° 462. Aussi G. Cantacuzène, *loc. cit.*, pp. 448—449. Bibliographie. par Franz Cumont, dans la *Rev. Arch.*, XXI (1893).

[9] Otto Walter, dans les *Mitth. des deutschen arch. Instituts in Athen*, XXXV (1910), p. 139 et suiv.

Mars d'Emèse [1], — se trouve à Ampelum. A Potaïssa [2] il est associé à Sérapis, qui est adoré jusqu'en Dalmatie [3], avec Isis et Mithras [4].

A Sexanta-Prista, près de la ville actuelle de Rusciuc, on a trouvé un autel mithriaque [5], ce qui montre que ce culte mystérieux du rachat des péchés par le bain de sang n'est pas en rapport seulement avec l'afflux de population orientale dans la colonisation de la Dacie par Trajan.

Surtout Mithras, qui avait trois temples à Apulum [6], saisit l'âme de ceux qui étaient poursuivis par l'idée du péché et par ce désir du rachat [7]. On trouve en Dacie aussi deux oiseaux qui s'affrontent, et c'est, jusqu'à une époque plus récente, un des signes distinctifs de l'art asiatique [8].

---

[1] Voy. Jamblichus, *Orationes*, IV, p. 150.

[2] *C.I.L.*, III, 875.

[3] A Jader; *ibid.*, 2903. En Dacie, *ibid.*, 881—882.

[4] *Ibid.*, 899—901. Cf. aussi *ibid.*, 968.

[5] Katzarov, dans la *Revue Archéologique*, XVIII (1911[2]), pp. 73 et suiv. 516; *Nouveaux monuments mithriaques de la Serbie*, dans la *Rev. Arch.*, 1933[1], p. 181 et suiv. Cf. *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 22; *ibid.*, p. 193, n° 5 (à Deva). — Pour des initiations au rôle des animaux, Franz Cumont, dans la *Rev. Arch.*, XL (1902), p. 13.

[6] A côté du livre de M. Franz Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Bruxelles, 1902, voy. aussi les notes de Pârvan, dans *Câteva cuvinte*, p. 52, note 2.

[7] Gr. Florescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 118.

[8] Pour les mithrées daces, Studniczka, *Mithraeen und andere Denkmäler aus Dacien*, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VII, p. 200 et suiv.; VIII, p. 34 et suiv. (aussi la bibliographie hongroise). Mithras à Histria et à Thesalonique, Ch. Picard, dans la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, série 3, I (1927), pp. 325—326. Sur le vallum de Bretagne, un centurion dédie un autel *Deo;* Collingwood *(Hand-Book*, p. 56) admet qu'il est question de Mithras. Cf. aussi *ibid.*, p. 170. Là encore Astarté, Hercule, à Tyr; *ibid.*, p. 77. Pour les cultes orientaux là-bas, le même, *Roman Britain*, pp. 91—92. Néron s'initie à eux; Franz Cumont, dans la *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, XI (1933), p. 145 et suiv. Voy. aussi Usener, *Götternamen, Versuch einer Lehre von der religiösen Begriffsbildung*, Bonn, 1896. — Pour des rapports entre Sabazios et Heipta, sa « mère », *Annual of the British School of Athens*, XXI (1914—1916), pp. 269—270 (Heipta est l'épouse de Dionysos). Une curieuse série de divinités asiatiques; *ibid.*, pp. 171, 178. Cf. aussi Graillot, *Le culte de Cybèle, mère des dieux, à Rome et dans l'Empire romain*, dans la



Fig. 28. — Le sacrifice de Mithra.
Arch.-epigr. Mitt., XVIII², p. 181.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait trouvé à l'Est de la Transylvanie le culte d'Apis, alors que celui-ci, ressuscité, a pu provoquer, à l'époque chrétienne, des troubles dans l'Alexandrie hellénisée [1].

Près de Sarmizégétousa il y avait la pierre dédiée à « Malagbel et Bebellahamon, Benefal et Manevat » [2], et au seul Malagbel [3], de fait Malag-Bel ou Bel-Amon, Bel-Efal ou Bel-Marcodès, Marnavat (cf. la localité de Manavgat en Asie Mineure) [4]. En Afrique il est intitulé le « saint »: « Sanctus Malagbelus » [5].

La Déesse Syrienne, la Grande Mère, n'a pas pu manquer dans cette accumulation de cultes asiatiques [6]. Ajoutons le Sol Hiéroboulos, Glykon et Atys [7].

En ce qui concerne les dieux de l'Égypte, d'Isis à Sérapis, déjà mentionnés pour Sarmizégétousa, ils avaient un passé dans les Balcans. On y trouve les vaisseaux, πλοιαρέσια, d'Isis, sur lesquels on transportait sa statue pendant les fêtes, déjà sous les rois thraces [8].

Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, Paris 1912, chap. XII—III. En général pour les dieux de l'Orient à Rome, Paribeni, ouvr. cité, II, p. 192, note 9. A Nîmes, le palmier et le crocodile; Seignobos, *Le Moyen-Age*, Paris 1911, p. 18.

[1] *Vita Hadriani*, ch. XII; cf. W. Drexler, *Der cultus der ägyptischen Gottheiten in den Donauländern*, Leipzig, 1890 (qui nous a été inaccessible).

[2] *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 109; VIII, pp. 48—49. Cf. Sayce, dans l'*Erdélyi Muzeum*, XIX (1881), pp. 295—296; *Rev. Arch.*, XX (1912), p. 194, n° 304.

[3] *Ibid.*, pp. 109, 111; VIII, p. 45; cf. Paribeni, ouvr. cité, p. 312, note 11. Pour le dieu du Soleil « Alagaba » (Hélagabale) Ammudatus *(Ammon)* en Pannonie, *C.I.L.*, III, 4300.

[4] Pour le culte du dieu Méa (Mouna), Perdrizet, dans le *Bull. de corr. hellénique*, XX (1896), p. 55 et suiv. (il est représenté comme un cabire à cheval).

[5] *Eph. Epigr.*, VII, p. 266, n° 801. Il ne semblerait pas que Turmasgada, qu'Otto Hirschfeld croyait être une des déesses daces (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, p. 401, n° 51), soit d'une autre origine que Malagbel.

[6] Pour Θεὰ Σύρια ailleurs, *Rev. Arch.*, IV (1904²), p. 242.

[7] Horovitz, *Influența elenismului*, p. 38. Là aussi une large proportion d'autres dieux helléniques et orientaux.

[8] *Mitt. des Arch. Instituts*, Athènes, 1912, p. 180; *Rev. Arch.*, XX (1912²), p. 470, n° 213. Des dieux orientaux en Dacie, chez Diculescu, *Dacia romană în oglinda inscripțiilor*, p. 7 et suiv. (aussi Jupiter maximus Prusenus, dans Ackner et Müller, *Römische Inschriften in Dazien*, n° 728). M. Diculescu

Sérapis a des autels dans la Pannonie Supérieure [1], mais nous trouvons en Épire même une pierre pour Sérapis, Isis, Anubis, Harpocrate et Konopos, avec leurs « diaconesses » [2]. Le culte du Soleil, présenté comme une horloge, se trouve aussi dans l'île d'Arbe, sur la côte dalmate [3]. A Rome même il y a un temple de l'asiatique Zeus d'Héliopolis, *Jupiter Heliopolitanus*, sur le Janicule [4]. On frappe des monnaies pour la *Mater Deum salutaris* [5]. Des adeptes du culte d'Isis se trouvent en Gaule également [6]. Et c'est du vaisseau d'Isis, *navigium Isidis*, de ce *carrus navalis*, porté à travers les rues de Rome, conquise elle-même par les dieux de l'Égypte, qu'est sorti notre carnaval [7].

La liturgie orientale, avec le λαοῖς ἄφεσις au bout, est célébrée devant l'empereur et la Cour; l'empereur Commode portera lui-même sur ses bras le dieu Anubis [8].

observe des épithètes grecques pour certains d'entre eux; *ibid.*, p. 9. Mais il ne peut pas être question de « plusieurs établissements ou colonies helléniques organisées en communautés séparées, chacune avec son dieu et ses prêtres » (p. 10), mais des dieux des soldats. L'emploi des noms grecs était courant (au IV-e et V-e siècle ils seront en majorité), de sorte qu'on ne peut pas décider que n'importe qui a un nom grec, soit un Grec de race (cf. p. 11). Les inscriptions sont rares (l'auteur en compte neuf, avec un « etc. »; p. 21, note 75). Si chez les esclaves on note quelle est la nation, c'est une coutume générale, qui se conserve aussi au moyen-âge (voy. *ibid.*, pp. 15—16). Les noms de localités sont pris (p. 22 et suiv.) souvent à des sources grecques qui donnent une traduction: ils étaient quelquefois adoptés par les Romains (où ils peuvent venir aussi d'une transmission par les Daces eux-mêmes). Ampelum renvoie en effet au terme grec pour la vigne, mais ici encore nous admettrions une pareille transmission.

[1] *Eph. epigr.*, IV, p. 153, n° 528.

[2] *C.I.Gr.*, II, 6, n° 1800.

[3] *Arch.-epigr. Mitt.*, VIII, p. 166, n° 254; p. 171, n° 270.

[4] G. Gatti, *Bull. communale di Roma*, 1908, p. 97 et suiv. Aussi « Jupiter o. m. heliopolitanus »; Gauckler, dans les *Mél. École fr. de Rome*, 1909, p. 239 et suiv.

[5] Eckhel, ouvr. cité, VII, pp. 39—40.

[6] V. Guimet, *Les Isiaques de la Gaule*, dans la *Rev. Arch.*, III (1916), p. 184 et suiv.

[7] Burckhardt, *Konstantin*, p. 189, note 1.

[8] D'après les *Métamorphoses* d'Apulée, *ibid.*, pp. 188—189. Pour le mélange des dieux, voy. le beau chapitre chez le même, ouvr. cité, p. 145 et suiv. Le culte spécial des empereurs (Dioclétien adorait Mithras), *ibid.*, p. 152, note 3.

On a vu que, par dessus la Pannonie, l'invasion des dieux de l'Orient et des cultes alexandrins avance [1], du reste, à la même époque, jusqu'en Gaule, amenant Isis à Marseille, à Nîmes et à Arles, ainsi que le culte de Sérapis l'Égyptien, d'Anubis, le dieu-chien du même pays, de Mithras, dans les camps du Rhin, et celui de la Magna Mater à Lyon et à Narbonne, mais aussi, jusqu'aux derniers recoins, celui du Jupiter Sabazius des Thraces [2], du Jupiter de Doliché, du Jupiter Olbius, d'Olbia, du Jupiter d'Héliopolis, de Jupiter Ammon même. Ceci n'est pas étonnant, puisqu'on trouve à Lyon un fidèle de Dionysos portant le nom d'Agathyrsus [3]. Seulement il faut observer que, dans la Gaule du Nord, le nom des anciens dieux (celui d'Hercule, avec des noms provinciaux) se conserve dans une région où les troupes ne sont pas mêlées à la population, mais loin du Rhin [4]. Une dédicace à « Taramis, Balatucabrus, Moguntus, Morenus, Deae matres, Dea Suria, Fortuna ceterique Britanorum dis deabusque » — quel mélange hideux de superstitions ! — se trouve aussi en Bretagne comme signe d'une religion nouvelle [5], et on y rencontre aussi les anciens dieux du pays : la Dea Coventina, une nymphe [6], le dieu Belatuca ou Baculus [7]. Il y avait là une religion à plusieurs dieux locaux,

[1] Voy. Pârvan, *Câteva cuvinte*, p. 32, note 2; Dorin Popescu, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, V, 1927, p. 159 et suiv. La forêt gardée de Sabazios et d'Arthémis Anaïtis; Chapot, *La province proconsulaire d'Asie*, p. 509.

[2] Jullian, ouvr. cité, IV, pp. 482 et suiv., 519—520; VI, p. 85 et suiv. Voy. aussi Franz Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 1907.

[3] Jullian, ouvr. cité, VI, p. 88, note 1, 5. Il croit que la popularité des dieux étrangers était en rapport avec des dieux indigènes oubliés pendant longtemps.

[4] Voy. aussi Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, Paris, 1877; Adrien Blanchet, *L'archéologie gallo-romaine*, Paris, 1935, p. 66. Voy. aussi Haverfield, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, XI, p. 533.

[5] *Eph. epigr.*, VII, p. 353, n° 1186.

[6] *Ibid.*, III, p. 314, n° 185; p. 315, n° 190, et ailleurs.

[7] *Ibid.*, p. 125, nos 84—85: p. 128, n° 92. Aussi *le genius hujus loci; ibid.*, p. 134, n° 103. Mais il y a un faux dans *Deae nymphae Britanniae; ibid.*, p. 149.

alors que chez les Daces on était passé à un monothéisme d'État, avec une espèce de prêtre patriarche. Il ne faut pas s'étonner que les Espagnols eux-mêmes aient un culte pour le plus mystérieux des « sauveurs », Mithras [1]. Nous présentons tous ces exemples, si nombreux et si variés, pour faire cesser l'opinion, si répandue, que ce mélange, *qui est informe seulement en apparence, parce que chaque nation vient avec sa série de dieux*, se serait trouvé uniquement dans cette province bigarrée qu'est la Dacie.

Ces cultes ne représentent donc ni une innovation religieuse, ni une foi apportée par les soldats, souvent complètement romanisés, — car aucune inscription n'est dans leur langue même, — et par des colons venus des régions orientales, mais des religions admises par l'Empire, répandues partout et qui, au commencement du III-e siècle, domineront même une Rome si profondément orientalisée. Quelques-unes d'entre elles avaient perdu leur caractère originaire, comme, par exemple, l'adoucissement pannonique de Zeus Dolichénus, comme le Mithras recouvert maintenant par « le Soleil invisible » d'Apollon et comme la transformation du Lucifer de Syrie en un adolescent italique, tenant dans sa main droite la torche de la lumière inextinguible. Passées dans le folklore, ces divinités pourront donner à la mythologie populaire des Roumains le Saint Soleil et la Sainte Vénus [2]. A cause de si nombreuses confusions, on

[1] Voy. *Rev. Arch.*, XXIV (1914), p. 1 et suiv.

[2] Aussi M. G. Cantacuzène, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1928, p. 408 et suiv., croyait que ces cultes se trouvaient en Dacie seulement; *ibid.*, p. 411. Mais, comme on l'a vu, il ne peut pas être question d'un « aspect particulier et différent des autres régions de l'Empire » (cf. *ibid.*, p. 412). Là aussi la bibliographie pour Mithras (p. 412, note 1), pour Dolichenus, *ibid.*, p. 413, note 6. Pour Heliopolitanus, p. 414, note 3. Pour Attis et Cybèle, *ibid.*, note 10; cf. aussi p. 414 et suiv. — Voy. Dorin Popescu, *loc. cit.*, p. 3 et suiv., et Budinszky, p. 215: « Die Verehrung des Mithras und der Isis bietet nichts Auffallendes, da diese Culte in der Kaiserzeit über alle Provinzen des Westens verbreitet waren ». Mais il semble que Jupiter Dolichénus et Erisenus (Tavianus), Azigis, Adrastéa de Mysie (*C.I.L.*, III, 944) ne fassent pas partie de ces cultes de caractère général. L'auteur s'arrête aussi sur le titre de Hiérobolus pour Mithras (dans *C.I.L.*, III, 1108). Glykon de Paphlagonie (*ibid.*, 1021—2) et

en arrive quelquefois à la réunion de tous « les dieux et les déesses », dans la même invocation: « diis, deabus » [1].

Contre l'idée d'un syncrétisme oriental vainqueur des anciens cultes à Rome s'élève vainement M. Vittorio Macchioro [2]. Là la pénétration, défendue par les lois, des nouvelles religions a pu être en quelque sorte arrêtée: elle domina dans les régions de « soldats », comme le groupe qui s'étend des Alpes jusqu'aux embouchures du Danube.

Nous avons déjà dit que les anciens caractères de ces religions s'étaient radoucis, qu'elles s'étaient assimilées aux habitudes de la société, que leur sauvage pittoresque, leur mysticisme bizarre et pervers s'étaient décolorés. Nous ne croyons pas que les tauroboles, dont parlent les inscriptions romaines, aient jamais été célébrés en Dacie romaine.

La Dacie, qui eût été autrement un phénomène unique dans le développement de l'Empire romain, n'est donc pas la seule province où, les dieux locaux disparaissant ou se cachant sous d'autres noms, — car le « héros thrace » lui-même n'apparaît pas sur les monnaies de Décébale, — à la place du mélange gaulois des divinités nationales avec celles qui sont apportées par les immigrants, on trouve, en rapport avec la situation religieuse générale du II-e siècle après J. Chr., la porte ouverte à tous les dieux, de tous côtés, dans un monde généralement romain, qui est lui-même, du reste, une synthèse si compliquée.

Car, il faut le répéter, c'est le lendemain de l'apparition à Rome du premier prêtre de la « Grande Mère », portant une couronne et un vêtement royal, qui parle dans le Forum et accomplit des miracles [3], qu'une confusion se produit ici

Jupiter Bussumarus (*ibid.*, 1033) ne se rencontrent en effet nulle part ailleurs. Budinszky parle aussi des divinités rhéto-noriques « de la montagne », Cantis et Suleviae (p. 217). Et il croit au dieu Samandus (et aussi à la déesse Sula; *C.I.L.*, III, 964, 1156), mais observons que Sul est un grand dieu en Bretagne. Le serpent Glykon à Nicomédie, Allard, *Persécution de Dioclétien*, I, p. 13.

[1] *Eph. epigr.*, II, p. 306, n° 391.

[2] *Rev. Arch.*, IX (1907[1]), pp. 141 et suiv., 253 et suiv. Mais il est question de la province italienne, et surtout de celle du Sud.

[3] Diodore de Sicile, XXXVI, avant-dernier fragment.

aussi [1]. D'ailleurs, Bacchus, le Liber Pater, est intitulé chez les Besses des Balcans: Tasibastenus [2], alors que Naissus a aussi son Mercure et son Jupiter [3]. Des éléments populaires s'y ajoutent: ainsi les Gabies en face de Junon *(Junonibus sive Gabiabus)*, dans une inscription qui est de Sarmizégétousa elle-même [4]. Il ne faut pas oublier que la Scythie Mineure a reçu elle aussi cette mode de la confusion des religions et que la Thrace avait un vieil Hercule qui lui appartenait [5]. Mithras, le Deus Bonus, le « bon dieu », un Cantus « pater », un « Nabarzis deus », le dieu fort [6], se rencontrent jusqu'aux embouchures du Danube [7]. Le Puer Posphorus, dont on a pu faire aussi l'enfant Irus, est chaleureusement adoré par tous. La Dalmatie envoie ses cultes sur le Danube: ainsi, des compagnies religieuses, comme celle des Prosmones, se trouvent à Sarmizégétousa [8].

A Troesmis, nous trouvons une Méduse, un Hercule, deux pierres dédiées à Mithras [9] et une femme adore à Tomi la Mère des dieux [10]. Dans cette ville, des décisions sont rédigées dans le temple de Sérapis [11]; on y célèbre les Charmosynes d'Isis [12].

Car, de même qu'un énorme *mithraeum* se trouve dans la capitale de la Dacie [13], où la *Magna Mater*, comme nous l'avons dit, ne manque pas, Sérapis est adoré dans les

---

[1] A Anchiale, le culte de Cybèle et celui de Sérapis. Voy. Münzer et Starck, *Antike Münzen von Thrakien*, pp. 207, 211, 238.

[2] *C.I.L.*, III, 703—704, 707.

[3] Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 44.

[4] *C.I.L.*, XIII, 8612. Signalé par Mlle Manley, *Effects of the Germanic invasions in Gaul, 234—284*, p. 29.

[5] Jireček, *loc. cit.*, p. 52.

[6] *Arch.-epigr. Mitt.*, VI, pp. 106—108.

[7] Pârvan, *Ulmetum*, II², p. 2; *Descoperiri nouă*, p. 45, note 1. De même en Thrace; Kalinka, ouvr cité, p. 135, no. 146.

[8] *C.I.L.*, III, 7807.

[9] Desjardins, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1868), p. 260.

[10] Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 23.

[11] *Ibid.*, n° 46.

[12] *Ibid.;* aussi un nom emprunté à Sérapis, *ibid.*, p. 24, n° 49.

[13] Kalinka, ouvr. cité, c. 193, n° 229.

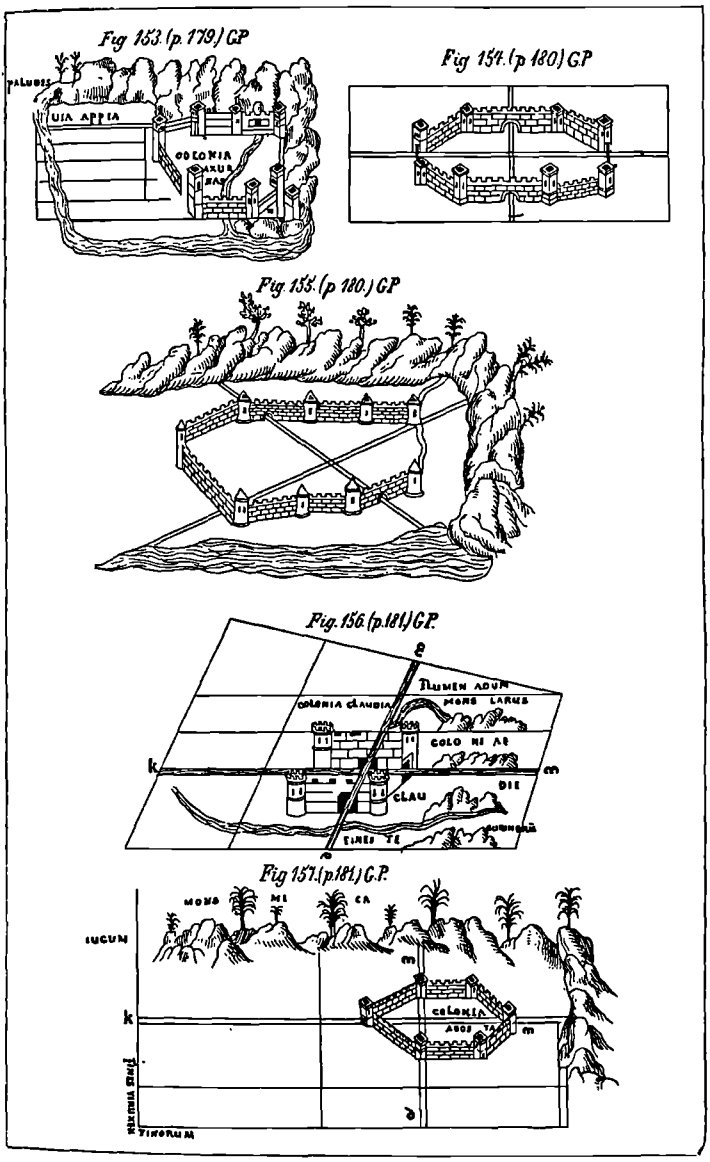


Fig. 29. — Vues d'une colonie du temps de Trajan.
Gromatici veteres, I, pl. 6.

Balcans [1], ainsi que les dieux de Samothrace [2], alors que, de l'ancien héritage thrace, le grand dieu Derzélatos est mentionné aussi à Marcianopolis [3], et des prêtres des « Taures » officient du côté de Cavarna [4]. Jupiter de Doliché apparaît dans ces régions de l'intérieur [5], de même qu'à Drubéta [6], mais à côté du « seigneur Sabazios » [7]. Quelquefois des soldats montrent leur préférence pour Diane reine, — auprès de laquelle il y a une Diane Scoptilia [8], — ainsi que pour « dame Aphrodite » [9], pour « Apollon sacré » [10]. *Il y a ici un mélange de l'ancien culte hellénique, d'une part avec des mystiques sacrées et d'autre part avec le nouveau culte des empereurs divinisés.*

Comme représentations, on trouve Diane à cheval sur un cerf avec le héros thrace [11]. Toutes espèces de superstitions s'y ajoutent, comme celle des « vents sauveurs » [12], du héros ou du dieu Suituleus [13]. Mais le culte, accompagné de fêtes bacchiques, de Dionysos ne pénètre pas vers le Nord [14]. « Les dieux souterrains » sont cependant adorés à Abritus [15].

Comme dernière et plus haute synthèse, par dessus cette confusion et cette fusion, il y a les dédicaces au *Deus Aeternus* [16].

---

[1] *Ibid.*, c. 88.
[2] *Ibid.*, c. 89.
[3] *Ibid.*, c. 109-110.
[4] *Ibid.*, 114.
[5] *Ibid.*, c. 119. Cf. Kan, *De Jovis Dolicheni cultu.*
[6] Tocilescu, *Fouilles*, p. 186.
[7] *Ibid.*, c. 152—154.
[8] *Ibid.*, c. 155.
[9] *Ibid.*, 165, n° 183. Aussi « le dème Hermès »; *ibid.*, c. 164, n° 182.
[10] Kalinka, ouvr. cité, (c.) 152—154.
[11] *Ibid.*, c. 155—156.
[12] *Ibid.*, c. 179, n° 209.
[13] *Ibid.*, c. 179, n° 202; c. 180, n° 203.
[14] *Ibid.*, c. 170, n° 188.
[15] *Ibid.*, c. 247, n° 306: le culte du héros thrace a été transporté par Thracicius aussi en Italie; Tocilescu, *Monumentele*, p. 92. On l'appelait quelquefois Manimazos ou Manimatos; *ibid.*, p. 93, note 2.
[16] Tocilescu, *Monumentele*, p. 97 et suiv.

Des *symposiae*, des festins rassemblent les adorateurs de tel dieu de tradition thrace, comme Asklépios [1]. A Nicopolis sur l'Ister, on rencontre, venant du même héritage thrace, « la Mère des dieux, Skélesténé », à Philippopolis, le dieu Médyzeus [2], à Biéla-Slatina, Sérapis [3]. A l'Ouest, il y a le Zeus Casios ou « Jupiter paternus aepilofius » (= epilophius, « le dieu du rocher ») [4].

Jamais on ne rencontre cependant des dieux abstraits comme ceux qui sont adorés à Pergame, « la Nuit et la Mort », « la Vertu et la Sagesse », « la Foi et l'Harmonie », à l'époque de l'empereur Adrien [5].

On arrive même à des « purifications » de cultes créés par ceux qui n'avaient ni la sérénité hellénique, ni la logique des Romains. Comme une prévision du christianisme, dont l'inspiration de patriarcalisme asiatique avait passé par cette filière, on rencontre à Sarmizégétousa l'adoration du « Dieu éternel », d'une Junon qui pourrait être la Vierge Marie et « des anges », dont le culte se retrouve, ayant une si grande importance chez les hérétiques, pendant les premiers siècles du christianisme: « Deo aeterno et Junoni et angelis » [6]. Mais ailleurs toute la généalogie des dieux se perd, disparaît devant un « numen caeleste », indiqué avec un sentiment de respect terrifié [7]. La tendance vers un dieu unique créera le type mixte d'un Jupiter qui est en même temps Apollon et Mithras et Sérapis et Baal, certains chrétiens adorant même le Soleil dans lequel serait caché Jésus [8].

---

[1] *Ibid.*, c. 156—159, nos 176—177. Un autre « héros »; *ibid.*, no 204. « Les héros » en général; *ibid.*, c. 185, nos 212—213.

[2] Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, III, p. 34.

[3] *C.I.L.*, III, 12387.

[4] Pârvan, *Descoperiri nouă*, p. 71. Cf. *ibid.*, p. 68 et suiv. — De même, dans le Norique, le dieu Bélénus; Tertullien, *Apologeticus*, XXIV. Aussi *ad nationes*, 8.

[5] *Mitteilungen des Arch. Inst., Athenische Abteilung*, 1910, pp. 453—454, 458—460.

[6] *Arch. Anzeiger*, 1913, p. 334; *Rev. Arch.*, XXIII (1914), p. 476, no 106.

[7] *C.I.L.*, III, 992.

[8] Tertullien, *Apologeticus*, XVI; cf. Allard, *La persécution de Dioclétien*, I, p. 70.

On rencontre quelques formules de malédictions invoquant le « dieu le très-haut et le seigneur des boucliers et de toute la chair », les anges de Dieu, devant lesquels toute âme d'aujourd'hui s'humilie en priant, les appelant pour punir ceux qui ont tué une enfant [1].

Une inscription de Sarmizégétousa s'adresse à une « caelestis virgo augusta », à une « Dea aecheta » εὐχετή, « devant laquelle il faut se prosterner », et qui montre, ainsi que la « dea rex » (« la déesse reine ») de la même ville [2], qu'on commence à se défaire du chaos des confusions divines dans lequel entrent des éléments si divers [3].

Des visions s'ajoutent, — celles qu'on a eu en rêve aussi Tel, venant vers la localité de Montanis, voit des « numina » et élève un autel aux « deae » (aux « déesses) » [4]. Nous avons déjà mentionné le cas où, en Dacie, tel passant aperçoit un aigle combattant contre un serpent, ce qui lui paraît prédire l'avenir de l'Empire [5]. Tout cela, à la veille de l'ère des invasions, forme un autre chapitre dans l'histoire des religions.

5. LES VILLES

La vie de chacun des centres de la Dacie expliquera mieux le caractère de cette société sans doute peu ordinaire, ailleurs et à une autre époque.

Une inscription de Grădiștea montre de quelle façon a été créée cette colonie, car nous avons dit que dès le commencement il y en avait une seule, dans l'ancienne capitale dace de Sarmizégétousa, les autres villes étant nées dans des conditions que nous ne connaissons pas, pour

[1] Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1874, pp. 4, 35.

[2] *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 193, n° 6.

[3] Dans l'*Arch. Anzeiger* de l'Institut allemand, 1912 (d'après *l'Arch. Ertes.*, voy. aussi *Rev. Arch.*, XLI (1902), p. 352, n° 71.

[4] Poinssot, *Mém. de la soc. nat. des antiquaires de France*, IX (1898); *Rev. Arch.*, XLI (1902), p. 352, n° 71.

[5] Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, pp. 386—387; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 6, n° 3007. Cf. Alfred Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, 1919.

répondre à des nécessités que nous ne pouvons pas éclaircir toujours. La cité dace, dont nous avons parlé auparavant sous le seul rapport religieux, devient ainsi le centre d'une nouvelle population, comme *Ulpia Trajana Augusta*, sans que l'usage de l'ancien nom ait disparu.

Elle ne fait que continuer l'ancienne capitale, ainsi que le dit l'inscription: « Sic auctoritate Imperatoris Caesaris divi Nervae filii Trajani Augusti condita colonia dacica » [1]. A ce moment, on ne décrétait pas une loi, on n'accordait pas un statut à une colonie, comme à l'époque de César,

[1] Aussi chez De la Berge, ouvr. cité, p. XLIV, n° 99. L'hypothèse que l'inscription doit être lue de façon à ce que la fondation soit dûe à la légion V Macedonica a été proposée, mais avec des réserves, par Mommsen; voy. J. Bogdan, *Sarmizegetusa*, p. 21 et suiv.; cf. aussi *Eph. epigr.*, II, pp. 105 et suiv., 222 et suiv.; III, p. 87 et suiv. Pour l'étymologie, voy. J. Bogdan, *Sarmizegetusa*, p. 44 et suiv. *H* dans *thusa* est sous l'influence de certaines formes grecques comme Anthousa. On voit par les différentes façon d'écrire ce nom deux choses: la prononciation de *s* comme *z* entre deux voyelles et par l'oscillation entre le *e* et l'*a* de la première syllabe qu'il y avait de nouveau un son semblable à celui de notre *a* obscur (*ă*). Tout récemment, aussi une proposition qui, dans sa totalité, n'est pas acceptable, dans l'*An. Inst. de studii clasice*, 1936, p. 169 et suiv. (la réponse, p. 176 et suiv., par M. Daicoviciu), est due à M. J. J. Russu: la ville des Sarmates. Cuno cite aussi la ville de Zermiziaga, en Dacie, et le nom de Zermodigestès, chez W. Schmidt, *Die Geten und Daken*, *Archiv des Vereins für sieb. Landeskunde*, IV, p. 59. Pour la discussion des deux opinions, dont la seconde présente comme origine du nom la réunion de ceux des Sarmates et des Gètes, Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, et J. Bogdan, *Sarmizegetusa*, pp. 201—202 (« soit que l'une ou l'autre soit vraie, elles nous prouvent en tout cas l'origine sarmate de Sarmizégétousa ou bien, s'il ne faut pas aller aussi loin, au moins la cohabitation des Sarmates et des Gètes dans cette ville. Ceci nous donne un nouvel argument pour la présence des Sarmates en Dacie Trajane, fait très important pour notre histoire, mais peu apprécié jusqu'ici par nos historiens »). — Pour les rapports avec Zarmos, Zermos, Zermizagra, Zermodigestès, Mateescu, dans l'*Eph. dacoromana*, I, p. 83, note 1; cf. *ibid.*, pp. 97, 122, note 3. — Le travail de J. J. Bogdan, futur créateur des études scientifiques slaves en Roumanie, est, de fait, le premier au niveau des recherches critiques de l'Occident concernant la vie romaine de notre côté, de même que l'autre thèse de Jassy, celle de M. J. Andrieşescu, est le premier travail critique roumain concernant la préhistoire. Bogdan emploie Mommsen, dans ses notes du *C.I.L.*, III, pp. 228—229, puis Goos, mais pas Zumpt, dans le *Rheinisches Museum*, 1843, p. 253 et suiv. Il est dommage que la seconde partie, contenant l'« histoire intérieure » de la cité, soit restée en manuscrit.

lorsqu'il était question d'une situation sur la terre italienne elle-même [1].

Comme premier titre, la ville portait seulement celui de *colonia dacica* [2]. A partir de 118, elle est aussi, ainsi que nous l'avons dit, une Ulpia Trajana Augusta. Il paraît même que ce nouveau titre lui a été donné seulement par l'empereur Adrien [3].

Cette capitale romaine, rattachée à un camp, ne pourrait pas être comparée à ce qu'avaient donné, dans leurs cités de marbre, les Grecs sur la rive de l'Euxin. Cependant, en dehors d'un amphithéâtre, du reste médiocre sous le rapport artistique, de thermes et d'aqueducs, des temples des dieux de Syrie (l'un ayant la tête d'Hammon), du dieu Dis (Ditus), de Mithra, du dieu Pater et de la déesse Proserpine, qui sont tous en rapport avec le double caractère de la religion dace: immortalité et mystère souterrain, d'Esculape et d'Hygée, de Jupiter de Doliché, de la Némésis, de la « vierge céleste », on a trouvé aussi des portiques couverts [4], des mosaïques à sujets mythologiques ou d'imagigination, comme à Pompéï. Le forum n'a pas été encore fouillé. On a constaté l'existence d'un temple des Augustales, chargés du culte de l'empereur [5]. Mais il n'aurait pas été destiné à ce seul culte. La céramique qu'on a déterrée est rare et très pauvre. En fait de matériaux pour l'architecture, les carrières de marbre voisines ont donné très peu.

Tout un monde d'artisans, comme par exemple les forgerons, vivait à Sarmizégétousa à côté des décurions, des flamines

[1] J. Bogdan, *Sarmizegetusa*, p. 26 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 28.

[3] L'objection que les empereurs avaient la coutume de donner leur nom même à leurs fondations; *ibid.*, p. 28—29, rencontre aussi les cas des noms de reines donnés par les diadoques aux villes fondées par eux. Au III-e siècle on l'appelait aussi Metropolis; *ibid.*, p. 37 et suiv. Cf. aussi Virgile Cucuiu, *Alba-Iulia, Din trecutul şi presentul oraşului Alba-Iulia*, 1929.

[4] *C.I.L.*, III, 1516; *Eph. epigr.*, IV, p. 74, n° 191. Des portiques peints avec l'« accubitus », le « proporticus », la « culina », le « frontalis ». Cf., pour « le patron », auquel on les devait, *Arch. Anzeiger*, 1913, p. 336; *Rev. Arch.*, XXII (1914), p. 77, n° 116.

[5] C. Daicoviciu, dans *Dacia*, III—IV, p. 517 et suiv.

du culte et des chefs d'armées [1]. Les inscriptions trouvées plus récemment présentent aussi d'autres flamines de Sarmizégétousa et des magistrats de la corporation des forgerons [2]. C'est dans cette ville que se rassemblait, au commencement, le Conseil de la province [3] et que les Augustales avaient leur résidence habituelle [4].

Des rapports entre cette ville et d'autres se rencontrent jusque très loin. Un *βουλευτὴς* (membre du sénat) de la colonie se retrouve jusque dans l'île de Lemnos [5]. A côté, dans le camp, on découvre aussi des Arabes Ituréens, des environs de Palmyre [6].

[1] Voy. *Dacia*, I, p. 323, note 2. Cf. Goos, *Untersuchungen über die Innenverhältnisse des Trajanischen Daciens*, dans l'*Arch. f. sieb. Landesk.*, XII. Pour les fortifications romaines du village de Poiana Selei, Alexandre Ferenczi, dans la *Dacia*, I, p. 264 et suiv.

[2] *Klio*, 1910, p. 496. Pour le culte de Mithras, *ibid.*, p. 505.

[3] Pour ces assemblées, Marquardt, dans l'*Eph. epigr.*, I, p. 200 et suiv. Plus tard *coronatus Daciarum trium*, *ibid.*, III, 1433; cf. aussi 1209, 1509, 1513, et IV, p. 65, n° 142. Cf. Egger, *Recherches sur les Augustales*, et *Rev. Arch.*, II[1] (1845), p. 316 et suiv.; III[1], pp. 635 et suiv., 774 et suiv.

[4] De rares Augustales en Afrique. Voy. Jung, *Rom. Landschaften*, p. 147 et note 3 (bibliographie). Sur le Rhin, Jung, *Apulum*, p. 141. Cf. Dessau, dans l'*Ephem. epigr.*, III, p. 205 et suiv.

[5] Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, p. 607. Cf. aussi *Jahrbuch des kais. deutschen arch. Instituts*, XXVIII, pp. 335—336.

[6] F. Zintz, *Die römische Colonie Sarmizegetusa*, programme du Gymnase de Mediaș, 1880; Z. German, dans l'*Anuarul Școlii Superioare de comerț din Hațeg*, Hațeg, 1925; Teohari Antonescu, *Cetatea Sarmizegetusa reconstituită*, Jassy 1906; Domaszewski, dans L. H. Fischer, *Historische Landschaften aus Oesterreich-Ungarn*, VI, Vienne, 1880—1884; C. Daicoviciu, dans la *Dacia*, I, p. 224 et suiv. (bibliographie hongroise, riche, chez le même); un seul livre lui est dédié en entier: celui de M. P. Király, *Ulpia Tr. Aug. col. Dacia*, Budapest, 1891. Cf., du même, *Dacia provincia Augusta*, Becicherecul Mare, I—II (qui nous a été inaccessible). Les inscriptions pour Sarmizégétousa se trouvent dans *C.I.L.*, III, 1417—1546, 1629, 6269-6271 (cf. Mommsen, *ibid.*, p. 228); *Ephemeris epigraphica*, I, p. 72 et suiv., n° 179 et suiv.; II, pp. 432—433, 435—442 (voy. Hirschfeld, dans Hohenhausen, *Die Alterthümer Daciens in dem heutigen Siebenbürgen*, 1875). — Pour le collège des fabri, *Arch. Anzeiger*, 1913, p. 334; *Rev. Arch.*, XXIII (1914), p. 476, n° 107; *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 192; Daicoviciu, *O contribuție la « Prosopographia Imperii Romani saec. I—III »*, dans *Lui N. Iorga, 1931*, pp. 12—13; aussi revue *Gând românesc*, II, 12. Jung se demandait si Sarmizégétousa ne serait pas une « colonie latine »; *Geographie*, p. 132.

Il ne faut pas admettre de doute en ce qui concerne la qualité de capitale dace de Sarmizégétousa [1]. Ceci est prouvé non seulement par le fait que Ptolémée l'affirme résolument, alors que l'équivalence avec la capitale des Daces *(τὸ βασίλειον, τὰ βασίλεια)* n'est pas donnée par Dio Cassius, dont du reste, *le texte ne nous a été conservé* que par le résumé du Byzantin, bien ultérieur, Xiphilin, et il faut tenir compte aussi du fait que la cité est enfermée entre les montagnes et s'étend sur plusieurs villages, ce qui ne peut pas venir des Romains, habitués, au contraire, à construire d'un façon serrée, et, enfin, sa valeur militaire; on pourrait ajouter qu'en Gaule même les Romains s'étaient conduits, en ce qui concerne la réfection des villes et le caractère qu'ils leur conservaient, d'après ce qu'ils avaient trouvé de leurs antécesseurs barbares [2].

La population, d'un caractère plutôt officiel, paraît avoir été relativement uniforme. Très rares sont les inscriptions en grec, comme celle d'Esculape et d'Hygée [3]. C'est en latin qu'on sculpte, bien entendu, les inscriptions solennelles pour les actions de grâces envers les fonctionnaires qui avaient gouverné la province, — à côté des corporations, avec leurs patrons et leurs « mères » [4]. Des hôtes viennent aussi d'ailleurs, comme un *princeps civitatis Nicopolitanorum* [5].

Le « beau monde » de Sarmizégétousa pouvait aller aux bains, assez fréquentés, de Germisara ou d'Aquae [6], « la reine des ondes », dans la forêt, ou à ceux qui occupaient l'emplacement du village actuel de Ilova-de-sus [7].

---

[1] Voy. plus haut.

[2] Les objections de M. C. Daicoviciu, dans *Dacia*, I, p. 225, note 1. — Pour une prétendue monnaie qui fixe à dix ans entre 105 et 115 le temps nécessaire pour élever cette cité, *Geographische Mitteilungen*, 1857, p. 229, d'après la lettre d'un officier français, dans Rösler, *Rom. Stud.*, p. 46, note 1.

[3] *C.I.L.*, III, 1422. Voy. aussi *ibid.*, 786. Cf. *Eph. epigr.*, II, p. 311, nos 411—427.

[4] *Ibid.*, 1207.

[5] *Ibid.*, 1481.

[6] *Ibid.*, 1393 et suiv.; *Eph. epigr.*, II, p. 315, no 2128.

[7] *C.I.L.*, III, p. 161 et suiv.

A Germisara [1], il y avait aussi le camp de l'*ala* des Bosporans [2]. Encore une fois, au commencement, il n'y a eu que cette seule colonie; nous avons vu ce que, d'après Aulus Gellius, représente le rôle nouveau du municipe, si fréquent en Dacie, et qui serait plus heureux que celui de la colonie. Il ajoute toutefois que l'on recherchait le titre de colonie « à cause de la grandeur et de la majesté du peuple romain dont l'image réduite et le symbole paraissent se trouver dans ces colonies » [3], alors que les municipes ont perdu, par la négligence de leurs habitants, leurs anciens droits [4].

Parmi ces municipes, *Apulum*, dont le nom est en rapport avec une tribu dace, peut-être d'origine illyre, comme pour l'Apulum italique, de la tribu des Apules de même origine, s'est formé surtout dans les cannabes de la légion XIII Gemina. Ce municipe avait le même culte que la « Métropole » de la Dacie, celui du « dieu invaincu », du rédempteur Mithras [5] et le culte du Soleil, confondu avec l'autre *(soli invicto Mithrae*, dit l'inscription d'un autel dédié par tel officier) [6]. Mais on n'a pas trouvé encore le temple du grand dieu thaumaturge [7]. La population, composée aussi de marchands [8], qui avaient leurs patrons, contenait même des éléments orientaux, comme cet Anselmus Alexander et

---

[1] Une Germa aussi en Mysie; *Rev. Arch.*, IX[1] (1852), p. 345.

[2] *Eph. ep.*, IV, p. 71, n° 177.

[3] Potior tamen et praestabilior existimatur propter amplitudinem majestatemque populi romani, cujus istae colonie quasi effigies parvae simulacraque esse quaedam videntur »; voy. plus haut.

[4] *Ibid.* Il parle aussi du forum et de la bibliothèque de Trajan à Rome.

[5] Pour Sarmizégétousa, où il est adoré avec le titre grec de *Anicetus*, l'invincible, *C.I.L.*, III, 1436; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 158, n° 4229.

[6] Aussi *numini invicto*, dans Basile Christescu, *Nouveaux monuments d'Apulum*, dans la *Dacia*, III—IV, pp. 622—624.

[7] *Ibid.*, p. 624.

[8] *C.I.L.*, III, pp. 1351, 1500. Cf. les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, LXXVII, p. 364. Pour des marchands daces ailleurs, *ibid.*, p. 286: Goos, dans l'*Archiv für sieb. Landeskunde*, XII, p. 119; Wilmanns, *Exempla*, n° 2496. Voy. aussi Finály, dans le *Jahrbuch des deutsch. Inst.*, XX (1906).

Flavus, que mentionne comme Syriens une inscription [1], et les Syriens étaient encore les représentants d'un certain commerce, relié à un art spécial, surtout pour le travail de l'argent.

Mais ici on a à faire à un ancien centre dace, occupé par les soldats, qui s'était élevé peu à peu, la population étrangère, comme pour l'asiatique Isidora [2], étant rare.

Après quelque temps, devenant municipe, et une colonie s'étant formée *à côté*, avec des *quatorviri* sporadiques [3], Apulum arrive à avoir de plus nombreuses inscriptions [4]. Des bâtiments importants y sont élevés, des temples, des bains [5]. Une maison contient la « *crypta*, avec des portiques, l'*apparatorium*, l'exèdre » [6]. De riches patrons distribuent aux décurions et à leurs enfants du pain, du vin, de l'argent [7]. S'il n'y a pas une corporation de forgerons, comme à Sarmizégétousa, celle des navigateurs sur des outres (comme, plus tard, chez les Roumains, sur le Dniester, les *dubăsari*, qui emploient des *dubase*, outres), ces *utricularii* de la rivière du Mureş, y ont leur siège [8]. On rencontre des dendrophores, ayant la même mission en grande partie religieuse; ils sont aussi chargés de conduire des barques ou de transporter du bois [9].

Apulum est donc une ville qui s'est faite d'elle-même, alors que Sarmizégétousa, fondée officiellement, végète. On accourt vers les *castra* de la légion XIII et vers ses cannabes. A l'époque des Antonins, on voit les soldats qui y font venir l'eau.

---

[1] *Eph. epigr.*, II, p. 308, n° 401.

[2] Isidora domo Asiae; *C.I.L.*, III, 1222.

[3] Mommsen, *ibid.*, p. 182.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 182 et suiv. Cf. Pârvan, dans *l'Arch. Anzeiger* allemand, 1913, pp. 336—337 (des maisons, ailleurs).

[6] *Ibid.*, 1096.

[7] *Ibid.*, 1180.

[8] *Ibid.*, 944.

[9] *Ibid.*, 1217. Voy. aussi H.-C. Maué, *Die Vereine der Fabri, Cantonarii und Dendrophori im römischen Reich*, Francfort-sur-le-Mein, 1886. Cf. Pauly-Wissowa, V (1905), col. 216—219.

Ce caractère populaire d'Apulum sera aussi celui qui provoquera la création, douteuse, ambigüe, du municipe *aurelium*, puis *septimium*, et de la colonie (dès c. 192), ayant, en même temps, d'une part, des *duumviri* et, de l'autre, des *quatuorviri*. Jusqu'à l'empereur Dèce, cette situation continuera sans interruption, ce nouveau « Trajan » rénovant même la colonie [1]. En Espagne, il y a un cas semblable, celui de la ville de Gades, ancienne fondation phénicienne, qui obtient —, et c'est le premier cas, — le rang de municipe, conservant ses anciens habitants, alors que la ville d'Émérita (Merida), fondée par Auguste, prouve par son nom même qu'elle a été créée à l'aide de soldats [2]. De même sous Auguste, dont le nom est porté par le municipe d'*Augustum*, le futur Cadix, et dont le nom latin se rencontre, sous différentes formes, d'un bout à l'autre de cette province, ou comme dans le Portugal actuel, qui a eu une *Felicitas Julia* et une *colonia caesarina*: ici on marque d'une façon spéciale qu'un municipe appartenait aux *cives romani* [3].

Beaucoup d'habitants de Sarmizégétousa s'établissent eux aussi avec le temps, au moins d'une façon temporaire, dans la ville d'Apulum, où il y a plus de vie. On peut être donc décurion en même temps à Apulum et à Sarmizégétousa [4], comme ce double caractère peut exister aussi pour Napoca et Potaïssa [5]. Tel est en même temps décurion et duumvir à Sarmizégétousa, augure à Apulum, décurion à Droubéta et, en plus, patron des forgerons, des « centonarii » et des navigateurs, fermier des pacages, des salines et des douanes [6]. Un *duumvir* de la capitale dédie un autel à Esculape [7].

[1] Mommsen, *C.I.L.*, III, pp. 182—183. Mommsen pensait aussi à une colonie *vraiment colonisée*.

[2] Voy. aussi les observations de Haverfield, l'archéologue anglais bien connu, qui s'est créé une spécialité en poursuivant ces processus de transformation, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, XXV, p. 538.

[3] Jung, *Geographie*, pp. 89—90. — Et de cette façon aussi le municipe dépasse la colonie.

[4] *C.I.L.*, III, 1198.

[5] *Eph. epigr.*, II, p. 311, n° 413. Cf., pour les bains, *ibid.*, n° 414.

[6] *C.I.L.*, III, 1209.

[7] *Ibid.*, 972.



Fig. 30. — Monument dace.
Arch.-epigr. Mitt., XVII, p. 24.



Fig. 31. — Astarté sur un monument de Dacie.
Arch.-epigr. Mitt., VI, pl. 7.

Ce cas d'Apulum montre ainsi *la création lente d'une Dacie non-officielle*, dans laquelle *vicus*, municipe, colonie se mêlent, le Dace disparaissant totalement comme nom, comme dieux, comme individualité ethnique. De nouveau *l'État ne fait que suivre une vie populaire en pleine marche.*

Cette vie pourra perdre les villes pendant les quelques années qui séparent 270, date de la prétendue évacuation, et le commencement du IV-e siècle, de même que cela se passe aussi en Occident, sauf ce qu'a pu y conserver une Église qu'on ne trouve pas en Dacie sous la forme épiscopale, la seule qui puisse unir et retenir une population. Mais, néanmoins, le gros de la population ne pouvait que rester sur place.

Des villes comme cet Apulum [1] conservaient, du reste, aussi des faubourgs où, certainement, s'abritait l'ancienne population pauvre, rapidement romanisée sous l'influence du nouveau centre; de même, malgré ses annexes rurales, Sarmizégétousa occupait la place de dix-neuf villages, de Brazova jusqu'à Bucova, noms qui montrent l'établissement ultérieur d'une population slave ayant la mission de garder le défilé vers le Banat [2].

---

[1] Voy. aussi Schultze, *De legione XIII gemina*, thèse de Kiel, 1847; Téglás, dans *Hermes*, XLIV (1909), pp. 152 et suiv., 618 et suiv.; Finály, dans l'*Archäologischer Anzeiger*, 1910, p. 391.

[2] Voy. Goos, *Chronik*, p. 119, et *Studien zur Geographie und Geschichte des traianischen Daciens*, 1874; Jung, *Mitteil. des öst. Inst.*, Suppl. IV (1893), pp. 1—31. Le livre de Mlle Maria Zacharescu, *Legiunile XIII Gemina si V Macedonica cu Istoria municipiilor Apulum si Troesmis*, thèse, Bucarest, 1883, est un excellent travail, où sont analysés tous les éléments donnés par les inscriptions, beaucoup d'entre elles venant d'être trouvées par Tocilescu, professeur de l'auteur. Parmi les étrangers, Van der Weerde et M. Filov ne l'ont pas connu. Pour des inscriptions à Apulum, aussi dans les *Jahresberichte* autrichiens, XII (1909), pp. 139—146; dans *Klio*, X (1910), p. 503. Cf. Goos, *Die römische Lagerstadt Apulum in Dacien*, dans le *Programm* du Lycée de Sighişoara, 1878; Czernin Béla, Kondy, Kerpiss, dans l'Annuaire du Musée d'Alba-Julia, années 1904—1908; Kiraly Pál, *Apulum*, Alba-Julia, 1889 et 1892; *Die Schola der speculatores in Apulum*, dans les *Jahreshefte des oest. Inst.*, IV, 1901. Sur cette ville aussi manque un travail nouveau, méthodique et complet. — Voy., comme seule présentation historique jusqu'ici, l'opuscule de Zetz, perdu dans un *Programm* de Mediaş, en 1880. Cf. aussi l'article

Mais, au-delà de ces faubourgs peuplés de paysans, on ne rencontre pas en Dacie ces *fundi*, ces terres données par les empereurs, « de leur propre volonté et liberté », qui ont porté leurs noms et d'où dérivent, en Italie méridionale, la plupart des noms de localité qui finissent par le suffixe *-anus* [1].

A *Napoca*, autre centre dace, il y a surtout des dépôts militaires. Un *dispositor areae et horrei*, donc le « gardien de l'aire et des granges » (cf. Horreum Margi), y réside. On a parlé d'un collège des *salinatorii* [2] et d'un *coactor* « de l'or lustral » [3], mais les deux inscriptions ont été déclarées fausses.

Dans cette colonie plus récente, associée à la capitale dans le culte du même génie [4], ville dont le nom a plutôt un son celto-illyre, la population est de caractère mêlé. Des Asianes y viennent, avec leurs prêtres, des régions où sont aussi les Galates, avec le dieu Tavianus, avec le dieu Erusenus. C'est une ville à édiles et préfets, sans les magistrats habituels [5], qui se maintient sans pouvoir cependant se développer. C'est en vain que les Antonins ont transformé en colonie cet ancien municipe [6]: la rivière du Someş [7], le *Samus* des Romains, ne provoque pas la même vie que celle du Mureş, de nos jours comme aussi au moyen-âge.

Le rapport qu'on a trouvé entre Sarmizégétousa et Napoca se rencontre aussi dans la personne d'un décurion qui

---

Apulum, de Tomaschek, dans Pauly-Wissowa, III. — Pour une étymologie venant de ce nom des Gètes, Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 92.

[1] D'après un passage des agrimenseurs romains, Jung. *Römer u. Rom.*, p. 73, note 1.

[2] *C.I.L.*, III, *Falsae*, 42. Voy. Mommsen, *ibid.*, p. 172.

[3] *Ibid.*, *Falsae*, 39.

[4] « Genio coloniarum Sarmizegetuse et Napocensium » (pour Napoca les *habitants* sont ceux qu'on emploie pour donner le nom); *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 117, n° 63.

[5] Mommsen, *C.I.L.*, III, p. 169. Des décurions nécessairement là: *ibid.*, 865. Des inscriptions (aussi pour Potaïssa), *Eph. epigr.*, IV, p. 62 et suiv., n° 134 et suiv.

[6] Mommsen, *loc. cit.*

[7] *Ibid.*, 827.

remplit des fonctions en même temps à Napoca et à Potaïssa [1].

Cette *Potaïssa* [2] (qui correspond à l'importante ville actuelle de Turda), qui a été au commencement seulement un *vicus* de Napoca, a laissé un nombre important d'inscriptions [3].

Pour *Porolissum*, on a proposé une étymologie de *por* (l'ancienne *para*) et du suffixe *issus*, qui signifierait « la cité des maîtres » [4]. Sur la colline il y a des fossés et des fortifications en terre, hérités des Daces, qui pourraient appuyer cette hypothèse. Là, l'amphithéâtre, avec des bancs de pierre et les chapiteaux corinthiens des colonnes, est de grandes proportions [5]. C'est le seul endroit où le caractère militaire exclusif se conserve.

Des rapports administratifs plus étendus se sont établis entre tous ces centres: un décurion d'Apulum, Julius Bassinus, est duumvir à Napoca, flamine à Droubéta, flamine aussi dans le municipe de Dierna, décurion encore une fois à Apulum et à Porolissum, tribun de la légion IV Flavia [6].

Dans les environs d'Abrud, l'actuelle ville de mines, qui correspond à l'Abryttum de Scythie Mineure, et dans le voisinage de la « capitale » des ouvriers, le « Grand Alburnus », on est dans la région piruste de ceux qui travaillent aux mines d'or, dont il sera question ailleurs. On y trouve aussi un Resculum [7], qui n'a rien à voir avec une apparente origine latine (de *res*), mais doit être relié à des noms thraces, comme celui du roi Rescupor.

---

[1] *Eph. epigr.*, II, p. 311, n° 413. Cf. p. 312, n° 414.

[2] Pour le nom, discussion chez Mateescu, dans l'*Ephem. dacoromana*, I, pp. 140—141. Voy. aussi le même, *ibid.*, II, p. 236.

[3] *C.I.L.*, III, 875—932, puis 1627, 1640, 6255; *Eph. Epigr.*, II, pp. 304, 381—384; IV, p. 62 et suiv., n° 136 et suiv. Là aussi des hôtes venus de la Moesie Inférieure; *C.I.L.*, III, 914.

[4] Goos, *Chronik*, pp. 93—94.

[5] *Ibid.*, p. 93.

[6] Premerstein, *Jahreshefte* de l'Institut autrichien, 1900, *Beiblatt*, p. 183: *Rev. Arch.*, XXXVIII (1901), p. 328, n° 27.

[7] Tomaschek, *loc cit.*, p. 28; Pârvan, *Ulmetum*, II, p. 18.

D'un autre côté, quelques inscriptions nous font connaître *Ampelum*, dont le nom s'est conservé, certainement, dans la localité d'Ampoiu d'aujourd'hui [1]. Les inscriptions y sont très rares, de même que pour *Tibiscus*, qui a été cependant une localité importante [2].

Plus bas, vers le Danube, à *Droubéta*, qui deviendra un municipe sous Adrien, il y a cependant un vie active, avec un collège « splendidissime » [3]. Un Trévire du Rhin y élève un autel à Diane [4]. Dans les environs, *Dierna* ou *Tierna*, ce qui signifie de fait Zerna, fournit des pierres à bâtir [5], mais c'est une simple station militaire [6]. Le jurisconsulte Ulpien, sous l'empereur Caracalla, place Tierna parmi les colonies de droit italique de Dacie [7], mais Pârvan a prouvé que c'était par erreur, car la création de cette ville danubienne date seulement de l'époque de Septime Sévère [8]. Du reste, celle-ci et celle de *Pons Augusti* représentaient des stations de douane [9].

Quelques localités au nom terminé en *-ana* paraissent indiquer qu'elles ont été fondées, ce qui est tout à fait exceptionnel, sur des domaines privés. Une Blandiana a été fixée par l'archéologue hongrois Téglás à la localité actuelle de Cernigrad, en slavon « la cité noire », près du village de Cârna actuel [10].

---

[1] *Eph. epigr.*, IV, pp. 70—71, n° 171 et suiv.

[2] *Ibid.*, II, p. 319, n° 443; IV, pp. 75—76, n° 135—138. Cf. Jung, *Röm. Landschaften*, p. 396.

[3] Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 2, no. 3.

[4] *Ibid.*, p. 1, n° 1 (*Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 220). Voy. Bărcăcilă, *Monumentele religioase ale Drubetei*, dans les *Arhivele Olteniei*, 1930, pp. 71—73. Voy. aussi Kubitschek, dans *Klio*, X (1910), p. 235 et suiv.; *Eph. epigr.*, II, p. 319, n°s 444—445; Pârvan, *Ştiri nouă despre Dacia Malvensis*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI. Pour les édifices on employait des briques de la Tierna voisine, *ibid.*, pp. 50—51. Voy. aussi Basile Christescu, *Câteva observaţiuni asupra unei inscripţii romane din Drubeta*, Piteşti 1929.

[5] Waltrovitz, dans les *Starinar*, V, p. 20; Kalinka et Swoboda, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, p. 37, n° 16.

[6] *C.I.L.*, III, 1568; cf. Tocilescu, *Monumentele*, p. 201 et suiv.

[7] *Digesta*, 50, 15, 1, 8, 9.

[8] *Ştiri nouă despre Dacia Malvensis*, dans les *Mem. An. Ac. Rom.* XXXVI.

[9] Jung, *Römer u Rom.*, p. 23.

[10] *Arch.-ep. Mitt.*, XIII, pp. 199—200.

Dans la même catégorie de territoires, de *fundi*, partagés, longtemps après Trajan, à ceux qui y habitaient, de pauvres gens qui ne laissent pas ordinairement d'inscriptions, doivent être notés ensuite: Octavia (sur l'emplacement du village de Gârbău) [1], avec des soldats thraces, Margiana (qui est sur l'emplacement du village de Zudor) [2]. Mais, comme nous l'avons déjà dit, de pareils noms géographiques ne sont pas, de loin, aussi fréquents que ceux d'Italie (Cassano, Tagianum; voy. aussi, au Nord, Dessano), venant tous d'un *fundus* qui a été loti ensuite [3], ou, dans les Balcans, à Primana.

On trouve aussi, sur la carte, la localité de Centum Putea, « cent puits » (sur l'emplacement du village de Surduc); le village même des anciens pâtres s'est conservé [4].

Plus loin, sur le cours du Danube, on n'a pas fait de fouilles systématiques à *Sucidava*, un simple « territoire », là où est aujourd'hui la bourgade de Celeiu, correspondant à la Celeia norique [5], devenue ensuite Cilly, mais une inscription décuriale de cette localité [6] nous a été conservée. L'existence d'un temple de Némésis, refait, montre l'importance d'une localité à caractère militaire.

Sur l'emplacement de Răcari, dans le district actuel de Dolj — nom inexplicable, qui rappelle celui du village de Rucăr,

[1] *C.I.L.*, III, 844.

[2] *Ibid.*, 842—843. — Le suffixe *-anus* comme origine d'une place, Hübner, dans l'*Eph. epigr.*, II, p. 29. Sur le territoire du Norique, mentionné dans la Vie de St. Séverin, les Commagènes viennent d'une transplantation (voy. les Commagéniens établis pendant des siècles en Dacie), les Favianae du lotissement d'un grand domaine (comme Optatiana et Largiana, en Transylvanie). Les habitants de Quintana deviennent un *oppidum quintanense*. Près de Lauriacum (Lorch), Joviacum ressemble aux localités de Gaule ayant le même suffixe. Quant au nom, il vient de l'aspect même de la nature ou de l'existence d'un culte local.

[3] Jung, *Geographie*, pp. 12, 20.

[4] Cumont, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 111, n° 11.

[5] La tribu Claudia là; *Rev. Arch.*, 1844[1], p. 114.

[6] Tocilescu, *Monumentele*, I[2], p. 635, 646; le même, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, pp. 11—13; *Eph. epigr.*, II, p. 321, n° 450; Pârvan, dans l'*Arch. Anzeiger* allemand, 1913, p. 386; *Rev. Arch.*, XXII (1914), p. 478, n° 122 (« curiales territorii sucidavensis »); le même, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXIV, p. 498 et suiv.; XXXVI, p. 61 et suiv.

dans la montagne, — on a cru trouver cette *Malva* qui aurait été une des capitales de la triple Dacie [1]; on y découvre des éléments purement romains chez les fabricants de lampes en argile [2].

A Reșca, l'ancienne *Romula* [3], on découvre encore des traces importantes d'un passé qui part des profondeurs de la préhistoire. Les habitants y étaient en partie des Grecs. Elle est arrivée à devenir un municipe, avec son sénat; des noms grecs, comme Zoïlus et Nicanor, comme Phoebus et Teupiboea, sont mélangés à des noms romains. Il y avait un certain nombre de soldats, des Asiatiques de Commagène à côté d'archers syriens, dont les stations de veille allaient au Nord jusque dans la région de la Tour Rouge, aux défilés des Carpathes. On a pu affirmer même qu'ici, à côté de ces potiers habiles, s'est formée aussi une bourgeoisie dont les membres voulaient que leurs corps soient déposés dans des sarcophages de pierre d'une belle sculpture et conservés dans des tombeaux avec leurs ornements d'or. Une école enseignait les rudiments du grec, et on a trouvé jusqu'à la recommandation de la lecture de *l'Iliade*. On y adorait les dieux de l'ancienne Rome, mais aussi Mithras et Isis, non sans se rappeler encore les Cabires de l'ancienne tradition thrace. On y avait un décurion et des duumviri,

---

[1] Tocilescu, *Fouilles*, p. 140; Pârvan, *Ştiri nouă din Dacia malvensis*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI. Cf. Gr. Florescu, *Castrul roman de la Răcari-Dolj* (Institut d'Archéologie Olténienne, I), Craiova, 1935, et *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1934. — Pour des inscriptions daces en général, Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 722 et suiv.; Téglás, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XI, p. 134 et suiv.; Cagnat, *ibid.*, XIV, p. 108 et suiv.; XVI, p. 251 et suiv.; Téglás, dans *Klio*, XI (1911), pp. 499 et suiv. (surtout pour Dierna), 508; *Anuarul Institutului de studii clasice*, I, p. 58 et suiv. (Germisara, Inidoara, Cluj, pays des Szekler); Téglás, dans *Hermes*, 1909, pp. 152—154; Téglás et Hekler, dans l'*Arch. Értesitö*, 1906, p. 241 et suiv.; 1907, p. 130 et suiv.; *Rev. Arch.*, XII (1908[2]), p. 332 et suiv.; Pârvan, dans l'*Arch. Anzeiger*, 1913, p. 375 et suiv. — Sur le sens de *mal*, voy, plus loin.

[2] M. Tudor, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1933, pp. 79, 81.

[3] Voy. pour cela M. Tudor, *Cetatea Romula* (dans les Publications de l'Institut d'archéologie olténienne, IV), Craiova, 1931; le même, *Monumente inedite din Romula*, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1935—1936.

le titre honorifique pouvant être accordé aussi à des personnalités puissantes et riches.

Ptolémée [1] connaît, d'après une source presque contemporaine de l'organisation de la Dacie romaine, beaucoup de *davae* ayant aussi une racine latine: Dokidava (Dokirava), Arkodava (Arkobadara), Patridava, Karsidava, Petrodava, Utidava, Markodava, Ziridava, Singidava, Comidava, Ramidava, Netindava, Sandava, Zusidava, Zurodava (Zurobara), Argidava, auxquelles il faut ajouter: Tamasidava, Piroboridava, Zargidava. Il faut adjoindre ces noms aux autres du même caractère dace que nous avons signalés plus haut, comme Potaïssa, Napoca, Porolissum, Germisara, Apulum, Paloda, Aizisis, Tibiscum, Dierna, « Zermizirga ou Nermisiga » (la première forme étant la meilleure), Dierna, Drubétis, Arkinna, Akmonia, Sornon, Amutrium.

Sans pouvoir dire quelque chose à leur sujet, on rencontre, outre cette nomenclature dace, quelques noms romains, comme Praetoria Augusta, Ruconium, Trifulum, Ulpianum, Tiasum, Salinae, Augusta, Ad Pirum (« au Poirier », en roumain: Periș ou Peret), Aquae, Pontes, Frateria, Ad Pinum (autre dénomination pastorale: Pinaie), Marcinium Immenosum, Micia [2].

D'autres sources, — ainsi que des inscriptions —, ajoutent les *daves* suivantes: Palendava, Rusidava, Buridava, et d'autres noms daces, comme Agnaviae, Bacauca, Burticum, Canonia, Cedonia, Deusara (cf. Sarmiségétousa), Toneta, Sklaieta, Sanum, Ansanum, Masgada (de caractère syrien), ou des noms rappelant les eaux, comme Artela (= Alutela, l'actuel Olteț) [3].

---

[1] III, 8, §§ 8, 10; 10, § 15. Une interprétation exagérée de Pârvan, *Getica*, p. 270 et suiv.

[2] Curieux aussi est le nom de « Tŏpa » (cf. Tapae), donné au plateau plein de ruines qui est près d'un village du comté d'Alba; Goos, *Chronik*, p. 117.

[3] Pour tout cela voy. Tomaschek, ouvr. cité, II[2]; Pârvan, *Getica*, p. 256 et suiv. Ajoutez Acidava, sur l'emplacement du village de Enoșești.

Seulement beaucoup plus tard, après les guerres de Trajan, dans la Table Peutingérienne[1], dont l'époque et le mode de compilation seront présentés plus loin, apparaissent des localités daces, dont certaines rappellent dans la traduction latine des dénominations pastorales également, comme, à côté de ces « cent puits », *Centum Putei*, il y a la « Tête de Bison », *Caput Bubali*; d'autres désignent des routes, comme « Aponte » (Ad Pontem, phénomène linguistique roman, qui montre bien l'époque tardive pendant laquelle a été rédigée la carte) et Ad Pannonios (« *du côté* des Pannoniens »); d'autres localités conservent la *dava* initiale, comme Arcidava (Argedava dans l'inscription de Dionysopolis) ou bien il est question de suffixes romains ajoutés à une racine dace: Gag-ana, Mascl-iana, ou de souvenirs scordisques à côté de ceux qui sont purement daces: Azizis ou Ahihis (cf. Argeș), Bersovia, certainement alors aussi: Barzava ou Bers-dava.

Ce qui est caractéristique, *c'est la diminution successive des davae et l'accroissement des éléments de folklore pastoral.*

On a essayé de trouver le sens des noms de ces *davae*. Pârvan, suivant les étymologies de Tomaschek, y reconnaissait « l'Eau des Dieux », « La Caverne » « La Riche », « Le Défilé, « La Forêt de Bouleaux », « La Rocailleuse », « Le Roc pourfendu », « La Chevrette », « Les Eaux Chaudes », « les Trois Rochers »[2], tout cela renvoyant à la vie des pâtres; mais peut-être un élément venu de la vie agricole, qui appuyait la fondation des villages sur des liens généalogiques,

[1] Voy. surtout K. Müller, *Weltkarte des Castorius genannt die Peutingerische Tafel*, Ratisbonne, 1888. Bibliographie chez Jung, *Geographie*, p. 9, et surtout Cunitz, dans les *Wiener Studien*, XIII, XV; *Hermes*, XXIX (1893), p. 186 et suiv.; K. Müller, *Mappae mundi*, Stuttgart, 1895; *De tabula peutingeriana*, Bonn, 1876. Cf. Philippi, *Neue Jahrb. für Phil.*, 147 (1893), p. 845 et suiv.; cf. *ibid.*, p. 485 et suiv. Une carte sous Domitien aussi, Jung, *Geographie*, p. 9. Plus récemment, Kubitschek, *Eine römische Strassenkarte*, dans les *Oesterreichische Jahreshefte*, V (1902). Dans *Hermes*, XXIX, p. 586 et suiv., O. Cuntz *(Die Grundlagen der Peutingerischer Tafel)* croit que la base « und die Tabula selbst um das Jahr 170 entstanden » (p. 596). Ce serait une oeuvre profondément romaine.

[2] *Getica*, p. 286.

pourrait-il être admis à la rigueur pour ces noms mêmes, car on ne peut pas établir d'une façon définitive l'étymologie des noms qui appartiennent à une langue dont on n'a pu, en aucune façon, établir la grammaire [1].

Non seulement dans les localités qu'on est arrivé à connaître nominalement, mais dans toute l'étendue du pays, on a trouvé des traces d'une intense vie romaine: des pierres tombales, des sarcophages, de puissants blocs de construction, des autels pour la commémoration des morts. Parfois il s'agit de cas comme celui qui a fait l'objet des fouilles récentes de M. Em. Panaitescu à Căşeiu, d'autres fois ce sont des habitations, certaines très modestes. Les objets d'art ne manquent pas, comme par exemple l'ourson ayant dans ses yeux bordés d'argent des pierres précieuses [2].

Comme à Sighişoara, à Cluj, villes saxonnes actuelles, il faut admettre que presque partout l'ancien établissement dace situé sur les hauteurs, comme chez les Illyres, continuait à exister en même temps que celui des Romains, dont part ensuite la ville des époques ultérieures. Nulle part où on a découvert des ruines il n'y a le champ nu. A Turda [3], l'ancienne Potaïssa, où les restes de la vieille ville sont bien conservés [4], on a constaté que l'exploitation du sel est « décidément romaine » [5]. A Odorheiu, dans le pays des Szekler, le bain a de grandes proportions [6]. Les Hongrois, venus plus tard, ont compris d'une façon instinctive le rôle d'une « voie empierrée », *kövesút*, que les leurs n'auraient pas été capables de tracer [7]. On trouve une cité importante dans l'angle du côté de la bourgade d'Orăştie [8]. Dans la région du Sud-Ouest de la Transylvanie aussi, sur les bords de la rivière du Streiu, jusqu'au fond vers le Sud, dans la montagne, là

[1] De même pour Van den Gheyn, ouvr. cité, Droubéta est une Forêt, Berzovia une Boulaie.
[2] Goos, *Chronik*, p. 100.
[3] *Ibid.*, pp. 106—107.
[4] *Ibid.*, pp. 114—115.
[5] *Ibid.*
[6] *Ibid.*, p. 116.
[7] *Ibid.*, p. 117.
[8] *C. I. L.*, III, 1415—1416; *Arch.-ep. Mitth.*, XIII, p. 194, n° 14.

où il y a aujourd'hui les villages de Sf.-Gheorghe et de Săcel, on a trouvé des inscriptions [1].

En ce qui concerne l'œuvre d'expansion vers l'Est, il y a eu un veritable *Drang nach Osten* romain, et ceci *de soi-même, sans aucun plan officiel* [2].

Sur ce sujet, le catalogue rédigé, il y a plus d'un demi-siècle, par le zélé chercheur saxon de Transylvanie Goos montre que dans presque tous les villages de là-bas il y a des sarcophages romains, des pierres de construction et parfois les grandes tuiles des légions, des traces de voies militaires, des monnaies de tous les empereurs pendant un siècle et demi et souvent de simples établissements, dont certains ont un caractère nettement populaire.

La carte de Castorius [3], qui, s'il faut la nommer d'après son propriétaire, est celle de Conrad Celtes, qui n'a fait que la transmettre à Peutinger, montre bien son époque par la présentation sarmatique du Nord, avec les *solitudines Sarmatarum*, avec les Sarmates *lupiones*, c'est-à-dire *lugiones*, et les Sarmates *amaxobii* (circulant sur des chars) et avec une quatrième espèce, non identifiable, de Sarmates.

Cette carte ne présente pas cependant d'intérêt seulement pour la nouvelle implantation impériale en Dacie, mais aussi pour tout ce qu'elle nous fait voir au-delà du Danube, dans un monde lié indissolublement, en dépit des formations militaires et politiques, à la création dace. Tout le Sud du Danube paraît avoir été très peuplé, de Viminacium vers l'Est, à Punicum, le vicus Cuppe, Novae (« ad Novas »), Cicropulae (« ad Scropulas », « les Fossés »), avec l'important point de Taliatae (« Roc pourfendu »), et, à côté de localités dont

[1] *Ibid.*, IX, pp. 238—239. Cf. aussi le nom de Turdaş pour un village; ce nom doit avoir eu aussi un sens en langue dace.

[2] Pour la lecture de Torma, *Trans vallum*, dans une inscription, qui ne peut pas être admise, voy. Jung, *Päs„e*, p. 8, note 3.

[3] Consultez l'édition française, *La table de Peutinger*, nouvelle édition, par Ernest Desjardins, Paris, 1888. Pour la date, éd. Müller, p. XXIX et suiv. Différences en ce qui concerne la date, *ibid.*, p. XXXII, note 1.

le sens est impénétrable, d'autres, comme Nemora, Aquae, Vorticum («le Vertige»), Malus («ad malum», «La Falaise»), Ratiaria («centre des barques»), «Remelodia», Almus, «Pomodiana» (Commodiana), «Camistro», Augusta, «Pedoniana», Oescus («Escus»), Securisca, Novae, Priscae, Transmarisca, Nigriana, Tegulicium («fabrique de tuiles»), Durostorum, d'où se détache la voie vers Marcianopolis, alors que d'autres vers le Sud partaient de Ratiaria, Almus, Oescus, Securisca. Plus loin vers l'Est il y a aussi des *davae* (Sagedava, Sucidava), jusqu'aux anciens centres de Carsium, Béroé, Troesmis, Arubium, Noviodunum, Salsovia, Histriopolis et jusqu'à Tomis, puissamment marquée sur la carte au Sud. Des Pitigètes, des «Bagae» (des Daces), des «Venevi» (des Vénètes) se trouvent vers le Nord, du côté des Roxolans. Toute la série des villes du Pont, avec Kallatis également, se conserve sur cette carte qui, faite pour les voyageurs, présente surtout des routes.

6. LES ROUTES

Au Nord du Danube, il y a, sur la ligne de Lederata, les localités de Ptolémée: «Apo fl.», fixée sur la rive droite, n'est que *Ad pontem fluminis* ou *Apud flumen*, puis: Arcidava, Centum Putea, Bersovia, Azizis («Ahihis»), Caput Bubali, — Tibiscum apparaissant comme un gué de route.

Sur une autre ligne dace, de Tierna on va à Ad Mediam (le nom de Media s'étant conservé, dans la Mehadia actuelle, intact), à Praetorium, mais aussi à «ad Pannonios», en rapport avec une garnison de Pannoniens, à «Gaganis», à «Mascharuscum», pour atteindre ensuite Tibiscum.

Sur une troisième ligne, en partant de Drubétis: Amutrium (c'est-à-dire Ad Mutrium, le Motrul actuel), Pelendava («Pelendova»), Castra Nova («Castris Novis»), qui, cependant, peut tirer son origine seulement de Constantin-le-Grand, Romula, Acidava et Rusidava, jusqu'au Pont de l'Olt *(Ponte Aluti)*, ligne qui continue, sans s'infléchir vers le Nord, par Burridava, Castra Trajana, qui représenteraient un point de départ vers la montagne, Arutela (donc Ad

Rutelam, Rutela), Praetorium, Pons vetus (« Ponte vetere »), le défilé des Carpathes: Stenarum (d'après le grec στενὰ). Cedonia, Acidava, Apulum.

Une cinquième ligne part de Tibiscum à Agnavie (Ad Gnavie) (?), à Pons Augusti (il s'agit encore de Trajan; sur la rivière du Mureș), et à Sarmizégétousa (qui est présentée avec deux tours, de même que toutes les autres cités daces, alors que Tomis en a trois).

Comme sixième route apparaît celle qui part d'Ad Aquas, marquée sous la forme d'un édifice entier, comme Scupi, et va à Petrae (« Petris »), à Germisara, Blandiana et Apulum (de la grandeur de Sarmizégétousa), à Brucla, où se jette une rivière qui part, au-delà des Sarmates, des « Alpes Bastarnes », voisins des Pétoporains (de Pétopara; écrit « Bacpetoporiani », avec la rivière d'« Agalingus »), à Salinae, Patavissa, Napoca (grande comme Sarmizégétousa et Apulum), au-delà desquels il y a Optatiana, Largiana, Cersia (« Cersie ») et Porolissum (marqué de la même façon que Napoca).

Cette carte du IV-e siècle, — ainsi que l'indiquent les changements phonétiques d'une langue qui est presque romane, — montre donc aussi la préoccupation de l'Empire pour la Dacie, suggestive pour les buts de cet État constantinien, la Dacie étant présentée d'après les souvenirs d'un passé dont les éléments sont indiqués comme actuels. Elle peut servir pour éclaircir, ainsi qu'on le verra, la question du prétendu abandon de la Dacie. Le long d'une autre voie, dans l'Olténie, nous trouvons cette Amutria qui doit être donc coupée en deux, comme Aponte, à côté des anciennes *davae:* Aci-dava, Rusi-dava, Burri-dava, Pelen-dava et une localité Apula, en rapport avec Apulum; les Romains ont ajouté Castra Nova, Ponte (encore la transformation romane) Aluti, un Praetorium, Ponte Vetere, Praetorium devenu Praetoris, et, après ce défilé présenté à la grecque, Stenarum, Cedonia, qui a un son grec.

Sur une autre ligne, vers Porolissum, avec la même indication de direction, Ad Mediam, à côté de Ad Pannonios et Ad Aquas, et Agnuavis (on constate la coutume de nommer

avec l'inclusion de la préposition de direction, qui donnera aussi en grec des formes comme Stalimene pour Lemnos et εἰς τὴν πόλιν, Stamboul, pour Constantinople), des créations romaines, Ponte Augusti, Blandiana, Salinae, Largiana, Optiana. Du fonds dace proviennent aussi « Cersie », Potaïssa, Porolissum et Napoca, Brucla, Germisara et Tibiscum, qui est en même temps grécisée et romanisée dans la forme Tivisco[1].

Trajan, qui a ouvert des routes partout, — une importante artère de communication en Italie Méridionale conserve son nom, — avait tracé surtout la grande voie qui va de Tibiscum [2], qu'on a identifiée avec la ville de Căvăran, jusqu'au point le plus éloigné au Nord-Ouest de la Transylvanie, Porolissum (Moïgrad). Parallèlement il y avait la voie sur la rive de l'Olt, à laquelle se reliaient des routes venant d'autres vallées : de la vallée des Târnaves, qui passe par le défilé d'Oituz, — où on a trouvé un casque en fer et d'autres éléments d'armure [3], — vers le Séreth, et celle qui se dirige vers la bourgade de Vinț. La rivière du Murăș avait sa voie, de même que celle du Someș [4]. Aujourd'hui encore, on observe le raccord qui, par-dessus la montagne Vârful-lui-Petru, faisait passer de la vallée du Murăș dans le Banat [5].

La liaison avec la Transylvanie se faisait seulement par une autre route que celle qui avait donné aux préhistoriques leur établissement de Tinosul. On passait le long du cours sinueux du Teleajen, où on a trouvé des briques des légions I, V et XI [6]. Entre Telesinum, localité romaine [7], Telesinus, nom souvent rencontré dans Martial, et celui de cette rivière, bordée par les *castra* romains du Teleajen, il y a au moins une coïncidence curieuse. A l'époque de Marc-Aurèle sont fixées là, ainsi que le montrent les tuiles, les

[1] Voy. pour le camp de Arcidava (Văradia), Gr. Florescu, dans *Istros*, I.
[2] Jung, *Rom. Landschaften*, p. 336.
[3] Goos, *Chronik*, p. 135.
[4] Voy. aussi *ibid.*, pp. 129—130.
[5] *Ibid.*, p. 127.
[6] Tocilescu, *Monumentele*, p. 344; le même, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, pp. 14—15. Des tuiles à Drajna, dans l'*An. Inst. de Studii clasice*, I, p. 61; Bărcăcilă, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1934.
[7] Voy. Velleius Paterculus, II, XXVII.

légions I Italica, XI Claudia, V Macedonica et une cohorte d'Asiatiques de Commagène. C'est de là, du reste, qu'en obliquant à droite, on allait, par le défilé du Buzău [1], dans le pays des Szekler, du côté de Sf. Gheorghe. Une *via trajana et aurelia*, avec un *curator*, apparaît, de fait, aussi dans les inscriptions [2].

On passait également les Carpathes par le défilé de Bran, dans la vallée de la Prahova. On en a pour preuve l'inscription du camp de Jidova (ce qui signifie, de même que « grădiște », « la cité ancienne » [3], *Jid* étant le « Juif » et les Juifs, d'après la Bible, les plus anciens habitants de n'importe quel pays) du côté de la ville actuelle de Câmpulung. Il faut admettre aussi une communication par les sources de la vallée de l'Argeș, entre l'affluent de l'Argeș qui est le Topolog et le passage étroit de Sălătruc [4]. De l'autre côté de la rivière de l'Olt, à Bivolărie, près du couvent de Cozia, on a trouvé le camp de la cohorte I des Hispanes, avec une inscription dédiée à Adrien et des monnaies qui vont jusqu'à Septime Sévère [5]. On a signalé aussi la possibilité d'une route allant du village de Răcari, par les villages de Măgherești, Săcel et Bumbești, jusqu'au défilé de la rivière du Jiiu, à Vulcan [6]. Comme, dans les mines de Baia-de-Aramă, on a trouvé des traces romaines [7], il faut admettre en tout cas des rapports de ce côté aussi avec la Transylvanie et le Banat.

En Moldavie un camp a été trouvé à Brețc, autre défilé important, souvent traversé par les pâtres mocans de Transylvanie. Là il y avait des soldats ibériques. Pour d'autres

[1] Jung, *Pässe*, p. 7.

[2] *C.I.L.*, III, 1456.

[3] Voy. Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, pp. 14—15, n° IX, 30. Van de Weerde fixait cette route du village de Flămânda à la ville de Brașov, en passant par Rușii-de-Vede, Pitești, Câmpulung, Bran.

[4] Goos, dans le *Programm* cité, p. 42. Voy. aussi un travail récent de M. J. Conea, *Țara Loviștei*.

[5] *Arch-ep. Mitt.*, XIV, p. 14, n° 24.

[6] Gr. Florescu, *Castrul roman de la Răcari-Dolj* (Mémoire I des Publications de l'Institut d'Archéologie Olténienne), Craiova, 1931, p. 4.

[7] Jung, *Pässe*, p. 8, note 4.

défilés moldaves, il y a un second camp près de la ville de Dej, à Căşeiu, où il y avait des Bretons [1].

En rapport avec cette pénétration des Carpathes, vers l'Est, on a découvert des établissements romains près de la ville transylvaine de Gherla [2], d'où part aussi une chaussée dans la même direction orientale [3]. Il faut remarquer que dans le voisinage il y avait les mines d'argent de Rodna, qui ne pouvaient pas être négligées, non plus que celles de la bourgade moldave voisine Baia, située de l'autre côté des Carpathes.

Des voies d'eau, surtout la plus ancienne et la plus importante, celle du Murăş en Transylvanie, la voie plus nouvelle de l'Olt, ont dû être très souvent employées, ainsi que nous le prouvent les collèges composés en même temps de capitalistes et de mariniers. Il est certain qu'ici comme en Espagne les anciens *monoxyles*, les barques, avaient été remplacés par des embarcations plus solides [4]. Au village de Hinoc, près d'Ostrov, une *mater castrorum* est honorée par une pierre que posent les mariniers de tout le Danube *(nautae universi Danuvii)* [5].

Pârvan a souligné la richesse et l'étendue des voies de communication en Dacie et a rapporté cette fondation routière à un système parallèle établi par Trajan sur le Rhin. Et il dit: « sur cet échafaudage s'est élevé ensuite l'édifice grandiose de la romanisation de la Dacie » [6].

[1] Jung, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 11, note 5; Em. Panaitescu, dans le *Bulletin de la section hist. de l'Ac. Roum.*, XV, pp. 76—77.

[2] Ornstein, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 168 et suiv.

[3] Neigebaur, *loc. cit.*, p. 232; Torma, dans *l'Anuariul Museului Ardelean*, I; dans les *Arch. Közlemények*, V (1865), p. 13; VI (1866), pp. 146—147.

[4] Strabon, III, II, 3.

[5] Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 2.

[6] *Câteva cuvinte*, p. 22. Otto Hirschfeld aussi croyait que la région au-delà de l'Olt n'a pas pu rester non occupée; *Sitzungsberichte* de Vienne, 1874, p. 375. — Pour des vallums, tous d'origine douteuse, voy. Schuchardt, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Alterthum*, V (1900), et plus loin; cf. Domaszewski, *Die Beneficiarposten und das röm. Strassennetz*, dans la *Westdeutsche Zeitschrift*, XI; Christescu, ouvr. cité, p. 98 et suiv.

[6] *Ibid.*, p. 58 et suiv. Un *curator* de la « voie trajane », *Eph. epigr.*, IV, p. 76, n° 200.

Les routes qui existaient vers 300 étaient donc, ainsi qu'on l'a vu, celles qui partaient de Tierna et de Lederata tout droit vers Tibiscum, d'où commençait la ligne oblique vers Sarmizégétousa. De ce centre, une autre route se dirige vers la rivière du Mureș, et de là on va, le long de ses rives, jusqu'à Apulum, d'où une autre ligne descend vers la Tour Rouge, alors que la voie principale s'élève vers Apulum et plus loin, jusqu'à l'endroit d'où l'on part vers Porolissum, d'un côté étant Largiana, et de l'autre les « Anartes ».

Ces routes apparaissent donc rares, comparées à celles qui traversent la Scythie Mineure, la Syrie, la Mésopotamie et surtout l'Afrique du Nord. Et, alors, une question se pose : *les luttes de Constantin-le-Grand et de ses fils contre les Sarmates n'ont-elles pas obligé à créer d'autres routes passagères, et les grandes routes de Trajan n'ont-elles pas été abandonnées à cette époque* ?

Toute une vie populaire, de soldats ayant fini leur service, de parents de la main gauche, d'intrus venus des régions romanisées de la rive droite, se développe autour.

L'archéologie ajoute elle aussi ses découvertes au résultat de l'examen des sources écrites. *On a pu établir plus de trente « vici » romains pour la seule région du district de Romanați, du côté du Danube olténien, le long de trois artères de communication*, près des anciens foyers de Romula, de Sucidava et cinq autres dont on n'a pas pu fixer les noms anciens [1].

Dans toute la région de la plaine olténienne, on rencontre de pareilles ruines, à partir d'Acidava, Ruidava, Pons Alute, Buridava, Castra Trajani, Arutela, Praetorium, Pons Vetus, Caput Stenarum (« commencement du défilé »), Slăveni, — que Tocilescu a identifié avec Enoșești, Drăgășani, Ioneștii Govorei, Slăviteștii-Boroneasa, Gura Văii, Bivolari, Racovița-Copăceni, Câineni, Islaz et Boița [2]. Deux séries de fortifications défendaient le territoire organisé militairement [3]. Au village de Roaba, Tocilescu a trouvé les Castra Nova,

[1] M. Tudor, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1933, p. 78. Une inscription à Rusănești, Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, III, p. 40.

[2] *Fouilles*, p. 120.

[3] *Ibid.*, pp. 123—124.

et Malva était pour lui la localité actuelle de Celeiu [1]. On a signalé aussi des points d'appui au-delà de l'Olt, à Poienari, à Negru-Vodă, à Ciolan (dans le district de Buzău) [2], à Porcești (dans le district d'Ilfov), à Ciumați et Rădăcinești. Tocilescu aussi avait découvert des points de départ sur la rive danubienne elle-même, à Droubéta, à Zimnicea, à Rusciuc (Sexanta Prista), à Călărași et à l'ancienne Dinogetia, à l'embouchure du Séreth [3].

Toute une série de *numeri burgariorum et veredariorum* avait soin des voies romaines [4]. C'était des artisans de Pannonie, dont le travail fut protégé par le rideau des cavaliers maures [5] et des archers de Syrie [6]. Grâce à cette bonne garde des chaussées, les barbares représentaient, ainsi qu'en Scythie Mineure, seulement de petits groupes de brigands *(latrunculi)*, constatés dans les inscriptions, mais méprisés [7].

De même qu'en Gaule la colonisation suit seulement certaines lignes, comme la Provence (Provincia) et les rives du Rhin [8], il a dû en être ainsi en Dacie aussi, le long de l'Olt, et tout droit vers le Nord, coupant les cours d'eau de la Transylvanie.

Pendant tout ce temps, au-delà du Danube [9], la séparation n'étant qu'administrative, une nouvelle vie fleurit, l'unité romaine ayant créé la prospérité, au milieu de la sécurité qu'elle pouvait donner.

Dans toutes ces grandes oeuvres accomplies avec rapidité, on voit ce que Strabon, un si bon citoyen de Rome, malgré son origine grecque, appelle la *πολυτελεία* romaine [10].

[1] Description dans les *Monumentele*, p. 233 et suiv.
[2] Van den Weerde, ouvr. cité, p. 370 (d'après Tocilescu et Kiepert).
[3] Tocilescu, *Fouilles*, pp. 126—127.
[4] *Ibid.*, pp. 129—130.
[5] *Ibid.*, pp. 130—131.
[6] *Ibid.*, pp. 135. Cf. *ibid.*, p. 282 et p. 283, note 5.
[7] *Ibid.*, pp. 133—134.
[8] Jullian, ouvr. cité, V, p. 12.
[9] Pour Viminacium, Premerstein, dans les *Jahreshefte de Vienne*, I (1898), p. 146 et suiv. (aussi d'après Fr. Marx, dans le *Rhein. Mus., N. F.*, XLVII, p. 157 et suiv.). Une inscription dans les *Jahreshefte* cités, VI (1903), Suppl., c. 13 et suiv.
[10] VIII, v, 7.

Constantin-le-Grand se moquait de Trajan, dont l'oeuvre de constructeur surgissait sans cesse sur son chemin de restaurateur, l'intitulant « herbe pariétaire » [1]. Oescus est devenue ainsi une colonie Ulpia [2], où on trouve un *decurio coloniae* [3], alors qu'à Ratiaria [4], sa voisine, les cannabes des soldats sont de création *aelia*.

On a trouvé une belle pierre portant plusieurs noms de soldats et la représentation de l'un d'entre eux en grande tenue, prêt à combattre, sur l'emplacement de cette ancienne cité d'*Almus*, dont le nom est conservé, du reste, dans le Lom d'aujourd'hui, Lom-Palanka [5] («la fortification du Lom»).

Plus bas, sur le Danube, *Durostorum*, dont on a conservé peu d'inscriptions, — l'une, curieuse, mentionnant les armes de celui auquel elle est consacrée —, continuait à être le point d'appui des légions jusque très tard pendant le III-e siècle [6].

A l'autre bout de la chaîne de ces fortifications, qui, là surtout, conservaient leur ancien rôle défensif, *Troesmis* est entrée dans une nouvelle période. « Je me représente », écrit un archéologue français, « le municipe de Troesmis à la fin du second siècle comme une ville très importante, au Nord, au Sud et à l'Est de ces deux camps d'hiver, transformés en véritables citadelles et dominant à pic le cours du Danube »[7].

---

[1] Anonyme, dans les *Fragm. Hist. gr.*, IV, p. 199, n° 15, 2: *βοτάνην τοίχου*.

[2] Tocilescu, *Monumentele*, p. 34. Décrite, *ibid.*, p. 245 et suiv. Pour Ratiaria et Oescus, Paribeni, ouvr. cité, I, p. 336.

[3] Kalinka, ouvr., cité, c. 314. Aussi la forme *enfelix*. — Pour Horreum Margi, Tocilescu, *Monumentele*, p. 5.

[4] Kalinka, ouvr. cité, c. 308, n° 393.

[5] *Ibid.*, c. 300, n° 423.

[6] Inscription citée: « scutu, spata, pucellares accito tectas Imp. d. n. Max. Aug. et Max. Caes. cos. » à Silistrie; *Sbornik* bulgare, XVII (1901), p. 770; *Rev. Arch.*, XVI (1902), p. 366, n° 132. Voy. aussi le numéro suivant. Pour Durostorum, Popa Lisseanu, *Incercare de monografie asupra cetăţii Drâstorul-Silistra*, Bucarest, 1903; Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, 1882, p. 3; Pârvan, *Municipium Aurelium Durostorum*, dans la *Riv. di filologia e istruzione classica*, Turin, 1924; Van der Weerde, *Trois légions romaines du Bas-Danube*.

[7] Desjardins, *Rev. Arch.*, XVII (1868), p. 259. On a trouvé aussi un aqueduc. Ambroise Baudry avait établi, dès 1865, le plan de la forteresse du Sud; *ibid.*

Il y avait là un *pontifex*, un *aedilis*, un *quaestor* [1], un collège de dendrophores, bateliers, dont la patronne, la « mère », était une Romano-Grecque du nom de Marcia Basilissa, et on y célébrait le culte du dieu oriental Jupiter Dolichénus (c. 169—170).

Là, à Troesmis, sous Adrien, apparaissent des inscriptions, mais elles viennent des habitants des cannabes, reliés à la légion V Macedonica [2]. Avec leur *magister* et leur édile, ils ont la qualité de *cives romani* [3]. Sous l'empereur Philippe il y a un municipe [4], avec un *ordo Troesmensium* [5], des décurions et des questeurs [6].

A l'autre bout de la région scythe consolidée, parmi des sources et des arbres, sur un point élevé qui surveille plus d'une route, s'élève le monument de victoire du « *Trophée de Trajan* ». A côté, dès le commencement, vers 166 déjà, il y avait un simple *vicus*, avec la population mêlée [7] habituelle, mais qui s'était transformé bientôt en une ville, avec ses *magistri*, ses décurions, son questeur, bien que la dignité d'un municipe ne lui eût été donnée qu'en même temps qu'aux soldats de Durostorum [8]. Cette promotion aurait été dûe au gouverneur Ovinius Tertullus [9]. La population grecque ne manque pas, portant de beaux noms caractéristiques, mais bientôt l'œuvre de romanisation se trouva accomplie [10].

Ce n'est qu'ici, à Tropaeum [11], qu'on peut voir l'image même de la ville romaine de ces régions, bien qu'un tiers

---

[1] Des inscriptions chez Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, VI, pp. 39 et suiv. (latines, par des soldats), 46, n° 94.

[2] *C.I.L.*, III, 6166.

[3] *Ibid.*, 6167.

[4] *Ibid.*, 6183.

[5] *Ibid.*, 6172.

[6] *Ibid.*, 6199.

[7] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 12.

[8] Ici aussi un vétéran de l'endroit à Siscia; *ibid.*, p. 15-16.

[9] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 43 et suiv.

[10] *Ibid.*, p. 37 (d'après *C.I.L.*, 14214^5).

[11] Cf. Tropaeum Alpium en Rhétie, avec la liste de tous les peuples vaincus. Voy. aussi Pick, *Arch.-ep. Mitt.*, XV, p. 18 et suiv.

seulement ait été exhumé. Des rues étroites, pavées de grandes pierres rondes, des murs gris sans enduit, des temples, défilant leurs colonnes aux carrefours, des dépôts de provisions pour les soldats qui faisaient la garde sur la hauteur, d'une belle forme arrondie, recouverte de pierres sculptées, du haut de laquelle on peut embrasser du regard l'horizon. On peut supposer l'existence de bains et d'un amphithéâtre.

A l'extrémité occidentale de cette ceinture de défense, Sarmizégétousa, romanisée, conservait son ancienne physionomie de village dace. De même, aussi la capitale actuelle de la Roumanie, Bucarest, se présente au fond comme un groupement d'anciens villages, malgré ce qu'on a ajouté ensuite d'après des modèles occidentaux et russo-français à la façon des créations abstraites, géométriques que le duc de Richelieu et le général Langeron ont créées à Odessa au temps du Tzar Alexandre I-er et qui ont été imitées le long du Danube roumain, après la paix d'Andrinople (1829), qui a rendu cette rive à la principauté valaque, de Brăila à Severin. Dans cette ancienne capitale de Décébale, près de la place des spectacles et près du temple, les petites maisons ont dû être en torchis et les pauvres habitations de bois des paysans rappelaient le passé [1]. L'ancienne vie barbare avait dû laisser subsister aussi des places de marché, comme ce *Forum hordiarium* (« place de l'orge »), qu'on trouve à Cologne [2].

Entre tous ces éléments d'une chaîne de fortifications qui durera longtemps, il y a un rapport étroit et une intercirculation très active. Ainsi, un Julius Capito a des rapports de patron avec la colonie Ulpia d'Oescus, qui lui élève une statue *(ab ordine col. ulp. Oesc.)*, et d'autres rapports avec Ulpia Poetovio, dans l'Occident lointain, en même temps

[1] De même, il est « probable qu'une ville gauloise était plus barbare d'aspect que celle de Timgad, bâtie de toutes pièces, sur un plan nouveau, ou de Pompéi, si vieille et si policée »; Jullian, ouvr. cité, V, p. 61—62.

[2] *C.I.L.*, XIII, 10015, 108. Voy. aussi Jules Michel, *Les travaux de défense des Romains dans la Dobrudcha.* Pour les monuments de la Dobrogea à cette époque, aussi C. Moïsil, dans *Bul. Com. Hist.*, III (1910), pp. 41 et suiv., 95 (les inscriptions).

aussi avec Ulpia Ratiaria, avec Sarmizégétousa, avec Romula, et il est aussi conseiller des Tomitains [1].

Jusqu'à la construction du Pont de Constantin-le-Grand le gué de l'embouchure de la Ialomița, à Piua Petrei, sur la rive gauche, correspondant à Hârșova, sur la rive de la Dobrogea, a toujours été employé: des fouilles sur les deux rives pourraient le prouver. Près du village de Reca-Piétrosani il y avait une autre tête de pont [2].

[1] Julio Capitoni, conductori portorii publici (?) Illyrici et ripae Thraciae, omnibus honoribus ab ordine municipii Flavii Sirmiatium honorato et sententiae dicundae, item sacerdotalibus ab ordine coloniae Ulpiae Oescensium et statua aere collato, decretis jam pridem ab eodem ordine ornamentis Ilviralibus, item decurionalibus ornamentis honorato ab ordinibus coloniarum Ulpiae Paetovionensis ex Pannonia Superiore, Ulpiae Ratiariae ex Moesia Superiore, Trajanae Sarmizegethusensium ex Dacia Superiore, item Ilviralibus ab ordine municipii Romulensium, buleutae civitatis ponticae Tomitanorum, patrono Aug. col. Ulp. Oesc.; *C.I.L.*, III, 753, 7249; Dessau, ouvr. cité, I, 322—323, n° 1465. Cf. aussi Tocilescu, *Monumentele*, pp. 89—90.

[2] Voy. Christescu, *Viața ec. a Daciei romane*, p. 97, note 2.

CHAPITRE IV

CARACTÈRE MATÉRIEL ET MORAL DE LA PROVINCE DE DACIE

La Dacie représente cependant quelque chose qui manque aux établissements plus anciens, de caractère purement militaire, de la rive droite, et qui ne souffre pas un rapprochement, avec la simple fortification ou la création de cités, comme celle de Pizos [1], dans les Balcans de Thrace, qui est un centre d'influence grecque, ni avec ce qu'avaient été depuis longtemps les cités parsemées sur toute l'étendue de la rive du Pont et qui forment une autre unité, de même que la Dalmatie était et est restée jusqu'au moyen-âge le groupe unitaire des cités illyro-grecques de cette côté. En Dacie on a eu en vue dès le commencement une nécessité économique qui était servie par tous les moyens de l'État, en même temps que les nécessités d'ordre militaire, parce qu'il n'y avait pas, comme sur le Danube ou sur le Rhin, une défense naturelle; il fallait donc multiplier les stations de soldats de toutes catégories qui, jusque là, avaient été moins nombreux sur la rive opposée.

Cette œuvre correspond à un état d'esprit du gouvernement romain, qui n'existait pas avant Domitien, et c'est de là que provient la diffusion des documents d'une vie créée et constatée par l'Empire, représentant la consolidation d'un fouillis de villages daces dispersés, jusqu'aux derniers recoins de la province, et ces créations sont étroitement liées entre elles par l'ordre que Trajan a introduit partout.

Mais par dessus cette conception dace, qui influence profondément tout ce qui est aux alentours, qui transforme

[1] Dont il a été déjà question.

une ancienne organisation plus faible, les besoins de la vie économique, qui ne peuvent pas s'arrêter aux frontières tracées pour les légions, les *alae* et les cohortes auxiliaires, *réclament qu'une autre carte se crée d'elle-même pour une autre réalité organique*, vivifiée par une population que les derniers événements avaient excitée et avaient rendue particulièrement vivante et entreprenante et qui s'élève au dessus de ce qu'elle a créé jusqu'alors.

Bien que du côté de l'Adriatique il ait existé un autre système de douanes, cette création ne se détache pas complètement de ses rapports avec la Moesie Supérieure, d'où on peut suivre le cours du Danube vers l'Occident; elle conserve des rapports étroits avec les anciennes provinces de la Pannonie, du Norique, de la Vindélicie et de la Rhétie, auxquelles elle ressemble autant par la population que par les nécessités. Et c'est par ces provinces voisines que le système dace se relie, par-dessus Aquilée, à l'Italie. Ce système de douanes le met en rapport avec l'Illyricum, les marchands circulant du Sud au Nord et du Nord au Sud, et avec les régions occidentales; la Transylvanie a toujours conservé ces rapports dans toutes ses formes et même sous la domination hongroise. Mais l'ancienne « Ripa Thraciae », l'ancien « mal » (en roumain; cf. Malva), forme maintenant une seule unité avec cette rive droite pleine d'élan et qui, par tant de voies, est réunie à la citadelle transylvaine. Le long du fleuve, — la marge hellénique du Pont restant comme but de commerce, mais représentant un monde tout à fait différent, bien que l'influence latine soit de plus en plus forte, — cette unité danubienne, qui dure encore au point de vue de la population et des relations de commerce, va jusqu'en Scythie Mineure, qui, sur cette rive droite de la Dobrogea, n'est pas, de fait, une « Scythie ». Toute la plaine valaque, remplie de souvenirs romains et dominée par les garnisons de tous les défilés, dépend de cette formation naturelle, et il en est de même des vallées profondes, défendues par les mêmes gardes romaines, qui formeront une Moldavie. Les puissantes garnisons trouvées tout récemment

à Tyras par M. Paul Nicorescu [1], montrent combien cette unité allait loin vers l'Est.

Les détails de cette vie à plusieurs degrés ne nous ont pas été conservés suffisamment par les inscriptions, dans une langue artificielle, imposée dès Auguste, qui est devenue un instrument de romanisation, employé par des artisans d'une technique uniforme, qui ne permet pas une vraie vision des réalités. Dans ce monde romanisé, on ne peut pas découvrir, comme dans la Scythie Mineure, des éléments psychologiques caractérisant cet élan humain vers un idéal plus élevé. Dans ces régions, les noms seuls doivent suffire, avec la mention des dieux qu'on invoque, alors qu'en Tunisie, par exemple, on dit, parlant d'un vieillard de quatre-vingt deux ans: « le pauvret aurait pu vivre presque cent ans » [2], et que, si souvent, dans la Dalmatie profondément romanisée et d'un développement supérieur, on trouve des morceaux de littérature.

Néanmoins, ça et là, en dehors des formules habituelles d'adoration des dieux empereurs et de leurs familles, de reconnaissance envers les dignitaires, de mentions affecttueuses de ceux dont la vie est finie, quelques étincelles de sentiment brillent. Ainsi avec la bague en argent sur laquelle est sculpté: *Utere felix* [3]. Sur une fibule on lit ceci: *Juliane, vivas* [4]. Tel pauvre habitant de ces régions transformait une monnaie d'airain en boucle d'oreilles et y faisait înscrire en pointillé son nom: *Fronto, Paulini filius* [5].

Mais en Dacie, on cherche avant tout le gain.

Un archéologue hongrois, M. Király [6], a fixé huit régions pour l'exploitation de l'or. Il est certain que l'exploitation était routinière, abandonnée plutôt aux esclaves, mais la légende des quatre couronnés, sur laquelle nous

[1] *Mem. Ac. Rom.*, 1936.
[2] Cagnat, *Nouvelles explorations*, p. 75.
[3] Goos, *Chronik*, p. 110.
[4] *Ibid.*, pp. 117—118.
[5] *Archiv für siebenbürgische Landeskunde, N. F.*, XII, p. 174.
[6] Cité par M. B. Christescu, *Viaţa economică a Daciei romane*, 1929, p. 11; cf. *ibid.*, p. 11 et suiv.

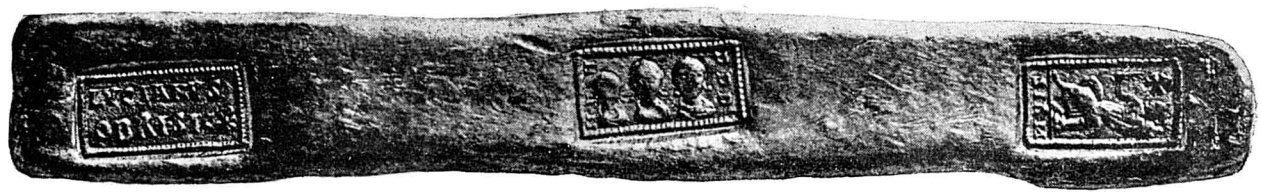


Fig. 32. — Barre de plomb de Dacie.
Arch.-epigr. Mitt., XI—II, table 2.

reviendrons, montre que, pour le travail des mines, les Romains avaient aussi des ingénieurs qu'on appelait les *philosophi* [1]. On admet que ceux qu'on intitule *leguli* étaient de « petits fermiers » de ces mines, alors qu'il est évident qu'il ne s'agit que de ceux qui recueillaient l'or dans le sable des rivières, bien que pas par le mode si inférieur des paysans et des Tziganes de plus tard, car ils sont organisés en collèges [2].

Le grand souci du gouvernement de la Dacie, malgré l'ancienne exploitation de la Dalmatie[3], fut, après que la recherche du métal en Italie même eût été défendue [4] et la production d'Espagne diminuée [5], l'exploitation des mines d'or, pour lesquelles il y avait un *procurator aurariarum dacicarum* [6]. Elle se faisait depuis longtemps en régie. La règlementation était précise et c'était la même pour toutes les provinces [7]. On a trouvé aussi celui qui recueillait l'or lustral [8]. La production d'or partait en barres scellées, prêtes à être expédiées, ainsi qu'on le faisait aussi pour le plomb [9]. A côté des montagnes

[1] *Ibid.*, pp. 21, 24, 27, d'après Rostovtsev, *Geschichte der Staatspacht*, et Hirschfeld, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*, 1905.

[2] Jung, *Römer u. Romanen*, p. 35. Riche documentation chez M. G. Cantacuzène, *Un papyrus latin relatif à la défense du Bas-Danube*, dans la *Rev. hist. du Sud-Est européen*, 1926, p. 52 et suiv. Cf. Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1879, cité par M. Christescu, p. 47, note 3.

[3] Voy. Tomaschek, ouvr. cité, I, p. 24.

[4] Voy Maurice Besnier, dans la *Rev. Arch.*, X (1919), p. 31 et suiv.

[5] Domaszewski, *Gesch. d. röm. Kaiser*, II, p. 179.

[6] Cf. Jung, *Fasten*, p. 158 et suiv. — Un *metallicus* à Salone, *C.I.L.*, III, 2575. A Chypre aussi un « préfet des métaux »; Galène, *De antidotis*, ch. II. En Pannonie et en Dalmatie, qui formaient un seul groupe sous ce rapport, le « procurator metallorum pannoniorum et dalmatiorum », un « procurator argentariarum Pannoniarum et Dalmatiarum »; *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 243; *C.I.L.*, III, 6575. Voy. aussi Otto Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, p. 369.

[7] Pour le Portugal, dans les *Journal des Savants*, 1906, p. 442 et suiv.; *Rev. Arch.*, VII (1906), p. 480 et suiv.

[8] *Aurilustralis coactor.*

[9] Cf. Domaszewski et Kerner, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XII, pp. 1 et suiv., 66 et suiv. Pour le travail des mines en général, Paribeni, ouvr. cité, I, p. 321. Aussi pour les *conductores ferrariarum*. Une inscription de Jupiter Dolichenus,

occidentales de Transylvanie, on faisait des recherches aussi sur la rive du Danube, dans les environs de la localité actuelle de Moldova Nouă[1] et, bien entendu, on passait par le tamis le sable aurifère de l'Olt.

Les Romains avaient pour les carrières de marbre le même système, dont on trouve un exemple pittoresque dans la légende, déjà mentionnée, de ces quatres martyrs couronnés. Ces carrières n'ont, du reste, pas manqué en Transylvanie, bien que, ici, où les matériaux étaient plus riches, on ne trouve pas, comme en Rhétie, un « procurateur » spécial[2]. Ces conditions ont dû exister à plus forte raison pour l'argent de Pannonie[3] et plus tard de Bosnie (comme dans la Srebrnica actuelle).

Dans les pratiques de travail populaire d'aujourd'hui dans les mines d'or de Transylvanie, on a relevé les traces du système de cette époque qui, lui-même, s'était superposé à certaines réminiscences de l'époque des Daces et des archaïques Agathyrses[4], car le système des grands « cratères » ne se rencontre pas en Dalmatie ou ailleurs[5]. C'est de là que vient la conser-

« né dans la patrie du fer », le patron; Téglás, dans *Klio*, 1909, p. 375. Discussion chez Christescu, ouvr. cité, p. 30 et suiv. — Pour les tablettes de cire de cette région (139—167); J. Ferd. Massmann, *Libellus Aurarius sive tabulae ceratae et antiquissimae et unicae romanae*, Leipzig, 1848; cf. Detlefen, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, XXIII. Voy. aussi plus loin. Cf. aussi *Rev. Arch.*, XIII (1920), p. 36 et suiv.; Paribeni, ouvr. cité, II, pp. 174—175. Voy. aussi Maurice Besnier, dans la *Rev. Arch.*, XI (1920[1]), p. 98 et suiv.

[1] Voy. Leonhard Böhm, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, IV, p. 178. Cf. Téglás, dans la *Revue des revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique*, Paris, 1901.

[2] *Procuratores marmorum novorum*, chez Cagnat, *Nouvelles explorations*, p. 104.

[3] *Argentariae pannonicae; Rev. Arch.*, VI (1903[2]), p. 481, n° 152. Cf. aussi Christescu, ouvr. cité, p. 36 et suiv.

[4] Pour les mines en général, O. Davies, *Roman mines in Europe*, Oxford, 1935. Cf. Aussi Kurt Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke im ptolemäischen und römischen Aegypten*, Leipzig, 1910. — L'idée de M. Filov que Ratiaria aurait été un centre de joailliers travaillant l'or dace et dalmate (voy. Seure, dans la *Rev. Arch.*, XIII (1921), pp. 125—126) est totalement inadmissible.

[5] En général pour les mines dans les Balcans, Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 41. Aussi un *comes metallorum per Illyricum*. — Le poète Stace parle du *dalmaticum metallum* (or).

vation en roumain des noms de tous les métaux, la *zgura* provenant des *scories* de l'époque romaine [1].

Les tablettes de cire [2] décrivent le système qu'on employait; on y prévoyait aussi le cas où il y aurait une invasion des eaux. On a trouvé un ancien travail de mines jusque dans des régions qui ont été depuis longtemps abandonnées [3].

L'organisation contenait tout un monde de fonctionnaires, de soldats, d'esclaves, d'affranchis, autour du procurateur d'Auguste: des écrivains *(tabularii)*, avec leurs auxiliaires, des caissiers payants *(dispensatores)*, des préposés aux registres *(librarii* et *subsequentes librariorum)* [4]. Ailleurs, un Grec, Thaumastus, est le *commentariensis*, le bureaucrate, auquel est confié ce travail [5]. A Brucla il y a aussi un *collegium aurariorum* [6]. On trouve trois fonctionnaires qui doivent s'occuper de la fonte de l'or et de l'argent [7]. Nous avons vu que pour le travail des mines on avait fait venir des Pirustes, que Strabon compte parmi les Pannoniens [8]. Ils venaient de la région que deux fois Martial appelle «la rigide Salone», où on trouve cependant des municipes romains charmants, dignes d'être en terre

[1] *Scauria (scoria* et *scauriari)*, chez les Grecs aussi σκώριοι (voy. Hübner, dans l'*Ephem. Epigr.*, III, p. 180). — Pour le mot *zgură* aussi Philippide, ouvr. cité., II, p. 653.

[2] Cf. le *Korrespondenzblatt* de Transylvanie, 1878, p. 344. Ces tablettes correspondent parfaitement, comme objet et comme forme populaire, aux registres des notaires italiens du moyen-âge. Voy. aussi l'étude dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, XIII, XXVII. Pour ceux de Pompéï, correspondant aussi à ces tablettes, Mommsen, dans *Hermes*, XIII.

[3] Goos, *Chronik*, p. 96. En général, voy. la *lex metalli vipascensis* (dans la péninsule ibérique); *Ephem. epigr.*, III, p. 165 et suiv.

[4] Goos, *Chronik*, p. 128.

[5] *Thaumastus Aug. commentariensis aurariarum dalmatarum;* Dessau, ouvr. cité, I, p. 339, n° 1535.

[6] *C.I.L.*, III, 941.

[7] *Triumviri aeris argenti flando feriundo;* cf. *triumviri capitales.*

[8] VII, v, 3. Que la Dalmatie ait été considérée comme produisant de l'or, ceci est prouvé par l'épigramme que Martial adresse à Macer, qui s'en va à Salone avec des félicitations pour «le colon heureux du pays aurifère»; X, LXXVIII. Aussi des «scythicae virentis auri flammae»; *ibid.*, XV. Il parle aussi de l'«auriferus Tagus»; *ibid.*, XCVI et XII–XIII. Dans le «gemmatum scythicis ut luceat ignibus aurum» (CIV, CIX) il est question encore de l'or de Transylvanie.

d'Italie, et capables d'en donner l'impression, comme le dit certain morceau d'un sentiment délicat [1].

A côté des Dalmates, avec leur chef, leur «princeps», des gens d'Aequum [2], de Prosmona [3], des esclaves venus aussi de Crète, avec des Breuques, ces spécialistes du travail des mines que sont les Pirustes se fixent non seulement à Alburnus Major, mais aussi à Immenosum majus, à Deusara (à remarquer la même finale que dans Germisara) [4], à Kavieretum, à Kartum et à Carnemum, qui a pu être identifié avec le village de Corne d'aujourd'hui, à Sklaieta et à Toveta, à Marcinium, dans le *vicus* qui porte leur nom, le *vicus Pirustarum*. C'est dans cette dernière place qu'on a rédigé les contrats sur des tablettes de cire [5], en latin et en grec; ils furent écrits par des hommes d'une culture insuffisante, n'ayant pas ce qu'on appelait l'*usus litterarum*, et qui marquaient dans la pierre la trace de leurs marteaux [6]. Ils ont travaillé jusqu'à l'année fatale de guerre, 167, lorsqu'a cessé aussi l'existence de la corporation pour les sépultures *(collegium funeraticium)*. On a trouvé le mortier qu'employaient les ouvriers et même une natte de cheveux dont on ne peut donner l'explication [7].

Des hôtes étrangers pour le travail des mines viennent aussi de Splonum. Leurs noms sont illyres: Dasius, fils d'un Verzo, Dasa Suttinis [8], Laricus, fils de Verzo, Arria Mama [9], Planius Baezis [10].

[1] *Ibid.*, XXI.

[2] Jung, ouvr. cité, pp. 89—90.

[3] *Eph. epigr.*, II, p. 312, n° 415 (avec leur «familiaricum»).

[4] Voy. *C.I.L.*, III, 1260—1269, 1271, 1272, 1275—1277.

[5] *Ibid.*, III, C. II, IV, V, VII, IX, XI, XII, XIV, XV, XVI, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV. Cf. Detlefsen, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1858, p. 89.

[6] Goos, *Chronik*, p. 123.

[7] Pour le travail des mines en général, Jung. *Rom. Landschaften*, p. 42, note 3 (voy. la riche bibliographie). Cf. le même, *Geographie*, p. 87.

[8] *C.I.L.*, III, 1262, 1263, 1269, 1271. Cf. Mommsen, *ibid.*, p. 213.

[9] Un Dassius à Salone; *ibid.*, 1938. Un Bato Dasentis en Pannonie Supérieure; *ibid.*, 4276. Là encore un Bato, un Scilus Batonis f., Breucus; *ibid.*, 4372, 4377.

[10] *Eph. epigr.*, II, p. 313, n° 418; cf. *ibid.*, n° 420. Aussi un Platino Verzonis (cf. Pleuratos); *C.I.L.*, III, 1271. Planius Baezi; *ibid.*, 1270. Plaetoria; *ibid.*,

Ils cherchent la main d'oeuvre dans la localité elle-même. Ainsi, le Dalmate Socratio Socatis engage pour le travail dans ses mines un Romain, Lucius Ulpius Valerius [1]; et d'autres aussi parmi les Romains louent leur travail par ces contrats de location [2]. Mais il ne faut pas voir dans tous ceux qui ont des noms barbares, des Daces authentiques. Ainsi ni Epicadus, ni, sur une tablette de cire, Andueia Batonis, — dont le nom est illyre, — mêlés à une affaire d'usure à Deusara, ne montrent une origine dace [3]. De même, dans un autre de ces actes, un Masimus Batonis, dont le second nom est, d'une façon caractéristique, dalmate [4]. On formait aussi des compagnies pour des affaires concernant les mines [5].

Il se forme des sociétés populaires. Une des tablettes de cire présente la liquidation d'un collège pour la sépulture, que nous avons comparé aux sociétés qu'on rencontre encore entre les ouvriers de l'Amérique-du-Nord: elle était dédiée à Jupiter Cernenus, dieu autrement inconnu, et les séances étaient tenues à la Statio Resculum, à côté d'Alburnus Major; les chefs étaient deux *magistri*, qui avaient présenté caution, et deux questeurs [6]. On a trouvé les comptes d'un repas de collège, entre Dalmates [7].

Nous avons déjà mentionné que les contrats dans ce monde spécial d'Alburnus sont rédigés en grec, telle étant la coutume de ces Dalmates [8].

1269. — Mais des Daces aussi, comme And. Titi, *ibid.*, 1272. « Bisius Scenrob. »; *ibid.*, 1266. « Domitia Cloni »; *ibid.*, 1267.

[1] *Ibid.*, p. 948.

[2] *Ibid.*, p. 949.

[3] *Ibid.*, pp. 929, 931—932. Là encore Bato Toves; *ibid.*, p. 935.

[4] *Ibid.*, pp. 937, 939. Ici une série de noms illyres, à côté de celui du « princeps » (Masurus, Anneses Andunocnetis, Liccai Epicadi Marciniesi, Epicadi Plarentis qui et Mico). Voy. aussi pages suivantes. Nous ne pouvons pas découvrir dans la notice du « notaire »: « Alexander Antipatri Secod[us] (?) Auctur segnuavi » *(Ephem. epigr.*, II, p. 467; forme définitive), ce rapprochement du parler romain que signalait Xénopol. Cf. aussi Popa Lisseanu, *Romanica*, p. 155 et suiv.

[5] *C.I.L.*, III, p. 951.

[6] *Ibid.*, p. 925.

[7] *Ibid.*, p. 953.

[8] *Ibid.*, p. 933.

Quelquefois on passe pour affaires aux cannabes de la légion voisine, où les notaires s'occupent, du reste, aussi du commerce des esclaves[1].

Par ces tablettes, on voit ce qu'était une maison dans la colonie dalmate, dans ce « vicus Pirustarum »; le bâtiment était entouré d'une petite haie *(saepibus, saepimentis)*, il y avait des portes *(claustra)* et des fenêtres: de tous côtés, des voisins *(adfines)*, et nous remarquerons que le nom du voisin a été conservé en roumain aussi: *vecin*. Ce n'est pas la façon de vivre dans l'ancienne Dalmatie, avec ses maisons de pierre, de style méditerranéen, mais l'adaptation à la façon de vivre des indigènes dans le pays des *viminacia* de bois et de verges[2].

L'Empire tirait un revenu important de ces mines, si appréciées.

D'autres revenus, ceux des terrains de pacage[3] et des mines de sel, dont on avait un soin particulier, apportaient des sommes importantes: le sel détermina un « chemin du sel » qui se maintint à travers les siècles. On affermait ces revenus qui attiraient des capitaux dont on sent l'influence de tous côtés[4]. L'exploitation du sel était faite d'après la tradition, sans ces procédés si développés qu'on rencontre en Gaule[5].

---

[1] *Ibid.*, pp. 941; 943.

[2] *Ibid.*, p. 959. Pour les tablettes de cire de Pompéï, Mommsen, dans *Hermes*, XII, p. 88 et suiv. En général, pour les tablettes, voy. Édélestand du Méril, *De l'usage des tablettes de cire*, dans la *Rev. Arch.*, II (1860), p. 191 et suiv. (celles du « Gymnase de Siebenbürgen », aussi dans l'*Arch. Anzeiger*, 1856, n° LXXXVIII), et chez Erdy, *De tabulis ceratis in Transylvania repertis*, Pest, 1856. Cf. les *Sitzungsberichte* de Vienne, XXIII (1857), pp. 636—650.

[2] *C.I.L.*, III, pp. 945, 947.

[3] Voy. *ibid.*, 1121. Cf. Christescu, ouvr. cité, pp. 76—77.

[4] C'est de là que, citant M. Rostovtsev, *The economic history of the Roman Empire*, Oxford, 1926, M. Christescu tire des conclusions sur l'existence d'une « riche bourgeoisie », qui sont un peu exagérées; ouvr. cité, pp. 50—51. Pour le fermage en général, voy. Rostovtsev, *Geschichte der Staatspacht in der römischen Kaiserzeit bis Diocletian*, dans le *Philologus*, IX (1904), Supplément.

[5] Pour lequel voy. Jullian, ouvr. cité, V, pp. 203—204. Pour le sel tiré de l'eau de mer dans les Balcans, Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 42. Pour celui de Narenta en Dalmatie de nombreux conflits ont surgi au moyen-âge

Il est probable que partout, comme en Pannonie, il y a eu des forêts de l'État, des *silvae dominicae*, avec leurs gardiens, qu'on prenait parmi des vétérans [1].

Un *conductor pascui et salinarum* montre que le régime auquel, bien plus tard, sous les princes de Valachie, ont été soumis les pâtres transhumants, a ses racines dans les anciennes institutions impériales, mais la valeur de ces pâtres pour la province n'était pas alors aussi grande qu'à l'époque moderne. A côté de ce qui appartient à l'État, les colonies peuvent avoir cependant des forêts et des terrains de pacage [2]. En Germanie, on rencontre aussi des *conductores piscatus*, donc pour les pêcheries, dans une région où se conservait le culte de l'archaïque déesse Chloudana [3].

Il est certain que la Dacie aussi a dû avoir ses *conductores*.

Il est possible qu'en Dacie, comme en Afrique, dans le célèbre *saltus burrunitanus*, étudié d'une façon magistrale par Fustel de Coulanges, des conditions agricoles spéciales aient existé, car, dans Hiéroklès, il est question de *saltus* semblables pour la Thessalie: Ionius, Buraminsius [4]. Rien ne nous est resté des *nundinae*, c'est-à-dire des foires, qui jadis rassemblaient la population près de chaque *saltus*, aux *casae* [5].

---

entre les Vénitiens et les Balcaniques. Les salines marines d'Anchiale seront la principale source de richesse, au XVI-e siècle, de Michel Cantacuzène.

[1] *C.I.L.*, III, 4219.

[2] *Eph. epigr.*, III, pp. 104—105. — Un *pecuarius*, *Arch.-epigr. Mitt.*, XVI, p. 25. Voy. *pascua et salinae* aussi dans le *Bul. Com. Mon. Hist.* pour la Transylvanie de 1929.

[3] Jung, *Geographie*, p. 116.

[4] *C.I.Gr.*, II, p. 819.

[5] On peut même se demander si le nom slavon des foires sur le Danube, *nédélia* en roumain: *nedei*, ne serait pas une transformation par analogie de ces mêmes *nundinae*, bien que *nédélia* signifie aussi dimanche; ces foires étaient entrées profondément dans la coutume populaire, aussi sous l'influence du christianisme dont vient leur nom, comme les panégyries *(panaghiur, panair)*, qu'on célébrait en même temps que le jour de fête d'un saint. On trouve aussi *vicus et nundinae; Ephem. epigr.*, II, pp. 274 et suiv., 280 (en Afrique). Pour établir de pareilles foires, il fallait demander la permission au Sénat ou, en Pannonie, de même qu'en Syrie, à l'empereur *(ibid.*, pp. 279—280). Cf. aussi, *ibid.*, III, p. 108.

Un monopole des grains n'existait pas, mais il y avait des granges de l'État qui restaient pleines, se remplissant aussi par des réquisitions, sous un *praepositus horreorum*, dont le nom a passé aussi en grec: ὀρρεοπραιποσιτία [1].

Le commerce, restant sans doute sous la protection de l'État, était lié à un régime de douanes, unitaire lui aussi, qui contenait, à partir de la Moesie Supérieure, tout le Danube jusqu'à la confluence du Dniester, de sorte qu'entre les deux rives et la Scythie Mineure elle-même il n'y avait pas plus de différence [2], et ce système avait aussi des liens avec les routes des Balcans [3]. On trouve les fermiers de cet important revenu, qui dans leur titre réunissent même l'Illyricum et « la rive de Thrace », — *conductores portorii Illyrici et ripae Thraciae* » —, employant un « *vilicus vectigalis Illyrici* » [4].

Le revenu réalisé par les fermiers, des capitalistes ayant des intérêts de plusieurs côtés, pouvait être très important.

Un grand rôle a été joué, après Julius Capito, par T. Julius Saturninus (ann. 161—168), et on consigne l'époque pendant laquelle il avait affermé les douanes de Dacie pour des années entières; il avait la même situation en Rhétie et dans le Norique [5], avec des rapports, mentionnés par l'inscription citée qu'on a trouvée à Turnu, avec Syrmium, avec Oescus, avec Poetovio, avec Ratiaria, de même qu'avec Sarmizégétousa, Romula et la lointaine Tomi.

[1] *C.I.Gr.* II, 819.

[2] Voy dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIII (1890): *Die Grenzen von Moesia Superior und der illyrische Grenzzoll* (rectification de l'opinion courante); Patsch, *Zur Verwaltung des illyrischen Zolls*, dans les *Mitteilungen des deutschen Archäologischen Instituts in Rom*, VIII (1893); Bocăneţu, *Contribuţii epigrafice relative la chestiunea financiară în Illyricum;* Christescu, ouvr. cité, p. 110 et suiv. Pour un *comes commerciorum per Illyricum*, Jung, *Geographie*, p. 127.

[3] Le même, *Röm. Landschaften*, pp. 410—411.

[4] *C.I.L.*, III, 751—752.

[5] *Ibid.*, 753, 4720, p. 958; voy. « conductor Illyrici utriusque et ripae Thraciae », Jung, *Römer u. Rom.*, p. 33. Avec le temps, le terme *commercium* arrive à signifier douane (voy. *ibid.*, p. 54), ce qui a mené au byzantin κομμέρκιον, au turc *gumruk*. Cf. aussi Christescu, ouvr. cité, p. 116, note; pp. 134—136. D'autres, *ibid.*, p. 117 et suiv.

Les artisans se réunissent en « collèges industriels » [1], ayant surtout le devoir envers le patron religieux, la mission de préparer les repas en commun et de prendre soin des funérailles.

On les appelle, de même qu'aujourd'hui les corporations de village en Transylvanie, à défendre la localité contre l'incendie ou contre les fauteurs de troubles [2]. Nous avons déjà fixé le rôle des *dendrophores*, que nous considérerions plutôt comme mariniers que comme rouliers transportant du bois [3]. Remarquons que sous le nom de *fabri*, lorsqu'on n'ajoute pas l'épithète de *ferrarii*, peuvent être comprises plusieurs branches de métiers [4]. Les *nautae*, les *navicularii*, les *utricularii*, avec leurs outres, que nous avons rencontrés aussi sur le Dniester, où il y a encore aujourd'hui une localité des *dubăsari* (de *dubas* = outre), font le transport sur le Murăș, sur lequel on rencontrera au moyen-âge, sous les rois de Hongrie, des vaisseaux [5]. Quant aux *centonarii*, ce ne sont ni des fabricants de serge, ni des tailleurs, mais les continuateurs de ce travail des tapis granités qu'on appelle en Roumanie *cergi*, d'un nom archaïque, et qui représentaient jusqu'à hier un article important dans le commerce des Roumains des Balcans.

A la tête de toutes ces corporations, il y a des décurions et des *magistri* [6].

On rencontre un médecin à Droubéta [7], et on a souvent reproduit, à partir de Xénopol, la recette contenue sur le sceau même d'un oculiste syrien, Titus Attius Divixtus, la

[1] Voy. Christescu, ouvr. cité, p. 78.

[2] Voy. *ibid.*, pp. 81—83.

[3] Budinszky, ouvr. cité, p. 217; Graillot, *Culte de Cybèle*, pp. 481, 551.

[4] G. Cantacuzène, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1928, p. 395, note 6; *Rev. Arch.*, I (1905[1]), p. 262 et suiv.

[5] Christescu, ouvr. cité, pp. 109—110; Drexel, dans *Glotta*, XV (1926), pp. 156—158.

[6] Indication des textes chez Christescu, ouvr. cité, p. 84 et suiv., aussi d'après P. Waltzing, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*, Bruxelles, 1895—1906. Pour une *schola collegii*, ainsi qu'il y en a certainement en Dacie, à Brigetio; *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 93, n° 3. Pour leur trésor, Kulakowski, *Die Collegien im alten Rom.*; Liebermann, *Zur Geschichte und Organisation des römischen Vereinswesens;* Rostovtsev, *Römische Bleimarken*, p. 94 et suiv.

[7] Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 216, n° 76.

considérant comme une curiosité de la Dacie seule, alors que partout on rencontre de ces sceaux-réclames, dont on a rédigé à plusieurs reprises la bibliographie même [1].

Mais, en général, une économie matérialiste d'hommes d'affaires se développe dans ces régions de simple exploitation; comme preuve il y a ces tablettes de cire elles-mêmes, qui correspondent aux nombreuses briques de caractère commercial en Chaldée [2].

Dans cette civilisation de simple exploitation hâtive, la Dacie ne peut pas offrir, parce qu'aussi une aristocratie manque, les allées de tombeaux qu'on voit à Arles ou les grands mausolées, si répandus en Occident. C'est pourquoi *les villas aussi manquent, car une grande propriété rurale n'a pas pu se former.*

On ne trouve pas même, dans le grand village dace romanisé qu'était la colonie ou le municipe, des catacombes comme celles, grandioses, de Kertch en Crimée [3]. Ici ne vivaient pas des « bourgeois » aussi riches et fiers que ce Sorakos, le « practor », qui, bâtissant son « héroïon », dans lequel il devait être enterré, avertit ceux qui « se moqueraient de lui » et disperseraient ses os ou les jetteraient quelque part « qu'ils n'auront pas de profit de leur terre ni de la mer, et, mourant, ils n'arriveront pas au Hadès »[4]. L'opinion d'un jeune archéologue roumain, M. D. Berciu, exprime la vraie situation dans ces lignes: « La vie urbaine, supérieure, dans ses formes romaines, ne restait

---

[1] *Rev. Arch.*, VI (1850²), pp. 576 et suiv., 581; VIII (1852²), p. 572; XVI (1867), p. 75; XI (1888), p. 254 et suiv. (liste des oculistes romains); XII (1888), p. 257, n° 107; XVIII (1891), p. 348 et suiv.; XXIV (1894), p. 54 et suiv.; XXVI (1873), p. 256 et suiv.; XXVII (1872²), p. 306 et suiv.; XXXIX (1880), p. 178 et suiv.; *Eph. epigr.*, IV, p. 179, n° 643; Dessau, ouvr. cité, II², p. 982 et suiv.; *Hermes*, II, p. 313 et suiv.; Détchev, dans les *Izvestia* de l'Institut bulgare, VIII (1934), p. 70. Sur le Rhin, un « doctor artis calculatoriae », chez Bambach, *Corpus inscr. rhen.*, n° 912; *Jahreshefte* de Vienne, VI (1903), c. 46. Cf. Grotefend, *Die Stempel der römischen Augenärzte*, 1867; Héron de Villefosse et Thédenat, *Cachets d'oculistes romains*, I, 1882; Noël des Vergers, *Essai sur Marc-Aurèle*, p. 69, note 1; *Bullettino dell'Istituto di corrispondenza archeologica*, I, p. 104 et suiv.

[2] *C.I.L.*, III, pp. 945, 947 et ailleurs aussi.

[3] Minns, ouvr. cité, p. 307 et suiv.

[4] *Ibid.*, p. 319.



Fig. 33. — Couple de colons sur un monument.
Arch.-epigr. Mitt., XVI, pl. 17.

pas isolée de la vie locale, simple, rurale, des autochtones: des emprunts sont conclus, on imite des vases, on contrefait des monnaies, on pratique l'échange de toutes façons; il y a une collaboration des deux côtés. On découvre quelquefois les deux civilisations associées, soit dans les établissements romains, civils ou militaires, soit dans les habitations modestes de ces anciens habitants: *ainsi commence le processus de notre romanisation* » [1].

La Scythie Mineure a été, jusque plus tard, la continuation de l'initiative hellénique, inlassable, alors qu'en Dacie il n'y a que la magnificence de l'État. Ainsi, dans le marbre sculpté dont se parent les bâtiments de l'exploitation des salines, comme à Uioara, sur la rivière du Mureș [2]. Les mosaïques qu'on a trouvées à Sarmizégétousa présentent des scènes comme la rencontre de Trajan avec Achille, ou des génies au milieu de fleurs [3]. A Hălmagiu, on a trouvé un beau bouclier avec des génies volant autour d'un aigle [4]. Il y a partout, en général, un luxe banal de profiteurs et de simples passants.

Mais l'amour pour la littérature est un caractère de l'époque d'Auguste. On n'a qu'à lire l'hymne que le compilateur contemporain Diodore de Sicile élève à ceux qui, par la seule science des lettres, se sont préparés à «la plus grande partie des transactions les plus indispensables pour la vie: le vote dans les assemblées, les lettres, les testaments, les lois » [5]. On l'observe, plus qu'en Dacie, au-delà du Danube, où la population, sans doute alors moins nombreuse, était plus stable, de même qu'en Scythie Mineure, où nous avons dit qu'une inscription contenait un fragment d'Homère [6].

Des écoles latines ont été trouvées à Sarmizégétousa et à Porolissum. Mais les personnes savantes viennent d'ailleurs,

---

[1] *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1934, p. 36.
[2] Goos, *Chronik*, p. 117.
[3] *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, VI.
[4] *Arch.-ep. Mitt.*, II, table VI.
[5] XII, 13.
[6] Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 31, n° 61.

car ici il n'y a pas *d'alumni*, d'élèves, comme en Dalmatie, qui vont jusqu'à Rome et y meurent pour avoir trop étudié. En dehors des médecins des légions, il n'y a que des Asiatiques, des Syriens, comme ce Titus Attius Divixtus [1] dont il a été question plus haut. Dans ce qu'on a supposé être le centre de Malva, on trouve cependant un « architecte » [2].

Il n'y a pas d'inscriptions en vers, comme, de l'autre côté du Danube, à Nicopolis [3]. On chercherait vainement la sensibilité délicate, la rhétorique enflammée des Pannoniens. Mais un élan de culture est évident d'un côté et de l'autre du Danube. A Viminacium, à l'époque de l'Empire, on rappelle Virgile dans une inscription. Là aussi quelqu'un pleure une enfant morte « si loin de sa patrie », et il regrette que celle dont on ne peut pas dire « si elle était plus belle ou meilleure », n'ait pu être transportée, « chères cendres, dans le pays de ses ancêtres » [4]. Tel sarcophage de la même région est d'un art compliqué [5].

Mais la sentimentalité qui manque en Dacie se retrouve dans ces régions de l'Ouest, par exemple, lorsqu'il est question du départ pour l'autre monde de cette jeune personne qui « aurait dû plutôt, elle, ensevelir ses parents fatigués », avec ce cri: *o dolor, o pietas* [6], ou lorsque la mort est attribuée à une erreur des médecins *(per culpam curantium)* [7], ou quand une mère dit qu'elle aurait préféré mourir la première *(quae se cupiebat ob illa ante mori)* [8]. De même lorsque la perte d'une

[1] Tocilescu, *Fouilles*, p. 100 et suiv. Dans le second cas, tel dit qu'il a trouvé une « possibilité d'exercer sa plume » (« occasionem nanctus sum scribendi »). Voy. *C.I.L.*, III, 1635[4]. Une inscription contenant un passage de l'Énéide, *Arch.-ep. Mitt.*, IV, p. 119. Le rôle des écoles en Espagne, Budinszky, ouvr. cité, pp. 71—72.

[1] *C.I.L.*, III, 1636.

[2] Tocilescu, *Fouilles*, p. 190. Une longue incription en vers à Salone; *Eph. epigr.*, IV, p. 114, n° 374. Une autre, d'*auriga; ibid.*, p. 248.

[3] *C.I.L.*, III, 754.

[4] *Eph. Epigr.*, II, p. 328, n° 485.

[5] Jung, *Rom. Landschaften*, p. 417. Aussi dans d'autres cas, comme à Ciabrica, *ibid.*, p. 418 (d'après des publications d'art autrichiennes).

[6] *C.I.L.*, III, 3351.

[7] *Ibid.*, 3355. Aussi, *ibid.*, 3362.

[8] *Ibid.*, 3397.

toute petite, si malheureuse, est exprimée de cette façon: « Spude, pusinna, miserrima », morte à « deux ans, trois mois, vingt jours » [1].

Un sentiment profond se reflète aussi dans des plaintes comme celle-ci: « O jugement terrible du sort insensible qui a fait (*ἐπῶρσε*) que les hommes doivent souffrir des douleurs dignes de pleurs » [2]. Des parents se plaignent d'avoir mis en terre leurs petits enfants: « deux enfants chéris ont été mis en terre ici, car cela a été la volonté de l'impitoyable sort » [3]. Il est question aussi de « l'amitié chaleureuse qui a été rompue par la mort » [4]. Dans telle inscription on a pu soupçonner un « ancien bien de la poésie hellénique » [5]: « le mort gît dans une plaine durcie comme la pierre »: il a été « formé d'eau, de terre et d'âme; en mourant il a restitué tout à tous; de tous les mortels il n'y a que ceci qui reste; en dehors de cela, le corps en pourrissant (*μαραινόμενον*) s'est décomposé dans les éléments dont il est sorti [6] ». C'est un morceau d'anthologie.

Sur cette rive du Danube, à travers la Scythie Mineure, on rencontre aussi quelques éléments de l'hellénisme le plus pur et le plus authentique. Ainsi, à la figure qui représente le repas offert à Asklépios et à Hygée, trouvée parmi les marbres noyés dans la mer sur la côte tunisienne, à Mahdia [7], correspond un relief identique, récemment exhumé à Durostorum et incorporé au Musée d'Antiquités de Bucarest.

Mais, à côté des architectes et des sculpteurs qui ont dû trouver sans cesse du travail, on voit, à Apulum, un Mestrius Martinus, ou plutôt Marinus, qui s'intitule *pictor* [8], de même

---

[1] Dessau, ouvr. cité, II, p. 941, n° 8493. Ou bien « recipit te lacteus orbis e gremio matris »; *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 136, n° 139. Cf. *ibid.*, VI, p. 115, n° 67.

[2] Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 29, n° 58.

[3] *Ibid.*, p. 32, n° 62.

[4] *Ibid.*, p. 47.

[5] Th. G[artener], *ibid.*, p. 30, n° 60.

[6] Tocilescu, *ibid.*

[7] Martin et Poinssot, dans la *Rev. Arch.*, juillet-décembre 1911, p. 120.

[8] *C.I.L.*, III, 1005.

que, plus loin, vers l'Ouest, deux *pictores peregrini*, deux peintres étrangers, qui travaillent à Savaria [1].

La situation vraie et complète de la fondation de Trajan ne peut pas être expliquée sans une comparaison plus étendue avec les provinces voisines, qui, du reste, ont contribué à la formation de la même unité romane, bien que la partie occidentale ait été confondue plus tard avec les barbares envahisseurs. Ceci d'autant plus qu'ici il n'y a pas des États séparés, comme aujourd'hui, mais un seul ensemble romain, à travers lequel des habitants de toutes provenances passent incessamment d'un endroit à l'autre.

Ce qu'on trouve au-delà du Danube, dans les deux Moesies et surtout dans la Moesie Supérieure [2], n'est pas seulement plus pauvre en fait d'inscriptions, mais aussi comme monuments, ce qui fait mieux ressortir l'abondance constatée sous ce rapport en Olténie, Banat et Transylvanie, régions au-delà desquelles on n'a trouvé, en dehors de la ligne de communication à travers la Moldavie, aucune trace écrite et aucun élément d'autre sorte, appartenant à l'époque romaine.

La Thrace elle-même, jusque dans les régions d'Olynthe et de Potidée, jusqu'en Thessalie, est pleine des preuves d'une transformation dans le sens romain [3].

Comparée à la Pannonie [4], la Dacie se distingue par un caractère plus réaliste, sans préoccupations de formes et preuves de sentiment [5]. On y trouve aussi des dédicaces au Danube, *Danubio defluenti*, et au « génie du Danube » [6].

En Pannonie, où on trouve beaucoup de restes de cette littérature souvent émouvante [7], la population est moins

[1] *Ibid.*, 422.

[2] Une observation de Mommsen, dans *C.I.L.*, qui croyait que ceci était dû au manque de fouilles pratiquées par les savants locaux.

[3] Voy. *Eph. epigr.*, II, p. 474 et suiv.

[4] *C.I.L.*, III, pp. 945, 947.

[5] Des épithaphes ornées en Pannonie; *C.I.L.*, 3241, 3247.

[6] *Ibid.*, 3416, 3581. De même en Rhétie aussi; *ibid.*, 5863.

[7] Voy. aussi *ibid.*, 3351—3352, 3362, 3397. Sur des objets dans cet Ouest: *utamur felices*; *ibid.*, 3881; *abeas Jovem propitium; ibid.*, 3944. « Ici est le bonheur; que rien de mauvais n'y entre »; *ibid.*, 5561. Cf. aussi *ibid.*, 1639

mêlée, mais ceci ne prouve pas que c'est l'élément romain qui domine. Au contraire, longtemps après l'annexion, les noms indigènes abondent, beaucoup plus qu'en Dacie. Dans la Pannonie Supérieure nous rencontrons de nombreux noms barbares: Rega [1], Marmus Buionis (ou Butonis [2]), Buio (et pas: Buco) Brocci [3], Veitro Buttonis [4], Voltanus Oppaionis [5], Rega Buionis [6]. Du côté de Vindobona: Brogimalinus, Domisius Aionis, Vassa Saccavi[7]. Puis d'autres comme Aurelius Dazanus [8], Atressa Vindonis [9], Verondacus Vervici [10], Cocceia Oxidubna [11], un Bato, comme en Dalmatie, un Mucaris [11], comme en Dacie, une Brogimara Dallonis [11], une Cania Utsia [14]. Sous le rapport religieux, les mêmes cultes apparaissent ici encore: Sol invictus, Ammon [15], Mithras, Némésis, Silvain, appelé aussi « Silvestrus » [16]. Nous rencontrons les mêmes Grecs, comme Valerius Callimorphi, *natione graecus* [17], les mêmes marchands de Syrie [18], les mêmes collèges de dendrophores [19].

—1640. Ce que Xénopol, dans son *Histoire des Roumains*, 2-e éd., I, pp. 271—273, a relevé comme éléments de poésie en Dacie est si maigre!

[1] *C.I.L.*, III, 3793.

[2] *Ibid.*, 3799.

[3] *Ibid.*, 3789, 3790.

[4] *Ibid.*, 3819.

[5] *Ibid.*, 3821.

[6] *Ibid.*, 3866.

[7] *Ibid.*, 4596—4597, 4604.

[8] *Ibid.*, 3349.

[9] *Ibid.*, 3380.

[10] *Ibid.*, 3381.

[11] *Ibid.*, 3546.

[12] *Ibid.*, 3558. Une Acrebanis Abobounis à Raab; *ibid.*, 4367.

[13] *Ibid.*, 3594.

[14] *Ibid.*, 3599.

[15] *Ibid.*, 3463.

[16] Des dieux à Celeia; *ibid.*, p. 633. et suiv. Pour la déesse Noreia à Singidunum; *ibid.*, n° 1660.

[17] *Ibid.*, 3584. Aussi à Alexandrie; *Ephem. epigr.*, II, p. 387, n° 713.

[18] *Ibid.*, p. 427, n° 859. Une cohors miliaria d'Émésiens à Carrae; *ibid.*, p. 362, n° 597; p. 364, n° 600.

[19] *Ibid.*, p. 407, n° 802; p. 417, n° 848.

Une unité constituée par l'immigration s'impose donc fortement, en liaison, du reste, avec un long passé [1].

La Pannonie a des médecins d'origine africaine [2]. A Pettau, qui est une colonie Ulpia Trajana, venue des *castra* de la légion XIII Gemina, qui avait passé de là à Vindobona, on trouve aussi des colons de Dertona, établissement illyre, et on y avait fixé des bureaux de douane de l'Illyricum [3], avec aussi un *conductor portorii Illyrici* [4]. On trouve des autels dédiés à Isis Augusta [5], au Soleil [6], à Sérapis [7], à Ammon [8], mais aussi à Pollux [9], à Baltidia et enfin à la Déesse Syrienne [10]. A Raab on voit l'Ituréen Bargathès Régébali, avec ses frères Bar-Amna (Ammon), Béliabis et Bricbelus[11], mais aussi un Tatrolus Bessus[12]. Les Grecs ne manquent pas, comme Chryséros[13], Nymphodotus[14], Philodespotus[15], Calligenia[16]. Une flotte *flavia* de Pannonie gardait le Danube[17]. Il y a donc des ressemblances, mais ici il n'est question que d'un camp qui dès le règne de Vespasien s'est avancé, de Dalmatie, où il avait été d'abord fixé, à Burnum et Delminium, à Carnuntum, de même qu'à Vindobona[18], anciens établissements celtes, et pas du tout, comme

---

[1] Tomaschek l'admettait aussi (avec un mélange venant de l'« Illyrie »); *Zeitschr. f. öst. Gymn.*, 1877, p. 145. Aussi un Thrace en Pannonie Inférieure, le vétéran Aurelius Aulupor; *Eph.*, *Epigr.*, II, p. 383, n° 702. Un *praepositus vexillationum daciscarum*; *ibid.*, p. 367, n° 614.

[2] *C.I.L.*, III, 3583.

[3] Voy. Mommsen, *ibid.*, p. 517.

[4] *Ibid.*, 4015.

[5] *Ibid.*, 4015—4016.

[6] *Ibid.*, 4039.

[7] *Ibid.*, 4044.

[8] *Ibit.*, 4069.

[9] *Ibid.*, 4120.

[10] *Eph. epigr.*, II, p. 376, n° 675.

[11] *C.I.L.*, III, 4371.

[12] *Ibid.*, 4378.

[13] *Ibid.*, 4018.

[14] *Ibid.*, 4029.

[15] *Ibid.*, 4032.

[16] *Ibid.*, 4073. Aussi une inscription grecque; *ibid.*, 4075.

[17] *Ibid.*, 4025 (le culte de celui-ci; *Eph. epigr.*, II, p. 370, n° 696).

[18] Voy. aussi Tamm, ouvr. cité, p. 16.



Fig. 34. — Un couple de colons sur un autel

Anuarul Institutului de studii clasice, 1928—32, I, p. 121, fig. 8.

en Dacie, de toute un monde amené par l'invitation officielle.

Beaucoup plus riches et curieux sont les noms des barbares du Norique —, qui, à la fin du V-e siècle, sera complètement romanisé, sous l'influence d'un christianisme dominateur, remplaçant l'Empire qui s'était retiré, — comme Timco Redsati [1], Felix Cilumbai [2].

La rurale Rhétie, présentant des noms géographiques qui, dans la forme germanique ultérieure, laissent entrevoir l'ancienne forme romaine, comme Abudiacum (Epfach), Augusta Vindelicorum (Augsbourg), Castra Regina (Regensburg), accumule, dans les inscriptions, des noms indigènes, malgré le long passé romain de presque un siècle, et, pour certaines inscriptions, encore plus.

Alors qu'en Dacie, il faut souligner le caractère profondément religieux de beaucoup d'inscriptions, dans les Balcans du Sud, et surtout en Dalmatie, pleine cependant d'Orientaux [3] et de Grecs [4], ce caractère manque presque totalement. Parmi les inscriptions, si nombreuses, de Salone, il n'y a que des dédicaces à des parents morts.

De même manque partout ailleurs, sauf pour la Scythie Mineure, des preuves, comme on en trouve en Dacie, de la vitalité des camps. Même la magnificence officielle, que l'on rencontre à Sarmizégétousa, est absente partout.

L'influence de l'Orient n'y apparaît que par des noms comme celui d'une Sarapia [5], d'une « Surisca » [6] (c'est-à-dire d'une Syrienne), d'une Euthycala [7], d'une Synthrophia [8], peu

[1] *C.I.L.*, III, 4753.

[2] *Ibid.*, 4911. Des états d'esprit bizarres se produisent dans ces camps, comme celui de ce Batave, grand glorificateur de sa propre personne, qui montre ce qu'il accomplit avec l'arc sur le Danube; *ibid.*, 3676 (Pannonie).

[3] Dans l'île de Lissa aussi, inscription grecque; *ibid.*, 3076.

[4] Un Émésien; *ibid.*, 3334.

[5] *Ibid.*, 2401.

[6] *Ibid.*, 2675.

[7] *Ibid.*, 2573.

[8] *Ibid.*, 2542.

communs. Jadis il y avait aussi le culte de Jupiter Dolichenus.

Quant aux noms indigènes, ils sont rares: à peine celui d'un Seius Dalmatus [1].

SOLDATS INTER-ROMAINS ET PAYSANS DACES

En Dacie l'œuvre la plus persistante n'est pas celle des colons, clairsemés et en perpétuel mouvement, mais celle des soldats et de cette population rustique, d'ancienne immigration qui, d'elle-même, se réunit à la classe rurale des Daces, comme d'ailleurs toute l'histoire de ces régions avec des Slaves de toutes les tribus, jusqu'aux Russes bessarabiens et bucoviniens, et jusqu'aux Saxons de Transylvanie, n'est qu'une longue synthèse de ruralité, sur la base, indestructible, de l'élément autochtone.

Les légionnaires se manifestent aussi d'une façon officielle, comme patrons et fondateurs. Ainsi, la légion XIII Gemina élève dans la capitale de la Dacie un autel à Liber Pater [2], et une belle sculpture trouvée à Turda le représente [3].

Mais, à côté de cette solennelle présentation militaire, ces soldats travaillent pour l'État, avant de le faire pour eux-mêmes. Ils sont employés à toutes espèces de travaux pour les chaussées, pour les bâtiments, pour les mines [4], pour l'agriculture même [5], ce qui contribue à les mettre en contact étroit avec la population.

---

[1] *Ibid.*, 2519. Voy. aussi, *ibid.*, 2821. A Scardona aussi Jupiter Taranucus; *ibid.*, 2804.

[2] *C.I.L.*, III, 1092; Tocilescu, *Monumentele*, p. 23, note 7.

[3] *Ibid.*, p. 27. On trouve quelquefois, ailleurs aussi, un *genius scholarum; ibid.*, 876. Voy. aussi Hoffmann, *Römische Militärgrabsteine aus den Donauländern.* Inscriptions de camps, d'après Orban B., chez Goos, dans l'*Arch.-ep. Mitt.*, I, pp. 30—35 (aussi une inscription grecque à Apulum), p. 113 et suiv.; II, p. 81; III, pp. 86 et suiv., 191. Cf. Torma, *ibid.*, IV, pp. 125—126, 129 et suiv.; Leonhard Böhm, pour la ligne Pantchévo-Orşova; *ibid.*, pp. 174 et suiv., 223. Cf. *ibid.*, VI, p. 97 et suiv.

[4] Besnier, dans la *Rev. Arch.*, XIII (1921), pp. 67—68.

[5] *Milites frumentarii;* Paribeni, dans les *Mitt. des Archaeologischen Instituts, Römische Abteilung*, 1905, pp. 310—320.

L'ordre d'être Romain, en ce qui concerne la langue aussi est donné, et ne peut être donné, que dans l'armée. Suétone assure même qu'au soldat grec auquel on posait des questions dans sa langue Tibère ne permettait pas de répondre autrement qu'en latin [1]. Ce sera d'autant plus facile que *dès Trajan les légions commencent à se recruter dans les provinces mêmes* [2], *mais, ainsi qu'on l'a observé, seulement dans les provinces consolidées.*

Mais le travail principal et durable est fait dans les camps [3] et surtout dans leur complément nécessaire, ces cannabes de formation primitive indigène, employant les roseaux *(cannae)* et les verges recouvertes d'argile, avec un toit de jonc (ce qui a donné le mot *caneve* en italien et le mot *kneipe* chez les Allemands [4]).

A la tête de ces soldats est un *praefectus castrorum*, dont le rôle, différent de celui du préfet de la légion, a été montré plus haut. Il est le maître dans les cannabes [5]: il peut arriver cependant aussi au commandement de la légion, si le légat manque, à côté des *tribuni militum*.

Les cannabes conservées encore à Severin peuvent montrer ce qu'étaient ces établissements à côté des camps. Ils correspondent en quelque sorte aux *podgrads* slaves, qui se forment au moyen-âge sous les cités de Bosnie (Pod-Visoki, « sous Visok ») et, sur le Dniester roumain, sous le *grad* de Hotin. Le service militaire durant vingt ans accomplis, avec la coutume d'une *evocatio* [6], — et la loi disait qu'elle « ne contraint pas au service militaire après cinquante ans [7] » —, la localisation et l'assimilation aux indigènes des légionnaires

[1] *Tiberius*, LXXI (« militem quoque, graece testimonium interrogatum, nisi latine respondere, vetuit »). Le passage a été remarqué par Haverfield, *The Romanisation of Roman Britain*, 2-e éd., 1912, p. 13, note 1.

[2] Domaszewski, *Gesch. des röm. Kaiser*, II, p. 180.

[3] Voy Jung, *Sitten*, p. 105.

[4] *Ibid.* Voy. Mommsen, *Die römischen Lagerstädte*, dans *Hermes*, VII (1873); Jung, *Sitten*, p. 105.

[5] *Eph. Epigr.*, 1872, p. 82 et suiv.

[6] Jullian, ouvr. cité, II, pp. 300—301.

[7] Lex a quinquagesimo anno militari non cogit; Sénèque, *De brevitate vitae*, XX, 3.

étaient ce qu'il y a avait de plus possible. On leur donnait aussi des terres [1], en face de la colonie ou du municipe, mais comme un établissement à part, près de celui, de caractère exclusivement militaire, des camarades en activité [2]. On a signalé aussi l'existence des collèges de vétérans, qui pouvaient représenter dans les villes « une espèce d'aristocratie populaire » [3]. Et, dans l'Ouest des Balcans aussi, des vétérans vivent entre eux, retirés et, de même que les marchands se défendent et s'entr'aident par un *conventus civium romanorum*, on trouve, comme en Italie du reste, quelques *concilia veteranorum sive Martensium* [4]. Des « conveterani » dédient une pierre à un camarade [5].

Une inscription de Troesmis présente, sous Adrien, les uns près des autres, des vétérans et « des citoyens romains qui habitent aux cannabes de la légion V Macedonica ». Ceux-ci sont si bien organisés qu'ils ont leurs magistrats et leurs édiles [6]. A Durostorum on trouve, dans une inscription peu grammaticale, « les habitants des cannabes *aeliae* de la légion XI Claudia » [7]. Ils peuvent d'ailleurs se réunir dans le même établissement, de même qu'en Afrique on trouve citoyens romains et numides ensemble [8].

---

[1] Jullian, ouvr. cité, II, p. 301, note 2.

[2] Ainsi, sur le Rhin, d'un côté Cologne, de l'autre le *castrum divitensium* (Deutz). Voy. Van de Weerd, ouvr. cité, p. 18. A Cyzique on trouve, à côté, des « cives romani qui Cyzici consistunt et Cycicenses »; *Eph. epigr.*, IV, p. 34, n° 53.

[3] Jullian, *loc. cit.*, p. 301, d'après L. Halkin, *Les collèges de vétérans*, dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1896.

[4] C. Daicoviciu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 93.

[5] Tocilescu, *Inschriften aus der Dobrudscha*, p. 40, n° 82. — Voy. Téglás, *Dacische Militärstempel*, dans *Hermes*, XLIV (1903), pp. 152—154. En Pannonie on trouve des inscriptions solennelles de ces militaires; *Eph. epigr.*, IV, p, 124, n° 425.

[6] Mommsen, *loc. cit.*

[7] *Consistentes in cannabis aelis lg. XI Cl.*; Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 3. *Cives romani et consistentes*, là aussi; Jireček, *Arch.-epigr. Mitt.*, X, p. 203—204.

[8] *Conventus civium romanorum et numidarum qui Mascululae habitant; Rev. Arch.*, XLI (1881), p. 312. Cf. Boissière, dans les *Arch. des missions scient. et litt.*, 2-e série, IV (1867), p. 203.

Une inscription récemment trouvée à Apulum mentionne les « conscribti in cives romani », qui se trouvent dans les cannabes de la légion XIII Gemina [1]. Si les officiers, comme mesure de prévoyance politique, sont souvent changés, les soldats restent sur place pendant tout un quart de siècle [2].

Les cannabes peuvent avoir aussi un *vicus* qui leur est annexé [1]; et, dans ce *vicus*, un « génie » est adoré, pour ce *vicus cannabarum* lui-même et pour les habitants, *vicani cannabenses* [4].

Les vétérans qui avaient une ubiquation, nécessaire seulement aux « cannabes », vivaient, en ce qui concerne leurs revenus, sous des « curateurs » [5]. On créait de cette façon un simulacre de ville, avec des corporations de tous points semblables à celles des cités. Deux *magistri* se placent en tête, accomplissant aussi un rôle religieux.

Sous Trajan encore, le développement des « cannabes » pouvait mener, par la grâce de l'empereur, à la création d'un municipe, d'une colonie [6]. Des anciennes cannabes élevées à un rang supérieur se rencontrent sous le même Trajan, qui transforme les Castra Vetera de la légion XXX, nommée Ulpia, en Germanie, en colonies trajanes [7]. Ainsi on en est arrivé, sous Adrien, à faire de Viminacium, à côté de Carnuntum et d'Aquincum, un municipe qui porte le nom de l'empereur fondateur. A Apulum, sous Marc-Aurèle, il paraît qu'une double création s'est développée, ainsi que nous l'avons remarqué, dans l'aspect de la ville, ayant un municipe et une colonie [8], des *duumviri* d'un côté, de l'autre des *quatuorviri*.

---

[1] Voy. l'étude de Jung, dans les *Jahreshefte* de l'Institut Archéologique autrichien, XII (1909).

[2] Jung, *Sitten*, p. 106.

[3] Pârvan, *Ulmetum*, II[1], p. 9.

[4] *C.I.L.*, III, 1008; Dessau, ouvr. cité, II[1], p. 714, n° 7074; *Rev. Arch.*, XV (1867), p. 42 et suiv. (sur le Rhin). Cf. aussi *ibid.*, nouvelle série, XII, p. 414. D'autres à Troesmis de la légion V, *ibid.*, XI (1920[1]), p. 366, n° 54. Des *cannabarii* aussi *ibid.*, VII (1906), p. 212, n° 53.

[5] Jung, *Römer u. Rom.*, pp. 78—79.

[6] *Ibid.*, p. 80.

[7] Mommsen, dans *Hermes*, VII, p. 305 et suiv.; Jung, *Geographie*, p. 116.

[8] *Ibid.* (d'après Hirschfeld, dans *Epigraphische Nachlese*, n° 22).

De pareilles créations sont ordonnées par l'empereur Sévère à Potaïssa et à Troesmis, à Singidunum, Novae et Durostorum ne devant venir que plus tard [1].

Ce qu'on pouvait faire du camp d'une légion pour parvenir à vivre jusqu'à aujourd'hui, est montré par la ville de Léon, au Nord de l'Espagne, dont le nom ne signifie que *Legio* (plus au Nord *Ovetum*, l'Oviedo d'aujourd'hui, n'était que le bercail des indigènes). En Italie du Nord aussi, devant Augusta, devenue une Aosta, dont la fondation est dûe à un camp, il y a l'autre ville, la « cité » gauloise, de la tribu, *Augusta Taurinorum*, Turin. C'est dans les mêmes conditions que s'est faite aussi la romanisation de la Bretagne [2].

On part des corporations de vétérans pour arriver, à travers le régime du *curator* (pour les autres corporations aussi), à celui des deux *magistri* et ensuite *édiles*, et à l'assimilation à la ville [3]. L'Empire l'admet avant 200 (à Lambèse, à Léon, à York, sur le Rhin). Sur le Danube cela s'est fait pour tout un groupe de douze cannabes (pour les deux Apulum, mais surtout sur la partie supérieure du Danube).

Domitien employait en Dalmatie (de fait avec des éléments dardanes, du côté de Siscia), une *cohors III Alpinorum* et une *cohors VIII voluntariorum civium romanorum qui peregrinae condicionis probati erant* [4].

Une légion, — comme c'est le cas pour les quartiers de la légion XI Claudia, qui s'étendaient jusqu'à Transmarisca [5], — suppose un territoire, une administration intérieure, une exploitation des terres dont l'usage est donné aux anciens

[1] Un *magistrans primus in canabis; C.I.L.*, III, 1008. Des décurions « canabensium » aussi; *ibid.*, 1903, 1100, 1214 (aussi un Trévire).

[2] Voy. Tacite, *Agricola*, 21. Cf. Hübner, *Eine römische Annexion*, dans la *Deutsche Rundschau*, XV (1878), p. 221 et suiv. Pour l'Afrique, où persévèrent les inscriptions puniques (voy. *Eph. epigr.*, VII, p. 133, n° 432), Gsell, *Histoire de l'Afrique romaine*, et Caron, *La colonisation romaine dans le pays de Dougga*, Tunis, 1904.

[3] Jung, *Sitten*, II, p. 112.

[4] Mommsen, dans *C.I.L.*, III, p. 282.

[5] Voy. Kalinka, ouvr. cité, c. 323, n° 411; c. 326, n° 417; c. 327, n° 418; c. 341, n° 457; c. 342, n° 458. Là aussi un *villicus* de la douane de l'Illyricum. Des œuvres d'art aussi; *ibid.*, c. 279—280.

soldats, des jardins [1], l'État recueillant les prix de fermage et de location [2].

Rutilius mentionne la construction de *pastorales casae* pour les paysans, les *coloni*, qui en sont appelées *casarii*, ainsi qu'en roumain, des *colibes* de Bran (réunion de huttes), on a fait la population des *colibaches* [3]. De cette façon, on crée des *regiones* et des *pagi* à caractère populaire, qui sont bien différents des *vici* de vétérans: l'administration est confiée à un « maire », ce *princeps* que nous avons déjà rencontré [4].

La colonisation des vétérans comme paysans, à titre héréditaire, sur leurs terres, avec leur bétail et leurs ustensiles, même avec des esclaves, aura lieu aussi à partir du règne d'Alexandre Sévère, en Isaurie. C'est la dernière mesure avant le pacte avec les barbares, qui deviennent ensuite eux aussi des gardiens de frontière [5].

Dans les cités les vétérans pénètrent, se distinguent et occupent des fonctions. A Apulum, tel vétéran est un *magistrans primus in cannabis*, tel autre un *aedis custos* [6]. Otto Hirschfeld soupçonnait que dans cette ville dace il y aurait eu, comme à Lambèse, un cimetière pour les soldats de la légion VIII Gemina [7].

Des enfants pouvaient naître aux vétérans, dès l'époque où ils étaient encore sous le drapeau, avec des femmes qui pénétraient dans le camp comme « cuisinières » *(focariae)*, espèce de cantinières [8]. En Espagne, à l'époque des guerres puniques, de cette situation tolérée naissent 4.000 bâtards [9]. Les soldats, sous les armes pouvaient même avoir

[1] Septime Sévère donne à l'armée de Germanie des *horti spatiosi; Vita Severi*, ch. IV.

[2] Pârvan, *Descoperiri noi*, p. 499 et suiv.

[3] *Casarii vel coloni... Pastorales aedificare casas;* I, 30; chez Zumpt, *Rhein. Museum*, III, p. 31.

[4] Jung, *Rom. Landschaften*, p. 388.

[5] *Ibid.*, pp. 113—115. En général le même, *Röm. u. Romanen*, p. 75 et suiv.

[6] Jung, *Apulum*, p. 142, note 5.

[7] *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, p. 366.

[8] Voy. P. Tassistro, *Il matrimonio dei soldati romani*, Rome, 1901.

[9] Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, p. 4.

de longs congés [1]. Des mariages seront permis, mais pas dans le camp même, jusqu'au moment où Septime Sévère admit le concubinage légal [2] avec des femmes qui entraient de cette façon dans le monde romain [3]. D'anciens soldats épousent aussi des filles de marchands. Le mariage des vétérans après leur *honesta dimissio*, qu'on a plaisanté avec raison, ne représentent donc pas la seule possibilité de mélange avec les indigènes. On a déjà signalé que, dès le commencement de l'époque impériale, on tolérait pour les soldats un lien de famille, leur femme et leurs enfants travaillant dans les environs du camp [4], et M. Cagnat montre même que cette coutume se retrouve *surtout à partir de Trajan* [5]. On en arrivera à l'hérédité du service, avec tous ses avantages [6], comme chez les janissaires turcs. De cette façon, partant des éléments dont nous nous occupons, des temples, des bains surgissaient sur un emplacement où, jadis, il n'y avait eu que de petites boutiques et des locaux de distraction [7].

Comme sentiment de famille, on voit comment les restes de la femme d'un ancien officier, morte en Dacie, furent transportés à grand frais « à travers les mers et les terres » dans sa patrie: c'est ce qu'a fait M. Servilius Fortunatus avec les cendres de Flavia Juliosa [8]. A Cyzique, on a trouvé la belle inscription en style populaire, mentionnant les actes de charité d'un Flavius Marcus Protector, né en Dacie, dans un *vicus* qui nous est autrement inconnu, Valentianus; il s'agit d'un homme qui a servi chez les cavaliers dans la *vexillatio fesianesa*, pendant vingt-trois ans, passant de là à la « schola

[1] Jung, *Römer u. Rom.*, p. 51, note 4.
[2] *Ibid.*, p. 51.
[3] *Ibid.*, p. 52.
[4] Cagnat, *Armée romaine d'Afrique ;* Jullian, ouvr. cité, VI, p. 300 et note 2.
[5] Ouvr. cité, 2-e éd., p. 298 et suiv. Des cannabes avec des temples, des bains; des mariages dont il est parlé dans le texte, avec des filles de marchands; Jung, *Sitten*, II, pp. 106—107.
[6] Jung, *Römer u. Rom.*, p. 54.
[7] Le même, *Sitten*, p. 107.
[8] Flaviae Juliosae, conjugi, M. Servilius Fortunatus, a militiis, qui per maria et terras retulit reliquias conjugis ex provincia Dacia; *C.I.L.*, VIII, 2772.

protectorum » [1]. Du reste, des soldats de Viminacium parviennent jusqu'en Syrie [2].

Déjà sous l'empereur Claude, on permettait la légitimation des enfants nés « dans les camps » [3], et qui, n'ayant pas d'autre nom d'origine, prenaient cette désignation [4].

Septime Sévère permet ensuite aux légionnaires de vivre dans la même demeure que leurs femmes, sauf, bien entendu, les heures de service. Ceci amène la localisation des légions, qui, sous Vitellius et, plus tard, sous Constance, se révoltent à l'idée d'être transportés ailleurs [5]. Une nouvelle *armée de mouvement* a donc dû être créée. Le meilleur historien des Césars ultérieurs, Hérodien, présente cette vie plus libre des soldats et leurs relations de famille [6].

Mais les mariages avec des étrangères, des « peregrinae », étaient conclus difficilement; quant aux auxiliaires « peregrini », ils n'avaient pas le *jus connubii*, le droit de mariage avec des Romaines [7]. Mais à leur libération ils devenaient Romains [8] et le mariage qu'ils avaient conclu était consacré [9]. Sous l'empereur Antonin, les enfants n'étaient pas considérés comme citoyens [10].

Les légions ont aussi leurs « médecins permanents » [11]. On élève des maisons modestes sur l'emplacement des cannabes

---

[1] Avec des formes comme « petivit » et « collegibus », ou « havete transitores » (qui signifie, comme en roumain: *trecători*, du verbe *a trece:* passants), et « balete (valete) transitores », « scola »; *C.I.L.*; III, 371. La femme s'appelle Mariana; on trouve autour un Thalario, une Perula, un Frontinus Superianus, un Maxentius et un Ursinus.

[2] *Ibid.*, 195.

[3] Harster, *Die Nationen des Römerreichs in den Heeren der Kaiser*, Spire, 1877, p. 26 (chez Xénopol, *Teoria lui Rösler*, p. 39, note 2); Jung, *Sitten*, II, p. 109. Ils passent à la tribu Pollia.

[4] *Ex castris; ibid.*

[5] Pour les privilèges, *C.I.L.*, III, p. 843 et suiv.; Jung, *Sitten*, II, p. 110.

[6] III, VIII, 5.

[7] Cf. Jung, *Romanische Landschaften*, p. 134, note 1.

[8] *Ibid.*, p. 111.

[9] *Ibid.*

[10] *Ibid.*, pp. 112—112.

[11] Kubitschek, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1929, p. 276; Noël des Vergers, ouvr. cité, p. 69, note 1.

(loco cannabae). Sur une pierre portant seulement deux initiales, on voit, à côté d'autres personnes, un soldat vainqueur et, sous lui, un agriculteur menant sa charrue à deux boeufs qu'un enfant tient par une corde [1]. Au Portugal on trouve aussi des terrains agricoles, délimités par des pierres, qui appartiennent aux vétérans *(prata legionis)* [2].

Du reste, la *curte* roumaine paraît venir de la *cohors* qui, même dans ces régions, sur l'inscription d'un ancien soldat de la légion de Moesie, s'appelle *cors*, *cortis (militi corti (sic) X pretorie)* [3].

Les camps des *limitanei* (soldats de frontière), de même que les *stations* de l'intérieur, pouvaient créer des marchés, qui n'avaient pas, cependant, une situation officielle [4]. Les bourgs de plus tard gardent un caractère strictement militaire.

Si, ailleurs, il ne manque pas de cas où l'État prête un vétéran pour qu'il fasse des travaux sur une propriété particulière, ainsi qu'on le voit dans le récit sentimental, si pittoresque, d'un vieux militaire d'Afrique [5], tous les soldats pouvaient s'élever aussi dans les rangs civils, occupant des fonctions de bureau, à côté des affranchis et des esclaves, employés ordinairement [6].

Ils peuvent devenir manieurs d'argent et entrepreneurs; ainsi, sur les tablettes de cire des mines d'or de Transylvanie, ce vétéran de la légion XIII qui achète une esclave au prix de quatre cent vingt deniers, en 160. C'est de ce milieu que se détache tout groupe de fonctionnaires, comme ces *librarii* qu'on rencontre dans les *alae* d'auxiliaires [7].

Bien différent avait été l'état d'esprit des vétérans habitués à être colonisés d'abord en Italie, ceux qui sont décrits d'une

[1] Mökesch, dans les *Mitth. der Centralcomm.*, II (1857), pp. 167, 279; *C.I.L.*, III, 967.

[2] Schulten, dans *Hermes*, XXIX, pp. 485 et suiv., 513; Jung, *Geographie*, pp. 92—93.

[3] Kubitschek, *loc. cit.*, p. 82.

[4] Jung, *Römer u. Rom.*, p. 85.

[5] *Ibid.*, pp. 99—101.

[6] *Ibid.*, p. 86. Cf. aussi *ibid.*, p. 93 et suiv.

[7] *C.I.L.*, III, 804.

façon si forte, et sans aucun ménagement, par Appien: « La multitude des vétérans s'accroissait, qui ne s'en allaient plus, comme autrefois, vers leur pays d'origine, un à un, craignant qu'on ne découvre qu'ils ont combattu dans des guerres injustes; ils sortaient en groupe pour prendre possession sans aucun droit de la terre d'un autre et de ses maisons; ils se fixaient en masse aux endroits sacrés et dans les temples, sous une seule enseigne et avec un seul chef de la colonie » [1].

Mais, bien entendu, ce n'est qu'à l'empereur Alexandre Sévère qu'on attribue l'établissement sur les frontières, d'une façon durable, non seulement des vétérans, mais aussi des soldats sous les drapeaux. Avant cette époque, tel vétéran servait dans la flotte de Misène et s'en allait mourir à Marcianopolis [2].

Hirschfeld [3] pouvait donc écrire avec raison: « La Dacie est restée toujours une frontière militaire, habitée essentiellement par des soldats en activité ou ayant quitté le service, et les communautés urbaines qui, avec le temps, ont surgi sur cette terre aussitôt que le sentiment de sécurité s'est accru, ne démentent pas leur origine, qui est l'établissement de vétérans, de marchands des camps et d'un autre *Tross* (amas), qui, naturellement, s'est ajouté aux grands établissements des camps ».

Adolphe Ficker, le statisticien autrichien, a raison lorsqu'il dit, cherchant à relier l'œuvre militaire à l'œuvre populaire: « La romanisation n'atteignait, au commencement, que les couches les plus élevées de la population. Mais l'esprit sauvage, insoumis, a fini par céder, dans la masse des habitants elle-même, au devoir de l'obéissance envers des institutions qui les liaient d'une façon plus étroite; les bienfaits du commerce libre avec toute la couronne de pays du pourtour de la Mer Méditerranée furent bientôt ressentis par eux dans les régions les plus écartées des provinces les plus

[1] *De bellis civilibus*, II, CXX.

[2] Tocilescu, *Fouilles*, p. 106.

[3] Hirschfeld, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1874, pp. 364—365.

lointaines; des guerriers romains établirent leur camps sur des points importants sous le rapport militaire, et même ces vallées et ces hauteurs qui, certainement, n'avaient entendu que rarement les sons de la langue romaine, n'ont pas pu, cependant, rester totalement ignorantes de la langue de l'État, dans laquelle s'exprimaient les affaires de cet État»[1].

Telle qu'elle était: bizarre, confuse, rassemblement de nations disparates, bien que le camp eût contribué à en faire des Romains, cette masse, que nous ne pouvons pas reconnaître comme seuls ancêtres des Roumains, n'aurait pas été en état, comme un simple ensemble isolé, de fonder une nation; elle n'aurait donc pas donné une nation et, à cette nation, une langue.

Il est de toute évidence — et tout ce que nous avons dit jusqu'ici contribue à le prouver — que l'acte militaire de la conquête de la Dacie, la création de ce camp romain comme un clou fixé entre les barbares germains de l'Occident et les barbares sarmates de l'Orient, a ouvert largement, là où il y avait seulement la possibilité du passage individuel ou de la pénétration en petits groupes, une porte pour l'entrée en nombre, en vue d'un meilleur rendement des champs, dans les villes, aux mines, *d'une romanité depuis longtemps formée, avec une langue qui s'était annoncée déjà sur la côte de l'Adriatique et qui commençait à être épelée sur les rives du Danube et du Pont dès l'époque d'Ovide.*

Une chose est certaine: *c'est que les hommes des inscriptions de Dacie n'ont pas été les seuls à pouvoir créer une nation, et surtout une nation d'une formation aussi solide que celles des Roumains.*

Il y a, sans doute, aussi une similitude avec l'influence de la conquête romaine sur les Galates d'Asie Mineure, mêlés à des Grecs, envahis par la langue et les coutumes de ces Grecs qui, après la conquête romaine, développent une civilisation nouvelle, riche en villes. De même qu'en Asie Mineure les chefs gaulois passent de leurs forteresses dans ces

[1] *Die Völkerstämme der österreichisch-ungarischen Monarchie*, Vienne, 1869, p. 5.

nouveaux établissements urbains, acceptant des fonctions officielles et étant attirés dans l'armée, de sorte qu'ils en perdent jusqu'à leur nom, de même aussi en Dacie, *ce qui est resté de la race dace a dû se confondre dans la romanité ou dans une gréco-romanité* [1].

Mais les Daces seuls n'ont pu accomplir l'œuvre de transformation qui apparaît entière après le passage d'un siècle ou deux. Les pâtres ne pouvaient pas avoir de contact étroit avec le marché romain; les agriculteurs n'avaient pas des besoins supérieurs qui auraient dû les amener nécessairement là. Il est certain que les Daces ont pu être une minorité rurale en face des villes et surtout en face des camps. Mais, si, dans ces conditions, le latin s'est cependant imposé, ceci fournit encore une preuve du fait que ce *latin vulgaire est venu tout préparé sur les rives du Danube*, qui, du reste, présente la même forme de vie d'un côté et de l'autre. *Ainsi les Roumains, au lieu de devoir être considérés comme carpathiques ou balcaniques, — ainsi que les présente une lutte qui a duré plus d'un siècle, — sont avant tout danubiens*, et par la présence de l'élément roman sur la rive de l'Adriatique, de lointaine origine italique, partant de l'époque où le paysan libre [2] était inutile en Italie et, par conséquent, des émigrations silencieuses allaient vers les Balcans, de même qu'en Occident, vers la Provence. Ceci ne signifie pourtant pas que la langue et la nation aient toujours la même origine et suivent le même chemin.

Du reste, toutes les mesures prises par le gouvernement impérial ne regardent que les villes. *Il ne s'occupe pas des paysans, sur lesquels doit donc s'exercer l'ancienne action obscure*

---

[1] Voy. Perrot, *De la disparition de la langue gauloise en Galatie*, dans la *Revue Celtique*, août 1870. La langue celte se conserve chez ces Galates, encore à l'époque de St. Jérôme (son prologue au Commentaire de l'Epître de Saint Paul aux Galates), mais seulement autant qu'on peut admettre comme une réalité la conservation de la langue des Besses au VI-e siècle (voy. plus loin).

[2] Un excellent connaisseur de l'époque a pu écrire: « Entre les esclaves et les affranchis de Rome, les travailleurs libres étouffaient »; Carcopino, *Hist. romaine* (dans la collection Glotz), II, p. 97.

qui avait donné, avant Trajan également, de si grands résultats [1].

Il ne faut pas non plus admettre comme origine de la nation roumaine la Dalmatie, si profondément et si hautement romanisée sur le rivage de la Mer. Cette Dalmatie pleine d'inscriptions littéraires prouve une vie supérieure, avec des *advocati* comme en Mésopotamie dans les autonomies urbaines [2]. Car elle était close, vers l'Orient, par les montagnes, la renvoyant du côté de l'Italie, qui est en face, alors que les Romains des Balcans sont installés dès le commencement, seulement dans les vallées de cette montagne séparatrice, et sur le versant qui menait à l'ouverture, largement accueillante du Danube.

A ce que nous avons donné comme explication, pour cette Dalmatie, du romanisme oriental, il peut être utile d'ajouter des opinions concordantes.

D'après Domaszewski [3], la colonisation se serait faite «amenant le courant de l'émigration des provinces orientales de l'Empire dans ces régions» [4]. Et l'archéologue allemand admettait que «sur le Danube inférieur (comme en Bretagne) l'émigration des habitants de l'Empire au-delà du fleuve de frontière vers les régions *(Strichen)* fertiles du Banat d'aujourd'hui et de la Petite Valachie a été ce qui a fait prendre les armes aux lignées de barbares» [5].

De son côté, le Belge Van de Weerd a montré fort bien comment, sur le Danube, de même que sur le Main et le Neckar, Rome a été forcée de suivre l'expansion de plus en plus importante de ses citoyens au-delà des frontières de l'Empire [6].

[1] Tamm, ouvr. cité, p. 27, parle de la romanisation par le droit et par la langue employée en justice. La théorie de la dénationalisation par la «civilisation», *ibid.*, p. 29 et suiv. Cela est vrai dans une certaine mesure mais, à *cette époque*, beaucoup moins qu'on ne le croit.

[2] Voy. *Arch.-ep. Mitt.*, VII, p. 146, n° 177.

[3] *Gesch. des röm. Kaiser*, II, p. 178.

[4] Il a été question dans un autre chapitre du rôle des marchands, sur lesquels voy. Hatzfeld, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique.*

[5] *Gesch. der röm. Kaiser*, II, p. 162.

[6] Van de Weerd, ouvr. cité, p. 368, note 3.

En l'an 19 après le Christ, Marbod avait, dans son monde germanique, tout un quartier de marchands [1], qui étaient venus d'eux-mêmes, comme les Grecs d'aujourd'hui à Kartoum, en Nubie, ou même jusqu'à Addis-Abeba, en Abyssinie.

Malgré les objections que nous avons présentées concernant le caractère bigarré des soldats, d'une romanisation incomplète, qui s'étaient fixés en Dacie, on ne peut pas contester que le milieu environnant, qui a continué à se former d'une façon spontanée, a eu certainement sa part aussi en ce qui concerne les soldats. Pour la Gaule, Jullian affirmait que les immigrés « n'ont pas imposé leur tempérament aux indigènes », qu'au contraire ils se sont assimilés « aux influences du nombre, du voisinage, des alliances du ciel et de la terre » [2]. En Espagne aussi, à l'époque même de Trajan, les tribus se conservaient séparées. Il n'en fallut pas moins de treize pour collaborer à la construction d'un pont [3], et à Ampurias, « l'immense cité indigène » se trouve en face du comptoir grec [4]; mais qu'en est-il résulté?

Une romanisation incomplète aurait mené à la situation des Îles Britaniques, avec l'Irlande complètement celte jusqu'aujourd'hui et avec le « Pays des Galles » conservé intact sous tous les rapports.

[1] Tacite, *Annales*, II, 62 (très importantes constatations).
[2] Ouvr. cité, V, p. 21. Cf. aussi *ibid.*, p. 24.
[3] De la Berge, ouvr. cité, p. XVIII, n° 41.
[4] Joubin, dans la *Rev. Arch.*, XI (1920²), p. 305.

LIVRE III

LES DÉFENSEURS

CHAPITRE I

LE PREMIER SIÈCLE DE L'HISTOIRE POLITIQUE DE LA DACIE

1. SOUS L'EMPEREUR ADRIEN

L'œuvre extraordinaire de Trajan ne disparaît pas avec lui pour ce qui concerne la conscience romaine. Les généraux qui s'étaient laissés gagner par l'enthousiasme de l'Espagnol furent, pour ce qu'ils avaient accompli ensemble, comme les diadoques d'Alexandre, comme les maréchaux de Napoléon. L'esprit hellénique d'Adrien [1] put échapper à ce charme. Ceux qui restaient attachés à cette œuvre la défendirent avec conviction et avec décision. Cet esprit philosophique ne put pas vaincre l'idéal de la génération qui succéda aux empereurs Flaviens, et, quand il dut être remplacé par un autre, se substitua, sous les Antonins, l'impératif catégorique du devoir envers l'État, jusqu'à ce que tout s'effondra sous l'empereur Commode pour ouvrir la voie aux simples défenseurs de frontières qui surgissent où la nécessité était la plus impérieuse.

Sans doute, sous Adrien, qui est le créateur du Panhellénium, la vie grecque des villes reçoit un nouvel appui. A Histria, sous le légat Proculus Vitresius Pollio, la vie est heureuse et prospère [2]. Tomi lui élève un autel avec cette inscription latine: *ordo populusque tomitanus* [3], et Nicopolis, qui est, elle aussi, une *civitas*, lui dédie une autre

[1] Otto Th. Schulz, *Leben des Kaisers Hadrian*, Leipzig, 1904; Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrian*, Leipzig, 1907; Kornemann, *Kaiser Hadrian;* R. H. Lacey, *The equestrian officials of Trajan and Hadrian, their cariers*, 1917.

[2] Pârvan, *Histria*, IV, pp. 79 et suiv., 82 (sous Antonin).

[3] *C.I.L.*, III, 765.

pierre [1]. Sous lui on fait venir l'eau à Odessus où, cependant, l'inscription est naturellement grecque [2].

Sur les monnaies, Adrien est présenté comme patron de l'Achaïe, comme protecteur d'Alexandrie, comme « restitutor » de l'Arabie et de la Bithynie, comme visiteur de la Bretagne. La Cilicie, la Nicomédie, la Phrygie, la Judée, la Lybie, la Macédoine, la Cappadoce frappent des monnaies en son honneur, de même que la Dacie, la Thrace, la Moesie, le Norique, la Rhétie, la Gaule, l'Espagne, l'Italie même et la Sicile —, ce qu'on n'avait pas fait sous Trajan, le conquérant, alors que celui-ci est *l'inspecteur*. On le considère aussi comme celui qui « a enrichi le monde connu », *locupletator orbis terrarum* [3]. *Romulus conditor*, « le fondateur » de Rome, apparaît auprès de lui, portant les « dépouilles opimes » [4].

A son « époque heureuse », on célèbre « la gloire du siècle » [5]. Celui qui est appelé à distinguer entre ce qui doit être conservé et ce qu'il faut abandonner et sur la manière dont il faut consolider cette conservation est qualifié sur les monnaies comme le souverain qui a fait que « la terre fût stabilisée » [6]. Les Grecs l'acclament comme le « Panhellène », comme le « Pannonien » [7], l'« Olympien » [8], « le Sauveur » [9], le

[1] *Ibid.*, 6057.

[2] *Ibid.*, 762. Voy. aussi Charles Lucas, *L'empereur architecte Adrien*, 1869.

[3] Eckhel, ouvr. cité, VI, p. 457 et suiv.; VII, p. 505.

[4] *Ibid.* Aussi sous Antonin, comme « Romulus Augustus »; *ibid.*, VII, p. 15. Cf., pour le culte du passé, *ibid.*, p. 29 et suiv. Une « Scythie » incertaine; *ibid.*, VII, p. 5.

[5] *Ibid.*, VI, p. 508.

[6] *Ibid.*, p. 509. Mais aussi sous Commode; *ibid.*, VII, p. 119. On frappe aussi des monnaies pour le favori d'Adrien, Antinoüs, devenu un *héros; ibid.*, p. 528 et suiv., et même avec le portrait de son patron; *ibid.*, VI, pp. 536—537.

[7] Curtius, dans *Hermes*, IV, p. 178 et suiv. (il est question d'Éphèse). A Héraclée aussi; *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 216, n° 40. Mais il est également « restitutor Hispaniae » sur une monnaie; Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 191. En Carie, *Arch.-ep. Mitt.*, XX, pp. 66—67.

[8] Voy. aussi la revue *Hesperia*, IV (1935), p. 61.

[9] *Rev. Arch.*, XXIII (1909[1]), p. 456, n° 90. Cf. J. Friedländer, *Reisemünze des Hadrian*, dans la *Zeitschrift f. Numismatik*, II (1875), pp. 112—113 (avec la légende: « Adventui Aug. Hispanie »).

« Libérateur » *(Eleutherius)*. Celui qui désire connaître toutes les régions d'un Empire qui se développe entre de si larges frontières, reçoit, — si l'attribution n'en est pas douteuse —, la dédicace d'un Périple du Pont [1].

Bien qu'il soit présenté comme désireux de présider seulement un concile de rois, Adrien, malgré son tempérament de philosophe et de poète, a traversé, tête nue [2], toutes les frontières et les a fortifiées, créant ainsi une séparation d'avec les barbares, là où la rivière manquait [3]. « Aucun d'entre les empereurs » dit son biographe, « n'a traversé tant de pays avec tant de rapidité » [4], de la Gaule en Arabie. L'image de Trajan persistait avec tant de force dans sa mémoire qu'il a cru devoir créer, à côté des Trajanopolis de son prédécesseur, ses propres villes, les Adrianopolis, jusqu'à Carthage et Athènes [5].

Le poète Florus, employant la forme et le rythme populaire, presque roman, — et Adrien lui répond de la même façon —, présente l'empereur qui est allé jusqu'en Bretagne, comme l'explorateur des brouillards scythes [6].

Pour pouvoir comprendre celui qui est présenté d'habitude seulement comme un voluptueux des voyages et de son âme intime, « curiositatum omnium explorator » [7], il faut tenir compte de plusieurs choses.

Mlle J. M. Toynbee, dans *The Hadrianic School*, qui montre l'importance des monnaies provinciales pour la conception de cette nouvelle politique, parle d'une vision mondiale comme celle d'Alexandre-le-Grand et *prouve que, à sa façon, différente de celle de Trajan, Adrien chercha à la réaliser.*

[1] Victor Chapot, dans la *Rev. Arch.*, XXXIV (1931), p. 129 et suiv. Fortifications en Asie Mineure, à Nicée, après celles de Trajan; on continue sous Marc-Aurèle; *C.I.Gr.*, II, 955—956, 3744, 3802.

[2] *Vita Hadriani*, ch. XVII, XXI (c'est ce qui a provoqué sa mort).

[3] *Vita Hadriani*, ch. XII.

[4] Nec quisquam fere principum tantum terrarum tam celeriter peragravit; *ibid.*

[5] *Vita Hadriani*, ch. XIX. Une Hadrianothera fondée sur la place où il avait tué une ourse; *ibid.*

[6] *Ibid.*, XV: « Scythicas peti pruinas ».

[7] Tertullien, *Apologeticus*, V.

Dans des villes de Dacie aussi, certains monuments funéraires montrent, pour le règne de cet empereur, une compréhension spéciale des nécessités de l'art [1]. Il faut penser aussi au degré de culture que Rome avait atteint alors [2]. Dans le Pont d'Apollodore, dans la Colonne, — monument tel que ni Rome, ni une autre ville n'avaient pu réaliser, — on observe le même changement dans les goûts, de plus en plus raffinés, qui amènent Pline l'Ancien à donner dans une « Histoire Naturelle », préoccupée des matériaux, les premières pages de critique d'art. On prépare les âmes pour la gracieuse interrogation de soi-même, devant le problème de la mort, d'Adrien l'hellénisé: *Animula blandula*... Auparavant, la plaisanterie brutale et inconvenante de Martial satisfaisait une société qui avait oublié la suprême décadence de l'ancienne Rome. Mais les auditeurs avides de sonorités helléniques écoutaient, alors, volontiers Dion Chrysostôme discutant sur des sujets comme la nécessité de s'enfuir [3] et sur la fatalité de l'esclavage [4]. Car c'est l'époque où les salles et les places résonnaient des discours soignés de ce Bithynien, resté si grec, malgré le Cocceianus ajouté à son nom, et on se préparait aux discours artificiels si savants de Pline le Jeune, dont l'âme est si peu romaine. L'image des héros de la Troie, interprétée par Alexandre, domine chez Dio, et Trajan avait cherché à en être une nouvelle incarnation. Les vers d'Homère volaient dans l'air. Adrien lui-même est un grand orateur [5], de même qu'il est expert dans l'art des vers.

Dans l'opinion de Fronton, un contemporain, Adrien est le bon voyageur et le bon orateur pour les soldats, mais pas un général, et il ajoute: « Il a préféré perdre les provinces

---

[1] Pour la « monarchie hellénistique » de celui-ci, voy. Domaszewski, *Gesch. d. röm. Kaiser*, II, p. 190. Pour les décisions prises par lui en Grèce, Pausanias, *Arcadica*, VIII, chap. IX.

[2] Gr. Florescu, *I monumenti funerari nella « Dacia Superior »*, dans l'*Ephemeris dacoromana*, IV, p. 103.

[3] *Or.*, XIII.

[4] *Or.*, XIV—XV.

[5] Voy. Dessau, ouvr. cité, I, pp. 497—498.

gagnées par Trajan que de les retenir par ses soldats »[1]. Mais il ne faut pas oublier qu'on lui attribue un souci spécial pour la Bretagne, qu'il a défendue par un vallum. Un recul de la part d'Adrien est d'autant moins admissible qu'il a accru aussi les fortifications du côté de la Germanie, ainsi que du côté des Celtes libres de l'Écosse actuelle[2]. Celui qui est intitulé « restitutor Galliae »[3] ne pouvait pas être un déserteur sur le Danube. Mais il n'en est pas moins vrai que Trajan lui-même, combattant en Asie, avertissait le Sénat qu'il ne pourrait plus maintenir la Perse et demandait qu'on lui permette donc d'y placer un roi vassal, ainsi qu'on l'a fait[4]. L'auteur de la Vie d'Adrien, qui croit que l'empereur est coupable de cet abandon du côté de la Dacie, alors que ses vers même mentionne l'œuvre de son prédécesseur sur le Danube, répétant que la Dacie avait été vidée d'habitants par suite de la longue guerre de conquête et qu'il avait fallu y amener « des multitudes infinies d'hommes pour travailler dans les champs et dans les villes », note que seule l'intervention des amis d'Adrien l'ont arrêté dans son intention de resserrer les frontières, en Dacie de même qu'en Mésopotamie et en Arménie; il aurait renoncé au rêve d'Alexandre-le-Grand, qui avait été celui de son père d'adoption[5], mais il n'aurait pas osé « livrer aux barbares un si grand nombre de citoyens romains »[6].

Cette dernière précision, où il est parlé de plusieurs citoyens romains, est du plus grand intérêt, parce qu'on voit

---

[1] Hadrianus provincias manu Trajani captas ommittere maluit quam exercitu retinere; *Frontonis et M. Aurelii epistulae*, p. 206.

[2] Bruce, *The Roman Wall*, 1867.

[3] Jullian, *loc. cit.*, p. 471, note 5. Mais sous Antonin il y aurait eu la possibilité d'une retraite en Germanie; *ibid.*, p. 474, note 1.

[4] Arrien, dans *Fragm. Hist. gr.*, III, p. 590, n° 18.

[5] Mais le « Borysthenes Alanus », le cheval d'Adrien, qui lui permet de voler vers la Pannonie (voy. plus loin), n'est que le Bucéphale du Macédonien.

[6] « Idem de Dacia facere conatum amici deterruerunt, ne multi cives romani barbaris traderentur, propterea quod Trajanus, victa Dacia, ex toto orbe romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas, Dacia enim diuturno bello Decibali viris fuerat exhausta ». Et, encore, *il n'est question que de la population masculine.*

qu'*il n'est pas question de toute la population*. En effet, à ce moment, *il n'y avait en Dacie, de loin, les seuls citoyens romains*, et l'Empire ne se reconnaissait de devoir qu'envers ceux-ci. Du reste, toutes ces Vies de Césars après Trajan ont été démontrées n'être que des «faux» du IV-e siècle, lorsque les tendances de récupération de la Dacie, sous Constantin-le-Grand et ses successeurs, avaient rouvert tout le problème.

De fait, il ne pouvait pas être même question, après tout ce qu'on avait dépensé pour l'organisation, d'un pareil abandon, *d'autant plus qu'à cette époque il y avait seulement le système de la défense par des légions encore mobiles et on n'avait pas encore introduit le système du «foedus», du traité avec les barbares pour leur transmettre cette charge défensive.*

Mais Dio Cassius, parfait connaisseur des circonstances de ces régions, où il a eu aussi une situation administrative, a vu cependant le pont de Trajan détruit et, comme il savait qu'Apollodore de Damas, l'architecte, poursuivi par une ancienne haine, avait été condamné à mort par Adrien, il était bien naturel qu'il attribue à celui-ci la destruction du pont, ajoutant qu'il l'aurait fait par crainte des barbares. Or, comme ceux-là n'étaient pas encore maîtres de la Dacie, cette explication manque complètement de sens [1].

Il ne faut pas oublier que dans Dio l'origine du pont, qui, à son époque, n'avait plus de «passage», *δίωδον*, est présentée d'une façon erronée: Trajan aurait élevé ce pont pour offrir un accès plus facile aux invasions éventuelles, que celui du Danube glacé!

Du reste, le rhéteur grec reproduit un état de choses qui existe seulement à son époque, lorsque les Sarmates, en mouvement, se trouvaient sur toutes les routes. L'idée que l'explication viendrait du Byzantin Xiphilin, qui nous a

[1] *Ἀδριανὸς δε τοὐναντιον, φοβηθεὶς μὴ καὶ τοῖς βαρβάροις τοὺς ῥουμοὺς αὐτῆς βιαζομένοις, ῥαδία διάβασις εἰς τὴν Μυσίαν ᾖ, ἀφεῖλε τὴν ἐπιπολῆς κατασκευήν;* LXVIII, 13. Pour ce qui concerne l'opinion qu'on aurait pris seulement la partie en bois, opinion qui s'appuie sur les attaques des Sarmates qui, cependant, ont été bientôt maîtrisés, et sur la mention de «brigands», pillards dans ces régions, voir M. Tudor, *Podul lui Traian de la Drubeta*, pp. 39—40. Cf. aussi Decei, *Podul lui Traian*, p. 167.

transmis le texte (à ce qu'il paraît, d'une façon tout à fait défectueuse), est inadmissible, car rien ne montre chez l'abréviateur, à côté du besoin naturel des suppressions et du résumé, le courage de changer le texte.

Comme une retraite romaine avait été ordonnée sous Trajan à Doura, sur l'Euphrate, cédée aux Perses, Adrien lui-même a évacué toute la Mésopotamie [1].

Du reste, le souvenir d'Adrien a été conservé avec affection en Dacie. Sarmizégétousa le remercie pour un aqueduc [2]. Napoca s'intitule *municipium aelium hadrianum* [3]. Un *sodalis hadrianalis* se rencontre à Apulum. On lui élève des autels à Ad Mediam [4], dans le camp de Veţel [5], de la part de la légion XIII Gemina [6].

Mais l'ouverture qu'avait pratiquée Trajan supprimant le « philtre » de barbares qu'avait été la Dacie, laisse maintenant passer les barbares qui sont au fond, de même qu'au V-e siècle, la disparition du barrage de la fédération gothe fera descendre sur le Danube les Slaves qui avaient été jusque là arrêtés.

---

[1] Voy. Rostovtsev, dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions de Paris, juillet-octobre 1936, p. 285 et suiv. Voy. aussi ses observations: « C'est sans doute le même Trajan, et non le prétendu pacifiste Hadrien, qui a prévu la nécessité d'autres concessions du même genre, peut-être même l'évacuation de toute la Mésopotamie en cas de nécessité. En tout cas, la politique des concessions territoriales n'a pas été inaugurée par Hadrien; il l'a héritée de son père adoptif » (p. 209). Mais ici les Romains en étaient seulement à la première campagne et ne se sentaient pas en état d'en commencer une seconde.

[2] *C.I.L.*, III, 1446, Cf. aussi *ibid.*, 1445, 1447.

[3] Colonie de 185 à 192; *C.I.L.* III, 110, 114, 865, 9630.

[4] *Ibid.*, 1576.

[5] *Ibid.*, 1371.

[6] *Ibid.*, 953. — D'autres, *ibid.*, 1169, 1581. Cf. *ibid.*, 14465. Inscriptions pour lui à Arabona (Raab); *ibid.*, n° 4366. Les colonies Aelia Aquincum et Aelia Mursia; Schiller, ouvr. cité, I¹, p. 606, note 7. De même à Carnuntum, Ovilava, Brigetio, Augusta Vindelicorum, Nicopolis. On lui doit le vallum d'Acumincum sur la Tisa, mais pas celui de la Dobrogea entre Cernavoda et Constantza; Bernard W. Henderson, *The life and principate of the emperor Hadrian, A. D. 76—138*, Londres, s. an. Cf. aussi Kornemann, dans *Klio*, VII (1907), p. 88 et suiv.

De fait Adrien a fait tout ce qu'il lui était possible pour empêcher cette liquidation par le fait des invasions qui s'annonçaient à toutes les frontières [1]. Mais à cette frontière il dut conclure un pacte avec les Roxolans, contre lesquels le nouvel empereur avait combattu dès l'époque de Trajan [2]. *De cette façon, s'était ouvert aussi pour ces nouveaux barbares le barrage qu'avait été la Dacie de confédération de Décébale ;* le traité avec les Roxolans en faisait des fédérés [3], leur assurant des subsides. Et, lorsqu'ils ne furent pas payés, sous Adrien, une révolte se produisit, non sans que cette partie des Sarmates se fût entendue avec leurs frères iazyges depuis longtemps établis dans la Puszta [4]. Aussitôt appelé par cette invasion, Adrien se trouve à Sarmizégétousa, « entre le 10 décembre 117 et le 1-er janvier 118 » [5]. Il revient aussi en 121 et en 129 [6]. On le trouve à Durostorum, à Oescus, à Drobéta; il fait de Durostorum un municipe [7]. Le compilateur byzantin Suidas (qui emploie Dio Cassius) le présente comme imitateur de Trajan, « passant, en Pannonie, l'Ister sous les armes et détruisant les barbares d'en face » [8]. Son intervention n'était pas restée vaine: les chefs rebelles furent internés à Rome. Une inscription mentionne leur roi

---

[1] *Vita Hadriani*, ch. v. Cf. *ibid.*, VII: « Multas provincias a Trajano adquisitas reliquit ». Pour tous il se présente comme le continuateur des volontés dernières de Trajan.

[2] *Ibid.*, ch. III.

[3] D'ici l'allusion critique de la *Vita Hadriani:* « regibus multis plurimum detulit, a plerisque vero etiam pacem redemit, a nonnullis contemptus est » (ch. XVII).

[4] *Ibid.*, VI, VIII; d'après laquelle W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus*, Leipzig, 1907.

[5] Von Premerstein, *Das Attentat der Consulare auf Hadrian*, Leipzig, 1907.

[6] Horovitz, *Organisația administrativă*, p. 16.

[7] Wilhelm Weber, ouvr. cité, pp. 19, 33 et suiv., 71 et suiv., 98 et suiv., 151, 153. Voy. aussi J. Plew, *Quellenuntersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrian*, Strasbourg, 1890; Otto Th. Schulz, *Leben des Kaisers Hadrian*, Vienne, 1881, Leipzig, 1904.

[8] *Ad v.* Οὗτος ἐς Παννονίαν ἀφίκετο καὶ τὸν Ἴστρον μετὰ τῶν ὅπλων διενήξατο, καὶ τοῦτο οἱ παρόντες βάρβαροι ἐξεπλάγησαν. Cf. Dio Cassius, LXIX, 9. — Une inscription pour lui à Arabona (Raab); *C.I.L.*, III, 4366.

Rasparaganus [1] et une autre son fils, romanisé, P. Aelius Peregrinus; ils étaient à Pola [2]. Et l'« armée dace », ainsi que celle de la « Moesie », remercie Adrien, reconnaissante envers celui qui était venu écraser la révolte [3]. Il prend sous sa protection Droubéta [4].

On nous présente aussi le Danube traversé par des cavaliers bataves, et l'empereur est choisi comme arbitre, dans leurs querelles, par ces barbares [5]. Le nom qu'Adrien avait donné à son cheval, Borysthène, montre le rapport d'âme qui existait entre le successeur de Trajan et ces régions [6]. Pendant ses chasses il a à côté de lui un Iazyge prisonnier, Mastor [7], alors que cette nation combattra ensuite, à côté des Marcomans, contre Marc-Aurèle [8].

Une inscription près du village de Racovița-Copăceni (qui correspondrait à l'ancienne Praetorium), posée sous son règne, témoigne de travaux accomplis, *dans cette partie même de la Dacie*, par les *burgarii* et les *veredarii*, donc les gardiens des bourgs et les rouliers militaires de cette province de la Dacie Inférieure. On élève des murs doubles, des tours. *Tout un monde est créé alors* [9]. On avance jusqu'au défilé de la Tour Rouge pour assurer les rapports avec la Transylvanie [10].

---

[1] P. Aelio Rasparagano, regi Roxolanorum (aussi Dessau, ouvr. cité, I, p. 191, n° 852) P. Aelius Peregrinus, regis Sarmatarum Rasparagani cf. v. f. sibi et Attiae, O. f., Procillae sibi libertabus posterisque eorum (aussi *ibid.*, n° 833). Cf. aussi Hübner, dans *Hermes*, X, pp. 393—400. Voy. aussi *C.I.L.*, V, 32—33; *Hermes*, X, p. 393 et suiv. On a placé Rasparaganus à côté de tel « rex Germanorum », qu'on a trouvé à Carnuntum (*C.I.L.*, III, 4453), Aistomodius, appelé aussi Septimius, dont les frères portent les noms de Philippe et d'Héliodore.

[2] Cf. Tocilescu, *Monumentele*, p. 104.

[3] *Ibid.*, pp. 104—105.

[4] *Ibid.*, p. 105.

[5] Dio Cassius, LXIX, 9. Cf. Dessau, ouvr. cité, I, pp. 510—511, n° 2558.

[6] Dio Cassius, LXIX, 10 et plus haut.

[7] *Ibid.*, 22.

[8] *Ibid.*, LXXI, 3.

[9] Numerus burgariorum et veredariorum Daciae Inferioris »; *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 225. *Duplicato valli pede et impositis turribus; ibid.*, n° suiv. Voy. aussi *ibid.*, XIV, pp. 13 et 14.

[10] Voy. aussi *ibid.*

C'est, du reste, le moment où l'on rencontre une division des provinces romaines, après leur colonisation, au Norique, qui est partagé entre la rive du Danube *(ripense)* et l'intérieur *(mediterraneum)*, et les deux Pannonies prennent le nom de Valeria et de Savia, celle-ci d'après la rivière de la Save[1].

Loin d'avoir voulu abandonner une province dace, acquise si récemment et au prix de tant de sacrifices, Adrien tend à la compléter. On admet que c'est en 121, par lui [2], que ce qui avait été pour Trajan seulement le Banat, avec un angle d'appui en Transylvanie, s'était assez étendu pour que la nécessité s'imposât d'une séparation en deux, la Dacie Inférieure ne pouvant être que celle qui se trouvait au Sud des Carpathes, donc l'Olténie [3].

On peut suivre ailleurs même ce nouveau procédé de défense par la séparation des provinces jadis unitaires. Nous avons dit qu'en Pannonie aussi, où Mursa et Aquincum deviennent des colonies sous Adrien, des Aeliae, il y a la division entre province supérieure et province inférieure [4] (et on a observé le passage d'Hygin [5] où il est question de certaines distributions de terre, là-bas, dès l'époque de Trajan), de même que Domitien avait coupé en deux, pour les mêmes motifs, la Moesie. Il en sera ainsi en Bretagne, qui, au V-e siècle, comprendra cinq provinces. La Dalmatie reste entière et elle montre, par une dédicace de la ville de Jader, les motifs de reconnaissance qu'elle avait envers l'empereur [6]:

---

[1] Zeiller, *Les origines chrétiennes*, p. 5.

[2] Horovitz, *Org. Adm.*, p. 17.

[3] Voy. aussi Tocilescu, *Monumentele*, p. 103 et suiv. (avec des détails) 108—109, 205. Un *legatus pro praetore* commandait le procurateur d'Auguste dans la province supérieure et celui de la province inférieure. La date serait, d'après lui, « vers 129 ». Sarmizégétousa, reconnaissante, remercie l'empereur patron. La liste des procurateurs dans ce qui forme désormais « les deux Dacies », chez Horovitz, ouvr. cité, pp. 57 et suiv., 70—71.

[4] Paribeni, *loc. cit.*, pp. 272—273; Schiller, ouvr. cité, I², p. 606, note 7 Les camps de Brigetio et d'Acumincum aussi; *ibid.*, p. 273.

[5] *De condicione agrorum*, p. 121.

[6] *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 162, n° 241.

on a signalé que c'était l'époque où l'élément illyre commençait à prédominer dans l'armée [1].

Le choix même des fonctionnaires auxquels Adrien a confié la Dacie est significatif. Le gouverneur par délégation qu'on avait donné à la province, Q. Marcius Turbo, et qui conserva aussi sa place de préfet d'Égypte, était une des personnalités militaires les plus importantes de l'Empire [2]. La lointaine Héraclée dédiait, à Tomi, une inscription à ce légat de la Moesie Inférieure vers 150, chargé d'un rôle en Dacie aussi contre les Sarmates [3]: il est intitulé « patron et bienfaiteur ». Cet homme de confiance était un ancien soldat de Trajan, dont le triomphe posthume, pour l'Orient, venait d'être célébré. Il avait participé à la conquête, de même que Lusius Quietus, qui continua chez les Maures la même politique, soutenue même sur ce territoire maure par Turbo aussi, pacificateur de la Judée [4].

En Scythie Mineure, les Tomitains s'adressent, par leur pétitions, à celui qu'ils savaient être un si bon ami [5]. Sous lui on trouve d'abord, à la place de la Pentapole du Pont, une Hexapole, contenant aussi la ville de Mésembrie [6].

En résumé, au lieu de nous trouver devant un abandon de la Dacie, Adrien et ses successeurs, sous le coup de fouet

[1] Adolphe Bauer, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XVIII, p. 150.

[2] Premerstein, *Der Attentat der Consulare, loc. cit.* Cf. *Vita Hadriani*, ch. v: Dacia Turboni credita, titulo aegypticae praefecturae, quo plus auctoritatis haberet ornato. Pour la grande faveur qui lui est accordée, *ibid.*, ix. Mais il finit lui aussi sous les persécutions.; *ibid.*, V Voy. aussi Horovitz, *loc. cit.*, pp. 11—13.

[3] Tocilescu, *Neue Inschriften*, p. 20 et suiv.; le même, *Inschriften aus der Dobrudscha*, 1882, p. 3.

[4] *Vita Hadriani*, ch. v. Lusius, mêlé à plusieurs conspirations, dut être exécuté; *ibid.*, vii. Des inscriptions daces sous Adrien: l'une, de Sarmizégétousa, comme à un « patron » — certaines autres datent de Trajan encore —, entre autres l'inscription, falsifiée, ainsi que le croyait aussi Eckhel, où il est dit que « la Dacie a été ajoutée à l'Empire par la vertu d'Adrien » *(cujus virtute Dacia imperio addita)*; Zumpt, dans le *Rheinisches Museum*, II, p. 249 et suiv.: c'est de celui-ci qu'est partie une nouvelle recommandation de recueillir les inscriptions de Dacie.

[5] Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VI, p. 21, n° 42.

[6] Perrot, *Mémoires*, p. 447, chez Paribeni, ouvr. cité, I, p. 337.

du nouveau danger germanique, qui s'annonce après la menace sarmate, ne savaient plus de quelle façon on pouvait défendre le mieux la province [1].

2. LA NOUVELLE DACIE DES ANTONINS

La Dacie avait pénétré cependant très peu dans la conscience romaine, et la nouvelle conquête entra comme un geste personnel de Trajan, dans cette aventure « macédonienne » à peine fermée.

Ainsi l'Alexandrin au nom romain Appien, sous Antonin, sait si peu ce qui s'est passé dans ces régions que, de même qu'il parle des Celtes sur le Rhin, il mentionne encore les chefs des « Gètes au-delà de l'Ister, qu'on appelle Daces » [2]. Pour lui, du reste, les provinces romaines doivent être divisées entre celles qui apportent un profit et celles dont découlent seulement des pertes (ἐπιζήμιοι) et que les Romains retiennent uniquement par un sentiment de honte [3]; il paraît que la Dacie rentrait dans cette dernière catégorie [4].

Pausanias, le descripteur des monuments de la Grèce, ne parle que du Danube glacé, ainsi que de l'Hypanis et du Borysthène [5]. Il compare les Maures à cheval aux Scythes qui voyagent dans des chars. Il fait l'éloge d'Antonin, l'ami des Grecs, et il présente Marc-Aurèle comme vainqueur des Germains et des Sarmates [6]. Chez cet archaïsant les combattants contre Xerxès, Épaminondas et les Thébains, Philippe, Alexandre, Lysimaque, Pyrrhus sont comme des personnalités actuelles; les voisins barbares ne font que tourner autour de cette Hellade recouverte des trésors de l'art, qu'il suppute avec fierté, vivant lui aussi dans ce monde

[1] Pour le recrutement sur place, défendant, dès 79, l'entrée des Italiques dans la légion; Van de Weerd, ouvr. cité, pp. 28—29.

[2] *Rom.*, préface.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.* Mommsen, dans *Röm. Gesch.*, V, pp. 207—208, appuie lui aussi sur le caractère « excentrique » de la Dacie.

[5] VIII, XXVIII, 2.

[6] *Ibid.*, XLIII, 4.

de légendes, que ces monuments personnifient, et il se garde bien d'ajouter le lourd et fier apport des nouveaux maîtres. Dans un coin, avec leurs luttes de frontières, appréciés seulement pour leur hommage envers la civilisation classique, sont les Romains, de Sylla à Auguste, à Néron et jusqu'à Antonin, marquant seulement ce qu'ils ont transporté à Rome des trésors helléniques. Pas un mot sur la poussée de l'Orient [1] et aucun intérêt pour le grand danger barbare, comme si, quelles que puissent être les circonstances, les cités grecques eussent dû durer pour l'éternité. Et ceci lorsque la Corse même et la Sardaigne apparaissent, parce qu'elles ont envoyé des présents au temple de Delphes [2].

A l'époque d'Antonin-le-Pieux [3] aussi les Romains entreprennent une campagne pour dégager Olbia de ses ennemis, les Tauroscythes, qui donnent des otages, au moment où Roïmétalkès est établi comme roi à Bosporus [4]. L'ancien intérêt romain pour les rives du Pont, qui avaient conservé, dans ces conditions particulières, toute leur importance, n'était pas diminué et ne pourra pas l'être.

En rapport avec ce souci, il y avait la préoccupation concernant la Mer Noire et le Danube, que ne pourront pas toucher les barbares en maîtres, de même que, à l'époque byzantine, d'autres, dans le même état de civilisation, se sont maintenus loin de cette ligne [5].

La flotte de Moesie qu'on appelle « flavia » a, parmi ses stations, celle de l'ancien Noviodunum, et Pârvan a montré que ceci suppose un camp, des cannabes, des *vici* tout autour [6], pres du gué d'Isaccea, fréquenté à toutes les époques.

[1] Mais Isis aussi à Delphes; X, XXII, 9. Pausanias connaît aussi la langue des Galates, XXXVI, 1.

[2] *Ibid.*, XVII.

[3] Voy. Schulz, *Das Kaisertum der Antonine;* Willy Hütt, *Antoninus Pius*, Prague, 1933, 2 vol.

[4] Capitolinus, *Vita Antonini*, ch. IX. Une pierre pour lui à Olbia; *C.I.Gr.*, II, n° 2093.

[5] A cette époque Kallatis est considérée comme « une ville de Moesie »; Cagnat, *Inscriptions*, III, p. 581. Odessos fait venir l'eau; Kalinka, ouvr. cité, c. 21—22.

[6] Pârvan, dans *Descoperiri nouă*, p. 506 et suiv.; *Histria*, IV, p. 104.

Bientôt, comme *moyen d'accroître la sécurité*, sous l'empereur Commode, seront transportés d'ailleurs 12.000 Daces par Sabinianus entre les limites de la Moesie [1].

Mais aussi on constate dès ce moment des révoltes des Daces voisins, en rapport avec les troubles germaniques [2]. Ce sont ceux-là, et pas les « provinciaux insoumis », contre lesquels devra envoyer des troupes le même Commode [3], second successeur du paisible empereur. La monnaie qui représente la Dacie, le drapeau en main, avec l'inscription παραvοῖα Γετῶν se rapporte sans doute à cette révolte et à cette guerre de Dacie [4]. On pourrait croire ainsi que l'inscription de Napoca, que Mommsen croyait apocryphe, dans laquelle il est question de « la fureur des Daces », « ne laissant aucun espoir de paix et de libération » [5], serait authentique.

On a trouvé au village de Guiguen, en Bulgarie, une précieuse inscription d'un « T. Aurelius, fils de Papiria Flavinus, primipilaire et *princeps* de l'ordre de la colonie d'Oescus et des cités de Tyras, Dionysopolis, Marcianopolis, *Tungri* et Aquincum, patron du collège des *fabri* », qui a reçu d'Antonin 50.025 sesterces et un « gradus promotionis » pour sa bravoure en combattant les Carpes *(ob alacritatem virtutis adversus hostes Carpos et res prospere et valide gestas)*: elle est posée par Claudius Nicomède, sénateur de Tyras, en suite d'une décision des décurions. *Elle prouve d'une façon définitive que ces Daces d'au-delà des frontières n'étaient que les Carpes* [6].

---

[1] Dio Cassius, LXXII, 3.

[2] Capitolinus, ch. V.

[3] Victi Daci... In Germania et in Dacia imperium ejus recusantibus provincialibus; Lampridius, *Vita Commodi*, ch. XIII. Pour l'orge miraculeux de Moesie, Capitolinus, ch. VIII.

[4] Sur les combats avec les « Daces » sous Antonin, voy. aussi Aristide, dans Dindorf, ouvr. cité, I, pp. 350—351. Cf. Xaver Bossart et Jacob Müller, *Zur Geschichte des Kaisers Antoninus Pius*, dans les *Untersuchungen* de Max Büdinger, II, Leipzig, 1868, pp. 311—312.

[5] « Quum furore Dac[iscorum] nulla spes pacis ac salutis relinqueretur »; *C.I.L.*, III, n° 35. Mais elle est dédiée à Commode.

[6] Dans le *Sbornik* de Sofia, 1899, p. 215, puis dans le *Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift*, p. 146 (aussi *Rev. Arch.*, XXXVII (1900), pp. 500—501, n° 155).

Il faudrait donc admettre *une espèce d'État de la liberté dace aux frontières*, contre lequel a été créée aussi la province du Nord dans une nouvelle Dacie tripartite. C'est, du reste, l'époque où les provinces essaient, pour la première fois, se constituant même une armée, de s'organiser localement, comme les « bucolici milites », les « soldats pâtres » d'Égypte [1]; on cherche même à gagner des soldats par des proclamations, et ils ne paraissent pas être autre chose que ces milices indigènes.

En ce qui concerne la Dacie, on voit comment on cherche à établir un nouvel ordre de choses là où Trajan avait commencé son œuvre et où son premier successeur avait ajouté du sien. Le camp de la légion XIII passe de Heviz à Apulum, et *la province sort de son rôle strictement dace pour en trouver un autre d'un caractère plus général, dont le centre est plus à l'Occident* [2], *dans ce vieux marché dace devenu un municipe, ayant à côté une colonie.*

La division de la Dacie en trois s'imposera enfin aussi par suite de la révolte déjà mentionnée par la Vie d'Antonin, où, ainsi que nous l'avons remarqué, il ne peut pas être question des provinciaux eux-mêmes, mais des Daces restés libres [3]. M. Statius Priscus avait gagné la victoire contre ces révoltés [4]. Une Dacie d'Apulum, donc centrale, Sarmizégétousa restant seulement comme une capitale religieuse et traditionnelle, se rencontre dorénavant à côté d'une Dacie du Nord, qui a

[1] *Vita Hadriani*, ch. XXI.

[2] Contre l'opinion du passage de la légion V en Dacie avant l'empereur Septime Sévère; *C.I.L.*, III, pp. 160—161. Elle se trouvait sur la rive droite, entre les régions I Italica et VII Claudia.

[3] Nous avons cité Aristide, 1-ère éd., p. 351, sur « la folie des Gètes », mise en rapport aussi avec d'autres troubles. Voy. aussi *ibid.*, pp. 98 et suiv., 111, dans Xavier Bossart et Jacob Müller, ouvr. cité (voy. p. 311 et suiv.), où il est question aussi de la monnaie curieuse qui représente une femme devant un fond de montagne tenant un drapeau à la main.

[4] Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux*, p. 127 et suiv: la tentative inadmissible de mettre en rapport cette révolte avec des événements romains lointains et d'un autre ordre. Pour la date, l'auteur observe, citant aussi *C.I.L.*, III, D. XLIV, que la division n'existait pas en 129 et est déjà constatée en 168 (voy. p. 129).

comme centre, ou plus exactement comme place de commandement, Porolissum; la troisième province (il vaudrait mieux dire: division, car le principe de l'unité dace n'était pas attaqué) s'étendait le long de la rive danubienne, du *mal*, ancien terme dace, et elle s'appelait Malvensis, bien qu'une Malva, et d'autant moins dans le sens de « mauve », de « champ de fleurs » (!), n'ait jamais existé.

Du reste, Antonin, qui avait fait construire en Dacie des bains romains [1], répare l'amphithéâtre « détruit par le temps » à Porolissum [2]. Sarmizégétousa, Apulum et Brucla, reconnaissantes, le commémorent [3]. L'empereur y est duumvir quinquennal honoraire [4]. On voit des ambassadeurs qui partent du rivage de la mer comme envoyés au « dieu Antonin, résidant dans la ville impériale de Rome » [5].

C'est encore sous les Antonins qu'un citoyen de Tomi, un « magister vici », dédie une inscription latine [6]. Grecs et Latins avaient les mêmes sentiments comme, en Lydie aussi, telle inscription hellénique met à côté « Grecs et Romains » [7], les deux alphabets s'y mêlant alors, comme à Tomi et dans la Moesie moyenne [8].

C'est de cette façon que se termina une domination qui imitait celle d'Adrien, de même que celle-ci avait imité le système de Trajan. Antonin a, lui aussi, des monnaies frap-

---

[1] *Ephem. epigr.*, II, p. 294, n° 349.

[2] *C.I.L.*, III, 836.

[3] *Ibid.*, 1448, 1129 et 940. Voy. aussi *ibid.*, 1299, 1416; le *Jahrbuch* allemand, XX (1906), p. 143. Très douteuse attribution à Sarmizégétousa de la curieuse inscription publiée dans la *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, IV, 120, *Korrespondenzblatt*, V.

[4] Voy. aussi J. Bogdan, ouvr. cité, pp. 30—31.

[5] *Εἰς τὸν Θεὸν Ἀντωνεῖνον, εἰς τὴν βασιλίδα Ῥώμην;* Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 185.

[6] Kalinka, ouvr. cité, c. 120.

[7] *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, LIV (1911); Seure, dans la *Rev. Arch.*, 1912, p. 496. Pour un pareil mélange de lettres en Égypte, Ulrich Wilcken, dans les *Forschungen und Fortschritte*, 1936, p. 90.

[8] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, pp. 30—32.

pées à son effigie, dans des provinces lointaines qu'il n'avait jamais connues personnellement [1].

Mais l'état des armées romaines à la fin de ce règne n'était plus celui de l'époque de Trajan. Il est bien vrai que, présentant une armée en décadence, Fronton parle surtout des Syriens, qu'il montre comme disposés à se révolter, paresseux, vagabonds, prêts à jeter les armes et à s'enfuir [2]. Rien n'était resté du sévère idéal macédonien. Les soldats romains sous le premier Antonin apparaissent généralement comme habitués aux spectacles; à Antioche, par exemple, ils jouent aux dés dans le camp, ils s'enivrent, ils aiment à dormir et ils s'épilent les jambes. Ils sont mal armés, ils mettent du duvet d'oie sous leur selle; mauvais cavaliers, ils ne sont pas plus habiles à jeter le javelot [3]. Selon lui, il aurait fallu une réorganisation complète de la force militaire romaine.

Dans ces conditions, sous le philosophe héroïque Marc-Aurèle [4], autre Ibérique, originaire de la Bétique, des combats

[1] Eckhel, ouvr. cité, VII, p. 4 et suiv. Voy. Otto Th. Schulz, *Das Kaiserhaus der Antonine und der letzte Historiker Roms, nebst einer Beigabe: Das Geschichtswerk des Anonymus*, Leipzig, 1902.

[2] Ouvr. cité, pp. 206—207.

[3] *Ibid.*, p. 128. Une seule fois la mention, anecdotique, d'Alexandre-le-Grand; *ibid.*, p. 160. La diminution de la valeur des empires des diadoques, *ibid.*, pp. 203—204. — Pour le système de compléter par des étrangers la légion XIII à la même époque, aussi Floca, dans l'*An. Institutului de studii clasice*, II, p. 54 et suiv. Des archers « hadrianiens, palmyréens, antoniniens »; *Rev. Arch.*, XXXI (1897), p. 455, n° 147.

[4] Voy. Noël des Vergers, *Essai sur Marc-Aurèle, d'après les monuments épigraphiques*, Paris, 1860 (les monnaies seules expliquent en quelque sorte ces campagnes; voy. p. 66 et suiv.); Gustave Loisel, *La vie de Marc-Aurèle, philosophe et empereur*, s. an (beau livre; voy. surtout *Marc-Aurèle et la postérité*, p. 243 et suiv.); Petersen-Domaszewski-Calderini, *Die Marcus-Säule auf Piazza Colonna in Rom.*, Munich, 1896 (voy. les pages de Mommsen, pp. 21—28; l'empereur est « nach seinen Leistungen schwerlich ein Militär »). Marc-Aurèle dit lui-même, d'ailleurs: « une araignée est fière d'avoir captivé une mouche, tel homme d'avoir pris un lièvre, un autre de l'avoir fait pour un sanglier, *un troisième d'avoir des Sarmates comme captifs*. Ne sont-ils pas tous des assassins devant les lois universelles? »; Luigia Achillea Stella, *Romanità di Marco-Aurelio nei colloquii con se stesso in lingua greca*, dans les *Rendiconti* de l'Académie des Lincei, mars-avril 1935, X, 10.

se livrent sur le Danube moyen glacé, contre les Iazyges [1], qui mettront en mouvement des Germains, Quades et Marcomans, de même que les anciens Iazyges, liés avec les Suèves, avaient poussé à la guerre les Daces de Décébale. On voit un Tarbus qui appartient à ces deux tribus germaniques, envahissant aussi la Dacie [2] et y demandant le tribut (*ἀργύριον αἰθοῦντα*).

Le mouvement des Sarmates [3] de l'Ouest, dont on voit le type, portant le bonnet asiatique, sur la colonne du nouvel empereur, ouvrit à ce moment [4] des problèmes de communication entre les deux rameaux des Sarmates, les Iazyges et les Roxolans. L'empereur dut leur permettre de passer par la Dacie, mais pas sans avoir demandé la permission du gouverneur [5]; ils n'ont cependant pas le droit d'avoir des vaisseaux, et les « îles du Danube » sont à l'abri de leur pénétration » [6].

Ce passage est d'un grand intérêt. Il montre déjà le commencement de cette collaboration romano-barbare, qui se développera de plus en plus dans des formes qui écartent absolument la théorie « castastrophale » que M. Dopsch a réussi à détruire pour l'Europe Centrale et Occidentale, et permettra, comme nous le verrons, une autre explication de « l'abandon de la Dacie ».

De même que Tarbus, que nous venons de mentionner, envahit alors la Dacie [7], des éléments germaniques, qui préparent un siècle en avance les offres des Goths, se mettent en mouvement avec violence, demandant de l'argent ou des terres. Les Astinges de Rhaos et de Rhaptos, — chefs dont les noms germaniques ne sont pas identifiables, — s'offrent,

[1] Dio Cassius, LXXI, 7.

[2] *Ibid.*, 11.

[3] Voy. *ibid.*, 19.

[4] Cf. Noël des Vergers, ouvr. cité; Napp, *De rebus imperatore M. Aurelio Antonino in Oriente gestis*, 1879.

[5] Dio Cassius, LXXI, 19. Des Sarmates dans l'armée romaine à l'époque de Septime Sévère (*Vita Nigri*, ch. V).

[6] *Μὴ ἰδίοις πλοίοις σφᾶς χρῆσθαι καὶ τὸ τῶν νήσων τῶν ἐν τῷ Ἴστρῳ ἀπέχεσθαι.*

[7] *Ibid.*, 11. Cf. *ibid.*, 7. Cf. Domaszewski, dans les *Neue Heidelberger Jahrbücher*, V, p. 125 et note 1.

du reste, à garder eux-mêmes la Dacie, en échange d'une rétribution sous forme de terre et de salaires. Ils entrent dans la Scythie Mineure, où ils ont à faire au gouverneur Clemens, « duc des trois Dacies » [1], et ils pénètrent au milieu des Costoboques, traînant avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ils eurent cependant maille à partir avec leurs frères, les Dakringes ou Lakringes, qui craignaient d'être dépouillés de leurs établissements. Il paraît que des offres semblables furent faites aussi par les Cotins [2], moins connus. Un peu plus loin, les Boures, tout à fait différents des anciens, ceux-ci étant probablement des paysans, des « Bauer » germaniques, qui apparaissent entre les Iazyges sarmates et les Vandales, refusent l'assistance des Romains, redoutant un retour offensif des Quades redoutés [3]. Commode leur accorde la paix à condition de ne pas mener leur bétail trop loin vers la frontière dace [4]. Une zone séparatrice de quarante stades est fixée, et on prévoit désormais des *emporia* pour les échanges de marchandises sur cette même frontière [5].

Mais d'autres difficultés devaient mettre à l'épreuve l'âme stoïque de Marc-Aurèle. Adrien lui-même avait été dominé par le souci de la philosophie et, devant faire un choix entre les doctrines, il avait mis à côté l'un de l'autre Épictète et un certain Héliodore [6]. Maintenant c'est à un philosophe militant qui se soumet à la sévère discipline stoïque, à un vrai moine de cette philosophie inexorable [7], que revient la charge de supporter jusqu'à la mort le poids écrasant d'un édifice politique et militaire en train de s'effondrer. *Devant l'empereur il y a une coalition barbare qui ne faisait que renouveler sous une autre forme celle qui avait*

[1] Cf. Tocilescu, *Monumentele*, p. 121.
[2] Dio Cassius, LXXI, 12.
[3] *Ibid.*, 18; LXXII, 2—3.
[4] *Ibid.*, LXXI, 3: *Μήτε ἐννέμειν τεσσαράκοντα στάδια τῆς χώρας αφῶν, τῆς πρὸς τῇ Δακίᾳ οὔσης.*
[5] Jung, *Römer u. Romanen*, p. 118, note 1, p. 11.
[6] *Vita Hadriani*, ch. XVI.
[7] Pour lui en général la belle biographie écrite par Pârvan, *Marcu-Aureliu.*

été présidée par Décébale. Elle comprend les « Marcomans », c'est-à-dire des gens de la « marge », des « Varistes », — chez lesquels le suffixe celte *iscus* est ajouté à une racine mal reproduite —, des « Hermundoures et des Quades » —, dont nous avons déjà expliqué le nom, correspondant au hollandais *kvaad* (méchant), — auxquels Antonin avait donné un roi, et une monnaie fut frappée pour relever cet acte [1]. Ensuite, dans la même coalition, des « Suèves », — connus depuis longtemps » —, « les Lakringes et les Boures, les Vandales et les Victuales » (Victohales), les « Osii », non-identifiables, « les Besses » daces, les « Cobotes » (Costoboques) [2], — *noms sous lesquels se cachent, de fait, les Daces non libres, dont la vie d'invasion, la guérilla n'a jamais été interrompue jusqu'à ce que les Romains aient quitté le pays ;* tous ces barbares sont intitulés « brigands » *(latrunculi)*, de même que, plus tard, « les princes de Moldavie donnent le nom de *lotri*, venant du même terme latin, aux prétendants au trône, qui, venus d'au-delà des frontières, les attaquent. La liste comprend aussi les Roxolans, les Bastarnes, les Alains, les Peucins, les Costoboques » (ceux-ci encore une fois). Cette liste, donnée par la Vie de l'empereur paraît avoir été copiée, comme celle du Tropaeum Alpium, à l'époque d'Auguste, sur quelque monument de victoire [3].

[1] Rex Quadis datus; Domaszewski, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 16.

[2] Voy. Pârvan, *Getica*, p. 223, note 3.

[3] Cf. aussi *Vita*, ch. XVII. Ce travail de Capitolin, un vrai entrepreneur de biographies des empereurs à cette époque, est confus et pauvre. Ce qui l'intéresse le plus ce sont les factions de cirque, dans la Vie de l'empereur Verus. De Dio Cassius on n'a conservé pour cette époque que des fragments, qui peuvent cependant servir. Cf. Joseph Schwendemann, *Der historische Wert der Vita Marci bei den Scriptores Historiae Augustae*, Heidelberg, 1923 (source commune avec l'historien Aurelius Victor; p. 205; des faux, *ibid.*). M. Domaszewski avait créé, dans son beau livre, sans indiquer les sources *(Gesch. des röm. Kaiser*, pp. 227—228), toute une campagne dace de Marc-Aurèle en 174. Après l'invasion des Costoboques dans les Balcans, il aurait fallu que des mesures de défense soient prises par Cornelius Clemens, qui « ferme les défilés des Carpathes ». L'empereur passe le Danube à Aquincum, se réunit peut-être aux Vandales lakringes, « au passage de la rivière Zagiva »; il bat les Iazyges et, par dessus la Tisa, « rassemble autour de lui, à Ulpiana en Dacie, l'armée dace. De là les Romains avancent dans les Carpathes et

Il y a eu un mouvement de terreur en Dacie, si mal défendue encore du côté de l'Ouest: un trésor enterré en 177 montre ce moment de crise [1]. Près de la ville de Sighișoara, un autre ne dépasse pas le règne d'Antonin-le-Pieux[2]. Le grand dépôt près du village de Tibod, dans le pays des Szekler, s'arrête en 167, en même temps que le commencement de la grande guerre dans l'Europe centrale [3]. Parmi les choses qu'on enterre il y a aussi les quinze tablettes de cire que nous avons déjà employées, à côté de monnaies qu'on trouve sous terre jusque près de la ville de Reghin, sur la frontière orientale vers les Carpathes [4].

Ayant devant lui une nouvelle coalition à la façon de Décébale, Marc-Aurèle, de même que Trajan, désirera créer, sur les ruines de ceux qui avaient provoqué l'Empire, de nouvelles provinces: « il a voulu », dit une source, « avoir une province de Marcomanie et même une autre de Sarmatie » [5]. Les Germains vaincus apparaissent sur sa colonne à Rome [6].

battent dans le Nord dace les Costoboques, qui furent détruits dans un combat de cavaliers »; on va jusqu'à « l'Est de la Galicie ». « Dans une cité des Carpathes furent pris Ariogaisus et ses fils. Toute la puissance des Romains se dirige maintenant contre les Iazyges au Sud. Après des combats heureux, leur courage est détruit. L'empereur passe l'hiver en Dacie. » Là s'offre le roi Banodeupus, retenu par les Sarmates. Un autre roi, Zeutinès, combat « dans les marécages de la Tisa ». Tout aussi peu peut-on admettre ce *bellum navale* dans la Mer Noire, dont parle Premerstein, dans *Klio*, XII (1912), p. 139 et suiv. Mais on connaît très bien ce Julius Vehilius Gratus, qui lutte « adversus Castobocas et Macnos rebelles »; Dessau, ouvr. cité, I, p. 295, n° 1327; *Arch.-ep. Mitt.*, 1890, p. 186 et suiv. Voy. aussi Galène, *De antidotis*, chap. 1, sur *τὸν γερμανικὸν πόλεμον ἐν τοῖς περὶ τὸν Ἴστρον χωρίοις*. — En général, voy. Premerstein, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Marcus*, dans *Klio*, XI (1911), p. 355 et suiv. (opinions plus ingénieuses que justes). Cf. aussi *Hermes*, XXXIV, p. 155 et suiv.

[1] Goos, *Chronik*, p. 100.

[2] *Ibid.*, p. 107.

[3] *Ibid.*, p. 113.

[4] Húnfalvy aussi admet un départ précipité des habitants à ce moment; ouvr. cité, p. 10.

[5] *Vita Marci*, ch. XXIV, 5: « voluit Marcomaniam provinciam, voluit etiam Sarmatiam facere ». Ils auraient été arrêtés seulement par la révolte, en Orient, d'Avidius Cassius; *ibid.*

[6] Pour leur façon de se vêtir, Furtwängler, *Intermezzi*, p. 72.

A la fin, on verra Marc-Aurèle transporter la légion V Macédonica de Troesmis en Dacie [1], laquelle *devient, dans cette réorganisation ordonnée par celui qu'on peut considérer comme son second fondateur, une province consulaire, gouvernée par des légats.*

Marc-Aurèle est aussi célébré, de même que son fils, Commode, dont le règne est si sujet à critique, d'un bout à l'autre de la province [2].

Cependant, la situation reste menaçante, bien que l'« État », ou plutôt la « communauté » *(communitas)* des Iazyges eût capitulé devant l'empereur guerrier. Le calme ne fut rétabli d'une façon durable sur le Danube que par le vainqueur de la Syrie, le futur empereur Pertinax, qui combat contre les Costoboques [3]; on trouve des victimes des invasions de ces derniers dans les inscriptions [4]. C'est dans ce sens que

---

[1] Voy. aussi Van de Weerd, ouvr. cité, pp. 38 et suiv., 42; A. Blanchet, dans le *Musée Belge*, XXVII (1923), p. 169 et suiv. *(Note sur la légion V Macedonica)*. Elle passe à Potaïssa. Voy. Léon Renier, *Inscriptions de Troesmis dans la Moesie inférieure*, *Rev. Arch.*, X (1864), p. 390 et suiv. (la légion V Macedonica avait résidé aussi à Oescus). On dédie une inscription à l'important personnage qu'était Marcus Pontius Laelianus, « chef d'état-major de Lucius Verus », *comes di. Veri.* Aussi le persécuteur des chrétiens d'Afrique, Vigellius Saturninus, p. 396. Une dédicace à Marc-Aurèle de la part du « sacerdos provinciae et bis duumviralis » sous le légat Lucius. Un Novius Rufus avait commandé dans les deux Pannonies; il est mentionné à Nicopolis ad Istrum, p. 397.

[2] Une pierre dédiée à Marc-Aurèle par Apulum, *C.I.L.*, III, 1171; à Ampelum; *ibid.*, 1309; à Vetel; *ibid.*, 1372—1373; à Potaissa; *ibid.*, 884; à Ilova, *ibid.*, 795; à Ad Mediam aussi, de même qu'Antonin; *ibid.*, 1565. A ajouter une pierre près de Bude *in espeditione germ[an]ica*, *ibid.*, 3447. La fille d'Antonin mentionnée à Sarmizégétousa; *ibid.*, 1449. Le corégent Verus, *ibid.*, 1450. Commode à Napoca; *ibid.*, 865. A Apulum (par les *conveterani*); *ibid.*, 1172. Cf. la *respublica Iasorum* (Iazyges), qui lui dédie une inscription; *ibid.*, 4000.

[3] *Vita Pertinacis*, ch. II, 10.

[4] Plusieurs fois on trouve les inscriptions « interfectus a Costabocis ». Des brigands sur le Danube, certainement à cette époque; *ibid.*, 1585 (cf. Tocilescu, *Monumentele*, p. 291 et suiv.), 8009 (155) (Tocilescu, *loc. cit.*, p. 293). *Clandestini latrunculorum transitus*, en Pannonie; *C.I.L.*, III, 3385. Ailleurs, un questeur tué à Mehadia par les brigands. Un colon à Orbovat « interfectus a latronibus »; *Eph. epigr.*, IV, p. 81, n° 218. A Slatina un autre;

Polyainos a pu dire que l'empereur a fait « tomber les Gètes » de son époque [1].

Le besoin de faire avancer la frontière vers le Nord s'était imposé [2], et Porolissum gagne comme importance. Il y aura donc, à côté de la Dacie qui a son centre à Apulum [3] et de celle d'Olténie, nommée d'après cette *Malva* ou ce *Malvum* dont il n'y a ni inscriptions, ni ruines, — et nous venons de rejeter l'hypothèse qui préfère la « mauve » au mot dace « mal », de la *rive* danubienne [4]—, cette Dacie

---

Arch.-ep. Mitt., VI, p. 123, n° 74 *(C.I.L.*, III, 1559). A Brigetio un « Titus Dominus sive Passeris, negotians splendidus..., interfectus *a barbaris* »; *ibid.*, X, p. 114. Cf. *ibid.*, XVII, p. 182, n° 29 (un colon sauvé de leur poursuite). Un autre pris *(deceptus)* par les barbares; *ibid.*, XIV, p. 161, n° 54. Voy. aussi G. Cantacuzène, dans la *Revue hist. du Sud-Est eur.*, 1926, p. 40; *ibid.*, p. 44, note 7. Des Costoboques à Rome; Mateescu, dans *Dacia*, I, p. 99 et suiv. Cf. quelqu'un tué par les brigands à Peć, dans les Balcans; *Rev. Arch.*, 1934², p. 284, n° 209. Du côté de Monastir; *ibid.*, p. 285, n° 216.

[1] *Γετῶν πεπτωκότων;* Préface du livre VI.

[2] *C.I.L.*, III, p. 160; Pârvan, *loc. cit.*, pp. 46—48. Voy. aussi Domaszewski, dans le *Rhein. Museum*, XLVIII (1893). Discussion des opinions de M. Filov, relativement à la carte du Danube, dans Van de Weerd, *Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée Belge*, 1906. Aussi Premerstein, *Die Dreiteilung der Provinz Dacia*, dans le *Wiener Eranos*, 1909, p. 256 et suiv.

[3] Pour la légion XIII Gemina à cette place, voy. Horovitz, ouvr. cité, pp. 6—7.

[4] C'est aussi l'opinion de Weigand, dans le *Balkanarchiv*, III, p. 37. Cf. aussi le *Dimallum* illyre chez Krähe, ouvr. cité, p. 22. D'après Hirschfeld aussi, *loc. cit.*, p. 374, il est question de « *mal* ». K. Müller admet, d'une façon bizarre, que Malva aurait été à « Alsokoraly », uniquement parce qu'on y a trouvé la cohorte I Flavia, qui s'appelle Malvensis, et qu'il y a sur cet emplacement des inscriptions (ouvr. cité, p. 541). On oublie aussi un Caput Malvae (qui serait aussi « la Tête de la Rive ») chez Procope, en Dardanie, la Dacie « Malvense » *(colonia malvensis in Dacia)* (an. 230); Henzen, ouvr. cité, n° 5520 (« procurateur de la province *Dac. Malv.* »; *C.I.L.*, III, p. 160). La Dacie Inférieure se serait déjà formée immédiatement, sous Trajan, d'après Domaszewski, *Gesch. der röm. Kaiser*, II, p. 177, qui rapproche, avec sa certitude exagérée coutumière, des mentions épigraphiques de « l'ancien pays colonial sur l'Olt et dans la vallée de Mehadia » (!). A partir du Mureș, la région du Sud aurait été reliée à la Moesie Supérieure et on aurait prolongé la ligne de la rive droite jusqu'à Troesmis; *ibid.*, p. 178. On aurait ressuscité donc toute la vie le long du Pont *(ibid.)*. On aurait ajouté à la Pannonie Carnuntum et Brigetio; on aurait fait d'Aquincum la province de la Pannonie Inférieure. Est

Porolissensis [1], ayant probablement son établissement, non pas dans le château de Porolissum, mais à Napoca [2], de même que, pour la Dacie Malvense, la résidence du gouverneur pourrait être dans les centres importants de Sucidava ou de Romula [3].

On trouve un « praeses provinciae Daciae Malvensis », M. Aurelius Cassianus, mort à Thessalonique. La pierre le mentionnant est posée par un tribun de la cohorte I des Bretons, « Malvensis » [4]. La séparation de ces fragments de province est faite, d'après les uns, en 168 [5], en 158—159,

mentionnée aussi une cité Ulpiana sur la rivière de l'Axius et Ulpiana Remesiana *(ibid.)*. En Thrace on élève de nouvelles cités, la capitale étant Périnthe, et le centre religieux thrace, Béroé, des Odryses (p. 179). L'Afrique elle-même se romanise *(ibid.)*. — Pour un nouveau milliaire en Dacie, venant de Lucius Verus, voir C. Daicoviciu, dans l'*An. Institutului de studii clasice*, II, p. 48 et suiv.

[1] Cf. Jung, *Pässe*, p. 13, note 5; pp. 112 et suiv., 114, 122; Pârvan, *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI, pp. 45—46. Goos voyait dans Malva Porolissum lui-même *(Arch. f. sieb. Landeskunde*, XI, p. 105).

[2] D'après Otto Hirschfeld, qui admet la date de Mommsen pour la division, Porolissum aurait été plus ancienne et, ayant souffert par suite de la guerre, on aurait dû transporter le centre militaire à Napoca *(Sitzungsberichte* de Vienne, 1874, p. 370). *Elle devient donc par cela une colonie ;* voy. Mommsen, dans *C.I.L.*, III, p. 169. « Diis deabus Daciarum et Terrae »; *ibid.*, 996; Dessau, ouvr. cité, III, p. 116, n° 3921; cf. *ibid.*, n° 1860. Surtout l'inscription citée plus haut, « Caelesti Augustae et Aesculapio Augusto et genio Carthaginis et genio Daciarum »; *C.I.L.*, III, 993, et dans Dessau, ouvr. cité, II, p. 117, n° 3923. Aussi des *negociatores provinciae apulensis; C.I.L.*, III, 1500.

Pour la situation sociale des barbares colonisés dès Marc-Aurèle, voy. Zumpt, dans le *Rhein. Mus.*, III, p. 131 et suiv. Sous Alexandre Sévère d'après la *Vita*, ch. LVI, on les admet comme soldats: *militiae, non tamen magnae*. Là aussi d'autres renseignements sur les colonies barbares.

[3] Aussi d'après Horovitz, ouvr. cité, p. 59 et suiv., là aurait été la capitale de la Dacie Inférieure.

[4] Mommsen, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, pp. 117—118. Une inscription fausse contenant le « procurator Augusti Trium Daciarum Apul. Aur. *(sic)* Ma. », d'après Neigebauer, dans Henzen, *Bull. dell' Istituto Romano*, Rome, 1848, p. 152 et suiv., dans Goos, *Arch. f. sieb. Landeskunde*, XI, p. 99. En échange, chez Daicoviciu, *Contribuţiuni*, Cluj, 1930 (dans l'*An. Institutului de studii clasice*), dans une inscription: « Fortunae Daciarum » (p. 4).

[5] D'après Mommsen, *C.I.L.*, III, p. 160. Une inscription de 144, chez Borghesi (citée *ibid.*), pour la Dacie Apulensis, est plus que douteuse. Cf. aussi Patsch, dans les *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegovina*, III, p. 124 et suiv.

d'après la dernière opinion. On a mis en rapport avec la longue guerre contre les Marcomans et avec la division tripartite de la province l'élévation du « municipe aurelium » d'Apulum, qui devient bientôt une colonie [1].

Mais dans un certain sens, nous le répétons, il n'y a que la même *provincia Dacia*, ainsi que le montrent les monnaies, mais celles du III-e siècle vers la fin, sous les empereurs Philippes et Valérien, à une époque où on affirmait que la partie inférieure a pu être cédée aux Goths fédérés [2].

Le danger venant de l'Occident continue encore, même après la délivrance de Sarmizégétousa, menacée. L'inscription dédiée à Marcus Claudius Fronto, « légat d'Auguste, propréteur des trois Dacies [3] et de la Moesie », le présente, non seulement comme défenseur de cette ancienne capitale dace [4], mais comme gardien de l'ordre romain jusque plus haut, le long du cours du Danube, vers l'Italie : « *colonia*... *ancipiti periculo virtutibus restituta* ».

Les Germains au Nord du Danube avaient donc été forcés de garder la paix d'une façon durable par Marc-Aurèle [5],

[1] *Eph. epigr.*, II.

[2] Mommsen, dans *C.I.L.*, III, pp. 182—183; Goos, *Apulum*; Bogdan, *Sarmizegetusa*, p. 34. Voy. aussi *Klio*, XII (1912), p. 234 et suiv. « Prov. Dacia Apulensis »; Dessau, ouvr. cité, I, p. 313, n° 1412. Un « procurator Daciae Apulensis »; *ibid.*, p. 315, n° 1241. « P. Cominius, procurator Daciae Apulensis »; *Rev. Arch.*, XVI (1890), p. 447, n° 151; *C.I.L.*, V, 8659. Pour la Porolissensis, *C.I.L.*, III, 1464 (un « procurator » de la province porolissense). Un *procurator* de la Dacie Porolissense en Cappadoce; *Eph. epigr.*, V, p. 30, n° 53. Un *procurator* Daciae Porolissensis aussi dans une inscription d'Arménie; *C.I.L.*, III, 6054. Les « trois Dacies »; *ibid.*, 6575. « Daciis tribus » et « genio leg. XIII »; *C.I.L.*, III, 995; Dessau, ouvr. cité, I, p. 116, n° 3920.

[3] Pour la discussion, oiseuse en dehors des subtilités de droit constitutionnel romain s'il y a eu ou non trois provinces séparées, cf. Jung, ouvr. cité, p. 112 et suiv. (où les renvois à *C.I.L.*); Pârvan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI, pp. 445—446. Otto Hirschfeld, *loc. cit.*, était d'opinion que, bien que les trois provinces eussent existé, dès le commencement, un seul chef a été maintenu.

[4] « Patrono, fortissimo duci amplissimo praesidi », dit l'inscription; *C.I.L.*, III, n°s 1457, 1462. J. Bogdan, *Sarmizegetusa*, p. 33, fixe la date de 170—171. Une autre inscription (*Eph. epigr.*, IV, n° 188) parle d'un *anceps periculum*, c'est-à-dire d'une attaque des deux côtés.

[5] Pour l'intention d'Héliogabale d'attaquer les Marcomans, voy. sa Vie, ch. IX.

qui *a réussi à briser la confédération menaçante des barbares.* Mais, en Sarmatie, il fallut livrer, après sa mort, de nouveaux combats [1].

On observe une large circulation sur les deux rives du Danube, après cette difficile opération de pacification. C'est l'époque où Tomi a des rapports avec Troesmis et Ratiaria et même avec la lointaine Aquilée [2] (156). Les habitants du Trajaneum balcanique, *ἡ Τραϊανέων πόλις*, qui s'intitule « très-illustre », dédient une colonne à Marc-Aurèle [3], et Serdica, intitulée « la très illustre cité des Serdes », lui consacre aussi une pierre [4].

Ceci *en dehors du fait que certains changements militaires* [5] *montrent une tentative de réunir officiellement la Scythie Mineure* [6] *et la Moesie.* Des liens entre les familles romaines apparaissent entre Histria et Durostorum [7], laquelle,

[1] « In Sarmatia res bene gestas per alios duces in filium suum Perennis referebat »; Vie de Commode, ch. v. Perennis est le favori de Commode, qui décide aussi en Grande-Bretagne; *ibid.* Son fils, auquel on attribue le triomphe contre les Sarmates, est tué en même temps; *ibid.* et ch. VIII. L'influence des provinces est visible aussi dans la « dalmatica » que porte Commode; *ibid.* (cf. tunnicae paenuleaque, lacernae et chiridota Dalmatarum »; *Vita Pertinacis*, ch. VIII). Il a même été nécessaire de défendre la Dalmatie « a confinibus hostibus »; *Vita Juliani*, ch. I. Voy. en plus *C.I.L.*, III, 1457; VI, 1377; Dessau, ouvr. cité, p. 40, n° 1098. Aussi chez Tocilescu, *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 20 et suiv.

[2] D'après *C.I.L.*, III, 7560, 7574, Weiss, *Dobrudscha*, p. 61.

[3] Kalinka, ouvr. cité, c. 47, 62.

[4] *Ἡ λαμπροτάτη Σέρδων; Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 155, n° 39; voy. aussi *ibid.*, p. 157, n° 42. Une dédicace à Tiberius Claudius Pomperianus, époux de Lucila, fille de Marc-Aurèle et veuve de Lucius Verus (p. 405) (« magistri cannabenses », édiles, « veterani et cives romani consistentes ad cannabas legionis quintae macedonicae »; p. 413). Sur les cannabes, pp. 414—416. Aussi un *in pace* chrétien (p. 421). Un vétéran, *domo Oesci* (p. 426). Un médecin, Titus Rascanius Fortunatus (de Faenza). Un Antistius Zoticus (p. 427). Un Theumpus, p. 429.

[5] Voy. Domaszewski, *Der Völkerbund des markomanischen Krieges*, dans la *Serta Harteliana*, 1896, p. 8 et suiv.

[6] Des ambassadeurs de Tomi à Rome; Tocilescu, *Inschriften*, n° 21; Pârvan, *loc. cit.*, pp. 46—48.

[7] Pârvan, *Histria*, IV, p. 137. Cf. le même, *Cetatea Tropaeum*, p. 39 et suiv.: changements de légions. On dit en latin Durostorum et en grec Durostoros.

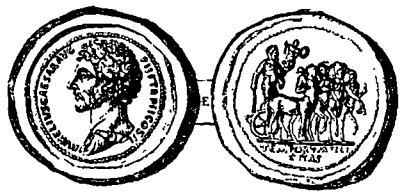


Fig. 35. — Monnaie de Marc-Aurèle.
D'après Mionnet, ouvr. cité, I, p. 22



Fig. 36. — Monnaie de Gordien.
Zeitschrift für Numismatik, III,
p. 144.

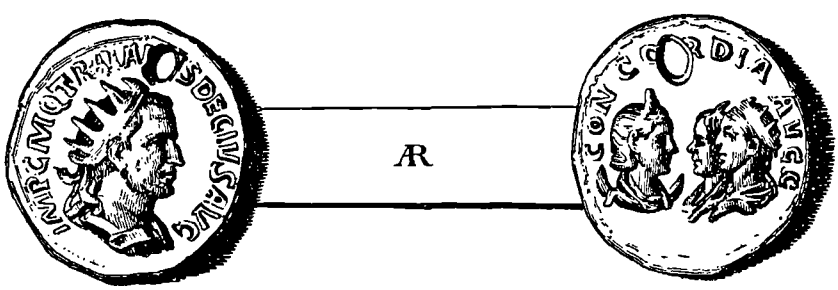


Fig. 37. — Monnaie de Dèce.
Mionnet, ouvr. cité, II, p. 1.

composée jadis de simples cannabes, est devenue un municipe, avec des décurions, peut-être de même que Novae (Sichtov). Tel Romain vient à Tomi, de Ratiaria, un autre d'Oescus, à Troesmis [1]. Le Norique lui-même envoie des colons à Histria, à Ulmetum, et ils portent le nom coutumier de « Calventius ».

On trouve à la même époque des pénétrations de vétérans à Troesmis, qui était si grecque de traditions [2]. Des bénéficiaires militaires passent d'un endroit à l'autre [3]. Même une *ala Arabocarum*, qui se rencontre, du reste, aussi sous Trajan, en rapport avec ses Espagnols, se mêle ici à la nouvelle vie internationale [4]. On parle donc une langue dont les inflexions populaires ont été relevées plusieurs fois par Pârvan [5]: l'aspiration au commencement tombe, *e* devient *i*, les cas de la déclinaison se mêlent, des erreurs pénètrent dans les formes de la conjugaison [6]. *Une vie romane n'existe pas encore, mais elle est en préparation.*

On peut dire maintenant que l'empereur est vraiment maître sur tout le Danube, bien que déjà paraissent les tentatives de donner, par les provinciaux eux-mêmes, des empereurs locaux, comme en Bretagne [7].

3. LA TROISIÈME DACIE

Sous Commode, « l'Hercule des Romains » [8], célébré aussi en grec [9], la vie romaine se réduisait cependant, en ce moment, à Rome aux luttes entre les « bleus » et les « verts »,

[1] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 35, note 76, d'après *C.I.L.*, III, 6156, 6201.
[2] Pârvan, *Descoperiri nouă*, p. 525; *Histria*, IV, p. 134 et suiv.
[3] Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, p. 559; *Histria*, IV, p. 149.
[4] *Ibid.*, pp. 138—139, 140 et suiv.
[5] *Ibid.*, pp. 134—135, 143 et suiv., 147 et suiv.
[6] Voy. *ibid.*, pp. 145, 148—149.
[7] Voy. aussi la dernière inscription de Tropaeum Trajani; Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 50.
[8] De fait Lucius Aelius Aurelius Commodus Augustus Hercules Romanus Exsuperatorius Amazonius invictus felix pius; Otto Th. Schulz, *Das Kaiserhaus der Antonine*, p. 197. Cf. le même, *Vom Prinzipat zum Dominat, Das Wesen des römischen Kaiserthums des dritten Jahrhunderts*, Paderborn, 1919.
[9] Eckhel, ouvr. cité, p. 131 et suiv.

dont parle la Vie même de cet empereur, qui ne combat pas de sa propre personne, aux frontières, contrairement à Marc-Aurèle, et ne participe même pas aux expéditions. En revanche, les provinces qui, en Bretagne et, comme nous l'avons vu, en Dacie également, essaient de lever sur le bouclier des empereurs séparatistes, ayant la conscience que c'est sur elles que retombe la grande difficulté de la guerre contre les barbares, s'organisent, d'après d'anciens souvenirs très vivants, de même que, de l'héritage d'Alexandre-le-Grand, les anciens royaumes asiatiques s'étaient refaits en des formes « nationales ».

Sentant le besoin d'empereurs qui puissent combattre, le dernier qu'impose Rome est Pertinax, l'ancien combattant vaillant et heureux dans ces régions [1]; il fut, du reste, bientôt tué, car il ne représentait que ses mérites de vieux soldat. Ces empereurs continuent cependant à avoir le souci, bien naturel, de conserver ces provinces pleines de vie, où, à côté, on voit persister, sinon en Dacie, plus épuisée, du moins dans les Balcans, l'ancienne façon d'être des barbares.

Alors, vers le commencement du III-e siècle, l'Empire retirant quelquefois les apparences de sa domination, la vie qui s'était ainsi formée peu à peu réapparaît, et elle est particulièrement forte.

Pertinax lui-même fonda en 202, dans les Balcans, un « emporium » du nom de Pizos (qu'il faut rapprocher du suffixe *biza*), au nom thrace, d'après l'exemple de Marc-Aurèle, et il y « transporte » d'une façon officielle un certain nombre de Thraces non-romanisés, portant les noms les plus caractéristiques, comme Roïmétalkès, Spartokos, Bessodentos, Seuthès, Diaskuporis, et surtout beaucoup de noms venant de la même racine *mouka*. Ils arrivent des villages voisins, de Skélabria, localité à finale thrace, de Stratopéroi, de Krasalopara, de Bazoparoi, de Busiparoi, — avec, partout, la transmission de *para*, c'est-à-dire village [2], — de Skeptoi [3], de

[1] *Vita*, ch. II.

[2] Kalinka, ouvr. cité, pp. 29—38. Peu de noms romains, comme Sabinus, Flavius Mucianus Quintus, Sicinnius Clarus, Caius Valerius Rufus, ou parfois grecs (Diomède, fils de Diomède), et mixtes (Kelsos Dalaporéos).

[3] Ne faut-il pas le mettre en rapport avec la Σκεπτεκάσας de Procope?

Kourpisos. L'inscription dit que c'était une mesure de caractère général, qui prévoyait la réfection des anciens *emporia* et la création d'autres centres pareils [1], auxquels on ne donnait pas des «démotes d'*emporia* et des sénateurs toparques» [2]. Pour attirer et retenir tout ce monde aux noms barbares, on leur épargnait le devoir de concourir aux fortifications, de donner des « chevaux de poste », comme les « *caii de jold* » roumains *(jold* = le hongrois *zsold)*. C'est ainsi qu'on attire une population venue des villages (*κώμαι*), où continuent à fonctionner des comarques et des *comites*, qu'on voit remercier les officiers impériaux pour leur bonne volonté à leur égard [3].

A côté, dans le monde des villes, fleurit, conservant les anciennes formes helléniques, Philippopolis [4].

A ce même moment du III-e siècle, les pierres trouvées le long de la rive droite, à Ratiaria et Viminacium, qui frappe une monnaie en 240 [5], à Singidunum et Naïssus contiennent des inscriptions latines pour les dieux locaux d'origine thrace, de la part d'adorateurs tout aussi thraces de nom [6]. Des habitants des cannabes de Troesmis, qui a perdu sa légion, surgit toute une vie locale [7]. A la fin du siècle on y trouve un municipe bien habité, avec des décurions et le prêtre de la province, et un archéologue français constatait absolument la même situation qu'à Lambèse d'Afrique pour les soldats de la légion III Augusta [8].

En Dobrogea aussi les cités grecques se montrent pleines de vitalité dans leur quasi-autonomie [9]. Tomi frappe des

[1] *Προσέταξαν τα ὄντα ἐνπόρια ἐπιφανέστερα ὑπά[ρ]ξ[αι] [κα]ὶ τ[ὰ] μὴ πρότερον ὄντα [γ]ενέσθαι;* Kalinka, *loc. cit.*, ch. 38.

[2] *Οὐκ ἐνπορ[ια]κοὺς δημότας, ἀλλὰ τοπάρχους β[ο]υλευτὰ[ς]; ibid.* Cf. un *emporium* des Piretenses; *ibid.*, c. 179, n° 201.

[3] *Ibid.*, c. 37—38.

[4] *Ibid.*, c. 55, 98.

[5] *Ibid.*, c. 50, 52—54, 56—57, 59—60, 64—66, 71.

[6] Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, XIX, p. 220.

[7] Pârvan, *Dacia*, p. 161 et suiv. Seure l'observe; *Rev. Arch.*, VII (1918), p. 77.

[8] Voy. Renier, *Inscriptions de Troesmis*, p. 13 et suiv.

[9] Le même et Desjardins, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1868), p. 258, note 7. La cité sera détruite par le feu seulement sous Valens; *ibid.*, p. 259. —

monnaies à l'époque des empereurs, à partir de Caracalla et jusqu'à Philippe, Kallatis, sous Septime Sévère et son fils [1]. De même que Philippopolis, Pantaléia, ancien centre thrace, fleurit [2].

Parmi les barbares libres, les Carpes, qu'Antonin n'avait fait qu'ébranler, se cachant ensuite, ainsi qu'on l'a vu, sous les noms archaïques des Costoboques et même des Besses, se préparent pour un nouveau rôle encore plus grand. Les Romains prêtent à ces barbares leurs noms [3], de même qu'ils l'ont fait jadis avec les noms des Daces, comme ils le font de nouveau avec celui des Gètes, qui commence à être mentionné de nouveau, sous l'influence archaïsante des écrivains grecs à la mode.

Mais les Daces de la province sont maintenant certainement en grande partie romanisés. Il faut les concevoir comme des montagnards à la façon des Mocans de Transylvanie ou des Houtzoules de la Bucovine et de la Galicie d'aujourd'hui.

Dès l'époque où l'empereur stoïque était continuellement retenu par la lutte contre l'élément germanique du Danube moyen, dans cet Orient que cette guerre ne touchait pas se dessine de plus en plus le besoin d'une défense locale, *qui devait faire appel aux forces indigènes, habituées de cette façon à accepter une pareille mission et à en retirer toutes les conséquences ;* cette défense s'imposera, comme nous le verrons, tout le long de ce siècle.

On observe même dans ces régions *une tendance vers le détachement autonome.* L'Africain Septime Sévère, dont le père s'appelait Géta [4], ce qui montre la résurrection de la mode gète, avait été gouverneur de la Pannonie [5], où on

Pour la question de départ de la légion V Macedonica en Dacie, voy. Filov, ouvr. cité, p. 17, note 3.

[1] Monnaies à Histria; Pick, *Münzen von Dacien und Mösien*, p. 147; M. Soutzo, dans la *Rev. Arch.*, XLII (1881) (Sévère, Géta, Alexandre).

[2] M. Soutzo, dans la *Rev. Arch.*, XLII (1881), pp. 298 et suiv. 300—301.

[3] Un M. Antonius Carpus; *Hermes*, IV, p. 216. Une Carpia, *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 153, n° 206.

[4] *Vita*, ch. I. Aussi un frère concurrent à l'Empire (*ibid.*, VIII, IX, XVI).

[5] *Ibid.*, ch. IV.

lui a conservé le souvenir le plus fidèle[1], comme à Siscia, ville devenue à cette époque très importante, au même rang que Constantinople, Nicomédie, Carthage et Rome[2], puis dans les régions de l'Adriatique où, sur l'emplacement de la ville de mines médiévales de Roudnik, il élève un temple à la *Terra Mater*[3]. Septime Sévère se lève contre Commode, *avec l'adhésion de toutes les cités européennes du Sud-Est*, à l'exception de Byzance[4]. Dans les luttes qui suivirent contre cette Byzance, les cités de la rive occidentale du Pont durent avoir un rôle.

Peut-être pour le même motif, vers cette époque, Castinus est remplacé comme gouverneur de la Dacie par Marcius Agrippa[5]. Dans cette Dacie, une nouvelle colonie, due au nouveau maître, qui avait été proclamé aussi par les légions de là-bas[6], est formée à Potaïssa, qui n'avait été jusque là qu'un simple *vicus* de Napoca[7]. L'empereur refait aussi Apulum, qui devient un *municipium Severi*[8]. Droubéta s'élève sous lui de son ancienne situation de municipe à celle

[1] *C.I.L.*, III, 3519, 3664, 4020, 4560 (Vindobona: une invocation à Sérapis pour le salut de l'empereur), 4622.

[2] *Ibid.*, 3969.

[3] *Ibid.*, 6313.

[4] Dio Cassius, LXXIII, 15. Description de Byzance, *ibid.*, LXXIV, 10—1. Les habitants disposaient de 500 embarcations, *ibid.*, 11.—Mention de Viminacium, *Vita*, ch. X. L'inscription dans *C.I.L.*, III, dipl. LI, avec *castra nova severiana*, est certainement fausse.

[5] Dio Cassius, LXXVIII, 13.

[6] *Digesta*, L, 15, I, 18—19. Cf. De Ceuleneer, *Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère*, 1880; J. Bogdan, *Sarmizégétousa*, pp. 34—35.

[7] *Digesta*, *loc. cit.*; Mommsen, *C.I.L.*, III, p. 169.

[8] *Ibid.*, 1083. Cf. J. J. Schmitt, *De imperatore L. Septimio Severo*, Münster, 1867; Höfner, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers L. Septimius Severus*, Giessen, 1875; Vienne, 1884; C. Fuchs, *Geschichte des Kaisers L. Septimius Severus*, 1884; M. Platnauer, *The life and reign of the emperor Lucius Septimius Severus*, Oxford, 1918; Johannes Hasebroek, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Septimius Severus*, Heidelberg, 1921 (des inscriptions, des monnaies; « adversus rebelles hostes p[ublicos], item Asiae, item Noricae »; p. 175. Une « expeditio felicissima Quadorum et Marcomannorum », d'après l'*Année épigraphique*, 1914, n° 248, *ibid.*, pp. 174—175. Le combat « aput Byzantium », d'après *C.I.L.*, VI, 14507. Il amène une *cohors I Thracum* en Bretagne).

de colonie [1], de même que Dierna, située un peu plus loin vers l'Ouest; ceci fait supposer, en rapport avec aussi l'élan dont est saisie la Pannonie, sur laquelle s'appuie Sévère, vainqueur dans le Norique, une grande prospérité dans toutes ces régions du Danube. A Veţel, où on refait les bains [2], aux Asiatiques de Commagène, anciens gardiens de l'époque de Trajan, on ajoute la cohorte des Vindéliciens, des Alpins, anciens soldats de Sévère, l'aile des Hispanes Campagones, celle des Bosporitains [3], au moment même où on rencontre une *vexillatio Dacorum parthica* dans les nouvelles guerres d'Asie, qui commencèrent d'après le type de celles d'Alexandre-le-Grand [4].

Le restaurateur de la vie impériale *dans toutes ces régions danubiennes* est célébré dans les inscriptions, de Sarmizégétousa à Droubéta, qui est, elle aussi, une colonie Septima. On fait son éloge à Ratiaria, où, à côté de son nom, on trouve la mention du « génie du collège des *fabri* » [5]. A Roudnik, aux célèbres mines de Serbie, son nom est mentionné sur un temple [6]. Cette nouvelle vie, comprenant toute la Dacie et les régions voisines, s'étend même au Nord-Est, dans les régions de la future Moldavie, où se rencontrent les monnaies de Septime Sévère, à côté d'autres, *qui partent de l'époque de Néron*: ainsi près de la ville de Bacău, de la bourgade de Sascut et dans les environs du monastère de Caşin [7].

[1] *Ibid.*, III, 14468; Pârvan, *Ştiri nouă din Dacia Malvensis*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI, p. 40 et suiv.

[2] *C.I.L.*, III, 1374. Cf. aussi *ibid.*, 1375, 1377.

[3] Mommsen, dans *C.I.L.*, III, p. 220 et suiv. Le mur élevé sous lui à Tomi, Severeanu, dans la *Revista Museului Bucureşti*, I[1], p. 178.

[4] Cf. *C.I.L.*, III, 1193 et note de Mommsen. — Des pierres lui sont dédiées par Sarmizégétousa; *ibid.*, 1452—1453; Apulum; *ibid.*, 1174; Potaissa; *ibid.*, 905; Ampelum, *ibid.*, 1308; Ad Mediam, *ibid.*, 1564. En dehors de la Dacie, à Ulpiana ou Remesiana; *ibid.*, 1685; à Tomi; *ibid.*, 6153. Un vétéran écrit sur une pierre *Joi* au lieu de *Jovi;* Kalinka, ouvr. cité, c. 118, *ce qui représente la même formation d'un parler roman que nous avions signalée plus haut.* A Scupi; *Eph. epigr.*, II, p. 330, n° 491. Voy. aussi Pârvan, dans l'*Arch. Anzeiger* de l'Institut Archéologique allemand, 1913, pp. 364, 367; *Rev. Arch.*, XXIII (1914), p. 477, n[os] 117—118.

[5] Tocilescu, *Raport*, p. 16.

[6] *C.I.L.*, III, 6313.

[7] Mich. J. Macrea, dans l'*An. Institutului de Studii Clasice*, I, pp. 131—132.

C'est sur cette frontière, où le souvenir des coups portés par Marc-Aurèle aux barbares n'a pas disparu, qu'on a trouvé l'inscription, mentionnée plus haut, d'un Septimius Aistomodius, « rex Germanorum », et de ses frères Septimii, Philippe et Héliodore, d'après le nom de l'empereur [1].

Nous avons déjà dit que Sévère était parti de Pannonie, de Moesie. Quelle qu'ait pu être sa première origine, c'est un homme de ces régions. C'est pourquoi son fils, Caracalla, qui est appelé officiellement « Antonin », accourt pour défendre le Danube menacé par les Germains. L'empereur y apparaît comme un nouveau Marc-Aurèle, que, visiblement, il imite. Mais ses intentions vont plus loin encore: il veut se montrer digne du nom d'Antonin, et son biographe Hérodien [2], présentant sa descente en « Thrace, voisine des Macédoniens », ajoute: « c'était un vrai Alexandre »: εὐθὺς Ἀλέξανδρος ἦν [3]. C'est pourquoi il fait introduire partout le culte du héros macédonien par « les images et les statues », qu'il fait élever à Rome même, sur le Capitole et ailleurs. Entouré de ce qu'il appelait « la phalange macédonienne », avec des chefs portant des noms de l'ancienne légende et cherchant à ressusciter le souvenir de la Macédoine, il aime à se vêtir du costume du conquérant du monde. Lui aussi sacrifiera sur la terre asiatique au tombeau d'Achille et il ira jusqu'à créer un nouveau Patrocle, qui sera ensuite enseveli à Ilion, d'après la recette de l'Iliade [4]. Le nom d'Aurelius Alexander, un prétendant qui surgira dans peu de temps en Syrie, montre le même culte du héros [5], ainsi que ce Jotapianus (autre prétendant, le nom viendrait-il de Hystaspès?),

[1] Domaszewski, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 17. Tout autre chose que les Germains nus dont parlait Sénèque; *De ira*, XI, 2.

[2] Voy., dans les *Untersuchungen zur römischen Kaisergeschichte*, I, Leipzig, 1868: Johannes Zürcher, *Commodus, Ein Beitrag zur Geschichte der Historien Herodians*. Cf. aussi C. Schneider, *Beiträge zur Geschichte Caracallas*, thèse de Marbourg, 1890.

[3] Se Alexandro Magno Macedoniae aequandum putabat; *Vita Caracallae*, ch. II.

[4] Hérodien, IV, 8 et suiv.

[5] Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XXIV.

lequel, partant de Syrie encore, se targuait d'appartenir à « la lignée d'Alexandre » [1]. Le phénomène s'est passé aussi chez les Roumains, lorsqu'un prince du XVII-e siècle, Mihnea Radu, et même un autre, du XIX-e, Bibescu, imitaient visiblement Michel-le-Brave, héros à la façon d'Alexandre, qui avait été le libérateur de la Transylvanie à la fin du XVI-e siècle.

L'autre fils de Sévère n'est pas appelé en vain Géta [2]; visiblement on cherche à ressusciter certains souvenirs dans ces endroits où, à cette époque, deux nouvelles routes sont ouvertes, à travers la Scythie Mineure [3]. Caracalla, sous lequel, du reste, Philippopolis frappe une monnaie avec la mention d'« Alexandrie » [4], entreprend, comme Trajan lui-même, une guerre contre les Parthes: il délivre en chemin les sujets romains du roi Artaban [5] et annonce au Sénat, de son camp de Mésopotamie [6], qu'il « a soumis le monde entier ». Faisant de tous les habitants de l'Empire des citoyens, le jeune empereur, qui favorisait les cavaliers germains [7], crée aussi un nouvel ordre intérieur qui correspond à sa tendance à « l'œcuménicité ». A Carrae, chez les Parthes, place rappelant l'ancienne défaite romaine, il apparaît comme Alexandre à Babylone.

Un voyage de Caracalla en Dacie est mentionné seulement par sa *Vie*, due à Spartien [8], ou par le témoignage d'une inscription [9], mais une inscription lui est dédiée par un *sacerdos* d'Apulum, qui est maintenant une colonie, et par un *augustale* de la métropole dace, qui parle aussi des « conductores ferrariarum » [10].

---

[1] Alexandri tumens stirpe; *ibid.*, *De Caesaribus*, XXIX.

[2] Paterno ab avo; *ibid.*, XX.

[3] *C.I.L.*, III, 7602—7604, 7606—7207, 12515, 14461 et, en général, tout le chapitre; Weiss, *Dobrudscha*, p. 65.

[4] Schiller, ouvr. cité, I², p. 746, note 7.

[5] Hérodien, IV, 11.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*, 13.

[8] *Vita*, V: « Ad Orientem profectionem parans, omisso itinere, in Dacia resedit ». Mais des combats en « Rhétie »; *ibid.* Il passe aussi par la Thrace; *ibid.*

[9] *Eph. ep.*, IV, n° 189.

[10] Annuaire de la soc. arch. hongroise pour le comté de Huniedoara, (Hunyadmegye), 1904, p. 230. Discussion chez Jung, *Apulum*, c. 141, note

Commençant de cette façon, l'empereur Antonin — Caracalla n'est qu'un sobriquet — aurait pu ressusciter, malgré ses gestes sportifs, qui rappellent un Néron, un Domitien et un Commode, l'époque de guerres victorieuses de l'ancienne Rome, mais l'adolescent devait périr, victime d'une conspiration. Les régions danubiennes perdaient un patron.

N'est pas sans signification non plus le nom de la sœur de l'impératrice, femme de Sévère, qui, bien qu'originaire de l'Émèse asiatique, s'appelait Moesa [1]. Et Mommsen observait que « les provinces danubiennes avaient déclaré Géta, avant sa catastrophe, suprême empereur » [2].

Sous le règne du Maure Macrin, la Dacie paraît parfaitement rassurée en ce qui concerne ses ennemis du dehors. Le nouvel empereur changea le gouverneur de la province, remplaçant Castinus par Marcius Agrippa, déjà mentionné, et un changement semblable est fait aussi en Pannonie voisine pour des motifs politiques [3]. Si on trouve sous son règne des « Daces » qui se livrent à des actes de pillage, reprenant les otages que leur avait demandés Caracalla, il ne s'agit naturellement que des mêmes éléments insoumis, des Carpes, avec lesquels Rome aura tant à faire à partir de cette époque [4].

---

4. On dit encore *cannabarii*; *ibid.*, c. 146, note 15. D'après Neigebaur, p. 28, n° 43, Henzen, dans le *Bull. dell Istituto di corr. arch. di Roma*, 1848, p. 155; *Rev. Arch.*, X (1864), pp. 315—316: « Quinto Axio, Quinti filio, palatina [tribu], [Aelianus], equiti romano, Laurenti Lavinatium, curatori ad populu[m coloniae] traianae et aureliae aeclanensis, procuratori ad alimenta per Apuliam, Calabriam, Lucaniam et Bruttios, procuratori rationum privatarum provinciae Mauretaniae Caesariensis, item per Belgicam et duas Germanias, procuratori provinciae Daciae Apulensis, bis vice praesidis... *ordo coloniae Sarmizegethusa metropolis* »

[1] Hérodien écrit *Μαισὰ* (V, 3). Ses filles ont aussi des noms asiatiques: Soaimis et Mamaïa.

[2] Cf. *Observations sur les inscriptions de Troesmis*, dans la *Rev. Arch.*, XIII (1866), p. 187.

[3] Dio Cassius, LXXVIII, 13.

[4] *Ibid.*, 27: *οἵ τε Δάκοι, λυμηνάμενοί τινα τῆς Δακίας καὶ πολεμήσαντες ἐπὶ πλεῖον ἀντέχον τοὺς δμήρους, οὕς ὁ Καράκαλλος ἐν συμμαχίας λόγῳ παρ'αὐτοὺς εἰλήφει, κομισάμενοι.*

Moesa éleva sur le trône son neveu, Bassien, un nouvel « Antonin », mais compromis par son rôle de prêtre des rites pervers de l'Asie. Il appartient plutôt aux anciennes coutumes asiatiques qu'à Alexandre, conquérant de l'Asie, et il sera appelé Hélagabale d'après le dieu solaire auquel il était attaché beaucoup plus qu'avec son nom officiel, dynastique.

Dans ces régions de l'Ister, se lève, sous ce même Hélagabale, un nouvel Alexandre de Macédoine, ayant, comme Bacchus, à ses côtés quatre cents compagnons maniant le thyrse et revêtus de peaux de boucs. Il demandait des provisions au monde officiel et arrivait à les obtenir. On le voit même faire un chemin triomphal jusqu'à Byzance et accomplir, à Chalcédoine, des sacrifices de nuit, avec un cheval de bois qu'il fait enterrer, et il disparaît ensuite [1]. Au moment de cette apparition bizarre, il a fallu refaire les fortifications de Philippopolis [2].

Maintenant l'armée n'écoutait plus les ordres de chefs qui n'étaient pas des guerriers. Ainsi, sous le même Hélagabale, Dio Cassius se plaint qu'ayant voulu imposer son autorité de gouverneur en Pannonie, il a été sur le point d'être tué, au retour, par les prétoriens [3].

Hélagabale le fut lui-même par ses soldats, étant remplacé par son cousin Alexandre, qui ajoute à son nom héroïque le titre dynastique de Sévère [4]. En sa qualité d'Alexandre, il attaquera un nouvel Artaxerxès, surgi en Asie comme héritier de Darius Codoman, et se jettera aussi sur les barbares de la frontière gauloise.

Sous Alexandre Sévère, qui ressuscite, pour la troisième fois, le nom héroïque du Macédonien et le souvenir de Trajan,

[1] Dio Cassius, LXXIX, 18.

[2] Cagnat, ouvr. cité, I, p. 712.

[3] Dio Cassius, LXXX, 4. Cf. Diviquet, *Héliogabale*, 1903; O. F. Butler, *Studies in the life of Heliogabalus*, New-York, 1908. Un Macédonien qui s'appelle « Alexandre » sert en Égypte comme porte-drapeau de la légion II Trajana, à côté de Pannoniens; *Eph. epigr.*, II, p. 286, n° 327; p. 288, n° 328.

[4] Voy. Walther Thiele, *De Severo Alexandro imperatore, caput I, de fontibus* (thèse de Berlin), 1908; Aug. Jardé, *Études sur la vie et le règne de Sévère Alexandre*, Paris 1925 (après le travail de M. Smits, qui s'est occupé aussi de la valeur historique d'Hérodien). Cf. aussi K. Hönn, *Quellenuntersuchungen zu den Viten des Heliogabal und Severus Alexander*, Leipzig, 1911.

premier imitateur de celui-là, une pierre est dédiée à la mère du jeune empereur, Julia Mammaea, à Ilova, en Transylvanie [1]. Une activité militaire sur le Danube est prouvée aussi par la continuation de la construction des bains à Sexanta Prista, simple station militaire [2]. Sarmizégétousa elle-même fait élever un autel à Quintus Axius, chevalier romain, à l'époque où ces *equites* remplacent les sénateurs dans le gouvernement des provinces [3]. Il avait été mêlé à plusieurs événements, que présente d'une façon confuse l'inscription mal écrite et mal lue: à côté d'occupations en Italie, en Belgique et dans les deux Germanies, il était aussi procurateur de « la province de la Dacie Apulensis » [4].

Alexandre Sévère fut remplacé, en dépit de ses soldats au bouclier d'argent et d'or, *argyroaspides* et *chrysoaspides* [5], par un rude Thrace, Maximin, de la race de ceux dont se moquait, peu de temps auparavant, un Aulus Gellius, les présentant comme les plus sauvages parmi les hommes, mais qui, maintenant moins que jamais, ayant subi une préparation hellénique séculaire et une autre, romaine, plus récente et plus brève, méritaient cette qualification.

Hérodien [6] présente le nouveau César non pas comme un Thrace, mais comme un « originaire de l'intérieur de la Thrace » (*τῶν ἐνδοτάτω Θρᾳκων*), et comme un demi-barbare, mais sans l'appeler, selon la coutume erronée, « le Goth ».

Il est originaire d'un village [7] qui ne concorderait pas avec son origine supposée de barbare, car les barbares

[1] *C.I.L.*, III, 798.

[2] *Eph. Ep.*, II, 297, n° 355 (aussi pour la localité, citée par l'historien de l'église Socrate, dans l'Itinéraire d'Antonin, puis dans la *Notitia Dignitatum*, chez Ptolémée, chez Procope, *De aedificiis*).

[3] Sous Gallien, voy. Arthur Rosenberg, dans *Hermes*, LV (1920), pp. 319—321.

[4] Plus haut, p. 342, note 10.

[5] *Vita Al. Severi.*

[6] VI, 8.

[7] Aussi chez Jordanès, *Getica*, p. 79: « De pascuis in militiam venit ». Voy. aussi *ibid.*, p. 78. Mais cet écrivain de l'époque byzantine déclare avoir

entraient directement dans l'armée, — donc un pâtre dans sa jeunesse [1], non pas un pâtre menant le troupeau dans son village, mais un berger transhumant, ce qui indique ses attaches avec les anciennes races maintenant romanisées, de même, du reste, que son nom. Il est, en même temps, pour la source latine, un brigand, un « larron » *(latro)*, de ces

---

pris le tout dans un récit, qui nous reste inconnu, du sénateur Symmaque; *ibid.*, p. 80. Il n'est pas étonnant que Maximin ait parlé la langue gète *(ibid.*, p. 79).

[1] Voy. dans Büdinger, *Untersuchungen*, III, Karl Dänsliker, *Die drei letzten Bücher Herodians*, Leipzig, 1870. Maximin *s'était retiré dans sa patrie* (après la mort de Caracalla, pour être rappelé par Hélagabale). Capitolin accuse Hérodien d'avoir employé Maximin contre Alexandre Sévère, ce qui n'est pas vrai (p. 235). Hérodien lui attribue le pont dont il avait fait don à Alexandre Sévère et décrit son armée comme celle de l'autre empereur (pp. 240—241). D'après Lampride, il aurait employé les préparatifs déjà faits par Alexandre contre les Germains (p. 241). Mais voy. Priscianus, *Prooemium*, éd. Krehl, Leipzig, 1819, I, p. 4: « Quid enim Herodiani artibus certius? ». Pour l'origine de Maximin, aussi Syncellus (d'après Dexippe et l'*Epitome*, c. 25; Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXV; Eutrope, IX, 1). D'après Syncellus, il est *originaire de la Moesie*. Contre le prétendu gothisme de ses parents, voy. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, p. 217. Du reste, à cette époque il était impossible d'être Goth et Alain, car *ces deux nations, encore petites, n'avaient pas paru sur la scène de l'histoire*. Sa « Vie » lui a accordé des origines nationales seulement en transformant le demi-barbare μιξοβάρβαρος de la source grecque par deux personnages, le père Micca et la mère Aboba. *Vita*, ch. II, cherche à le présenter comme un « larron » combattant contre les « larrons »: « certe qui latronibus insidiaretur et » (il faut corriger aussi: ut) « suos ab incursionibus vindicaret ». A corriger: « hic adulescens et semibarbarus et vix adhuc latinae linguae, prope thraecicae » *(ibid.)*, dans « thraecicae », — donc il n'est pas question de langue gothe. Septime Sévère s'adressait à lui en disant: « Threicisce »; *ibid.*, III. Il y a tout un récit ridicule de Capitolinus, qui parle de corps à corps, d'exercices de cavalerie, de boulimie, d'excès avec les femmes, de vases pleins de sa sueur, le comparant à Hercule, Achille, Ajax, Milon de Crotone; il est présenté aussi comme revenant dans son village natal, sur ses terres, et faisant le commerce avec les Goths *(ibid.*, ch. IV) qui l'auraient aimé comme l'un d'entre eux (« amatus est autem unice a Getis quasi eorum civis »). Il n'est pas question sans doute de Gètes, mais bien de Goths, sauf que, à cette époque, il n'y en avait pas un seul « à l'intérieur de la Thrace ». Le faussaire fait paraître aussi les amis alains de Maximin, qui viennent jusque « ad ripam » (il s'agit donc d'une confusion géographique comme à l'époque de Constantin-le-Grand, à laquelle écrit l'auteur).

latrones dont, ainsi que nous l'avons vu, Marc-Aurèle s'entendait à faire des soldats [1]. D'une taille gigantesque, il est admis dans la cavalerie impériale et conquiert le rang de tribun. Sous ses différents aspects, il représente le type du « Romain » balcanique. D'un aspect terrifiant, plus imposant que les barbares, qui foisonnaient dans l'armée [2], il faisait partie, non pas de la bande destinée aux aventures guerrières du nouvel Alexandre, mais des Thraces qu'on recrutait pour la cavalerie auxiliaire [3]. Envers les soldats, il était un bon et sûr camarade: « ils admirent et cherchent à imiter sa bravoure » et reçoivent des présents de celui qui continuait cette habitude introduite par la série d'adolescents qui avaient porté la couronne des Césars. Il a autour de lui surtout des jeunes gens de Pannonie, comme ceux qu'avait employés l'Africain Septime Sévère. Il avait commencé par rejeter cette pourpre qui lui avait été prédite et il finit par l'accepter seulement sous la menace des épées. L'ancien berger est un « brave qui est sage », *ἀνὴρ γενναῖος καὶ σώφρων* [4].

Avec lui l'Empire reste dans les Balcans, après que Septime Sévère l'ait dirigé, de Pannonie, vers l'Occident, mais sans oublier les origines de sa grande carrière.

Or, le nouveau dominateur du monde, affolé par son ascension, fut un maître dur et cruel. Il voulait être « comme dans une acropole » [5], sans rival et sans Cour autour de lui. Mais, comme soldat, combattant contre les Germains sur le Rhin [5], il est digne de Trajan; ses archers asiatiques, parmi lesquels il y a des Arméniens et des Parthes qu'il a gagnés, font des merveilles; les tentatives de révolte d'un Magnus, d'un Quartinus, ami d'Alexandre Sévère [6], qu'avaient suscité les

---

[1] Hérodien, VII, 1.

[2] Martin Bang, *Hermes*, XLI (1906), p. 300.

[3] Hérodien, VI, 9.

[4] *Ibid.*, VII, 1; Syncellus, I, p. 681: *Μαξιμῖνος ὁ Μυσός*.

[5] Ses fondations en Germanie, Schiller, ouvr. cité, I², p. 786, notes: « Es giebt kaum eine Provinz die nicht diese Thätigkeit zeigt; am energischsten bewies sich dieselbe aber in den eigentlichen Kriegsschauplätzen am Rheine und an der Donau ».

[6] Il est tué par Macédonius; Hérodien, loc. citée.

Asiatiques d'Osrhoène, sont brisées. Et il fait partir de Pannonie les légions I et II Adjutrix [1].

L'armée bigarrée que domine le géant avance jusque très avant en Germanie, incendiant les maisons des villages semblables à ceux auxquels il était habitué dans sa patrie thrace. L'ancien berger fait don à ses compagnons des troupeaux des Germains. Il n'est pas effrayé par les forêts et les marécages où se retirent ces barbares qu'il connaissait sous une forme qu'on pourrait déjà appeler gothe dans ces Balcans, bien que, encore une fois, lui-même n'eût rien de commun avec les Goths. Lorsque les siens sont effrayés par la profondeur des eaux inconnues, il les passe à cheval, enfonçant jusqu'à la taille dans les marais. Il envoie l'image de cette scène aux sénateurs pour montrer quel est le maître que Rome a maintenant, à la suite de l'adolescent conduit par sa mère; il en orne la salle de séance d'une aristocratie un peu effarée. Partout il excite et il conduit; son contemporain, l'historien Hérodien, le présente *αὐτουργὸς*, *αὐτόχειρ*, *ἀριστεύων*, comme encore un Alexandre, étant même, en partie, de sa race [2].

Revenu pour l'hiver à Syrmium, il nourrit pour le printemps un grand projet: « la soumission des nations barbares des Germains juqu'à l'Océan [3] ».

Son gouvernement était, comme on pouvait s'y attendre, celui de quelqu'un qui renverse les situations établies [4]. D'un

---

[1] *C.I.L.*, III, 3336, 4857, 5218.

[2] Capitolinus (ch. XIII), qui emploie Hérodien, se moque, dans sa présentation, caricaturale, de ces exploits; ch. XII,.

[3] Hérodien, VII, 2.

[4] Cf. sur les Maximins et leurs luttes contre les privilégiés et les villes, Rostovtsev, dans le *Musée Belge*, XXVII (1923), p. 236: « L'histoire de l'empereur Maximin, brillamment décrite par Hérodien, son contemporain et un homme qui voyait clairement les lignes foncières dans les chocs qui se déroulaient sous ses yeux » (p. 237). Puis contre la richesse des villes et le secours de l'État *(ibid)*. L'armée amène le remplacement, dans la vie publique, des sénateurs par les chevaliers (p. 238), qui sont pris parmi les meilleurs soldats. « Le gros de l'armée fut composé de paysans et surtout de paysans des provinces les moins romanisées ou hellénisées. » C'est encore l'armée qui impose que tous les habitants de l'Empire deviennent des citoyens (p. 236). Septime

autre côté, il lui fallait de l'argent pour réaliser ses hautes pensées et pour cela il n'épargnait pas, à Rome, où il n'a pas voulu mettre les pieds, la propriété publique, allant même jusqu'aux choses sacrées.

La Lybie se soulève alors et crée empereur l'octogénaire Gordien et son fils homonyme, capable de combattre. Toute la province est avec le nouvel « Africain », qui rappelle par son origine le vieux Septime Sévère. Carthage, qui est maintenant une rivale de Rome, l'accepte. Vitalien, auquel Maximin avait confié Rome, est tué, par quelques jeunes gens chargés de cette action hardie, et la ville même, abandonnée par son maître, se réveille au bruit des acclamations pour un nouvel empereur, qu'elle ne connaissait pas, du reste, et que le Sénat reconnaît.

Mais Maximin est le maître de son armée, à laquelle il tient un discours rédigé par ses amis. Il part vers Rome avec ses troupes fidèles de Pannonie et avec les Germains qui s'étaient attachés à lui, pendant que les troupes africaines se soulèvent contre Gordien et son fils, qui périssent. N'ayant plus sous la main les empereurs qu'il avait voulus, le Sénat crée *deux* autres chefs de l'État, un soldat, Maxime, et un simple citoyen, Balbin, que la multitude accueille en leur jetant des pierres. Un enfant, le troisième empereur, est proclamé par des gens que Septime Sévère avait habitués à l'idée dynastique. Comme il y a encore à Rome des soldats

---

Sévère avait recommandé la formule: « Enrichissez les soldats », paraphrasée ensuite par Caracalla (p. 238). *Cette armée est composée de paysans soumis à la conscription* (p. 239). « La ville et l'État, qui était une fédération de villes, regardaient ces paysans comme la base de leur corps politique. On les exploitait économiquement et on ne leur donnait rien en échange. C'étaient des contribuables, voilà tout. C'est des villes que nous parlent les écrivains grecs et romains, les milliers d'inscriptions, les ruines. Il n'y a que les papyrus qui nous font comprendre le rôle important que la campagne a joué dans la vie sociale et économique de l'antiquité classique » (p. 240). Sur le Danube, en Syrie, en Arabie, dans une partie de l'Asie Mineure, « les paysans, qui formaient des communes rurales attribuées à une cité, ou complètement indépendantes » (p. 240). Des paysans adressent leurs pétitions directement à l'empereur (pp. 241—242). Par ces soldats paysans une nouvelle classe s'élève, « dix fois pire que la bourgeoisie citadine de l'époque précédente » (p. 249).

de Maximin, la ville est cruellement divisée par une nouvelle guerre civile.

Mais Aquilée résiste aussi au « Thrace », et l'armée est dénuée de tout, dans une région qui se soumet aux ordres des sénateurs. Le combat continuel commence à peser à des soldats habitués à une victoire rapide sur les barbares. Un jour, sortant de sa tente, Maximin et son fils sont tués par une bande de révoltés, leurs corps étant jetés « aux chiens et aux bergers » [1], et la tête du terrible empereur et celle de son rejeton furent envoyées à Rome, après avoir été présentées au public dans toutes les cités se trouvant sur le chemin.

Personne ne vient le venger, ni parmi les Pannoniens, ni parmi les « barbares thraces » [2].

Rome anarchique avait tué ainsi l'homme des Balcans, le « roman » rural qui avait essayé de ressusciter les grands combats contre les barbares [3]. C'est, du reste, l'époque qu'un grand historien russe, M. Rostovtsev, décrit comme représentant *le relèvement, aussi des paysans, dans l'armée.*

Il faut remarquer que Julius Verus Maximinus, ce Trajan barbare, avait pris, de même que son modèle, le titre de « dacicus » [4].

Ces empereurs du III-e siècle ne sont pas assez appréciés. Avec des hommes comme Adrien, comme Antonin et Marc-Aurèle, l'Empire serait devenu l'apanage d'une minorité hellénisée. Les Grecs commencent à se sentir les maîtres. Ils donnent à la littérature une poésie qui, quelquefois, recourt à d'archaïques formes dialectales, comme celles, éoliennes, des écrits de la Romaine Balbilla, qui vit à la Cour d'Adrien [5]. Ces Grecs écrivent l'histoire de l'Empire, de Dio

[1] Hérodien, VIII, 5.

[2] *Ibid.*, 6.

[3] La guerre contre lui aussi dans la *Rev. Arch.*, XXX (1929), p. 405.

[4] *Eph. epigr.*, II, p. 177, n° 568. Pour sa qualification de Sarmatique et Dacique en Pannonie, *C.I.L.*, III, 4630. Il trace des routes en Pannonie; *Eph. epigr.*, II, p. 431, n° 1911. Cf. *ibid.*, p. 398. Route sur le Danube; *C.I.L.*, III, 14.462; cf. aussi n° 7605; Weiss, *Dobrudscha*, p. 64.

[5] Hesseling, *Morceaux choisis du Pré Spirituel de Jean Moschos*, Paris, 1931, p. 35.

Cassius jusqu'à Arrien et Hérodien. Ils dominent par une rhétorique sans aucune trace du sens de l'actualité romaine, à partir de l'autre Dion, le Chrysostôme, jusqu'à cet Aristide, si anachronique, qui ne connaît que les dieux de l'Olympe, Miltiade et les Scythes, même lorsqu'il fait l'éloge de la puissance de Rome, lorsqu'il s'incline devant l'empereur, lorsqu'il glorifie Rhodes et Cyzique. Ces intellectuels helléniques représentent, dans la pensée, la noble ligne d'Epictète et le scepticisme corrosif d'un Lucien. Les lectures de morale politique qu'ils donnent sont contenues dans les biographies de Plutarque également, romaines autant que grecques, mais rédigées en grec. Ces écrivains rehaussent la valeur artistique de la Grèce, ignorant tout ce qui tient aux Romains, comme nous l'avons vu chez Pausanias. On en est arrivé si loin dans l'hellénisation d'une forme à valeur universelle, que le rhéteur Aristide pouvait écrire, parlant aux Athéniens: « Par vous tout le monde civilisé est arrivé à avoir un seul langage (*δμόγλωττος*). On peut observer que, jusqu'aux rouliers, aux pâtres et aux pêcheurs de toutes les nations, dans les villes de même qu'à la campagne, on emploie votre langue » [1].

Surgis d'une armée recrutée au milieu des éléments paysans, les uns même de simples militaires et restant des militaires simples, Septime Sévère et ses successeurs en fait ressuscitent Rome: ils lui restituent l'Empire, et toute une population villageoise les soutient contre le mandarinat poétique, rhétorique et philosophique qui avait pris un autre chemin que celui des origines romaines. M. Rostovtsev a vu celà le premier.

Le Sénat vainqueur essaya d'une domination comme celle de Nerva. Le jeune Gordien (Gordien III), *prétendu rejeton de Trajan par son arrière-grand'mère, Ulpia Gordiana*, qui avait été préféré, lui, par les prétoriens après l'assassinat des deux empereurs plus âgés, en dépit des Germains qui les avaient protégés [2], crut de son devoir de représenter ce courant.

[1] Éd. Dindorf, p. 244 et suiv.

[2] Voy. Hérodien, VIII, 8. La *Vie* de Gordien, anonyme, rédigée sous Constantin-le-Grand, cite comme sources les Grecs Arrien et Dexippe (c. 2),

Mais la volonté des soldats devait s'imposer à nouveau, et ceci parce que chaque jour s'accroissait le danger « germanique » [1], que Maximin avait voulu écarter; les hommes de l'armée durent être originaires de cette même région des Balcans, de nouveau menacée, que la guerre gothe qui se dessinait élevera au premier rang des provinces.

Sarmizégétousa, *metropolis dicatissima numini majestatique ejus*, dédie, au nom du « Conseil des trois Dacies », trois autels à Gordien [2], et Potaïssa aurait mentionné dans une inscription « la basilique des lois » [3], mais elle paraît être, de fait, plus que douteuse. Mais le succès de ces théories de restauration était si grand qu'au commencement du III-e siècle les Histriens intitulaient leur cité « très-illustre » [4]; un gymnase y est élevé par la générosité habituelle des citoyens [5].

Et, cependant, après une vingtaine d'années à peine, les Carpes de cette région, de plus en plus influencés par le romanisme, mais conservant leurs coutumes ancestrales, devaient être les guides des Goths, provoquant ainsi la grande destruction de l'an 238 [6].

Dans les Balcans un ancien centre honore le nouvel empereur, pour lequel une pierre est posée aussi dans les environs de la nouvelle cité de Serdica [7]; de même qu'à Marcianopolis [8]. Tomi, ainsi que certaines cités et camps de Moesie, dédie une pierre à la femme de Gordien, l'impératrice Savinia Tranquillina, mais dans son ancien grec [9].

---

de même qu'un Junius Cordus (ainsi, au chap. 14). Voy. aussi *Gordianus junior*, ch. XVII.

[1] Voy. E. Schonsdorf, *Die Germanen in den Balkanländern bis zum Antreten der Goten*, Leipzig, 1899.

[2] *C.I.L.*, III, 1175, 1433, 1454.

[3] *Basilica legum; ibid.*, 37, 38, 39. Mais voy. aussi *ibid.*, 858.

[4] *Λαμπρωτάτη*; Pârvan, *Histria*, IV, pp. 114, 116, 118.

[5] Pârvan, *Histria*, IV, p. 158.

[6] *Vita Maximini et Balbini*, XVI.

[7] *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 156, n° 40; *ibid.*, XV, p. 92, n° 4. En général pour ses relations avec les Balcans, *Hermes*, 1921, p. 147; *Rev. Arch.*, XIV, p. 466. Voy. aussi *C.I.L.*, III, 1433, 1454. Avec la Dalmatie, *ibid.*, 3021.

[8] Kalinka, ouvr. cité, p. 58.

[9] Pârvan, *Ulmetum*, II², p. 28.

On trouve aussi une pierre due aux sentiments de fidélité de la *cohors gemina Dacorum*, qui montre *l'importance qu'avaient alors les Daces, dans la défense locale, qu'on rencontre partout*, considérés comme tels, et peut-être aussi des Carpes depuis peu gagnés à l'Empire [1].

Si Histria arrête ses monnaies au règne d'Alexandre Sévère, Tomi continue jusqu'à Gordien [2]. Du reste, la domination de la mer et du Danube par les Romains était restée totalement intacte. Une *classis flavia moesica gordiana* est mentionnée vers la moitié du III-e siècle [3]. Au-delà du fleuve, à Belgrade d'aujourd'hui, la légion IV Gordiana célèbre son patron [4]. Viminacium fleurit sous Gordien III [5].

Mais, dans l'Orient un peu plus lointain, l'Empire arrive à n'avoir plus que des préoccupations d'ordre fiscal. Ainsi, lorsque le légat de la Moesie Inférieure, Tertullus, bien que sans nourrir trop d'espoirs, confirme à la ville de Tyras son privilège de commerce et, en faisant celà, il pense surtout aux revenus qu'il pourrait en recueillir, il n'admet plus qu'on fasse de nouveaux citoyens sans lui en demander la permission [6]. Mais de pareilles tentatives de faire revivre le passé furent bientôt reconnues comme inutiles, car, dès l'époque d'Alexandre Sévère (222—235), la grande catastrophe de l'invasion des Carpes avait mis fin à toutes ces autonomies, de Tyras jusqu'à Histros.

[1] Kalinka, ouvr. cité, p. 61.

[2] Pârvan, *Ulmetum*, II[2], p. 28.

[3] Tocilescu, *Neue Inschriften*, pp. 22—23.

[4] *Ephem. epigr.*, II, p. 329, n[0] 88.

[5] Voy. Mionnet, *Monnaies*, II, p. 42, n[os] 1—16; cf. Eckhel, ouvr. cité, p. 218.

[6] *C.I.L.*, III, pp. 147—148; Becker, dans les *Mém. Soc. Odessa*, II, 2-e partie, p. 416 et suiv.; III, p. 47 et suiv.; Hasdeu, *Arch. istorică*, I, pp. 41—42. Cf. Iorga, *Chilia şi Cetatea-Albă*, p. 20.

LIVRE IV

LIQUIDATION OFFICIELLE DE LA DACIE

CHAPITRE I

LE PROBLÈME DANUBIEN

Gordien s'intitule, non seulement pacificateur des « séditions romaines » et « vainqueur des Perses », qui seront désormais sans cesse en mouvement, ainsi que les régions voisines de l'Asie, *ce qui d'ailleurs ne sera pas sans influence sur l'abandon officiel de la Dacie et sur l'anarchie gothe dans les Balcans eux-mêmes*, pendant la seconde moitié du IV-e siècle, mais il se fait nommer aussi triomphateur des Sarmates et des Goths [1]. De fait, en Pannonie, on voit une *legio gordiana* [2], une *ala III gordiana*, combattre les barbares et réparer « l'ancienne voie », *via vetusta*, du côté des forêts [3].

Comme motif du changement d'un état de choses qui s'appuyait sur l'ancienne race romanisée dans tout le bassin du Danube, mais qui restait prête à attaquer dans la montagne carpe, dans les *Carpathes*, et même toujours prête à combattre, pour ressusciter l'ancien thracisme, on parle d'une invasion germanique, et ce serait une action déterminée par un état d'esprit unitaire, ayant un but bien défini, et soutenue par une espèce de solidarité, dérivant, d'un côté, de nécessités économiques, d'un autre, de la même façon de comprendre les choses. Dans les derniers temps on a beaucoup abandonné cette conception, due chez les uns à l'orgueil

---

[1] Voy. *Vita*, ch. XXXIV; mais il aurait été vaincu par les Alains (?) dans les champs de Philippi, d'après cette *Vita* tardive et mal informée (sauf ce qu'elle prend chez Hérodien) et en plus rédigée en un style de roman, comme celle du prétendu Capitolinus. Cf. aussi *Eph. epigr.*, II, p. 329, n° 488.

[2] *C.I.L.*, III, 3520.

[3] *Eph. epigr.*, II, p. 430, n° 910. Voy. aussi *C.I.L.*, III, 3936, 4644.

et chez les autres à l'influence d'une espèce de terreur romantique [1].

Il est question cependant, dans cette manière de concevoir les événements, de Germains nouveaux, parce que les anciens étaient maintenant réduits à cet état clientélaire dont les relèveront seulement les événements de la moitié du V-e siècle, dûs eux-mêmes à la poussée d'autres races barbares [2].

On a bien vu quel est le caractère de ces Bastarnes qu'on a osé présenter comme avant-garde de cette offensive dès avant l'ère chrétienne. La carte de ces régions du Danube contient, il est vrai, chez Strabon, « les Gètes, les Tyrigètes et les Bastarnes » [3], mais le grand géographe fait une distinction entre les Iazyges et les Roxolans qui emploient les chars et qui sont, pour lui, les anciens Hippomolges, buvant le lait des cavales, et les « Abioï », d'Homère, « sans fortune », d'un côté, et les Bastarnes, de l'autre [4], alors que les Grecs eux-mêmes parcourent, comme les barbares, leurs voisins, la route entre Phanagoria et Pantikapéion dans des chariots [5].

Nulle part la mention d'éléments germaniques venant d'une façon tumultueuse en Orient.

La fibule germanique, dont a tant abusé comme élément de détermination et de chronologie, n'apparaît pas dans l'Orient européen avant le premier siècle de l'ère chrétienne. Elle se répand beaucoup, et on a cru pouvoir employer ses nuances pour fixer des distinctions aussi précises que celles existant entre les différentes branches gothes. Toute une argumentation, due à M. Diculescu [6], a cherché, en employant cette forme

[1] Voy. Ludwig Schmidt, *Die Ursachen der Völkerwanderung*, dans les *Neue Jahrbücher für klassisches Altertum*, XI (1903).

[2] Un Suève avec un nom romain, *Secundinus Verus, natione Svaebus*, dans l'*Eph. epigr.*, IV, p. 345, n° 305. Nous n'avons pas eu le travail de M. Alföldi sur les Goths en Dacie, dans l'*Egyetemes philologiai közlöny*, LIII-LIV (1929—1930).

[3] II, v, 12.

[4] VII, II, 4; III, 2.

[5] *Ibid.*, VII, III, 18.

[6] Voy. plus loin.



Fig. 38. — Faune trouvé en Dacie.
Arch.-epigr. Mitt., XXIII, pl. 17.

de fibule, décrétée comme ayant appartenu particulièrement aux Gépides, à attribuer à ces Gépides, pour une époque un peu plus tardive, un rôle fondamental, qui aurait été celui de créateurs, de défenseurs d'État dans ces régions. Le bon sens écarte facilement de pareilles exagérations, qui s'appuient à peine sur quelques découvertes de hasard au milieu d'un territoire si vaste, qui peut bien cacher une immensité d'objets d'un autre caractère.

On a essayé aussi une chronologie de cette descente de barbares; tel historien fixe, sur le seul fondement d'un passage de Dio Cassius [1], la date d'« environ 170 » [2]. Rien ne vient l'appuyer. Le front quado-marcoman de l'Occident, relié à des transmissions celtes et comprenant en grande partie, certainement, ces Celtes dénationalisés qui ont donné leur nom à la Bohême, n'a rien qui puisse lui correspondre en Orient. A cette branche occidentale du germanisme appartenaient ces « larrons » *(latrunculi)*, qui pillaient aussi du côté de la Bude actuelle [3], de même que les Costoboques dacisés et les Carpes, qui sont des Daces.

De fait, toute chronologie est impossible, puisqu'il est question *d'un simple glissement* et de *beaucoup de mouvements en arrière*. Et le phénomène le plus souvent n'est pas même *d'un caractère unitaire*.

Quelques pénétrations, d'origine obscure, peut-être de simples individus, se rencontrent aussi dans les inscriptions sans qu'on puisse leur fixer au moins une date approximative, bien qu'elles ne paraissent pas antérieures à un III-e siècle plus avancé.

Ici, comme en Gaule, les *lètes*, mentionnés à côté des « citoyens romains » dans tel *vicus*, en rapport peut-être aussi avec une tour de défense, forment une partie de la population barbare de certains villages [4].

---

[1] LXXI, 12. Toute précision chronologique doit être exclue (il est question de l'invasion de Rhaos et de Rhaptos; voy. ici, plus haut).

[2] Jullian, ouvr. cité, IV, p. 540, note 6.

[3] *C.I.L.*, III, n° 3385. Cf. Kämmel, *Die Anfänge deutschen Lebens in Oesterreich*.

[4] *C.I.L.*, III, 7533.

Plus tard, dans la vie des vétérans fixés sur place, l'un d'entre eux, qui s'intitule *ex praepositis*, et sa femme, élèvent une pierre pour commémorer leur belle-fille latine, qu'ils intitulent *brutis* [1] (l'allemand *Braut*). Et ce mot on le retrouve aussi dans une inscription à Nicopolis ad Istrum [2].

Si Attale, roi des « Germains », malgré son nom hellénistique, joue un rôle sur le Danube moyen, c'est parce que l'empereur Gallien est l'ami de sa fille, Pipa, qu'il considère comme sa femme [3].

Certainement l'action des barbares en Europe n'est que *la conséquence d'une pression asiatique* que nous ne pouvons pas définir, quelque chose dans le monde des Huns au fond du lointain Orient ayant dû se passer: la formule *pulsae a superioribus barbaris* de la Vie de Marc-Aurèle [4] correspond tout à fait à cette situation.

Donc, au cours du III-e siècle, à partir d'un certain moment, l'ancien Empire Romain de caractère universel n'existe plus et le souci du sort de Rome elle-même, rarement visitée et en pleine décadence, ce qui d'ailleurs provoquera plus tard l'idée du transport de la capitale à Byzance, tombe au second plan.

Ce qui est au premier plan des préoccupations politiques et militaires, c'est la guerre locale dans les Balcans et sur le Danube, la résistance à un éventuel afflux barbare dans cette partie non encore consolidée du germanisme. Et cette résistance n'est pas supportée par des gens venant de l'Occident ou de l'Orient asiatique, *mais par les combattants indigènes* [5].

Il y a ainsi *une continuelle agitation dans un cercle fermé*. Les guerriers se connaissent depuis longtemps et ils savent bien leur rôle. *De plus en plus il y a une assimilation d'éléments semblables, car ce ne sont que les éléments, d'une participation dosée autrement, de la même synthèse qui se forme.*

[1] Kalinka, ouvr. cité, c. 312. Nous reviendrons ensuite sur ce sujet.

[2] *Ibid.*, c. 324, n° 412. Des monnaies en or barbares, avec des inscriptions latines, sous Gordien et Philippe; Eckhel, ouvr. cité, VII, 316, 329; Cohen, ouvr. cité, *Gordien*, 3; *Philippe père*, 3.

[3] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIII; *Epitome*, XXXIII.

[4] XIV, 1.

[5] Nous nous rencontrons, pour cette opinion, avec M. Rostovtsev. Voy. ici, plus haut, p. 346, note 4.

Ce qu'il faut considérer surtout c'est que l'attaque ne vient pas des Goths, mais des Daces libres, qui se jettent de temps en temps sur la Dacie défendue par les anciens habitants restés fidèles à l'Empire. C'est, pour ainsi dire, la guerre entre les loyaux et les « irrédentistes ».

Lactance parle ainsi de la mère d'Aurélien, donc une *femme de Dacie*, qui s'est enfuie au-delà du Danube par crainte des Carpes [1]. Sur une pierre de Durostorum on lit une action de grâce aux dieux, de la part d'une personne qui a été délivrée en 238 de « la captivité des barbares » [2]. Un autre Romain montre qu'il a été sauvé du même danger [3].

Mais, ainsi que nous l'avons dit, les Carpes, lignée dace (chez Ptolémée, par erreur, les « Arpes ») [4], ne sont que cette partie des Daces restés en dehors de la province, et dont nous nous sommes occupés tant de fois [5]. D'après le témoignage du même Lactance [6], « *ils occupent la Dacie et la Moesie* », qui n'est autre que le territoire de leurs ancêtres. Leurs expéditions de pillage continuent sous Alexandre Sévère [7], sous Maxime et Balbin, sous les deux Philippes [8], sous Dèce,

---

[1] *De mortibus persecutorum*, 9, 2. Le passage a été d'ailleurs attaqué.

[2] Kalinka, ouvr. cité, c. 189, n° 220.

[3] *C.I.L.*, III, 1054: « a Carpis liberatus ».

[4] III, 10.

[5] Voy. Kahrstedt, *Die Karpodaken*, dans la *Prähistorische Zeitschrift*, IV, 1912, p. 83 et suiv.; Pârvan, *Getica*, *passim* (pour la rivière et la ville, très douteuses, portant ce nom, *ibid.*, p. 225).

[6] Ouvr. cité, ch. 4. Cf. *Triginta Tyranni*, XVII; Jung, *Rom. Landschaften*, p. 40, note 8.

[7] Pour lui et la statue d'Alexandre, *Zeitschr. f. Numismatik*, VII (1881), p. 31, note 1.

[8] Pour la *victoria carpica* sous ces empereurs, Eckhel, ouvr. cité, VII, p. 323; Cohen, *loc. cit.*, pp. 103 et suiv., 206 et suiv. Cf. Schiller, ouvr. cité, I², p, 801 et notes 1—4. Des routes, surtout sur le Danube, *ibid.*, p. 802, note 4. A Brigetio des réparations sous Philippe et Gordien; *Arch.-ep. Mitt.*, X, pp. 112—113. Nous avons déjà mentionné la *legio gordiana* en Pannonie. Pour des travaux au lac Pelso (le Balaton actuel) et sa confluence dans le Danube, Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XL. Inscription pour Gordien à Philippopolis, *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 206; sa glorification dans les Balcans, Heuzey-Daumet, ouvr. cité, p. 401. Philippe est intitulé à Remesiana « maximus et super omnes fortissimus..., pius, felix, invictus »; *Arch.-ep.*

jusqu'à ce qu'Aurélien et, après lui, Dioclétien les colonisent comme fédérés, à côté des Bastarnes [1]. Le Byzantin Zosime, au V-e siècle, appelle Carpodaces leurs derniers restes, vivant dans des « villages de Carpes » [2]. Il faut mettre sans doute en rapport avec les Carpes le titre de « daciscus » pris par des empereurs au III-e siècle [3].

Ce qui se passe ordinairement avec ces barbares, d'anciennes connaissances, est montré par le récit du Byzantin Pierre le Patrice, qui définit les rapports entre Tulius Ménophile, duc de Moesie, et les Carpes, qui demandaient des subsides plus élevés que ceux accordés aux Goths. L'officier romain leur fait voir d'abord, pendant quelque temps, combien sont puissantes les forces dont il dispose, puis il les renvoie à l'empereur pour en obtenir une réponse et se moque d'eux en les ajournant d'un terme à l'autre [4].

De fait, *les indigènes en arrivent maintenant à être les maîtres dans ce Sud-Est européen*: Romans de sang latin, comme ceux qui conservent dans leur nom même le souvenir de leur origine thrace. Mateescu a recueilli le nom d'un Maximus de Rhoïmétalce *(ἀπὸ Ῥωμετάλκου)*, chez le Byzantin Dexippe,

---

Mitt., VIII, p. 179, n° 305. Pour la *classis moesia gordiana*, Tocilescu, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, pp. 20—23.

[1] Des passages chez Zeuss, ouvr. cité, pp. 698—699. Pour le changements de domicile aussi Eumène, le Panégyrique de Constantin-le-Grand, la chronique d'Eusèbe, Eutrope et Aurelius Victor.

[2] IX, 34; pour le village, Ammien Marcellin; XVII, V, 5. Transport par Aurélien chez Sextus Aurelius Victor *(De Caesaribus*, ch. XXXIX): « cujus fere pars jam tum ab Aureliano erat ». Nous ne savons pas si ce changement de domicile, à l'occasion duquel Aurélien aurait fait une plaisanterie sur le titre triomphal de Carpicus (pourquoi pas *Carpisculus*, comme allusion à Caracalla ?) ne devrait pas être mis en rapport avec le nouvel ordre de choses, sur le Bas-Danube.

[3] Pârvan, l'ayant constaté de Maximin jusqu'à Aurélien, pensait aux Daces du Nord, lesquels, d'après lui, ne seraient descendus *qu'après la retraite des légions* et seraient devenus une des causes de la régression rurale qu'on observe; *Câteva cuvinte*, p. 30, nota 1; p. 31.

[4] Fragm. 8. Pour le droit de frapper monnaie accordé à la Dacie, Pick, ouvr. cité, p. 2. Il y avait alors, selon Domaszewski *(Die Rangordnung des römischen Heeres*, p. 187), une seule « région » en Dacie.

qui défend Marcianopolis contre les Goths [1], alors qu'un tribun Rumitalca apparaît ensuite chez Ammien Marcellin [2], au I-e siècle, et que le nom du notaire d'Aurélien est Mucapor [3].

Non seulement la dignité suprême est retenue pendant quelque temps par des hommes qui sont nés dans la Péninsule des Balcans ou employés dans ces régions — avant 200 l'empereur Pertinax avait été *procurator ducenarius* en Dacie [4]; à plusieurs reprises il avait joué un rôle dans la défense du Danube —, mais le dernier *praeses Daciarum*, D. Simonius Proculus Julianus, sous Gordien III, était originaire de la région de Serdica, et il avait gouverné la Thrace [5]. Observons aussi que des noms comme ceux de Claude, d'Aurélien viennent des anciens empereurs, créateurs et patrons des colonies, passant à ceux qui se sont ensuite fixés dans ces régions [6], ce qui était l'ancienne coutume pour les *peregrini* [7]. Continuant l'examen de l'origine des chefs de ce monde sud-oriental, nous voyons un Ingébus se lever en Pannonie et puis il est tué, comme prétendant, à Meursia [8]. Si l'origine thrace, au-delà de celle arabe, plus rapprochée, ne peut pas être admise aussi pour Philippe, que Sextus Aurelius Victor intitule: Marcus Julius Philippus Arabs *Thraconitès* [9], d'après une province asiatique, un des petits « tyrans » de l'époque, Regilianus, prétendait lui-même être d'origine dace, appartenir à la lignée de Décébale, et on n'a pas observé que cette descendance, venant de *rex*, est affirmée dans son nom même [10]. Pour

[1] *Ephemeris Dacoromana*, I, p. 113. Pour le nom, le même, p. 79, note 4.

[2] XXVI, 8, 1.

[3] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXVI, (et quelques autres noms).

[4] Jung, *Fasten*, pp. 33, 47.

[5] *Ibid.*, p. 35. Pour les derniers légats des légions, sous le même Gordien, *ibid.*, p. 60.

[6] Jung, *Römer u. Rom.*, p. 72, note 1.

[7] *Ibid.*, p. 72.

[8] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIII. A l'époque de Gallien aussi un *ferri quondam opifex* est proclamé empereur sur le Rhin; *ibid.* Des paysans de Rhétie levant sur le bouclier Aureolus, sous Gallien; *ibid.*

[9] XXVIII. Mais dans *l'Epitome:* « patre nobilissimo latronum ductore ».

[10] Erat gentis daciae, Decebali ipsius, ut fertur, affinis; *Script. Hist. Aug.*, *Triginta Tyranni*, IX. Cf. *Hermes*, XIII, p. 238; *Arch.-ep. Mitt.*, XVI, pp. 239—240.

la défense des frontières du II-e siècle, on emploie, ainsi que nous venons de le dire, des soldats paysans, dont l'origine est incontestable [1]. Ainsi, ce qui avait été un système militaire si strict, d'une si savante organisation, est devenu maintenant *une action confuse à caractère populaire*, et elle aura pour conséquence de montrer la valeur de ce « peuple » des deux rives du Danube sur lequel elle s'appuie.

Dans cette lutte, le Danube est l'axe même d'une résistance qui est composée *d'avances et de retraites, selon les opportunités*. N'oublions pas que les têtes de pont, Transalba, Transluca, Transdiernis, Transdrobeta, apparaissent pendant tout le III-e siècle [2].

Un examen des gués du Danube et un autre des défilés de la montagne, qui, celui-ci, a été tenté, avec tant de profit, par Jung, un Rhéto-Germain, — sa mère étant ladine, romanche —, a été très utile pour amener à la compréhension du sens de ces événements. Pour les Gètes, les Daces, les Grecs, sinon aussi pour les tribus reliées à l'Orient, qui n'ont pas eu, sur cette place, une transhumance, puis pour les combats et le service de garde des Romains, la compréhension du sens de ces gués et de ces défilés était tout aussi nécessaire que pour les rapports ultérieurs entre les Roumains et les Hongrois, lorsque ceux-ci sont devenus maîtres de la Transylvanie.

Rome n'a pas consenti facilement à la perte des territoires qu'elle avait occupés. En 234 on refaisait les ponts, on réparait les routes de la Scythie Mineure vers le Danube [3]. Mais on a observé avec raison que « les inscriptions militaires ne peuvent pas être utilisées comme une preuve des invasions spéciales, car à cette époque », le III-e siècle, « la construction des

[1] Voy. aussi Blanchet, *Les enceintes romaines de la Gaule*, 1907. Pour la situation en Afrique, *Rom. Landschaften*, p. 183 et suiv. Pour celle existant en Gaule, *ibid.*, p. 249 et suiv.

[2] Jung, *Pässe*, p. 12, note 1 (qui cite aussi Schuchardt, dans la publication *Berl. Archeol. Gessellschaft*, 1892, 2 février).

[3] Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 45 (d'après *C.I.L.*, III, 12519 et 13758; sous Alexandre Sévère). Il fixe la date.

routes se faisait dans tout l'Empire pour faciliter les communications et rendre la défense plus puissante » [1]. De nouvelles délimitations sont aussi décidées.

Ainsi, sous Carus et Carinus, les nouveaux empereurs, une inscription de 238 fixe la frontière « *inter duas Dacias* » [2]. Carinus est tué à l'embouchure de la Morava dans le Danube [3]. Plus loin, vers 240, des fortifications sont élevées à Marcianopolis [4]. Tropaeum était encore debout et osait s'intituler « placidissima » [5].

Lorsque les Goths apparaissent, ils sont guidés par les Carpes. Aussitôt après cette apparition d'une autre race, partout les fragments de marbre des édifices détruits servent à fortifier les murs [6].

Une guerre de Philippe l'Arabe, qui a donné son nom à la Pulpidava balcanique (devenue une Philippopolis), et a protégé la capitale dace [7], ressort d'une inscription récemment découverte, en Olténie, qui prouve aussi les liens étroits de l'Empire avec la rive gauche danubienne [8]. Il est possible qu'il ait décidé l'ascension de Romula au rang de colonie et qu'il ait créé toute une nouvelle vie civile et militaire dans cette région de l'Olt (244—249) [9]. Si, sous lui, on trouve les dernières monnaies daces (250) [10], c'est seulement, ainsi qu'on

---

[1] Miss Manley, ouvr. cité, p. 34. Cf. *ibid.*, p. 60, note 178.

[2] *Ibid.*, p. 34.

[3] Voy. Filov, dans *Klio*, XII (1912), p. 236.

[4] Rappaport, *Einfälle der Gothen*, p. 29 et suiv.

[5] Pârvan, ouvr. cité, p. 46, note 101.

[6] *Ibid.*, pp. 47—48 et suiv. Autels sans inscriptions chez le même, *Ulmetum*, II², pp. 29—30. Cf. aussi le même, *Cetatea Tropaeum*, p. 35 (d'après *C.I.L.*, III, 14.214²).

[7] Une pierre pour lui, *Arch. Anzeiger*, 1913, p. 335; *Rev. Arch.*, XXI (1914), p. 477, n° 113.

[8] M. Tudor, dans le *Bul. Com. Mon. Hist.*, 1933, p. 79.

[9] L'opinion contraire de Pârvan, qui attribue une plus grande ancienneté à la colonie que l'empereur guerrier déclare être « sienne » et l'avoir garnie de soldats, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVI, p. 47 et suiv.

[10] Le droit de frapper monnaie accordé à la Dacie; Pick, ouvr. cité, p. 2. Voy. aussi tout ce qui suit sur ce sujet pour la Moesie et la Scythie Mineure. Cf. Goos, *Chronik*, pp. 72, 96, 116.

le verra, pour que la monnaie romaine réapparaisse, en territoire dace après quelques dizaines d'années [1].

Philippe surgit, avec son fils du même nom, le « nobilissime César »,— *princeps juventutis* —, comme un empereur aimé par les soldats qui, dans cette même Dacie, « dévouée à sa dignité et à sa majesté » *(devota numini majestatique ejus)*, lui dédient des autels, comme celui de Veţel, élevé par la cohorte II Flavia de Commagène, qui s'intitule *philippiana* [2]. Le jeune Philippe est mentionné aussi à Albona [3].

De fait, sous ce règne, les Goths étaient descendus le long de la Mer, mais seulement en tant que *fédérés qu'on n'avait pas payés*, pour butiner de nouveau jusqu'à Marcianopolis, plus tard jusqu'à Philippopolis même, dans des expéditions de pillage, comme celles de 249 et 250, qui ressemblent aux raids des Bulgares contre l'Empire Byzantin.

Deux empereurs chercheront vainement à réfreiner l'anarchie: Dèce, qui tomba dans une bataille, et Claude, qui fut vainqueur des barbares.

Dèce (248—252) est un homme de ces régions, né dans la Pannonie Inférieure, à Bubalia [4] (« les Buffles »), et il est mort, ainsi que son fils Herennius Etruscus, à Abrytus, l'« Abrud » de la Scythie Mineure [5], à l'endroit qui s'appelait alors *Forum Sempronium* [6]. A ce moment il poursuivait les barbares au passage du Danube, et il fut la victime d'un

[1] Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 62, constate une « disparition graduelle du monnayage colonial et municipal sous Gallien, Claude et Aurélien ».

[2] *C.I.L.*, III, 1379—1380.

[3] *Ibid.*, 3049. En Pannonie Inférieure, *ibid.*, 3718. En Pannonie Supérieure; *ibid.*, 4626—4627, 4631, 4634, 4648. Aussi *Eph. epigr.*, II, p. 396, n° 758; p. 397, n° 759; p. 399, n° 755.

[4] Eutrope, IX, 4; Jordanès, *Rom.*, p. 37; Sextus Aurelius Victor, *De Caes. et Epit.*, XXIX: « Syrmiensium vico ortus ». Voy. aussi Zosime, Syncellus, Cassiodore, *Chronographia*. Cf. aussi Schiller, ouvr. cité, I³, p. 805 et suiv.

[5] Jordanès, *loc. cit.* Cf. le même, *Getica*, p. 84 (dans la note deux autres sources indiquées par l'éditeur, Mommsen). Cf. Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXIX: Decii, barbaros trans Danubium persectantes, Bruti fraude perierunt.

[6] *Θόρον Θεμπώνιον;* Dexippe, dans *Fragm. hist. gr.*, III, p. 674, n° 16.

acte de trahison. Les Goths avaient assiégé Novae [1] et Nicopolis. L'empereur avait été battu, bien qu'une monnaie parle de la *victoria germanica* [2]. Il avait perdu Philippopolis, qui fut pillée et où les barbares, *d'anciens soldats de Rome*, avaient su se munir de machines de guerre [3]. *Il suffit de penser à ces terribles dévastations balcaniques pour être convaincu qu'Aurélien n'a pu considérer les Balcans comme une place de refuge pour les habitants de la rive gauche. Les citoyens de Marcianopolis avaient dû se défendre eux-mêmes* [4]. Notons que les Goths avaient essayé de créer eux-mêmes un empereur, le commandant de la Macédoine, Lucius Priscus [5]. On voit bien qu'il ne s'agissait guère d'une action nationale, mais qu'ils travaillaient dans leur sens et à leur profit, dans l'Empire et pour l'Empire, qu'ils reconnaissaient comme une forme immanquable. Un autre essai de formation politique populaire, sous un Émilien, se produira aussitôt en Moesie [6].

Le malheureux Dèce, ce nouveau Trajan, qui aimait à se relier à ses prédécesseurs par des fables généalogiques et s'était ajouté, sur les monnaies, le nom de Pertinax, est intitulé cependant le « pacificateur » *(pacator)* et le « recteur » *(rector)* du monde [7].

Mais, sous lui, en 250, on découvre *une tentative de réorganisation dans la Dacie elle-même*. Apulum est maintenant une « colonia nova » et l'inscription dédiée au « restaurateur des Dacies » *(restitutor Daciarum)* dit que la province, que personne ne pensait à abandonner, a été fortifiée et réorganisée par ce digne empereur, qui portait avec fierté le nom de Trajan, essayant de lui ressembler [8].

---

[1] Oescus réapparaît aussi.

[2] Miss Manley, ouvr. cité, p. 60, n° 178.

[3] Dexippe, *loc. cit.*, p. 678 et suiv. De même des villes assiégées en Asie; *ibid.*, p. 681 et suiv.

[4] *Ibid.* Pour des trésors enterrés à cause de l'invasion gothe au III-e siècle, Seure, *Rev. Arch.*, XIII (1921), pp. 118—119. Une pierre dédiée à Dèce à Périnthe; *C.I.Gr.*, II, 2024.

[5] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXIX.

[6] *Ibid.*, XXXI.

[7] Eckhel, ouvr. cité, VII p. 190.

[8] *C.I.L.*, III, 1176 (Apulum). Des chaussées sous Dèce, Schiller, ouvr. cité, I², p. 804, note 4.

On a observé aussi que nous avons des bornes milliaires daces, datées de 251 à 253, des inscriptions de Potaïssa en 253, de Tibiscum et de la cohorte des Dalmates à Mehadia en 255, de Sarmizégétousa en 259 et enfin du Banat de 260 [1]. On a eu raison donc d'intituler Dèce, sur une inscription d'Oescus, comme étant « celui qui a rétabli la discipline militaire, qui a fondé la ville sacrée, qui a renforcé l'espoir des Romains » [2].

En ce qui concerne les moyens militaires, le récit de Jordanès à propos de Dèce est caractéristique: l'empereur avait réduit à la condition de paysans les soldats qui n'avaient pas combattu vaillamment contre les Goths, et alors ceux-ci se rendent chez les Goths pour les aider contre l'Empire [3].

Le sens réel est différent: les paysans employés comme guerriers, ces ruraux ancêtres des Roumains, voyant la situation sans cesse menacée, passent, des Romains aux Goths pour pouvoir se conserver. La collaboration populaire s'observe aussi lorsque Marcianopolis, réduite à se défendre elle-même, est attaquée par les barbares. Les Goths furent bien accueillis aussi par ces Besses des mines d'or, écrasés par les impôts, qui, dans une attitude de « bolchévistes », se révoltent, comme le feront, bien plus tard, contre une tyrannie sociale et une mauvaise administration, dans les montagnes de la Transylvanie Occidentale, les paysans roumains de Horea, en 1784 [4]. De même il ressort de l'observation de Sextus Aurelius Victor que *les Goths en étaient arrivés eux-mêmes à être « presque habitants », habitants dans le sens romain, et non comme des barbares conquérants, de la Dacie* [5]. On verra

[1] Jung, *Rom. Landschaften*, p. 401. Dèce est célébré aussi en Pannonie Inférieure; *Ephem. epigr.*, II, p. 399, n° 766. Nous reviendrons bientôt sur ces données chronologiques.

[2] Tocilescu, *Monumentele*, p. 248. Ses monnaies daces, portant le dragon, Eckhel, ouvr. cité, VII, p. 343 et suiv. En général les monnaies de cet empereur sont rares.

[3] *Getica*, p. 81.

[4] Cf. Ammianus Marcellinus, XXXI, V, 15 et suiv.

[5] Quos diuturnitas nimis validos ac prope incolas effecerat; *De Caesaribus*, XXXIV. A ce moment il y avait encore des noms thraces dans les Balcans. Voy, plus haut, où il est question aussi de Mucapor qui a été l'assassin d'Aurélien; *ibid.*, XXXIV.

de même les Carpes, — c'est-à-dire une partie d'entre eux, — être transportés ailleurs, sous Aurélien [1], ce qui montre de quelle nature étaient les relations avec *tous* les barbares, bien différentes de celles d'État à État.

Tout cela prouve que *personne ne pensait à l'abandon de la Dacie*, car la partie correspondante d'au-delà du Danube était tout aussi menacée, et on voit encore une chose: la tentative continuelle de *créer dans ces régions un monde nouveau, adapté à d'autres circonstances, un monde de concentration locale*. C'est pourquoi plus tard les empereurs chercheront à retenir ce Sud-Est européen en transportant le centre même du monde romain à Serdica (la Sofia actuelle), selon l'intention première de Constantin-le-Grand, puis à Byzance.

Après la disparition de Macrin et de ses fils, qui cultivaient eux aussi la mémoire d'Alexandre-le-Grand [2], et en allant jusqu'au vaillant empereur Claude, chaque province veut imposer son « empereur ». Ainsi un Valens s'agite en Grèce, un Piso, qu'on avait envoyé contre lui, est élevé sur le bouclier par les Thessaliens, un Aureolus est proclamé dans l'Illyricum, un Ingenuus en Moesie [3], un Trebellianus en Isaurie, un Celsus et un Titus en Afrique. L'Égypte est gouvernée par Aemilianus, la Gaule par Postume, auquel succède Lollianus, les deux Victorinus, le père et le fils, Tetricus, Marius, alors que des « larrons » mettent au pillage la Sicile. Le système de division des anciens diadoques macédoniens paraît s'être établi d'une façon si coutumière que Gallien, comme *empereur de Rome*, va jusqu'à conclure un traité avec son adversaire de l'Illyricum, qui n'est pas capable d'empêcher les Goths de descendre jusqu'à Thessalonique. Un Saturninus s'ajoute à ce Régilien d'origine dace, parent de Décébale [4]. Et, tout au fond, dans l'oasis de Palmyre, Odénat et Zénobie, dont

[1] Carporumque natio translata omnis in nostrum solum, cujus fere pars jam tum ab Aureliano erat; *ibid.*, XXXIX.

[2] *Triginta Tyranni*, XI–XIII.

[3] *C. I. L.*, III, 3646: un Volcanus Augustus en Pannonie.

[4] Voy., dans la *Historia Augusta*, *Gallieni*, I–VI; Sextus Aurelius Victor; Eutrope.

le fils s'appelle Hérode [1], préparaient un empire syro-arabe, en concurrence avec un plus ancien Cydriadès, fixé à Antioche. L'empereur Valérien, proclamé en Rhétie, dut combattre contre le basileus perse, dont il devint le prisonnier (258).

Lorsque les Goths viennent par mer et non par terre, employant le cours du Danube, et lorsqu'ils attaquent les détroits de la Mer Noire, ceux qu'on leur oppose sont des *Grecs*, un Cléodame et un Athénée, à côté du Latin Venerianus, *employant aussi une flotte qui s'était conservée*. On fortifie les murs de Byzance et des cités voisines. Après la mort, pendant le combat, de Venerianus, vainqueur, des bandes isolées vont piller jusque dans les environs d'Athènes, où s'oppose à leur attaque l'écrivain Dexippe lui-même, et même jusqu'en Épire et en Macédoine. Gallien, fils de Valérien, est forcé d'accourir jusqu'au fond des Balcans pour rechercher dans l'Illyricum les chars de défense de ces « larrons » sous la montagne « Gessaces ». Mais aussitôt ceux qui rendent un service à l'Empire veulent s'en emparer: ainsi ceux qui avaient chassé les envahisseurs de ces provinces, Marcien et Héraclien, Ceronius ou Cecropius, le commandant de la Dalmatie, se préparent eux-mêmes à usurper la couronne, qui finit par échoir à leur camarade, Claude [2].

Jusqu'à ce moment, ces dominateurs passagers avaient pu susciter de grandes espérances et on a des preuves qu'ils ont été aimés par les habitants des provinces dont ils venaient. Ainsi les citoyens de Philippopolis, qui s'intitule « colonie », frappent une monnaie à inscription grecque pour le « divus Marinus » [3]. On a aussi la monnaie d'or, de caractère « demi-barbare », d'un Sponsianus, qui autrement serait inconnu [4]. Cet Aureolus, auquel on attribue une origine dace, aurait trouvé un appui dans les Balcans pour avoir été, d'après le Byzantin

[1] Les autres fils sont Herennianus et Timolaus.

[2] *Ibid.*, 13—14.

[3] Eckhel, ouvr. cité, VII, p. 337. Pacatianus, inconnu d'ailleurs, se fait appeler non seulement Tiberius Claudius, mais aussi Marcus; *ibid.*, p. 338.

[4] *Ibid.*, pp. 340—341.

Zonaras, un berger comme Maximin [1]. Régalien (261) ne manquera pas de faire frapper lui aussi une monnaie, avec le soleil comme emblème [2], de même que, plus tard, Aurélien.

Cependant Gallien était arrivé à commander toutes les troupes du Sud-Est européen [3]. La réputation de cet empereur (260—268), qui est celle d'un jeune homme corrompu et d'un chef d'État inutile, pourrait être redressée. Une pierre rappelle sa victoire sur les Goths et on voit qu'à Berum, en Scythie Mineure, les soldats de la légion I Italica travaillaient avec élan [4]. Malgré ses succès, les barbares étaient ensuite grâciés, selon les intérêts de l'Empire ou d'après des considérations personnelles de l'empereur régnant: nous avons vu déjà la « concession » de territoire faite par Gallien au roi des Marcomans pour en obtenir en mariage sa fille, Pipa [5].

Néanmoins, Sextus Aurelius Victor consigne la perte sous Gallien des « territoires au-delà de l'Ister, qui avaient été la conquête de Trajan » [6]. Mais, en échange, cet informateur, d'un siècle plus récent que ce moment historique, *ne connaît pas, sous Aurélien, l'abandon de la Dacie*. Il faut noter que nous avons à faire à un homme qui a occupé de grandes situations dans ces régions, ayant été aussi gouverneur de la Pannonie. Pour Jordanès, de l'époque byzantine, la Dacie a été

---

[1] Voy. aussi *ibid.*, pp. 464—465. Monnaies fausses de cet empereur, dans Cohen, ouvr. cité, VI², p. 90. Inscriptions non-authentiques sur un tombeau, *C. I. Gr.*, 6761; voy. *C. I. L.*, V, 645. Pour Gallus et Volusianus, *Eph. epigr.* II, p. 453.

[2] Eckhel, ouvr. cité, VII, pp. 461—462.

[3] Jung, *Romanische Landschaften*, p. 401. Trebellius Pollio *(Claudius*, ch. 1), les appelle seulement des *reguli*, comme, au moyen-âge, les écrivains intitulent les rois de provinces détachées de l'Empire.

[4] Desjardins, *Rev. Arch.*, VII (1868), p. 263. Voy. J. Bogdan, *Sarmizegethusa*, p. 43 (d'après Goos).— Une inscription pour lui à Serdica; *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 151, no. 27.

[5] Concubinae, quam per pactionem, concessa parte Superioris Pannoniae, a patre, Marcomannorum rege, matrimonii specie, susceperat, Pipam nomine; Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XXX. Sa femme s'appelait Salonina (ce qui vient de Salona) et son fils Saloninus.

[6] Et amissa trans Istrum quae Trajanus quaesierat; *De Caesaribus*, XXXIII.

perdue sous le même Gallien, et sous Aurélien il n'y aurait eu que la retraite des légions [1]. De fait, sous Gallien, on a aussi la dernière inscription posée à Sarmizégétousa pour l'empereur lui-même et son fils.

Ceci n'empêchait pas la résistance des provinciaux eux-mêmes: on la constate lorsqu'il s'agit d'une ville fortifiée sous Claude aussi (268—270): ainsi, lorsque « la vertu des provinciaux » arrête les Goths à Anchiale et à Nicopolis [2]. Quelquefois les barbares eux-mêmes se laissent attirer par le charme d'une nouvelle patrie possible, par l'utilité qu'ils peuvent en retirer [3], et la synthèse s'accomplit.

Comme dernier résultat de ces efforts isolés, qui menèrent à *la grande victoire romaine de Naïssus en 269, et ce fait montre que l'invasion est venue par une tout autre voie que la Dacie*, Eumène, rhéteur vivant sous l'empereur Constantin, fera l'éloge de ce prétendu ancêtre de son empereur, de Claude, qui « a détruit par terre et par mer les terribles multitudes des Goths, surgies aux embouchures du Pont et à l'embouchure du Danube » [4].

Malgré le témoignage de Sextus Aurelius Victor, des préparatifs de départ ne sont pas constatés non plus de la part de Gallien, auquel, comme nous l'avons vu, est attribuée l'évacuation de fait [5], les monnaies de Viminacium s'étant arrêtées à 240, celles de Dacie à 247[6]; mais il faut penser

[1] Sed Gallienus eos [Dacos], dum regnaret, amisit Aurelianusque imperator, evocatis exinde legionibus, in Mysia conlocavit ibique aliquam partem Daciam, mediterraneam Daciamque ripensem constituit et Dardaniam junxit; *Romana*, éd. Mommsen, pp. 27—28.

[2] Trebellius Pollio, *Claudius*, ch. XII. Cité d'abord par Jung, *Rom. Landschaften*, p. 405.— Des cas nombreux de personnes qui se sauvent devant les barbares; *ibid.*, pp. 404—405 et notes.— Pour les combats de Claude contre les Goths, Schiller, ouvr. cité, I², p. 846 et suiv. (victoire de Naïssus, *ibid.*, pp. 848—849). Les chefs goths Ostrogotha et Kniva sous les deux Philippes; *ibid.*, p. 803.

[3] D'après Jordanès, *Getica*, Jung, *loc. cit.*

[4] Immanesque Gotthorum copias, Ponti faucibus et Istri ore proruptas, terra marique delevit; dans les *Panegyrici veteres*, I, ed. 1779, p. 366.

[5] La dernière inscription sous le jeune Gordien; *Eph. epigr.*, IV, n° 190.

[6] Eckhel, ouvr. cité, II, p. 9; Mommsen, dans *C.I.L.*, III, p. 161. Mommsen

que c'est aussi l'époque de la grande révolte des « *monetarii* » en Italie. Le municipe de Tibiscum consacre une pierre à la femme de Gallien, employant la formule habituelle de « dévouement pour sa majesté » [1]. L'éloge de l'empereur et de son fils [2] est fait à Sarmizégétousa. La cohorte III des Dalmates lui dédie une pierre [3], et l'empereur a aussi des autels en Pannonie [4]. Il apparaît non seulement comme le jeune maître que les citoyens de Scoupi couvrent d'éloges comme « étant semblable aux dieux par l'âme et le visage » : *dis animo voltuque compar* [5], mais aussi comme un puissant dominateur, glorifié sur l'Adriatique par la « res publica » des Docléates [6]. De même en Dacie où, ainsi qu'à sa femme, on lui consacre un autel [7]. La production monétaire, avec la mention des anciens dieux romains, est, sous son règne, énorme [8].

Après le rapide passage des « trente tyrans », c'est-à-dire « usurpateurs », dont nous avons montré le rôle local, imposé par les circonstances, Claude avait essayé de revenir à l'ancien type militaire, sinon de l'époque de Trajan, du moins à celui d'Adrien, mais sans conclure des traités avec les barbares.

Sous lui (268—270) [9] a lieu une grande descente de nations, comprenant peut-être aussi des Goths de Crimée, habitués à la piraterie, des « Scythes », qui ne sont que ces Goths, qu'avait

croit que « l'abandon » s'est produit après le *grave bellum*, en 255 ou 256. Vopiscus (ch. VI) parle des Sarmates et des combats contre les Suèves et les Marcomans et il mêle dans sa fabrication curieuse et trompeuse la Méotide même; *ibid.*, ch. XVI et suiv.; XIX et suiv. L'empereur aurait combattu aussi « au-delà du Danube » *(trans Danubium)* et les Goths de « Cannaba sive Cannabaudes »; *ibid.*, ch. XXII (mais le nom est celte; voy. Merobaudes). Cf. aussi *ibid.*, ch. XXXIII. Voy. surtout Vie de Régalien, l'ambassade aux Sarmates, *Triginta Tyranni*, XXXII.

[1] *C.I.L.*, III, 1550.

[2] *Eph. epigr.*, IV, n° 190.

[3] *C.I.L.*, III, 1577.

[4] *Ibid.*, 3228.

[5] *Eph. epigr.*, II, p. 478, n° 1057.

[6] *C.I.L.*, III, 1705.

[7] *Ibid.*, 3022.

[8] Eckhel, ouvr. cité, VII, p. 389 et suiv. Aussi comme *divus*; *ibid.*, p. 416

[9] Inscription pour lui, *C.I.L.*, III, 3521.

encouragés leur invasion réussie sous Gallien [1], se présentent unis à des Hérules et à des Peucètes. Les barbares se rassemblent à Tyras, — *ce qui prouve que la Dacie n'était pas habitée par eux*, — pour, ensuite, sur « neuf cents » vaisseaux, qui portent « 310.000 » (?) guerriers, attaquer Tomis, qu'ils ne peuvent prendre, comme aussi leur attaque doit rester vaine à Marcianopolis. Leurs mauvaises barques s'entrechoquent, rencontrant le fort courant de la Propontide. Beaucoup d'entre eux se noient. Ceux qui échappent s'en vont errer du côté de Cyzique, du côté du Mont Athos même. Ils attaquent alors Cassandria et Thessalonique, pillant tout autour, jusqu'à ce que cette multitude se disperse pour mourir dans des coins isolés, sauf ceux qui se sont décidés à entrer comme agriculteurs au service des Romains [2].

Trebellius Pollio, écrivant sous les fils de Constantin-le-Grand [3], cherche bien à relever le rôle de ce précurseur de la politique de récupération qu'était Claude: dans ce but, copiant Zosime, il plaçait dans la coalition de barbares danubiens, présentée par l'écrivain grec lui-même, en recourant à des réminiscences archéologiques, les Peucins ou Peucètes, les Gruthunges Austrogoths, les Tervinges ou Visigoths *(Visi)*, des Gépides, des Celtes (les mêmes Peucètes) et des Hérules pour arriver à ce chiffre de 326.000 combattants, correspondant aux 2.000 vaisseaux [4], mais, d'après une bonne source, il mentionne lui aussi la colonisation des prisonniers de cette masse terrible, qui auraient amené avec eux, dans leur migration, des bœufs, des brebis et des chevaux [5]. Ceux qui s'étaient réfugiés dans l'Hémus sont si faibles qu'ils se soumettent *à une simple armée locale*, où il y a des Dardanes, la poursuite étant effectuée avec la plus stricte discipline [6].

---

[1] Sa défense aussi dans Jacob Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, 3-e éd., Leipzig, 1898, pp.25—26.

[2] *Ῥωμαίοις συνηριθμήθησαν καὶ πρὸς γεωργίαν ἐτράποντο;* Zosime, I, chap. 42. Cf. pour les fortifications, *C.I.L.*, III, 14450.

[3] *Vita Claudii*. Voy. aussi ch. II.

[4] *Ibid.*, ch. X, XI—XII, XV.

[5] De pareilles colonisations dans Vopiscus, ch. X.

[6] *Ibid.*, ch. XI—XII.

Voilà donc, encore une fois, d'un côté, la bande barbare, confuse, de l'autre, la seule défense bien ordonnée par des indigènes.

Car, le lendemain de la mort de Claude, qui succombe à une maladie, les provinciaux eux-mêmes restent pour se défendre contre les « larrons », encore rebelles, qui s'écoulent du côté de Nicopolis, ainsi que du côté d'Anchiale [1]. Cette défense par les paysans était d'autant plus nécessaire que *certains des soldats provinciaux, comme les « Dacisci » mêmes, n'obéissaient plus aux ordres de leurs officiers* [2]. *L'empereur n'est, au fond, qu'un homme de là-bas, qui défend ses propres foyers ayant été élu dans ce but.* Enfin, la grande appartenance de cet empereur balcanique au Sud-Est de l'Europe est montrée, du reste, aussi par le culte renouvelé des Cabires, qu'indique une monnaie dédiée au « deo cabiro », ces dieux étant restés familiers jusqu'à Thessalonique [3].

Donc, ces invasions barbares ont un sens totalement différent de celui d'une population de gens fixés en Dacie et qui combattent contre Rome pour conserver cette nouvelle patrie. Toute leur action est dominée par la passion, nous dirions presque « la nécessité économique », *de piller les régions d'outre-Danube, qui offrent un gain plus abondant. Mais ils arrivent là non pas en traversant le fleuve, mais en accourant par mer de leurs lointains établissements d'Orient, du Dniéper.*

Les formidables guerriers germaniques sont donc de simples pirates, et leur action opiniâtre, pareille à celle des Russes de Kiev vers 800, contre l'Empire Byzantin, ou à celle des Cosaques de 1600 contre l'Empire Ottoman, *n'a, ainsi, rien à faire avec la Dacie qui leur aurait été cédée, alors que, de fait, elle commençait à être, au contraire, confiée aux provinciaux, dont on constate partout la défense, qui est dirigée, en ce qui concerne la Dacie, contre d'autres ennemis, les Carpes, les Daces d'au-delà des frontières.*

---

[1] *Ibid.*, ch. XII.

[2] « Milites dacisci qui jam saeviunt »; *ibid.*, ch. XVII.

[3] Eckhel, ouvr. cité, VII, p. 472. Les anciens dieux romains sont adorés à côté (Jupiter, Mars, Neptune, Vénus); *ibid.*, p. 472 et suiv. — Pour des monnaies avec la « victoria gothica » et celles avec deux esclaves, *ibid.*, p. 474. Claude lui-même a été inscrit parmi les dieux.; *ibid.*, pp. 474—475.

CHAPITRE II

L'ACTE DE L'ÉVACUATION

A ce moment, Aurélien, « fils de paysan », car son père était un colon du sénateur Aurélius, de la future Dacie ripense, donc du même « mal » du Danube, commence son règne en battant les Goths sur ce fleuve de ses origines [1], et il finira à Novae, qui était un château (φρουρίον), car c'est ainsi qu'il faut entendre le passage « in caeno frurio », évidente traduction du grec (ἐν καινῷ φρουρίῳ) [2], pour un « château désert », détruit par les envahisseurs, sur l'ancienne voie *(viae veteris)* entre Byzance et Héraclée.

Bien difficile était la mission de ce « pacatissimus imperator Domitius Aurelianus » [3], qui sera forcé de combattre jusqu'à la fin, succombant sous les coups des soldats d'une armée en pleine dissolution,— et nous ajoutons: *ce sera la principale cause du nouvel ordonnement sur le Danube, qu'on a l'habitude d'intituler: l'abandon de la Dacie.*

Combattant heureux contre les Germains en Occident, gagnant à son empereur Gallien le titre de « restitutor Galliarum » [4], Aurélien, que l'historien Sextus Aurelius Victor [5] place à côté d'Alexandre-le-Grand et de César, d'autant plus qu'il s'était arrogé le diadème de l'Orient, a été un fameux

---

[1] Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, ch. XXXV (« entre la Dacie et la Macédoine »); Jordanès, *Rom.*, p. 37. Vopiscus mentionne aussi l'opinion qu'il aurait été originaire de Syrmium. Cf. aussi Suidas, *sub v.*: Aurélien.

[1] Expeditione facta in Danubium, Gothos magnis praeliis profligavit; Jordanès, *loc. cit.*

[2] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXV.

[3] *Eph. epigr.*, VII, p. 187, n° 602 et ailleurs aussi.

[4] Miss Manley, ouvr. cité, p. 36.

[5] *De Caesaribus*, ch. XXXV.

soldat, en même temps qu'il se présente sur les monnaies, d'après l'imitation des royautés orientales, comme un *Deus et dominus natus*. On le considère avec raison comme le restaurateur de l'unité de l'Empire, qui avait été rompue un moment, après la chute de Gallien, par la création d'un empire local dans la Gaule [1]. A une époque où la formule *ubique pax*, « la paix partout », sur les monnaies, et le titre de « restitutor generi *(sic)* humani » donné à un Valérien ne peuvent être considérés qu'avec ironie [2], il a prouvé, après Claude, qu'il était un imitateur voulu de Trajan, par son oeuvre sur le Danube, de même que par ce qu'il a accompli en Asie. Lorsqu'il s'intitulait *Dominus et Deus* [3], cet adorateur de Mithras, « le grand invincible », suivait la politique qui sera plus tard celle de Constantin-le-Grand.

Aurélien veut en finir avec les Carpes [4], et une inscriptions de Durostorum, ville qui s'intitule « aurélienne », mentionne à côté de la victoire, dont il sera parlé aussitôt, remportée sur la reine de Palmyre, Zénobie, et sur « les tyrans réunis »,— plus probablement: « les barbares qu'on n'avait encore jamais vus »—, celle sur les Carpes. Ils auraient été « détruits entre Carsium et Sucidava », donc entre les localités actuelles de Hârşova et de Celeiu,— espace danubien étendu, qui correspond à leur établissement, dont il est question à ce moment, en « Dacie et en Moesie » [5]. Il apparaît

[1] Miss Manley, ouvr. cité, p. 37.

[2] *Ibid.*, p. 50, notes 65, 68; cf. aussi p. 53, n° 81; p. 54, note 93; p. 59, note 177.

[3] Cohen, ouvr. cité, VI, 200, *Aurelianus*. — Pour la réfection du temple de Mithras à Strasbourg, Miss Manley, ouvr. cité, p. 94. — Pour la réforme de la monnaie, Alföldi, dans la *Numismatic chronicle*, sér. 5, IX, p. 239, note 12. — Aurélien fortifie Rome avec le secours des corporations. Voy. aussi Aurélien, « maître de la terre et de la mer et de tout l'*orbis* »; *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 188, n° 45. L'inscription d'Orléans, où Aurélien est présenté comme « dacicus maximus », ne peut être que fausse; Dessau, ouvr. cité, n° 581. Une tentative d'expliquer la politique d'Aurélien par une victoire sur les Carpes dans la Dacia Malvensis, chez Horovitz, dans la *Rev. hist.*, 1932, p. 90.

[4] Voy. aussi Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIX.

[5] *C.I.L.*, III, 12456; *Arch.-ep. Mitt.*, XIV, p. 16, n° 34: « [I]mp[erator] vicit . . . [Ze]nobiam inviso[sque]... [Car]sium et Suci[davam] funditus delevit ». Un « villicus stationis Durostori »; *ibid.*, pp. 26—27, n° 36.

ainsi, non seulement sur des monnaies, avec *Dacia felix*, qui présentent une femme à la *hasta* et cette tête d'âne bizarre et inexplicable qu'on rencontre aussi sur une monnaie de Dèce, mais aussi dans d'autres qui le relient à l'Illyricum et à la Pannonie [1]. En sa qualité de *restitutor*, à côté de l'installation dans les Balcans de grands groupes de Goths, il y transporte aussi ces Carpes, au moins une grande partie d'entre eux, le reste devant passer lui aussi dans la province, sur la base de quelqu'autre pacte de sécurité pour la frontière [2].

Dans cette oeuvre accomplie longuement, avec intelligence et courage, dans le pays dont il vient, de même que Claude, il ne faut pas oublier non plus le fait que, dans « la guerre des *monetarii* », déjà mentionnée, une lettre fabriquée, mais s'appuyant sur des documents contemporains, présente aussi les soldats révoltés comme des « *lembarii et ripparenses et castriani et dacisci* » [3]: donc il est question de « ceux qui emploient des barques », des habitants de la rive, des garnisons de châteaux et des Daces libres.

Tout cela est fait avec une superbe dignité impériale. Loin d'avoir été effrayé par les barbares, Aurélien, qui les avait vaincus sur le Danube, reçoit les délégués des « Ioutounges » comme un commandant tout prêt à donner le signal de l'attaque. Ceci est présenté par le rhéteur athénien Dexippe, un contemporain, un soldat, car *lui-même à la tête de ses concitoyens avait lutté contre l'invasion hérule*, comme un défi adressé aux Goths qui, mentionnant leur attaque contre les cités du Danube, se vantaient d'avoir 40.000 hommes qu'ils pourraient jeter sur l'Italie elle-même. Cependant, il faut considérer comme une chose caractéristique l'offre

[1] Eckhel, *loc. cit.*, p. 430 et suiv. Cf. *ibid.*, p. 344. — Ayant, sous Trajan, des monnaies portant des épis et des armes; sous Philippe, le couteau recourbé des Daces; *ibid.* — Des monnaies présentant le soleil comme *dominus imperii romani; ibid.*, p. 483. — D'autres avec la *victoria germanica*, la *victoria gothica* et la *virtus Illyrici*; *ibid.*, p. 484.

[2] Sextus Aurelius Victor, ch. XXXIX, et Ammien Marcellin, XXVIII, 1, 5 (le père de Maximin, le futur empereur, est « ortus a posteritate Carporum, quos, antiquis excitos sedibus, Diocletianus transtulit in Pannoniam »), ce qui est observé aussi par Jung, *Rom. Landschaften*, p. 406.

[3] Vopiscus, ch. 9.

de *foedus*, de *συμμαχία*, de la part des barbares, qui se montrent disposés à combattre les nouveaux ennemis qui viendraient [1]. De fait les barbares ne veulent que « de l'or, de l'argent, des présents qu'on leur donnait auparavant », pour redevenir des « amis » (*φίλοι*); cela n'a *rien de sentimental, mais représente un rang politique et militaire*. Cette fois, la paix leur fut refusée [2], bien que, dans le discours tout aussi fabriqué que la lettre citée plus haut, il soit question de « leur frontière » (*ὅροι ὑμέτεροι*) par-dessus le Danube.

Ce qu'Aurélien pouvait entendre comme une condition de la paix est visible par le traité qu'il a conclu avec les Vandales établis à l'Ouest de la Dacie: des otages d'importance, 2.000 chevaliers comme auxiliaires, dont certains d'élite, les autres volontaires dans des châteaux étrangers et des auxiliaires. A ceux qui reviennent vers leurs foyers, l'empereur accorde sur le Danube l'*emporium*, la place de marché. Des barbares, qui se livrent encore au pillage, sont détruits et le roi vandale tue celui qui les a encouragés [3].

Voilà ce qu'a été donc la *paix d'Aurélien*.

Entre l'Aurélien lâche présenté par Vopiscus et le fier *basileus* de Dexippe, il faut choisir ce dernier.

Il aurait été en état de donner une solution définitive à la question du Danube, mais, comme des « empereurs », des concurrents à la domination oecuménique surgissent en Orient [4], la guerre contre Zénobie, son époux et son fils réclame de fait la présence d'Aurélien dans ces régions.

Mais même ainsi, devant laisser comme héritage une œuvre non terminée, *Aurélien a gagné pour l'Empire, dans*

[1] *Τῆτε παρ'ἡμῖν συμμαχίᾳ ῥωσθέντας πλέον ἔχειν πρὸς τοὺς ἐπιόντας; Fragm. Hist. gr.*, III, p. 683.

[2] Un *ἡγεμὼν τῶν ξενικῶν στρατοπέδων; ibid.*, p. 686.

[3] *Ibid.* Cf. Jordanès, *Getica*, ch. 22 (pour la descente des Vandales du Nord qui s'étaient livrés, pendant quelque temps, à une lutte intestine), Pierre le Patrice aussi, fragm. 12.

[4] Voy. Johannes Oberdick, *Die römerfeindlichen Bewegungen im Orient während der letzten Hälfte des dritten Jahrhunderts nach Christi (254—274)*, Berlin, 1869. Pour le titre de « [vir] c[onsularis] R. Im. d. P. » de « Vahabalat Athenodorus », fils de Zénobie, voy. *Zeitschrift f. Numismatik*, V (1878), pp. 230—231.

ces région daces aussi, une nouvelle garantie militaire. Le long du *limes* de Scythie, de celui de l'Illyricum et de la Rhétie [1], s'élèvent des châteaux pareils à ceux que l'empereur fait construire à ce moment au-dessus des anciennes fortifications de Rome [2]. Partout ces nouvelles bâtisses ont des murs très épais et montrent un travail paisible de plusieurs années; quant aux matériaux précieux dont ils sont faits, ils prouvent plus le manque d'une autre pierre que la hâte sous la pression des barbares [3].

Quoi qu'il en soit, nulle part en Dacie on ne trouve, comme en Gaule ou en Dobrogea, les traces d'une destruction ou de mesures prises par la population pour empêcher une destruction menaçante. Dans cette province tout avait été fait lentement, avec patience, et c'est pourquoi l'oeuvre pouvait continuer même sans l'appui de l'Empire. Ce pays continue à être une terre de liberté populaire: du reste, il n'y a eu là pas même une imposition de la langue officielle, qui, ainsi que le dit Augustin, trois siècles plus tard, n'a représenté qu'une *association* [4]. Ce n'est pas ici, comme on vient de le trouver dans la Rhodésie d'Afrique, une région de ruines: dans cet autre continent on a découvert en effet tout un groupe de tours coniques et de temples abandonnés par une population supérieure et inconnue, qui a disparu

[1] Vopiscus, ch. XIII.

[2] Pârvan, *Ulmetum*, I, p. 25.

[3] Voy. Miss Manley, ouvr. cité, p. 76. Les monnaies optimistes d'Aurélien, avec « concordia » (aussi « fides », « virtus militum », « fortuna redux », « genius exerciti », genius Illur. », « Jovi conservatori » (aussi « statori »), « Marti pacifico », « Orien. Aug. », « Pietas Aug. », « restitoribus », « restitutori gentis », « restitutori orbis », « Soli, conservatori », « victoria Aug. », « temporum felicitati »), Ant. Horváth, dans la *Num. Zeitsch.*, X, p. 309 et suiv. Du reste aussi sous l'empereur Tacite (à partir de 270): « victoria perpetua » (mais pas « pontica ») « Augusti ». Voy. aussi Kolb, dans la même *Num. Zeitschr.*, IX (1877), p. 123 et suiv. (contre Cohen). Tacite apparaît comme « invictus » en Dalmatie; *Arch.-ep. Mitt.*, VIII, p. 163, n° 243. Du reste, comme tel, intitulé d'abord Marcel, est ensuite appelé Alexandre; Aurélien est comparé au Macédonien; Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XXIII; *ibid.*, XXXV. Un Alexandre l'Africain; *ibid.*, XL.

[4] *De civitate Dei*, XIX, ch. 19: « Data est opera ut civitas imperiosa non solum jugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus *per speciem societatis* imponeret ». Cité par Thuumann, ouvr. cité, p. 208, note *.

depuis longtemps [1]. Sur le Danube on a seulement à faire à une lente décadence, à un retour gradué vers le passé, comme dans ces « villes mortes » dont s'est occupé jadis Enlart, dans l'île de Chypre et ailleurs, ou comme dans cette ville de France construite sous son nom par Richelieu et dont la durée et le développement n'ont pas été permis par les circonstances. Les légions partiront, mais pour qu'à leur place soient employés comme auxiliaires, pendant bien longtemps, ces Carpes mêmes, ces anciens Daces libres qui, certainement, avaient conservé leur cri de guerre, semblable à celui des soldats valaques du prince Vlad Dracul au XV-e siècle, et aussi le « dragon » comme étendard et ce couteau recourbé [2] dont la forme se continue dans l'arme courbe que le paysan roumain porte jusqu'aujourd'hui dans sa ceinture.

Cependant, par des lignes bien connues [3], et qui ont été tant de fois discutées, le biographe, bien ultérieur, d'Aurélien lui attribue l'évacuation complète de la Dacie, qui aurait été, d'après les commentateurs modernes manquant de sens réel et naïfs, lorsqu'ils ne sont pas aussi intéressés, *un vrai acte de livraison envers les Goths, d'un État à un autre État, une autre Dacie ayant été créée pour les Romains sur la rive droite du Danube.*

---

[1] Lidio Cipriani, *Nuovi dati archeologici sulla Rhodesia*, dans *L'Universo* de Florence, XIII, février 1935, p. 123 et suiv.

[2] Arrien, *Tactica*, XLIV; *C.I.L.*, VII, 838 (avec la reproduction d'une pierre de Bretagne), cité aussi chez Jung, *Römer u. Rom.*

[3] Cum vastatum Illyricum ac Moesiam depopulatam videret, provinciam transdanuvianam Daciam, a Trajano constitutam, sublato exercitu et provincialibus, reliquit, desperans eam posse retineri, abductosque ex ea populos in Moesia collocavit appellavitque novam Daciam, quae nunc duas Moesias dividit; Vopiscus, 39, 17. N'y aurait-il pas eu une forme dans la source de Vopiscus: « sublato exercitu, provincialibus reliquit? ». — Pour les divisions ultérieures de la nouvelle province, voy. Filov, *Die Teilung des Aurelianischen Dakiens;* Vulić, dans le *Glas*, LXXXII (1910), 1—20; voy. aussi *Klio*, XII (1912), p. 234 et suiv. Voy. dans la *Revue Historique*, CLXIX, 1932[1], pp. 82—90, Horovitz, *L'évacuation de la Dacie transdanubienne par les Romains*, et Pippidi, dans la *Rev. ét. lat.*, 1932, pp. 513—514. Aussi Edmund Groag, *Aurelianus*, dans Pauly-Wissowa, ouvr. cité.

Il est vrai que nous avons, comme dernière preuve de domination officielle effective des Romains en Dacie, ce miliaire de Trebonianus Gallus, cité par Jung, de 251—253, que des inscriptions de dédicace, déjà citées, se trouvent à Potaïssa pour 253, à Tibiscum pour 255, de la part de la cohorte III des Dalmates, à Mehadia en 255, à Sarmizégétousa, pour Valérien, fils de Gallien, jusqu'à 259 [1], enfin celle d'un vétéran du Banat en 260, et rien de plus. Mais il faut compter avec le fait que l'incertitude seule avant l'évacuation peut faire s'arrêter ces signes de domination.

Nous discuterons plus loin, à leur place, les conséquences de la prétendue évacuation. Pour le moment observons que la notion populaire de cette Dacie qu'on appelait ensuite celle d'Aurélien, ne s'imposera jamais d'une façon populaire. Ainsi dans l'intéressant document de folklore qu'est la Vie de Saint Séverin, Novae, la Sichtov actuelle, est présentée, vers la fin du V-e siècle, comme étant, non pas dans cette Dacie officielle, mais dans l'archaïque Moesie [2]. Pour le moment, voyons quelle est la confiance que mérite la source qui parle de l'évacuation.

Il est vrai qu'on a essayé de prouver que le passage de Vopiscus [3], placé non pas à l'endroit qui lui revenait,

[1] *Eph. Epigr.*, IV, 190, mais seulement une copie chez l'évêque Verancsics, au XVI-e siècle. L'inscription de 270, dans l'*Erdélyi Muzeum*, I, p. 40, cf. Horovitz, dans la *Revue Historique*, 1932 [1], p. 85, a été contestée. — Jung a recueilli aussi les mentions des briques légionnaires à Mehadia pour les légions V et XIII; *C.I.L.*, III, 1629, 1633, 24.—Il a attiré l'attention aussi sur le passage du chroniqueur antiochène Malalas, XII, p. 301. — Dans Vulić, *Les deux Dacies*, *loc. cit.*, la remarque que sous Gallien les deux légions daces se trouvaient à Poetavio en 253. Mais elles auraient pu être remplacées par des vexillations ou des troupes moeses. Ou, surtout, par la défense, constatée tant de fois, de la part des provinciaux. Il est préférable d'admettre un départ provisoire, un recul passager de frontières. Cf. Jullian, *Rev. Hist.*, XIX (1882): Moesia prima = Scordiscia. Mommsen croyait que la Dacie Méditerranéenne a été la Dardanie. — Vers 365 il y avait une Dacie Méditerranéenne et une Dacie Ripensis. Voy. aussi le rescrit impérial de 364 (*Cod. Th.*, XV, 13, 27).

[2] P. 49 dans l'édition de Mommsen.

[3] En Sicile le nom de Pompiskos; Polyainos, V, 33; Julius Brunner, *Vopiscus Lebensbeschreibungen*, montre que *vopiscus* représentait celui des jumeaux qui survivait.

lorsqu'il parle des guerres, mais à la fin, comme une simple glosse intéressante, intercalée dans le texte [1], n'aurait été autre chose qu'un emprunt fait à une « Histoire Romaine » perdue, qui serait allée jusqu'à la fin du règne de Dioclétien [2]. On n'arrivera jamais à apporter des preuves pour cette hypothèse, ingénieuse, mais peu intelligible, mais ce qui est certain — et nous l'avons observé depuis longtemps — c'est que, dans une exposition décousue, qui s'efforce de présenter sans cesse un caractère documentaire, la mention de l'évacuation est placée là, vers la fin, et nou pas où il est question de l'oeuvre militaire de l'empereur [3]; aussitôt après avoir parlé du trésor conservé dans le temple du Soleil, on passe aux actes de cruauté imputés à Aurélien. *Et, en général, l'exposition est extraordinairement anarchique et désorientée, n'ayant pas le caractère officiel soigné et responsable des récits exigés par Dioclétien ou Constantin-le-Grand ou même Constance, sous lesquels a écrit cependant aussi ce prétendu* [4] *occidental, insulaire, absolument étranger à la situation dans ces régions orientales.*

Pour cacher le manque d'informations vraies, Vopiscus emploie des lettres dont la mode avait commencé, les plaçant là où Thucydide, mais aussi Hérodien, avaient employé les discours, qui, du reste, ne manquent pas non plus dans tout l'ouvrage de ce rhéteur de décadence. Pareil est le style de la Vie de Tacite, successeur d'Aurélien, où, comme à l'époque

---

[1] Voy. notre article dans la *Revue hist. du S.-Est Européen*, 1924.

[2] Cf. Léon Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien (250—275)*, Paris, 1904, p. 12. Cf. Al. Enmann, *Eine verlorene Geschichte der römischen Kaiser*, dans le *Philologus*, *Ergänzungsband*, IV, pp. 335—501 (cf. *ibid.*, XLV, p. 523 et suiv.). H. Peter, *Die Scriptores Historiae Augustae*, *ibid.*, p. 89 et suiv.; *Die geschichtliche Literatur über die römische Kaiserzeit bis auf Theodosius und ihre Quellen*, 2 vol., Leipzig, 1897. Une autre bibliographie suit. — Sur Vopiscus, d'abord Brunner, dans les *Untersuchungen zur römischen Kaisergeschichte* de M. Büdinger et extrait, Leipzig, 1868, *Strena Philologica Upsalensis Petro Persson discipuli*, etc., 1922; Erik Tidner, *Scriptores Hist. Aug. adnotatiunculae*, pp. 149—162; Giacomo Tropea, *Studi sugli Scriptores Historiae Augustae*, Messine, 1899; *Eranos*, IV, II, IV (Lundström).

[3] Ch. 39.

[4] Son existence même, ainsi qu'on le verra, a été contestée.

d'Hérodote, apparaît la Méotide, avec les peuples barbares qui, de là, essaiment [1], et pour la Vie de l'empereur Florian, où réapparaissent les Sarmates, qui sont les ennemis habituels de l'Empire, seulement au IV-e siècle [2]; dans la Vie de Probus [3] il est question d'un bizarre transport dans les Balcans de « 100.000 » Bastarnes, dont, depuis longtemps, personne ne parlait [4], et la série de ces biographies incompétentes et archaïsantes continue jusque pour le règne de Carus et de Carinus.

Mais la valeur même de ce texte, ainsi que toutes les descriptions contenues dans l'*Historia Augusta* a été réduite depuis longtemps à très peu de chose par la critique allemande contemporaine.

Le laborieux archéologue Dessau [5] considérait comme absurdes les dédicaces faites par ces écrivains aux empereurs Dioclétien et Constantin au même titre, ainsi que l'appel adressé aux maîtres au cours du récit, alors qu'ils n'avaient rien à faire avec celui dont la biographie était présentée. Le ton dans lequel il est question des empereurs vaincus ou écartés est aussi inadmissible. Les panégyristes ne mentionnent pas la descendance, inexacte, mais souvent répétée, de Constantin-le-Grand, qui aurait été un parent de Claude. Les rapports de la biographie d'Aurélien avec Tiberianus sont contradictoires avec le témoignage des sources. Les lettres présentées, de même que les détails eux-mêmes, ont été prouvés être fausses. Nous pourrions ajouter que la façon de raconter est trop souvent indirecte, comme dans les discours de l'historiographie grecque et dans ceux de Tite-Live, l'histoire étant considérée, sauf les mémoires, comme une branche de la rhétorique. Les noms sont fabriqués ou pris dans le milieu du

[1] *Tacitus*, ch. XIII.

[2] *Florianus*, ch. II.

[3] Des Sarmates là aussi, ch. XII.

[4] *Probus*, ch. XVIII.

[5] Qui écarte les conclusions de Peter dans *Historia critica scriptorum Historiae Augustae*; cf. aussi Klebs, dans la *Hist. Zeitschrift, N. F.*, XXV, p. 224 et suiv.; F. Ruehl, dans le *Rhein. Mus.*, XLIII (1888), p. 598; Karl Lessing, dans le *Programm* du Gymnase Frédéric à Berlin, 1889.

IV-e siècle seulement. Ce qui est dit sur le compte de Maximin le Goth-Alain ne pourrait être inventé que vers la fin du IV-e siècle [1]. On est arrivé à découvrir aussi des contradictions avec les informations d'écrivains ultérieurs, Sextus Aurelius Victor et Eutrope, qui est utilisé. Dessau croyait donc que toutes ces « Vies », si ressemblantes entre elles sous tous les rapports, pourraient n'avoir qu'un seul et même auteur [2].

Tenant compte des détails du milieu, Mommsen [3], tout en se déclarant en quelque sorte convaincu par Dessau, affirmait cependant que les « Vies » appartiennent à l'époque de Dioclétien: Constantinople est considérée, par exemple, d'une façon exclusive comme l'ancienne Byzance; rien du nouvel ordonnement de l'Empire par Constantin n'est observable, pas même la nouvelle monnaie. Mommsen admet donc une base plus ancienne, transformée et ornée ensuite et il établit un rapport entre les biographies antérieures et l'œuvre de Trebellius Pollio et de ses successeurs. Mais pour lui aussi Vopiscus est une personnalité authentique, bien que tous les matériaux employés viennent d'une falsification datant des premières années du IV-e siècle.

Répondant à ces observations [4], Dessau démontrait que Vopiscus n'est pas seulement postérieur à Dioclétien, mais même de beaucoup à la mort de Constantin, ainsi que le prouvent les prophéties qu'il présente pour sa dynastie. En outre, pour l'époque de Carinus même, d'autant plus pour celle d'Aurélien, il est insuffisant. Sa chronologie est fausse. L'écrivain ne connaît pas le nom de l'impératrice et parle cependant de la famille de l'empereur. En ce qui concerne Trebellius Pollio, il va jusqu'à inventer des inscriptions; Les arguments de Mommsen paraissent à Dessau prouver seulement ceci: c'est que sous Dioclétien existait cette source originale qu'un autre savant allemand, Enmann, a cherché à restituer. Mommsen n'a pas cru devoir riposter.

[1] Dessau, dans *Hermes*, XXIV, p. 360.

[2] *Ibid.*, p. 383. Pour le nom, Tacite, *Hist.*, I, 77; Quintilien, I, 5.

[3] Dans *Die Scriptores Historiae Augustae*, *Hermes*, XXV, p. 228 et suiv.

[4] *Ibid.*, XXVII, p. 561 et suiv.; XXIX, *Die Ueberlieferung der Scriptores Historiae Augustae*, Voy. aussi Klebs, dans le *Rhein. Mus.*, XLV.

Plus tard, Geffcken, traitant des idées religieuses de l'*Historia Augusta*, s'adressant donc à un autre domaine, montrait comment Vopiscus a falsifié la lettre d'Aurélien concernant le livre des Sibylles [1]. Un autre, E. Hohl, constatera que l'opinion de Dessau sur l'origine tardive, vers la fin du IV-e siècle, de toutes ces « Vies » [2], est devenue un « bien scientifique commun » [3]: il croyait que toute cette œuvre était dûe à « un grammairien de l'époque de Théodose » [4]. En total ce n'est qu'une compilation *(ein erbärmliches Machwerk)*, « un tissu de mensonge » *(Lügenbuch)*. Il

[1] Voy. aussi dans *Hermes*, LV (1920), pp. 292—295.

[2] *Ibid.*, p. 296. On mentionne aussi des opinions qui fixeraient la rédaction de ces « Vies » après 400 et même à la fin du VI-e siècle. Là aussi une autre bibliographie.

[3] *Ibid.*, p. 309.

[4] *Ibid.*, p. 311. Voy. aussi la conclusion d'Otto Schulz, *Beiträge zur Kritik unserer litterarischen Ueberlieferung für die Zeit von Commodus' Sturze bis auf den Tod des M. Aurelius Antonius (Caracalla)*, thèse de Leipzig, 1903: « Daher ist es heute dahin gekommen dass sich die Meinungen auf das Schroffste gegenüber stehen, das Problem im Grossen und Ganzen wie im Einzelnen aber weniger gelöst ist denn je » (p. 5). Sur Vopiscus aussi Jung, *Römer u. Romanen*, p. 242 et suiv.— Dans une inscription grecque d'Athènes on lit: *M. Μουνατίου Μαξιμιάνου Ὀὐοπίσκου;* James H. Oliver, *Greek Inscriptions*, dans *Hesperia*, 1935 (« sixth report »), p. 45. Cf. *Philologus*, XLIII (1884); H. Peter, *Die Scriptores Hist. Aug. in den Jahren von 1865—1882*, p. 137 et suiv. Voy. aussi, à côté, Dessau, dans *Hermes*, XXIV (1889), p. 337 et suiv., et Mommsen, *ibid.*, XXI (1890), p. 228 et suiv. (ou *Schriften*, VII); Peter, *Zur Textgeschichte der Scriptores Historiae Augustae*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XIII (1904) (unité de transmission des « Vies »); Ernst Hohl, *Vopiscus und Pollio*, *ibid.*, XII (1912), pp. 121 et suiv., 474 et suiv.; *Beiträge zur Textgeschichte der Historia Augusta*, *ibid.*, XIII (1913), p. 258 et suiv.; XV (1918), p. 78 et suiv.; Arthur Jaekel, *Zwei kritische Bemerkungen zu den Scriptores Historiae Augustae;* Kornemann, dans Gerke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, III (1912), p. 248 et suiv.; Leo, *Die griechisch-römische Biographie*, p. 269 et suiv.; Heer, dans le *Philologus*, Suppl. IX (1901), pp. 1—280; Schulz, *Das Kaiserhaus der Antonine* (cité). Cf. aussi dans Büdinger, *Untersuchungen*, III, Joh. Jacob Müller, *Der Geschichtsschreiber L. Marius Maximus* (très large). Voy aussi Charles Cotta, *Quaestiones grammaticae et criticae de vitis a scriptoribus Hist. Aug. conscriptis*, thèse de Breslau, 1883 (observations purement grammaticales). Vopiscus écrit en 305 (p. 65). Voy. aussi dans *Atti dell' Acc. dei Lincei*, 3-e série, VI (1881), p. 273 et suiv.; Giambelli, *Gli scrittori della St. Aug. studiati principalmente nelle loro fonti* (aussi al bibliographie antérieure et le rapport chronologique entre Dio et Marius

ne se serait arrêté à l'époque de Constantin que par le dégoût que ressentait ce païen, le lendemain de la tentative de revenir au passé religieux de l'empereur Julien, de s'occuper de l'époque de la tolérance du christianisme, bientôt vainqueur, ainsi qu'à l'appréhension des sanctions.

Tout dernièrement M. Homo lui-même a la même opinion sur les « faussaires éhontés » auxquels serait dûe l'ainsidite *Historia Augusta ;* ils représentent pour lui la décadence intellectuelle de la société romaine au IV-e siècle [1].

Maximus, Hérodien et Dexippe). Puis le même, *Le fonti di Trebellio Pollione e Flavio Vopisco, ibid.*, p. 365 et suiv. Pour la vie d'Aurélien, p. 385, et suiv. Les lettres lui apparaissent fausses. Comme vraies, chap. 7, §§ 5—8; chap. 9, chap. 12, chap. 41, et quelques discours; p. 388. Pour la Dacie, pp. 389—390 (citant Brunner). Voy. aussi *Rhein. Museum*, XLVII (1892); Klebs, *Die Scriptores Historiae Augustae, ibid.*, XLV, pp. 1 et suiv., 525 et suiv. Cf. le même, *ibid.*, p. 436 et suiv.; ce serait l'époque de Dioclétien et de Constantin; renseignement non controlable. Aussi Wölfflin, dans les *Sitzungsberichte* de Munich, IV (1891), p. 465 et suiv.; Seeck, *Phil. Jahrbücher*, 1890, p. 609 et suiv.: différences entre Pollio et Vopiscus sur la Vie de Tetricus, 1055. Aussi des observations de langue. Différences de style. Pour l'authenticité aussi p. 515 et suiv. Voir aussi Wilhelm Reuch, *Der historische Wert der Caracallavita in den Scr. Hist. Aug.*, 1931: il observe qu'à partir de Dessau on n'a plus poursuivi ce qui est la part d'invention dans l'ainsi dite « Kaisergeschichte » (cf. J. N. Heer, dans le *Philologus*, 1901, pour la Vie de Commode). Voy. *Rheinisches Museum*, XLIII (1888), p. 597 et suiv.; F. Rühl, *Die Zeit des Vopiscus* (ç'aurait été un homme admirable, écrivant en 322—323). Puis Petschenig, *Zur Kritik der Scriptores Historiae Augustae*, dans les *Wissenschaftliche Abhandlungen*, n° 63, Vienne-Leipzig; Suzanne H. Ballon, *The manuscript tradition of the Historia Augusta*, Leipzig-Berlin, 1914. Surtout Norman Baynes, *The Historia Augusta: his date and purpose*, Oxford, 1926. En ce qui concerne les conclusions, voy. dans les *Sitzungsberichte* de Munich, *phil.-philos.-hist. Classe*, 1892, p. 465 et suiv., Wölfflin, *Script. Hist. Aug.*: « Das Stadium der babylonischen Sprachverwirrung » (p. 468; recherches grammaticales); « *Trebellius und Vopiscus dagegen schwerer belastet erscheinen als man heute ahnt* » *(ibid.)*: Compilation d'après Suétone et Marius Maximus. Pour Vopiscus, p. 492 et suiv. Il ne croit pas à l'authenticité de ces sources (pp. 497—498). Waddington et Renan considéraient les lettres comme discutables, mais les actes comme authentiques (p. 498). Vopiscus affirme avec force que tout est authentique, p. 505. Mais l'auteur de la critique *soupçonne qu'elles ne le sont pas ;* pp. 505—506. Le style des actes *correspond à celui du modèle, Trebellius ;* pp. 510—511. Vopiscus aurait compilé et édité seulement. *Les lecteurs auraient ajouté leurs réflexions;* p. 513 et suiv.

[1] *Revue Historique*, 1926.

Le second garant de l'acte d'un abandon impérial est Eutrope.

Voyons quelle est sa valeur.

En dehors des luttes de Sylla dans les Balcans, il ne connaît rien dans ces régions. Plus loin [1] il parle de la conquête des « Salones » par Gaius Cosconius, de la première attaque contre les Besses, celle de Lucullus, qui vainc dans « la grande bataille de l'Hémus » et conquiert Uscudava, après laquelle se soumettent les cités du Pont: Apollonia, Kallatis, Parthénopolis, Tomis, Histrus, Burziao *(sic)*. Il commet des erreurs comme celle de confondre les Helvètes de jadis avec les Séquanes de son époque [2]. Il a bien résumé le règne et l'œuvre d'Auguste dont il a cherché à revêtir chrétiennement la divinité. Il montre qu'il n'ignore pas la différence entre le *barbaricum* et la *Romania*. Parlant de Trajan en Dacie, il affirme que les Taïphales, les Victohales et les Tervinges [3] « l'ont ». Se rapportant à la pensée seule qu'aurait eu Adrien d'abandonner la Dacie et au danger de « livrer aux barbares plusieurs citoyens romains », il parle, ainsi que nous l'avons déjà dit, de la transplantation de « multitudes infinies, venant de tout le monde romain, pour habiter à la campagne et dans les villes », ce qui, pour la première partie, est inadmissible, ajoutant que la longue guerre contre Décébale avait rendu le pays vide d'habitants [4].

Il croit d'abord que la Dacie a été perdue dès le règne de Dèce, puis il passe à Aurélien, qu'il considère comme étant né dans la Dacie Ripense, pour ajouter ensuite qu'à cause des pillages accomplis dans tout l'Illyricum et la Moesie, l'empereur, « désespérant de pouvoir retenir la Dacie », l'a

[1] Livre VI, I.

[2] *Ibid.*, XVII (XIV).

[3] Provincia trans Danubium facta in his agris quos Taifali nunc habent, Victoali et Tervingi: ea provincia decies centena millia passum in circuitu tenet; VIII, II.

[4] Idem de Dacia facere conatum amici deterruerunt, ne multi cives romani barbaris traderentur, propterea quod Trajanus, victa Dacia, ex toto orbe romano infinitas eo copias hominum transtulit ad agros et urbes colendas; Dacia enim diuturno bello Decibali viris fuerat exhausta; VIII, III. Il est question d'Adrien.

abandonnée provisoirement *(intermisit)* et a fixé les Romains qui y vivaient, mais pas tous les Romains, dans sa Dacie d'au-delà du Danube [1]. Et c'est de cette autre Dacie, près de Sardica, que viendront les empereurs Maximin et Galère [2]. Aurélien bat les Carpes et les Bastarnes — il s'agit donc de combats au Nord du Danube —, vainc les Sarmates, transportant une grande partie d'entre eux dans les *Romanorum finibus* [3]. Constantin est présenté ensuite comme vainqueur des Scythes, auxquels « il accorde la paix » [4].

L'ouvrage, *puissamment influencé par l'atmosphère de son époque*, est dédié à l'empereur Valens, qui devait périr à cause de ces Goths thervinges qu'Eutrope avait mêlés à d'autres Germains. Dans son ensemble, l'écrivain présente beaucoup d'incertitudes et ce qu'il nous a donné ne peut pas servir de base pour des conclusions certaines. Si on l'observe attentivement, on voit que pour cette question de l'évacuation il n'a en vue qu'un *flottement* du front, ce qui est d'ailleurs la vraie explication.

Un troisième historien, Sextus Rufus, parle seulement de « cette transposition des Romains » [5]. D'après lui, qui a été employé par Eutrope pour calculer l'étendue de la province, c'est Gallien qui a perdu la Dacie, les habitants seuls ayant été ensuite transportés par Aurélien [6].

---

[1] Dacia quae a Trajano ultra Danubium fuerat adjecta tum amissa est; IX, VI'I. — Provinciam Daciam, quam Trajanus ultra Danubium fecerat, intermisit, vastato omni Illyrico et Moesia, desperans eam posse retinere, abductosque Romanos ex urbibus et agris Daciae in media Moesia collocavit appellavitque eam Daciam quae nunc duas Moesias dividit et est in dextra Danubio in mare fluenti, cum antea fuerat in laeva; *ibid.*, XV (IX). Tamm (ouvr. cité, p. 71) croyait qu'Eutrope ne faisait que reproduire, avec des ornementations de rhétorique, Vopiscus. Le résultat actuel des recherches tend cependant à renverser ce rapport. De fait, Eutrope paraît avoir été le modèle, son style étant plus bref et plus sûr, et c'est ceci qui change le problème.

[2] *Ibid.*, XXII.

[3] *Ibid.*, XXV.

[4] X, VII.

[5] *Translatis exinde Romanis ; De vict.*, VIII.

[6] « [Dacia] sub Galieno imperatore amissa est et per Aurelianum, translatis exinde Romanis, duae Daciae in regionibus Moesiae ac Dardaniae factae sunt. »

Il suffit de mettre côte à côte le Grec Eutrope et l'Antiochien Ammien Marcellin [1], le serviteur de Valens et le compagnon en Asie de Constantin-le-Grand, pour faire voir combien vagues et sans base sont les informations du premier concernant les régions du Nord du Danube. Les Taïphales, les Victohales, les Tervinges, dont parle le premier, n'existent pas de la même façon pour l'autre, qui, cependant, décrit les luttes des fils de Constantin sur le Danube avec les seuls Sarmates des deux branches: les authentiques et les « limigants », esclaves révoltés contre les premiers; comme, du reste, tout changement dans le monde barbare, venu de l'Est, provient de ces renversements résultant de chocs venus de bas en haut. Certainement tout autre est la valeur des affirmations d'Ammien Marcellin, cet officier qui est pour les Romains ce qu'avait été Xénophon pour les Grecs: il est seulement dommage que douze livres entiers nous manquent pour l'époque précédant l'an 353 [2]. Pour cet auteur de mémoires, dans le *barbaricum* les Sarmates se présentent en première ligne, du côté de Valeria, et au fond, seuls, les Victohales [3].

Moins observé a été le passage dans lequel Sextus Aurelius Victor, si sûr et si vivant, dit *qu'à l'époque de Gallien et des tyrans* « ont été perdues au-delà de l'Ister les régions gagnées par Trajan » [4].

Sur les contradictions, Horovitz, dans la *Revue historique*, 1932, pp. 82—83. Il montrait aussi l'absurdité de l'opinion de Marquardt et Mommsen, et, après eux, de Brandis, Jung, Tocilescu, Schiller et Homo, sans en compter d'autres, moins importants et plus récents, qu'après Gallien rien ne serait resté que quelques « châteaux non-occupés ».

[1] Chez lui, « Victor », « scriptor historicus » (XXI, 10 5), est cependant toujours l'exact Sextus Aurelius Victor.

[2] Il connaît aussi l'ancien nom Uscudama d'Andrinopole (XIV, 11).

[3] *Ibid.*, XVIII, 12. Son passage du côté de l'Hèbre, où l'auteur se rappelle les Odryses, *ibid.*, XVIII, 6. Description des Balcans, XXI, 10. Philippopolis est l'ancienne Eumolpias; XXII, 2. Cf. *ibid.*, XXVI, 10. — Une description rhétorique de la Thrace, *ibid.*, XXVII, 3 (aussi la brève histoire des combats contre les Romains, sous Marcus Didius, Drusus Minucius, Appius Claudius, Lucullus).

[4] Amissa trans Istrum quae Trajanus quaesierat; *De Caesaribus*, XXXIII.

L'historien de l'église, Orose [1], copie, au IV-e siècle, la note sur l'abandon de la Dacie.

Le témoignage tardif de Jordanès [2], le compilateur ignorant et vulgaire de Cassiodore, qui lui-même parle de choses lointaines, dans l'espace et dans le temps, n'a aucune valeur: il ne mentionne que *les légions*: *evocatis exinde legionibus*. Ailleurs il montre les Daces transportés dans la nouvelle province, réunie à la Dardanie [3]. Seul le Byzantin Syncelle [4] — mais à quelle distance ! — parle, d'après Eutrope, de l'abandon aux barbares (*βαρβάροις ἀφεὶς*), et il précise que « hommes et femmes » ont été transportés au-delà du Danube [5].

Plus tard, à l'époque vraiment byzantine, chez Eustathe aussi, commentateur de Denys de Byzance [6], on rencontre la même affirmation.

Enfin, le compilateur byzantin Suidas, parlant des colons envoyés au-delà du Danube, affirme qu'Aurélien a abandonné (*ἀπέλιπε*) la Dacie, qui, une fois que l'Illyricum et la Moesie ont été dévastées, ne pouvait plus être retenue. Et, « retirant les Romains colonisés dans les villes et dans les campagnes », il les a fixés dans la nouvelle Dacie [7]. C'est, comme on le voit, une simple traduction d'Eutrope.

---

[1] VII, 22: « Dacia trans Danuvium in perpetuum aufertur ».

[2] *Rom.*, 2, 7.

[3] *De regionum et temporum successione*, p. 233.

[4] Éd. Bonn, pp. 721—722.

[5] P. 721.

[6] *Φασὶ γὰρ ὅτι Αὐρηλιανός, τοὺς περὶ τὴν Δακίαν ἀπῳκισμένους Ῥωμαίους ἐκεῖθενε ἐξαγαγών, διὰ τοὺς ἐν τῇ περαίᾳ τοῦ Ἴστρου κινδύνους, ἐν μέσῃ τῇ Μυσίᾳ καθίδρυσε, τὴν χώραν ὀνομάσας Δακίαν; Geogr. gr. min.*, II, p. 271. Pour des répétitions ultérieures dans l'Antiochien Malalas, compilateur dans une note populaire, au VI-e siècle, p. 359; voy. aussi Rösler, *Rom. Stud.*, p. 67, note 1.

[7] Sub v. *Δακία*.

CHAPITRE III

OPINIONS SUR L'ÉVACUATION

« L'évacuation » de la Dacie a été jugée d'une façon très différente jusqu'à ce que le bon sens soit arrivé à pénétrer très souvent à travers les exagérations et les transformations intéressées.

Comme Mommsen lui-même était pour la valeur réelle de Vopiscus [1], à peine ébranlé plus tard par les arguments de Dessau, beaucoup ont dû admettre, et pendant longtemps, que vers l'an 270 un grand événement se serait passé, une transportation bruyante au-delà du Danube.

Mais, de même que l'admirable connaisseur des Balcans Thunmann [2], le plus ancien des chercheurs scientifiques de la vie des peuples danubiens, un écrivain croate, Katancsich, observait, à la fin du XVIII-e siècle, que tous les colons « habitués à la vie dace sont restés avec les indigènes, étendant jusqu'à notre époque la perpétuation de leur lignée » [3].

L'historien d'Attila, Amédée Thierry, écrivait, il y a presque un siècle, commentant un passage de Tite-Live sur les barbares : « Il ne faut pas comprendre par le mot de conquête l'expropriation des habitants, ni même une occupation du

---

[1] *Römisches Staatsrecht*, II[2].

[2] Son opinion, dans *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, Halle, 1774. Pour lui et pour d'autres plus anciens, parmi les étrangers et les Roumains, que nous n'apporterons pas ici, voy. Aurélien Sacerdoţeanu, *Consideraţii asupra istoriei Românilor în evul mediu. Dovezile continuităţii şi drepturile Românilor asupra teritoriilor lor actuale*, Bucarest, 1936, p. 104 et suiv. Ailleurs le problème, de la continuité, aussi chez Dopsch, dans l'*Archiv f. Kulturgeschichte*, X (1936), pp. 159—182.

[3] *De Istro*, p. 226: « coloni plerique, ruri dacico jam adsueti, cum indigenis manserunt, propagata ad nos usque originis suae posteritate ».

sol en quelque sorte régulière. Chaque horde se renferme, une partie de l'année, soit dans son camp de chars, soit dans une place d'armes; le reste du temps elle passait en revue son pays, suivie par ses troupeaux et toujours prête à se diriger vers le point où se montrerait quelque opposition. Les villes lui payaient le tribut en argent, ceux de la campagne en provisions, mais c'est à cela que se bornait l'action des conquérants. Ils ne se mêlaient en rien au gouvernement intérieur de leurs tributaires [1] ». Et ailleurs il admet que, sur le Danube, les colons qui étaient restés ont transmis aux Goths les arts et la connaissance de l'agriculture, avec ces « restes d'une ancienne civilisation » qui, aujourd'hui encore, vivent dans l'âme du paysan roumain [2].

D'après Mommsen lui-même [3], Aurélien n'aurait évacué que certaines « places fortifiées qui étaient plus sûres, surtout entre la rivière du Temeș et le Danube ». Et il reconnaît qu'en dehors d'une courte période d'interruption, *les monnaies romaines réapparaissent*, et à savoir « les monnaies de cuivre qui, ordinairement, ne se trouvent pas au-delà des frontières de l'Empire romain » (on les trouve aussi sous l'empereur Constance).

Naturellement, « pour l'historien autrichien Robert Rösler, d'ailleurs un homme honnête, bien informé et d'esprit très pénétrant, d'après lequel on a nommé « théorie de Rösler » l'opinion de l'abandon de la Dacie, opinion ancienne qui date d'environ deux siècles, Vopiscus serait un témoin important et sûr, bien que son style soit mauvais [4]. Il observe alors que toutes les langues romanes ont accepté, dans une mesure plus grande ou plus petite, d'anciens éléments germaniques et les ont transformés d'après leur caractère et que seulement dans la langue roumaine manquent d'une façon étonnante

[1] *Histoire des Gaulois*, 5-e éd., I, 1858, p. 261.

[2] *Histoire d'Attila*, p. 236.

[3] *C.I.L.*, III, p. 161.

[4] « Kein Künstler in der Darstellung, aber ein sehr besonnener, sorgfältiger, auf gründliche Prüfung der Thatsachen bedachter Geschichtsschreiber, dem reiches Material zu Gebote stand. » Naturellement à son époque, vers 1870, on ne savait rien sur l'époque à laquelle écrivit Vopiscus.

ces souvenirs de l'époque de la migration des peuples [1]. La conséquence est pour lui que les Romains n'étaient plus en Dacie lors de l'apparition des barbares; mais on pourrait lui opposer que la présence même des Goths en Dacie, en tant que population, et non comme bande dominante, n'est guère prouvée. C'est de la même façon que l'évacuation avait été considérée par le philologue Miklosich, sur la seule base de Vopiscus, dont la valeur ne pouvait pas encore lui être connue [2].

De son côté, sur la base du vocabulaire cultural, agricole et artisanal, des accoutumances pratiques dans toutes les directions, Tomaschek admettait une continuité, mais elle était pour lui seulement *thraco-balcanique* [3]. Et, quant à l'élément romain de la Dacie [4], il admettait que «pas tous les

[1] *Die griechischen und türkischen Bestandtheile im Romänischen* (dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, 1865), p. 1. Il montre que Diez et Miklosich étaient de la même opinion.

[2] Voy. *Die slavischen Elemente im Rumänischen*, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, XII (1862), p. 4 et note 2. Sur la même page il admet cependant, en tenant compte de l'occupation par les Slaves des Balcans et de l'identité de la langue parlée par les Roumains au Nord du Danube et dans les Balcans, *deux mouvements qui auraient été contemporains*: du Sud au Nord et du Nord au Sud, au V-e siècle.

[3] Schon der reichliche Vorrath an echt-romanischen Ausdrücken für alle Arten von Gewerben und für Agricultur in den wlachischen Idiomen bezeugt die Continuität der romanischer Culturzustände bei diesem Volke; die Schmiedekunst, die Walkerei und Gerberei, die gesammte Hausindustrie, der Weinbau u. s. w. wurden von den Wlachen neben der Viehzucht allzeit gehandhabt; die Bulgaro-Slowenen haben sich manche Seiten dieser allerdings noch primitiven Cultur angeeignet; selbst die Komanen wussten die Tätigkeit ihrer Mitinsassen zu schützen»; Tomaschek, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, p. 485. — Une unité romane, mais pas comme endroit d'origine, était admise donc pour appuyer sa théorie besse, par Tomaschek aussi, dans *Über Brumalia und Rosalia*, p. 402: «Aus dem nicht so zweifellosen Umstande dass das heutige Zinzarische gewissermassen nur als ein Dialekt des Dakorumänischen anzusehen sei, möchten wir noch nicht die Notwendigkeit einer Herleitung aus gemeinsamen Wohnsitzen ableiten; auf gleiche Grundlage des nationalen Lebens einwirkend, musste die Romanisierung selbst auf räumlich abgesonderten Gebieten unter ähnlichen Umständen ähnliches in Sprache und Volksleben hervorbringen, im traianischen Dacien, sowohl wie im thrakischen Centralland».

[4] Ouvr. cité, I, pp. 105—106. Il voit un argument aussi dans la conservation du nom d'Ampelum dans celui de l'Ampoiu actuel. — Mais il admet que

habitants ont été transportés au-delà du fleuve, mais qu'une partie de la population inférieure est restée dans le pays, comme les petits marchands, les artisans, les paysans et les pâtres ».

L'épigraphiste Otto Hirschfeld, écrivant, à son tour, ceci: « il est presque incroyable qu'on eût laissé non occupée et non-exploitée même, renonçant à une pénétration plus profonde dans le pays sur la rive gauche du Danube plus à l'Est (de l'Olt), alors qu'on a prouvé que, du côté de la Moesie, le long de toute cette ligne du Danube, s'étaient élevées des villes qui ne sont pas sans importance » [1], montrait sa conviction concernant l'étendue et le sérieux de la colonisation, ce qui ne nous paraît guère concorder avec un départ en masse, immédiat et définitif.

D'après l'archéologue transylvain Goos, qui a de si grands mérites pour l'étude de l'époque ancienne de sa patrie, Aurélien aurait laissé à l'armée le choix d'une décision [2]. Et il reconnaît que « les établissements goths ont à peine dû dépasser vers l'Ouest la ligne du Pruth » [3].

Pour montrer la possibilité d'une région d'habitations dispersées dans le Sud-Est de l'Europe, l'archéologue français qui a suivi les traces des anciennes populations dans les Balcans, Dumont, apportait l'exemple du « centre de la Thrace », où les villages sont extrêmement rares [4].

---

ceux qui étaient restés sont partis eux-mêmes plus tard. Cf., sur ses opinions, Sacerdoțeanu, ouvr. cité, pp. 126—127.

[1] *Eph. epigr.*, II, p. 375.

[2] Überlies die Entscheidung dem Heere; cité chez Jung, *Rom. Landsch.*, p. 402.

[3] *Programm* cité, p. 76. Lui aussi voit dans les Carpodaces, qui se maintiennent avec ce nom jusque bien tard, les successeurs des Daces; *ibid.* Voy. aussi Goos, *Die neueste Literatur über die Frage der Herkunft der Rumänen*, dans le *Korrespondenzblatt*, I (1878), pp. 17—22, 28—39. Pour le problème de l'abandon de la Dacie, aussi Schwicker, dans la revue *Ausland*, 1877, n° 39; 1878, nos 10, 38; 1879, nos 12, 15.

[4] Le centre de la Thrace était encore en grande partie barbare au temps des Romains. Si l'on regarde une carte de l'Empire sous Dioclétien, quelle vaste région, où l'on ne voit pas une seule ville entre Trimontium, Égire et Sartum au Nord, Philippes, Nicopolis et Cosintus au Sud. Aujourd'hui

Pour en arriver à un philologue plus récent, Hugo Schuchardt, Aurélien n'a transporté qu'une partie de la population [1] et, dans l'édition du chroniqueur russe Nestor, un historien de l'importance de Schlözer était d'opinion que la Dacie n'a pas pu être abandonnée.

Mais celui qui, avec passion, employant d'une façon plutôt gauche des matériaux beaucoup moins riches, le Hongrois Húnfalvy (Hundsdorfer) [2], s'est élevé avec énergie contre toute trace d'éléments romains sur la rive gauche du Danube, après Aurélien. A côté d'autres arguments de ce Hongrois de fabrication récente, que nous rencontrerons souvent dans notre récit, les monnaies s'arrêtent à 258; on peut lui objecter [3] que ce qui intéresse c'est la *circulation* des monnaies romaines, dont les Goths eux-mêmes devaient faire usage. Mais ailleurs lui-même doit reconnaître des restes de population romaine après cette mesure impériale [4]. Húnfalvy lui aussi constatait le manque d'éléments goths en roumain et il en tirait la conclusion qu'au moment de l'établissement des Goths en Dacie aucun Romain n'y était resté [5]. Mais alors on se demande pourquoi les Français, ayant une localité Sarmaise et une localité Tifaigne, nommées d'après les Sarmates et les Taïfales, n'ont pas conservé des mots sarmates et taïfales dans leur langue. En posant la question: pourquoi ne trouve-t-on pas d'artisans et d'écrivains daces et pourquoi, sous Attila [6], la langue des Daco-Romains n'est pas mentionnée, il oubliait combien grand était le nombre des Romains architectes, secrétaires,

même, dans le Despote-Planina, les voyageurs n'indiquent que des villages sans importance; Dumont, *Mélanges*, p. 182, note 2. Cf.: « dans cette région, comme au Nord dans l'Hémus, on ne trouve plus que quelques inscriptions écrites en latin par les légions romaines »; pp. 215—216. Opposition entre la montagne et la plaine.

[1] *Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 1868, p. 87.

[2] Dans *Die Romänen und ihre Ansprüche*, Vienne-Teschen, 1883.

[3] Ouvr. cité, p. 12. Il admet qu'au moment du départ d'Aurélien vers l'Asie un traité était conclu avec les Goths.

[4] Ouvr. cité, p. 13.

[5] *Ibid.*, p. 295.

[6] *Ibid.*, p. 257.

à côté du roi hun, et, lorsque Priskos parle de la « langue des indigènes », elle ne peut appartenir qu'à ceux-là, et pas aux Huns, *qui ne vivaient pas dans le pays, mais enfermés dans leurs camps*. Du reste, sa conclusion est celle-ci: « certainement beaucoup sont restés qui n'avaient rien à sauver et rien à perdre, mais la meilleure partie, ceux qui transmettaient la civilisation romaine, s'était enfuie avant le traité d'Aurélien au-delà du Danube. La partie qui était restée et qui espérait pouvoir s'entendre avec la domination des barbares, a dû être cependant très maigre, du moment qu'on ne trouve aucune trace de sa vie romaine » [1]. Alors, ni les Hollandais, ni les Écossais, ni les Suisses, ni les Basques n'auraient vécu chez eux, parce que, jusqu'à une date éloignée du moyen-âge, personne ne parle de leur présence [2].

L'érudit autrichien Jung, qui était, ainsi que nous l'avons dit, un Ladin par sa mère, observait que chez lui, dans les Alpes, sous des noms nouveaux, on a àfaire aux anciens habitants, et il constatait aussi l'origine latine de la plupart des localités: Traismam étant Trigasimum, Pont Ises: Ips, et à côté de cela, tout ce qui, dans la nomenclature, comprend la notion de Walchen (= Valaques), en y ajoutant les suffixes *gau*, ou *see*, ou *strasse*. Il note la conservation des anciens centres: Batavis-Passau, Augusta Vindelicorum et Castra Reginae. Des *vici romani* (comme Ryswick, en Hollande) se rencontrent avec la mention de *mansi* et *tributarii romani* autour de Salzbourg [3].

---

[1] Gewiss blieben manche zurück, die nichts zu retten und nichts zu verlieren hatten. Aber der bessere Theil, die Träger der römischen Civilisation, war schon vor dem Vertrag des Aurelians über die Donau geflüchtet. Der zurückgebliebene Rest, der sich mit der Barbarenherrschaft abzufinden hofften, muss aber sehr gering gewesen sein, weil wir keine Spuren seines römischen Lebens auffinden können; p. 12. Il croit que, sans l'État, la religion elle-même (?) ne pouvait pas être maintenue. *Il restreint plus loin* (p. 14) *le nombre de ceux qui sont restés entre les frontières aux non-romanisés; mais ceci nous suffirait.*

[2] Sur d'autres opinions, comme celle de Pić et de Tamm, il sera question lorsque nous discuterons l'élément roumain trouvé à leur arrivée par les Hongrois.

[3] *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1876, p. 94 et suiv. Dans la riche bibliographie il cite: Cassiodore, *Varia*, VII, 49; *Acta Sanctorum*,

Il observait que « la tête de pont d'Oescus, près de Celeiu, a dû rester occupée même après l'évacuation » [1] et qu' aussi le passage du Danube par l'ancien pont de Trajan a dû être défendu par des châteaux avancés [2]. Et enfin il ajoute que des monnaies ont été trouvées, jusqu'au règne de Valens, seconde moitié du IV-e siècle, dans la région de Sarmizégétousa [3].

Le géographe Kiepert attirait lui aussi l'attention sur la concordance parfaite entre le territoire dace et celui des Roumains d'aujourd'hui, et, naïvement, il croyait trouver un argument dans l'origine latine du mot *deák*, qui signifie « écrivain » chez les Hongrois (?) [4].

---

avril, XI, p. 966; *Quellen und Erörterungen zur bairischen und deutschen Geschichte*, I, 97: « Raltemius quidam Rumanus » (IX-e siècle); le livre connu de Pallmann, *Geschichte der Völkerwanderungen*, II, p. 395.

[1] *Rom. Landsch.*: « Der Brückenkopf von Oescus bei Celeiu, im traianischen Dacien, dürfte nach wie vor besetzt geblieben sein ».

[2] Auch der Donauübergang bei der früheren Trajansbrücke wurde durch vorgelegte Castelle geschützt; *ibid.*, p. 403, note 1.

[3] Jung, *Pässe*, p. 17, note 3. Sur Jung, *Die Anfänge der Romanen*, Gutschmid écrit, dans *Kleine Schriften*, V, p. 378 et suiv (il parle aussi des soixante-dix ans « völlig steril »; p. 381): « Die römische Colonialbevölkerung Daciens aus Soldaten, Kleinhändlern und Bergleuten bestand; das sind nicht Elemente von denen man eine überlegene Einwirkung auf eine niedere Bevölkerung anderer Zunge und eine nachhaltige Culturpropagande erwarten kann ». Ce que n'ont pas fait les Romains en Bretagne pendant quatre cents ans auraient-ils pu le faire en soixante-dix ans en Dacie?; p. 381. *Il observe que la plupart des noms de rivières sont, en Germanie, celtes;* p. 383.—Pour *Römer und Romanen*, p. 384 et suiv. Colonisation avec des Asiatiques, p. 387. Il se demande si on peut faire une nation des « manche arme Teufel » qui seraient restés en Dacie; p. 388. Il pose la question: où seraient restés les habitants de la Moesie et ceux transportés par Aurélien; le retour « almählich erfolgt »; p. 389. Sur Rösler, *ibid.*, pp. 372 et suiv., *Zur Geschichte des unteren Donautales* (les Gètes et la Dacie avant les Romains), 375 et suiv. Pour *Dacier und Romänen*, p. 375 et suiv.: « in der römischen Colonialbevölkerung des gesammten Moesiens die Ahnen der heutigen Romaenen zu sehen, ist die nächstliegende Annahme ». Pour *Rom. Studien*, p. 376 et suiv. Si les Roumains avaient vécu à l'époque des Cumans, il y auraient d'autres éléments turcs que ceux venus des Osmanlis. — Domaszewski admet lui aussi l'évacuation totale; *Gesch. der röm. Kaiser*, II, p. 312. Mais il parle de la défaite ultérieure des Carpes « entre Carsium et Sucidava »; *ibid.*, p. 314.

[4] *Lehrbuch der alten Geographie*, p. 337, note 3.

Un historien de la valeur de Burckhardt, capable d'apprécier toute la valeur des situations historiques, en jugeait de cette façon: « Aurélien avait dû abandonner comme proie aux Goths la Dacie, conquête dangereuse de Trajan. Mais avant cela, et dans les régions moins menacées, *une très importante civilisation romaine a dû dominer*, dont l'action sur cette terre, si foulée par la migration des peuples, n'a pas pu être effacée et, par exemple, on la reconnaît encore dans la langue romane des Valaques » [1]. Et il poursuit en disant que la vie qui était restée sur le Danube dépasse « comme richesse et importance celle du côté du Rhin ». « *Lorsque, plus tard, des mains modernes pourront écarter les décombres (Schutt) slaves et turcs qui recouvrent les cités danubiennes, la vie romaine de ces régions surgira elle aussi à la surface* » [2].

Bien informé, le philologue Budinszky, dans son beau livre sur « l'extension du latin », n'admet pas le départ « d'une grande partie de la population de campagne, le petit agriculteur et éleveur de bétail, les prolétaires des champs *(Ackerknechte)* et les pâtres », admettant leur retraite dans la montagne [3].

Enfin, pour le dernier et si patient biographe d'Aurélien, M. Léon Homo [4], l'évacuation de la Dacie, qu'il croit pouvoir fixer en 275, n'a pas pu être intégrale [5]. Mais, chez lui aussi, on rencontre le point de vue, difficilement acceptable, de la vanité d'un empereur qui aurait dû recourir à un subterfuge de nomenclature pour recouvrir « la honte » de « l'abandon » de la province [6]. M. Homo observait cependant que les seuls

---

[1] *Die Zeit Konstantin des Grossen*, 3-e, éd. Leipzig, 1898, p. 95.

[2] *Ibid.*, pp. 95—96. Il pense à ce qui serait sorti de ces hommes s'ils avaient été mêlés à une nation germanique puissante (*ibid.*, p. 36). Il accorde aussi la place due aux légions aux Nord du Pont (*ibid.*, p. 96 et suiv.).

[3] *Ausbreitung*, p. 221.

[4] *Aurélien*, p. 313 et suiv.

[5] En fait, il peut difficilement être question d'une évacuation générale; ouvr. cité, p. 317. Des paysans seraient restés « qui vivaient en bon accord avec les Goths », *lesquels n'auraient pas permis leur départ.* Il y a certainement un argument en ceci: *que pouvaient faire les barbares, qui n'étaient ni pâtres, ni agriculteurs, avec la terre nue?*

[6] Il observe que la formule officielle n'a jamais été que celle-ci, toute simple: *Dacia;* voy. *ibid.*, p. 318, et ici, plus haut.

qui parlent de cet abandon de la Dacie sont Zonaras, Aurelius Victor et l'*Epitome* [1], — ajoutons aussi Cassiodore.

Nöldeke montrait combien peu importante est la preuve qu'on a tirée du manque d'inscriptions [2].

---

[1] *Ibid.*, p. 316, note 2. Il croit que plusieurs habitants avaient péri pendant l'invasion. La province ne pouvait pas être peuplée comme à l'époque de Trajan, mais elle était capable de donner le moyen de repeupler les deux Moesies; p. 315. Il admet qu' « un grand nombre d'habitants, les plus riches, avaient fui; ceux qui n'avaient pu le faire faute de ressources ou qui ne l'avaient pas voulu étaient restés à côté des Goths et des autres barbares qui avaient occupé le pays »; *ibid.*, p. 316. Mais « la théorie de la continuité, conçue sous une forme absolue, est aujourd'hui insoutenable »; p. 316, note 3. Et, de nouveau, avec la même contradiction: « En réalité, lors de l'évacuation de 275, un grand nombre — sans doute la majorité — des habitants sont restés dans la province, surtout dans les régions montagneuses de la Transylvanie et de l'Olténie septentrionale; le reste de la population a suivi les légions romaines sur la rive droite. Il peut difficilement être question d'une évacuation générale. Il dut rester dans les campagnes un grand nombre d'anciens habitants qui vivaient en bon accord avec les Goths et n'avaient aucun intérêt à abandonner la province. D'ailleurs, une évacuation complète eût probablement été inexécutable sans une nouvelle guerre; les Goths ne se seraient pas prêtés au départ de toute la population civile. Si cette population s'accommodait du nouveau régime, Aurélien n'avait aucune raison de se montrer plus intransigeant qu'elle »; pp. 316—317. Constatant qu'on ne disait pas officiellement « la Dacie d'Aurélien », l'historien français explique le nom de *Dacia* par « le désir d'épargner l'orgueil national et de masquer la retraite de l'Empire »; *ibid.*, p. 318. Mais avec raison il observe que, si Aurélien n'a pas été critiqué comme, plus tard, Jovien, pour la retraite de Mésopotamie, c'est parce qu'il « y avait ou il semblait y avoir » « abandon, non cession formelle à l'ennemi »; *ibid.*, p. 318, note 3. Il observait encore qu'à partir de 256, sous Gallien et sous Claude, toutes les grandes invasions des Goths s'étaient faites par Mer. En définitive, pour lui, la situation est celle-ci: « perdue en partie sous Philippe, reconquise par Decius. . ., presque entièrement évacuée sous Gallien ». L'évacuation définitive en 275 aurait été préparée en 272; *ibid.*, p. 309. Cf. *ibid.*, p. 314, note 2.

[2] *Zeitschr. der deutsch. morgenländischen Gesellschaft* (1885), XXXIX, p. 335: « Aus der Existenz oder dem Fehlen von Inschriften muss man sich überhaupt hüten zu weit gehende Schlüsse zu ziehen ». « Keine griechische Landschaft hat so wenig Denksteine aufzuweisen wie Syrien; das grosse Antiochia, die dritte Stadt des Reiches, hat, um von dem Lande der Hieroglyphen und der Obelisken nicht zu reden, weniger Inschriften hinterlassen als manches kleine africanische oder arabische Dorf », p. 460. « Können wir denn wissen wie viel Inschriften es einst gewesen sein mögen » *(ibid.)*?

D'après l'archéologue bulgare Filov [1], en 235 « il semble » que « la possession transdanubienne de la Dacie Inférieure se soit perdue, et en 256 la Dacie aussi, les cités seules s'étant conservées plus longtemps ». Ce n'est qu'après l'empereur Claude que la mesure officielle de la retraite a été prise en 275.

Du reste, l'historien le plus important des Bulgares, Zlatarski, reconnaissait que l'organisation de l'Église pour la Dobrogea avait été faite aussi « pour la population des Daces des campagnes » [2].

D'autres Bulgares, comme Milétitch, admettaient, du reste' que les colons sont restés « dans les parties montagneuses de la Dacie, où ils étaient mieux assurés » [3].

Parmi les Tchèques, M. Niederle [4] croit que les Daces, comme tels, ont été trouvés par les Slaves à leur arrivée.

Parmi les Anglais, l'historien de l'ancienne Bretagne, M. Collingwood, dont nous avons souvent cité les opinions pour le parallélisme avec ce qui s'est passé en Dacie, pense que la civilisation serait partie, mais que la race aurait conservé son ancien établissement [5].

De même à Tyr, Sidon, Balbek; *ibid.*, p. 336. Pour l'abandon de la Dacie, B. Saria, *Zur Geschichte der Provinz Dacien*, dans la *Strena Buliciana*, p. 250.

[1] *Die Legionen der Provinz Moesia von Augustus bis auf Diokletian*, p. 5, qui cite Marquardt, I², p. 312, et les historiens de l'Empire Romain, Mommsen et Schiller (ouvr. cité, I, p. 833), p. 220. *Il admet qu'en Moesie aussi des Goths « gingen gleich als wären sie zu Hause »*; p. 224. Voy. Schiller, ouvr. cité, I, p. 856; Brandis, dans Pauly-Wissowa, IV, p. 127 et suiv.

[2] « La population dace du pays et sur les autres tribus barbares qui étaient venues à cette époque s'établir dans la province »; *La Dobroudja*, pp. 43—44.

[3] *La Dobroudja*, p. 73, citant aussi le travail du même, *Les Daco-Roumains et leur écriture slave*, 1896 (dans le *Sbornik*, IX), et Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XV p. 28.

[4] *Manuel*, I, pp. 71—72.

[5] « The civilisation vanished, but the race remained », p. 101. « The departure of the Romans is something that could not have happened without a migration of the whole population »; *Rom. Britain*, p. 97. Retraites, *ibid.*, pp. 383, 407. Ils auraient pu du reste revenir. Gildas affirme qu'on le leur a demandé; pp. 97—98. Des villas détruites vers 360; p. 98. Il n'y a pas eu de refuge dans les montagnes; p. 100. Il admet cependant une retraite d'un

M. James Henry Breasted croit lui aussi que « les descendants de ces colons s'appellent encore dans ces régions Roumains, et leur pays la Roumanie » [1].

Les frères Tharaud observaient que tout un monde de villes et de châteaux a été transformé en Hongrie, sous les

caractère général; p. 12: « The Romains came, conquered and departed, and left no mark, except the ruins of their buildings. When the Saxons landed, Britain was once more a country of Celtic tribes living in a state of barbarism and mutual warfare »; p. 12. Mais il ne croit pas à la distinction de race: « Even in the middle ages people probably travelled more than they do to-day when travel is a privilege of the rich »; p. 16. Sous les Romains encore plus; p. 46. Les camps d'Adrien; p. 27. Construction du *vallum;* p. 30: « The wall was an obstacle, but an obstacle not so much to armies as to smugglers and raiding parties »; p. 32. Il note la révolte de 181, l'œuvre de Septime Sévère, la disparition des cités; pp. 39, 58. Les paysans eux-mêmes dans leurs vallées furent romanisés; p. 64. — Le même, dans *The Hand-Book to the Roman wall* (3-e éd., 1885), traitant le cas similaire anglais, montre qu'il n'y a pas de trace de légion qui fût envoyée d'après la demande des provinciaux, en 336, en Bretagne (p. 10), mais en 407 on proclame les empereurs Marcus, Gratien et Constantin, qui passent ensuite en Gaule. En 410, l'empereur Honorius déclare ne pouvoir défendre les Bretons (p. 16). Mais la chronique saxonne porte en 380 cette mention: « En cette année, les Romains ont rassemblé tous les trésors qui étaient en Bretagne et certains d'entre eux ont été cachés en terre, de sorte que personne dès lors n'a plus été capable de les retrouver, alors que d'autres ont été transportés en Gaule ». L'année 446 est acceptée pour l'abandon total. Il y a des monnaies aussi de l'empereur Gratien, mais occasionnellement de Théodose, Arcadius et Honorius. Dans le *Journal of Roman studies*, XXII (1932), p. 933 et suiv., H. Mattingly observe les « hoards of roman coins found in Britain » jusqu'à Aurélien. Même jusqu'à Dioclétien, Constantin et leurs successeurs; p. 94 et suiv. Des imitations; p. 95.

[1] *Ancient times, a history of the early world*: « The descendants of those colonists in the same region still call themselves Roumanians and their land Romania as form of the word « Roman » » p. 628. — Voy. Jullian, dans la *Rev. Hist.*, XIX (1882), pp. 243, 327—38, 371, sur la *Moesia Prima*. Le territoire des Scordisques sous Aurélien. Aussi Groeg, dans Pauly-Wissowa, ouvr. cité, p. 1379 (*sub v. Domitius*). Cf. Vulić, dans le *Musée Belge*, XXVII (1923), p. 254, note 3. Le savant serbe observe que, si on trouve la *Dacia Ripensis* et la *Dacia Mediterranea* en 365 dans Ammien Marcellin, en 343—344 la lettre du concile de Serdica ou Sardica connaît *deux* Dacies, et en 221, dans le *Cod. Thecd.*, II, 192; *Inst.*, III, 28, un *Claudius praeses Daciae*, en 313. Dans Lactance, *De mort. pers.*, 9: *Dacia nova*. Vers l'an 300, deux Dacies (pp. 258—259). Voy. aussi Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, dans la *Ung. Bibl.* de Robert Gragger, Berlin-Leipzig 1924.

Turcs, en une simple région de gros villages perdus dans le désert [1].

D'après M. Horovitz [2], Aurélien aurait « cédé » la Dacie en 272 pour avoir, pendant sa campagne en Orient, une situation assurée derrière lui. L'évacuation aurait été faite à deux reprises, les troupes de Transylvanie étant amenées sur le Danube où, du reste, il aurait pu, à une autre époque aussi, y avoir eu un court séjour, déterminé par des situations de frontières que nous ne connaissons pas.

Mais l'archéologue de Jassy se rend compte [3] « qu'il ne s'agissait pas de la cession définitive de la Dacie aux barbares », que « le combattant zélé et infatigable pour l'unité de l'Empire ne pouvait pas certainement concevoir une pareille hypothèse », il sait qu'il est question seulement « d'une retraite stratégique que seuls les événements ultérieurs transformèrent en un abandon définitif », alors que ce qui a suivi n'a plus pu permettre un pareil retour. Il relevait qu'une inscription transylvaine, d'interprétation cependant très douteuse, a été trouvée pour le règne d'Aurélien encore, en 270 [4] et que les monnaies cessent en 256 *sur les deux rives du Danube* [5].

Enfin, peu avant la réalisation actuelle de l'unité roumaine, un historien saxon intelligent écrivait: « Fructifié par une nation de haute civilisation, ce germe s'est développé très lentement et ce n'est qu'aujourd'hui, après avoir vaincu

---

[1] Jérôme et Jean Tharaud, *Quand Israël est roi*, pp. 95—96.

[2] *Rev. Hist.*, 1932 [1], pp. 86—87.

[3] *Ibid.*, p. 8.

[4] *Erdélyi Muzeum*, I, p. 40. Cf. Horovitz, dans la *Rev. Hist.*, *loc. cit.*, p. 89. Mais *dominus noster* est une formule courante. Une inscription qui qualifie l'empereur de fils du soleil, *C.I.L.*, III, p. 968, désigne, d'après le même, Aurélien (voy. pp. 85—86).

[5] *Ibid.*, p. 85. Philippide, combattant M. Puşcariu pour son opinion concernant le terme de *păcură* (poix), qu'on ne trouve pas dans les Balcans, serait disposé à renvoyer tous les Roumains au-delà du Danube, à cause de l'expression « la Mer avec le Sel », qu'on emploie pour montrer une prétention exorbitante, sans observer que les Roumains ont eu, sur la rive gauche elle-même, un contact avec la Mer, du côté où le Dniester donne dans le « liman »; ouvr. cité, p. 385, note 1.

une période de maladies de l'enfance qui a duré plus de mille ans, que la nation roumaine se présente dans toute la force de sa jeunesse, avec un vrai courage de peuple jeune, animé du désir de conquérir le monde » [1].

De fait, Aurélien est encore un imitateur de Trajan: il combat sur le Danube et en Orient et il colonise certainement, à son tour, des Carpes. C'est pourquoi il a cru que son devoir moral était de créer, lui aussi, une Dacie.

Ce n'est pas seulement de ce côté qu'il a créé, sur la rive droite du Danube, deux nouvelles provinces, dont une Dardanie se détachera plus tard, mais le même procédé fut employé aussi pour la Pannonie, la région près du Danube étant séparée de celle de l'intérieur [2]. C'est *dans ce sens* que le nom de la Dacie a été donné à cette association avec la Dardanie et la Prévalitaine dalmate [3], le préfet du prétoire de l'Orient gouvernant directement la Dacie d'Aurélien, séparée maintenant en Moesie Inférieure et en Scythie Mineure [4]. Le centre fut transporté ensuite, au V-e siècle, à Syrmium pour défendre le passage des Balcans et on le trouve plus tard à Thessalonique, pour revenir, par la création de Justinien, à Scopi [5].

Tous ces changements montrent même qu'il n'est pas question d'un abandon et d'une création, mais des mouvements incessants d'avance, de retraite, de transformation du seul front militaire romain.

Lorsque, plus tard, jusqu'au Byzantin Procope et Malalas (lequel écrit παραποταμία, terme qui apparaîtra à une époque ultérieure dans le monde byzantin pour le *paristrium* ou pour la *paradounavie*) on trouve une Dacie (il s'agit de la *Ripensis*, l'autre étant la *Mediterranea*, celle du « continent »;

[1] Briebrecher, dans le *Programm* du Gymnase de Sibiiu, 1897, p. 6.

[2] Filow, *Die Teilung des Aurelianischen Dakiens*, dans *Klio*, XII (1912), et Vulić, *Les deux Dacies*, *loc. cit.*, XXVII (1923). Voy. aussi Mommsen, *Verzeichnis der römischen Provinzen*, p. 508.

[3] Voy. aussi Zeiller, *Les origines chrétiennes*, pp. 5—6.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 7 (d'après la *Novelle* XI).

ripensis signifie « riveraine »), c'est encore la *Malvensis*, mais elle s'étend naturellement sur les deux rives, comprenant donc aussi les têtes de pont et la partie de la plaine du Banat, de l'Olténie et de la Grande Valachie, qui lui correspondent, ceci malgré les barbares *fédérés*, de n'importe quelle origine, qui y montaient la garde [1].

Il n'a jamais pu être question d'une cession d'État, envers ces barbares reconnus comme formant un autre État voisin et rival, car les Goths n'avaient, en dehors de la bande organisée pour la guerre, aucune organisation. Ammien Marcellin est là pour dire d'une façon si claire: « *Jamais, depuis la création de Rome, on ne peut trouver dans les Annales quelque partie de notre territoire qui aurait été cédée à l'ennemi par un empereur ou un consul de Rome* » [2].

Le même Ammien Marcellin nous a conservé le récit hautement intéressant de l'abandon par l'Empire de la ville de Nisibis. Les habitants adressent la prière chaleureuse de ne pas les livrer au roi perse Sapor, qui avait déjà envoyé son délégué pour arborer le nouveau drapeau sur les murs: « Les mains tendues, ils priaient qu'on ne leur impose pas le devoir de s'en aller, affirmant qu'eux seuls suffisaient pour défendre leurs pénates, sans aucun soldat de la part de l'État, ayant assez de confiance qu'ils pourront se maintenir dans leur lutte pour la patrie, ainsi qu'ils en avaient fait souvent l'expérience ». Même un Sabinus, parmi les chefs de la population, se lève pour insulter l'empereur qui avait signé un pareil traité. Dans un puissant élan patriotique, on montre

---

[1] Pour le système des barbares fédérés, voy. aussi *Origo Constantini*, p. 20 et suiv.; *Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, p. 173. Cf. Mommsen, dans *Hermes*, XXIV, p. 215 et suiv.

[2] XXV, IX, X: « nunquam enim ab urbis ortu inveniri protest annalibus replicatis, ut arbitror, terrarum pars ulla nostrarum ab imperatore vel consule hosti concessa ». On parle aussi avec ironie d'un empereur qu'il faut honorer parce qu'il n'a pas perdu toutes ses cités (un avocat le dit ainsi: « ita, imperator, a civitatibus residuis coroneris »; *ibid.*, 4). C'est donc avec raison que Jung *(Rom. Landsch.*, p. 403) place la Dacie entre les provinces *in partibus infidelium*, mais *qui n'ont pas été cédées.*

la tristesse des citoyens, leur désir de sauver quelque chose de leur avoir, déplorant que les moyens de transport ne puissent pas y suffire [1].

En Bretagne aussi, dans le texte de Gildas, on voit les colons qui demandent et obtiennent pour leur défense une légion [2]. Ils élèvent un mur de défense, et il ne peut pas résister aux attaques. Mais de nouveau les Bretons demandent à être acceptés « comme des poulets sous l'aile de la couveuse », remarquant que le nom romain ne doit pas être humilié. Lorsque les nouveaux auxiliaires doivent cependant partir, ils ne le font pas sans donner des conseils aux indigènes pour leur propre défense. S'ils ne peuvent pas s'opposer à une nouvelle invasion, aussitôt du secours est demandé à Aëtius, qui est un « Agitius » pour l'écrivain celte. Pour le moment il y a aussi la famine, mais, aussitôt que le temps change et que l'ennemi redouté ne paraît pas, une grande abondance de nourriture se retrouve [3].

Les mêmes choses ont dû se passer d'une année à l'autre en ce qui concerne aussi la Dacie. Et nous verrons que, sans interruption, les provinciaux s'en vont et reviennent d'un côté à l'autre du Danube, selon les circonstances [4].

Ici encore, comme à Nisibis, *les cités se défendent seules ;* et on peut voir un autre cas aussi à Tomi, avant la grande invasion de 269 après J. Chr [5].

[1] XXV, IV, 4—5: « Manus tendentes, orabant ne imponeretur sibi necessitas abscedendi, ad defendendos penates se solos sufficere sine alimentis publicis adfirmantes et milite, satis confisi adfuturam justitiam pro genitali solo dimicaturis, ut experti sunt saepe ».

[2] *De excidio Britanniae*, I, 11 et suiv. De même chez Bède, *Historia ecclesiastica*, I, § 12, et dans Orose. Voy. aussi Ammien Marcellin, XXVIII, 3, 1 et suiv., 7 et suiv. Cf. Mommsen, *Die römischen Provinzialmilizen*, dans *Hermes*, XIX, p. 219 et suiv.; XXII, p. 546 et suiv.

[3] Pour l'abandon de la Bretagne, aussi Bury, dans le *Journal of roman studies*, XIII (1923), p. 149. Ce sont les Celtes qui résistent, et non pas les Celto-Romains. Pour la romanisation de la Bretagne aussi Hübner, *Eine römische Annexion*, dans la *Deutsche Rundschau*, XV (1878), p. 221 et suiv.

[4] Jung *(Rom. Landsch.*, p. 405, et note 1) l'avait observé, d'après Lactance et Claudien, *Stilicho*, II, 206 (voy. pour Claudien, dans le vol. II).

[5] *C.I.L.*, III, 14450. Après la mort de Claude, Sarmizégétousa aurait été sauvée par Julius Beraniciconus, qui accourt à Mehadia avec la légion

Encore une preuve que, dans l'abandon supposé de la Dacie, il n'y a pas eu une solution définitive du problème dace dans le fait que, même après Aurélien, *aussitôt que l'Empire n'observait pas le pacte qui a dû exister avec les Goths, les rapports avec les barbares reviennent à ce qu'ils avaient été jusqu'à l'évacuation.*

C'est ce que montrent aussi les monnaies, ainsi que certains témoignages dans les sources narratives, bien que, généralement, *le rôle des Goths comme ennemis et surtout comme remplaçants, rôle qui revenait de fait aux Carpes, revenus à leur ancienne patrie, la Dacie, ait été très exagéré.*

On a mis en rapport avec la guerre d'Asie, avec sa « victoria pontica », le titre de « victoria gothica » donné à l'empereur Tacite (275—276) [1], successeur d'Aurélien, mais ceci prouve un seul fait: *c'est que pour le moment les Goths n'étaient que ceux de Crimée, anciens pirates.* Probus (276—282), un autre successeur d'Aurélien, originaire de Syrmium, comme fils du paysan Dalmatius [2], est intitulé *invictus* [3] pour sa victoire contre les Goths. Sous lui, Hercule d'Érymanthe, avec sa massue, apparaît sur les monnaies, à côté de la louve [4]. Et Siscia frappe des monnaies à celui qui a été *victoriosus semper* [5]. Il est question, ainsi que le dit ce témoignage, d'une *victoire germanique*, d'une *victoire gothe* [6]. L'empereur Carus (282) (un *deus et dominus*, comme Aurélien), qui remplaça Probus, tué par ces soldats, à la place même de sa naissance, où il y avait un φρούριον, une *turris* intitulée *ferrata*, près de Syrmium [7],— et cette « tour bardée de fer » montre de quel caractère étaient les mesures de défense qu'on y

IV Flavia et I Italica en Moesie Inférieure; Domaszewski, *Gesch. der röm. Kaiser*, II, p. 223.

[1] Eckhel, ouvr. cité, VII, p. 498.

[2] Sextus Aurelius Victor, *Epitome*, XXXVII.

[3] Eckhel, ouvr. cité, p. 502.

[4] *Ibid.*, pp. 504—505.

[5] *Ibid.*, p. 505.

[6] *Ibid.*, p. 506. Comme Gothicus, *C.I.L.*, II, 3728. Cf. Schiller, ouvr. cité, I², p. 878, note 6.

[7] Sextus Aurelius Victor, *Epit.*, XXXVII; Jordanès, *Rom.*, p. 38.

avait prises —, combattra, il est vrai, contre les Sarmates [1], mais c'est contre les Quades qu'obtint des succès l'empereur Numerianus (284), glorifié par les deux Pannonies [2], qui donnent aussi des rois à ces sujets [3]. Et ceci peut nous faire croire que *les rois goths, voisins, étaient eux aussi rois par la grâce de l'empereur*. Carinus, fils de Carus, qui combat en même temps contre l'anarchie des barbares et celle de ses propres soldats, est tué près de Margus [4].

Il s'agit maintenant de fixer le rapport avec les Germains, *quel que soit leur nombre, leur façon d'agir et la place qu'ils occupent*, et ceci envers l'État lui-même, mais aussi envers la population. On verra de cette façon ce que représente vis-à-vis des barbares le village, qui a été pendant longtemps la forme naturelle et exclusive d'organisation des ancêtres des Roumains.

[1] Eckhel, *loc. cit.*, p. 508.
[2] *Ibid.*, p. 521.
[3] *Ibid.*, p. 512.
[4] Jordanès, *loc. cit.*

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

LES CONQUÉRANTS

Page

Chapitre I. — Premier acte de la romanisation 7
Chapitre II. — Nouvelles luttes dans les Balcans 20
Chapitre III. — La guerre civile romaine et le Sud-Est européen. . . 29
Chapitre IV. — Apparition des Daces: époque de Boïrébista 34
Chapitre V. — Agonie thraco-illyre 47
Chapitre VI. — La lutte pour le rivage balcanique de l'Adriatique et la conquête de la ligne du Danube: . . . . . .
1. Expéditions d'Octave et de Tibère 55
2. L'oeuvre accomplie 61
3. Royauté clientélaire des Thraces et des Gètes libres . 65
4. Gètes sans roi à l'ombre de Rome 70
Chapitre VII. — Le monde danubien présenté par les poètes, et son organisation rural :
1. Cités et villages 75
2. Romanisation sud-danubienne 97
3. Fastes danubiens sous les premiers successeurs d'Auguste 105

LIVRE II

LES ORGANISATEURS

Chapitre I. — Avant Trajan:
1. L'offensive dace: Sa Majesté Décébale 113
2. Domitien restaurateur de l'ordre danubien 126
3. Nouvelle confédération dace de Décébale 146
Chapitre II. — L'épopée de Trajan:
1. L'esprit romantique 148
2. Psychologie de Trajan 154
3. Campagnes de conquête 159

Page

Chapitre III. — Organisation de la Dacie:
1. Organisation matérielle 179
2. Mesures militaires 187
3. Le problème de la colonisation 197
4. Les dieux. 225
5. Les villes 243
6. Les routes. 261
Chapitre IV. — Caractère matériel et moral de la province de Dacie . . 272
Soldats inter-romains et paysans daces 292

LIVRE III

LES DÉFENSEURS

Chapitre I. — Le premier siècle de l'histoire politique de la Dacie:
1. Sous l'empereur Adrien 309
2. La nouvelle Dacie des Antonins 320
3. La troisième Dacie 335

LIVRE IV

LIQUIDATION OFFICIELLE DE LA DACIE

Chapitre I. — Le problème danubien 357
Chapitre II. — L'acte de l'évacuation 376
Chapitre III. — Opinions sur l'évacuation 392

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Page

Fig. 1, 2. — Jules César 10
Fig. 3.— Statue de Vénus trouvée dans la péninsule balcanique . 26
Fig. 4.— Image d'Auguste 30
Fig. 5, 6. — « Province conquise. » Monnaie d'un roi allemand . . 40
Fig. 7, 8, 9.— Monnaie germanique du Danube moyen. Monnaie de Sissanus. Monnaie de Vannius 48
Fig. 10.— Barbare passant à cheval le Danube 76
Fig. 11.— Trajan 148
Fig. 12, 13.— Monnaie pontique du roi Sauromatès (avec Trajan). Monnaie avec une porte de cité 152
Fig. 14, 15, 16.— Monnaie avec Romulus. Monnaie de Trajan. Monnaies avec le pont de Trajan 166
Fig. 17, 18.— Barbares sarmates en Scythie Mineure. Luttes romano-daces 170
Fig. 19, 20.— Luttes romano-daces: scène de soumission. Luttes romano-daces 186
Fig. 21.— Luttes romano-daces 198
Fig. 22.— Luttes romano-daces 206
Fig. 23.— Luttes romano-daces; fortifications barbares à la mode romaine 208
Fig. 24.— Luttes romano-daces 210
Fig. 25.— Remparts romains de la Dobrogea 214
Fig. 26.— Cité romaine du temps de Trajan 222
Fig. 27.— Colonie romaine du temps de Trajan 226
Fig. 28.— Le sacrifice de Mithra 234
Fig. 29.— Vues d'une colonie du temps de Trajan 240
Fig. 30, 31.— Monument dace. Astarté sur un monument de Dacie 250
Fig. 32.— Barre de plomb de Dacie 274
Fig. 33.— Couple de colons sur un monument 284
Fig. 34.— Un couple de colons sur un autel. 290
Fig. 35, 36, 37.— Monnaie de Marc-Aurèle. Monnaie de Gordien. Monnaie de Dèce 334
Fig. 38.— Faune trouvé en Dacie 358